

HISTOIRE
DE LA GVERRE
DE
FLANDRE.

ESCRITE EN LATIN PAR

FAMIANVS STRADA,

DE LA COMPAGNIE DE IESVS.

PREMIERE DECADE.

Miſe en François par P. DV-RIER.

Seconde Edition reueuë & corigée.



A PARIS,

Chez AVGVSTIN COVRBE', au Palais, en la Gallerie des Merciers, à la Palme.

M. DC. LI.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.




Ord. Hosp. et Milit. B. V. M.
Carmeli S. Lazar. Hierosolimit. Equit.

DE LA GVERRE DE FLANDRE.



CHARLES QVINT EMPEREVR,
PRINCE DES PAYS BAS.

PRIVILEGE DV ROY.



LOVIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Nauarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Preuosts, leurs Lieutenans, & tous autres Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre bien amé Pierre Du-Rier nous a fait remonstrer qu'il auroit desia trauaillé à la version d'vn Liure intitulé *de Bello Belgico Famiani Stradæ Rom. Societ. Iesu*, & qu'il desireroit continuer: mais d'autant qu'il luy conuient employer encore beaucoup de temps pour paracheuer ledit Ouurage, & qu'il luy faudra faire beaucoup de frais pour l'impression dudit Liure, il Nous a tres-humblement requis nos Lettres de Priuilege ce necessaires; A CES CAVSES, desirant traitter fauorablement ledit Exposant, Nous luy auons permis & permettons par ces presentes de traduire en François ledit Liure, mesme le faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire que bon luy semblera, durant le temps & espace de sept ans entiers & accomplis, à compter du iour que ledit Liure sera acheué d'imprimer pour la premiere fois: Et deffenses sont faites à tous autres de quelque condition qu'ils soient, de faire le semblable, ny en extraire aucune chose, en vendre ny distribuer aucun Exemplaire contrefait, sur peine aux contreuenans de quinze cens liures d'amende, & en tous ses despens, dommages & interests, confiscation de tous les Exemplaires; ladite amende applicable, vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, ou à ceux qui auront droit de luy en vertu des Presentes; à condition qu'il sera mis deux Exemplaires dudit Liure dans nostre Bibliotheque publique, & vn autre en celle de nostre cher & feal le Sieur Seguier, Cheualier & Chancelier de France, auant que de le pouuoir exposer en vente, à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles nous voulons & vous mandons que vous fassiez iouir & vser pleinement & paisiblement ledit Exposant, ou ceux qui auront charge de luy: Voulons aussi qu'en mettant vn bref Extrait des presentes au commencement ou à la fin dudit Liure, elles soient tenuës pour bien & deuëment signifiées, & que foy y soit adioustée comme à l'original. MANDONS en outre au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution des presentes tous exploits necessaires, sans demander autre permission, Visa ne Pareatis: CAR tel est nostre plaisir, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, prise à partie, & autres Lettres à ce contraires. DONNÉ à Paris le dernier iour de Ianuier, l'an de grace mil six cens quarante-deux. Et de nostre Regne le trente-deuxiéme. Signé par le Roy en son Conseil, DE COMBES. Et seellé.

Les Exemplaires ont esté fournis ainsi qu'il est porté par ledit Priuilege.

Acheué d'imprimer ce quinziéme Mars mil six cens quarante-quatre.

Et ledit Sieur Du-Ryer a cedé, quitté & transporté sondit Priuilege à Antoine de Sommauille & Augustin Courbé, comme il se peut voir par le Contract passé entr'eux.



PREFACE.

BIEN que mes autres Traductions n'ayent pas esté desapprouuées, & qu'elles ayent eu vn succés qui me pouuoit obliger d'en entreprẽdre de nouuelles; Ie confesse toutefois que ie n'ay commencé qu'en tremblant la Traduction de cét Ouurage, & que cette entreprise qui me plaisoit n'a pas laissé de me faire peur. Car si c'est vne chose mal-aisée que de bien escrire l'Histoire, il me semble qu'il n'est pas moins difficile de la bien traduire: Et quand elle a les graces & les ornemens dont celle-cy est toute remplie, ie croy que c'est faire vn chef-d'œuure que d'en faire vne bonne Traduction. Et certes comme c'est renouueller les actions des grands hommes que de les descrire noblement; c'est aussi, pour ainsi dire, leur en desrober la gloire, que de n'en pas faire vn tableau qui responde à leur excellence. Famianus Strada a rendu cette Histoire si parfaite, qu'on peut dire veritablement que tous les Heros qu'il y introduit, ont trouué ce que souhaitoit Alexandre, quand il souhaitoit vn Homere pour celebrer ses actions: Et si l'Histoi-

re est le Throsne de la Verité, il a rendu ce Throsne si beau qu'il est digne de cette Reine. Ce n'est donc pas sans sujet que ie me suis défié de mes forces, & que i'ay apprehendé de toucher à vn Ouurage que l'Antiquité auroit auoüé pour sien, & qui fera tousiours confesser que la nouuelle Rome aussi bien que l'ancienne est la source des belles choses. Quand i'ay traduit des Anciens, ie n'ay pas craint que des Autheurs qui sont morts il y a deux mille ans me vinssent faire mon procès, & me demander les graces que ie leur ay peut-estre ostées: Mais l'Autheur de cét Ouurage est viuant pour la gloire de nostre siecle, & ie dois craindre qu'il ne m'accuse de l'auoir inhumainement despouillé de ses plus riches ornemens. I'espere toutefois que sa bonté & sa profession le rendront aueugle à mes deffauts; ou que s'il les veut descouurir, il me les descouurira en pere qui ne veut pas la honte de ses enfans, & qui ne leur monstre leurs fautes que pour les rendre plus parfaits.

Au reste, bien que les guerres de Flandre ne soient pas moins connuës par leur reputation, que par le nombre de ceux qui les ont escrites, & qu'il semble que les derniers ne puissent rien dire de nouueau; Neantmoins on receura de cét Autheur des lumieres qu'on ne sçauroit trouuer ailleurs. Il a eu des connoissances que les autres n'ont point euës. Il ne parle que suiuant les Lettres secrettes des Princes dont la plufpart des Originaux sont tombez entre

ses mains. Il descouure les secrettes instructions des Ambassades, les Resolutions qui ont esté prises dans les Conseils, les raisons sur lesquelles elles ont esté fondées, & les causes veritables des Cōspirations des Grands, & des émotions des Peuples. Enfin il apprend beaucoup d'autres choses qui sont venuës à sa cōnoissance, ou par les Memoires de ceux qui estoient secrettement employez dans les affaires, ou par les Relations particulieres des principaux Officiers des Armées. Il rapporte aussi quelquefois pour la preuue des actions qu'il escrit, les Lettres mesmes de ceux qui les ont executées, ou qui y ont eu quelque part. Il ne passe que legerement par dessus les choses que l'on peut apprendre des autres, & y adiouste en beaucoup d'endroits ce qui n'auoit pas esté dit. Mais s'il ne fait en quelques lieux qu'vn abregé des euenemens qu'on auoit desia remarquez, il ne les estouffe pas en les resserrant. Il en fait comme vn Tableau raccourcy, où l'on voit sans confusion tout ce qu'on verroit dans vn plus grand. Au contraire il s'étend sur les choses qu'on n'auoit pas encore sceuës : Et par occasion il dit des particularitez, & fait des digressions qui diuertissent les Lecteurs, & qui sont tousiours agreables dās les Histoires generales. Ainsi il a imité ceux qui voyagent pour leur plaisir. On les blasmeroit à leur retour de ne s'estre pas arrestez dans tous les beaux lieux qui se presentent sur leur passage. Ainsi il a imité ces fameux Anciens, les Latins & les Grecs qui ne sont pas

moins les Maistres que les Escriuains de l'Histoire, & qui se destournent quelquefois de leur chemin pour se ietter en passant dans des cãpagnes agreables. Aussi la digression est dans l'Histoire, ce que la diuersité est dans la Nature; Et pourueu que le iugement en soit la regle, non seulement elle orne l'Histoire, mais elle la rend plus accomplie. Ie pourrois dire sur ce sujet beaucoup d'autres choses, mais en loüant les digressions ie pourrois en faire moy-mesme qui ne seroient pas à propos. Ie ne vous arresteray donc pas dauantage, afin de vous laisser commencer vne lecture, qui est sans doute plus vtile que n'est celle de cette Preface.

PRIVILEGE DV ROY.



OVIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Nauarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Senefchaux, Preuosts, leurs Lieutenans, & tous autres Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre bien amé Pierre Du-Rier nous a fait remonstrer qu'il auroit desia trauaillé à la version d'vn Liure intitulé *de Bello Belgico Famiani Stradæ Rom. Societ. Iesu*, & qu'il desireroit continuer: mais d'autant qu'il luy conuient employer encore beaucoup de temps pour paracheuer ledit Ouurage, & qu'il luy faudra faire beaucoup de frais pour l'impression dudit Liure, il Nous a tres-humblement requis nos Lettres de Priuilege à ce necessaires; A CES CAVSES, desirant traitter fauorablement ledit Exposant, Nous luy auons permis & permettons par ces presentes de traduire en François ledit Liure, mesme le faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire que bon luy semblera, durant le temps & espace de sept ans entiers & accomplis, à compter du iour que ledit Liure sera acheué d'imprimer pour la premiere fois: Et defenses sont faites à tous autres de quelque condition qu'ils soient, de faire le semblable, ny en extraire aucune chose, en vendre ny distribuer aucun Exemplaire contrefait, sur peine aux contreuenans de quinze cens liures d'amende, & en tous ses despens, dommages & interests, confiscation de tous les Exemplaires; ladite amende applicable, vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, ou à ceux qui auront droit de luy en vertu des Presentes; à condition qu'il sera mis deux Exemplaires dudit Liure dans nostre Bibliotheque publique, & vn autre en celle de nostre cher & feal le Sieur Seguier, Cheualier & Chancelier de France, auant que de le pouuoir exposer en vente, à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles nous voulons & vous mandons que vous fassiez iouïr & vser pleinement & paisiblement ledit Exposant, ou ceux qui auront charge de luy: Voulons aussi qu'en mettant vn bref Extrait des presentes au commencement ou à la fin dudit Liure, elles soient tenuës pour bien & deuëment signifiées, & que foy y soit adioustée comme à l'original. MANDONS en outre au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution des presentes tous exploits necessaires, sans demander autre permission, Visa ne Pareatis: CAR tel est nostre plaisir, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, prise à partie, & autres Lettres à ce contraires. DONNÉ à Paris le dernier iour de Ianuier, l'an de grace mil six cens quarante-deux. Et de nostre Regne le trente-deuxiéme. Signé par le Roy en son Conseil, DE COMBES. Et seellé.

Les Exemplaires ont esté fournis ainsi qu'il est porté par ledit Priuilege.

Acheué d'imprimer ce quinziéme Mars mil six cens quarante-quatre.

Et ledit Sieur Du-Ryer a cedé, quitté & transporté sondit Priuilege à Antoine de Sommauille & Augustin Courbé, comme il se peut voir par le Contract passé entr'eux.

DE LA GVERRE DE FLANDRE.



CHARLES QVINT EMPEREVR,
PRINCE DES PAYS-BAS.



DE LA GVERRE DE FLANDRE

PREMIERE DECADE.

LIVRE PREMIER.



E ne sçay si la Guerre dont i'entreprends d'escrire l'Histoire doit estre appellée la guerre de Flandre ou d'Espagne, ou plustost la guerre de toute l'Europe. En effet nous reconnoissons que tant de peuples y contribuent, ou par leurs armes, ou par leurs richesses, & mesme par leur affection & par leurs conseils, qu'on diroit que dans la Flandre seule on dispute de l'empire de toute l'Europe. Ie m'imagine que cela donnera enuie à vn grand nombre de personnes de relire dans cét ouurage ce que ceux de leur pays, de leur nom, & de leur sang, ont executé d'illustre dans vn si beau champ de bataille; & si les autres ne sont pas touchez de cette passion, ils auront au moins quelque desir de s'instruire, d'où quelques Prouinces de la Flandre ont tiré cette hardiesse, & cette puissance, qui desia depuis soixante ans les fait combattre à forces esgales sur la Mer & sur la Terre contre vn Monar-

que si puissant. On sera bien aise de sçauoir comment de quelques Barques de pescheurs s'est si promptement esleué sur les riuages de la Hollande vne nouuelle Republique, qui se fortifiant de iour en iour par son courage, & par ses armes, ne veut point souffrir de Maistre sur la Terre, & n'en peut endurer sur la Mer; qui a fait passer des Colonies iusqu'aux regions les plus esloignées sur les grandes flottes dont elle a chargé l'Ocean; qui tient aujourd'huy des Ambassadeurs chez les plus grands Princes, & qui ayant fait auec eux des alliances, & ne s'estimant pas moindre que les Roys, s'est attribué dans l'Europe vne nouuelle Domination. On voudra peut-estre sçauoir d'où il est arriué que parmy de si grands troubles & de telles agitations, qu'on en a veu de moindres desoler de grands Pays, la Flandre est demeurée si fertile en toute sorte de biens, & si capable de nourrir la guerre, non moins par la nature du lieu, que par le courage de ses peuples, qu'il semble que Mars voyage seulement dans les autres pays, & que ce n'est qu'en passant qu'il y porte la guerre, mais qu'il a mis dans la Flandre le Throsne & le Siege de son Empire. Aussi s'en trouue-t'il beaucoup qui ont voulu asseurer que le Roy d'Espagne a prolongé la guerre dans ces Prouinces de propos deliberé, afin que le Prince qui doit animer le grand corps de l'Estat par vne grande intelligence, & qui ne le peut soustenir que par vne infinité de mains, trouue tousiours dans la Flandre ainsi que dans vne Academie, vne Milice bien instruite, qu'il puisse enuoyer de toutes parts, de mesme que le Turc ses Ianissaires; Comme si ses ennemis dont il luy seroit plus auantageux que les courages s'éneruassent par l'oysiueté, que de se fortifier par l'exercice, ne s'instruisoient pas tout ensemble dans la mesme escole. Ie pense apres tout que la ressemblance de nostre siecle auec les siecles passez, apportera quelque plaisir à ceux qui voudront les considerer, & en faire la comparaison On se representera en lisant cette Histoire, tantost vn Arminius, & tantost vn Ciuilis, ces deux foudres de l'ancienne Flandre, & les Princes d'Oranges de ce temps-là; On trouuera les mesmes principes de rebellion, & comme au siecle de Tibere & de Vespasian, on feindra de l'obeïssance pour la secoüer en mesme temps. On verra les peuples sollicitez par l'esperance

de la liberté; vne soudaine conspiration des Prouinces contre les soldats Romains; la reuolte commancée par les Hollandois; des secours tirez de l'Allemagne, de la Gaule, & de l'Angleterre; les armées Romaines lassées par vne longue & douteuse guerre, & tant de choses renouuellées par de semblables & par de mesmes artifices, que si les noms n'estoient differens, vous vous imagineriez auoir esté present aux anciens troubles des Pays-bas. Ainsi dans les affaires humaines les siecles & les personnes s'en vont, & les causes & les éuenemens renaissent sans cesse, & reuiennent tousiours les mesmes. Mais comme la contrarieté des Religions & les discordes des peuples ont esté plus grandes parmy nous que parmy les anciens, il est aussi arriué de là qu'on a pris les armes auec plus d'ardeur de combattre, que les auersions ont esté plus fortes, & qu'on a donné à la fureur plus de cours & plus de licence. Car enfin que n'auons-nous pas mis en vsage dans les Pays-bas, & qu'auons-nous laissé d'inaccessible à la violence des armes? Non seulement nous combattons contre de grands fleuues, comme pour encherir par dessus les prodiges & les fictions des Poëtes; mais apres auoir rompu les barrieres de l'Ocean nous prouoquons Neptune mesme au combat : Nous passons à pied sur la Mer, comme nous ferions sur la terre, nous nauigeons sur la terre apres l'auoir inondée des eaux de la Mer; & enfin pour faire la guerre nous employons tous les Elemens ensemble. Et certes si ie ne me trompe, comme chacun se peut tromper, On n'a iamais en d'autres lieux tesmoigné plus de courage ny fait de plus hautes entreprises; On n'a iamais triomphé de la force des Villes par de plus puissans moyens; & iamais de plus longues guerres n'ont espuisé plus de sang. Que Simoïs & Scamandre ces fleuues si renommés dans les Fables des Grecs, que ces autres fleuues trop veritablement fameux par le carnage des Romains, entraisnent pesle-mesle auec leurs eaux, les armes & les corps de tant d'Hommes Illustres; certes la Meuse, le Rhein, l'Escault, & tant d'autres riuieres des Pays-bas qui ont si souuent rougy du sang humain, & qu'on a veu si souuent enflées par les membres de nos legions, & par les dépoüilles de tant de grandes ames, en ont entraisné auec elles vn nombre plus prodigieux. Combien dans les Pays-bas a-on veu de Prouinces desolées? Combien de fois la Mer y a-elle

esté couuerte de Vaisseaux ; & la terre de soldats ? Et tant de grandes armées y ayant esté deffaites, combien de troupes plus puissantes, & secrettement enuoyées de tous les costez de la terre ont-elles comme à l'enuy remply les campagnes des Pays-bas ? Cependant apres la perte de tant de peuples, apres tant de tresors inutilement espuisez, apres les conspirations des puissances de toute l'Europe, cette nouuelle Troye qui est assaillie depuis tant de fois dix années, n'est pas neantmoins encore prise.

Mais plus ie me represente la grandeur de cét ouurage, plus ie pense donner sujet de condamner la hardiesse de son autheur. Et certes comme il est entierement esloigné de l'administration des affaires publiques, qu'il ne semble connoistre que l'antiquité ; & qu'il ne vit pas mesme auec son siecle, ie ne doute point qu'on ne le iuge incapable de débroüiller cette Histoire, & qu'on ne dise en mesme temps qu'il n'est pas bienseant à vn Religieux de manier les armes & de parler de la guerre. Veritablement ie considererois ces choses, si tous les Historiens auoient paru dans les combats, qu'ils eussent conduit des troupes & commandé des armées ; S'il ne s'en trouuoit pas dans tous les siecles & parmy toutes les Nations, qui ayant esté honorez de la dignité du Sacerdoce, se sont occupez à escrire des guerres pour nous en laisser la connoissance. Mais puisque la verité est si considerable dans l'Histoire, & qu'il n'y a rien qui l'obscurcisse dauantage que la passion d'vn Historien, de qui doit-on plustost soupçonner la foy, ou de celuy qui estant luy mesme enueloppé dans vn party, ne se dépoüille que difficilement de la hayne & de l'amour ; ou de celuy qui demeure indifferent entre les vns & les autres, & qui faisant profession d'vne vie Religieuse & retirée, est par consequent, ou insensible aux interests, ou au dessus des passions, & rejette loin de luy les occasions du mensonge ? Mais pour adjouster icy quelque chose de ce qui me regarde, i'ay crû qu'il n'estoit pas mal-seant à vn Religieux d'auoir entrepris vn ouurage, où il s'agist mesme de la Religion, & que ie ne manquerois pas de lumieres pour escrire cette Histoire, & penetrer dans les causes de cette guerre. Car si on ne pouuoit esperer vne parfaite connoissance de tant de desseins cachez, d'vne vie retirée comme la mienne, & d'vne per-

sonne qui fait son bien de sa solitude, & qui ne va pas escouter ce que l'on dit en secret dans les cabinets des Princes; Cette connoissance m'a esté si abondamment donnée par les lettres & par les memoires de ceux qui ont agy dans toutes ces guerres, ou qui ont commandé qu'elles se fissent, que ie puis dire en quelque sorte qu'on n'a iamais escrit d'Histoires auec plus d'instruction ny de certitude. Si bien qu'encore que ie sois tout à fait ignorant & de la Cour & de la guerre, & pour ainsi dire retiré du commerce des hommes; ie puis pourtant asseurer sans faire le vain, que ie donneray plus de clartez, & que ie descouuriray plus de secrets que tous ces grands contemplatifs qui iugent si souuerainement des choses ciuiles & militaires. Il n'est pas besoin de dire auec combien de foy & de liberté ie me propose de parler; chacun tesmoigne également de l'amour pour la verité, & il arriue bien souuent qu'il n'y en a point qui fassent de plus belles promesses, & qui engagent plus solemnellement leur foy que ceux qui y manquent dauantage. Nostre siecle a presque perdu la liberté de parler par le vice mesme des Escriuains qui ne se proposent que de plaire aux Grands, & qui rejettant cette faute sur le temps & sur les mœurs, appellent vertu du siecle, la complaisance & la flatterie. Pour moy qui ay le tesmoignage de ma conscience que i'interroge bien souuent, & que ie ne trouue ny assujettie sous l'Empire d'aucun Prince, ny achetée par aucunes faueurs; ie supplie ceux qui me feront l'honneur de considerer mon trauail, que comme pour escrire l'Histoire, ils demandent en moy vn esprit dégagé d'amour & de hayne pour l'vn & pour l'autre party, ils apportent tout de mesme à la lecture de cette Histoire vn esprit des-interessé; de peur qu'on ne blasme sans raison vne viande si elle vient à s'aigrir dans vn estomach malade & indisposé.

Mais puis qu'il n'est pas moins du deuoir de celuy qui escrit les choses, que de celuy qui les entreprend, de commencer par des prieres. O Dieu de paix & de guerre, guide mon esprit & ma plume, afin qu'en me remettant à la conduite de ta sagesse, & non pas à cette prudence indagatrice des secrets des hommes, ie mene cette Histoire iusqu'à sa fin, & que ie la rende digne de la vie que ie professe, esgale à la

grandeur de l'ouurage que i'entreprends, & conforme à l'attente que i'en ay conceuë il y a long-temps.

CHARLES-QVINT, 1555. La guerre estoit encore allumée parmy les grands troubles de l'Europe, entre l'Empereur Charles-Quint, & Henry II. Roy de France, qui auoit succedé au courage & aux passions de son pere aussi bien qu'à sa Couronne, lors que Marie Reyne d'Angleterre, qui venoit d'espouser Philippes Prince d'Espagne, commença de rechercher les moyens de faire la paix. Et bien qu'en cette année 1555. l'Empereur & le Roy ayant enuoyé leurs Deputez à Calais, cette paix ne pût estre concluë comme on l'auoit esperé par l'entremise de Marie, au moins on ietta les fondemens d'vne tresue de cinq années. Ce fut en ce temps-là que l'Empereur fit reuenir d'Angleterre Philippes son fils, pour executer ce grand dessein qu'il s'estoit proposé il y auoit long-temps de se despoüiller de l'Empire d'vne grande partie de la terre, voulant faire voir ce prodige inconnu à la Cour des Princes, qu'il cessoit volontairement de regner quand il en auoit plus de pouuoir. Ainsi apres qu'il eust diuulgué son secret par toute la Flandre, il se fit de tous costez vn grand concours de peuple dans Bruxelles; & le vingt-cinquiesme Octobre, qui estoit le iour qu'on auoit donné pour s'assembler, à tous les Ordres de l'Estat, aux Cheualiers de la Toison d'Or, & aux Magistrats, l'Empereur se fit voir dans la grande Salle de son Palais: Et ayant fait seoir d'vn costé Philippe Roy d'Angleterre, Maximilian Roy de Boëme, & Emanuel Philebert Duc de Sauoye; & de l'autre costé Eleonor Reyne de France, & Marie Reyne de Hongrie toutes deux veufues, Marie Reyne de Boëme, & Chrestienne fille du Roy de Dannemarc, Duchesse de Lorraine, il crea premierement selon les ceremonies ordinaires, Philippes son fils, Grand Maistre de l'Ordre de la Toison d'Or; & en suite il commanda à Philebert de Bruxelles Conseiller d'Estat, d'exposer à l'assemblée ce qui luy auoit esté commandé. Voicy labregé de son discours. *Que l'Empereur affoibly & abbatu par des maladies qui s'augmentoient de iour en iour, se sentoit aduerty de donner ordre à ses dernieres affaires, & de remettre le fait du Gouuernement qu'il ne pouuoit plus supporter, ny pour sa gloire, ny selon la dignité de l'Empire, entre les mains de Philippes son fils Roy d'Angleterre que son*

âge & sa sagesse rendoient capable de soustenir vn fardeau si honnorable & si pesant; Que partant l'Empereur se despoüilloit entierement de la domination du Pays-bas & de la Bourgogne; Qu'il prioit Dieu que ce dessein reüssist pour son repos, à l'auantage du Roy son fils, & au bien de ses Prouinces; Qu'il remettoit aux peuples le serment de fidelité qu'ils luy auoient fait, & que de son propre mouuement il donnoit à Philippe son fils Roy d'Angleterre les droits & la possession des Pays-bas, & de la Bourgogne. Comme Philibert parloit, l'Empereur se leua inopinément, & s'appuyant sur les espaules de Guillaume Prince d'Orange, il interrompit son discours. Il tenoit vn papier qu'il auoit apporté pour soulager sa memoire; & comme s'il eust voulu faire la lecture de l'Histoire de son regne, il commença à reciter en François tout ce qu'il auoit executé depuis l'âge de dix-sept ans, iusques au iour où il estoit. Il dit qu'il auoit fait neuf voyages en Allemagne, six en Espagne, sept en Italie, quatre en France, dix aux Pays-bas, deux en Angleterre, autant en Affrique, & qu'il auoit trauersé vnze fois la Mer. Il parla des guerres, des paix, des alliances qu'il auoit faites, & exposa toutes ces choses auec plus d'ordre & de magnificence que de presomption & d'orgueil. Il adjousta, *Qu'il ne s'estoit iamais proposé d'autre fin dans toutes ses entreprises, que la deffence de la Religion & de l'Estat; Que tant qu'il auoit eu de la santé, il auoit par la grace de Dieu si heureusement reüssi dans ses desseins, qu'il n'y auoit que les ennemis de Charles qui supportassent à regret qu'il eust vescu & qu'il eust regné; Que maintenant que les forces luy manquoient, & qu'il approchoit de la mort, il n'auoit garde de preferer l'amour & la passion de regner au bien & au repos de ses sujets; Que pour vn vieillard infirme, & de qui la meilleure partie estoit desia dans le tombeau, il leur donnoit vn Prince vigoureux, & recommandable par vne ieunesse & par vne vertu florissante; Qu'il les prioit de tout son cœur, que les Prouinces luy obeyssent; qu'ils demeurassent fermes dans leur vnion & dans la Religion Catholique, & qu'ils luy pardonnassent ce qu'il pourroit auoir commis parmy les soins & les inquietudes du gouuernement; Que pour luy il ne perdroit iamais la memoire de leur obeyssance, & de leur fidelité, & qu'il s'en sou-*

uiendroit tousiours dans les prieres qu'il feroit à Dieu, à qui il vouloit consacrer le temps qui luy restoit desormais à viure. Alors se tournant vers son fils ; *Si*, dit-il, *vous fussiez entré par ma mort dans la possession de tant de Prouinces, i'aurois sans doute merité quelque chose d'vn fils, pour luy auoir laissé vn heritage si riche & augmenté de tant de biens ; mais puisque cette grande succession ne vous vient pas auiourd'huy de la necessité de ma mort, mais seulement de ma volonté, & que vostre pere a, pour ainsi dire, voulu mourir deuant le temps pour vous faire iouyr par auance du benefice de sa mort, ie vous demande auecque raison que vous donniez au soing & à l'amour de vos peuples tout ce que vous semblez me deuoir, pour vous auoir auancé la iouyssance de l'Empire que ie vous donne. Les autres se resiouyssent d'auoir donné la vie à leurs enfans, & de leur pouuoir laisser des Royaumes, mais i'ay voulu oster à la mort la gloire de vous faire ce present, m'imaginant receuoir vne double ioye, si comme vous viuez par moy, ie vous voyois regner par moy. Il y en aura peu qui imiteront mon exemple, comme à peine en ay-ie trouué que i'aye pû imiter dans tous les siecles passez : Mais au moins on loüera mon dessein, lors qu'on verra que vous meritez qu'on en ayt fait en vous la premiere experience. Vous obtiendrez cét auantage si vous conseruez cette sagesse, que vous auez iusques icy embrassée ; si vous auez tousiours dans l'ame la crainte du Maistre Souuerain de toutes choses ; si vous prenez la deffence de la Religion Catholique, & la protection de la Iustice & des Loix, qui sont les plus grandes forces & les meilleurs appuys des Empires. Enfin il me reste maintenant à souhaiter en vostre faueur, que vos enfans croissent si heureusement, que vous leur puissiez transporter vostre Empire & vostre puissance, & que vous n'y soyez iamais contraint.* Lors qu'il eust dit toutes ces choses, il embrassa estroitement son fils qui s'estoit ietté à ses genoux, & qui luy auoit demandé sa main pour la baiser : Et apres auoir imploré pour luy l'assistance du Ciel & en Chrestien, & en pere, luy ayant mis la main sur la teste, il demeura quelque temps immobile les larmes aux yeux, & en tira de tous ceux qui estoient presens. Alors Philippe ayant baisé auec respect la main de son pere, se releua, & apres auoir fait vne reuerance à

l'assemblée

l'assemblée, & s'estre excusé de ne sçauoir pas la langue Françoise ; il commanda à Anthoine Perrenotte de Granuelle Euesque d'Arras de parler pour luy. Ce Prelat fit vn discours tres-eloquent, par lequel il fit entendre que le Roy estoit esgallement reconnoissant enuers son Pere, & disposé par ses auis & par son exemple à procurer le bien de la Flandre : Et lors que Iacques Masius Orateur & Iurisconsulte eust respondu au nom des Estats de Flandre, & que Marie Reyne de Hongrie en eust quitté le Gouuernement qu'elle auoit eu durant vingt-cinq ans sous l'Empereur Charles son frere, on finit l'assemblée dés le mesme iour. Mais deux mois aprés, comme la renommée de cette action s'estoit bien auant estenduë, il se fit vne assemblée beaucoup plus grande que la premiere, où l'Empereur se dépoüillant tout d'vn coup des Royaumes, des Prouinces, des Isles tant du vieux que du nouueau monde, en donna à Philippe son fils toute la possession & la joüissance. Enfin peu de temps apres, Charles à qui l'Empire estoit, en enuoya le Sceptre & la Couronne par Guillaume Prince d'Orange, à Ferdinand son frere qui auoit esté creé Roy des Romains beaucoup d'années auparauant. On dit que d'abord le Prince d'Orange refusa cette commission, & qu'il dit à l'Empereur en presence du Roy Philippe, qu'il souhaittoit vne meilleure fortune que d'oster les marques de l'Empire de dessus la teste de son Maistre, pour les porter sur celle d'vn autre; soit qu'il parlast de la sorte par l'amour qu'il portoit au Prince dont il auoit ressenty la liberalité & la bien-veillance, soit que ce fust pour flatter Philippe, n'ignorant pas que l'Empire luy auoit esté destiné par son pere, & qu'on en auoit traitté auec Ferdinand. En effet Charles qui vouloit affermir en Espagne la puissance d'Austrice en y adioustant l'Empire, auoit sondé plusieurs fois l'esprit de Ferdinand par l'entremise de Marie Reyne de Hongrie, pour tascher de luy faire ceder à Philippe le titre de Roy des Romains. Il luy promettoit entre autres choses de partager l'Empire auecques luy, afin que d'oresnauant il y eust deux Empereurs auec pareille autorité, & qu'on ne parlast point de Charles sans parler de Ferdinand ; mais Ferdinand n'escouta point ces propositions.

CHARLES-QVINT. 1556. Cependant Charles, qui de Prince si grand & si absolu qu'il estoit, commençoit à n'estre plus rien, quitta le Palais au nouueau Prince, & se retira dans vne maison priuée, iusqu'à ce qu'on eust equippé les vaisseaux qui le deuoient emmener. Ainsi estant party de Zelande auec Heleonore, & Marie ses sœurs, il arriua heureusement à Laredo qui est vn Port de la Biscaye. Mais ie croy que ce n'est pas s'esloigner de l'Histoire de Flandre, que de suiure pour quelque temps cét Empereur qui s'en retire, puis qu'en continuant de parler des dernieres actions du dernier Prince qui nasquit dans les Pays-bas, il semblera sans doute que ie m'arreste encore dans la Flandre. Au moins ie me suis imaginé que ie pourrois me concilier la bien-ueillance de mes Lecteurs, si apres auoir discouru de cette admirable retraite de l'Empereur, ie mesle dans cette Histoire vne infinité de choses qu'on cacheroit iniustement d'vn si grand Prince, & si ie fais preceder par des éuenemens agreables cette longue suite de mal-heurs, & de funestes accidens qui ont persecuté les Pays-bas.

A peine l'Empereur estoit-il descendu de son vaisseau, qu'vne tempeste soudainement esleuée au Port, en esloigna la Flotte auec impetuosité, & mit à fonds le Nauire Imperial, comme ne deuant plus porter ny l'Empereur, ny la fortune de l'Empereur. On dit qu'aussi-tost qu'il eust touché le riuage, il se mit à genoux, afin de baiser la terre, & qu'il adjousta ces paroles à cette action, qu'il baisoit auecque respect cette commune mere de tous les hommes, & que comme autrefois il estoit sorty nud du ventre de sa mere, il retournoit nud volontairement & sans contrainte dans le sein de cette autre mere. Mais quand il fut entré dans la Biscaye, & qu'ayant passé à Burgos, il vit venir au deuant de luy vn si petit nombre de ces Grands d'Espagne, qu'il n'auoit pû attirer tout seul, & n'estant plus accompagné de ces grands noms qui les attiroient autrefois en foule, alors il commença premierement à reconnoistre sa nudité. Outre cela ayant besoing pour recompenser quelques-vns des siens d'vne partie des cent mille escus, que d'vn si grand nombre de richesses il s'estoit reseruez de reuenu, il luy fallut attendre à Burgos plus long-temps qu'il ne vou-

lut, & non pas sans se fascher que cette somme luy fut renduë. Comme il ne dissimula point ce mécontentement, il donna à quelques-vns occasion de dire, qu'à peine s'estoit-il dépoüillé de l'Empire & de la domination souueraine, qu'il se repentit de son dessein. D'autres conjecturent qu'il en fut fasché dés le mesme iour qu'il l'abandonna, parce que quelques années apres, comme le Cardinal de Granuelle eust fait par occasion ressouuenir Philippe, que le iour où l'on estoit, estoit le mesme iour de l'année que Charles son Pere auoit quitté l'Empire, Philippe luy respondit aussi-tost que c'estoit aussi le mesme iour que Charles auoit commencé de se repentir. Cette parole prononcée sans consideration & sans certitude acquit aysément de la croyance parmy les esprits, qui ne se pûrent persuader qu'on pût demeurer plus d'vn iour sans se repentir d'vne action si inoüie & si estrange. Peut-estre aussi que Philippe ne s'imaginoit pas qu'on dût loüer en son Pere ce qu'il ne s'estoit pas proposé d'imiter. Pour moy quand ie considere les paroles & les actions de Charles durant les deux années qu'il vescut en homme priué, & que ie regarde attentiuement ce qui a esté escrit touchant sa retraite, ie ne vois aucune marque d'vn repentir, si desaduantageux à sa reputation: En effet il n'eust pas esté de sa gloire de laisser aux siecles suiuants vne image d'vne generosité si parfaicte, couuerte & obscurcie par les ombres du repentir. Mais enfin s'estant fait porter en litiere à Valliadolid, & ayant demeuré quelque temps auec Charles Prince d'Espagne son nepueu, dont l'humeur ne luy plaisoit pas, il alla droit au Monastere de sainct Iuste, où il y auoit long-temps qu'il auoit choisi sa demeure. Ce Conuent est situé sur les Frontieres du Portugal & de la Castille, & n'est pas esloigné de la Ville de Plaisance; C'est vn lieu agreable par la beauté d'vne vallée, & par l'aspect des Colines qui semblent le couronner de tous costez; mais outre qu'il est agreable, il est encore fort sain, principalement en Hyuer par la bonne temperature de l'air. On dit que ce fut en cét endroit que Q. Sertorius ce fameux Capitaine fuyant les armes des Romains, se retira autrefois & fut tué en trahison. Enfin Charles voulant dóner en ce mesme lieu quelques bor-

CHARLES-QVINT. 1556.

nes à ses soings & à ses trauaux, & planter veritablement les Colõnes d'Hercule, auoit commãdé qu'on adjoustât au Monastere vne petite maison, dont vn an auparauant il auoit veu en Flandre le dessein qu'il auoit trouué à sa fantaisie. Il n'y auoit en cette maison que six ou sept chambres, & puis qu'il y a du plaisir, comme a dit quelqu'vn, de connoistre toutes les actions des Princes, ces chambres estoient longues & larges de 20. pieds, & ressembloient entierement à celles des Religieux. Elles auoient leur veuë & leur sortie dãs vn petit iardin arrousé d'vne fontaine,& planté d'Orangers & de Citroniers, qui portoiẽt iusqu'aux fenestres leurs fleurs & leurs fruits. Ce fut donc là le Mausolée où ce grand Empereur à qui vn mõde ne suffisoit pas,s'alla enfermer, & où il s'enseuelit tout viuant. Ce fut en vn lieu si petit, qu'on vid diminüer ce Geant qui se glorifioit autrefois d'auoir estendu ses mains au delà des Colonnes d'Hercule. Tant il est veritable que la Nature retourne aysément en son premier estat, lors que l'ambition qui l'emportoit & qui l'esleuoit si haut, la laisse reuenir dans ses bornes, & cesse enfin de l'agiter. Estant entré dans ce Conuent de soixante seruiteurs qu'il auoit choisis parmy tout le monde qui le seruoit, il en renuoya la plus grande partie à Serandille petite Ville voisine, pour s'en seruir quand il en auroit besoin, & n'en retint que douze prés de luy. Il ne voulut auoir qu'vn cheual; & le meuble de sa maison n'estoit pas plus considerable que le nombre de ses seruiteurs, parce qu'il ne voulut auoir que ce que demandoit la necessité. Certes c'est vne chose merueilleuse, que Charles ayant mis en oubly les soins de l'Empire par les charmes de sa solitude, ou par la genereuse resolution de perseuerer dans son dessein, se soit si bien despoüillé de ses premieres inclinations, & pour ainsi dire de soy-mesme, que ny la quantité d'or que la Flotte des Indes auoit alors apportée en Espagne, ny le bruit des guerres, dont ses armées & ses Capitaines estonnoient toute l'Europe sur la terre & sur la mer, n'ayent pû toucher son esprit accoustumé depuis tant d'années au tumulte des armes, ny esbranler le moins du monde la tranquillité où il viuoit, bien qu'il entendist parler de tant de diuers euenemens.

Cét auguste habitant des forests passoit les iours de

telle sorte, qu'il en donnoit vne partie au soulagement de son corps qui s'affoiblissoit de iour en iour, & l'autre partie à Dieu & à son ame. Tantost il montoit à cheual, & s'alloit promener sur les Colines auec vn valet seulement; & tantost il employoit ses mains triomphantes à dresser vn iardin, à cultiuer des plantes, & à greffer des arbres, comme auoit fait autrefois vn autre Prince apres auoir quitté l'Empire. Il s'amusoit quelquefois à faire des horologes, dont il gouuernoit les roües plus facilement que celle de la fortune; & auoit pour maistre en ce mestier Iannel de la Tour l'Archimede de ce tēps-là. Il prenoit plaisir à mettre en pratique les inuentions que cét homme auoit trouuées pour l'éleuation des eaux; on dit mesme que Charles contribua de quelque chose à l'edifice de l'Aqueduc de Tolede, que la Tour auoit alors dans l'esprit. En effet apres la mort de ce Prince, la Tour entreprit vn ouurage semblable au modelle qu'ils auoient fait tous deux dans cette solitude de deux années, & s'en seruit pour porter le Tage sur la montagne de Tolede par vn nouueau prodige de son art. C'estoit cét homme qui tousles iours par quelque nouuelle inuention diuertissoit l'esprit de Charles, curieux & passionné de toutes ces choses. Ainsi apres le repas il faisoit souuent paroistre sur la table de petites statuës armées, d'hommes, & de cheuaux; les vnes battoient le tambour, les autres sonnoient la trompette, & quelques-vnes, comme feroient des ennemis, couroient les vnes contre les autres, & se battoient auec des lances. quelquefois il laissoit aller dās sa chambre de petits oyseaux de bois qui voloient de tous costez; & cela se faisoit auec vn si merueilleux artifice, que le Superieur du Conuent qui s'y trouua d'auenture vne fois, s'imagina qu'il y auoit de la magie. Il fit mesme des moulins de fer qui tournoient d'eux mesmes, & qui estoient si petits, qu'vn Moine pouuoit les porter facilement dans sa manche, bien qu'ils fussent capables de moudre en vn iour autant de bled qu'il en faudroit chaque iour pour la nourriture de huict hommes. Ces sortes de diuertissemens furent au commencement assez frequentes; mais comme sa maladie l'auertissoit d'auoir d'autres pensées, & qu'elle le menaçoit de sa fin, il s'appliqua moins que deuant à ces plaisirs innocens, il

CHARLES-QVINT. 1556.

Diocletian.

CHARLES-QVINT, 1556. ne les prenoit qu'aux heures de recreation, & apres auoir satisfait aux autres choses. Car il n'auoit point de plus grand soin que d'assister ordinairement auec les Religieux au Seruice & aux prieres de l'Eglise; que de lire des Liures Saincts; que d'auoir des entretiens pieux; que de se confesser souuent; que de repaistre son ame d'vne viande celeste, encore que quelque fois il ne communiast pas à ieun, car à cause de sa foiblesse, & de l'indisposition de son estomach, le Pape luy auoit donné cette permission. Et comme les exemples d'autruy, & l'esprit vainqueur de soy-mesme, ont beaucoup de forces, il se donnoit quelquefois la discipline auec de petites cordes entremeslées de pointes de fer, commençant par cette rigueur volontaire à exiger de luy la peine de ce qu'il auoit commis en sa vie. On rapporte que le Roy Philippe eut depuis ces mesmes cordes en grande veneration, qu'estant prest de mourir, il commanda qu'elles luy fussent apportées, & que comme elles estoient teintes du sang de Charles son Pere, il les donna à Philippes troisiesme son fils, pour estre religieusement conseruées entre les Monumens de la pieté de la maison d'Austriche. Enfin à l'occasion des prieres que Charles faisoit faire tous les ans pour l'ame de sa mere, il luy prit enuie, pourueu qu'il en eust la permission, de celebrer aussi ses funerailles. De sorte qu'apres qu'il eut communiqué cette pensée à Iean Regola Religieux de la famille de Sainct Iuste, Directeur de sa conscience; & qu'on luy eust respondu que ce dessein estoit nouueau & inoüy, mais que pourtant il estoit pieux & salutaire, il commanda aussi-tost qu'on fist l'appareil de ses funerailles. On esleua donc vne representation dans l'Eglise, on alluma alentour des torches & des cierges, on vit ses seruiteurs en dueil, & les Religieux auec vn chant lugubre, firent pour luy le Seruice qu'on a de coustume de faire pour les morts. Charles suruiuant à sa pompe funebre, consideroit dans ces obseques imaginaires les larmes veritables des siens; il entendoit les prieres de ceux qui imploroient pour son ame le repos & la felicité du Ciel, & luy mesme meslant sa voix à celles de ceux qui chantoient, il demandoit pour luy la mesme grace

Ainsi s'approchant du Prestre qui faisoit l'office, & luy donnant le cierge qu'il tenoit allumé. *Ie te prie*, dit-il les yeux leuez au Ciel, *ie te prie arbitre souuerain de la mort & de la vie, que comme le Prestre reçoit de moy ce cierge que ie luy presente, tu reçoiues mon ame entre tes mains, quand il te plaira de me retirer du monde.* Alors il se coucha par terre, couuert comme il estoit d'vn drap noir qui s'estendoit dessus son corps; Les larmes des assistans se renouuellerent à ce spectacle, & l'on fit pour luy les dernieres ceremonies comme pour vn mort qu'on abandonneroit à la terre. C'est ainsi que Charles faisoit experience de la mort dont il n'estoit pas esloigné; car deux iours apres il fut saisi d'vne fiévre qui consomma peu à peu les restes de sa vie. De sorte qu'apres qu'il eust communié par les mains de l'Archeuesque de Tolede, & que tous les Religieux du Conuent qui estoient en grand nombre alentour de luy eurent prié Dieu pour le depart d'vn hoste si illustre, il mourut auec de merueilleux sentimens de pieté la nuict de deuant la Feste de Sainct Mathieu l'Euangeliste, âge de cinquante-huict ans, desquels on peut dire qu'il n'en auoit vescu que deux pour luy. Sa mort fut accompagnée de signes qui parurent au Ciel & sur la terre: car vn peu apres qu'il fut tombé malade, on vid en Espagne vne Comete qui ne fut pas considerable en son commencement; mais qui augmenta sa lumiere à mesure que la maladie de Charles s'augmentoit, iusqu'à ce qu'ayant tourné sa cheuelure funeste vers le Conuent de Sainct Iuste, elle cessa d'estre veuë à mesme iour & à mesme heure que Charles cessa de viure. Ce ne fut pas la seule merueille, & la seule chose estrange qui parust en la mort de Charles; L'on eust encore d'autres subjects d'admiration & d'estonnement. Il y eust vn lys blanc dans son petit jardin qui jetta deux tiges en mesme temps, l'vne fleurit à l'ordinaire dans le mois de May, & bien que l'autre eust receu la mesme nourriture, elle passa tout le Printemps & l'Esté sans monstrer autre chose que des signes qu'elle pourroit fleurir vn iour; & la nuict que Charles mourut ayant tout d'vn coup ouuert sa feüille, elle poussa sa fleur hors de son temps, & quand on l'esperoit le moins. Tout le monde obserua cette nou-

CHARLES-QVINT. 1556.

ueauté, & ce lys ayant esté mis sur le grand Autel de l'Eglise pour estre veu de tout le monde, y fut consideré comme vn presage heureux & fauorable.

Ainsi l'Empereur Charles ayant ioüy quarante ans des Royaumes de son Pere, trente-six ans de l'Empire, & deux ans de soy mesme depuis qu'il se fut despoüillé de sa puissance, il mit tout l'Vniuers en doute s'il luy estoit plus glorieux d'auoir si souuerainement regné, que d'auoir cessé volontairement de regner. Ie sçay bien qu'en ce temps-là chacun en parla diuersement, & qu'encore auiourd'huy L'EMPEREVR SE DEPOVILLANT, donne de grands suiets de parler aux Declamateurs & aux Politiques. Mais sans nous arrester aux inuentions & aux sentimens de ces vendeurs de songes & de paroles, voicy à peu prés ce qu'on en disoit en ce temps-là. Quelques-vns disoient que se sentant pressé de la goutte, qui depuis l'aage de cinquante ans ne le tourmentoit plus par interualles, mais à toute heure, il auoit esté obligé, comme il le tesmoigna luy-mesme parmy les ceremonies de sa demission, de se descharger du fardeau de l'Empire, qu'il ne pouuoit desormais porter auec des forces proportionnées à sa pesanteur, & de le faire passer par auance, heureusement pour luy, & pour ses Estats, entre les mains d'vn Prince plus ieune & plus vigoureux. Mais les plus subtils, & ceux qui ne se repaissent que de secrets, & qui estiment mesprisable tout ce qui est euident & manifeste, soupçonnoient que l'Empereur auoit esté espouuenté par la prosperité de Henry II. Roy de France; & qu'il auoit iugé plus à propos pour son honneur d'exposer à ce Monarque la ieunesse de son fils desireuse & capable de regner, que ses années & ses victoires.. Ils auoient obserué que depuis le iour qu'il auoit tenté vainement auec vne armée de cent mille hommes de reprendre la Ville de Metz que les François auoient prise, ayant perdu en ce siege plus de quarante mille hommes des siens, il conceut vne si grande tristesse de ce mauuais succez, & d'auoir mesme vn peu deuant esté contraint en Allemagne de fuir contre sa coustume deuant Maurice Duc de Saxe, qu'il cessa durant quelques iours de se monstrer en public, & que depuis il en souffrit sa maladie auecques plus d'impatience.

patience. D'ailleurs c'estoit la commune croyance que la fortune de Charles lassée de le fauoriser commençoit à l'abandonner, & que le Genie de l'Empereur inuincible iusques alors estoit passé en la personne de Henry. L'Empereur mesme ne le dissimuloit pas, car on luy auoit entendu dire que la fortune estoit amie des ieunes gens. C'est pourquoy pour les colonnes d'Hercule, & le *plus vltra*, qui estoit la deuise de ce Prince, il y en eust qui substituerent vne écreuisse auec ces paroles, *plus citra*, comme vne chose qui estoit conuenable au temps. On adjoustoit que Charles auoit imité les sages ioüeurs qui se retirent sur leur gain, & qui ne veulent point se mettre au hazard de perdre en vn coup de dez ce qu'ils n'ont gaigné qu'en beaucoup de temps. Quelques-vns estoient d'vn sentiment tout contraire, & attribuoient l'action de Charles à vn insatiable desir de gloire. Ils disoient que comme cet esprit, qui depuis l'Empire des Cesars auoit esté de tous les hommes le plus passionné pour la gloire & pour la reputation, s'estoit acquis assez d'honneur par les victoires qu'il auoit r'emportées sur toutes sortes d'ennemis auec vn succez si heureux, qu'il ne fut iamais attaqué non seulement qu'il ne vainquit, mais ce qu'on a leu rarement, qu'il ne vid ses ennemis dans ses fers & seruir d'ornement à ses triomphes; il n'eust point d'autre desir en abandonnant la puissance, & en foulant aux pieds les Sceptres & les Couronnes, que de tirer d'vn nouueau genre de victoire, vne gloire toute nouuelle que la posterité n'égaleroit qu'auecque peine. On disoit aussi sourdement que l'Empereur y auoit esté en partie excité par les plaintes de Philippe, qui se voyant tous les iours deschiré par les iniures & par les libelles diffamatoires des Anglois, dont l'humeur ne pouuoir souffrir vn Prince Espagnol, & qui ne l'appelloient pas le Roy, mais le mary de la Reyne, s'estoit souuent plaint à son Pere de sa condition & de sa fortune, pour l'obliger par ce moyen d'executer plustost le dessein de se despouiller des Pays-bas, dont il auoit entendu dire quelque chose; imitant en cela les enfans, qui ayans des Peres encore ieunes, & vieillissans dans l'attente de leur succession leur sont fascheux & importuns aussi long-temps qu'ils attendent. Mais les autres attribuoient la retraite de l'Empereur à vne autre cause, & vouloient faire croire

CHARLES-QVINT. 1556.

CHARLES-QVINT. 1555.

qu'il auoit pris ce dessein par la seule consideration de la Religion, & par les persuasions de sa conscience qui luy representoit beaucoup de choses, pour lesquelles il estima qu'il luy estoit necessaire d'appaiser de bonne heure la Iustice de Dieu, deuant que d'aller rendre compte à ce Iuge Souuerain des Rois. Ils disoient qu'il y auoit dans sa vie quantité d'actions, dont son esprit qui n'estoit pas entierement sourd aux inspirations du Ciel, estoit iustement inquieté; Qu'il se ressouuenoit d'auoir fait alliance auec Henry Roy d'Angleterre que le Pape auoit excommunié en sa consideration; Qu'il auoit mieux aymé faire la guerre aux François, & assouuir la hayne extresme qu'il leur portoit, que de se ressentir de l'injure qu'il auoit receuë de Henry quand il repudia Catherine sa tante, & de tenir la parole qu'il auoit donnée au Pape de ne se reconcilier jamais auec ce Roy Heretique, qu'il n'eust auparauant satisfait au Sainct Siege; Que d'ailleurs il auoit entrepris sur les interests de la Religion, & sur ce qui concernoit la charge & la fonction du Souuerain Pontife, ayant fait publier par toute l'Allemagne vn Liure qui contenoit les articles de la Religion, à l'obseruãce desquels il vouloit qu'on fût obligé iusques à la conclusion du Concile de Trente. Toutesfois ce Liure qui contenoir beaucoup de choses conformes à la Religion Catholique, & quelques-vnes contraires, comme le mariage des Prestres, & la communion soubs les deux especes, ne plût ny aux Catholiques ny aux Heretiques, bien qu'il eust esté composé par les vns & par les autres. Ils disoient enfin qu'apres auoir pris & pillé la Ville de Rome il auoit consenty à la captiuité du Pape, & qu'il l'eust fait amener en Espagne, si la honte & le scandale public ne l'eussent point destourné de ce dessein; Qu'encore que Charles ne s'attribuast pas la desolation de cette saincte Ville; qu'à la nouuelle de cette prise il eust deffendu par vn Edict qu'on se resioüit publiquement de la naissance de Philippe son fils; & que s'estant mis luy-mesme en deüil, il eust fait fermer le Palais & cesser toutes les affaires, neantmoins il reconnoissoit combien il estoit horrible, non seulement de n'auoir pas chastié les destructeurs de cette Ville, & les profanateurs des choses saintes, mais d'auoir par leur moyen retenu sept mois entiers le Vicaire de Iesus-Christ assiegé dans le Chasteau

Tiul. Ioua, liu. 43. 44. 45.

Sainct Ange ; & assiegé si estroitement, & auec tant de cruauté, qu'vn Capitaine ayant trouué vne femme qui vendoit des choux, & qui venoit de ietter dans les fossez du Chasteau quelques laictuës pour les faire tirer par vne corde parce que le Pape en souhaitoit, il la pendit de ses propres mains deuant la porte du Chasteau, & la laissa durant quelques iours exposée à la veuë du Pape, pour offencer encore ses yeux par vn spectacle si funeste ; Que l'Empereur insensible à de si grandes calamitez auoit voulu que le Pape, comme vn ennemy profane, luy payast vne grande somme d'argent pour le prix de sa liberté ; Qu'il ne falloit point douter que comme des crimes si enormes auoient desia esté condamnez par les execrations de tout le monde, Charles ne les eust aussi connus & detestez ; & que se sentant pressé par le remords de tant d'actions criminelles, ce Prince au reste Religieux, voulut employer le dernier acte de sa vie pour appaiser la Iustice de Dieu. Ce n'est pas qu'il ne s'en trouuast qui ne declarassent l'Empereur innocent presque de toutes ces choses, & qui n'attribuassent la plus grande partie de la faute à la necessité du temps & de la guerre, & à la multitude des soldats, dont il est bien mal-aisé qu'vn homme seul puisse arrester la violence quand vne fois elle a pris son cours. Voila à peu prés les choses que i'ay trouué qu'on disoit en ce temps-là touchant la retraite & la demission de Charles, & qui sont encore auiourd'huy receuës ou reiettées auec vne semblable passion, & vne mesme incertitude de la verité. De moy, encore que ie sçache bien que les grands desseins procedent souuent de plusieurs causes, comme les grands vaisseaux sont poussez par plusieurs rames, toutesfois ie ne me puis aysément persuader que la crainte d'vn changement de fortune, ou quelque autre mouuement commun ayt eu vn si grãd pouuoir sur l'esprit de Charles : Car il est certain qu'enuiron dix ans deuant sa mort, c'est à dire au milieu de ses victoires & de ses prosperitez il auoit fait mention de cette retraite dans le Testament qu'il fit à Ausbourg. Ie sçay aussi auec asseurance que mesme deuant ce temps l'Empereur s'estoit resolu d'abandonner les grandeurs, & le soin des choses humaines ; ie sçay d'ailleurs qu'il auoit communiqué ce secret à François Borgia, Duc de Candie, qui se fit depuis Ie-

CHARLES-QVINT. 1556.

CHARLES-QVINT. 1556.

suite, luy ayant sur tout commandé de ne descouurir à personne ce dessein qu'il auoit resolu d'executer aussi-tost que la guerre luy pourroit permettre de trouuer quelque repos. Et à la verité, lors que l'Empereur se despoüilla de l'Empire, les affaires n'estoient point si desesperées que sa fortune luy dust faire peur, puis qu'vn peu apres auoir leué le siege de deuant Metz, il reprit Teroüanne le rampart de la frontiere de Flandre, & Hedin, autrefois la demeure des Comtes d'Artois, non pas sans auoir pris en l'vne & en l'autre occasion, beaucoup de Noblesse Françoise, & sans en auoir tué vn grand nombre. Il auoit depuis en Italie asseuré l'Isle de Corse en faueur de la Republique de Gennes contre les efforts des Ennemis, & ce qu'on estimoit dauantage il auoit pris Sienne, & auoit fait retirer de cette Ville, & presque de toute la Toscane les armées Françoises. Certes ie croirois qu'il auança l'execution de ce dessein qu'il auoit si souuent repassé dans son esprit, par la nouuelle de la mort de sa mere, qui outre ses maladies qui s'augmentoient de iour en iour, & dont la violence le faisoit quelquefois éuanoüir, commença à luy faire croire que sa fin estoit prochaine, iusques-là qu'il luy sembloit entendre tousiours la voix de sa mere qui l'appelloit & qui luy monstroit son cercueil. Il estoit encore confirmé dans cette opinion par Vesalio son Medecin, qui auec vne liberté assez rare à ceux de sa profession, ne fit point difficulté de luy dire qu'il ne pouuoit viure long-tẽps. C'est pourquoy l'Empereur estima qu'il falloit accomplir son dessein, de peur d'estre preuenu par la mort. On luy entendit souuent repeter en ce temps-là ce que luy auoit dit vn de ses Capitaines qui se vouloit retirer, & dont ie connois mieux la vertu que le nom : Car on dit que l'Empereur luy ayant demandé la raison de sa retraite, ce vieux Capitaine luy fit responce qu'il falloit laisser quelque espace entre les affaires de la vie, & le iour de la mort. Cette responce faite à propos s'imprima bien auant dans l'esprit de Charles qui meditoit la mesme chose: De sorte que se representant les derniers iours de sa vie, il crût qu'il deuoit vser de ce temps au delà duquel il n'y en auoit plus; afin que sans songer dauantage aux affaires d'autruy, il songeast seulement aux siennes, &

que s'estant arraché des soins & des soucis de la terre, il pûst comparoistre deuant soy-mesme, auant qu'vne necessité ineuitable le contraignist de paroistre deuant le Tribunal de Dieu, luy qui estoit si redeuable des grandeurs & des prosperitez humaines. Ainsi il choisit raisonnablement vne retraite Religieuse, où la solitude luy pûst donner du repos, & la saincteté du lieu de l'assistance. Certainement quand l'on considerera le grand courage de cét Empereur qui se dépoüille de l'Empire, & qui ne se reserue pas seulement vn poulce de terre; Quand on remarquera sa perseuerance durant les deux années qu'il employa dans vn Cloistre à prolonger la victoire qu'il auoit obtenuë sur luy-mesme; Quand on regardera la sainteté de sa fin, où il narriua pas precipitamment, mais à laquelle il y auoit long-temps qu'il s'estoit preparé; Enfin quand on se mettra deuant les yeux ce qui est si difficile à tous les hommes, ie veux dire qu'il donna ordre à sa mort durant sa vie, on iugera sans doute que ce n'a pas esté vne raison legere, & indigne d'vne grande ame, mais vne raison pieuse & toute celeste, qui fit prendre à cét Empereur vn dessein si Religieux.



PHILIPPE SECOND ROY D'ESPAGNE, PRINCE DES PAYS BAS.

Philippes I I. 1556.



VOY qu'il en soit, Philippe apres le depart de son Pere ayant pris l'administration de ses estats constitua Gouuerneur de la Flandre & de la Bourgogne en la place de Marie Reine de Hongrie, Emanuël Philebert Duc de Sauoye, qui outre qu'il estoit allié de Philippe auoit souuent fait connoistre à Charles, & principalement dans ces Prouinces, combattant contre les François, combien il auoit d'experience dans la guerre. Son courage & sa vertu ne furent pas moins vtiles à Philippe dans les guerres qui nasquirent à son auenement à la Couronne : Car encore que les Roys Henry & Philippe sur le commencement de cette année eussent fait à Cambray vne Trefue de cinq ans par l'entremise de Marie Reyne d'Angleterre, elle fut neantmoins rompuë deuant la fin de l'année sur l'occasion de la guerre qui

s'estoit allumée entre le Pape & Philippe; l'Espagnol en rejettant la cause sur le François, & le François sur l'Espagnol, soit que Henry eust esté attiré à la guerre par les Carafes, & qu'il se voulut faire vn pretexte de la deffence du Pape, soit que songeant plustost à l'euenement qu'à la cause de la guerre, il se persuadast de surmonter facilement vn nouueau Prince qui n'auoit point d'experience dans les armes, puis que son Pere experimenté comme il estoit, & vainqueur des Nations auoit rendu plusieurs tesmoignages qu'enfin il pouuoit estre vaincu. Desia les François ayant trauersé les Alpes faisoient la guerre pour le Pape en Italie sous la conduite du Duc de Guise; & estant entrez en mesme temps dans la Flandre sous la conduite de l'Admiral Colligny, ils faisoient le degast dans l'Artois; lors que le Roy Philippe qui d'vn costé sollicitoit la Reyne d'Angleterre sa femme à declarer la guerre à Henry, tandis que le Duc d'Albe prenoit garde aux affaires d'Italie; & qui d'vn autre costé auoit donné ordre à Philebert Duc de Sauoye, Lieutenant General de ses armées, de se ietter dans la France, r'emporta prés de Sainct Quentin, par la conduite & par le courage de ce Prince, vne fameuse & memorable victoire. La nouuelle de cette deffaite remplit toute la France d'vn si grand trouble, que comme la meilleure partie de la Noblesse Françoise auoit esté prise par les Espagnols dans cette bataille, & que l'autre qui estoit passée en Italie laissoit le Royaume sans force, on craignit ouuertement que le vainqueur ne se rendit Maistre de Paris, s'il entroit plus auant dans la France. De sorte que les Parisiens commencerent à s'en retirer, & allerent chercher vn asile dans les Villes prochaines, comme si l'Espagnol eust desia esté à leurs portes. Mais aussi-tost par le commandement de Henry le Duc de Guise fut r'appellé d'Italie; & comme il est facile à la France, qui est abondante en peuples, & qui multiplie parmy les armes, de faire en peu de temps de grandes armées, on remit sur pied de grandes troupes; & le Duc de Guise ne permit pas à l'Espagnol de iouïr long-temps de la ioye que luy apportoit sa victoire. Car ayant pris auec vne promptitude incroyable la Ville de Calais, qui est vn port que les Roys d'Angleterre auoient accoustumé d'appeller la porte de la France, dont ils disoient qu'ils auroient

PHILIPPE II. 1556.

M. de Thou, liu. 22.

En Ianuier, 1558.

PHILIPPES II. 1559.

les clefs comme penduës à leur ceinture tandis qu'ils seroient Maistres de cette Ville, il rendit en peu de temps à la Couronne de France tout ce que les Anglois auoient pris depuis deux cens ans dans la terre ferme, & les contraignit de se retirer dans l'Ocean, & de se contenter de leurs anciennes limites. Mais la fortune de la guerre retourna bien tost du costé de l'Espagnol, car comme Philippe eust pris garde que l'armée des François qui s'estoit diuisée en deux, s'augmentoit tous les iours & par le nombre & par les succez, & que desia par ses esperances elle deuoroit toute la Flandre, il diuisa de mesme ses troupes. Il en donna vne grande partie au Comte d'Egmont le plus renommé des Capitaines Flamans, qui estoit Colonel de la Caualerie dans la iournée de Sainct Quentin, & qui auoit beaucoup contribué à cette victoire; il l'enuoya contre le Mareschal de Termes, vieux & experimenté Capitaine, qui pilloit & qui brusloit les lieux maritimes de la Flandre; & voulut qu'auec l'autre partie de son armée le Duc de Sauoye obseruast les desseins & la contenance du Duc de Guise. Ainsi le Comte d'Egmont ayant donné combat prés de Graueline, triõpha de son ennemy auec beaucoup de courage & de bon-heur: Car apres auoir combattu long-temps sans pouuoir encore asseurer de quel costé pancheroit la victoire, vn accident inopiné perdit entierement l'armée Françoise. Dix Vaisseaux Anglois passoient d'auanture prés de cette coste, & ayant de loin regardé le combat, ils s'approcherent promptement de l'emboucheure de la riuiere d'Ha, d'où ils commencerent auec leur canon de battre en flanc les François. De sorte que du costé mesme où ils establissoient leur asseurance, ils virent fondre sur eux vne tempeste si effroyable comme ayant esté impreueuë, que l'Infanterie ayant pris la fuite, la crainte ayant passé parmy la Caualerie, & l'armée entiere ayant esté dissipée, à peine de ce grand nombre de combattans se pût-il sauuer vn soldat qui rapportast aux siens la nouuelle de cette deffaite. Vne partie fut tuée dans le combat, le General de l'armée, & les principaux Officiers furent pris, quelques-vns de ceux qui fuyoient furent poussez dans la Mer par les Anglois, à la reserue de deux cens qu'on voulut presenter vifs à la Reyne, comme pour luy tesmoigner que ses Vaisseaux auoient fauorisé cette victoire;

& les autres furent assommez par les Villageois, qui voulurent vanger sur eux les embrasemens, & les pillages dont ils auoient esté persecutez. Il arriua mesme comme pour accroistre la honte des vaincus, que les femmes sortans en trouppes des Villages & des Bourgades de Flandre, armées de bastons & de perches, & ce qui est plus espouuantable, armées de leur colere, & de leurs furies, se ietterent auec horreur sur ces tristes restes, qui alloient çà & là dans la Flandre par des lieux inconnus, & les tuerent miserablement, en vomissant contre eux, des injures, & des execrations; Et mesme par vne cruauté plus recherchée, & pour ainsi dire plus ingenieuse, ils en déchirerent quelques-vns auec des aiguilles, & auec leurs ongles, comme les Bacchãtes firent Orphée. Ainsi Henry Roy de France, ayant receu dans vne mesme année deux grandes playes, l'vne par la perte de ses vieilles trouppes, & l'autre par la prise de la plusspart de la Noblesse de France, c'est à dire, de la force de la milice Françoise, embrassa librement la Paix qu'il auoit refusée quand la fortune le fauorisoit: Et Philippes estonné de voir qu'on auoit adjousté Calais au Royaume de France, ayant esprouué plusieurs fois les diuerses fortunes de la guerre, accepta luy mesme cette Paix auec vne pareille passion. Ainsi il arriue souuent que le calme sort de la tempeste, & qu'õ ne voit iamais reluire vne plus grande esperance de Paix, que quand la guerre est plus allumée, parce qu'alors la colere est comme assouuie, ou au moins est lasse du carnage; Et certes il ne faut point douter qu'il ne soit plus facile de renoüer vne alliance, & de recommencer vne amitié, lors qu'on a reciproquement souffert les dommages & les incommoditez de la guerre. Christierne Duchesse de Lorraine, qui s'estoit renduë Mediatrice entre les deux Roys, comme estant cousine germaine de Philippe, & considerable à Henry par sa nouuelle alliance, eust toute la loüange de cette Paix; N'estant pas extraordinaire qu'on ait fait de pareils traitez, & confirmé de semblables Paix par le ministere des femmes, parce qu'on croit qu'il est de l'honnesteté de ceder quelque chose en leur faueur. Enfin apres de longues difficultez, la nouuelle de la Paix qui esclatta à Cambray au commencement du Printemps, fut suiuie d'vne si grande ioye de toute la Chrestienté, qui estoit lasse de

la guerre, qu'on ne se peut imaginer de plus grandes marques de la satisfaction des Peuples. En effet ceux qui comparent cette Paix auec celle qui auoit esté faite trente ans auparauant entre les Peres de ces deux Rois, aussi par l'entremise de quelques Princesses, & dans la mesme Ville de Cambray, comme estant vn lieu destiné pour la reconciliation & les alliances des Princes, se ressouuenoient en mesme temps que la ioye n'auoit pas esté vniuerselle, & que la guerre ne finit pas en Italie, parce qu'on auoit obmis dans ce traité beaucoup de personnes qui deuoient y estre comprises. Mais cette derniere Paix qui comprenoit esgallement tous les Princes de l'Europe, & qui remplissoit toutes les Nations d'vne mesme resioüissance, remplissoit aussi tous les esprits de cette agreable esperance, que ces deux Rois si puissans conserueroient entre eux vne eternelle amitié, comme il arriua depuis. On y adiousta les mariages, qui sont les soustiens & les appuis de la Paix, & qui ne durent toutesfois entre les Princes, qu'autant que le souffre l'ambition & le desir de regner, que les Rois espousent souuent auecque trop de perseuerance. Marie Reyne d'Angleterre estant morte l'année d'auparauant, on offrit pour femme à Philippe, Isabelle fille de Henry, âgée d'onze ans, qui auoit esté accordée à Charles Prince d'Espagne; & comme elle nasquit au temps que la Paix fut faite auecque le Roy d'Angleterre, & qu'à l'occasion de la Paix elle fut mariée au Roy d'Espagne, on l'appella Princesse de Paix. En mesme temps Emanuël Philebert Duc de Sauoye espousa Marguerite sœur de Henry, & on luy donna auec cette Princesse, les Villes que François premier & Henry auoient prises sur son pere, & sur luy mesme, tant au delà qu'au deçà des Alpes. Mais la France ne finit iamais les resioüissances d'vn mariage par vne plus funeste catastrophe. On ordonna entre les autres appareils de cette pompe, des courses de cheual, que l'on appelle tournois, volupté certes cruelle, & auec vne belle apparence accompagnée de grands dangers, où l'on ne peut croire qu'on se ioüe, lors que l'on combat de la sorte, ny aussi que l'on combatte lors qu'on ne fait que se ioüer. Neantmoins comme les François sont belliqueux & hardis, ce spectacle leur est agreable, & c'est vn exercice qu'on iuge

digne parmy eux de l'occupation de la Noblesse. Desia par deux iours consecutifs le Roy auoit r'emporté toute la gloire de la course dans cette illustre carriere qui estoit faite à la maniere d'vn Theatre. Elle estoit remplie des Caualiers les plus renommez de l'Europe d'autant que la France auoit deffié toute l'Europe au cõbat de la lance. Le troisiesme iour ce grand Prince animé par sa victoire paroissant pour la troisiesme fois dans la lice malgré les prieres des siens, courut contre vn Capitaine de ses Gardes. Mais la visiere de son casque n'estant pas tout à fait abbaissée, vn esclat de lance entra par cette ouuerture, & luy ayant creué l'œil droit, & penetré iusques dans le cerueau, il tomba comme mort en la presence des Reines & de ses enfans qui assistoient à vn diuertissement si déplorable. Il fut en mesme temps soustenu par ceux qui accoururent, tout degoustant & deffiguré de son sang; & comme son courage auoit fait remplir la carriere d'applaudissemens en sa faueur, son mal-heur les conuertit en des pleurs & en des lamentations publiques. Le cinquiesme iour d'apres ce Prince mourut, non moins pieux que guerrier, & digne certes d'vne meilleure fortune. Ainsi hors de la Scene & de la feinte, il representa luy mesme vne espouuentable tragedie de la felicité humaine aux yeux de cette quantité de peuple, qu'il sembloit auoir assemblée pour ses funerailles plustost que pour vne si grande feste. On a dit depuis sa mort (comme ces sortes de Propheties ne sont ordinairement reuelées qu'apres les euenemens,) que ce mal-heur luy auoit esté autrefois predit par vn faiseur d'Horoscopes; & que Catherine de Medicis s'estant informée de Gauric qui faisoit profession de cét art, sur la destinée des siens, il luy respondit que le Roy couroit fortune de mourir dans vn duel. Quelques-vns adioustent que la nuit qui preceda ce mal-heur, la Reyne s'imagina voir en dormant tout ce qui arriua le lendemain: mais on a obserué non pas sans admirer les iugemens du Ciel, que ce Prince, qui au commencement de son regne auoit permis vn duel entre deux ieunes Gentils-hommes, & qui en auoit esté spectateur auec tous les Grands de sa Cour, finit deplorablement son regne & sa vie dans vne sorte de duel. Ce n'est pas que se repentant de cette action

PHILIPPES II. 1559.

PHILIPPES II. 1559.

il n'eust iuré en ce temps-là qu'il ne consentiroit iamais à de semblables combats; & s'il pecha en ce dernier diuertissement par vne vaine ostentation de ses forces, il repara cette faute par cette pieuse & admirable cõstance qu'il fit si saintement paroistre dans la violence de ses douleurs. Certes il eust beaucoup contribué dans la France à la pureté du Christianisme, s'il eust enseuely auecques luy cette sorte d'inhumanité dont les François se font vn diuertissement.

Cette mesme année, pour adjouster quelque chose à cette Histoire, fut esgalement fatale par vne continuation de funerailles, à vne quantité de grands Princes. Encore qu'il n'y eust point de peste parmy les peuples, & qu'il mourut alors peu de personnes du commun; Toutefois durant cette année l'Europe vid entrer dans le tombeau vne grande partie de ses Maistres. Charles-Quint mourut, Henry second Roy de France, Chrestien Roy de Dannemarc, & Christierne son successeur qui ne le suruesquit que de vingt & quatre iours. Quatre Reynes moururent, Heleonore sœur de Charles-Quint, qui auoit espousé en premieres nopces Emanuël Roy de Portugal, & en secondes nopces François premier Roy de France. Marie femme de Louys Roy de Hongrie ne vescut pas vn mois apres la mort de Charles-Quint son frere; la Reyne d'Angleterre femme du Roy Philippe, & Bonne Sforce mere de Sigismond Auguste Roy de Pologne moururent en ce mesme temps; Le Pape Paul quatriesme & dix Cardinaux, deux Electeurs, celuy de Cologne & le Palatin, Laurent Prioly Duc de Venise, & Hercule d'Este Duc de Ferrare, outre plusieurs petits Princes & vn grand nombre de Gouuerneurs de Prouinces, dont les funerailles continuelles furent mises entre les choses memorables de cette année. De sorte qu'on diroit que la mort qui abbatit en ce temps-là les plus hautes & les plus Illustres testes de l'Europe imita ce Roy superbe, qui prenoit plaisir à trancher les testes des plus hauts pauots.

Tarquin Roy des Romains.

La paix ayant donc esté faite, & le Duc de Sauoye estant retourné en Italie auec sa femme, car la mort de Henry n'auoit point apporté de changement dans les traitez qu'on auoit faits, Philippe estima qu'il estoit à propos deuant que d'aller en Espagne de donner ordre aux affaires de Flandre,

tant Politiques & Militaires, que celles qui concernoient la Religion.

PHILIPPE II. 1559.

Le Pays des Belges que les Estrangers appellent Flandre de sa plus illustre partie, & qu'on nomme aussi le Pays-bas à cause de son assiette enfonçée, ou comme il plaist aux Allemans, qui est appellé basse Allemagne à cause de la ressemblance des coustumes & de la langue, est sans doute vne des plus petites parties de l'Europe, car il n'excede pas en grandeur la cinquiesme partie de l'Italie, & n'a de tour que quatre cens lieuës ou enuiron; Toutefois ie ne sçaurois dire si l'on pourroit aysément trouuer vne region plus riche & plus peuplée. Celuy qui en est le Maistre n'en tire pas moins de reuenu, que le Roy d'Angleterre a de coustume d'en tirer d'vne Isle si grande, si vous en exceptez les despoüilles des Benefices. L'on y compte plus de trois cens cinquante Villes qui sont enfermées de murailles ou qui sont presque aussi grandes que celles qui en sont enfermées. Il y a plus de six mille trois cens Bourgs, sans compter les Hameaux & les Chasteaux, dont le nombre est infiny dans la Flandre. Pour ce qui est du courage des hommes, de leur industrie, de la diuersité & de l'abondance de leurs ouurages, de combien toutes ces choses sont elles plus grandes que la petite estenduë de la Flandre? On ne trouue point ailleurs vne milice ny mieux instruite, ny plus nombreuse, ny plus capable d'endurer; Enfin l'on diroit que Mars tienne dans la Flandre vne escole ouuerte, pour y instruire à la guerre cette quantité de peuples qui y abondent de tous costez. Mais en quelles Mers inconnuës, & en quelles extremitez de la terre ne sont pas entrez les Flamans par la science de la Nauigation? Plus les limites sont estroites dans lesquelles la Nature les a enfermées sur la terre, & plus ils s'ouurent l'Ocean pour le soubsmettre à leur puissance, & se le rendre habitable, comme voulant donner vn plus grand tour à l'enceinte de leur Pays. Quant à leurs draps & à leurs toilles, elles ne remplissent pas seulement l'Europe toute grande qu'elle est; mais tous les iours, & de tous costez elles font passer la Flandre dans l'Asie & dans l'Affrique; & par les ouurages de fil ou de laine de la façon des Flamans; Les Indiens dans l'Occident ont

Philippes II. 1559. appris les noms des Villes de Flandre. Enfin nous admirons auiourd'huy bien peu d'inuentions que la Flandre n'ayt trouuées, ou à qui elle n'ayt donné la perfection. Qu'il y ayt eu vn temps où l'on ayt crû que les Flamans ayent eu l'esprit bas & grossier, comme participans de l'air & de la nature du lieu, certes il s'est fait en eux vn merueilleux changement, & le temps & leur esprit sont auiourd'huy d'vne autre sorte. L'amour & le soin des bonnes lettres, l'art de faire la guerre sur la mer, les grands gains des nauigations, le commerce d'argent, le Gouuernement de l'Estat qu'il se sont eux-mesme estably, le merueilleux artifice des eaux & des feux, sont sans doute des tesmoignages de leur industrie & de leur vertu: & tant de belles marques de la grandeur & de la viuacité de l'esprit ayant à peine esté autre part esgallées, n'ont iamais paru tout ensemble & en si grand nombre dans tout le reste de l'Europe, que dans la Flandre toute seule. Au reste c'est le propre en general de cette Nation d'auoir en haine les fraudes, quand elle n'est point contrainte dans son inclination; d'estimer les autres par la fidelité dont elle fait elle-mesme vne profession exacte; de ne pouuoir estre gagnée, ny facilement, ny pour long-temps par les faueurs & par les dons; & de considerer les bien-faits comme les fleurs qui ne sont agreables qu'aussi long-temps qu'elles sont nouuelles. Ces peuples ont le mesme sentiment pour les iniures que pour les bien-faits; ils les mettent bien-tost en oubly, si ce n'est qu'ils reconnoissent qu'on les méprise comme personnes qui endurent toutes choses auec trop de facilité; Alors ils se mettent en colere, & l'on ne les appaise pas aisément. Ils ont aussi cela de particulier de ne rien entreprendre au delà de leurs forces, & de ne souhaiter presque iamais ce qu'ils ne sçauroient embrasser, bien qu'il n'y ayt point de Nations qui fassent seruir la Mer & la Terre à leur propre vtilité auec vne pareille industrie; habitans pour ainsi dire de l'vn & de l'autre Element, sans que l'on puisse distinguer s'ils tiennent plus à l'vn qu'à l'autre. Ils sont encore merueilleux & recommendables en ce que quelque gain & quelque perte qu'ils fassent, comme il arriue souuent dans la marchandise, ils reçoiuent l'vn ou l'autre auec vn sentiment si leger ou de ioye ou de tristesse, qu'ils semblent estre seule-

ment meslez des affaires d'autruy, & n'auoir pas trauaillé pour eux ; par vn effet comme ie croy de la froideur du climat qui leur inspire vn temperamment si froid. Mais ils sont plus ardans qu'il ne seroit necessaire pour la deffence de leur liberté, & estiment qu'il y a de la gloire à la preferer à toutes choses, approchant quelquefois dauantage de la licence que de la liberté. Enfin tout le pays des Flamans est à leur compte communément diuisé en dix-sept Prouinces, qui n'ont esté vnies & reduites sous la domination d'vn seul que depuis peu de temps, ou par les alliances, ou par acquisition, ou par les armes. Philippe a esté le premier de tous les Ducs de Bourgogne, qui a eu plus de part que pas vn de ses predecesseurs aux Prouinces des Pays-bas ; car il a possedé seul la Bourgogne, le Brabant, la Flandre, Limbourg, le Luxembourg, l'Artois, le Haynaut, Namur, la Hollande, la Zelande, la Frise, & le Marquisat du Sainct Empire. Charles son fils y adiousta la Gueldre, & Zutphen, qu'on acheta en premier lieu du Duc Arnoul, qui auoit desherité Adolphe son fils, par qui il auoit esté retenu en prison durant l'espace de six ans ; & apres la mort d'Arnoul & d'Adolphe, elles furent conquises par les armes sur le fils d'Adolphe. Mais Charles ayant esté tué en la bataille de Nancy, & Louys vnziesme continuant la guerre contre Marie fille vnique de Charles, l'Estat des Pays-bas fut diminué de l'Artois, & de quelques villes de la Bourgogne ; & bien que Maximilian Archiduc d'Austriche, qui auoit vn peu deuant espousé Marie, en eust restitué vne partie aux Pays-bas par la victoire de Guinegate ; Toutesfois la Paix ayant esté faite entre luy & les François ; & Marguerite fille de Maximilian & de Marie, ayant esté mariée à Charles Dauphin de France, les Comtez d'Artois & de Bourgogne luy furent dõnez en mariage, & separez ainsi des Pays-bas. Neantmoins lors que Charles Roy de France eust repudié Marguerite, d'où nasquit vne autrefois la guerre, & qu'il voulut aller en Italie pour l'expedition de Naples, il rendit aux Pays-bas par la paix qui fut faite auec Maximilian & Philippe son fils, Marguerite & les Prouinces qu'il auoit eües en mariage, ne s'en reseruant que les Citadelles, que Louys douziesme son successeur, luy rendit volontairement dans le dessein qu'il auoit sur le Milanois. Mais

PHILIPPE II. 1559.

Philippe le bon.

PHILIPPE II. 1559.

lors que les peuples des Gueldres & de Zutphen, furent vne autrefois retournez à leurs anciens Maistres, ils ne manquerent pas de porter la guerre dans la Flandre, & principalement à Mastric. De sorte que Charles-Quint, fils de Philippes, ayant deffait Charles Duc de Gueldre, & Guillaume Duc de Cleue, il reconquit vne autrefois la Gueldre & Zutphen par le droit de la guerre. Et mesme en consideration des grandes despenses qu'on auoit si souuent faites à cause de cette guerre, l'Empereur ioignit à la Flandre Mastric, & le pays d'Oueriſel, que Henry de Bauieres, Euesque & Prince de Mastric luy ceda de son mouuement. Si bien qu'ayant asseuré Groningue contre les peuples de Gueldre, & adiousté à l'Artois, Cambray & le Cambresis, il augmenta glorieusement la principauté des Pays-bas. Enfin, apres la victoire de Pauie, ayant deliuré les Prouinces de Flandre de la souueraineté de France, comme il fut accordé entre l'Empereur & le Roy; Charles iouyt plus amplement, & auec plus d'authorité que pas vn de ses predecesseurs, de la domination de ces Prouinces. Or comme plusieurs des Prouinces dont ie viens de parler, auoient autrefois chacune leurs Princes, ainsi apres qu'elles furent reduites sous la puissance d'vn seul, elles conseruerent les mesmes loix, & presque le mesme Gouuernement. On dit que ce fut la plus puissante raison qui obligea Charles-Quint, qui souhaittoit passionnement de ne faire qu'vn Royaume de toutes ces Prouinces, à quitter la resolution qu'il en auoit prise, & que son ayeul Charles le Hardy auoit autrefois tentée. Car d'autant que le Royaume consiste en vne mesme façon de gouuerner, il reconnut qu'il estoit difficile d'assujettir sous vne mesme sorte de gouuernement des peuples differens de mœurs, de langue & de coustume; & comme il arriue entre voisins, enuieux les vns des autres, n'y ayant pas vne de ces Prouinces qui voulust ceder à l'autre, & passer sous d'autres loix, comme meilleures que les siennes. C'est ce qui a tousiours esté cause que le Prince des Pays-bas a de coustume, outre les Gouuerneurs particuliers des Villes, d'en mettre à chaque Prouince, pour administrer leur Estat selon leurs loix & leurs coustumes. Philippes fut bien aise de l'occasion qui se presenta de disposer des Pays-bas, dont la

plus

plus grande partie n'auoit point de Gouuerneurs, parce qu'il pouuoit recompẽser par ces Gouuernemens la vertu de quelques grands Seigneurs qu'il auoit tant de fois éprouuée dans les dernieres guerres qu'il auoit euës. Il choisit pour ce sujet les plus considerables d'entre la Noblesse de Flandre, & n'en voulut admettre pas vn, qui n'eust receu l'Ordre de la Toison d'Or, ou de Charles son pere, ou de luy mesme. Ainsi il donna à Pierre Erneste Comte de Mansfeld, le gouuernement du Luxembourg, qui est vne Prouince exposée à la France & à la Lorraine, & plus fameuse par ses ruines que par ses richesses. Il estoit Saxon de naissance, & fut esgallement cher & considerable à l'Empereur Charles-Quint, & au Roy Philippes à cause de sa fidelité, & de la grande experience qu'il auoit acquise dans la guerre. Limbourg & Namur, qui sont proches de part & d'autre du Luxembourg, Prouinces certes tres-petites, mais fertiles & abondantes, furent données l'vne à Iean Comte de la Frise Orientale, & l'autre à Charles Comte de Barlemont, qui estoit tres-passionné pour les interests du Roy, & qui auoit quatre enfans de son inclination & de son courage. Pour la Prouince du Haynaut, qui est comme le seminaire de la Noblesse de Flandre, le Roy ne la donna pas alors au Marquis de Bergues, comme quelques-vns l'ont escrit, mais à Iean de Lanoy Baron de Molembais, qui mourut l'année d'apres. De sorte que Marguerite Duchesse de Parme, Gouuernante des Pays-bas, donna cette Prouince, apres en auoir escrit au Roy, à Iean de Glimes, gendre de Molembais, Marquis de Bergues sur la Some, qui auoit esté en plus grãde consideration auprés de l'Empereur Charles, qu'aupres de Philippes son fils. Mais la Flandre, qui est, dit-on, le Comté le plus Noble & le plus puissant de la Chrestienté; Et l'Artois Prouince voisine de la Flandre, furent données à l'Amoral Prince de Gaure Comte d'Egmont, celebre & fameux Capitaine. Iean de Montmorency Baron de Courire eust cette partie de la Flandre qu'on appelle Gallicane, comme differente du reste, à cause de la langue Françoise qu'on y parle; & Fleurant de Montmorency Baron de Montigny eust Tournay & le pays d'alentour, c'est à dire, les dépendances de la Flandre, qui est appellée Gallicane. Quant à la Hollande, à la Zelande, & au pays d'Vtrecht, qui touche la

Philippes II. 1559.

Berghopsom.

PHILIPPES II. 1559. Hollande, Prouinces fortes & puissantes sur la Mer & sur la terre, le Roy y establit pour Gouuerneur Guillaume de Nassau Prince d'Orange, qui estoit dans la Flandre le premier en autorité, & qui toutesfois n'estoit pas Flaman d'origine. Le Gouuernement de la Frise Orientale, & celuy d'Ouerisel fut donné à Iean de Lignes Comte d'Aremberg, Illustre par sa fidelité & par la science militaire. Mais bien que quelques-vns ayent escrit que la Gueldre & Zutphen, qu'on a accoustumé d'y ioindre, furent en ce temps-là distribuées par le Roy comme les autres Prouinces de Flandre, toutesfois les choses se passerent d'vne autre façon qu'elles n'ont esté escrites. Car quand le Roy partit de Flandre il ne donna à personne ny l'vn ny l'autre Gouuernement; & ie presume que comme Philippes de Montmorency Comte d'Horn, qui les auoit quelque temps gouuernées, en poursuiuoit encore l'administration, & qu'on croyoit qu'Antoine de Granuelle Euesque d'Arras, s'opposoit à sa poursuite, le Roy qui defferoit beaucoup au iugement de ce Prelat, & qui ne vouloit pas voir l'autre malcontent, s'en alla en Espagne sans laisser de gouuerneurs dans ces deux Prouinces, s'imaginant par ce moyen lasser le Comte d'Horn & d'esperer & de poursuiure. En effet le Comte se lassant de ses poursuites, & se deffiant de soy-mesme, se resolut de demander ces gouuernemens pour le Baron de Montigny son frere, & pria la gouuernante d'écrire au Roy en sa faueur. Veritablement elle mit Montigny entre ceux qu'elle vouloit recommander au Roy, mais en mesme temps elle l'auertit en secret qu'elle ne connoissoit personne qui fut plus capable de cette charge, que Charles de Brimes Comte de Megue, qui fut aussi tost preferé aux autres. Ceux-là ne s'esloignent pas moins de la verité, qui disent que le gouuernement du Comté de Bourgogne fut donné au Prince d'Orange, car le Roy y laissa Claude de Verg Baron de Camply, & luy confirma ce gouuernement: & ce ne fut que depuis sa mort, qui arriua l'année d'apres que la gouuernante escriuit au Roy en faueur du Prince d'Orange, & qu'elle obtint pour luy la Bourgogne.

Ainsi les Prouinces ayant esté distribuées excepté le Brabant, qui n'a pas accoustumé d'obeïr à d'autre qu'au Prince,

&c au lieu du Prince à celuy qui est gouuerneur des Pays-bas; Le Roy songea à donner ordre à la milice; & apres auoir laissé sur la frontiere des garnisons Espagnoles, il s'appliqua entierement à regler la Caualerie, qui est composée de Flamans, & qu'on dit estre fort ancienne, & auoir esté autrefois beaucoup plus nombreuse qu'elle n'est. L'Empereur Charles-Quint la reduisit à trois mille cheuaux, mais il l'augmenta par le choix de la Noblesse & des vaillans hommes qu'il y mit. Il les arma de lances & de pistollets, & fit par leur moyen de si grands progrez dans la guerre, qu'on ne vantoit dans l'Europe que les trouppes de la Flandre. Philippes suiuant l'exemple de son pere, diuisa sa Caualerie en quatorze Cornettes, & en donna la conduite à quatorze des plus considerables de ses Estats. Tous ces gouuerneurs de Prouinces que i'ay nommez, si l'on en excepte le Baron de Courire & le Comte de la Frise Occidentale, tous ces Capitaines de Caualerie, Philippes de Croüy Duc d'Arschot, Maximilian Hennin Comte de Bossu, Antoine de Lalain Comte d'Hochtrast; Iean de Croüy Comte de Reux, & Henry de Brederode, qui estoit sorty des Comtes de Hollande, estoient tous Cheualiers de la Toison d'Or, si vous en ostez le dernier que i'ay nommé. Ces trouppes estoient les trouppes ordinaires du Prince, & comme elles estoient tousjours prestes à toutes les occasions de la guerre, il les assembloit facilement quand il estoit necessaire; En effet le Roy Philippes esprouua qu'il n'auoit point de forces ny meilleures ny plus presentes, & qu'il auoit en elles vne veritable legion de Mars, contre les armes des François. Au reste il voulut que Philippes de Montmorency Comte d'Horn, demeurât Admiral des Mers de Flandre, & donna la charge de grand Maistre de l'Artillerie à Philippes Srauel Seigneur de Glay, tous deux considerables dans la paix & dans la guerre, & honnorez en mesme temps du collier de l'Ordre de la Toison d'Or.

PHILIPPE II. 1559.

Legio Martia, chez les Romains.

Il estoit encore à disposer de cette autre partie de l'Estat, qui doit estre touchée d'vne main d'autant plus timide & plus respectueuse, qu'elle est la plus Noble & la plus sacrée. Et d'autant qu'il n'y auoit que quatre Euesques dans ces dix-sept Prouinces si remplies de peuples, & qu'on iugea

Philippes II. 1559. qu'ils ne suffisoient pas pour vaquer à toutes choses, le Roy fit dessein d'en augmenter le nombre. Ie trouue que cela auoit esté autrefois tenté par Philippes Duc de Bourgogne, Prince de Flandre, Fondateur de l'Ordre de la Toison d'Or, & qu'il le recommanda en mourant à Charles son fils, surnommé le Hardy, pour auoir tousiours esté parmy les armes; mais les armes attirerent autre-part ce Prince, dont l'esprit n'estoit amoureux que de la guerre. Philippes fils de l'Empereur Maximilian d'Austriche, & de Marie fille vnique de Charles le Hardy, n'en eust pas plus d'occasion ny de loisir, à cause des nouuelles affaires des Royaumes dont il alla prendre possession, ayant espousé Ieanne heritiere du Roy Catholique Ferdinand. Et bien que l'Empereur Charles-Quint fils de ce dernier Philippes, desirast auec passion d'executer cette entreprise, & qu'il eust desia commencé d'ourdir cette trame; Toutesfois ce grand dessein fut interrompu par les armes qui troublerent de temps en temps les commencemens de son Regne. Et enfin les guerres continuelles qui nasquirent sans interualle les vnes des autres dans l'Affrique, & dans l'Europe, luy osterent l'occasion plustost que la volonté, de mettre en effet cette entreprise; Si ce n'est peut-estre que l'Empereur trauailla plus lentement à l'execution de ce dessein, de peur de diminuer par l'establissement de quelques nouueaux Eueschez, la puissance & l'authorité de son oncle George d'Austriche Euesque du Liege. Neantmoins entre les derniers auis qu'il donna à Philippes son fils, celuy-cy estoit le premier, & ie l'ay leu dans vne lettre escrite de la main mesme de Philippes à la Gouuernante sa sœur; par laquelle il luy mande, *Qu'il fut alors d'autant plus puissamment persuadé d'augmenter le nombre des Pasteurs, que de iour en iour le peuple s'augmentoit dans la Flandre; que l'Heresie qui sortoit des lieux circonuoisins, commençoit à s'y establir; & qu'il auoit imprimé dans son ame le conseil & le commandement de son pere, qui luy auoit enseigné que c'estoit là le seul moyen d'asseurer la Religion dans la Flandre.* Ainsi au premier loisir que la guerre laissa à Philippes, il enuoya à Rome François Sonnius Theologien des plus doctes de Louuain, qui auoit par le commandement de l'Empereur Ferdinand conferé

touchant la Religion auec Melancthon, Mathias Flacce Esclauon, & quelques autres. Il l'enuoya donc à Rome auec ordre de proposer ce dessein à Paul IV. assisté de François Vargas son Ambassadeur; & quelques mois apres cette proposition, l'affaire ayant esté agitée dans vne Congregation de sept Cardinaux, Philippes obtint toutes choses comme il les auoit souhaitées, parce que le Pape auoit vne extréme passion d'exterminer les Heresies, & ne vouloit pas laisser passer cette occasion de gratifier Philippes, auec lequel il n'y auoit pas long-temps qu'il estoit reconcilié. On designa aussitost quatorze Villes des Pays-bas, où l'on establit le Siege des nouueaux Euesques que l'on adiousta aux quatre anciens. On en erigea trois en Archeueschez, Cambray, Vtrecht, & Malines; Cette derniere fut preferée aux autres; l'on y mit la Primatie à la priere du Roy, qui auoit destiné cette Ville, comme estant au milieu du Brabant, proche de Bruxelles, & par consequent du Prince, à Antoine Perenotte de Granuelle, qu'on auoit tiré de l'Eglise d'Arras, parce qu'on iugea à propos d'approcher vn si grand Prelat de la Cour, & du maniment des affaires. Le Pape ayant approuué cette augmentation des Euesques, en mit les Bulles entre les mains du Nonce l'Euesque de Chiuly, & de François Sonnius qu'il renuoya aux Pays-bas, afin d'executer ce que l'on auoit resolu, & laissa à leur discretion de determiner du reste comme des bornes & des reuenus des Dioceses. Lors que Philippes eut receu cette permission, il ne differa point de s'en seruir; & apres auoir fait vn choix tres-exact, il nomma à ces nouuelles dignitez des Hommes celebres par les Liures qu'ils auoient composez, & illustres par la vertu qu'ils auoient monstrée au Concile de Trente. Enfin il les nomma tels que le Pape eust de la gloire de les auoir donnez pour Pasteurs, & qu'il eust esté honteux aux peuples de ne vouloir pas les receuoir. Mais parce que le Roy ne voulut pas plus long-temps remettre son voyage d'Espagne, & que le Nonce du Pape le deuoit suiure, il donna ordre à Granuelle & à Sonnius, de prescrire les limites de ces nouueaux Eueschez, & de leur attribuer vn reuenu.

Philippes II. 1559.

Toutesfois le Roy differa de partir pour conuoquer les Estats dans la Ville de Gand; d'où quelques-vns s'imagi-

PHILIPPES II. 1559.

nerent auec quelque sorte d'apparence, qu'il vouloit nommer vn Gouuerneur aux Pays-bas, & qu'il auoit prudemment differé iusqu'au iour de cette assemblée. D'autres rejettoient la cause de ce delay, sur l'esprit inquiet & irresolu de ce Prince, qui ne sçauoit à qui donner vne charge si importante. Ce retardement augmentoit de iour en iour le nombre des poursuiuans, & la diuersité des bruits. Car quelques-vns selon la passion qui les animoit, & la faueur qu'ils attendoient, destinoient à cet honneur ceux de qui ils estoient connus: & la pluspart sans songer à leur interest ne nommoient pas plutost l'vn que l'autre, & toutesfois ils ne laissoient pas d'en parler par vne ridicule passion, de faire dependre l'Estat de leur suffrages imaginaires, comme s'ils auoient part aux soins du gouuernement, pour dire leurs auis touchant la distribution des Prouinces, & que cependant par leur designation ils remplissent vn lieu où il n'y auoit encore personne. Les Flamans consideroient & souhaitoient tout ensemble le Comte d'Egmont, Prince excellent en la science militaire, & qui n'auoit point de semblable, soit qu'il fallut combatre vn ennemy durant la guerre, soit qu'il fallut durant la paix faire paroistre son adresse dans les tournois, & à tirer de l'arquebuse, ce qui donne vne grande estime parmy ce peuple. Outre cela il estoit naturellement ciuil, & , ce qui est assez rare, il estoit populaire, sans estre neantmoins desagreable à la Noblesse. On se ressouuenoit principalement de la bataille de Sainct Quentin, dont le Roy mesme disoit hautement, qu'il en deuoit vne bonne partie de la gloire au Comte d'Egmont; & celle de Grauelines estoit encore plus nouuelle, puis que les armes des Flamans n'estoient pas encore essuyées du sang de leurs ennemis. Autant qu'il se signala dans la conduite de cette expedition pardessus les plus grands Seigneurs, & principalement pardessus les Espagnols, autant fit-il esclater la gloire des Flamans parmy les Nations estrangeres, & autant se concilia-il la bienveillance de la sienne. De sorte que si on se fust arresté aux suffrages des soldats, & au consentement du peuple, il eust esté esleu Gouuerneur des Pays-bas, puis qu'il n'y auoit personne que l'on considerast plus que luy. Mais le Prince d'Orange, comme estant plus esleué, estoit aussi soustenu par des

appuys plus que populaires. On auoit deuant les yeux la splendeur de la maison de Nassau, des richesses esgalles, la Principauté d'Orange qui ne dépendoit de personne, outre quantité de grands biens qu'il possedoit en Flandre & en Allemagne. On consideroit son credit, qui embrassoit par le moyen des alliances vne grande partie du Septentrion, car Iuliane sa mere, Princesse d'vne admirable fecondité, à presque veu vne posterité de cent cinquante petits fils, qui estoient sortis principallement des femmes dont elle auoit esté la mere. On adjoûtoit à cela les loüanges particulieres que ses vertus luy auoient acquises, vne vigueur de courage qui ne s'endormoit iamais, vne maturité d'esprit qui surpassoit de beaucoup son âge, vne prudence éprouuée par les ambassades & dans la guerre; Enfin on auoit dans la memoire la grande estime que l'Empereur Charles en auoit faite, l'ayant si souuent employé en tant d'affaires de consequence. Toutes ces choses, & beaucoup d'autres semblables ne pouuoient-elles pas faire esperer au Prince d'Orange d'obtenir ce Gouuernement, qu'Engilbert Comte de Nassau, Prince de mesme maison que luy, auoit eu cent ans auparauant? Toutesfois comme il se défioit auec quelque fondement de l'affection du Roy Philippes, il diuisa sa poursuitte, & fit en sorte que si on le refusoit, on donnast ce Gouuernement à Christierne Duchesse de Lorraine, de qui il esperoit espouser la fille, s'imaginant que sa belle-mere n'auroit que le titre de Gouuernante, & qu'il en auroit toute la puissance. Et à la verité il n'y auoit rien en cette Princesse qui ne contribuast à luy faire donner vne si grande charge. Elle estoit fille d'Isabelle sœur de Charles-Quint; Elle auoit gaigné l'affection du Roy son cousin par la Paix qu'elle auoit concluë auec Henry Roy de France à des conditions fauorables à l'Espagne; & enfin par cette action elle s'estoit acquis l'amour de tous les peuples de la Flandre. Mais tandis qu'on raisonnoit diuersement sur ce sujet, & que par le retardement, les discours aussi bien que les esperances commençoient à se diuiser, on eust auis que Marguerite d'Austriche Duchesse de Parme, arriuoit d'Italie pour venir prendre le Gouuernement des Pays-bas. Encore que cette nouuelle fut inopinée, toutesfois

PHILIPPES II. 1559.

PHILIPPES II. 1559. elle ne donna point d'estonnement à ceux qui sçauoient bien iuger des choses. Car d'vn costé on tenoit pour certain que le Roy ne commettroit iamais à vn Flamand le Gouuernement de la Flandre, & les raisons particulieres s'en presentoient facilement à ceux qui les vouloient rechercher. Le Comte d'Egmont auoit pour obstacle la funeste memoire de Charles d'Egmont Duc de Gueldres, qui auoit esté de faction Françoise, ennemy irreconciliable de la maison d'Autriche, & que l'Empereur Charles-Quint auoit forcé de receuoir la loy de luy, comme il auoit contraint son successeur de quitter la Gueldres & Zutphen. Quant au Prince d'Orange, on parloit fort diuersement de sa Religion, & ce soupçon suffisoit pour empescher le Roy de luy donner le gouuernement des Pays-bas; parce qu'estant lié auec les Heretiques d'Allemagne, & par ses alliances & par ses biens, il pouuoit leur ouurir le chemin dans les Prouinces de la Flandre. D'ailleurs le bruit qui couroit du mariage qui se deuoit faire entre le Prince d'Orange, & la fille de la Duchesse de Lorraine, contribua beaucoup à faire esloigner cette Princesse du gouuernement des Pays-bas: mais l'alliance qu'elle auoit depuis peu contractée auec les François, par le mariage de Charles son fils Duc de Lorraine, auec Claude fille de Henry y contribua entierement. Car on disoit que Granuelle Euesque d'Arras auoit auerty le Roy de prendre garde, qu'en consideration de cette Gouuernante, les François meslez auec les Lorrains, allant & venant de part & d'autre ne remplissent enfin les Pays-bas; soit que ce Prelat qui estoit Bourguignon donnast ce conseil de peur que les Bourguignons ne fussent sujets aux Lorrains leurs anciens ennemis; soit plutost que voyant le Roy porté pour Marguerite Duchesse de Parme, il voulut s'employer luy-mesme à la faire preferer aux autres, pour luy persuader ainsi qu'elle luy estoit obligée d'vne partie de cette grace, & aller par cette voye au deuant de sa bienueillance. Il y auoit beaucoup de raisons qui fauorisoient cette eslection; mais il me semble qu'il est à propos en les exposant de dire quelque chose de Marguerite, dont nous deuons si souuent parler, & de faire connoistre sa naissance, son education, & toute sa vie, deuant que de

discourir

discourir de son administration dans les Pays-bas. Aussi est- PHILIPPE
il du deuoir de l'Historien non seulement de representer les II.
actions de ceux qui tiennent le premier rang dans l'Histoire, 1559.
mais encore de donner vn tableau de leur vie, de faire connoistre leurs mœurs, & d'apprendre à celuy qui lit, en quelle reputation ils ont esté.

Margverite. 1559.



MARGVERITE DVCHESSE DE PARME ET DE PLAISANCE FILLE DE CHARLES QVINT GOVVERNANTE DES PAYS BAS.



ARGVERITE a esté le premier enfant de l'Empereur Charles, & nasquit quatre ans deuant qu'il se mariast. Elle eust pour mere (ce qu'on ne sçeut pas aussi-tost) Marguerité Vangeste, qui nasquit à Audenarde, de Iean Vangeste & de Marie Coquambe sa femme, tous deux considerables parmy la Noblesse de Flandre. Son pere & sa mere estant morts de peste, le Comte d'Hocstrate qui auoit particulierement aymé le pere de Marguerite, la receut en sa maison qu'elle n'auoit encore que cinq ans; & Elizabeth de Culembourg sa femme, la nourrit & l'esleua auec le mesme soin que si elle eust esté sa fille. Comme elle fut deuenuë grande, & qu'elle estoit d'vne beauté merueilleuse que sa vertu rendoit venerable, & encore plus esclatante, elle fut demandée en mariage par vne quantité de personnes, dont elle fru-

ſtra les eſperances par le deſſein qu'elle auoit de ſe conſacrer à Dieu, & de ſe rendre Religieuſe. Mais ayant eſté menée vn ſoir au bal auec quelques femmes de condition, elle apprit dans ce diuertiſſement qu'il eſt bien difficile de faire voir la beauté ſans expoſer la pudeur, & de deffendre ſa chaſteté contre vn Prince puiſſant & amoureux. L'Empereur Charles qui paſſoit par Audenarde, eſtant allé à cette aſſemblée, & ayant trouué Marguerite, que la Comteſſe de Culembourg y auoit menée, la plus agreable & la plus belle de la compagnie, loüa extraordinairement ſa beauté deuant ceux qui l'accompagnoient, & ſembla en faire le choix par la loüange qu'il luy donna. De ſorte qu'vn des ſiens, de cette eſpece de courtiſans qui n'ont entrée chez les Princes que par des voyes infames & criminelles, ayant enleué cette fille à la faueur de la nuit, l'amena dans la chambre de l'Empereur, & ce fut d'elle que naſquit cette Marguerite dont nous parlons. Cela fut tenu caché quelques années par le commandement de l'Empereur, parce que comme il eut appris d'auanture par le meſme qui l'auoit amenée, qu'on auoit eu beaucoup de peine à la faire venir, & qu'elle n'eſtoit venuë que par force, & eſpouuantée par les menaces; apres s'eſtre faſché de cette action, auoir repris ſeuerement le miniſtre de ce plaiſir, & iuré que s'il euſt ſceu cette violence, il n'euſt iamais veu cette fille, il voulut en ſecret en faire nourrir l'enfant, afin de ſauuer tout enſemble l'honneur de la mere & ſa propre reputation. Car Charles ne l'a iamais proſtituée en ces ſortes de plaiſirs, & n'a iamais expoſé ſes fautes auec pompe & magnificence à la veuë de tout le monde. Mais ce ſecret ne fut pas long-temps caché, par l'indiſcretion d'vne femme, qui en ayant eu connoiſſance par le beſoin qu'on eut d'elle, ne pût s'empeſcher de le deſcouurir à ſon mary. Et comme il n'y a perſonne qui n'ait quelqu'vn à qui il ſe confie autant qu'vn autre ſe confie en luy, cét homme ne manqua pas de communiquer ce ſecret à vn amy. Tellement que comme la pluye qui tõbe ſur les maiſons deſcendant de tuile en tuile ſe reſpand enfin dans les ruës & dans les places publiques, ainſi céte nouuelle ayant eſté diuulguée entre pluſieurs perſonnes, & touſiours en ſecret, ce qui n'eſtoit connu que de quelques particuliers, deuint l'entretien de tout le

MARGVERITE. 1559.

Margverite. 1559.

monde. La mere mesme voyant que son accouchemẽt estoit public, ne fut pas faschée de faire connoistre le pere de son enfant, comme si par vn si grand nom, & par vne si eminente dignité elle eust crû rẽdre sa faute honorable. Enfin on reconnut bien-tost le sang d'Austriche par vne Royale education.

En ce temps-là Marguerite tante de l'Empereur Charles, fille de Maximilian premier de ce nom & de Marie de Bourgogne, gouuernoit pour Charles les Païs-bas. Il voulut donc que sa fille fust menée en la Cour de cette Princesse, & qu'elle fust esleuée par cette vertueuse femme, sous la conduite de laquelle il auoit passé son enfance. Elle y fut nourrie iusques à l'aage de huit ans ; & alors par la mort de la Gouuernante, elle fut mise aupres de Marie sœur de Charles-Quint, qui estant veufue de Louys Roy de Hongrie fut appellée au Gouuernement de la Flandre. Enfin la ieune Marguerite estudia si bien les mœurs de sa tante, que comme elle ne se proposoit que son imitation, elle monstra qu'elle n'auoit pas seulement les vertus qui la rendoient recommendable en particulier & en public ; Mais encore ses sentimens, ses inclinations, sa desmarche mesme, & sa grauité. Cette Gouuernante auoit tant d'amour pour la chasse, que le peuple luy donna vn nom qui marquoit cette passion en elle, & qu'on la peignoit ordinairement en habit de chasse ; se monstrant veritablement niepce de Marie de Bourgogne, qui ne cessa point de poursuiure les bestes qu'elle n'eust perdu la vie en tombant de son cheual ; non pas tant par sa destinée que par celle de Maximilian son mary, dont la premiere femme Blanche Sforce, tomba aussi de son cheual à la chasse, & mourut de cette cheute. Marguerite embrassa donc cet exercice auec vne si grande affection, & s'endurcit de telle sorte à ce trauail, n'ayant pas encore atteint l'aage de dix ans, qu'elle suiuoit sa tante sans crainte par les bois & par les plaines, & rendoit ainsi tesmoignage, que quand l'âge luy auroit donné plus de force, elle surpasseroit aisement celle dont elle ne faisoit qui suiure les traces. Marguerite estoit alors pour la seconde fois accordée à Alexandre de Medicis Duc de Florence, parce que les propositions de son mariage auec Hercule Prince de Ferrare n'auoient point eu de succez. Car l'Empereur

MARGVERITE. 1559.

voulant destourner Alphonce pere d'Hercule, du party de France, auquel le Pape Clement septiesme s'efforçoit de l'attirer par des conditions auantageuses, il auoit gagné ce Prince par de mesmes conditions; & luy ayant confirmé la possession de Modene & de Rege, il auoit accordé Marguerite sa fille qui n'auoit gueres plus de quatre ans, à Hercule fils aisné d'Alphonce. Veritablement par cette promesse de mariage l'Empereur destourna Alphonce du party des François, selon que la necessité des affaires le requeroit en ce temps-là; mais peu de temps apres Alphonce retourna au party qu'il auoit abandonné, & le mariage d'Hercule son fils fut celebré auec Renée fille de Louys Roy de France. De sorte que le Pape Clement reconcilié auec l'Empereur fit cette conuention auecques luy entre les conditions de leur accord, que par le secours des armes Imperiales, Alexandre de Medicis fils de ce Laurent que Leon dixiesme auoit fait Duc d'Vrbain, apres en auoir chassé François Marie Feltre, seroit mis en possession de la Principauté de Florence; & que pour mieux assurer sa puissance, Marguerite fille de l'Empereur luy seroit donnée pour femme. L'Empereur accepta librement ces conditions, en partie par l'affection qu'il portoit au Pape, s'imaginant effacer par cette faueur les iniures qu'il luy auoit faites, en partie aussi par la haine qu'il portoit aux Florentins, qui estoient entrez dans le traité de Lotrec contre les Imperiaux, & qui auoient mis leur ville sous la protection du Roy de France. Ainsi Alexandre deuint Maistre des Florentins qui furent despoüillez de leur liberté. Toutefois son mariage ne fut celebré que sept ans apres, le Pape Clement estant desia mort; & mesme il ne s'en fallut guere que dans l'occurrence de la mort du Pape, il ne fut rompu par quelques nobles Florentins, à qui ce retardement de sept années fit croire que l'esprit de l'Empereur estoit refroidy, & qui sur cette opinion mirent toute chose en vsage, & les grandes esperances, & les promesses auantageuses, pour faire en sorte que Charles ne prist pas Alexandre pour gendre, & qu'il ne souffrist pas que leur ville ayant recouuré sa liberté obeïst à d'autres qu'à l'Empereur. Mais il creut qu'il estoit de sa reputation & de sa generosité, de garder à Clement mort, la foy qu'il luy auoit

MARGVERITE. 1559.

donnée en viuant ; veu principalement que cette Ville affectionnée aux François luy estoit suspecte, & qu'il n'ignoroit pas qu'il estoit plus facile de gagner par les bien-faits les particuliers que la multitude, & que les graces qu'on respandoit en commun estant receuës de tout le monde, n'estoient reconnuës de personne. C'est pourquoy apres auoir fait venir de Toscane à Naples Alexandre, & de Flandre Marguerite, qui auoit vne ardente passion de reuoir son pere nouuellement reuenu de la guerre de Tunis, il fit celebrer leurs nopces au milieu de l'affluẽce de ces peuples durãt les iours du Carnaual; & courut luy-mesme armé à l'Affricaine dans les tournois qui se firent en resioüissance de ce mariage. Mais comme on renouuelloit dans la Florence, où Marguerite auoit esté receuë auec vn Royal appareil, les ioyes & les solemnitez de ce mariage, le Soleil s'eclipsa en vn instant d'vne grande partie de sa lumiere au milieu du festin des nopces, & donna vn grand estonnement à tous ceux qui estoient à table. Cela fut pris pour vn prodige par beaucoup de personnes qui ne regardoient qu'auec horreur l'Estat des affaires presentes; & qui ne faisans des vœux que pour quelque changement, rapportoient ce deffaut de lumiere à la fortune du Prince qui deuoit bien-tost tomber. Et certes ils ne furent pas trompez dans leur coniecture, car Alexandre aussi extraordinairement adonné à l'amour des femmes qu'il estoit deuenu orgueilleux par l'alliance de l'Empereur, apres auoir éuité en vain tant d'autres embusches, fut facilement attiré dans des pieges qui luy plaisoient, par Laurent de Medicis son parent & le confident de ses voluptez. Ainsi il fut assassiné la septiesme année de sa domination, & la premiere de son mariage n'estant pas encore expirée, sous esperance ou sous pretexte de rendre la liberté à la Patrie. Veritablement ce meurtre osta vn Maistre à l'Estat, mais il ne le deslиura pas de suietion; car apres cette action sanglante, Cosme successeur d'Alexandre, ne monstra point de plus grande passion que de supplier l'Empereur de luy donner Marguerite en mariage, s'imaginant qu'elle luy seruiroit beaucoup pour establir vne puissance nouuelle & peu asseurée. Mais d'autant que l'Empereur auoit dessein de profiter des nopces de sa fille, ayant desia gagné les Prince de la maison de

Medicis par la domination de leur patrie qu'il auoit mise entre leurs mains, & s'estant encore nouuellement obligé Cosme de Medicis par la puissance qu'il luy auoit confirmée contre ceux qui s'y opposoient, il voulut chercher vn gendre dans la Maison des Farneses qui florissoit en ce temps-là. Il donna donc Marguerite en mariage à Octauio nepueu de Paul troisiesme, qui fut fait Prefet de Rome en la place du Duc d'Vrbin mort, & en mesme temps Duc de Camerine. La conference de l'Empereur Charles & du Roy François, qui se fit par l'entremise du Pape Paul à Nice, où il estoit venu pour accommoder, de quelque façon que ce fust, les differents de ces deux Princes, donna lieu à l'ouuerture & à l'accomplissement de cette affaire. Car comme ces deux Princes trauailloient chacun de son costé à gagner vn Pape si considerable par sa sagesse & par sa puissance, & si capable de rendre plus fort le party qu'il embrassoit; Ainsi il fut aisé au Pape qui veilloit à l'aduantage des siens, de parler à l'Empereur du mariage de son nepueu, veu mesme que la frayeur s'augmentant de iour en iour à cause de l'Armée nauale de Soliman, il importoit à l'vn & à l'autre de confirmer par vne alliance le traitté qui auoit esté fait vn peu deuant entr'eux & la Republique de Venise. Charles tesmoigna tant de bonne volonté pour le Pape, que non seulement il prefera son nepueu au Prince de Florence, qui demandoit alors la mesme chose par de nouueaux Ambassadeurs, aussi bien qu'à tous les autres qui auoient les mesmes esperances; mais il voulut peu de temps apres que sa fille espousast Octauio, bien qu'elle ne fut pas contente de ce mariage, & qu'elle desdaignast vn mary qui n'estoit pas encore en aage. En effet elle disoit agreablement que c'estoit le destin de Marguerite, de n'auoir point de rapport auec ses maris, comme ayant espousé petite fille de douze ans vn homme de vingt-sept ans, & en vn aage où elle estoit desia femme, vn ieune enfant de treize ans. Aussi dans les premieres années de son mariage elle eust quelque sorte d'auersion pour son mary, non pas tant par le mespris de son aage, que par l'artifice d'vn vieux Courtisan, qui pour auoir longtemps seruy s'estoit acquis dans la maison de cette Princesse vne authorité de maistre, & qui sans haïr les Farneses en

MARGVERITE. 1559.

MARGVERITE. 1559. particulier estoit neantmoins soupçonné de nourrir ces desordres domestiques, tantost en resueillant dans l'ame de Marguerite ses premieres amours pour Alexandre, & tantost en exagerant les sujets de plaintes de Charles son pere contre le Pape. Son esprit ne changea point qu'on n'eust osté cét homme d'aupres d'elle, & qu'Octauio n'eust suiuy l'Empereur à la guerre. Car lors que l'Empereur fut prest de partir de Luques pour aller en Affrique, le Pape qui le vint trouuer en cette Ville pour conferer auecques luy, y amena Octauio & Marguerite; & bien qu'il n'approuuast point l'expedition d'Alger, il exposa toutefois Octauio son nepueu au hazard de cette guerre, & l'abandonna à la fortune de l'Empereur, afin de se l'obliger par ce gage, & de faire naistre tout ensemble dans l'esprit de Marguerite quelque desir de son mary par le moyen de son absence. Cette entreprise ayant esté mal-heureuse, plustost par la fortune de la Mer que par la puissance des Maures, le bruit de la deffaite de l'Empereur se respandit de tous costez, & d'autant qu'on ne le trouuoit point dans le reste des vaisseaux qui s'estoient sauuez du naufrage, on croyoit desia dans Rome qu'il n'y auoit plus d'Empereur. Il y en auoit mesme qui asseuroient qu'ils auoient veu perir la Galere qui portoit Octauio, & l'on se le persuadoit d'autant plus facilement, qu'apres auoir receu la nouuelle que l'Empereur estoit sauué, on ne disoit rien d'Octauio. Cela toucha particulierement l'esprit de Marguerite; & comme si en fuyant la rigueur & les mespris de sa femme, Octauio eust attiré sur soy cette fascheuse destinée dans vn aage encore si ieune, & dans vne fortune si releuée, elle en conceut vne douleur excessiue, & la pitié qu'elle en eust luy en fit auoir de l'amour. Quand mesme on luy eust rapporté qu'il viuoit, mais qu'il estoit demeuré malade chez son beau-pere d'vne maladie mortelle, l'esperance & la crainte donnerent de nouuelles forces à l'amour & à la pitié. Enfin reuenant à Rome deux ans apres, durāt lesquels il ne quitta iamais les armées de l'Empereur, & s'estant rendu plus aimable par ce long retardement, & par l'obeïssance qu'il auoit tousiours renduë à son beau-pere, il est mal-aisé de dire auec combien d'amour il fut receu & caressé de sa femme. Mais comme par vn bon-heur assez rare, elle accoucha peu de temps apres

de

de deux fils iumeaux, & que pour ainsi dire, elle vit en mesme iour ses biens augmentez de la Principauté de Parme & de Plaisance, elle eut depuis autāt d'amour pour son mary qu'elle auoit receu de contentement de ces deux auantages qui luy arriuerent en mesme temps. Il est vray qu'estant ambitieuse de commander, elle ne pouuoit souffrir que la puissance fust partagée auec son mary, & conseruoit trop viuement la memoire des dissentions qui s'esleuoient quelquefois entre eux. Aussi estoit-elle recommendable par des qualitez merueilleuses: Non seulement elle auoit vn esprit qui surpassoit la condition d'vne femme, mais elle auoit encore vn port & vne desmarche qui ne faisoient pas tant iuger que c'estoit vne femme auec le courage d'vn homme, qu'vn homme auec les habits d'vne femme. Elle estoit si forte & si vigoureuse, que quand on chassoit le cerf, elle auoit accoustumé de relayer d'autant de cheuaux que les plus robustes Chasseurs, qui succombent quelquefois dans le trauail de pareilles chasses. Elle auoit mesme vn peu de barbe au menton, & sur la levre superieure, de sorte que si cela la faisoit ressembler à vn homme, cela luy donnoit aussi toute l'authorité d'vn homme; Et ce qui arriue rarement aux femmes si elles ne sont d'vn naturel robuste & vigoureux, elle estoit quelquefois tourmentée de la goutte. Au reste elle auoit l'esprit prompt & present, & vne merueilleuse addresse pour faire tourner les affaires de quelque costé qu'elle vouloit, aussi durant les premieres années de sa ieunesse, elle auoit esté esleuée par des Reines gouuernantes des Pays-bas; Elle auoit passé de là chez les Princes de Medicis, & s'estoit instruite par leurs auersitez; & quand elle fut plus auancée dans l'aage, elle se rendit parfaite dans la Cour des Farneses, & dans cette sage escole de Paul troisiesme. Enfin elle eut vn grand Maistre pour la pieté, puis qu'elle eut Ignace Loyola Fondateur de la Compagnie de IESVS, à qui elle auoit accoustumé de se confesser plus souuent qu'il n'estoit de l'vsage de ce temps-là. Elle puisa de ce saint homme cet amour & cette reuerence toute particuliere, & digne de la maison d'Austriche, qu'elle auoit pour la saincte Eucharistie. C'est pourquoy tous les ans à la semaine Saincte elle lauoit les pieds de douze filles, & leur donnoit à disner, les

MARGVERITE DE PARME. 1559.

MARGVERITE DE PARME. 1559. seruant elle-mesme à table, & puis elle les renuoyoit auec des habits & de l'argent ; & dans cette autre feste plus agreable du Corps de Nostre Seigneur ; elle marioit quelques-vnes des plus pauures filles, & leur donnoit vn fort honneste mariage. C'est vne coustume qu'elle a obseruée durant tout le tẽps qu'elle a vescu. Ce fut pourtãt de bonnes qualités que Marguerite merita du Roy Philippes son frere, que comme elle auoit le courage grand, & qu'elle estoit sçauante en l'art de regner, il luy commit le gouuernement des Pays-bas. Outre cela la memoire de Charles estoit encore toute recente ; & parce qne Philippe sçauoit qu'elle auoit esté chere à son pere, & qu'elle luy auoit esté recommendée par le dernier tesmoignage qu'il en rendit en mourant, il iugea qu'il satisferoit par cét honneur & à la volonté du pere & aux merites de la fille. D'ailleurs il esperoit que les Peuples des Pays-bas, à cause de l'amour qu'ils auoient pour le nom de Charles-quint, receuroient sa fille auec plus de ioye, principalement par cette raison qu'elle auoit pris chez eux la naissance & l'education, & qu'elle auoit esté nourrie dans leurs mœurs, & dans leurs coustumes. Ainsi il se persuadoit que le gouuernement de Marguerite s'establiroit dans la Flandre auec d'autant plus de facilité qu'il semble aux peuples assuietis, que c'est vne espece de liberté que d'estre gouuernez par quelqu'vn d'entre eux. Et peut-estre qu'en donnant ce Gouuernement à vne si sage Princesse, le Roy croyoit fauoriser les Flamans, parce qu'il s'imaginoit que les choses qu'il vouloit leur imposer pourroient deuenir plus legeres par la douceur du gouuernement, & que le coup est moins sensible qui vient d'vne main delicate. Mais outre ces raisons dont la pluspart estoient connuës, il y en auoit de secrettes. Il y auoit desia long-temps qu'Octauio Farnese Duc de Parme & de Plaisance estoit dans la Flandre, où portant les armes comme volontaire, il auoit monstré son courage dans les dernieres guerres qu'on auoit euës contre les François. Ce Prince estant prest de retourner en Italie, pria instamment le Roy Philippe à qui il auoit donné Alexandre son fils, de luy rendre la Citadelle de Plaisance qui estoit encore occupée par vne garnison Espagnole. Mais parce que le Roy ne vouloit pas encore remettre entre ses mains vne

place si importāte, & qu'il craignoit de mescontenter Octauio, qui dans la guerre d'Italie s'estoit monstré si fidelle au party d'Espagne contre Hercule General des armées Françoises; & d'ailleurs estimant qu'il importoit à la Couronne d'Espagne de maintenir la Lombardie en sa deuotion, il donna à Marguerite l'administration de la Flandre & de la Bourgogne, comme en faueur d'Octauio son mary à qui il en auoit auparauant communiqué. Il croyoit que s'il laissoit aux Farneses le Gouuernement d'vn Pays qui luy estoit cher sur tous les autres, ce tesmoignage de confiance & d'amitié les empescheroit pour quelque temps de remuer. En effet Octauio ne dedaigna pas ce qu'on luy donnoit; au contraire comme les bien-faits presens sont souuent vn chemin à d'autres, il espera que dans ce gouuernement il obligeroit d'autant plus le Roy à Marguerite & aux Farneses. Le Roy mesme contribuoit à nourrir cette esperance, parce qu'il sçauoit bien qu'elle pouuoit beaucoup ayder à la bonne administration des Pays-bas. Car d'autant plus qu'il reconnoissoit que le soing de la Gouuernante estoit vtile aux peuples par sa prudence & par sa pieté, il taschoit aussi d'autant plus de la lier à ses interests par plusieurs attachemens. C'est pourquoy il ne se contenta pas d'auoir aupres de soy Alexandre, & de le retenir comme vn gage de l'affection de sa mere, il iugea encore qu'il estoit necessaire de faire seulement esperer la Citadelle de Plaisance, n'ignorant pas que quelques-vns nous sont plus estroitement liez par vn bien-fait qu'ils esperent, que par plusieurs qu'ils ont receus.

MARGVERITE DE PARME. 1559.

Lors que cette Princesse qui estoit designée Gouuernante fut entrée dans les Pays-bas, le Roy alla au deuant d'elle auec Octauio Duc de Parme, auec Alexandre son fils, auec les Ambassadeurs des Princes, & les Deputez des Prouinces qui estoient venus à l'assemblée des Estats. Enfin il alla au deuant d'elle auec toute la Noblesse de la Flandre, & apres qu'il l'eust receuë comme Gouuernante des Pays-bas & de la Bourgogne, il la reconduisit à Gand auec pompe & magnificence. Il luy establit vn Conseil d'Estat, de la Iustice, & des Finances, & ie trouue qu'il luy donna principalement ces preceptes, touchant la maniere dont elle se deuoit gouuerner; Qu'elle obligeast les Conseillers, & mes-

MARGVERITE DE PARME. 1559.

me ceux qui n'auoient pas esté de l'opinion qu'on auoit suiuie, de la deffendre & de la maintenir hors le conseil comme la meilleure qu'on auoit pû prendre, de peur que les debats qu'on auoit eus, comme il arriue quelquefois en opinant, ne se bornant pas entre les murailles où l'on auoit tenu le conseil, ne fomentassent entre leur auteurs de perpetuelles inimitiez; & outre cela afin que les autres ne pussent pas reconnoistre à qui ils adresseroient leurs remercimens ou leurs plaintes. D'où ce bien pourroit proceder que la hayne que l'on conçoit contre les particuliers plustost que contre le general ne seroit pas si forte quand elle s'adresseroit à tous les Conseillers ensemble; & que mesme les Conseillers en disant leur opinion suiuroient d'autant plus librement la iustice, & l'équité, qu'ils n'en seroient pas destournez par la crainte & par l'esperance. Que si la Gouuernante remarquoit quelquefois que les Conseillers fussent diuisez en factions & qu'ils eussent cócerté ensemble pour faire aprouuer vne chose; il luy estoit ordonné en cette occasion que sans s'amuser dauantage à consulter, elle fit assembler en secret vn conseil de peu de personnes, que le Roy composa luy mesme de Granuelle Euesque d'Arras, de Charles Comte de Barlemont, & de Viglius President au Conseil Priué: & cette assemblée secrette, fut appellée la Consulte. S'il arriuoit quelque chose de subit & d'inopiné, dont le temps qu'il eust fallu employer pour assembler & pour entendre le conseil eust pû rendre la resolution ou douteuse ou trop tardiue, il estoit permis à la Gouuernante de s'en rapporter à cette petite assemblée où toutes choses estoient resoluës auec plus de promptitude & bien souuent auec plus de connoissance: Car le Roy disoit qu'entre peu de personnes, il y auoit moins d'interessez, & que toutefois il n'y auoit pas moins de sagesse pourueu qu'elles fussent bien choisies; Que si l'on ferme ce Theatre où l'on est en veuë à plusieurs, on oste en mesme temps l'occasion de declamer, & de soustenir vne opinion auec opiniastreté, parce que l'ambition iouë froidement son personnage, quand elle manque de theatre, & qu'elle n'a point d'admirateurs; & que si on considere toutes choses auec moins de faste & de pompe loing du bruit & de la foule, on les considere en recompense auec plus de succez & plus de fruit;

Qu'enfin dans ces assemblées où la pluralité des voix est suiuie, parce que chacun a vn droict égal, bien que la suffisance soit souuent inégale, il est impossible, comme il arriue ordinairement dans vne multitude, qu'il ne s'en trouue plusieurs ou ignorans ou suspects; Et que quand on s'arreste seulement au nombre, & qu'on ne pese pas les raisons, c'est la quantité qui l'emporte & non pas les plus gens de bien. MARGVERITE DE PARME. 1559.

Apres que la Gouuernante des Pays-bas eust receu ces instructions, & qu'on luy eust assigné vne pension de trente-six mille escus, le Roy qui vouloit augmenter la resioüissance publique, crea dans cette assemblée tenuë à Gand vnze Cheualiers de la Toison d'Or en la place de ceux qui estoient morts: Il en manquoit autant au nombre de cinquante & vn, iusqu'où Charles-Quint auoit estendu cét Ordre, que son Fondateur Philippes de Bourgogne auoit au commencement limité à vingt-cinq Cheualiers, & qu'il auoit depuis fait monter iusqu'au nombre de trente & vn. Enfin le Roy commença de traiter auec les Deputez des Prouinces, & d'entendre leurs demandes. Granuelle Euesque d'Arras parla pour le Roy, Borluts Deputé de Gand répondit pour les Estats; Granuelle rendit la raison du voyage du Roy en Espagne, & declara Marguerite qui estoit assise aupres du Roy, Gouuernante des Pays-bas & de la Bourgogne auec vne ample autorité. Il dit beaucoup de choses de l'ancienne Religion contre les Heretiques qui la corrompoient; il recommanda sur tout qu'elle fut diligemment obseruée, & qu'on gardast le respect & l'obeïssance à Marguerite sœur du Roy iusqu'à son retour en Flandre: Et Borluts apres les remercimens & les promesses de fidelité qu'il fit au Roy & à la Gouuernante, demanda à Philippes au nom des Prouinces, qu'à l'exemple de Charles son pere, il fit sortir hors de la Flandre les gens de guerre estrangers; Qu'il ne se seruit que de ceux du Pays pour la garde des places, & qu'il ne fit point entrer d'Estrangers dans le Conseil d'Estat qu'il establissoit pour le gouuernement des Pays-bas. Le Roy donna quelque esperance de toutes ces choses, & promit de faire sortir de la Flandre au plus tard dans quatre mois les soldats estrangers qui y restoient, car vne partie de ces trouppes en estoit desia sortie. Apres que les Estats

furent finis, & que le Roy eust donné tous ses ordres, il partit de Gand pour la Zelande, & ayant fait voile du port de Flessingue, il arriua heureusement en Espagne au mois d'Aoust. La Gouuernante Duchesse de Parme & le Duc de Sauoye ayant accompagné le Roy, celuy-cy s'en alla en Italie auec sa femme, & celle-là prit le chemin de Bruxelles qui est le siege ancien des Princes de Flandre, & commença à gouuerner les Pays-bas au mois de Septembre de l'année mil cinq cens cinquante-neuf.

MARGVERITE DE PARME. 1559.

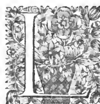




DE LA GVERRE DE FLANDRE

PREMIERE DECADE.

LIVRE SECOND.



E depart du Roy Philippes fut desauantageux à ce nouuel establissemét. Et certes tout changement de Republique, de Royaume & de Gouuernemét, cóme vn arbre qu'on viét de planter, a besoin d'vn soin preseť & particulier, jusqu'à ce qu'il ait pris racine, & qu'il se puisse entretenir de soy-mesme. Pour moy ie croirois qu'ó eust plus vtilement trauaillé pour les Pays-bas, si le Roy differât son depart, pourueu que les affaires d'Espagne l'eussent permis, eust cósideré luy-mesme le cours que prendroient les choses qu'il auoit ordonnées, & qu'il eust obserué de prés le bráste qu'il auoit donné à la roüe, sans se contenter de le connoistre incertainement par le discours & par le rapport des autres. Car il arriue souuent que l'eau change de goust & de saueur en coulant dessous la terre, selon les diuers endroits qu'elle rencontre; Et celuy qui la boit loin de sa source n'en fait pas le mesme iugement que celuy qui la puise dans la fontaine. Au moins

MARGVERITE DE PARME. 1559.

MARGVERITE DE PARME. 1559.

le Prince eust penetré plus facilement & plus à descouuert dans les conseils & dans les desseins des peuples ; & les maux qui enuelopperent la Flandre depuis son despart dãs des troubles si grands & si longs, en eussent sans doute esté moindres. Comme aussi-tost que Charles son pere fut party pour aller prendre en Allemagne la Couronne de l'Empire , les Espagnols prirent les armes & se souleuerent contre leurs Gouuerneurs ; ainsi les peuples de Flandre voyant que le Roy Philippe les auoit quittez afin d'aller prendre en Espagne la possession de ses Estats, secoüerent enfin le ioug, & se reuolterent contre leur Prince, apres des discordes intestines qui se nourrirent long-temps entr'eux & leurs Gouuerneurs.

Mais maintenant qu'il en faut descouurir les causes, ie confesse que ie n'ay iamais remarqué ny de troubles, ny de guerres, de l'origine desquelles & les Peuples & les Historiens ayent parlé plus diuersement. Ie croy que quelques-vns s'imaginans que les causes qu'on rapportoit de cette guerre n'auoient pas esté capables d'exciter de si grands mouuemens, en ont inuenté de nouuelles, plustost pour faire paroistre l'esprit de l'Historien que la verité de l'Histoire. Les autres en ont fait comme vn choix selon qu'ils estoient affectionnez à l'vn ou à l'autre party, & ont enseuely dans le silence ce qui sembloit nuire à leurs affaires. Enfin quelques-vns, non pas tant pour tromper les Lecteurs que trompez eux-mesmes par l'apparence des causes qu'on faisoit seruir de pretexte, ne sçachant pas la difference qu'il y a entre les commencemens & les causes, n'ont sceu descouurir sous ces noms la veritable origine de ces desordres & de ces guerres. Il est toutefois du deuoir d'vn historien de connoistre quels ont esté les commencemens ou de la paix, ou de la guerre, ou des seditions ; quelle leur cause ou leur origine ; & de donner en temps & lieu des auis à ses Lecteurs, de peur qu'en ignorant la difference des cõmencemens & des causes, ils ne iugent pas comme ils doiuent des actions & des euenemẽs, & que l'Histoire qui les doit cõduire dans la cõnoissance de la verité, & qui est la maistresse de la prudence, ne les fasse tõber d'ans l'erreur. Ainsi les anciens Historiens ont soigneusemẽt recherché d'où il falloit

prendre

prendre l'origine des guerres que firent les Carthaginois au peuple Romain sous la conduite d'Hannibal, estimans qu'il importoit que ceux qui liroienr les actions des Romains & des Carthaginois penetrassent dans les conseils des vns & des autres, qu'ils iugeassent sainement des choses, & qu'ils considerassent diuersement & les conditions des traitez, & les plaintes des Ambassadeurs, & toutes les raisons de la guerre. Ie me suis donc laissé conduire par ces grands exemples; & i'ay crû qu'il estoit de mon deuoir de ne point escrire l'Histoire des troubles des Pays-bas, qui ont esté bien plus longs que les guerres Puniques, sans auoir exactement recherché leurs causes & leurs commencemens. I'y ay esté d'autant plus puissamment persuadé qu'ayant tout le secours necessaire pour reüssir en ce dessein, ie puis promettre plus de certitude, & de lumiere en vne chose qui a esté si diuersement traitée par les lettres & par les discours d'vne infinité de personnes. Il est certain que les peuples sont si ialoux de la liberté dont ils ont ioüy quelque temps, que pour peu qu'on y touche & qu'on en veüille diminuer ou en retrancher quelque chose, ils sont capables d'exciter entr'eux tous les mouuemẽs par qui ils se la peuuent conseruer. Or on ne peut ignorer que le Gouuernemẽt des Pays-bas n'ayt quelque sorte de rapport auec celuy des Republiques par la moderation de leurs Princes, dont les concessions & les priuileges ont deliuré les peuples d'vne partie de la seruitude, s'ils ne leur ont pas donné la liberté toute entiere. Cette grace auoit esté particulierement accordée à ceux du Brabant, où les femmes qui estoient prestes d'accoucher auoient accoustumé de se transporter des Prouinces voisines, afin que les enfans qui y naistroient eussent part aux priuileges, & aux immunitez du Pays. Vous diriez que ce soient des Iardiniers qui viennent chercher vne pepiniere d'où les arbres qui y sont nez, & qui y ont pris leur premiere nourriture, comme des enfans dans le sein de leur mere, portent auec eux autrepart les qualitez du terroir qui leur a donné la naissance. Beaucoup d'Historiens ont cru que tant de maux sont procedez de ce qu'on retenoit si longtemps dans les Pays-bas les garnisons Espagnoles contre les promesses du Roy; de ce qu'en adjoustãt quatorze Euesques aux quatre anciens, il sembloit qu'on augmentast l'Estat Ec-

MARGVERITE DE PARME.

MARGVERITE DE PARME. clesiastique contre les priuileges des Prouinces; de ce qu'en voulant establir de nouueaux Inquisiteurs de la Foy, on assujettissoit les Flamans à vne maniere de iugemens qu'ils n'auoient pas accoustumée. Il faut donc que sans rien confondre, ie determine entre toutes ces choses quelles ont esté ou les causes ou les commencemens des seditions.

Le Roy Philippes auoit mis dans la Flandre des gens de guerre Espagnols pour s'opposer aux François, & les Flamans ne s'en plaignoient pas. Mais quand la guerre fut finie, bien qu'il eust fait sortir de la Flandre vn grand nombre de ces soldats, toutefois il en laissa encore trois mille sous la conduite du Prince d'Orange, & du Comte d'Egmont, comme pour faire honneur en apparance à ces deux hommes, mais en effet pour diminuer la hayne que l'on portoit dans la Flandre à cette Milice Estrangere, par le respect & par l'amour que les noms de ces Capitaines auoient acquis parmy les peuples. Neantmoins cet artifice ne l'esteignit pas; car d'vn costé, ces deux Chefs faisoient voir qu'ils ne prenoient qu'à regret cette charge, quelque honnorable qu'elle pût estre; mesme le Prince d'Orange employoit tous ses efforts pour exciter les Flamans à ne point endurer parmy eux ces restes de trouppes Espagnoles. Et d'vn autre costé les soldats Espagnols n'auoient pas peu contribué par leur insolence & par leurs querelles à irriter les peuples des Villes frontieres, où ils auoient esté dispersez. Non seulement leur violence les rendit odieux, mais elle alluma de l'indignation contre le Roy dans l'esprit de tous les Flamans. Toutefois comme ie n'ay iamais imputé toute la cause de cette mutuelle auersion aux Flamans, qui voyoient qu'õ differoit d'executer les promesses de faire sortir de la Flandre des soldats, contre qui ils renouuelloient tous les iours vne espece de guerre; aussi ie ne pourrois pas iustement condamner la resolution que le Roy auoit prise de differer pour quelque temps de retirer ces trouppes des Pays-bas. Il estoit auerty par la Gouuernante sa sœur de prendre garde de ne pas donner de l'audace aux Villes frontieres en retirant les Espagnols; & d'autant qu'il estoit soupçonneux de son naturel, les efforts que faisoient les Flamans pour estre deliurez des soldats estrangers luy deuenoient suspects & augmentoient ses deffiances. De sorte que

plus ils demandoient l'execution des promesses du Roy, moins le Roy se hastoit de les accomplir, & croyoit agir auec plus de prudence quand il agissoit plus lentement. Mais quelque sentiment que le Roy ou les Flamans ayent pû auoir, ils eurent enfin la satisfaction qu'ils demandoient, puis qu'vn an apres que Philippes fut party des Pays-bas les Espagnols s'en retirerent; & tous les troubles & les mouuemens des peuples furent en mesme temps appaisez. Il n'y a donc point d'apparence de tirer delà les causes des guerres de Flandre.

MARGVERITE DE PARME.

Certes l'augmentation du nombre des Euesques fut vne raison bien plus forte pour esmouuoir l'esprit des peuples; veu principalement qu'apres la mort de Paul quatriesme on iugea à propos de changer ce qu'il auoit ordonné touchant le temporel des Eueschez: Et pour leur assurer vn reuenu, on trouua cet expedient qui fut approuué dans la Flandre par le Nonce, & dans Rome par le Pape, qu'on substitueroit les Euesques en la place de quelques Abbez apres leur mort, & qu'ils auroient & le nom & les reuenus & les autres honneurs des Abbez, à condition neantmoins qu'on n'en diminueroit en rien ce qui estoit necessaire pour l'entretien des Monasteres. C'est vne chose merueilleuse qu'il n'y eust presque personne parmy vn si grand nombre de peuples, qui ne s'imaginât auoir receu quelque perte par cette multiplication d'Eueschez ou par l'attribution de ces biens. Les anciens Euesques tant de Flandre que des Prouinces voisines, disoient que par l'augmentation de ces nouueaux Prelats, on auoit diminué leur puissance, & donné des bornes plus estroites à leur Diocese; & l'on entendoit dire aux autres, qu'outre cette diminution de puissance on auoit aussi diminué leurs reuenus, & qu'enfin cette affaire auoit esté concluë à Rome sans entendre ceux qui y auoient interest. D'ailleurs la Noblesse ne pouuoit souffrir que ces Euesques nouueaux occupassent dans les assemblées la place des Abbez, parce que comme leur rang les rendoit plus considerables, il pouuoit aussi arriuer qu'ils y auroiẽt plus d'autorité que les Abbez; & par consequent que les Nobles perdroient beaucoup non seulement de leur credit, mais encore de leur liberté; d'autãt qu'ils n'oseroient pas dire leur auis en la presence de ces Euesques, qui s'estant obligez par serment au Pape voudroient faire dépen-

MARGVERITE DE PARME.

dre toutes choses de son autorité. On disoit mesme qu'il n'estoit pas à propos pour le bien des affaires du Prince que ceux qui auoient iuré de suiure tous les mouuemens du Pape fussent si puissans dans les assemblées. Mais d'autāt que les plaintes des Abbez & des Moines sembloient auoir plus de iustice, il n'y en auoit point de plus fortes ny de plus ardantes. Ils disoient que contre l'vsage qui s'estoit obserué de tout temps, on leur ostoit le droit & la puissance d'élire leurs Abbez & de les choisir dans leurs Ordres; qu'on ne deuoit pas donner à des Religieux qui viuoient sous certaines Regles des Superieurs ignorans de leurs Institutions & de leurs Regles; Qu'ainsi l'autorité & les biens des Abbez passeroient aux Euesques, & qu'au reste tous les soings que demande vn Monastere demeureroient aux Religieux; Que des hommes considerables par leur bonne vie & par leur doctrine ayant esté mis iusques là dans la conduite des Monasteres, on verroit de si grands & de si riches Benefices deuenir le bien & la proye des suiuans & des flatteurs des Princes. Outre ces choses dont on parloit diuersement, il y en auoit deux qui estoient alors dans la bouche presque de tout le monde: On disoit que par cette creation de nouueaux Euesques on violoit les priuileges du Brabant, & qu'on vouloit peu à peu introduire cette seuere inquisition d'Espagne touchant la Religion. Or comme cette derniere consideration a excité des troubles particuliers, i'en parleray aussi particulierement. Mais bien que ie trouue chez tous les Historiens ces plaintes des priuileges violez: Toutefois ie ne trouue point qu'aucuns termes de ces priuileges obligent le Roy de ne point augmenter le nombre des Euesques. Car lors que quelques-vns escriuent que le Prince à son auenement à la Couronne a de coustume de iurer qu'il n'augmentera point l'Estat Ecclesiastique, certes il ne rapportent pas cela de bonne foy, d'autant que le Prince n'affirme rien par ces paroles, sinon qu'il ne permettra iamais que les biens des seculiers passent aux Ecclesiastiques, qu'on appelle main-mortes, que sous certaines conditions, mais cela n'est pas de nostre dessein. Cependant quand i'ay plus exactement consideré ce que ces Historiens nous ont laissé par escrit, i'ay trouué vne chose par laquelle il semble qu'on ait deffendu cette augmentation des

Euesques : Mais si ie ne me voulois entierement conduire selon les regles de l'Histoire, ie pourrois passer sous silence ce respect qu'on a eu pour les priuileges, puis que ceux-là mesme n'en ont point parlé à qui ie sçay bien que la hayne a fait escrire beaucoup de choses contre la nation Espagnole. Ie trouue donc que quand le Roy Philippes fut declaré par son pere Duc de Brabant, il promit entre plusieurs priuileges qu'il donna à cette Prouince à son auenement, de ne point permettre à l'auenir que les Prelatures, les terres & les autres reuenus ou des Abbez ou des Euesques, ou des autres Ecclesiastiques du Brabant fussent donnez en Commande. Or tandis que par les ordres du Roy on donnoit aux nouueaux Euesques la place des Abbez qui mouroient, il sembloit qu'on dépoüilloit le Brabant de ses priuileges, & que par ce moyen on donnoit sujet au peuple de pouuoir publiquement detester sous cét honneste pretexte des priuileges violez, ce que chacun par son interest detestoit desia en particulier. Cela estoit cause que plusieurs demandoient auec estonnement par quelle raison & par quel conseil le Roy auoit creé de nouueaux Euesques, veu que c'estoit vne chose que plusieurs ne pouuoient souffrir, & qui deuiendroit bien-tost plus odieuse par cette translation qui se deuoit faire des reuenus des Monasteres. On adjoustoit à cela que si le Roy continuoit de retrancher les priuileges, & la liberté des peuples, ce ne seroit pas sans sujet que ceux du Brabant se sousleueroient, puis que le Prince se deuoit souuenir qu'il auoit consenty par les mesmes lettres de priuilege, que les peuples ne luy rendissent aucuns deuoirs de sujetion & d'obeïssance, s'il n'accomplissoit toutes les choses qu'il leur auoit promises par vn serment solemnel. Il y en auoit neantmoins qui n'estoient pas de ce sentiment, & comme ils voyoient beaucoup de dangers & peu d'vtilité pour le Roy dans cette entreprise, ils en loüoient d'autant plus hautement la pieté du Prince, qui ne se proposoit rien en cela que le salut de ses peuples. Ils disoient qu'on ne voyoit rien en son dessein que l'on pût iustement blasmer. En effet que blasmeroit-on? Seroit-ce l'augmẽtation du nombre des Pasteurs Ecclesiastiques, ou l'assignation de leurs alimens? Et ne pouuoit-on pas faire dans la Flandre par l'autorité du Pape, ce qui a esté fait

MARGVERITE DE PARME.

MARGVERITE DE PARME.

il y a long-temps & dans l'Allemagne, & dans la France, au milieu desquelles la Flandre est située ? Boniface Euesque de Mayance Legat du Sainct Siege en Allemagne, voyant qu'il y auoit en quelque endroit vne multitude de Chrestiens, n'adjousta-il pas trois nouueaux Euesques aux anciens par l'autorité des Papes Gregoire troisiesme & Zacharie ? On auoit la mesme raison sans en considerer vne infinité d'autres, de créer dans la Flandre de nouueaux Pasteurs. Mais que s'est-il fait dans la France ? L'Euesché de Tolose estant d'vne trop grande estenduë, & vn seul Pasteur ne pouuant pas ietter les yeux dessus vn si grand troupeau, le Pape Iean vingt-deuxiesme le diuisa en cinq Eueschez: & non seulement on n'eust point d'égard aux Prelats ou de Narbonne, ou de Bourges, ou de Cahors, de la Iurisdiction desquels on ostoit l'Eglise de Tolose, & quelques-vns de ces nouueaux Eueschez; mais on ne pût faire ce partage sans vne grande diminution des reuenus de l'Euesque de Tolose par le démembrement qui se fit de son Diocese, qui alors estoit riche & d'vne grande estenduë. De sorte qu'il n'estoit pas besoin pour cela que les Euesques voisins de la Flãdre fussent appellez à Rome, & qu'ils fussent entendus sur ce sujet, puis qu'ils faisoient assez connoistre qu'ils n'auoient point d'autre raison que leur profit & leur interest. Pour les plaintes des Nobles elles tendoient à la mesme fin. Ils ne pouuoient endurer l'augmẽtation du nombre des Euesques, parce qu'ils voyoient que la liberté qu'ils auoient accoustumé de prendre dans les assemblées de parler impunément de la Religion & du Roy, leur estoit entierement ostée par la presence de ceux qu'ils estoient obligez de reuerer comme leurs peres & comme Princes de l'Eglise, & qu'ils deuoient craindre comme les vangeurs de la Religion. Car de dire qu'ils craignoient pour le Roy des Conseillers partisans du Pape, c'est vne chose ridicule: ils craignoient seulement pour eux, & apprehendoient que s'ils disoient quelque chose contre le Roy, il n'eussent pour tesmoins & pour ennemis ceux qui auoient receu du Roy plus de bien-faits que les Abbez, & qui en esperoient dauantage. Enfin on disoit que les plaintes des Abbez & des Moines estoient vn peu plus aigres que la bien-seance ne le permettoit à des personnes de

leur profession; Qu'il n'estoit pas sans exemple de substituer vn Euesque en la place d'vn Abbé; que l'on regardast en France, & que pour ne point parler des autres, on verroit que les Euesques de Condon, de Vabres, de Lombez, auoient esté establis dans des Monasteres par le Pape Iean vingt-deuxiesme; Que quand mesme cela n'auroit point d'exemple, le Roy l'ayant demandé au Pape, qui pouuoit commander aux Moines, il estoit de la bien-seance & de leur deuoir de donner aux autres ce tesmoignage de leur obeyssance au sainct Siege, & qu'ils deuoient se souuenir que la plus-part de leurs biens & de leurs reuenus auoient esté donnez aux Monasteres par les Princes de Flandres. On disoit que la cause du Roy estoit d'autant plus fauorable & plus iuste qu'il ne vouloit pas faire son profit de ces reuenus, mais le bien & le salut de ses Prouinces, & que partant il sembloit que les Abbez deuoient y contribuer auec le Prince, & soulager la necessité des peuples auec d'autant plus d'ardeur que ce soin regarde particulierement la Profession d'vn Religieux, au lieu de destruire vne salutaire entreprise, de donner du scandale aux peuples, & de se mettre au hazard de perdre la protection du Pape, & du Roy, per des plaintes mal-seantes & iniurieuses. Quant à ce qu'on disoit que le Roy ne consideroit point les priuileges anciens, on y respondoit principalement, en faisant voir que l'on ne sçauoit pas la difference qu'il y a entre les biens d'Eglise tenus en commande & ces mesmes biens vnis aux Benefices; Que la Commande estoit comme vn depost que l'on confioit au Titulaire, & que par l'vnion de ces biens aux Benefices, on les possedoit comme maistre absolu; Que quand vn Commendataire est mort, ils retournent à celuy qui les a deposez, ou à leur ancien maistre, si on ne les donne vne autrefois en Commande; Qu'au contraire les biens qui sont vnis ne reuiennent point, & qu'ils demeurent perpetuellement à celuy qui succede au Benefice, auquel ils auoient esté attachez; Que par consequent on ostoit esgallement aux Monasteres par l'vnion & par la commande, puis que les biens qui sont joints aux Benefices ne retournent pas plustost aux Monasteres que ceux qui sont donnez en Commande; d'autant que ces biens qui ont esté vne fois donnez en cõmande & qui retournent tou-

MARGVERITE DE PARME.

jours au Pape, sont tout de mesme par le Pape donnez successiuement à d'autres. On disoit dauantage, que comme les biens Ecclesiastiques se peuuent donner en commande à des personnes esloignées du Pays, & qu'il n'en est pas ainsi de ceux qui sont vnis aux Euesfchez, parce que ceux-cy obligent plus estroitement l'Euesque à la residence que ceux-là, le Commendataire; les reuenus des Benefices de Flandre qui estoient transportez chez les Estrangers par le moyen de la commande, demeuroient dans la Flandre par le moyen de la jonction aux Euesfchez. Et partant lors que le Roy auoit donné ordre que les biens des Abbez ne fussent point donnez en commande aux Euesques, (ce qui estoit contre les priuileges,) mais qu'ils fussent ioints aux Euesfchez, il n'auoit rien fait contre le serment de conseruer les priuileges & les auantages de la Flandre. Mais est-il icy besoin d'vn plus long discours? Et n'est-ce pas assez que ceste question ayant esté examinée dans l'Vniuersité de Louuain, par des Docteurs de Theologie, & en l'vn & l'autre droit, on en ait receu cette réponce, que cette ionction de biens aussi bien que cette creation de nouueaux Euesques ne repugnoit en rien ny à la Iustice ny à la parole du Roy. D'ailleurs on disoit qu'il falloit considerer que le temps & les mœurs estoient autres qu'ils n'auoient iamais esté; que tãdis que la Religion florissoit & qu'elle n'estoit point attaquée, le Roy n'auoit rien changé; que quand on la voit en peril, il n'y a point de priuileges qui doiuent empescher le Prince de s'opposer au mal-heur de ses Estats; que le grand nombre des Pasteurs estoit vn moyen facile pour conseruer le troupeau de Iesus-Christ, contre la rage des loups qui l'attaquoient de tous costez; Et qu'il n'y auoit personne si ennemy du Roy qui ne confessast, ou du moins qui ne fut de ce sentiment, qu'on n'auoit pû leur assigner vn reuenu auec moins d'incommodité que par les moyens qui auoient esté arrestez auec tant de prudence, & en suite approuuez par le Roy & autorisez par le Pape; Que le Prince (comme le demandoient quelques-vns,) n'auoit pas du faire assembler les Estats pour ce sujet ny se conduire par leurs resolutions, non seulement parce qu'il croyoit n'y estre pas obligé, mais parce qu'il preuoyoit que selon la liberté qu'on prend dans les assemblées, & principalement

ment

ment par l'instigation des Heretiques voisins, les Estats ne consentiroient pas aisément à vne chose qui déplairoit à beaucoup de mõde. En quoy le Roy eust exposé la Majesté Royale au mépris & à la risée des peuples ; ou bien il eust d'autant plus irrité les esprits qu'en leur presence mesme, & cõtre leur intention il eust acheué de sa seule autorité ce qu'il auoit resolu d'executer. Mais, dit-on, le Roy pouuoit tirer d'ailleurs dequoy fournir à l'entretien des nouueaux Euesques, & puis que de quelque costé qu'il se tournât, il ne voyoit que des difficultez & des obstacles, il deuoit sans troubler ses peuples, & sans exciter la hayne de personne acheuer cette entreprise des deniers de son Espargne, & non pas au despens d'autruy; comme s'il n'estoit pas iuste que les Pasteurs qui veillent au bien de la Flandre, fussent nourris & entretenus par les richesses de la Flandre. Toutefois le Roy n'espargna pas mesmes ses tresors, puis qu'il attribua à chacun de ses nouueaux Euesques quinze cens escus de pension iusqu'à ce qu'ils eussent esté fondez d'ailleurs. Ce n'est pas qu'on puisse dire qu'il disposoit des biens d'autruy, quand il mettoit les Euesques en possession des biens des Abbez, car il ne faisoit rien en cela que par l'autorité du Pape qui auoit l'administration de semblables biens. Enfin on cõcluoit de toutes ces choses, que quand le Roy eust tousiours entretenu les Euesques, & qu'il leur eust assigné des reuenus perpetuels des deniers publics, on n'eust pas fait taire ceux à qui la translation ou la ionction de ces reuenus n'estoit pas si insupportable que le nombre des Pasteurs; Et que ce dessein n'ayant pas dû estre condãné, mais plutost embrassé cõme vn remede salutaire, il paroissoit assez clairement à qui il faudroit attribuer le commencement des troubles, si ceux du Brabant ou les autres peuples de la Flandre eussent voulu remuer pour ce sujet. Aussi n'estce pas de là qu'il faut tirer le commencemenr des reuoltes & de la guerre. Car cette inuention de substituer les Euesques en la place des Abbez qui mouroiẽt, & de ioindre leurs biens aux Eueschez ne fut suiuie qu'en peu de Villes, à cause des plaintes perpetuelles qu'on faisoit au Pape & au Roy, dont ie parleray en vn autre endroit. Au moins du consentement du Roy on ne changea rien alors dans le Brabant qui resistoit sur toutes les autres Prouinces. Toutefois ie ne

MARGVERITE DE PARME.

MARGVERITE DE PARME.

voudrois pas nier que l'obeïssance qu'on doit au Prince, c'est à dire, la force & l'appuy des Empires, ne receut vne puissante attaque par cette émotion des esprits, & qu'vn effort vn peu plus puissant n'eust esté le presage d'vne ruïne vniuerselle. En effet il n'y a rien de plus funeste & de plus pernicieux à vn Estat, que quand le peuple s'accoustume de resister ouuertement à son Prince, & qu'il luy resiste non seulement auec impunité, mais encores auecques succez.

Mais ce qui esmût dauantage les peuples des Pays-bas, fut premierement le soupçon, & en suite l'effort que l'on fit pour establir l'Inquisition contre l'Heresie, & la confirmer par les Ordonnances de l'Empereur Charles. Or parce qu'il semble que cela ayt allumé la guerre dans la Flandre, ie ne croiray pas perdre mon temps si ie m'estends sur ce sujet & que ie le traite exactement. Comme la Religion a tousiours esté en grande consideration parmy les hommes, parce qu'elle rend à Dieu l'adoration & le culte, & qu'elle conserue aux peuples la tranquillité & la cócorde, on a tousiours soigneusement poursuiuy ceux qui ont entrepris de la troubler, principalement dans la Republique Chrestienne. Cette charge fut premierement administrée par les Euesques à qui elle appartient de droit; & en suite soit que l'Euesque ayant trop d'affaires ne pût pas vaquer à tout, soit qu'il arriue quelquefois qu'il s'absente de son troupeau, soit enfin que quelques-vns d'eux exercent leur charge sans beaucoup y prendre garde, & mesme auec beaucoup d'incapacité, on iugea qu'il estoit à propos que le Sainct Siege delegast quelques iuges extraordinaires, considerables par leur doctrine & par leur pieté, qui eussent droit de rechercher & de punir les Heretiques, & l'on appella ces iuges Inquisiteurs ou Commissaires Apostoliques. Ie trouue que ce dessein fut commencé il y a plus de quatre cens ans par le Pape Innocent troisiesme du nom, & qu'il enuoya contre les Heretiques Albigeois Sainct Dominique Fondateur de l'Ordre des freres Prescheurs, qui s'acquitta le premier de cette charge d'Inquisiteur auec beaucoup de gloire & de loüange. Cette façon d'agir contre l'Heresie fut receuë dans le mesme siecle & dans le siecle d'apres, par vn grand nombre de Nations Chrestien-

nes; & l'on crea en chaque Prouince quelques Inquisiteurs de la Foy, qui connoissoient des iniures faites à la Religion. Toutefois cela ne fut pas estably par tout de la mesme façon; car on se contentoit en quelques endroits aussi-tost que l'Heresie paroissoit d'enuoyer des Inquisiteurs qui n'estoient que pour vn temps, & que l'on reuoquoit aussi-tost qu'elle estoit esteinte. Il y auoit en d'autres lieux vn siege certain & perpetuel de l'Inquisition; mais aussi il y auoit des endroits d'où cette maniere de iustice estoit entierement rejettée, & où il n'estoit permis qu'aux Euesques d'informer contre les Heretiques. Cela fut dans Rome mesme diuersement obserué; car tantost les Iuges & les Magistrats ordinaires connoissoient de toutes choses, & il n'y auoit point d'Inquisiteur extraordinaire; Tantost il y en auoit plusieurs, qui dépendoient neantmoins d'vn ou de plusieurs Cardinaux, iusqu'à ce que Paul quatriesme ayant institué vne Congregation de quelques Cardinaux pour connoistre des causes de la Religion & de la Foy, il establit pour l'aduenir dans Rome cét auguste tribunal de l'Inquisition. Enfin pour faire obseruer plus exactement ce qui estoit prescrit sur ce sujet, on se seruit d'abord de la crainte qui semble marcher deuant les loix pour les faire respecter; & l'on ordonna des peines contre les Infracteurs, plus douces par les Constitutions des Papes que par celles des Empereurs. Car comme les Empereurs reconnoissoient qu'outre le Culte de Dieu, il importe à la tranquillité publique dont vn Prince est le deffenseur, de maintenir les Peuples dans la Religion de leurs Peres, & que tandis qu'elle est attaquée, il est impossible de conseruer le calme parmy les tempestes de l'Heresie, ils ordonnerent les mesmes supplices contre les Heretiques que contre les rebelles, comme estant esgalement ennemis de la Religion & de la Paix; de sorte neantmoins qu'on ne punissoit personne, qu'vn Iuge d'Eglise, dont l'office est de connoistre de l'Heresie, n'en eust rendu son iugement. Mais bien que cette coustume se soit tousiours obseruée dans les Prouinces Catholiques, & qu'elle ait esté plus exactement suiuie en quelques lieux, selon les maux soudains & inopinez qui naissoient par la malice des mauuais Chrestiens, toutesfois elle n'a esté obseruée en aucun lieu auec plus de

MARGVERITE DE PARME.

MARGVERITE DE PARME.

soin, & de seuerité qu'en Espagne, soit par vn zele particulier des Rois Catholiques, soit à cause de la corruption que les Estrangers qui s'estoient meslez dans leurs Estats y auoit apportée d'ailleurs. Or ce soin de la Religion se multiplia en suitte presque par toute la Chrestienté, à cause des maux qui se respandirent si auant, & dont vn seul homme fut cause, ie veux dire Martin Luther, la peste de son siecle & des suiuans, qui mediroit il y auoit long-temps contre le repos des Catholiques, la ruine & la desolation de l'Eglise. Tantost il commençoit ce funeste ouurage, & tantost il changeoit d'auis comme incertain de ce qu'il deuoit faire, ou plustost attendant l'occasion de faire reüssir son dessein: & enfin apres la mort de Maximilian, Charles son neueu estant paruenu à l'Empire, ce miserable Heretique recommença son entreprise, & fit esclater son crime. Il sçauoit bien que le commencement d'vn Regne est le temps le plus fauorable pour tenter des choses nouuelles; & comme la ieunesse de l'Empereur n'estoit pas encore instruite à regner, il ne la redoutoit pas, mais au contraire il la mesprisoit, s'imaginant que ce ieune Prince s'occuperoit plustost à l'establissement des affaires de son Empire qu'à la conseruation des choses qui concernoient la Religion. Ainsi ayant sollicité les Prouinces, à secoüer premieremenr le ioug de l'Eglise & en suite de leurs Princes, & mesme de l'Empereur, il diuisa en mesme temps l'Empire & la Religion. Cela fut cause que les Souuerains Pontifes firent vne Inquisition plus exacte de la Foy, & que les Princes Chrestiens se chargerent du mesme soin, selon que chacun deux auoit en recommendation la Religion & son Estat. L'Empereur Charles, de qui particulierement la Religion prophanée attendoit de l'assistance, estima qu'à l'exemple des Anciens Empereurs il deuoit establir des Loix dans les Prouinces de l'Empire & des Pays-bas, contre les corrupteurs de la Religion Catholique. C'est pourquoy au mesme temps que la consideration de ses Estats d'Allemagne & de Flandre, le fit monter au throsne de l'Empire auec la ioye de tout le monde, & auec cét applaudissement qui accompagne vne fortune fauorable, il condamna dans cette celebre assemblée de Vormes par les suffrages des sept Electeurs, des Princes de l'Empire, & de tous les Estats,

Martin Luther que le Pape auoit desia condamné; Et la mesme année qui estoit l'an mil cinq cens vingt & vn, il fit publier l'Arrest de sa condemnation par toutes les Prouinces de son patrimoine & de l'Empire. Mais d'autant que le mal ne diminuoit pas pour cela, & qu'au contraire comme les violences donnent de la force aux meschancetez, cette contagion auoit desia infecté quantité de grandes Villes, l'Empereur s'efforça d'apporter vn remede à cette furieuse maladie qui se repandoit par tout. Il fit chastier quelques coupables, il fit publier des Edicts plus rigoureux qu'il reïtera par sept fois, il demanda mesme au Pape des Inquisiteurs de la Foy; & les ayant enfin receus, il ordonna pour leur asseurance, & pour confirmer leur authorité, beaucoup de choses qui sont prescriptes par l'Edict de l'an mil cinq cens cinquante. Mais cette nouuelle forme de iustice apporta auec elle dans les Pays-bas plus de crainte & de terreur, que de respect & de reuerence. Car encore qu'elle fut receuë en quelques endroits, neantmoins ceux du Brabant qui disoient que par ce moyen on attaquoit leur liberté, se seruant de l'occasion se deschargerent de ce joug sur la fin de l'année mil cinq cens cinquante, en vn temps que la Diete d'Ausbourg, & le Concile de Trente en partie, & en partie aussi les guerres qui naissoient continuellement les vnes des autres dans l'Affrique, dans la Hongrie, dans l'Italie, dans l'Allemagne, & dans la Flandre, appelloient l'Empereur autre part. Et bien que le Roy Philippes eust confirmé par vn nouuel Edict les ordonnances de son pere aussi-tost qu'il eust pris la possession des Pays-bas, toutefois il n'auança pas les affaires, se trouuant de nouueau engagé dans la guerre qui commença entre luy & les François l'année mesme qu'il fit publier son Edict, & qui continua trois ans de suite auec beaucoup de violence. Enfin en l'année 1559. aussitost que la fin de la guerre luy eust donné le temps de songer à d'autres choses, il employa tous ses soins à l'affermissement de la Religion; & en partant de la Flandre, il donna ordre à la Gouuernante sa sœur & à l'Euesque Granuelle, de prendre garde que les Edicts de Charles qu'il auoit confirmez luy-mesme en faueur des Inquisiteurs, fussent religieusement obseruez. Voila donc l'estat des choses, voila les

MARGVERITE DE PARME.

MARGVERITE DE PARME.

Edicts de l'Empereur Charles, voylà les commencemens & les progrés de l'Inquisition contre l'Heresie. Mais lors que Marguerite Duchesse de Parme voulut enfin accomplir ce qui luy auoit esté enjoint, & qu'elle commença d'en communiquer auec les Gouuerneurs des Prouinces, elle reconnut qu'il estoit bien plus difficile d'executer les ordres que de les donner. Il sembloit que les Magistrats ne les receussent qu'à regret; quelques-vns des Nobles ne promettoient leur secours qu'auec ambiguité; d'autres disoient absolument qu'il n'estoit pas temps alors de retourner à cette pierre où l'on auoit si souuent choppé. Les Brabançons qui auoient secoüé le ioug sous l'Empereur Charles, & qui en la presence du Roy Philippes n'auoient pas voulu le receuoir, s'en chargeroient-ils maintenant à la voix d'vne femme qui estoit leur Gouuernante? Il n'y a parmy le peuple ny moderation ny milieu, vous le voyez premierement dans la consternation & en mesme temps dans l'audace. Maintenant il craint, maintenant il espouuente, selon qu'il est agité par la puissance des plus grands & par le souffle des Heretiques. On tenoit mesme parmy la multitude des discours contre le Roy, qui paroissoient bien estre venus d'ailleurs dans la bouche de la multitude. *Pourquoy*, disoit le peuple, *le Roy auoit-il fait tant d'Euesques s'ils ne pouuoient pas deffendre & maintenir la Religion? Estant ordonné par les Conciles que les Pasteurs des ames qui agissent laschement quand il est question de purger les peuples de l'Heresie, soient despoüillez de leurs charges. Que les Euesques fassent donc ce qui est de leur dignité; ou bien qu'ils quittent le personnage dont ils ont esté indignement reuestus, bien qu'il eust esté plus à propos qu'on ne les eust point créez, & qu'on n'eust point espouuanté la Flandre par vn si grand nombre de Mitres.* On disoit que depuis beaucoup de *siecles la Religion florissoit dans la Flandre par la seule diligence des Magistrats sans la pompe de cette seuerité Pontificale, & sans tous ces Edicts de l'Empereur Charles. Pourquoy doncy adjoûter ces nouueaux Inquisiteurs, & ces terreurs enuoyées d'Espagne? Que cela estoit pour la plus part de l'inuention de l'Euesque Granuelle, qui pour auoir des supplians vouloit faire des mal-heureux & des coupables; qu'il falloit persuader, & non pas commander la Religion; Que veritablement*

Charles auoit eu de pieuses intentions en faisant ces loix, mais qu'on sçauoit par experience que la Religion n'en pouuoit receuoir aucun bien, & que tous les iours l'Estat en receuoit beaucoup de mal; Que quand on auoit commencé d'oster la liberté aux marchands, le commerce auoit commencé de cesser au grand desauantage de tous les Flamans, & principalement de ceux d'Anuers, dont la richesse ne consiste que dans le commerce. Enfin on disoit que si les priuileges ont quelque force, ny Charles, ny Philippes, ny quelque autre Prince qui auoit iuré la conseruation des priuileges du Brabant, & promis de ne point establir parmy ces peuples de nouuelles formes de iugemens, ne pouuoit contraindre les Flamans à receuoir l'Inquisition, & à souffrir la seuerité des Edicts. Toutefois la Gouuernante ne s'esbranla point pour tous ces bruits; on ne laissa pas cependant de punir les coupables, & outre cela on publia dans les Pays-bas le Concile de Trente, qui estoit alors finy. Le peuple en murmura ouuertement en quelques endroits; il arracha des mains des bourreaux les condamnez à demy morts; il fit dans les Villes des assemblées secrettes; il en fit bien-tost à decouuert dans la campagne; il y eut mesme des Nobles qui s'assemblerent, & qui iurerent entr'eux ie ne sçay quelle alliance; on sema des libelles parmy le peuple; des trouppes de supplians presenterent des Requestes à la Gouuernante, auec tant de tumulte & si peu de succez, qu'encore qu'on apportast quelque temperament aux Edicts de l'Empereur, qu'on eust obtenu le pardon de ceux qui auoient failly, & cessé d'enuoyer des Inquisiteurs, où il n'y en auoit point eu auparauant, on n'empescha pas neantmoins, qu'vne trouppe d'Heretiques ne se répandist des lieux voisins dans les Pays-bas; que leurs Ministres ne vinssent iusque dans les places publiques attaquer insolemment la Religion; qu'vne foule de peuple & d'hõmes perdus se ioignant à leur party, ne portassent leur fureur iusques dans les Eglises; qu'ils n'en pillassent les tresors; qu'ils ne profanassent les choses sainctes; & que sans auoir de Chef qui se declarast ouuertement pour eux, ils ne fissent esclatter la reuolte & la rebellion par des violences, par des voleries, par des brigandages. Enfin comme en renouuelant les Edicts de l'Empereur, en voulant establir l'Inquisition, & en faisant publier le Concile

MARGVERITE DE PARME.

Margverite de Parme.

de Trente, le Roy faisoit en mesme temps beaucoup d'entreprises fascheuses, & qui déplaisoient aux peuples ; quelques-vns disoient qu'il auoit irrité la patience des Flamans, que les choses estoient venuës à cette extremité par sa seule rigueur, & que par sa seuerité il auoit conuerty la colere des peuples en cette effroyable tempeste dont le bruit soudain & impreueu, s'estoit comme par vn prodige respandu par toute la Flandre. Toutefois il s'en trouuoit d'autres qui deschargeoient entierement le Roy. Ils representoient qu'il n'auoit pas esté l'auteur de ces Edicts ny de ces Inquisitions, qu'il auoit seulement confirmé les Ordonnances de son Pere, & ces Inquisiteurs de la Foy que son Pere auoit fait venir de Rome en Flandre ; Que pour cela ny le Roy ny l'Empereur son Pere n'auoient point estably de nouuelles formes de iugemens contre les priuileges de la Flandre en introduisant des Inquisiteurs, puisque leur iurisdiction n'estant pas ordinaire mais deleguée, ne pouuoit estre appellée vne nouuelle forme de iugement. Ainsi ils donnoient de hautes loüanges à la pieté du Roy, qui preferoit aux menaces & aux souleuemens des peuples l'autorité du Pape & des Conciles, & qui ne croyoit pas agir auec imprudence en introduisant le premier dans ses Prouinces, ce qui auoit esté ordonné contre l'Heresie, par les plus sages Administrateurs de la Republique Chrestienne. Mais ie croy que ce seroit vne curiosité inutile que de vouloir examiner plus long-temps les diuers iugemens qu'on a faits sur ce sujet ; veu mesme que ie suis persuadé que les choses que i'ay dites iusques icy n'ont pas esté les principales causes des troubles de la Flandre, bien qu'elles y ayent contribué en quelque sorte. Maintenant ie fais dessein de les mettre en euidence, afin que ceux qui liront cette Histoire apprennent par l'exemple des Pays-bas, d'où procedent ordinairement les troubles des Royaumes & des Republiques.

Il arriue rarement que la Noblesse se mette en peine des mesmes choses qui troublent le peuple ; neantmoins comme si les mesmes maux menaçoient les vns & les autres, il arriue bien souuent que la Noblesse conspire auec le peuple, non pas pour le soulager ou pour trauailler au bien commun, mais pour destourner par l'assistance d'autruy ce qui peut luy

estre

estre contraire, & faire secrettement ses affaires lors qu'on croit qu'elle s'employe pour les interests du public. Il ne faut point douter que l'Heresie n'ait esté parmy le peuple le commencement des troubles. Elle y auoit esté introduite en partie par quelques Marchands Estrangers, qui portent souuent cette peste auec leur marchandise, en partie par les trouppes des Suisses & des Allemans, dont l'Empereur Charles & le Roy Philippes s'estoient seruis assez long-temps dans les guerres passées ; & en partie aussi par les bannis & les fugitifs d'Angleterre, dont la plusparr vindrent s'establir en Flandre, lors que Marie voulant purger son Royaume d'Heresies, en chassa pour vne fois par des Edicts & par des supplices iusqu'à trente mille Heretiques qui estoient venus d'ailleurs chercher vne habitation dans cette Isle. Mais si l'Heresie nâquit dans la Flandre principalement par les moyens que ie viens de dire, elle y fut nourrie, & augmentée par les peuples voisins qui se mesloient parmy les Flamans, & qui se confondoient auec eux par le commerce d'vne mesme langue, & par la ressemblance des mœurs: & le Rhin & la Meuse ne portent point tant d'eau dans les Pays-bas, que ces Fleuues d'Allemagne & de France y portoient de contagion par les erreurs de Luther & de Caluin. Ie ne parleray point des Anabaptistes qui y venoient en plus grand nombre de la Vestphalie, & de la Frise, parce qu'à cause du voisinage ils y estoient receus plus cherement que les autres; & qu'ils y estoient considerez, pour ainsi dire, comme les enfans de la maison. Ainsi vne partie de la multitude ayant esté corrompuë & infectée par ces diuerses Heresies, elle deuint plus audacieuse enuers ses maistres, & plus hardie à deffendre son libertinage; & aussi-tost qu'elle en trouua l'occasion, elle commença à songer à des nouueautez, & à exciter peu à peu ces desordres dont nous sçauons par experience que l'Heresie est l'origine. En effet il est rarement arriué que la Religion ait changé toute seule dans vn Estat: Autãt de fois qu'on a leué cette ancre sacrée, autant de fois on a veu flotter le vaisseau de la Republique parmy des rochers & des escueils. Et certes il ne faut pas s'en estonner; l'Heresie est vn commencement & vn apprẽtissage de Rebellion: en mesme temps qu'elle chasse de l'esprit des hommes le respect & l'obeïssance de

MARGVERITE DE PARME.

MARGVERITE DE PARME.

Dieu, elle enseigne à mespriser les puissances humaines. N'est-il pas manifeste que toute la sagesse des Heretiques de nostre siecle se termine à ce point qu'ayant osté de la Religion Catholique ce qui semble le plus seuere, & sous pretexte d'vne ferme confiance en la misericorde Diuine, ayant destruit entierement la crainte de Dieu, ils ostent aux hommes qui ont desia banny de leur ame toute apprehension de la Iustice du Ciel, le respect & la Religion, iusqu'à leur persuader qu'il n'y a point de Diuinité. Or quiconque s'est laissé persuader vne maxime si dangereuse, & a chassé de son esprit celuy que la Nature luy a donné pour son souuerain Seigneur, mesprisera ses Princes aussi facilement que ceux qui sont sortis de l'obeïssance du Roy dédaignent les moindres Magistrats. I'ay tousiours consideré, comme vne merueille entre les choses du monde, que dans le Gouuernement des Estats & des Royaumes tant de milliers d'hommes obeïssent à vn seul, & ne craignent qu'vn seul homme. Cela se fait sans doute par le consentement des peuples, & ce consentement est confirmé, principalement par le respect & par la crainte, parce qu'il est de l'interest de chacun en particulier que le general demeure dans l'obeïssance. Mais il n'y a rien qui combatte plus ouuertement ces appuys des Empires que l'Heresie, dont les fauteurs & les partisans, sous pretexte de la liberté Chrestienne, declament sans cesse auec aigreur contre la vie & les mœurs des Princes en presence de la multitude, qui est rarement sourde en ces occasions; & partant il ne faut pas s'estonner si la multitude gaignée par leurs instructions, comme par des preceptes de saincteté rauit à ses Princes l'autorité de commander, & s'affranchit elle-mesme du deuoir de l'obeïssance. S'il est naturellement imprimé dans l'esprit de tous les hommes d'auoir de l'auersion pour leurs Maistres, & de ne pouuoir endurer la subjection qu'auec quelque repugnance; que feront des personnes qui sont emportées par des persuasions eloquentes, cõme par des vents impetueux, & de qui le pretexte de la Religiõ fait l'assurance & la hardiesse? C'est assez, & ce sera encore assez pour la posterité de regarder les exemples des Pays de delà les Alpes que l'Heresie a si souuent fait armer contre leurs Maistres, à la desolation des peuples & à la ruine des Prouinces, par

les discours seditieux d'vn petit nombre de meschans : Estant veritable, comme i'ay dit, qu'on ne sçauroit toucher à la Religion sans causer dans l'Estat de dangereux mouuemens. Mais bien que iusqu'à ce temps-là l'Heresie n'eust pas fait de grands progrez dans la Flandre, & qu'elle n'eust pas tant de partisans qu'on pûst beaucoup apprehender sa faction, puisque la meilleure partie du peuple n'estoit pas encore corrompuë ; Toutefois lors que ce peuple eut commencé d'apperceuoir qu'on augmentoit le nombre des Euesques, qu'on publioit les Edicts de l'Empereur, & qu'on establissoit des Inquisiteurs de la Foy, il se ioignit aux Heretiques, qui remonstroient ouuertement que toutes ces choses ensemble contribuoient à la ruine de la liberté. Car depuis qu'elle a esté confirmée aux Flamans par de si grands priuileges, ils ont tousiours esté ambitieux de la maintenir : & d'ailleurs comme ils auoient esté Gouuernez par des femmes durant les quarante années dernieres, ils l'auoient aussi vsurpée auec plus d'authorité & de confiance. Adjoustons à cela les dernieres guerres qui furent de longue durée ; car c'est vn temps où les armes apportent beaucoup de licence, & durant lequel le Prince void, pour ainsi dire, l'Estat diuisé entre luy & la multitude armée. C'est pourquoy on ne doit pas trouuer estrange si le peuple de Flandre deuenu audacieux par la guerre & par vne longue liberté, s'estant meslé auec les Heretiques, & s'animant à la reuolte par l'instigation de ces factieux, se monstra plus desobeïssant que de coustume aussitost que l'occasion s'en presenta ; & si ne voulant plus escouter les commandemens, ny se charger d'vn faix qui luy sembloit nouueau, il commença d'esperer de plus grandes choses par les grands exemples qu'il auoit deuant les yeux : Car il estoit spectateur des tragedies de la France, où les Heretiques apres le tumulte d'Amboise auoient pris tant de licence par la force & par les armes, que s'estant rendus formidables au Royaume, il les fallut prier de ne point passer plus auant. Toutesfois l'Heresie, qui auoit excité le peuple, n'eust iamais fait dans la Flandre les progrez que nous y auõs veus, si elle n'eust esté soustenuë par les soins & par l'assistance de la Noblesse. En effet si elle manque de cét appuy, veritablement elle se peut glisser, mais elle rampe par terre, &

MARGVERITE DE PARME.

MARGVERITE DE PARME. l'on peut la fouler aux pieds. Il y auoit donc en ce temps-là vne infinité de Nobles qui estoient si ennemis des Espagnols que le peuple pouuoit beaucoup esperer de leur alienation & de leur hayne. Cette indignation venoit en partie de ce qu'ils auoient esté trompez dans leurs esperances, en partie d'vne ialousie de Cour qui auoit commencé du temps du Roy Philippes par des haynes secrettes, & qui passa en suite par des inimitiez descouuertes iusqu'à la desolation publique aux yeux mesme de la Gouuernante. Car au commencement du Regne de Charles, les grands Seigneurs de Flandre auoient les commandemens; & dans la Cour aussi bien que dans la guerre les Flamans auoient les premieres charges. Mais depuis, comme la fortune de l'Empereur qui florissoit de iour en iour eust attiré en foule aupres de luy tant de grands hommes d'Italie, d'Espagne, & d'Allemagne, il fut necessaire de partager entr'eux & la faueur & les emplois; & d'ailleurs la grandeur de l'Empire, & l'importance des guerres que l'Empereur auoit sur les bras, l'obligerent de se seruir indifferemment de tous. Neantmoins il ne sembloit pas que les Flamans en prissent l'allarme, parce qu'ils connoissoient que l'Empereur auoit pour eux vne particuliere inclination, & qu'ils rapportoient à la gloire de leur Patrie de ioindre leur peine & leur trauail auec la peine & le trauail de ces Estrangers. Mais lors que Philippes vint d'Espagne enuironné d'vn grand nombre de Seigneurs Espagnols, & que comme on disoit par tout, il se fut rendu inaccessible & en particulier & en public, les Flamans s'offencerent peu à peu du trop grand credit que les Espagnols auoient aupres de luy, & conceurent bien-tost de la hayne pour leurs façons de faire, & pour cette grauité que la Nation Espagnole conserue inuiolablement par tout; enfin leur affection se retira peu à peu du Roy qu'ils ne pouuoient voir qu'auec despit, si dissemblable de son pere. Car l'Empereur qui estoit de facile accez, & à qui l'on pouuoit parler sans peine, s'abaissoit auec les siens comme vne personne priuée, se croyant assez considerable, & assez bien deffendu par sa Majesté toute seule: Et comme il auoit l'esprit souple, & esgalement susceptible de toutes choses, il se reuestoit si facilement des mœurs estrangeres qu'il n'estoit pas

moins Alleman auec les Allemans, moins Italien auec les Italiens, moins Espagnol auec les Espagnols, qu'il estoit Flaman auec ses Flamans. Au contraire Philippes affectoit par tout d'estre & de paroistre Espagnol; il parloit peu, & ne parloit iamais qu'Espagnol; il se monstroit rarement en public, & sembloit en se cachant pretendre à la veneration; enfin il ne changea rien ny de cét habit, ny de toute cette pompe qu'il auoit apportée d'Espagne. Cette maniere d'agir fut prise pour orgueil & pour dédain, par des esprits desia esmeus, & qui s'estoient eux-mesmes dégoustez de cette difference de moeurs. On rapporte que l'Empereur auoit aduerty son fils de prendre garde à cela, & que s'estant offencé des discours que quelques Espagnols tenoient contre les Flamãs, il dit en presence du Prince d'Orange & du Comte de Bossu, qu'il preuoyoit bien que par les conseils des flateurs la Flandre seroit quelque iour en danger. Mais bien qu'apres le depart de Philippes on vit cesser les troubles domestiques à cause des guerres qu'il fallut soustenir contre les François, & des occupations que la Noblesse auoit au dehors; Toutefois la guerre estant acheuée, les contestations de la Cour se renouuellerent auec d'autant plus d'ardeur, que les principaux des Flamans s'imaginoient qu'on deuoit de plus grandes recompenses à leurs trauaux, & à la fidelité qu'ils auoient monstrée durant la guerre. Ils n'estimoient pas qu'on leur eust satisfait par les Gouuernemens des Prouinces que le Roy leur auoit donnez deuant son depart; ceux qui auoient esté oubliez s'imaginoient auoir receu vne iniure, & ceux dont on auoit fait le choix ne s'imaginoient pas auoir beaucoup receu, parce qu'ils s'estoient promis dauantage. Outre cela comme le Comte d'Egmont, & le Prince d'Orange estoient plus ambitieux que les autres, & que l'vn & l'autre s'estoit puissamment persuadé que le Gouuernement de toute la Flandre luy estoit deu, tout ce qui leur arriua de moindre que leur esperance, perdit dans leur opinion la grace & la qualité de bien-fait. Dela nâquirent les mescontentemens que les Princes doiuent craindre sur toutes choses, quand quelques-vns ont moins receu qu'ils n'esperoient, encore que bien souuent ils ayent plus esperé qu'ils ne deuoient. Et certes Cesar ne fut pas tué par les

MARGVERITE DE PARME.

MARGVERITE DE PARME.

Seneque l. 3. de la Colere, ch. 30.

amis de Pompée, mais par ses propres amis, dont il n'auoit pas assouuy les esperances insatiables, comme si ayant beaucoup receu, c'estoit vne espece d'iniure que de n'auoir pas receu dauantage. Desia dans les conferences particulieres des Nobles, ces considerations seruoient de matiere à leurs plaintes, *Que les Espagnols estoient tout aupres du Prince; Qu'il sembloit que les Flamans qui les accompagnoient, & qui ne se remuoient que par eux, fussent les ombres des Espagnols; Que le Roy ne communiquoit les plus importantes affaires qu'auec Ferdinand de Tolede Duc d'Albe, Ruigomes de Silua, & le Comte de Feria, qui estoient seuls admis dans le Cabinet; Que pour eux ils n'estoient appellez au Conseil que pour resoudre des choses qui estoient desia resoluës, & estre trompez par vne apparence d'honneur; Que ce n'estoit pas là l'effet que l'Empereur faisoit esperer de la bien-veillance de son fils, ny le prix & le salaire qui estoit deu à leurs trauaux & à leur fidelité; Qu'ils ne deuoient pas souffrir d'estre chassez de leur maison par des Estrangers, & d'estre mis si bas au dessous des Espagnols, au mespris de la gloire & de la reputation des Flamans.* Toutefois ils le souffrirent tandis que le Roy demeura dans la Flandre, soit qu'ils ne fussent pas assez forts contre la presence & la Majesté du Prince, soit qu'ils conseruassent leur fidelité dans leur mescontentement. Ainsi ils ne firent rien au delà de leurs plaintes particulieres, si ce n'est qu'ils en conceurent vne haine plus opiniastre contre les Espagnols, & qu'ils augmenterent l'auersion que le peuple auoit desia contre le nom seulement de la Nation Espagnole. Les grands Seigneurs de Flandre s'estoient persuadez que quand le Roy seroit en Espagne, & qu'il n'y auroit plus d'Estrangers dans la Cour, ils auroient toute l'autorité & la puissance aupres de la Duchesse de Parme leur Gouuernante: mais ils eurent en vain cette opinion, puis qu'ils rencontrerent en la seule personne d'Antoine de Granuelle l'emulation & la haine de tous les Espagnols ensemble. Mais d'autant que sa puissance mit le trouble dans la Cour, & qu'elle fut presque cause de la ruine publique, il me semble qu'on ne trouuera pas mauuais que ie parle en cét endroit de la naissance & des qualitez de ce personnage.

MARGVERITE DE PARME.



ANTOINE PERRENOTTE CARDINAL DE GRANVELLE.

ANTOINE Perenotte nasquit à Besançon, Ville du Comté de Bourgogne, & eut pour pere Nicolas Seigneur de Granuelle, qui sortoit d'vne famille d'entre le peuple, & qui selon quelques-vns, estoit fils d'vn Serrurier; mais s'il estoit de basse naissance, il estoit des premiers & des plus considerables par sa prudence & par son esprit. Il succeda en la charge de Chancelier de l'Empereur au Cardinal de Gattinare, il fut le confident de tous ses secrets, & eut tout le maniment des autres affaires de ce grand Prince. Il presida à Vormes au nom de l'Empereur dans l'assemblée des Deputez de toute l'Allemagne; il fut depuis enuoyé d'Espagne à Trente pour augmenter le bruit & la reputatiõ du Concile en promettant que l'Empereur y viendroit en personne, & pour espier les occasions qui se pourroient rencontrer

MARGVERITE DE PARME.

dans cette celebre assemblée de toutes les Nations Chrestiennes, de procurer les auantages de son Maistre. Il fut choisi par dessus tous pour porter par l'Allemagne les Ordres de l'Empereur, pour mettre la paix entre les Princes de l'Empire, pour les attirer au party de Charles, pour exhorter les Villes libres à donner du secours à Ferdinand Roy des Romains, pout obliger tout le monde d'auancer les affaires du Concile, pour affermir la cause de la Religion, la resolution de la guerre, & les droicts de l'Empire. Il marcha tousiours d'vn pied ferme, aussi bien parmy les affaires espineuses de la Cour que parmy de si beaux emplois; & par vn succez assez rare aux fauoris des Princes, il se conserua vingt ans entiers iusqu'au dernier iour de sa vie, la grace & l'amitié de l'Empereur. Il fut encore heureux en ce qu'ayant eu plusieurs enfans, il les establit tout ensemble dans l'honneur & dans la puissance, & sur tous Antoine qu'il laissa pres de l'Empereur comme heritier de ses charges, & de tous les secrets de l'Estat, & pat consequent de sa faueur. Mais comme Antoine de Granuelle auoit l'esprit excellent, & qu'il estoit aydé par les sciences qu'il auoit apprises auec applaudissement dans les plus celebres Academies de l'Europe, il acquit facilemẽt sous la conduite de son pere cette parfaicte prudence qui est requise dans les affaires. De sorte qu'ayant esté appellé à l'administration de l'Estat, il fit connoistre à l'Empereut qu'il n'estoit pas tant appuyé par les merites de son pete que par sa propre vertu. Il l'esgalla en beaucoup de choses, & le surpassa en beaucoup d'autres, principalement par la viuacité de son esprit, ayant bien souuent lassé cinq Secretaires, en leur dictant en mesme tẽps des lettres en diuerses langues, car il en sçauoit sept parfaitement. Mais sur tout il surpassa son Pere par son eloquence, en quoy l'on dit qu'il ne cedoit à personne de son siecle. Il n'auoit que vingt & quatre ans, & son Pere viuoit encore, lors qu'estant desia Euesque d'Arras, il parla si hautement, & auec tant de force dans le Concile de Trente pour l'Empereur Charles-Quint. Il fut receu entre les principaux Conseillers de l'Empire & de Flandre; il accompagna l'Empereur dans ses fameuses expeditions; & paya quelquefois de sa personne dans les occasions de la guerre. Il fut enuoyé en Ambassade aux Princes, & aux Republiques, & executa beaucoup

beaucoup de choses par la seule force de son eloquence qu'il sçauoit conduire auec vne merueilleuse sagesse, sans qui l'eloquence est vne abondance importune, & la maladie d'vn esprit qui ne sçauroit se retenir. Lors que l'Empereur se fut dépoüillé de l'Empire, il passa de son seruice au seruice du Roy Philippes auec vn tesmoignage glorieux de son merite & de sa vertu; car on publioit en ce temps-là que l'Empereur auoit dit en partant de Flandre qu'Antoine de Granuelle estoit le seul dont il auroit souhaité que son fils se fut seruy dans ses plus importantes affaires. Mais d'autant que Granuelle n'ignoroit pas que ces sortes de recommandations n'ont de la force que tandis qu'elles sont nouuelles, & que quand elles vieillissent, & que les Grands commencent à en perdre la memoire elles deuiennent quelquefois odieuses, comme si elles estoient des commãdemens, plustost que des recommandations, il se hasta de meriter l'affection de son Prince par son adresse & par sa conduitte. Encore qu'il soit difficile de plaire au successeur, qui bien souuent n'a pas les mesmes inclinations, toutesfois Granuelle vint à bout de toutes choses par l'assiduité de ses seruices, & comme il auoit l'esprit adroit, il fut bien-tost Espagnol auec vn Prince Espagnol. L'ardeur qu'il auoit d'asseurer la Religion contre les Heretiques, en quoy il s'accordoit merueilleusement auec l'intention de son Maistre; son esprit qui n'estoit point importun dans la poursuite des honneurs, & qui estoit bien capable de ceux qu'on luy pouuoit presenter; l'adresse qu'il auoit à reconnoistre les sentimens de son Prince, & à descouurir par son visage ce qu'il vouloit luy cõmander deuant mesme qu'il s'exprimast par la parole; l'habitude qu'il auoit prise à supporter nuit & iour les plus insupportables fatigues sans dormir & sans manger; sa fidelité constante qui alloit au delà de ce qu'on peut s'imaginer de la sujetion d'vn homme de Cour, enfin toutes ces choses ensemble luy acquirent la faueur du Roy, & sans qu'il en pust douter luy confirmerent sa bien-veillance. Il luy profita sur tout d'auoir la connoissance des secrets de l'Empereur, par le moyen desquels Philippes pouuoit se descharger d'vne partie des soins & des inquietudes que donne la conduitte des grands Estats. Tout cela fut cause que durant les quatre années que le Roy de-

MARGVERITE DE PARME.

MARGVERITE DE PARME.

meura en Flandre, il ne cõclut presque rien ny pour les affaires priuées, ny pour les affaires publiques, ne fit point de paix ny de mariages, ne contracta point d'alliãce auec les Roys ou les peuples, n'appaisa point de discordes, ne s'entremit point des choses qui concernẽt l'Eglise & la Religiõ que par le cõseil & le ministere de Granuelle. Quãd mesme Philippe partit pour s'en aller en Espagne, il le laissa à Marguerite cõme le meilleur organe, & le principal appuy de son Gouuernement; & adjousta qu'il estoit du bien & de l'interest des Prouinces qu'elle se seruit de son Conseil, plustost que de celuy des autres. En effet il fut consideré de telle sorte, qu'il gaigna aupres de la sœur la place qu'il auoit euë aupres du frere; & par vne merueille qui arriue rarement, il conserua la mesme puissance dãs trois Cours toutes differẽtes. Il ne se faisoit presque rien ou en public ou en particulier sans le consulter auparauãt, & c'estoit assez de l'entendre pour en estre persuadé, pour estre de son opinion; tant il estoit adroit à proposer diuers auis, afin que le Prince eust la liberté de choisir, & qu'il le reconnust pourtant pour l'auteur de l'opinion qui estoit suiuie, & qu'il auoit renduë comme sienne en la touchant delicatement. Toutefois il agissoit auecque tant de modestie qu'il ne sembloit que marquer la chose qu'il falloit faire, bien loin de pretendre d'enseigner le Prince, & de l'obliger de loüer sa sagesse, ce qui est insupportable aux Grands. Ainsi comme Granuelle auoit tout ensemble la faueur & la puissance, il commandoit sous pretexte d'obeïr, & cachoit sa domination sous vne apparence de seruitude. Neãtmoins il n'auoit pas accoustumé de rien conclure sur le champ; mais suiuant vne coustume d'Auguste & de Tibere qu'il auoit renouuellée en son temps, il deliberoit auec la Gouuernante de la plus-part des affaires par lettres & par billets; i'ay vn gros volume de ces lettres qu'il luy enuoyoit à toute heure, encore qu'ils fussent dans la mesme ville & souuent dans la mesme maison. Pour moy ie m'imagine qu'il se gouuernoit de la sorte pour éuiter la hayne des Grands, & leur oster la ialousie, ou pour imprimer plus fortement ce qu'il vouloit persuader: mais il est difficile de trõper les yeux de la Cour. Personne n'ignoroit desia que la plus grande partie de ce qui se faisoit ou au dedans ou au dehors ne se fit par les conseils de Granuelle; & comme il arriue ordi-

nairemēt, l'opinion qu'on auoit de sa puissance & de sa faueur auoit fait tant d'impressiō sur les esprits qu'on croyoit mesme qu'il faisoit les choses qu'il ne faisoit pas. Le Prince d'Orange, le Comte d'Egmont, & les plus grands Seigneurs de Flandre n'apprehenderent pas beaucoup sa puissance en son commencement, parce qu'ils s'imaginoient qu'vn homme nouueau & qui n'estoit point connu par sa naissance, ne pouuoit entrer en comparaison auec eux; mais quand ils apperceurent que son autorité s'augmentoit de iour en iour, que tout le monde luy faisoit la Cour, & que les Nobles se rangeoient de son party, & luy offroient leurs seruices, alors ils le reconnurent pour leur riual; & parce que la balance estoit esgale entr'eux, ils commencerent à le choquer, & à se declarer contre luy. Cela se fit d'abord auec quelque sorte de ciuilité, & d'vne façon qui semble permise à ceux qui ne sont pas d'accord ensemble; mais ayant iugé par l'honneur qu'il receut de la pourpre, qu'il estoit infiniment aymé du Roy, & craignant que par des lettres secrettes il ne nourrist la mauuaise opinion que le Roy auoit desia des grands Seigneurs de Flandre, enfin leur hayne parut ouuertement, & sortit des bornes de la modestie. Il ne se faisoit point d'assemblées particulieres, ou en la presence de la Duchesse, qu'ils n'employassent le temps plustost en disputes qu'en consultations; & bien souuent ils n'auoient point de raison de n'estre pas d'accord d'vne chose, que parce que Granuelle en estoit d'accord. Il y eut peut-estre beaucoup de raisons que ie rapporteray en cét endroit qui les obligerent de luy tesmoigner tant de hayne. Le Comte Charles Lalin, & Simon Regnard auoient fait au nom du Roy Philippes vne tresue de cinq ans, auec Henry Roy de France, mais les conditions en déplaisoient à l'Espagnol. Cela fut cause que Regnard perdit l'amitié de Philippes comme ayant eu plus de part à la faute, selon le bruit qui en couroit. Regnard se doutant sur ie ne sçay quels indices qu'il auoit esté disgracié par le moyen de Granuelle, apres auoir fait contre luy beaucoup de plaintes inspira sa hayne au Comte de Lalin qui auoit esté Chef de l'Ambassade, & sur qui en cette qualité retomboient toutes les choses qui se disoient contre vne Ambassade qu'on soupçonnoit d'infidelité. Cette hayne passa iusqu'à Philippes de Mont-morency Comte

MARGVERITE DE PARME.

MARGVERITE DE PARME.

d'Horn, dont le Comte de Lalin auoit espousé la sœur, & deuint plus forte & plus violente, quand il vit qu'on luy auoit preferé dans la demande du Gouuernement de Gueldres, Charles de Brime Comte de Megue, car il attribua ce refus à Granuelle. Robert de Brederode eut vn mesme sujet de plainte ; il poursuiuoit l'Archeuesché de Cambray & auoit dans cette poursuitte la recommendation & l'amitié des Grands. mais Granuelle estoit contre luy, & obtint cét Archeuesché pour Maximilian de Bergues qu'il auoit sujet de fauoriser. En ce mesme temps Lazare Zuuande, qui auoit eu la conduitte des trouppes d'Allemagne dans la guerre de Hongrie & de Sainct Quentin, s'estant promis toutes choses de la faueur, & de l'amitié du Prince d'Orange, & du Comte d'Egmont, ne pût toutefois obtenir d'estre admis dans le Conseil, parce que Granuelle s'y opposoit, au moins on auoit cette opinion. Il ressentit viuement cette iniure, & tascha d'en communiquer le ressentiment à ses amis. Mais le Comte d'Egmont se croyoit plus offensé que personne, & disoit sur le sujet du Gouuernement d'Hedin que Granuelle s'estoit mocqué de luy : Mesme lors que l'Abbé de Trulle fut mort, le Comte d'Egmont ayant demandé cette Abbaye au Pape pour vn de ses parens, & Granuelle pour soy, ce dernier eut la preference, & l'emporta par dessus l'autre. Quant au Prince d'Orange, non seulement il ne pouuoit souffrir d'auoir esté priué par les menées du Duc d'Albe & de Granuelle, de l'esperance du Gouuernement de la Flandre entiere, mais il ne pouuoit aussi endurer qu'ils eussent empesché son mariage auec la fille de Christierne Duchesse de Lorraine, qu'il recherchoit il y auoit long-temps. Et bien que Marguerite fit ses efforts en beaucoup d'occasions pour faire perdre cette opinion qu'on auoit de la puissance de Granuelle, & qu'elle n'espargnast rien pour estouffer la hayne & l'enuie, cõtre la coustume de quelques grands, qui sont bien aises d'auoir quelqu'vn aupres d'eux sur qui ils se puissent descharger de la hayne qui leur est quelquefois deüe, toutefois elle ne pouuoit rien persuader aux peuples, qui prenoient mesme cét effort de la Gouuernante pour vne marque de l'affection qu'elle portoit à Granuelle. Ainsi la plus grande partie des Nobles animez contre luy par leurs haynes particulieres, ou

par les ressentimens des autres, taschoient de diminuer sa puissance, qu'ils consideroient comme vne injure qui leur auoit esté faite à tous en commun. Lors qu'ils estoient dans le Conseil, ils rejettoient ses sentimens par vne resolution qu'ils auoient prise entr'eux, & ressembloient plustost à des personnes qui se moquent, qu'à des personnes qui consultent. Ils le representoient au Roy par des lettres, & à la gouuernante par des plaintes, superbe & iniurieux à la Noblesse, & comme la ruine future des Flamans. Ils l'auoient desia rendu odieux aux peuples, à qui ils auoient persuadé que l'augmentation du nombre des Euesques, que le restablissement des Edicts de l'Empereur, que cette rigoureuse Inquisition qu'on auoit amenée d'Espagne, estoient des ouurages de l'ambition de Granuelle, qui se promettoit quelque sorte d'empire de cette seruitude des Flamans. Le peuple escoutoit librement tout ce qu'on disoit contre Granuelle, parce qu'il auoit pour luy de la hayne; & Granuelle mesme ne trauailloit pas à faire perdre cette opinion lors qu'il entreprenoit tout seul auec plus d'ardeur que de prudence de faire executer ce qu'on auoit resolu touchant la Religion. Comme il auoit le courage grand, & qu'il se confioit en ses forces, il méprisoit ouuertement les conspirations & les menaces de ses ennemis, en comparaison de la bien-ueillance du Roy, si ce n'estoit peut-estre qu'il contrefit ce mespris de peur qu'en tesmoignant qu'il craignoit d'estre renuersé, il ne fit croire à ses ennemis qu'on le pouuoit renuerser. Le peuple qui se portoit de iour en iour par sa propre inclination & par le commerce des Heretiques à vne vie plus licentieuse, autant par la hayne qu'il auoit pour Grãuelle sur qui il rejettoit tout ce que le Roy entreprenoit de rigoureux & de nouueau, que par l'amour qu'il auoit pour les Grãds qu'il estimoit ses protecteurs, & les vangeurs de la liberté des Flamans, commença volontairement de s'attacher à leur party, & d'obseruer soigneusement leurs volontez. Les grands qui furent bien aises de trouuer cette occasion de vanger leurs iniures particulieres, sous pretexte de deffendre le peuple, conceurent l'esperance de faire tomber leur riual, si par l'aide qu'ils dõneroient à la multitude, ils pouuoient rendre sans effet, ce que le Roy vouloit faire par le moyen de Granuelle en

MARGVERITE DE PARME.

despit de la multitude. C'est pourquoy quelques-vns ne receurent qu'auec repugnance l'ordre qui leur fut donné de faire restablir dans les Prouinces de leur Gouuernement ce qui regardoit la Religion, & l'execution des Ordonnances de l'Empereur. D'autres fauorisoient ouuertement la multitude, & luy persuadoient sans cesse de ne point souffrir qu'on erigeast ce nouueau tribunal, qui n'estoit rien qu'vne embusche que l'on dressoit aux ames foibles pour l'interest des Espagnols. Tous ceux à qui le desir de regner estoit plus considerable que la Religion, conniuoient auec les Heretiques qu'on voyoit venir de tous costez, nourrissoient secrettement les conspirations des seditieux, & faisoient enfin toutes choses pour faire connoistre combien c'estoit mal à propos que le Roy confioit tous les Pays-bas à l'orgueil de Granuelle. Ils tâchoient par mesme moyen, ou de luy faire perdre le Gouuernement de la Flandre, & peut-estre la faueur du Roy, ou de le tenir tousiours enueloppé dans le soins des troubles & des émotions populaires. Enfin ils virent l'vn & l'autre effet, & outre cela vne chose que plusieurs d'entr'eux ne meditoient pas: Ils virent que par la faction des Heretiques qui commençoit à s'esleuer, & par la licence des seditieux qui s'estoit augmentée, on se dépoüilla peu à peu de la modestie & de la crainte des loix; que beaucoup de Prouinces des Pays-bas sortirent du respect & de la fidelité qu'elles deuoient au Prince; & qu'vn grand nombre de personnes de condition ayant esté attirées au mesme party, on excita dans la Flandre de si horribles embrasemens qu'on n'a pû depuis les esteindre ny par le sang des peuples, ny par la ruine des villes, ny par la desolation des Prouinces. Tant il est veritable que les plus grandes choses naissent souuent des plus petits commencemens, & que les maux passent quelquefois plus auant & auec plus d'impetuosité qu'ils n'ont esté poussez par leurs auteurs; aussi n'est-ce pas vn effet de la mesme puissance que de ietter le feu dans les maisons, & de luy prescrire des bornes apres que l'on l'a ietté. Il est vray que plusieurs d'entre les Nobles souhaittoient ces seditions, & meditoient il y auoit long-temps quelque changement, & quelques nouueautez dans le gouuernement des Pays-bas; & ceux-là estoient de deux sortes: Les vns par vn desir d'v-

ne plus grande liberté, ou par la persuasion de leurs femmes qu'ils auoient espousées dans quelques villes d'Allemagne infectées de l'Heresie, perdoient de iour en iour la reuerence & le respect de la Religion Catholique; & panchant par ce moyen vers le party des Heretiques ils le fomentoient sans honte, & souhaitoient qu'il deuint le plus puissant à la ruine de la vraye Religion. Les autres ayant dissipé leurs biens & leurs richesses auoient besoin des troubles de l'Estat pour soustenir leur condition & leur dignité. En effet vn grand nombre des Nobles s'imaginant qu'il eust esté honteux aux Flamans de se laisser vaincre par des Estrangers, & principalement par les Grands d'Espagne en la magnificence des habits & des armes, en la quantité des seruiteurs & des suiuans, au nombre & en l'équipage des cheuaux, auoient dans ces combats d'honneur espuisé de grandes richesses, auec plus de perte que les Espagnols qui estoient pour la pluspart beaucoup plus riches que les Flamans. C'est pourquoy comme ils n'auoient plus de fonds ny de patrimoines capables de continuer ces despenses, ne laissant pas neantmoins auec vn petit bien d'auoir encore vn grand courage qui vouloit conseruer son estime; & que d'ailleurs les Heretiques promettoient aux Nobles, & principalement aux Gouuerneurs des Villes où ils s'estoient retirez de grandes sommes d'argent, s'ils les vouloient prendre en leur protection, & empescher qu'ils ne fussent chassez ou punis, comme on l'obseruoit en ce temps-là, quelques-vns se resolurent de soustenir la cause de ces Heretiques; & considerant leur interest plustost que le salut & la tranquillité des peuples, ils abusoient par leurs feintes & par leurs dissimulations la Gouuernante & Granuelle, qui ne pensoient de leur costé qu'à pacifier tant de tumultes. Enfin ils n'estoient pas faschez de ces troubles & de ces seditions où ils faisoient vn commerce qui leur estoit si profitable.

MARGVERITE DE PARME.



GVILLAVME DE NASSAV PRINCE D'ORANGE GOVVERNEVR DE LA OLLANDE ET DE LA ZELANDE.



AIS toutes ces causes diuerses dont i'ay parlé iusques icy, & que nous auons descouuertes en partie parmy le peuple, & en partie parmy la Noblesse se rencontrerent toutes ensemble en la personne du Prince d'Orange: & pour monstrer cela clairement, ie descriray son origine & son esprit, & par quels moyens il arriua à la puissance, m'imaginant que ce discours est necessaire, & qu'il ne déplaira pas aux Lecteurs. Ie representeray ce grand homme, afin que ceux qui le verront durant l'espace de seize ans conduire de si grandes armées & combattre dans vne fortune si diuerse, puissent auoir deuant les yeux, & ses mœurs, & son genie, & comme vne image de luy-mesme. La maison de Nassau fut dés son cõmencement illustre dans l'Allemagne; mais Adolphe de Nassau estant paruenu à l'Empire la rendit auguste, & en fit vne maison

maison Imperiale. Le Comte Othon la transporta en Flandre il y a enuiron deux cens ans, où elle fut affermie par Engilbert premier son petit fils, pere du bisayeul de Guillaume Prince d'Orange dont nous parlons, & par Engilbert second, petit fils du premier & grand Oncle de Guillaume. Cette maison ayant esté augmentée dans les Pays-bas de beaucoup de Villes, & d'vn grand nombre de richesses, par les alliances & les mariages, commença à deuenir considerable parmy les Flamans, & s'accrut par la Principauté d'Orange qui passa depuis de la maison de Chalon en la maison de Nassau. Car Henry Oncle paternel eut de Claude de Chalon sœur de Philebert de Chalon Prince d'Orange, vn fils qui fut appellé René. René apres la mort de Philebert son oncle maternel qui fut le dernier de la maison de Chalon, succeda à la Principauté d'Orange, à condition qu'au lieu du nom de Nassau, il prendroit celuy de Chalon. Mais René estant mort aussi sans enfans, la Principauté d'Orange & tous les autres biens qu'il auoit possedez en grand nombre dans la Franche-Comté, passerent par la faueur de Charles-Quint à Guillaume son cousin dont nous parlons. Il nasquit l'an mil cinq cens trente-trois, aisné de quatre freres. On rapporte que son pere qui s'appelloit aussi Guillaume, consulta sur la fortune de ses enfans Philippes Melancton, qui se mesloit de faire des Horoscopes, personnage plus fameux par sa profession que par sa science; & qu'il luy fut respondu que la fortune de guillaume estoit inegale. Que premierement les estoilles luy promettoient de grands honneurs, qu'en suite il entreprendroit de grandes choses, mais qu'enfin il termineroit sa vie par vne auanture mal-heureuse. Ie n'ay pû apprendre ce qu'il predit des trois autres; Peut-estre que la prediction n'eut point de succés, & que cela fut cause qu'on n'en parla point, de peur de diminuer l'autorité de cét art, & de luy oster sa reputation. Quoy qu'il en soit, l'Empereur Charles retira guillaume Prince d'Orange encore ieune d'aupres de son pere, qui s'estoit fait Lutherien, & le donna à la Reine Marie sa sœur, & quand il fut vn peu plus grand il le fit page de sa Chambre. On dit que sa gentillesse & son naturel pleurent infiniment à l'Empereur, parce qu'il ne sortoit iamais de la modestie, & que ne s'offrant point par osten-

MARGVERITE DE PARME,

Margverite de Parme.

tation au commandement de son Prince, il ne laissoit neantmoins eschapper aucune occasiõ de seruir; Enfin il se gouuernoit de telle sorte, qu'il se faisoit estimer plus digne de la faueur, qu'ambitieux de la receuoir. De la chambre où il demeura pres de neuf ans, l'Empereur le fit passer dans la guerre, & luy donna la charge de Colonel de la Caualerie des Pays-bas. Et mesme quand le Duc de Sauoye Lieutenant General de l'armée Imperiale eut quitté le Camp, l'Empereur mit en sa place Guillaume de Nassau, bien qu'il ne fust pas encore en aage d'auoir vn si grand employ, n'ayant pas plus de vingt-deux ans, & le prefera à de grands hommes qui s'estoient signalez dans la guerre, & entre autres au grand estonnement du Prince d'Orange mesme, au Comte d'Egmont, qui outre la science militaire en laquelle il estoit si sçauanr, le surpassoit de douze années. Il luy donna des emplois aussi bien dans la paix que dans la guerre, & comme il le consideroit par dessus les premiers de sa Cour, il l'employa dans les plus belles & dans les plus importantes Ambassades. Mais lors que l'Empereur se despoüilla de ses Estats, & qu'en la derniere action qu'il fit dans la souueraine puissance, il le choisit parmy tant d'autres pour enuoyer à Ferdinand son frere le Sceptre & la Couronne de l'Empire, il donna assez à connoistre par cette derniere volonté combien il auoit pour luy d'affection. Bien que quelques-vns à qui l'esprit du Prince d'Orange estoit suspect, aduertissent bien souuenr l'Empereur de ne prendre pas trop de confiance en luy; qu'il cachoit adroitement la fraude & l'artifice sous vne image de vertu, & que c'estoit vn renard qu'il nourrissoit, qui mangeroit vn iour ses poullets; Neantmoins il prit cela tout au contraire, & mesprisa toutes ces choses, sçachant bien qu'on a de coustume de renir les mesmes discours contre les fauoris des Princes. Ainsi au lieu de ruiner Guillaume dans l'esprit de l'Empereur, ils augmenterent pour luy son affection. Au moins par les discours auantageux qu'il en tenoit, & par les loüanges qu'il donnoit à la modestie & à la fidelité de ce ieune Seigneur, il sẽbloit faire des efforts pour estouffer l'enuie qu'on luy portoit, soit qu'il crust luy mesme ce qu'il en disoit, soit par vn deffaut ordinaire aux Grands, qui reconnoissant que cette sorte de blasme ne tombe pas moins sur eux que sur leurs fauoris, prẽnent sans

y prendre garde leur protection, & leur deffense, parce que leur cause est commune, & que leurs interests sont meslez ensemble. Toutefois dés ce temps-là il y auoit des choses au Prince d'Orange qui estoient autant d'indices, sur lesquels on deuoit au moins l'obseruer si on ne vouloit pas s'en défier. Cela parut de plus en plus apres le depart de l'Empereur; car encore qu'en s'en allant, il l'eust tendrement recommandé à Philippe son fils, & que Philippe autant par son inclination que par les recommendations de son Pere luy eust donné de grandes marques de sa bien-ueillance, comme de l'auoir receu dans l'Ordre de la Toison d'Or; de le faire entremetteur de la paix aupres de Henry Roy de France; de l'auoir donné pour ostage apres qu'elle fut faite, & d'auoir enfin adjousté le Comté de Bourgogne à ces grãdes Prouinces, dont il l'auoit fait gouuerneur; Neantmoins en quelle cõsideration pouuoient estre toutes ces choses dans l'esprit d'vn homme, qui publioit incessamment, que le Gouuernement de toute la Flandre luy estoit dû à cause des trauaux & des dépences qu'il luy auoit fallu souffrir, pour defendre la grãdeur de la maison d'Austriche? Il osa mesme dire dãs son Apologie contre le Roy Philippes, aprés auoir fait le dénombrement des seruices que ces ayeux auoient rendus aux Empereurs Maximilian & Charles, que si les Comtes de Nassau, & les Princes d'Orange n'eussent point esté, le Roy d'Espagne n'eust pas mis les tiltres de tant de Prouinces & de Royaumes à la teste de la condemnation qu'il auoit renduë contre luy. Voyant donc qu'il estoit priué de l'esperance de gouuerner les Pays-bas, & que Granuelle occupoit la premiere place dans la nouuelle Cour de la Gouuernante, & craignant d'ailleurs de voir de iour en iour diminuer son credit aupres de cette Princesse à qui ouuertement il auoit voulu faire preferer dans le gouuernement des Pays-bas Christierne Duchesse de Lorraine, il resolut de maintenir sa reputation par d'autres moyens: Et comme il estoit picqué par de nouuelles injures, il se resolut de poursuiure ce qu'il auoit dés long-temps commencé. Bien que ie ne trouue pas que par vn dessein formé il eust d'abord medité sa rebellion, neantmoins i'asseurerois qu'il tramoit alors quelque chose de nouueau pour affoiblir la domination Royale, renuerser la puissance des Espagnols, fomen-

MARGVERITE DE PARME.

MARGVERITE DE PARME.

ter le party des Heretiques, establir sa gloire & son autorité par des moyens iustes ou iniustes, & embrasser outre cela tout ce que la fortune luy presenteroit. Et certes ie ne pense pas qu'il y ait iamais eu personne qui ait esté plus capable de remuer, & de faire voir des nouueautez que le Prince d'Orange. Il auoit l'esprit present, & s'il estoit actif dans les occasions, il estoit aussi artificieux, couuert & caché, & n'estoit pas mesme connu de ceux qu'on estimoit ses confidens, & les depositaires de ses secrets. Enfin il estoit merueilleusement adroit pour gaigner le cœur de ceux à qui il pouuoit parler vne fois; tant il sçauoit bien accommoder son humeur à l'humeur de tous les autres, & entrer dans leurs interests. Ce n'estoit pas qu'il s'abaissast iusqu'à ces lasches deuoirs & ces paroles de seruitude imaginaire, dont les hommes se ioüent les vns les autres sous pretexte de se rẽdre honneur, & de se faire des complimens; mais comme il n'estoit ny trop chiche ny trop prodigue de ses seruices, il sçauoit si adroitement se moderer dans ses paroles qu'on eust crû facilement qu'il se reseruoit pour l'effet; ce qui estoit cause que son credit estoit plus grand, & qu'on adjoustoit plus de foy à ce qu'il disoit. D'ailleurs encore qu'il fut d'vn naturel superbe & ambitieux de la domination, il se gouuernoit de telle sorte, qu'il paroissoit tousiours maistre de soy-mesme & comme insensible aux iniures. Mais il estoit aussi sujet à la crainte qu'il estoit libre de la colere, iusques-là qu'il redoutoit toutes choses, & qu'il s'imaginoit toutes choses mal assurées. Toutesfois il n'abandõnoit pas pour cela ses entreprises, parce que d'vn côsté il auoit l'esprit fertile en conseils, & qu'il en trouuoit facilement de nouueaux quand les premiers ne luy plaisoient pas, & que d'vn autre costé comme il estoit grand & qu'il n'auoit que des desirs immoderez, il surmontoit enfin sa crainte par la force & par la grandeur de son courage. Quant à la pompe de son train, il estoit comparable aux plus grands Princes par le nombre de ses seruiteurs & de ses suiuans; & il n'y auoit point de maison dans toute la Flandre où les grands Seigneurs Estrangers, & les Ambassadeurs allassent plus librement loger, & où ils fussent receus plus magnifiquement qu'en la maison du Prince d'Orange. Cette magnificence plût au peuple, qui est ordinairement bien aise

qu'on fasse voir aux Estrangers la richesse & la puissance de la patrie; & ne dōna point de ialousie à ceux qui gouuernoient, d'autant que par ses soubmissions & par ses deuoirs il leur ostoit tous les soupçons qu'ils auroient pû conceuoir de ses pompeuses ciuilitez. Au reste sa Religion estoit douteuse ou plustost il n'en auoit point. Il feignit d'estre Catholique en la presence de l'Empereur & du Roy; & quand ils furent partis de la Flandre, il retourna peu à peu à l'Heresie qu'il auoit succée auec le laict, de sorte toutefois que tandis que Marguerite gouuerna les Pays-bas, il sembla soustenir le party des Heretiques plustost que leur Religion. Enfin sur le départ de Marguerite, il voulut paroistre non seulement le sectateur, mais encore le deffenseur de la secte des Caluinistes à laquelle il auoit passé de celle des Lutheriens. Il fit en suite vne Apologie, par laquelle il tesmoigna qu'il auoit dés son enfance embrassé la Religion reformée (car c'est le nom qu'il luy donne) qu'il luy en estoit tousiours demeuré dās l'ame des semences qui auoient meury auecques l'âge, & que tout ce qu'il auoit fait, & dans la paix & dans la guerre, tendoit seulement à defendre la Religion si cruellement attaquée par tant de loix & d'ordonnances de l'Empereur, & du Roy. Quelques-vns ont douté s'il disoit vray, & s'il auoit en effet les sentimens des Caluinistes, ou plustost si par cette declaration, il ne voulut point acquerir la bien-ueillance de ces Heretiques, dont alors il auoit besoin. Mais il est plus vraysemblable que la Religion ne luy seruoit que de pretexte, & qu'il la prit & la quita comme vn habit selon, que le temps l'y obligeoit. En effet il escriuit vn iour au Duc d'Alençon frere du Roy de France, qu'il ne falloit pas auoir tant d'esgard à la Religion, quand il s'agissoit d'acquerir la puissance & de se l'asseurer entre les mains. Ie rapporteray en son lieu vne partie de cette lettre. Cependant on a crû qu'il auoit tiré ce sentiment de cette peruerse institution de Machiauel, qu'il auoit tousiours dans les mains, comme Granuelle l'asseure dans les lettres qu'il a escrites d'Espagne à Alexandre Prince de Parme. Maintenāt il faut que ie fasse voir en peu de paroles comment le Prince d'Orange auec tant de qualitez trauailla pour faire sousleuer les Pays-bas. Il estoit ostage auprés de Henry second Roy de France, comme ie l'ay desia dit; & il

MARGVERITE DE PARME.

MARGVERITE DE PARME.

se vante dans la deffence contre la proscription du Roy Philippes, qu'vn iour allant à la chasse auec Henry, il tomba sur vn discours, par lequel il descouurit les desseins que le Roy Philippes auoit conclus auec le Roy de France. Car comme Henry luy en eust tenu quelque parole, mais confusément & à demy, de peur de descouurir ce qui estoit encore caché, le Prince d'Orange, pour obliger le Roy de luy donner connoissance de toute l'affaire, feignit comme il le dit luy-mesme, d'auoir esté participant de ce secret, & de le sçauoir il y auoit long-temps. Henry le crût facilement par ce qu'il le croyoit aymé de son Prince, & qu'il estoit comme son gage, & sa caution. Il luy compta donc sans deffiance, que par l'entremise du Duc d'Albe, il auoit esté resolu entre luy & le Roy Philippes de ruiner toutes les nouuelles Religions; qu'il en prendroit le soing dans la France, & que Philippes feroit le mesme dãs les Païs-bas; mais que Philippes entr'autres choses vouloit establir vn tribunal de la foy, qui n'auroit pas moins de force que les Citadelles pour tenir les peuples dans le deuoir. Apres que le Prince d'Orange eut découuert ce dessein, dans lequel il reconnoissoit l'esprit de Philippes, il reuint dans les Pays-bas, où voyant que Marguerite Duchesse de Parme auoit la puissance, que Granuelle luy estoit ioint, qu'on augmentoit le nombre des Euesques, & qu'on parloit d'establir des Inquisiteurs de la Foy, il reconnut la verité de tout ce que Henry luy auoit dit. Mais comme il eut remarqué que ces nouuelles ordonnances mettoient du trouble dans toutes les Villes, & qu'il n'y auoit aucune partie de l'estat qui s'en resiouist; Alors il iugea qu'il faloit se seruir de l'occasion, & qu'il empescheroit les desseins des Espagnols, s'il nourrissoit en secret ces principes de mescontentement, qui estoient d'ailleurs fomentez par vne infinité de personnes que l'Heresie auoit corrompuës: & s'imagina en mesme temps qu'il s'eleuoit pour luy quelque lumiere fauorable, & qu'il se presentoit à son esprit ie ne sçay quoy de grand, où il se sentoit obligé de porter ses esperances. Il creut donc qu'il estoit à propos de commencer sa trame de cette sorte. Le Roy deuoit faire des Cheualiers de la Toison-d'Or en la ville de Gand; mais bien qu'il fust chef de l'Ordre, il n'auoit pas pourtant toute l'autorité dans cette creation, qui dependoit

en partie des suffrages & du consentement des autres Cheualiers. De sorte que le Prince d'Orange fit tous ses efforts pour y faire entrer quelques personnes qu'il sçauoit certainement n'estre pas fort affectionnez au Roy, ie croy que c'estoit le Baron de Montigny & le Comte d'Hocstrat: & ayant pour cela sollicité les autres Cheualiers, il obtint ce qu'il souhaitoit, car il ne falloit point douter que ces deux hommes gagnez par cette faueur ne le seruissent aux occasions. D'ailleurs il excitoit secrettement les Villes, qui murmuroient desia comme i'ay dit, à cause des garnisons Espagnoles qu'on auoit laissées dans les places frontieres: Et en discourant auec ses amis de l'orgueil de cette milice estrangere qui sous pretexte de deffendre la frontiere vouloit opprimer les Villes libres, & en releuant tout ensemble la fidelité des soldats Flamans, à qui on preferoit des estrangers à la honte de leur Nation, il persuada aux Estats qu'on deuoit alors assembler, de demander sur tout au Roy qu'il renuoyast les soldats Espagnols à l'exemple de son pere, qui ne se seruoit en Flandre que de garnisons Flamandes. Cela fut demandé au Roy par les Estats auec beaucoup d'instance & de bruit, & le Roy qui en auoit donné sa parole l'executa bien-tost apres, non pas sans que le Prince d'Orange s'en attribuast la gloire. En effet il témoigna par ses lettres qu'il estoit cause de la retraite des Espagnols, & que par cette action qu'il estimoit glorieuse & à luy & à ses compagnõs, il auoit fait deux grandes choses en mesme tẽps, l'vne d'auoir deliuré sa patrie d'oppression & de seruitude, & l'autre d'auoir ouuert vn chemin au restablissement de la Religion. Il disoit qu'il luy manquoit seulement vne chose aussi bien qu'à ses Partisans pour rendre leur gloire accomplie, qu'ayant chassé les Espagnols de la Flandre, ils deuoient en mesme temps leur en fermer les portes pour leur oster l'esperance d'y reuenir; Qu'il esperoit neantmoins que comme il auoit si bien purgé d'Espagnols vne grande partie de la Flandre, qu'ils n'y pouuoient plus rien reconnoistre de leur pays, que les os & les cendres de leurs compagnons, il feroit bien-tost en sorte que les Espagnols chassez de la Flandre, & contraints de retourner en leur patrie, laisseroient enfin les Flamans dans la liberté de leurs biens, de leurs corps, & de leurs ames. Il ne se porta pas moins ardemment

MARGVERITE DE PARME.

contre la nouuelle creation des Euesques, que par vne haine que l'Heresie de Caluin luy auoit inspirée il auoit accoustumé d'appeller les Bourreaux destinez à brusler, & à faire mourir les hommes. Il exagera plus hautement la mesme chose aupres des Abbez, dont quelques-vns gaignez par ses discours, & par luy mesme persuadez de mespriser ceux qui commãdoient, furent long-temps en sa faueur les principaux organes des diuisions & des discordes. Mais il ne reüssit en aucune chose auec plus de succez qu'en empeschant l'execution des ordonnances de l'Empereur & du Roy. Car comme il n'y eust rien qui touchât dauantage l'esprit des peuples que le bruit de l'Inquisition qu'on vouloit establir contre les Heretiques, ainsi en faisant croistre la crainte dans ceste épouuante generale, en exagerant l'injure qu'on faisoit aux priuileges, la seuerité des Espagnols, & la seruitude des Pays-bas, enfin en ajoustant à tout cela des choses pour la pluspart inuẽtées, mais capables de faire impressiõ sur des esprits déja portés au soupçon, on ne sçauroit dire combien le Prince d'Orange donna d'horreur de l'Inquisition, d'auersion pour le Roy, & de haine pour les Espagnols. Tellement que plusieurs s'estant imaginez qu'on ruinoit par ce moyen la liberté du pays, estimerent qu'il falloit repousser de leurs Villes les Inquisiteurs de la foy, auec les mesmes efforts que les ennemis de la patrie. Le Prince d'Orange satisfait de ce succez, & d'autant plus irrité de la puissance de Granuelle continua plus puissamment à fomenter le party du peuple & des Heretiques, à qui principalement il connoissoit que Granuelle estoit odieux. Mais lors que de nouueaux & de plus grands troubles se furent de tous costez respandus dans les pays sous le gouuernement du Duc d'Albe; autant que s'augmenta l'audace des peuples qui méprisoient à découuert les commandemens & les puissances à cause de l'impunité que quelques-vns rencontroient aupres des gouuernemens des Prouinces, autant le Prince d'Orange releuant son courage fit rapprocher ses esperances que l'incertitude auoit esloignées; & commença en blasmant la Cour, d'attendre des desordes de la guerre quelque chose de plus grand & de plus prompt. Enfin le mal s'estant de iour en iour augmenté, quelques seditieux mélez aux Heretiques, d'autres excitez par la fuite ou l'apprehension

henſion de la peine les auoit reduits, & vn plus grand nombre animé par l'eſperance d'vne nouuelle liberté, voulant auoir vn Capitaine, afin que ſous ſa conduite les choſes qu'ils entreprendroient ſe fiſſent auec plus d'aſſurance ſous des pretextes plus honneſtes; ils ietterent les yeux ſur le Prince d'Orange, qu'ils auoient touſiours connu ambitieux de la puiſſance & ennemy des Eſpagnols, qu'ils voyoient imbu de l'Hereſie ou au moins enueloppé dans les alliances des Heretiques, & affectionné à s'en ſeruir, qu'ils ſçauoient eſtre puiſſant par la poſſeſſion de beaucoup de Villes & appuyé par les intelligences & par les forces des Princes Eſtrangers. Mais luy meſme en partie par l'inclination qu'il auoit pour les Heretiques qu'il eſtoit en ſa maiſō perſuadé de fauoriſer par ſa femme, par ſon frere, par ſes amis, & au dehors par les grands Seigneurs; en partie par la hayne qu'il portoit à Granuelle, depuis au Duc d'Albe, & touſiours aux Eſpagnols, & principalement parce que deſeſperant de la grace du Roy, il ne voyoit plus d'aparance de ſortir de l'auanture qu'il auoit tentée; en partie auſſi par l'occaſion de commander qu'il apperceuoit de tous coſtez, il ſe donna entierement au party de ceux, dans la deffence deſquels il auoit pour ſon pretexte la cauſe de la liberté, tandis qu'il nourriſſoit en ſecret ſes eſperances ambitieuſes. Ainſi ce que le Prince d'Orange, ou quelque autre ne pouuoit executer ſans cette eſmotion des peuples, & ce que cette eſmotion des peuples n'euſt pû faire ſans vn Chef, fut entierement acheué par la conſpiration des vns & des autres. Ainſi l'on vit naiſtre ſubitement cette flame de la rebellion, qui excita depuis vn embraſement ſi funeſte & eſgalement deteſtable aux vaincus & aux vainqueurs. MARGVERITE DE PARME.

C'eſt pourquoy pour faire voir d'vn ſeul aſpect les cauſes des guerres de Flandre, il importe beaucoup de ſçauoir ſi elles ſuccederent les vnes aux autres, ou ſi elles ſe rencontrerent toutes enſemble. Comme on dit que les influences malignes naiſſent de la conjonction de quelques eſtoiles, il eſt certain qu'il arriue la meſme choſe parmy les hommes, & dans la cheute & la ruine des Empires par le concours de pluſieurs cauſes. L'Hereſie qui entra de force dans la Flandre, les peuples outragez par les gens de guerre Eſpagnols, l'augmentation du nombre des Eueſques, le renouuellement des Or-

MARGVERITE DE PARME.

donnances de l'Empereur, les supplices des desobeïssans, la crainte de l'Inquisition d'Espagne, les esperances des Nobles trompées, Granuelle preferé à la Cour, en fin toutes ces choses s'estant rencontrées ensemble exciterent facilement tous ces troubles & ces tumultes, mais elles n'y contribuerent pas toutes de la mesme sorte: La plupart seruirent de pretexte, parce qu'elles sembloient les plus honnestes & les plus specieuses; & deux causes seulement produisirent tout le mal, l'Heresie & l'ambitiõ, qui se couurirent sous d'autres noms & firent venir d'ailleurs le commencement & l'occasion de ces tumultes. Car les Heretiques qui auoient gaigné le peuple faisoient seruir de pretexte les Priuileges, & la liberté des Flamans, & recouroient au secours de la Noblesse pour empescher que la Gouuernante n'ordonnast rien au contraire. Ils estoient escoutez fauorablement de ceux ou que la pauureté pressoit ou qui auoient souffert quelque refus, ou qui estoient irritez par la puissance de Granuelle, & qui auoient besoin de ces troubles, durant lesquels ils seroient secourus d'argent par les Heretiques, & tout ensemble employez par la Gouuernante, s'imaginant que la puissance de Granuelle s'éuanouïroit peu à peu, quãd il n'auroit plus d'emplois & qu'il seroit dépoüillé du maniment des affaires. La desobeïssance des peuples s'estant depuis augmentée par l'vnion des partis, on commença à mespriser l'autorité du Prince, à espouuanter les Villes par des assemblées seditieuses, à prophaner & à piller les Eglises en plusieurs endroits, & à faire voir en quelques lieux la naissance de la rebellion que les peuples auoient meditée.

Voila ce que i'ay pû remarquer des premieres causes, & des commencemens des troubles de Flandre, qui ayant esté assoupis & esteints en quelque façon deuant le départ de Marguerite Duchesse de Parme, furent plus viuement rallumez par de nouueaux sujets de mescontentement sous l'administration du Duc d'Albe. Cependant le Prince d'Orange qui donnoit le bransle à toutes choses, & qui auoit trouué la multitude disposée au soulleuement, mais non pas en estat de subsister sans auoir vn Chef, vsurpa cette qualité; & comme il s'estoit rendu Capitaine des rebelles dans la reuolte des Prouinces desia visible & descouuerte, il opposa long-temps

les armes des peuples contre les armes des Eſpagnols. En quoy i'ayme mieux faire connoiſtre par la narration des choſes, que par le iugement de l'Hiſtorien qui parle quelquefois auec paſſion, combien il fut commis de fautes, ou du coſté de l'Eſpagnol par les remedes mal appliquez, ou du coſté des Flamans par leur deſobeïſſance enuers leurs Princes.

MARGVERITE DE PARME. 1559.





DE LA GVERRE DE FLANDRE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE TROISIESME.

MARGVERITE DE PARME. 1559.



LA premiere chose qu'on proposa dans le nouueau gouuernemenr fut de renuoyer les soldats Espagnols. Car comme i'ay desia dit, les Prouinces se plaignoient qu'on retint si longtemps des soldats estrangers dans la Flandre, apres les quatre mois expirez que le Roy auoit promis de les en faire tirer. Mais Marguerite differoit tousiours, parce qu'elle esperoit beaucoup en la force & en la fidelité des vieux soldats, si d'auanture quelque trouble s'esleuoit dans la Flandre par le voisinage des peuples, chez qui les disputes de la Religon excitoient de grands tumultes & de grands desordres. Cela fur cause qu'elle emprunta de l'argent dont elle entretint les soldats qui en manquoienr, à cause que les Prouinces auoient discontinué de les payer. Toutefois cõme les plaintes des Flamans s'augmentoient de iour en iour, qu'ils representoient à la Gouuernante que le Roy auoit engagé sa foy aux Prouinces, & qu'Octauio Duc de Parme son mary, qui n'auoit pas approuué ce sejour des trouppes Espagnoles dans les Pays-bas, estant prest d'aller en

Italie luy auoit persuadé de les renuoyer, elle en escriuit au Roy, & apres en auoir obtenu de l'argent & leur congé, elle commanda qu'on fit venir des villes frontieres à Flessingue port de Zelande, toutes les trouppes Espagnoles pour les renuoyer en Espagne. Mais tandis qu'on y preparoit ce qui estoit necessaire pour l'embarquemẽt, l'Automne estant desja bien auancé, elle receut inopinement des lettres du Roy, par lesquelles il l'aduertissoit de ne pas retirer encore les Espagnols des garnisons, mais qu'autant qu'elle pourroit elle retardast leur depart, iusqu'à ce que sur ce sujet il luy mandast quelque chose de plus asseuré. Certes encores que le Roy eust tousiours l'intention de les retenir en Flandre, ie croirois neantmoins qu'il fut confirmé dans ce dessein par les nouueaux soupçons que luy donnoient les lettres de Granuelle, qui ayant tousiours veillé sur les actions de la Noblesse prenoit en mauuaise part les efforts qu'elle faisoit pour chasser les gens de guerre estrangers; & peut-estre aussi qu'il auoit descouuert quelque chose des conseils du Prince d'Orange. Mais il n'estoit pas possible à Marguerite d'obeyr aux intentions du Roy, parce que les dissensions & les haines qui s'estoient enracinées entre ces deux Nations, estoient desia plus fortes que toutes sortes de remedes. Car les Espagnols estoient d'autant plus irritez contre les Flamans qu'on les faisoit sortir de Flandre au contentemẽt de tout le monde; & les Flamans offencez par de nouueaux outrages pressoiẽt aussi le depart des Espagnols auec d'autãt plus d'ardeur & de violence. De sorte que les Zelãdois, chez qui les troupes Espagnoles s'estoient arrestées comme pour attendre l'occasiõ de partir, desesperant de toutes choses se resolurẽt de ne plus trauailler aux digues qu'ils éleuoiẽt sur leurs riuages, pour se deffendre de l'Ocean: & lors qu'ils voyoient disparoistre vne partie de ces leuées à mesure que les eaux croissoient, ils disoient publiquement qu'ils vouloient bien estre submergez par les eaux, afin que les Espagnols qui vouloient leur oster la terre fussent submergez auec eux. C'est vne imprecation que fit autrefois chez ce mesme peuple contre les Romains vn Capitaine des Ansibares. Ils disoient mesme en la presence des Espagnols, qu'ils aymoient mieux se laisser engloutir par l'Ocean, que de faire vn pas hors de leurs maisons pour tascher de s'en deffen-

MARGVERITE DE PARME, 1559.

Tacit li. 13. des Ann.

MARGVERITE DE PARME. 1559.

dre, tandis que des soldats estrangers marcheroient dessus leurs terres. Toutefois pour ne rien faire contre les intentions du Roy, la Gouuernante differa le voyage des Espagnols, & ayant assemblé vn conseil secret, où elle admit quelques personnes dont elle auoit esprouué la fidelité, elle mit en deliberation comment on pourroit les faire reuenir de Zelãde. Mais de quelque costé qu'elle se tournast elle ne trouuoit que des difficultez; *Parce qu'on ne pouuoit les faire reuenir sans auoir auparauant resolu en quelles villes on les conduiroit, & qu'il estoit impossible de rien resoudre sur ce sujet, sans en auoir communiqué aux Gouuerneurs des Prouinces, qui sans doute s'y opposeroient; d'ailleurs qu'il falloit prendre garde que si l'on en faisoit vn seul Regiment & qu'on les mit tous ensemble dans vne mesme place pour y passer l'Hyuer, ils se rendroient insupportables à la ville où ils auroient leur subsistance, & que si on les dispersoit par Compagnies dans les Prouinces on les exposoit aux injures des peuples, qui ne s'empescheroient iamais de les maltraiter quand ils les verroint en petit nombre; Qu'il falloit enfin regarder de quels deniers on les payeroit, parce que les Prouinces auoiēt iuré entr'elles de ne rien fournir pour la subsistance non seulement des soldats Espagnols, mais mesme de leur nation, tandis qu'il y en auroit d'estrangers dans la Flandre.* Bien que la Gouuernante reconnut la verité de toutes ces considerations, toutefois pour ne rien laisser qu'elle n'eust au moins tenté, & de peur de perdre le temps à force de consulter, elle se remit au Conseil d'Estat de la resolution de cette affaire. Mais on y disoit les mesmes choses, & comme il estoit composé de beaucoup de monde, on y en disoit encore de plus hardies. Quelques-vns assuroient que quand les Villes entendroient parler de ce delay, elles demanderoient publiquement l'execution des promesses du Roy; & qu'on voyoit desia des marques de l'indignation de tous les Ordres de l'Estat, qui se deffioient des paroles que le Roy leur auoit données. D'autres representoient les plaintes des Marchands, quelques-vns parloient de l'argent qui estoit deu aux soldats, enfin tout le monde estoit d'auis qu'on ne differât point dauantage le depart des gens de guerre Espagnols, excepté Granuelle, soit par l'affection qu'il auoit au seruice du Roy, & qu'il iugeât cela necessaire aux affaires

de la Flandre, soit qu'il ne voulut pas estre dépoüillé de ce secours s'il se voyoit attaqué par ses ennemis. Toutefois apres auoir resisté long-temps par son autorité & par son eloquẽce, il se laissa vaincre par le nombre & par la force des raisons; ou peut-estre qu'apprehendant qu'on resolut malgré luy quelque chose dans le Conseil, il se laissa aller sans contrainte, pour le moins en apparence, dans le sentiment des autres. La Gouuernante fut ébranlée par ce consentement vniuersel, & principalement apres auoir veu que les dissensions renaissoient de iour en iour; tellemẽt que cõme elle estimoit cela plus fâcheux que tout ce qu'elle craignoit pour la Flandre quand les Espagnols s'en seroient retirez, elle escriuit au Roy la resolution qu'on auoit prise dans le Conseil de renuoyer les gens de guerre, mais elle n'en toucha les raisons que legerement, de peur de faire paroistre quelque crainte aux Grands de Flandre, en la presence desquels on lisoit les lettres deuant que de les enuoyer en Espagne. Neantmoins par la mesme voye, elle manda au Roy en particulier, & par vne lettre chiffrée, *Qu'on ne pouuoit plus long-temps differer le depart des Espagnols; Que les Prouinces s'estoiẽt accordées de ne rien payer des subsides à ceux qui les leuoient au nom du Roy, qu'elles ne fussent déliurées des restes de cette milice estrangere; Que les Banquiers, & les Marchãds se plaignoient qu'ayant presté leur argent aux Villes afin d'en payer les soldats comme estãts prests de partir, ils n'en pourroient rien receuoir tandis que les soldats demeureroient; Qu'on auoit monstré par tout vne ioye extraordinaire, aussi-tost qu'on eust retirées trouppes de leurs garnisons, & commandé de trauailler à leur embarquement; Que cela auoit fait cesser les plaintes des Banquiers, & releué l'esperance des soldats Flamans, à qui les Villes auoient promis de payer ce qui leur estoit deu depuis quinze mois, aussi-tost que les Espagnols seroient partis; Que si les Flamãs les voyoient reuenir de Zelande & qu'on differât leur voyage, elle craignoit qu'estans priuez de leurs esperances ils ne causassent des seditions & ne courussent la campagne pour y viure de pillages, & que mesme les Villes où les Espagnols auoient passé depuis peu non sans iniures & sans quereles, ne leur fermassent leurs portes quãd ils reuiendroient, & qu'elles ne prissent les armes pour leur boucher les passages; Que veritablement ce qu'elle crai-*

MARGVERITE DE PARME. 1559.

MARGVERITE DE PARME. 1559. *gnoit du costé des troubles de France n'auoit point apporté de desordre dans la Flandre, & qu'il ne falloit pas beaucoup apprehender du costé des soldats durant l'Hyuer qui approchoit, mais qu'il estoit à craindre que le mal ne procedât du mescontentement des peuples & de quelque sedition intestine; Que si elle s'excitoit vne fois à l'exemple des villes voisines, on ne pourroit pas reprimer auec trois mille Espagnols l'insolence des peuples; Qu'il n'y auoit pas dans l'Espargne assez d'argent, & qu'on n'en pouuoit pas esperer des Banquiers autant seulement qu'il en faudroit pour leuer promptement vne Compagnie de gens de guerre.* Le Roy ayant receu ces lettres consentit à la demande des Prouinces auec plus de promptitude que d'affection, & rescriuit à la Gouuernante, *Qu'elle enuoyât hors de la Flandre les soldats Espagnols si elle le iugeoit necessaire; Que ce seroit vn renfort qui viendroit à propos en Affrique, apres la déroute de Gerbe où l'on auoit perdu vn si grand nombre de Chrestiens; Que les Capitaines ne fissent pas sortir des vaisseaux les soldats en corps d'armée, mais qu'ils les diuisassent par bandes, & par Compagnies, & qu'il en enuoyassent quelques-vns à Naples, & quelques autres en Sicile; Qu'au reste, il vouloit executer les promesses qu'il auoit faites aux Villes, & qu'il auroit soin que l'argent que les Banquiers auoient presté leur fut payé en Espagne à lettres veuës.* Mais comme le temps n'estoit pas propre, & que la Mer estoit plus orageuse que d'ordinaire, les Espagnols demeurerent quelque temps en Zelande & en Hollande, & ne firent voile que sur la fin de l'Hyuer, & au commencement de l'année suiuante au grand contentement de toute la Flandre. Cependant par ce que le Roy auoit auerty la Gouuernãte de prendre garde que les Grands de Flandre n'eussent pas la conduite de l'Infanterie Flamande, elle renouuella sous pretexte de donner ordre à la Milice à cause du depart des Espagnols, vne ancienne coustume qu'on obseruoit dans la Flandre durãt l'administration de Marie Reyne de Hongrie, & qui auoit esté discontinuée. Elle ne voulût pas qu'on luy proposast aucun Capitaine, mais elle s'en voulût reseruer l'élection toute entiere, s'imaginant qu'elle les tiendroit plus aisémẽt dans l'obeïssance quand ils ne dependroient que d'elle seule: & comme la charge de Maistre de Camp estoit ordinairement l'employ des Nobles, elle ne voulut

voulut point qu'il y en euſt au deſſus des Capitaines des compagnies ; mais elle voulut que les Capitaines receuſſent l'ordre & le commandement des Gouuerneurs des Villes, tandis qu'ils y feroient en garniſon. Quant aux Gouuerneurs elle eſperoit les retenir dans leur deuoir par la conſideration de ſa puiſſance, parce qu'elle auoit le pouuoir de les priuer de leurs gouuernemens, ou de les y conſeruer. Ainſi ayant oſté de la milice la charge de Maiſtre de Camp, elle crût auoir oſté aux Nobles l'autorité qu'ils auoient ſur les ſoldats du pays, & par conſequent leur credit. En effet quelques-vns eſtimoient qu'elle euſt eu raiſon de croire qu'elle auoit deſtruit leur puiſſance, ſi outre cela elle euſt fait en ſorte de ſubſtituer en meſme temps en la place des Eſpagnols autant de trouppes des autres Nations. Car encore que ce fut contreuenir aux demandes des Prouinces & aux promeſſes du Roy, de laiſſer dans la Flandre des gens de guerre Eſtrangers, neantmoins on euſt pû aiſément perſuader aux Flamans d'en receuoir, ſi lors qu'il s'agiſſoit de renuoyer les Eſpagnols la Gouuernante n'euſt voulu permettre leur départ, qu'à condition que les Villes frontieres feroient gardées par des Eſtrangers auſſi bien que par les Habitans, tandis qu'on parleroit de guerre chez les voiſins. Certainement les Flamans auoient tant de paſſion de voir partir les Eſpagnols, qu'ils euſſent acheпté ce contentement à toutes ſortes de conditions ; & par ce moyen la Gouuernante euſt eu vn ſecours tout preſt dans vne milice eſtrangere contre les peuples qui ſe ſouſleuerent depuis. Mais parce que les troubles preſſoient, Marguerite ne ſongea qu'à donner ordre aux choſes preſentes, ſi ce n'eſt peut-eſtre que la neceſſité de l'Eſtat l'empeſcha de faire venir des eſtrangers dans la Flandre : car il eſtoit à craindre que dans la difficulté de trouuer de l'argent, & en differant le payement des ſoldats, les eſtrangers ne cauſaſſent des troubles plus dangereux que ceux du pays, qu'on peut arreſter par pluſieurs moyens ſous l'obeïſſance du Prince.

MARGVERITE DE PARME. 1561.

La réjouïſſance publique que les Flamans monſtrerent au depart des Eſpagnols fut ſuiuie des ſatisfactions particulieres que la Cour teſmoigna à Granuelle, qui venoit de receuoir le chappeau de Cardinal ; & de la ſolemnité des nopces

MARGVERITE DE PARME. 1561.

du Prince d'Orange, qui furent faites dans la Saxe où il fut accompagné d'vne quantité de Noblesse. Car y estant autrefois allé pour assister aux nopces de sa sœur, comme il estoit desia veuf d'Anne d'Egmont sa premiere femme, il auoit arresté son mariage auec Anne seconde fille de Maurice Duc de Saxe, apres en auoir communiqué à la Gouuernante. Veritablement elle ne pût endurer d'abord qu'il prit vne femme dans vne maison Lutheriēne; & luy dit que le Roy ny elle ne consentiroient iamais qu'il se mariast auec vne fille qui auoit pris naissance dans le Palais de Luther, & qu'Auguste son oncle paternel successeur de Maurice dans l'Electorat, & Philippes Lantgraue de Hesse son ayeul maternel auoient confirmée dans l'Heresie, apres y auoir esté instruite par son pere qui estoit mort il y auoit quelques années. Mais le Prince d'Orange l'assura qu'il auoit remedié à ce mal, n'ayant traité de ce mariage auec Auguste tuteur d'Anne qu'à condition qu'il ne l'espouseroit point qu'elle ne se fit Catholique; & qu'Auguste & Anne mesme, y auoient consenty par des lettres signées de leur main, encore que Philippes son ayeul y resistat & qu'il ne pût souffrir cét article qui regardoit la Religion. Il auoit dessein en voulant rompre ce mariage sous pretexte de la Religion de donner sa fille au Prince d'Orange; & luy promit par des lettres secrettes que s'il la vouloit espouser, il accepteroit librement la mesme condition de renoncer au Lutheranisme; tant il est veritable que ceux-là n'apprehendent point d'abuser de la Religion, qui n'ont point d'autre Dieu que leur interest. On a sceu du Prince d'Orange qu'apres qu'Auguste Duc de Saxe eust découuert cette fraude & qu'il s'en fut plaint, Philippes respondit qu'il n'estoit pas mal-seant à vn pere qui n'estoit pas riche, & qui auoit beaucoup d'enfans de receuoir des conditions d'vn autre, mais qu'il estoit honteux à vn Duc de Saxe Electeur de l'Empire, de receuoir la loy de Guillaume de Nassau; & que cela estoit cause qu'il n'auoit pas approuué pour sa petite fille cette conditiõ qu'il auroit acceptée pour sa fille. Toutefois Auguste ne s'appaisa pas par cette responce, & se hasta de conclure auec le Prince d'Orange: Et Marguerite, qu'il auoit tant de fois asseurée, qu'il n'auoit rien de plus cher que le salut de son ame, que sa propre reputation, que le seruice du Roy, consentit à

fon mariage, mais elle ne voulut pas donner aux Gouuerneurs des Prouinces la permiſſion d'accompagner le Prince d'Orange comme il le demandoit, & en rejetta la cauſe ſur le beſoin qu'en auoient les Pays-bas tandis qu'on voyoit la France en armes. Neantmoins afin qu'il ne partit pas mal content, elle luy permit de mener auec luy tout le reſte de la Nobleſſe, qui l'accompagna en Saxe, où Fleurant de Mont-morency Baron de Montigny le ſuiuit auec ordre de Marguerite, de viſiter en ſon nom la nouuelle mariée, & de luy preſenter vn colier de perles. Ainſi les nopces du Prince d'Orange ayant eſté celebrées dans Lipſic Ville de Saxe, en la preſence de Federic Roy de Dannemarc qui y aſſiſta auec les autres Princes d'Allemagne, il s'en reuint auſſi-toſt en Flandre, où il renouuella à la Gouuernante les promeſſes qu'il luy auoit faites touchant la Religion de ſa femme. Cependant il ne garda pas mieux ſa parole à la Gouuernante, que ſa femme luy garda la foy: Auſſi l'ayant conuaincuë d'adultere il la renuoya treize ans apres en Allemagne, & eſpouſa Charlotte de Bourbon fille du Duc de Mont-penſier. Mais il celebra ce dernier mariage dans les Pays-bas auec plus de pompe que de ioye, parce qu'il eſtoit offencé de la pourpre de Granuelle, qu'il vit alors pour la premiere fois reueſtu de ces marques d'honneur apres auoir laiſſé paſſer quelque temps ſans les prendre. Car Pie quatrieſme l'auoit fait Cardinal auec dix-ſept autres le vingt-quatrieſme Feurier de cette année; & celuy qui en auoit apporté la nouuelle eſtoit venu en douze iours en Flandre, où il fut bien-toſt ſuiuy d'vn autre courrier qui apporta à Granuelle le chappeau de Cardinal qu'on luy preſenta dans Malines auec des lettres du Pape. Mais il creut qu'il deuoit differer de receuoir ce preſent iuſqu'à ce que ſur ce ſujet il euſt appris le ſentiment du Roy d'Eſpagne, à qui il auoit enuoyé vn homme exprés, parce que comme ie croy, il auoit reconnu que cét honneur luy eſtoit defferé par les offices de Marguerite auprés du Pape, ſans qu'elle en euſt rien eſcrit au Roy. En effet elle l'auoit caché non ſeulement au Roy, à qui elle ſçauoit deſia que ſon deſſein n'eſtoit pas deſagreable, mais comme elle luy eſcriuit depuis elle n'auoit rien deſcouuert à Granuelle de cette grace qu'elle luy procuroit, & qu'elle auoit demandée au Pape par

MARGVERITE DE PARME. 1561.

MARGVERITE DE PARME. 1561.

tant de lettres. C'est pourquoy Granuelle qui apprehendoit de faire iuger au Roy, qu'il voulust estre obligé de cét honneur seulement à Marguerite, ne voulust point le receuoir que du consentement du Roy, & pour ainsi dire de ses mains; ou peut-estre qu'il craignit que Marguerite ne prit quelque iour sujet de l'acceptation qu'il auroit faite de cette nouuelle grandeur, pour l'esloigner du Gouuernement. Il creut donc par ces considerations qu'il deuoit attendre la volonté du Roy par qui il auoit esté mis auprés de la Gouuernante auec le secret de l'Estat. Mais quoy qu'il fit, & quoy qu'il se proposast, Marguerite n'approuua pas son retardement, & luy en escriuit en ces termes, *Que veritablement elle ne condamnoit pas sa resolution qu'elle auoit apprise par ses lettres, mais qu'il eust esté plus à propos qu'il se fust reuestu de la pourpre sans differer dauantage; Qu'elle ne doutoit point que le Roy d'Espagne ne luy fit la mesme responſe, & qu'il ne le contraignit de la prendre; Qu'encore qu'elle approuuast ce qu'il disoit que le Nonce du Pape n'interpreteroit pas son retardement en mauuaise part, il falloit toutefois prendre garde, que ny luy ny quelqu'vn des siens n'escriuissent à Rome sur ce sujet de peur de donner occasion à la Cour de Rome de se mocquer de cette sorte de modestie, ou que le Pape mesme n'en fut offensé, comme si ses presens deuoient receuoir leur prix d'vne autre main que de la sienne; Que cependát elle se resiouïssoit de cét honneur qui n'auoit pû luy estre deferé qu'à l'auantage de la Religion & du seruice du Roy; Que tous ses soins & ses trauaux n'auoient point eu d'autre but, parce qu'elle connoissoit combien on adjousteroit au bien de la Flandre si les affaires de la Religion y estoient administrées par vne personne, à qui outre les autres qualitez, la Pourpre donneroit encore vne nouuelle authorité.* Mais Granuelle ne consentit point aux lettres de Marguerite deuant que d'auoir eu responſe d'Espagne; & aussi-tost il se reuestit de la Pourpre ayant obtenu par ce deuoir qu'il rendit au Roy, sans offencer la Gouuernante, de l'vne cette eminente dignité auec les bonnes graces de l'autre. On adjousta à cét honneur l'ornement, & pour ainsi dire la perfection de la Pourpre, en luy enuoyant le Chapeau de Cardinal, qui luy fut apporté par Theophile Frisio Camerier du Pape, bien qu'on l'enuoye rarement, & que ce soit la cou-

ſtume de l'aller querir à Rome. Granuelle rapporta toute cette grace à Marguerite par les remercimens qu'il luy en fit, n'eſtimant pas tant la grandeur du preſent que la faueur de celle qui en auoit eſté la cauſe; & proteſta que pour l'amour d'elle principalement il faiſoit eſtat de cét honneur, qu'il deuoit auſſi eſtimer de meſme qu'vn bien-fait du Prince. Il ne diſſimula pas pourtant à Marguerite dans les conferences particulieres qu'il euſt auec elle, que la conſideration des choſes humaines qui ſont ſi ſujettes à changer, l'auoit ſur tout obligé de prendre la Pourpre, afin que ſi quelque iour il eſtoit contraint de ſortir de Flandre, comme il preuoyoit qu'il en eſtoit menacé par les factions de la Nobleſſe, il pûſt auec honneur ſe retirer dans Rome, qui eſt la veritable demeure des Cardinaux. Ainſi par vne maxime qui ſe pratique encore aujourd'huy, ceux qui ſçauent que le credit vieillit rarement à la Cour, & qu'on ne doit pas attendre la fin de la faueur auec moins de certitude que celle de la vie, aſpirent ordinairement à cét honneur, non pas par ambition, mais par preuoyance, pour auoir dans les mal-heurs & dans les grands accidens vne retraite dans l'Egliſe & vn azile auprés des Autels. MARGVERITE DE PARME. 1561.

L'année ſuiuante 1562. comme les diſcordes inteſtines renaiſſoient de iour en iour dans la France, on apporta ordre du Roy Philippes à Marguerite d'enuoyer promptement du ſecours au Roy Charles contre les rebelles de ſes Eſtats. Ie croy qu'il ne ſera pas hors de propos de faire voir en paſſant quelle a eſté la qualité & l'origine de ces troubles, non ſeulement parce que ie trouue qu'on auoit parlé d'enuoyer ce ſecours quelque temps auparauant, mais parce que les troubles de France ayant eſté excitez en partie par les inimitiez particulieres de la Cour, & en partie à cauſe des diſſenſions publiques touchant la Religion, donnerent ſujet aux peuples de Flandre d'entreprendre les meſmes choſes auec vn ſuccez ſi ſemblable, que ſi l'on ne voyoit d'autres noms & des lieux & des perſonnes, on ſe perſuaderoit aiſément de lire l'Hiſtoire non pas de deux Royaumes, mais d'vne ſeule Nation. D'ailleurs, puis qu'vne partie de ces affaires a eſté conduite par l'adreſſe de Granuelle & par les aduis qu'il donnoit de temps en temps à Thomas Seigneur de Catonet ſon fre-

MARGVERITE DE PARME. 1562.

re Ambassadeur en France pour le Roy d'Espagne; il faut necessairement en parler de peur de rompre trop souuent le fil de nostre narration, en meslant l'Histoire de France auec celle des Pays-bas. I'en feray donc icy vn discours, qui ne sera ny inutile ny trop long, parce que le lieu & la matiere le demandent. Il y auoit desia long-temps que l'Heresie auoit diuisé les François, & plusieurs au mespris de l'ancienne Religion en auoient embrassé vne nouuelle. Car encore que la France se fut conseruée quelque temps durant que l'Heresie de Luther se respandoit par l'Allemagne, toutefois en l'année mil cinq cens trente-trois, elle commença d'en estre attaquée par ses Emissaires, en voicy l'occasion. François premier qui auoit de l'amour pour les lettres & pour les sçauans, comme presque tous ceux qui font des actions dignes d'estre celebrées par les hommes doctes fauorisent les lettres, voulant estre le restaurateur de l'Vniuersité de Paris, attira par de grandes recompenses de l'Italie & de l'Allemagne, les plus excellés personnages de son siecle. Cette occasion sembla fauorable à Luther: on fit passer de ses Sectateurs en France, Bucerus & quelques autres, esprits hardis & audacieux qui sous pretexte de paroistre dans cette assemblée de sçauans s'efforcerent d'introduire vne nouuelle Euangile. Il y eust beaucoup qui se laisserent surprendre par la nouueauté; & ceux qu'on poursuiuoit comme coupables d'Heresie se retiroient en Aquitaine chez Marguerite de Vallois sœur du Roy. Car soit que cette Princesse eust tiré de la maison d'Albret d'où sortoit son mary, vne hayne secrette contre le Pape à cause du Royaume de Nauarre, & qu'elle en fut d'autant plus portée à fauoriser la secte de Luther; soit qu'elle voulut faire monstre de son esprit, dont elle affecta la loüange plus qu'il n'est bien-seant à vne femme; ou plustost non par aucun sentiment qu'elle eust pour l'Heresie, mais par la compassion qu'elle auoit de ceux qui estoient poursuiuis & qui cherchoient aupres d'elle vn azile, comme elle le tesmoigna quelques années deuant sa mort qui fut veritablement d'vne Catholique, elle embrassa aupres de son frere auec tant d'ardeur & d'opiniastreté la deffence de ces nouuelles opinions, qu'elle empescha dix ans entiers que l'Heresie de Luther ne fut esteinte dans la France. A la verité les occupations de François, &

le ſecours qu'il receuoit des Allemans & des Suiſſes qui le ſeruoient cõtre l'Empereur, le rendirent vn peu plus lent à ſe vanger de l'Hereſie. Mais enfin ſe monſtrant offencé de l'injure qu'on faiſoit à la Religion, & de la deſobeïſſance de ſes ſujets, il ne s'amuſa pas à faire vne quantité d'Edits, mais à punir les coupables, & plus prompt à faire voir des effets qu'à faire entendre des menaces, il effaça preſque dans la France le nom & l'Hereſie de Luther. Les erreurs & les impoſtures de Caluin furent ſans doute plus heureuſes, & eurent vn plus grand ſuccez. Car apres la mort de François, lors que Henry eſtoit empeſché dans la guerre, Caluin attaqua la France par des libelles qu'il enuoyoit continuellement de Geneue; & d'autant qu'il trouua les eſprits deſia eſbranlez par les opinions de Luther, il ſema parmy le peuple vne merueilleuſe paſſion d'entendre vne nouuelle doctrine. Comme ſes liures eſtoient eſcrits en François, le peuple prenoit plaiſir de dire ſon ſentiment ſur les choſes de la Religion, & d'aller pour ainſi dire aux opinions ſur les plus ſecrettes controuerſes de la foy. Enfin comme il eſt facile à ceux qui ſont deſia dans le panchant de tomber du faiſte au precipice; quand on euſt vne fois banny de ſon eſprit la Religion ancienne, on alla comme à l'enuy de Luther à Caluin; & pluſieurs ne vouloient point reprendre haleine iuſqu'à ce qu'ayant oſté tout à fait le culte de la Diuinité qu'ils auoient entierement effacée de leur eſprit, ils s'arreſtaſſent dans l'effroyable & profond abiſme de toutes ſortes de mal-heurs. Mais bien que cette Hereſie ne ſe fut iettée d'abord que parmy le peuple, ſur qui de meſme que la peſte, l'erreur a de couſtume de remporter ſes premiers triomphes; toutefois elle paſſa bientoſt plus auant, & ayant infecté la populace elle s'empara de quelques Nobles, & penetra meſme iuſques dans la Cour, où elle corrompit les principaux de l'Eſtat, qui comme chefs de faction ſe propoſoient de s'en ſeruir pour gaigner la multitude, & l'animer contre la puiſſance que leurs ennemis auoient acquiſe aupres du Roy. En effet Marie Stuart Reyne d'Eſcoſſe femme de François ſecond, qui eſtoit ſortie d'vne mere de la maiſon de Guiſe auoit beaucoup adjouſté au credit & à la puiſſance des Princes de cette maiſon. Mais vn Roy qui n'eſtoit âgé que de quinze ans, auoit beſoin pour

MARGVERITE DE PARME. 1562.

MARGVERITE DE PARME. 1562.

se conduire de l'assistance des autres ; & les Princes de la maison de Guise estoient dignes qu'il les appellast à l'administration de ses affaires, principalement François Duc de Guise & Charles son frere Cardinal de Lorraine ; dont l'vn estoit experimenté dans la science militaire, & n'auoit pas moins de prudence en toutes choses que de courage & de bonheur dans la guerre ; & l'autre estoit considerable par vne profonde doctrine, & particulierement par son eloquence, & par ie ne sçay quelle Majesté qui reluisoit sur son visage. Mais autant qu'ils furent esleuez dans les honneurs par leur propre vertu, & par la faueur de la Reyne, autant estoit-il necessaire d'y esleuer les autres qui auoient obtenu les premieres charges, ou qui auoient esperance d'y paruenir, comme les Bourbons & les Colignis, pour ne point parler des Mõtmorancis qui estoiẽt plus moderez dans leurs differens. Et certes outre qu'Antoine de Bourbon estoit le premier Prince du sang, il portoit le titre de Roy de Nauarre à cause de Ieanne d'Albret sa femme, & estoit esgalement instruit pour la paix & pour la guerre, mais il estoit trop addonné aux voluptez, & par consequent incapable de maintenir l'autorité que luy donnoit sa naissance. Louys Prince de Condé son frere estoit plus artificieux, & tousiours embarassé dans quelque entreprise de guerre, mais il auoit plus de confiance & de courage que de force & d'experience. Gaspart de Coligny & Andelot son frere luy ressembloient d'esprit & d'humeur ; l'vn estoit en grande consideration parce qu'il estoit Admiral de France, & l'autre parce qu'il estoit Colonel de l'Infanterie. Mais bien que ceux dont ie parle, & beaucoup d'autres de moindre importãce, ne fussent pas alors amis, toutesfois ils s'accorderent aisémẽt, parce qu'ils estoient poussez d'vne mesme ialousie & d'vne mesme inquietude. Il leur sembla que la machine, dont ils pourroient renuerser la puissance de la maison de Guise, consistoit à se declarer pour les Heretiques, à qui ils auoient connu que le nom de Guise estoit odieux ; quoy que quelques-vns ayant desia renoncé à l'ancienne Religion, voulussent bien faire croire qu'ils n'auoient pas seulement embrassé la deffence des Heretiques, mais encore de l'Heresie. Il n'y en auoit point parmy eux qui en fit plus hautement profession, & qui la

deffendit

deffendit auec plus d'ardeur que Ieanne d'Albret femme d'Antoine de Bourbon, & fille vnique de Marguerite de Vallois & de Henry de Nauarre. Car comme elle se voyoit priuée d'vn Royaume, dont le Roy d'Espagne Ferdinand auoit par la force des armes dépoüillé Iean son ayeul excommunié par le Pape, elle auoit vne si grande haine contre le nom de Rome & d'Espagne, & par consequent contre la Religion Romaine, dont elle sçauoit que le Roy d'Espagne prenoit la protection, qu'elle n'espargna ny despence ny peine, pour ruiner dans la France, & l'authorité du Pape, & la Religion Catholique. L'Heresie ayant donc trouué de si forts appuis, fit de si grands progrez par tout le Royaume, qu'apres que Henry eust fait la paix auec Philippes, il rappella promptement ses forces de Flandre pour appaiser les discordes intestines de son estat qui alloient se changer en guerres ciuiles. Mais la mort de Henry auança entierement le mal; car comme i'ay desia dit, plus François fils de Henry, Catherine de Medicis sa mere, & la Reyne sa femme, se seruoient contre les Heretiques des Princes de la maison de Guise, plus les ennemis de cette maison se seruoient de l'occasion des Heretiques pour renuerser sa puissance. Cela obligea Catherine de Medicis en mesme tẽps qu'on deuoit mener en Espagne Isabelle sa fille, de demãder du secours au Roy Philippes son gendre contre les Heretiques & les factieux du Royaume; Surquoy Philippes luy fit vne ample responſe, & luy promit liberalement & de l'argent & des forces. Ses lettres furent leuës en la presence des plus grands Seigneurs de France, à dessein d'augmenter leur crainte, mais elles augmenterẽt plustost la haine qu'on portoit à la Reyne mere, & furẽt cause qu'ils s'vnirẽt pour s'opposer aux Espagnols. De sorte qu'on cõmença alors à semer des libelles, comme des auancoureurs de la coniuration qui deuoit bien-tost esclatter contre les Princes de la maison de Guise, & contre le Roy mesme. D'ailleurs Ieanne d'Albret qui se souuenoit de la vieille iniure qu'elle auoit receuë de la maison d'Espagne, & qui espioit auec impatience l'occasion de rentrer dans le throsne, pressoit sans cesse son mary de ne pas laisser eschapper cette occasion de recouurer la Nauarre. *Elle luy remonstroit qu'il pouuoit estre choisi pour chef de cette faction qui diuisoit desia la France, Qu'outre les*

MARGVERITE DE PARME. 1562.

MARGVERITE DE PARME. 1562.

Catholiques ennemis de la maison de Guise, il pouuoit attendre du secours des Princes d'Allemagne de la mesme Religion, des Anglois, & des Flamans; Que par la conspiration de toutes ses forces vnies la maison de Guise estant chassée de la France, le party des Heretiques pouuoit passer plus auant; & que par vn euenement dont il ne falloit point douter, on pouuoit conduire leurs armes iusques sur les frõtieres de Nauarre. Mais cette superbe Princesse estoit femme d'vn Prince trop moderé. Tellemẽt que comme Antoine de Bourbon eust monstré de la froideur à ces paroles, on dit que le Prince de Condé plus entreprenant que son frere se chargea de tout le soin de conduire cette entreprise, & qu'il forma cette conjuration d'Amboise qui fut alors dissipée par la vigilance du Duc de Guise, mais pour se ramasser auec plus de force, & esclatter quelque iour auec plus de violence & de fureur parmy les dissensions ciuiles. On rapporte que ce fut durant ce tumulte qu'on entẽdit parler pour la premiere fois du nõ d'Huguenot, qui prit son origine à Tours de la façon que ie vay dire. Ceux de Tours pour faire peur aux enfans ont de coustume de les menacer d'vn Roy Hugon, qu'ils disent aller de nuit à cheual à l'entour des murs de la Ville, & battre ceux qu'il rencontre à son chemin. Or comme les Heretiques dont il y auoit à Tours vn grand nombre en ce temps-là, faisoient des assemblées nocturnes en des lieux inhabitez vers les murailles de la Ville, parce qu'il ne leur estoit pas permis de s'assembler de iour, les enfans les monstroient au doit ainsi que des loups-garoux, & du nom du Roy Hugon, ils furent appellez Huguenots par mocquerie. Il y en a neantmoins qui en tirent d'ailleurs l'origine; cependant de quelque source que vienne ce nom, il est asseuré qu'on le donna en derision aux Heretiques, qui appellerent tout de mesme les Catholiques, Papistes. Mais ce ne sont là que des noms, voicy quelque chose de plus importãt qui a esté escrit par ceux qui viuoient de ce temps-là. Ils disent que ce premier trouble de France auoit esté premedité dans Geneue, par les Conseils de Caluin, & de Beze, & qu'on y auoit formé ce dessein aussi barbare que honteux de tuer en mesme iour François, sa femme, sa mere, ses freres, & les plus grands Seigneurs de la Cour. C'est pourquoy le Roy ne pouuant plus endurer la licence des

Heretiques dont quelques Nobles se seruoient pour fomenter les inimitiez particulieres, fit de nouuelles leuées en France & en Allemagne, & demanda au Duc de Lorraine, & au Roy d'Espagne d'estre aydé de quelques gens de guerre. Philippes luy enuoya du secours, qui se ioignit à Limoges à l'armée Françoise, auec dessein de luy enuoyer d'autres trouppes; mais ayant receu la nouuelle de la mort de François, il differa iusqu'à l'année suiuante parce que la guerre auoit esté differée iusqu'à ce temps-là.

La mort de François apporta dans l'Estat vn grand changement, car l'administration du Royaume ayant esté aussitost transferée à la Reyne mere du Roy Charles qui n'auoit encore que dix ans, les Bourbons dont l'vn condãné à mourir attendoit la mort à tous momens, & l'autre qui auoit la Cour pour prison, deuoit ce semble succomber sous la ruine de son frere, furent esleuez aux premieres charges. Le Prince de Condé fut remis aux bonnes graces du Roy, & par vne declaration publique il recouura sa liberté & son rang. Antoine de Bourbon comme plus proche de la Couronne par la prerogatiue du sang, fut fait Lieutenant General du Royaume; la maison de Guise perdit autant de son autorité; les Heretiques crûrent en nombre & en licence, & parurent d'autant plus audacieux dans ces diuers euenemens, qu'ils croyoient faire en cela vne chose plus agreable à Antoine de Bourbõ, qui sembloit estre solicité par ces troubles de recouurer le Royaume de sa femme. Mais les instructions que le Cardinal de Granuelle enuoyoit de Flandre à Cantonet son frere contribuerent beaucoup à refroidir les esperances de ce Prince, & à diminuer l'audace & la confiance des Heretiques. Quand Prospet de Saincte Croix Nonce du Pape Pie quatriesme fut arriué en France, & qu'il eust penetré dans les desseins d'Antoine de Bourbon, il estima que comme il n'estoit pas si passionné pour les interests de la Religion que pour le recouurement d'vn Royaume, on pouuoit le retirer du party des Heretiques si on luy donnoit par vn autre moyen quelque esperance de la Nauarre. Il se resolut donc de le sonder, mais auparauant il en communiqua auec Thomas Cantonet Ambassadeur en France pour le Roy d'Espagne, & Cantonet en communiqua auec le Car-

MARGVERITE DE PARME. 1562.

dinal de Granuelle son frere. Alors Prosper de Sainte Croix fit vne nouuelle ouuerture de l'affaire du Royaume de la restitution duquel on auoit autresfois parlé, & se fit fort, que si Antoine de Bourbon vouloit embrasser la deffence des Catholiques, le Pape Pie feroit en sorte auec le Roy Philippes qu'il luy quitteroit la Nauarre, ou qu'il luy donneroit quelqu'autre Estat en recompense de ce Royaume. Il dit enfin qu'il ne doutoit pas que Philippes, dont il auoit sondé la volonté en passant de Portugal en France par l'Espagne, ne donnast au Pape toutes sortes de satisfactions. Cela fut si souuent confirmé par Cantonet à Antoine de Bourbon, qu'il resolut d'en traitter auec Philippes; & enuoya pour ce sujet vn des siens qui estoit Portugais, appellé Antoine Almeida, qu'il sçauoit estre en quelque consideration aupres de Ruygomes Prince d'Euoly, aussi Portugais & alors fauory du Roy d'Espagne. Granuelle qui en eut aduis par Cantonet son frere, se resioüit veritablement du succez de ses conseils, & toutefois comme il l'escriuit de Malines à la Gouuernante, il fut en peine de la response que le Roy deuoit faire à Almeida, parce qu'il sçauoit bien que le changement des affaires de France dépendoit de cette response. Il auoit desia preoccupé le Prince d'Euoly, & remonstré au Duc d'Albe *Que cette affaire estoit dangereuse & delicate, qu'on y pouuoit autant faillir par l'ardeur & par la passion qu'on y apportoit, que par la confiance, & par le retardement; Que partant il luy sembloit à propos d'offrir quelque chose à Antoine de Bourbon, pourueu que ce fut vne chose de telle nature qu'on la pust oster aisément s'il changeoit de resolution.* Ainsi apres beaucoup de deliberations, enfin on offrit à Antoine de Bourbon de la part de Philippes, la Sardaigne & le commandement de la Mer, auec vne pension capable de soustenir cette charge. Bien que quelques-vns iugeassent cette condition fauorable à l'vn & à l'autre, parce que la Sardaigne estoit vn Royaume plus grand & plus riche que la Nauarre, & qu'il estoit enuironné de tous costez des Pays de la domination de Philippes; Toutesfois les autres estoient d'vn sentiment contraire, & disoient que Philippes qui n'auoit pas accoustumé de prodiguer des Royaumes, n'offroit la Sardaigne qu'en apparence. Car pourquoy donner à des Princes de la

maison de Bourbon la possession de cette Isle, d'où l'on pouuoit incommoder Naples & la Sicile, & renouueller dans ces deux Royaumes les anciennes factions? Neantmoins on croyoit que le Pape agissoit prudemment en sollicitant cét accommodement, soit qu'il en esperast vn bon succez, soit qu'il reconnust qu'on y trauailloit en vain; parce que pour fortifier en France le party de la Religion, il n'importoit pas qu'vne veritable, ou qu'vne fausse esperance retirast Antoine de Bourbon du party des Heretiques. En effet il s'en esloigna peu à peu, iusques-là qu'il en tesmoigna moins d'affection à Ieane d'Albret sa femme. C'est peut-estre ce qui a esté cause que quelqu'vn a escrit que l'Ambassadeur d'Espagne eut quelques discours auecque luy, pour luy faire repudier cette Princesse, comme estant remplie iusque dans le cœur du venin de l'Heresie; & qu'il luy fit esperer d'espouser Marie Stuart Reyne d'Escosse, par l'entremise des Princes de la maison de Guise ses oncles, & d'auoir en mariage, non seulement le Royaume d'Escosse, mais encore toute l'Angleterre, dont il seroit mis en possession par l'authorité du Pape, & par le secours de Philippes, quand Elisabeth en auroit esté despoüillée à cause de l'Heresie. Mais toutes ces choses furent creuës sans fondement, où elles furent malicieusement inuentées. Aussi n'est-il pas vray-semblable que Granuelle & Saincte Croix ignorassent que l'Heresie ne suffisoit pas pour faire repudier vne femme, & en espouser vne autre legitimement: ou que Philippe offrist le Royaume d'Escosse à vn Prince, de qui à cause des anciennes inimitiez, il eust dû craindre toutes choses pour la Flandre, si vne fois il se fust rendu Maistre de toute l'Isle. Il est certain que deux ans aprés comme on parloit de marier la mesme Reyne d'Escosse auec l'Archiduc Charles fils de l'Empereur Ferdinand, ou auec Charles Prince d'Espagne, Philippes escriuit au Cardinal de Granuelle, *Qu'il vouloit bien qu'en cette occasion l'Archiduc fut preferé à son fils; mais qu'il consentiroit aisément que son fils espousast la Reine d'Escosse, s'il estoit vray comme il en auoit eu auis, que le Roy de France pretendist à son mariage, & à son Royaume.* D'où l'on peut bien reconnoistre que Philippes n'eust iamais dessein d'offrir le Royaume d'Escosse aux François. Ie suis mesme asseuré que l'Am-

MARGVERITE DE PARME. 1562.

Monsieur de Thou, liure 28. de son Hist.

MARGVERITE DE PARME. 1561.

baſſadeur ne parla pas de ce mariage ſeulement en apparence; & i'en ay vn grand teſmoigage en ce qu'il communiquoit de toutes choſes au Cardinal de Granuelle ſon frere, comme ie l'ay remarqué par leurs lettres, & que luy ayant ſouuent parlé de l'affaire de Sardaigne, il ne luy a iamais rien touché de ce mariage. Quoy qu'il en ſoit, il eſt conſtant que Ieanne d'Albret indignée contre ſon mary, qui ſe refroidiſſoit de iour en iour pour les Heretiques, & n'eſcoutoit plus les demandes qu'elle luy faiſoit en leur faueur, abandonna la Cour en colere, & ſe retira dans ſes Pays. Mais autant qu'Antoine de Bourbon agiſſoit froidement pour la cauſe des Heretiques, autant le Prince de Condé ſon frere auſſi bien que les Colignis l'embraſſoient viuement & auec ardeur, voyant que la maiſon de Guiſe commençoit à refleurir par la faueur & par la puiſſance qu'elle trouuoit auprés du Roy. Deſia les choſes auoient pris cette face, & en eſtoient venuës à cette faſcheuſe extremité, non ſeulement dans la Cour diuiſée en factions, mais preſque dans tout le Royaume armé pour la diſpute de la Religion, qu'on n'y pouuoit plus rien apperceuoir qui ne ſemblaſt ouuertement pancher à vne guerre Ciuile. Les Heretiques enuoyoient ſous main du ſecours de tous coſtez au Prince de Condé & à Coligny Admiral de France; & cependant les Princes de la maiſon de Guiſe & le Conneſtable de Mont-morency ne ſe fortifioient pas moins par l'aſſiſtance des Catholiques. Veritablement Antoine de Bourbon Lieutenant General du Royaume de France, ſe ioignit auec eux, mais il eſtoit frere du Prince de Condé. Le Roy encore ieune & incapable de connoiſtre les ruſes, eſtoit cependant comme entraiſné par ces diuerſes factions; & la Reyne toute tremblante attendoit l'euenement, & apprehendoit la fortune de quel coſté qu'elle tournaſt. Or comme Charles cherchoit de toutes parts du ſecours dans cét eſtat où ſe trouuoient ſes affaires, Philippes s'efforça plus que iamais de donner de l'aſſiſtãce à ce ieune Roy ſon allié, ſoit qu'il fuſt touché de la perte dont la Religion eſtoit menacée; ſoit qu'il y fuſt ſollicité par ſa femme, qui apprehendoit pour ſon frere; ſoit qu'il craigniſt pour la Flandre, qu'on y viſt paſſer les armes ou les exemples des François. C'eſt pourquoy il fit leuer en Italie

trois milles hommes de pied sous la conduite de Iean Anguisciola, auec ordre d'obeïr à Bourdillon general des armées du Roy de France en Piedmont. Il en enuoya autant d'Espagne par la Nauarre, & escriuit à Marguerite sa sœur Gouuernante des Pays-bas, qu'elle enuoyast deux mille cheuaux d'elite de la Caualerie de Flandre contre les rebelles de France, & que mesme elle en enuoyast dauantage, si la Reine & les Princes de la maison de Guise en demandoient dauantage. Marguerite ayant leu dans le Conseil les lettres du Roy reconnut qu'on demandoit ce secours pour la France contre le sentimēt de tout le mōde. On entendoit dire au Prince d'Orange & au Comte d'Egmont, que cette Caualerie estoit entretenuë par les Prouinces pour le secours & pour les necessitez de la Flandre, comme ayant esté establie à cette fin : Et partant qu'il falloit attendre le consentement des Prouinces pour la faire sortir des Pays-bas, mais que c'estoit vne affaire de longue resolution, & qu'il y auoit danger d'en estre refusé, principalement en vn temps où il estoit plus necessaire d'augmenter les forces de Flandre par des forces estrangeres, que de la despoüiller des siennes. Mais peut-estre qu'ils auoient vn autre motif. On croyoit qu'à la solicitation du Prince de Condé, quelques Princes d'Allemagne auoient menacé les frontieres de Flandre, d'y porter la guerre pour la deffence de la cause commune, si l'on donnoit du secours aux Princes de la maison de Guise, ennemis declarez de la nouuelle Religiō. Et pour moy ie croy que l'on peut dire auec beaucoup de vray-semblance, que le Prince de Condé auoit donné ce cōseil, & que les Princes d'Allemagne l'executerēt. En effet les partisans du Prince de Condé prirent l'allarme du secours qu'on deuoit tirer de Flandre, comme on le remarqua par vn liuret qui fut alors publié, & que Cantonet Ambassadeur enuoya au Cardinal de Granuelle son frere ; par lequel on remōstroit aux Heretiques auec beaucoup de raisōs que le Roy d'Espagne n'estoit pas en estat d'ēuoyer des forces en France pour secourir les Catholiques. D'ailleurs lors que Marguerite escriuit au Roy que les Flamans qui craignoient du costé d'Allemagne ou de quelqu'autre endroit, ne consentiroient qu'auecque peine, ou plutost qu'ils ne consentiroient iamais qu'on emmenast en France leur Caualerie, & qu'ils ne

MARGVERITE DE PARME. 1562.

MARGVERITE DE PARME. 1562.

presageoient que des miseres si on les priuoit de cette force, elle sembla en indiquer la mesme raison dont nous parlons. Mais soit que la Gouuernante desesperast elle-mesme d'obtenir ce secours des Prouinces, soit qu'elle iugeast à propos de ne pas l'oster aux necessitez de la Flandre, & qu'elle craignit esgallement, & du costé de l'Allemagne, & du costé mesme des siens, elle parloit froidement de cette affaire dans le Conseil, & ne la poursuiuit pas auec beaucoup d'affection. Cependant on apporta des lettres de Philippes par lesquelles il blasmoit en quelque sorte le retardement de Marguerite, & luy commandoit que sans consulter dauãtage elle enuoyât en France de la caualerie. Marguerite inquietée de ce commandement, & ne sçachant comment elle obeïroit, enfin par la persuasion de Granuelle ella leua de l'argent au lieu de soldats, & l'enuoya à la Reyne mere du Roy. En mesme tẽps elle fit sçauoir à Philippes qu'elle auoit pris ce cõseil, non seulemẽt parce qu'elle sçauoit bien que la Reyne aimoit mieux de l'argent que des soldats, comme elle en auoit donné tesmoignage deuant que de le receuoir, & depuis qu'elle l'auoit receu; mais encore pour ne pas perdre son temps, & hazarder son autorité dans la poursuite d'vne chose qu'elle auoit desia esprouuée difficile à obtenir, & qu'elle estimoit dangereuse si vne fois elle l'obtenoit. Elle craignoit pour la Flandre dans cette agitation de toutes choses, & principalement à cause des derniers mouuemẽs qui auoiẽt esté excitez dans Tournay & dans Valenciẽnes sur le sujet de la Religion. Elle estimoit qu'on ne pouuoit impunément les mespriser, & qu'ils s'augmenteroient sans doute, si les factieux de l'Estat voyoient la Flandre d'espoüillée de caualerie. Enfin comme il falloit necessairement en donner la conduite à quelques-vns dont la fidelité luy estoit suspecte auec raison, il luy auoit semblé aussi dangereux de mettre les armes entre leurs mains que de ne s'en pas seruir pour la conduite de ces trouppes. Le Roy souffrit plustost qu'il n'approuua la contribution de cét argent. Il enuoya d'Espagne quinze cens hommes, à la charge que Marguerite feroit tenir à la Reyne Mere de l'argent pour les payer, & par ce moyen il fortifia en France le party des Catholiques, comme il auoit desia cõmencé. Mais deuant qu'ils fussent arriuez, Antoine de Bourbon auec le

le Duc de Guise, & le Connestable de Mont-morancy auoient pris Roüen, & en auoient chassé ceux de la faction du Prince de Condé. Bien qu'Antoine eust esté blessé d'vne mousquetade, neantmoins il entra victorieux dans la Ville, & y fut porté sur son lit comme dans vn char de triomphe: Mais il mourut quelque temps apres de la blessure qu'il auoit receuë, & emporta auecque luy dans le tombeau l'esperance du Royaume de Sardaigne, qui l'auoit tousiours flatté iusqu'au dernier iour de sa vie à l'aduantage des Catholiques. Toutesfois cét accident ne fit pas cesser la guerre, le commandement demeura au Connestable de Montmorancy, les deux armées se fortifierent par de nouuelles trouppes; & les six mille hommes de pied que Philippes auoit enuoyez, & les quinze cens cheuaux dont i'ay parlé, s'estant ioints à l'armée Françoise, on donna la bataille de Dreux auec toutes les forces des Catholiques & des Heretiques. Les Chefs de l'vne & de l'autre armée, le Prince de Condé d'vne part, & le Connestable de Montmorancy de l'autre y furent faits prisonniers, plus de dix mille hommes y furent tuez, & enfin le party du Roy demeura maistre du champ de bataille, & remporta la victoire, auec plus de gloire que de ioye. Ainsi la licence des Heretiques excita de grandes guerres & de grands desordres, ainsi l'ambition des grands les fomenta. Maintenant si l'on vouloit cõparer les efforts des Heretiques de France & des Pays-bas, & les dissensiõs de l'vne & de l'autre Cour, on reconnoistroit facilement que les mal-heurs de la France que i'ay representez en passant & à dessein, se répandirent dans la Flandre, & que les mesmes calamitez qui tourmenterent les François, persecuterent les Flamans. On remarqueroit que là le nom des Huguenots, & icy le nom des Gueux, furent donnez par hazard parmy les dissensions & les troubles. On compareroit le Cardinal de Lorraine auec le Cardinal de Granuelle, le Prince de Condé auec le Prince d'Orange; Catherine de Medicis auec Marguerite d'Austriche. On verroit les mesmes conspirations des Nobles, les mesmes Edicts des Rois, les mesmes prophanations des Eglises, les mesmes pillages des Villes, & enfin des mesmes causes de semblables éuenemens, si ce n'est que les François prirent plus promptement les armes, & qu'elles sont demeu-

MARGVERITE DE PARME. 1562.

MARGVERITE DE PARME. 1562.

rées entre les mains des Flamans auec plus d'opiniastreté & de dommage.

Les premieres Villes qui s'esbranlerent dans la Flandre par cette cheute de la Religion, qui estonna mesme la France, furent Tournay, l'Isle, & Valenciennes, dont les mouuemens subits & inopinez furent des presages certains de la ruine espouuentable qui les deuoit suiure dans les Paysbas. Deux Ministres des Caluinistes François auoient au mois d'Octobre de l'année precedente presché publiquement leur nouuel Euangile en vne mesme nuit, l'vn à Valenciennes, & l'autre à Tournay; & sur la fin de leurs discours l'vn & l'autre ayant ramassé ses auditeurs qui estoient à Valenciennes enuiron de cent personnes, & à Tournay de plus de six cens, ils les auoient conduits par la Ville, chantans les Pseaumes de Dauid en langue Françoise. Cette façon nouuelle de chanter, & ces assemblées nocturnes ayant excité dans ces deux Villes ie ne sçay quel tumulte entre ceux qui applaudissoient, & ceux qui condãnoient cette action; en mesme temps les Magistrats le firent sçauoir à Marguerite : elle en donna aussi-tost auis aux Gouuerneurs de ces Prouinces, Florent de Montmorancy Baron de Montigny, & Iean de Glimes Marquis de Bergh, qui alors estoient allez à Breda pour faire leurs complimens au Prince d'Orange & à sa femme, nouuellement arriuez de Saxe; & leur commanda de retourner à leurs Gouuernemens, & d'y seruir fidellement le Roy. Montigny reuint en diligence à Tournay auec Christophe d'Assonuille, & Iean Blaserie, que Marguerite luy auoit donnez pour informer de cette affaire. Il prit le Maistre de la maison où se faisoient ces assemblées, fit brusler vne quantité de liures Heretiques qu'il y trouua, & enfin le mois suiuant ayant fait punir de mort Lanoy ce harangueur nocturne, il remit le calme & la tranquilité dans Tournay. Mais il en arriua tout autrement à Valenciennes; car encore que le Marquis de Bergh y eust fait au commencement ses efforts, & que par l'aide de Philebert de Bruxelles, & d'Autruxe, que la Gouuernante luy auoit aussi donnez pour connoistre de ce desordre, on eust mis en prison deux trompettes de l'Euangile de Caluin, Philippes Mallard, & Simon Faucan; toutesfois il differa leur supplice, contre le commandement

MARGVERITE DE PARME. 1562.

que Marguerite luy en auoit fait; & sans auoir encore remedié au desordre de la ville, il s'en alla au Liege visiter son frere qui estoit Euesque du lieu. Marguerite le blasma de s'estre absenté, & luy commanda de retourner à son Gouuernement, mais il ne feignit point de luy dire pour excuser son absence, qu'il n'estoit ny de son humeur ny de sa charge d'estre le bourreau des Heretiques. Elle ne manqua pas de donner auis au Roy de cete insolente response; & ayant loüé dans la mesme lettre la vigilance de Montigny, elle releua son merite par la comparaison de l'autre. Certes on doit promptement remedier à l'Heresie, comme aux autres contagions qui se respandent auec impetuosité. Tournay & Valenciennes en rendirent tesmoignage; Tournay par la prompte punition de peu de personnes qui fit passer la crainte dans l'esprit de tous les autres; & Valenciennes par le retardement & par la negligence, ayant donné temps aux seditieux de reprendre courage, & d'oser de plus grandes choses. En effet il y auoit desia sept mois qu'on retenoit à Valenciennes ces deux Heretiques dont i'ay parlé, sans que le Magistrat osast les condamner à mort, parce qu'il apperceuoit que l'affection du peuple s'augmentoit de iour en iour en leur faueur; & qu'outre cela on auoit receu des lettres toutes pleines de menaces, si on agissoit plus rigoureusement contr'eux. On auoit mesme entendu de nuit les voix de quelques personnes qui passoient aupres des prisons; qui exhortoient les prisonniers de monstrer qu'ils estoient hommes, & qui les asseuroient que si on les conduisoit au supplice, l'assistance des peuples ne leur manqueroit pas. Mais Marguerite qui sçauoit comment les choses se passoient, blasma la timidité de ce Magistrat, qui s'estoit donné luy-mesme par ce retardement de sept mois de nouuelles matieres de crainte; & l'auertit de prendre garde qu'en differant dauantage, il ne rendist le mal incurable. C'est pourquoy suiuant les Edicts de l'Empereur, il condamna au feu les coupables. Mais parce qu'il apprehendoit les artisans, & principalement ceux qui trauaillent en laine, peuple insolent & amateur des seditions, il differa le supplice iusqu'à ce qu'vne grande partie de ces gens se fust absentée de la Ville: Car c'est leur coustume d'aller aux champs le Samedy au soir, & de ne reuenir à la

MARGVERITE DE PARME. 1562.

Ville que le Lundy, en partie pour passer la feste dans les villages voisins auec leurs parens & leurs femmes, en partie aussi pour n'estre pas remarquez s'ils n'assistoient pas les Dimanches auec les Catholiques au seruice de l'Eglise. Ce fut donc le Lundy deuant le iour que l'on conduisit les condamnez dans la place de l'execution; mais l'on ne pût si bien cacher ce dessein ny si promptement l'executer, que la place ne fust bien-tost remplie de la multitude qui y accourut. Comme Fauean fut proche du buscher, & qu'il eut poussé cette voix de toutes ses forces, *O Pere Eternel*, le peuple s'esmût, remplit toute la place de confusion & de bruit, & en vint aux mains en mesme temps. Il iette des pierres sur les Archers, il rompt l'enclos du lieu de l'execution, il renuerse par terre tout cét appareil de mort & mit en pieces le bois qui deuoit seruir à ce supplice. Le Magistrat qui connût bien qu'il n'estoit pas assez fort pour resister à la furie de la multitude, ayant fait remettre les coupables dans la prison, & voyant qu'il n'y auoit point d'apparence de rien entreprendre dauantage, se déroba promptement à cette gresle de pierres qui commençoit à tomber dessus luy. Cependant soit que ces seditieux eussent peu à peu perdu leur fureur pour auoir deliuré leurs compagnons de la mort qui leur estoit preparée, soit qu'ils ne sceussent où aller n'ayant point de Chef pour les conduire, ils s'assemblerent sans bruit, ils se mirent tous en ordre, & ressemblans plustost à des personnes qui vont en procession qu'à des seditieux qui sortent du tumulte, ils commencerent à chanter en François les Pseaumes de Dauid, qui estoient entonnez par vn Caluiniste marchant deuant eux. De là s'irritant vne autre fois, & plus animez qu'auparauant, ils s'aduiserent tout d'vn coup d'accuser leur lascheté; & la fureur les fit resoudre de se seruir de l'occasion d'vne Ville tremblante & estonnée. Mais puisque nous parlons encore en cét endroit de cette coustume de chanter les Pseaumes, & que nous en parlerons bien souuent, ie croy qu'il importe à la satisfaction du Lecteur, de luy en descouurir l'origine, deuant que de poursuiure cette Histoire.

Il y auoit à la Cour, & entre les Valets de chambre de François premier Roy de France, vn nommé Clement Ma-

rot de Cahors, homme facetieux & qui auoit de la Nature vne merueilleuse facilité à faire des vers François. Cela l'auoit rendu agreable au Roy, & l'auoit fait considerer entre ceux qui seruoient à le diuertir par l'entretien des belles lettres. Mais comme il estoit en reputation d'auoir l'esprit vn peu meilleur que les mœurs, il se fit soupçonner d'auoir changé de Religion par la familiarité qu'il auoit auec les Lutheriens; de sorte que craignant l'indignation de son Maistre, il se retira en Bearn aupres de Marguerite sœur du Roy, qui estoit l'ancien & l'ordinaire asile des coupables. Quelque temps apres, le Roy s'estant appaisé, Marot reuint à Paris, où François Vatable professeur en langue Hebraïque, l'auertit en amy de quitter les sujets profanes, & de faire seruir sa Poësie à escrire des choses saintes. Il entreprit donc de traduire en François les Pseaumes de Dauid; mais comme il estoit peu versé dans les sciences, il les traduisit auec si peu de capacité, & d'ailleurs auec tant de malice, qu'encore que le Roy chantast souuent de ses vers, il deffendit toutefois à cause des plaintes de la Sorbonne, & de la censure qu'elle fit de ces Pseaumes, que l'on n'imprimast plus rien de la façon de Marot en ce genre de Poësie. Mais cette deffence produisit l'effet ordinaire, elle augmenta l'enuie des lecteurs, & la reputation de l'ouurage. Neantmoins il prit de nouueaux sujets d'escrire, & de la Poësie sainte, il repassa à la profane. Cependant sa hardiesse s'accrût par l'applaudissement qu'on luy donna; & ne pouuant moderer sa langue, la crainte du chastiment le fit retirer à Geneve, d'où estant contraint de fuir pour quelques mauuaises actions, non pas sans auoir esté auparauāt foüetté, il s'en alla mourir à Turin. Le succez de la traduction que Marot auoit fait du Psautier, donna enuie à Theodore de Beze son amy, qui auoit fait son éloge funebre en vers François, d'ajoûter aux cinquante Pseaumes que Marot auoit traduits, les cent qui restoient à traduire. Il acheua donc la traduction du Psautier en vers François, & afin que son trauail fut plus agreable au peuple, il fit donner à chaque Pseaume par les meilleurs Musiciens, l'air qui luy estoit le plus propre, auec tant de charmes & d'agréemens que chacun comme à l'enuy souhaitoit ce nouueau Psautier. Mais apres qu'on y eust descouuert vne infinité de fautes contre la Religion, &

MARGVERITE DE PARME. 1562.

MARGVERITE DE PARME. 1562.

qu'on eust deffendu cét ouurage autant par cette raison, que parce que cette sainte Poësie de Dauid auoit esté mise en langue vulgaire par des débauchés, & des impies, & que ceux de Geneve pour trõper plus facilement les ignorans l'auoient accommodée au Catechisme de Caluin, cette version des Pseaumes ayant esté abãdonnée par les Catholiques, demeura parmy les Heretiques; & cette coustume de les chanter en vers François dans les assemblées de Geneve, dans les carrefours & dans les boutiques fut depuis la Marque des Heretiques. C'estoit donc en chantant ces Pseaumes que les seditieux de Valenciennes marchoient comme en procession par la Ville, lors que s'estant arrestez au milieu de la place, ils firent monter sur vn lieu eminent le Maistre & le Docteur de l'assemblée à qui ils commanderent de parler de la Religion. Alors ou par l'instigation de ce harangueur, ou par l'arriuée d'vne quantité de monde, la sedition se renouuella; & quand ils se virent puissans par le nombre, car ils estoient plus de deux mille hommes, ils ne voulurent pas s'estre assemblez inutilement & sans quelque fruit de leur reuolte. Ils coururent droit au Conuent des Dominicains pour y mettre le feu, & pour le piller; mais ayant changé de resolution par le chemin, car ils alloient & reuenoient comme des vagues, ils se mirent en furie d'auoir si laschement souffert qu'on leur eust enleué les prisonniers, & qu'on les eust remis en prison. *Que leur auoit profité*, disoient-ils, *d'auoir mis en trouble toute la Ville, si tandis qu'ils font de vaines menaces, on fait peut-estre mourir dans la prison leurs compagnõs qu'ils auoient sauuez de la mort aux yeux de toute la Ville? Que plustost ils regardassent ce qu'ils deuoient faire, & qu'ils courussent promptement où l'on retenoit leurs compagnons, afin de les mettre en liberté s'ils estoient encore viuans, ou de les vanger s'ils estoient morts*. Ainsi ils courent d'vn commun consentement à la prison, ils en forcent l'entrée, & en retirent les prisonniers; mais afin de faire paroistre qu'ils ne faisoient rien par mespris & pour se mocquer des Magistrats, il n'en retirerent que les deux hommes qu'ils demandoient, & empescherent les autres de sortir. Apres cela ils firent sçauoir au Magistrat qu'ils ne s'estoient assemblez que pour deliurer leurs freres, & qu'au reste si on leur vouloit permettre de viure

en repos dans l'exercice de leur Religion, tout le tumulte cesseroit, & que personne ne se remueroit de sa place. Mais Michel Houé Lieutenant du Gouuerneur de la Ville estoit desia allé par les ordres du Magistrat porter cette nouuelle à la Gouuernante. Elle fut extraordinairement touchée d'vne esmotion si prompte, & dépescha sur le champ le mesme Houé à Bossu petite Ville proche de Valenciennes, pour dira à Iean Hennin Comte du mesme lieu, homme fidelle & courageux qu'il allât promptement en cette Ville, afin d'assoupir par sa prudence au nom du Roy, & iusqu'au retour du Marquis de Bergh, les souleuemens & les troubles qui pourroient encore y rester. Elle commanda tout ensemble qu'on fit sçauoir au Marquis en quel estat estoient les choses dans Valenciennes, tandis qu'il abandonnoit les affaires du public pour prendre garde à ses affaires particulieres. Mais desia le Lieutenant du Marquis (que les Flamans appellent le Comte Preuost) auec deux Compagnies de Caualerie, l'vne qu'il auoit receuë du Comte de Bossu, & l'autre qu'il conduisoit en la place du Marquis, estoit entré dans Valenciennes sans que le peuple osast rien entreprendre contre luy. On y mena par le commandement de la Gouuernante auec la mesme facilité la Caualerie du Duc d'Arschot; & en fin le Marquis de Bergh & le Comte de Bossu estans entrez dans la Ville trouuerent toutes choses paisibles; & contre ce qu'ils s'estoienr imaginez, ils ne virent pas seulement vne marque de mutinerie. Toutesfois Indeuelt qu'on auoit mis depuis peu aupres du Marquis de Bergh pour faire le procez aux coupables, fut enuoyé par le Magistrat à la Gouuernante, pour sçauoir si on poursuiuroit les fugitifs. Il insista contr'elle qu'il falloit desarmer cette Ville factieuse, & luy oster ses priuileges; qu'outre cela il estoit necessaire d'y bastir vne Citadelle aux despens des seditieux, pour donner vne bride à la multitude trop insolente: enfin il luy remonstra qu'on y pouuoit facilement contraindre ceux de Valenciennes par douze cens hommes de pied qu'on ioindroit à la Caualerie qui estoit desia dans la Ville. Marguerite proposa cette affaire dans le Conseil, mais on prit vne resolution moins seuere, & plus fauorable. Il fut arresté qu'on poursuiuroit les fugitifs pour en faire le chastiment, qu'on rechercheroit

MARGVERITE DE PARME. 1562.

MARGVERITE DE PARME. 1562.

les autheurs de la seditiõ: & qu'au reste il ne faloit pas que l'insolence & l'emotion d'vne multitude insensée fut contraire & preiudiciable aux bons Citoyens. Marguerite suiuit ce conseil, comme elle en escriuit au Roy, parce que ce n'estoit pas le temps d'irriter vne Ville affectionnée aux François, & qui pourroit prendre l'occasion de se sousleuer, tandis qu'elle verroit leur armée proche de ses portes. Il est vray que Marguerite s'empeschoit autant qu'il luy estoit possible de respondre à cét appareil de guerre, de peur qu'elle ne fust obligée de mettre les armes, & par consequent la puissance entre les mains de quelqu'vn des grands de Flandre. Neātmoins parce qu'on ne pouuoit rien asseurer dans cette Ville, sans le secours des gens de guerre, elle manda au Marquis de Berg qu'il fist deux cens hommes de pied, en prenāt de chaque garnison de son Gouuernement seulement trente soldats; que quand ils seroient entrez dans la Ville, il y fist courir le bruit que d'autres deuoient bien-tost suiure ces premiers; & que selon les ordres qu'il auoit receus il ne mit rien en oubly pour informer contre les coupables. Le Marquis obeït aussi-tost, & bien que les seditieux fussent alors eschappez, toutefois l'vn d'eux fut pris & puny quelque temps apres. Ainsi la Ville ayant esté espouuantée par les ordonnances des Magistrats, & par les bruits qui couroient de l'arriuée des soldats, on chastia rigoureusement ceux qui auoient paru les plus ardās dans ce tumulte, ou qui s'estoient vantés d'en auoir esté les auteurs; & l'on assoupit par ce moyen la Sedition de Valenciēnes. Cependant Marguerite ne se resioüit pas tāt de ce succés qu'elle demeura inquietée de l'auenir. Car ayant veu qu'en si peu de temps vn si grand nōbre d'Heretiques s'estoit ietté dans vne seule Ville, & voyant encore ailleurs des commencemens de pareilles émotions, elle craignoit que le cōmerce qu'on auoit auec ceux de Dannemarc, & que les Villes prochaines d'Allemagne ne corrōpissent la Frise par les impostures de Luther comme l'Heresie de Caluin, qui alors infectoit la France, auoit infecté par son voisinage la Prouince du Haynaut. Mais bien que l'Heresie qui n'estoit pas encore assez forte pour passer iusqu'à la Noblesse, rampast seulement par terre, & demeurast parmy le peuple comme estant accommodée à l'intelligence de la multitude pour la pluspart ignorante &

par

par consequent credule & facile à deceuoir; Bien que Iean de Ligny Comte d'Aremberg Gouuerneur de la Frise y conduisit toutes choses auec prudence, & auec courage, il ne sembloit pas pourtant qu'on dût voir cesser ce mal qui ne pouuoit s'arrester, mais qu'il passeroit plus auant en infectant peu à peu la Noblesse, si l'on n'alloit au deuant par la force & par la puissance. MARGVERITE DE PARME. 1562.

Cela fut cause que Marguerite à l'instance du Cardinal de Granuelle enuoya promptement les nouueaux Euesques en leurs Eglises, afin que par l'exemple & par la predication, qui sont les moyens par lesquels la Religion s'entretient, ils confirmassent dans la Foy les peuples qu'on auoit mis sous leur conduite. Et certes on voyoit desia vn bon succez de ce dessein; & par la prudence du Cardinal & du Nonce du sainct Siege, dont l'vn auoit cette charge du Roy & l'autre du Pape, on commençoit peu à peu à receuoir dans les Villes les nouueaux Euesques. Mais les Brabançons empeschoient de toutes leurs forces qu'on n'apportast du changement dans leur Prouince, bien que le Cardinal de Granuelle trauaillast au contraire, & qu'il criast perpetuellement qu'il falloit preuenir leurs efforts par la diligence, & s'opposer à leurs entreprises qui se rendoient de iour en iour plus puissantes & plus redoutables. Toutefois François Vargas Ambassadeur d'Espagne n'enuoyoit point de Rome les Bulles du Pape touchant les reuenus des Euesques, sans lesquelles on ne pouuoit rien acheuer: Ce qu'il ne faisoit pas tant par l'humeur ordinaire des Espagnols de tenir toutes choses en longueur, que par quelque indignation du Pape fomentée par quelques-vns des siens, qui ayant esté offencez de ce qui s'estoit passé dans le dernier Conclaue taschoient de nuire à l'Ambassadeur. En effet Vargas s'estoit trop auant intrigué dans les affaires des Cardinaux, & en auoit acquis la hayne & l'inimitié de plusieurs; & mesme par ses brigues & ses sollicitations, les suffrages des Cardinaux ayant esté plusieurs fois repris, le Cardinal Pacecco estoit presque paruenu au Pontificat dont veritablement il estoit digne; & son Palais auoit desia esté pillé par les amis des autres Cardinaux, comme il arriue ordinairement lors que le Pape est esleu. De là peut-estre on s'imagina qu'il estoit resté quelque mescontente-

MARGVERITE DE PARME. 1562.

ment parmy ceux de la maison du Pape, comme ayant encore en horreur la memoire de cette iournée, où peu s'en fallut que l'on ne rauit à leur Maistre le Pontificat. Mais enfin de quelque costé que procedast ce retardement des affaires, certainement il donna loisir aux Abbez (à qui il importoit qu'au lieu des Abbez on n'establit point des Euesques dans les Monasteres) de s'assembler sur ce sujet, de tenir souuent leurs Chapitres pour en conferer, de demander de l'assistance aux Estats du Brabant, d'auoir recours aux Nobles qui estoient portez à les fauoriser par quelques raisons particulieres, & de tenter toutes les choses que peut suggerer le bon sens, l'occasion ou la crainte. Mais les Estats du Brabant se doutans bien qu'ils n'obtiendroient rien de la Gouuernante, resolurent d'enuoyer des Ambassadeurs l'vn en secret au Pape Pie IV. sur la fin de l'année passée, & l'autre ouuertement au Roy Philippes au commencement de cette année. Ils enuoyerent à Rome du Moulin Iurisconsulte, pour supplier le Pape de ne pas endurer qu'on partageast les biens des Monasteres auec les nouueaux Euesques contre l'intention des Fondateurs; d'empescher que les Moines fussēt priuez de ce droit ancien d'élire parmy eux des Abbez, & de ne pas permettre que les Euesques fussent dotez & entretenus d'autres deniers que de ceux du Roy. On ioignit à ces ordres des lettres particulieres qui furent escrittes au Pape & aux premiers de Rome sur le mesme sujet par le Prince d'Orange, & principalement par le Marquis de Bergh, parce que du Moulin auoit esté son Precepteur, & que le considerant tousiours de la mesme façon, il luy auoit gardé la mesme bienueillance & la mesme part dans ses affaires. Dauantage ils luy donnerent vne grande somme d'argent pour auoir dans la Cour de Rome vn accez plus fauorable, & mesme on luy permit de faire quelques presens pour achepter la protection & la deffence de leur cause. Enfin outre l'argent qu'il falloit pour son voyage, on luy distribua douze cens Florins, autant à celuy qui luy fut donné pour l'accompagner; & on leur promit de grandes recompenses, s'ils pouuoient reuenir de Rome auec vn bon succez de leur voyage. Mais Marguerite qui n'ignoroit rien de toutes ces choses, voulant preuenir ceux du Brabant aduertit de leur dessein Vargas Ambassa-

deurpour le Roy d'Espagne à Rome; & luy escriuit de preoccuper le Pape, d'obseruer du Moulin, & de rompre des efforts qui deuoient estre contraires au bien de la Religion, & aux pieuses intentions du Roy. En mesme temps elle donna auis au Roy des mesmes choses, & adjoûta que dans peu de temps certains hommes le deuoient aller trouuer au nom de tout le Brabant pour luy presenter les requestes de cette Prouince. En effet on vit arriuer en la Cour d'Espagne au mois de Ianuier Tserclaesse & Nysse, qui ayant eu deux audiances du Roy auec des responses doureuses & ambiguës reuindrent au mois de Mars en Flandre, où du Moulin ne rapporta pas de Rome vn plus grand auantage de sa legation. Mesme les Deputez d'Anuers Godeffroy Sterchius Magistrat de la Ville, Vrsel, & Vvisembech qui auoient esté trouuer le Roy au mois de May, pour le prier que ceux d'Anuers ne fussent point contraints de receuoir vn Euesque, trauaillerent en vain en Espagne, & n'en purent rien obtenir. Toutefois on ne perdit pas courage dans les Pays-bas, car les Abbez faisoient des plaintes perpetuelles à la Gouuernante, quelques-vns des Nobles les fomētoient secrettement en hayne du Cardinal Granuelle, les Estats du Brabant sembloient estre prests de cōbattre pour la conseruation de leurs priuileges cōme pour leurs Autels & pour leur vie, & le peuple en faisoit de mesme pour empescher que par le moyen de ces nouueaux Euesques, on ne iettast les fondemens de l'Inquisition d'Espagne. Philippes de Montmorency Comte d'Horn qui en estoit venu depuis peu de mois, & à qui le Roy auoit commandé de l'instruire de rout ce qui se passeroit, luy escriuit, *Que les plaintes du Brabant deuenoient plus superbes & plus insolentes que de coustume, par le bruit que les François & les Allemans respandoient parmy la multitude, qu'on ne pouuoit establir dans la Flandre de nouueaux Euesques sans le consentement des Nations, des Prouinces desquelles on démembroit quelques Dioceses; Que les Flamans preuenus de cette opinion mettroient toute chose en vsage pour s'opposer à cet establissement, afin de n'estre point trauaillez par les courses inopinées des François, & des Allemans dont ils sont enuironnez de toutes parts.* Il escriuit en mesmes termes à Erasso son amy, qui auoit

MARGVERITE DE PARME. 1562.

MARGVERITE DE PARME. 1562.

grand credit auprés du Roy dont il estoit Secretaire & en rejettoit toute la faute sur le Cardinal de Granuelle, qui entreprenoit auec trop d'ambition, & de violence de faire reüssir vne chose qui ne pouuoit auoir d'issuë. Et certes Granuelle estoit vn fardeau à beaucoup de monde, & la haine qu'on luy portoit estoit vn puissant obstacle à l'auancement des affaires. Pour moy i'estime qu'il auroit trouué peu de difficultez dans l'execution des choses qui concernoient la Religion, si la Noblesse qui auoit pour luy de l'aucrsion ne luy eust point esté contraire. Mais comme i'ay desia dit, quelques-vns des grands Seigneurs interpretans la multiplication des Euesques en mauuaise part, c'est à dire, à la diminution de leur credit, & à la ruine de leur liberté, principalement dans les assemblées; d'autres attachez aux Heretiques, plusieurs mal affectionnez au Roy par des mescontentemens particuliers, & la pluspart animez contre Granuelle qu'ils estimoient l'auteur de cette multiplication d'Euesques, parce qu'il la maintenoit auec ardeur, ou ne vouloient pas fauoriser ce nouuel establissement, ou en auoient auersion. A peine Marguerite estoit-elle entrée dans le Gouuernement des Prouinces qu'elle remarqua cette froideur & cette alienation de volontez dans le Comte d'Egmont, & le Prince d'Orange, qui auoient tous deux esté priuez de l'esperance du Gouuernement de toute la Flandre, & qui conseruoient les ressentimens du refus qu'ils en venoient de receuoir. Toutefois le Prince d'Orange les sçauoit cacher adroitement, mais le Comte d'Egmont plus soldat qu'artificieux, & esgallement ouuert dans l'amitié & dans la haine, ne dissimuloit pas si bien qu'il ne souffrit qu'en sa maison & en sa presence, on ne tint des discours indignes de la Majesté Royale qui estoient rapportez à la Gouuernante. Elle en escriuit au Roy, & luy nomma Simon Regnard, comme celuy qui presidoit dans ces reduits & dans ces assemblées; personnage esleué à la dignité de Conseiller, mais homme reconnu pour médisant & pour fourbe, & qui pourtant n'en auoit pas moins de credit auprés de la plus part des Nobles, & principalement du Comte d'Egmont. Il y auoit eu dés la ieunesse de l'émulation dans les estudes entre Regnard & le Cardinal de Granuelle qui

estoient d'vn mesme pays ; parce que l'vn auoit l'esprit plus poly, & que l'autre l'auoit plus agreable. Et comme ces contestatiõs d'esprit ont accoustumé d'estre fortes & opiniastres dés les premieres années de l'enfance ; lors qu'ils furent plus auancez en âge, & que la matiere de leurs occupations eust changé, la mesme emulation leur demeura en Flandre dans la Cour du Roy Philippes. Mais d'autant que Granuelle l'emportoit aupres du Roy & de Marguerite sa sœur par le credit & par les honneurs, la jalousie s'augmenta dans l'ame de celuy qui estoit demeuré le moindre, & deuint d'autant plus grande qu'ils auoient esté autrefois égaux. Enfin Regnard ayant trouué vn passage ouuert pour attaquer Granuelle, dans la hayne que les Nobles luy portoient, il commença par les discours qu'il tenoit de tous costez à deffendre le party de la Noblesse offensée : Et en augmẽtant l'indignation de ceux sur qui il auoit plus de pouuoir, il taschoit secrettement pour sa satisfaction particuliere de se vanger de la fortune de Granuelle. Marguerite qui apprehendoit sur toutes choses que les traits de cette langue ne fissent quelque secrette playe à la republique, & que les tempestes qu'elle exciteroit ne causassent quelque naufrage, persuadoit au Roy de retirer cét homme de la Flandre, & de le faire passer ailleurs sous quelque pretexte d'honneur. Neantmoins comme on ne le fit venir que cinq ans apres en Espagne presque sans en tirer aucun fruit, parce que le mal s'estoit rendu trop violent, on reconnut par ce delay combien les maux tirent de forces du retardement des remedes. Bien que le Comte d'Egmont qui auoit l'esprit porté au bien, quand il agissoit de luy mesme, monstrast dans ce commencement toute sorte de soubmission & de fidelité à la Gouuernante, toutefois par cette secrette animosité qu'il auoit contre le Cardinal de Granuelle, il se mit au nombre de ses enuieux ; & se joignit enfin au Prince d'Orange, qui auoit esté en ce temps-là viuement offencé par le Cardinal, & qui cherchoit quelqu'vn que de semblables interests pussent rendre participant de sa haine. Le Prince d'Orange qui vouloit gaigner les Brabançons, ayant plusieurs fois parlé des moyens d'appaiser les tumultes, dont la creation des nouueaux Euesques auoit esté entr'eux la principale origine, disoit que le meilleur

MARGVERITE DE PARME. 1562.

MARGVERITE DE PARME. 1561.

moyen de les appaiser estoit de donner aux Brabançons, qui n'auoient point d'autre Gouuerneur que celuy de toute la Flandre, vn protecteur choisi entre leur Noblesse qui prit garde de prés aux affaires de cette Prouince, & qui en eust vn soin particulier. On ne manqua pas de personnes qui proposerent cét auis dans le Conseil pour gratifier le Prince d'Orange; mais le Cardinal de Granuelle qui connoissoit clairement où tendoit cette proposition, s'y opposa puissamment; *Et enfin*, dit-il, *quiconque prendroit cette protection deuroit en mesme temps s'imaginer qu'on le feroit Prince du Brabant, & qu'on le donneroit au Roy pour compagnon dans l'administration des Pays-bas.* Non content de cela, il fit en sorte auec Marguerite que pour la creation du Magistrat d'Anuers qui se deuoit faire bien-tost apres, on n'appelleroit point au Conseil le Prince d'Orange de peur qu'il ne se vantast, comme il en auoit enuie, d'auoir procuré cette grace à ceux d'Anuers. Cela fut cause que le Prince d'Orange & le Comte d'Egmont, escriuirent pour la premiere fois au Roy des lettres toutes pleines de plaintes. Ils disoient qu'on ne les appelloit au conseil que rarement; qu'on ne leur communiquoit aucunes affaires de ce qui concernoit leurs Gouuernemens, mais que toutes choses ayant esté resoluës en secret par l'auis, & à la fantaisie d'vne ou de deux personnes, on les admettoit en suite dans le conseil seulement en apparance, pour deliberer sur le rebut des affaires & sur des choses de neant; qu'enfin ils estoient mesprisez en vn endroit, & qu'ils estoient mocquez en l'autre. Certainement toutes les fois que le Prince veut faire occuper par vn seul la place de plusieurs, il ouure luy mesme le chemin aux enuies & aux mescontentemens, d'où l'on void naistre dans les Estats ces grands tumultes qui les renuersent. Et en effet bien qu'vne riuiere s'enfle par les eaux qui s'y respandent, elle ne fait mal à personne, tandis qu'elle ne surmonte pas ses bords & qu'elle demeure dans son lit; mais lors qu'elle surpasse son riuage, qu'elle se respand dans les campagnes voisines, & qu'elle entre effroyablement dans les moissons d'autruy, elle est iustement detestée par les plaintes des Laboureurs. Le Cardinal de Granuelle n'estoit retenu dans les bornes d'aucun employ particulier, car la Gouuernante luy donnoit vn

champ de grande estenduë, & par son inclination & par le commãdement du Roy. On remarque entr'autres choses que Marguerite ne faisoit iamais voir au Conseil les lettres qui luy venoient d'Espagne ou d'ailleurs, qu'elle n'en eust communiqué en particulier auec Granuelle, ou qu'elle ne luy en eust escrit. Il les examinoit tout seul dans le cabinet, & alors il les renuoyoit à Marguerite, ou à Viglius President du Conseil Priué qui en faisoit la lecture dans le Conseil d'Estat, sans toutefois lire les articles, sur lesquels le Cardinal auoit tracé quelques lignes & qu'il ne vouloit pas estre sceus. Mais bien que cela se fit en secret, car Viglius estoit fidelle à Granuelle, neantmoins parce qu'il arriuoit souuent qu'on escriuoit au Prince d'Orange, & à d'autres les mesmes choses qu'à la Gouuernante, ils prirent garde qu'on ne lisoit pas tout ce qu'on leur auoit mandé. Ils entrerent en soupçon de tout, ils se plaignirent qu'on ne leur communiquoit pas fidellement les affaires, & qu'on priuoit les Prouinces & mesme le Roy d'vne infinité de Conseils vtiles. Mais tout cela ne fit point changer Marguerite ; elle se contenta de rendre compte au Roy de ses actions, & le fit ressouuenir de ses lettres du mois de Iuin, par lesquelles il luy ordonnoit conformément à l'aduertissement du Pape, de trauailler en secret aux affaires qui concerneroient l'Angleterre, le Concile de Trente, & generalement la Religion. *Ie confesse*, adjoustoit-elle, *que mesme dans les choses qui regardent les autres affaires des Prouinces, quelques Grands n'ont point esté appellez au Conseil ; comme dernierement quand il fut question de creér le Magistrat d'Anuers, ie n'appellay point à dessein le Prince d'Orange au Conseil de peur que par le moyen de cette creation, il ne gaignast chez les Brabãçons plus d'autorité qu'il n'en auoit. Au reste ie ne sçaurois dissimuler à vostre Majesté qu'il n'est ny de nostre interest ny de nostre gloire de rapporter toutes choses au Conseil ; & qu'il n'est pas à propos que les dangers, les craintes & les necessitez dont ie suis souuent pressée, soient connus de quelques-vns, qui n'ayant pas la mesme affection pour l'Estat pourroient se seruir de la mesme connoissance pour trauerser les affaires & empescher secretement le succez de vos desseins. Toutefois en cela comme en toutes les autres choses, ie me gouuerneray suiuant les lettres*

MARGVERITE DE PARME. 1562.

MARGVERITE DE PARME, 1562.

& l'intention de vostre Majesté. Mais parce que le Roy n'écriuit rien au contraire, la Gouuernante cõtinua, & ne changea point de coustume. C'est pourquoy plusieurs sous pretexte de demander quelques contributions ; d'assurer les Pays-bas contre les armes de France qui n'en estoient pas esloignées, & d'appaiser tout ensemble les dissensiõs intestines, commencerent à faire courir le bruit qu'il falloit faire vne assemblée generale des Estats de Flandre. Peut-estre que c'estoit là l'intention de quelques-vns ; Neantmoins la plus grande partie n'aspiroit qu'à renuerser l'Estat present de la Cour, sous couleur de proposer vn remede auantageux au public. Mais comme Marguerite auoit par tout des oreilles fidelles, elle estoit tousiours presente à leurs discours, à leurs conseils, & pour ainsi dire à leurs pensées ; & fit enfin cesser tous ces bruits par le tesmoignage public qu'elle rendit elle-mesme, qu'entre les ordres que le Roy luy auoit laissez il luy auoit sur tout commandé de ne point assembler en son absence les Estats generaux de Flandre.

Toutefois Marguerite adoucit vn refus si rude par la permission qu'elle donna (cõme on le souhaitoit passionnément) de faire assembler les Cheualiers de la toison d'or. mais lors qu'ils furent assemblez à Bruxelles, il parut visiblement, qu'il y en auoit plusieurs qui ne consideroient pas tãt le bien & l'vtilité publique que leur interest particulier. Car outre les assemblées qu'õ auoit accoustumé de faire en la presence de la Gouuernante, où on traitoit des moyens de conseruer les Prouinces contre les inuasions des François, ils cõmencerent à tenir des conseils secrets chez le Prince d'Orange, resolus de ne plus souffrir la puissance & l'autorité de Granuelle. Cette conspiration ayant esté premierement formée par le Prince d'Orange, par le Comte d'Egmont, & par le Marquis de Bergh, on regarda si on la confirmeroit par escrit, apres qu'on se seroit assuré de la volonté de chacun des Cheualiers en particulier. Mais on se deporta de ce dessein par la repugnance de quelques-vns qui declarerent qu'ils ne pouuoient escrire auec iustice contre le Cardinal ; on s'en deporta principalement, parce que comme marguerite les appelloit souuent au Conseil, & qu'elle les lassoit par des consultations perpetuelles, elle leur ostoit presque tous les moyens de s'assembler

sembler en particulier, & en suite elle mit fin le plustost qu'il luy fut possible à cette assemblée publique. Ces deliberations tendoient à sçauoir si l'on enuoyeroit en Espagne quelqu'vn des Grands Seigneurs de Flandre qui represen-tast au Roy de la part de la Gouuernante les necessitez des Pays-bas; Et l'on choisit Florent de Montmorency Baron de Montigny, à qui Marguerite ayant donné les lettres qu'elle escriuoit au Roy dictées par le Cardinal de Granuelle, & les instructions qu'il deuoit suiure auec quatre mille escus d'or pour soustenir la dignité de sa Legation, il se mit en chemin sur la fin du mois de Iuin. Mais deuant que de partir, la Gouuernante qui en voulut aduertir le Roy afin de luy donner le loisir de songer à sa response, & en mesme temps vn tesmoignage de sa vigilance, luy fit tenir des lettres chiffrées, dont voicy la substance. *Que comme elle auoit tousiours veillé pour descouurir ce que les Cheualiers faisoient en secret, elle auoit appris de Charles Comte de Barlemont, que l'indignation des Grands procedoit principalement de ces causes, Qu'ils se persuadoient que le Roy se défioit de leurs seruices, & que cela estoit cause qu'on ne les appelloit point dans le Conseil secret; Que le Cardinal de Granuelle qui pratiquoit toutes sortes d'artifices pour se conseruer sa puissance, les auoit rendus suspects au Roy, ayant bien eu la hardiesse de luy escrire qu'il ne seroit iamais absolu dans les Pays-bas, si on ne faisoit tomber six ou sept testes des Principaux du Pays; Qu'il auoit persuadé au Roy de faire entrer dans la Flandre vne puissante armée, afin que de tous costez, s'y estant rendu souuerain, il imposе enfin aux vaincus par le droict des armes & de la Guerre, telles loix & telles conditions qu'il luy plaira; Que l'augmentation des Eueschez dont Granuelle estoit l'autheur, & dont il auoit pris le plus considerable, ne tendoit pas à vn autre but qu'à faire entrer dans la Flandre l'Inquisition d'Espagne touchant la Religion.* Elle mandoit au Roy par les mesmes lettres, *qu'elle auoit respondu au Comte de Barlemont sur ces discours & sur ces plaintes, Qu'elle n'auoit point esloigné les Grands du Conseil dans les choses qu'il leur importoit de sçauoir, comme luy-mesme qui y auoit tousiours eu part l'auoit reconnu; & que Granuelle n'estoit pas si incapable de l'administration, qu'ayant autrefois dans sa*

Marguerite de Parme. 1562.

MARGVERITE DE PARME. 1566.

ieunesse fait paroistre sa bonne conduite & sa prudence à l'Empereur Charles, & au Roy Philippes, il ne pût estre appellé dans le maniment des affaires, maintenant qu'il estoit homme & par l'aage & par l'experience, & qu'enfin il n'estoit point si transporté par la haine & par l'enuie, qu'il voulut conseiller la mort de ceux qu'il sçauoit estre cheris du Roy, & qu'elle voudroit elle-mesme conseruer; Que ce qu'ils disoient touchant le conseil que Granuelle auoit donné au Roy de prendre les armes, n'estoit pas plus raisonnable ny moins ridicule, comme si quelqu'vn se pouuoit faire la guerre, & qu'à son propre dommage il voulut achepter ce qui luy appartient; Que pour ce qui concernoit les Euesques, le Cardinal agissoit conformément à l'ordre que le Roy luy en auoit donné suiuant l'intention du Pape, non pas pour faire vn chemin à l'Inquisition d'Espagne, mais pour conseruer la Religion parmy tant de troubles & de tumultes; Que parce qu'il auoit sans trembler, & au mespris des iniures de tout le monde, embrassé cette charge, ainsi que toutes les autres qui estoient necessaires pour maintenir l'authorité du Roy, il auoit acquis la haine d'vne infinité de personnes, comme il arriuera tousiours à ceux qui voudront deffendre auec ardeur la puissance & l'authorité des Roys. La Gouuernante escriuit au Roy toutes ces choses deuant que de faire partir le Baron de Montigny; & le pria par vn billet separé de se seruir sur tout d'vn homme fidelle pour deschiffrer cette lettre. Cependant comme le Comte de Barlemont estoit franc & ouuert, & qu'il ne croyoit pas en cela moins trauailler pour la Patrie que pour le Roy, il ne dissimula rien au Prince d'Orange; & luy declara librement ce qu'il auoit dit à la Gouuernante, quand le Prince d'Orange qui estoit en peine de ce retardement de Marguerite, luy eust demandé s'il ne luy auoit rien descouuert de ce qu'ils auoient deliberé en particulier. Le Prince d'Orange n'en tesmoigna point de ressentiment, parce qu'il s'imaginoit comme ie croy, que ses plaintes ayant esté rapportées au nom de beaucoup de monde, ne pouuoient luy estre particulierement imputées, & qu'elles auroient plus de force comme venant de la multitude. Tandis la Gouuernante fut aduertie par le Roy de ne souffrir en aucun lieu ces assemblées secretes de la Noblesse, mais

qu'elle cherchast les moyens de dissiper sans bruit cette consf- piration de tant de personnes qui estoit si prejudiciable à la tranquilité publique ; Qu'elle obseruast en mesme temps les actions du Prince d'Orange, & qu'elle ne luy permit point de sortir de la Cour, ny de sa presence. Il ne sembloit pas difficile de des-vnir le Comte d'Egmont & le Prince d'Orange, parce qu'ils estoient dissemblables en toutes choses, par l'esprit & par les mœurs, & qu'ils auoient esté grands ennemis deuant qu'ils se fussent ioints ensemble par la haine qu'ils portoient tous deux à Granuelle. Le Comte d'Egmont estoit gay, franc, & auoit grande confiance en soy-mesme ; le Prince d'Orange au contraire, estoit melancolique, caché & défiant. Vous eussiez loüé l'adresse de celuy-cy en toutes sortes d'occasions; mais en celuy-là vous eussiez plus souuent trouué de la fidelité. Celuy-là estoit vn Ajax, meilleur Capitaine que Conseiller, & celuy-cy estoit vn Vlisse plus capable de combattre dans le Cabinet par la force du raisonnement, que de la main au dehors. L'vn estoit tousiours inquiet, & alloit tousiours de la pensée au deuant des choses futures, & par consequent il n'estoit iamais desarmé contre les accidens inopinez. L'autre au contraire ne se mettoit en peine que du present ; S'il estoit neantmoins surpris par des éuenemens soudains, il n'estoit pas moins preparé à s'en deffendre, ny plus incapable d'y resister. Vous eussiez plus esperé de l'vn, & plus apprehendé de l'autre. Vous eussiez mieux aymé le Comte d'Egmont pour amy, & vous eussiez refusé le Prince d'Orange pour ennemy. Et afin qu'ils fussent differens en tout, le Comte d'Egmont auoit le visage plein & agreable, il estoit fort & robuste, il auoit le port majestueux ; & le Prince d'Orange auoit le visage maigre, la couleur brune, & la teste chauue. Toutefois l'vn & l'autre estoit en grande consideration parmy le peuple, mais on aymoit le Comte d'Egmont, & l'on reueroit le Prince d'Orange. La Gouuernante qui connoissoit l'esprit & le genie de l'vn & de l'autre, escriuit au Roy sur ce qu'elle croyoit le plus facile pour mettre entr'eux de la diuision. Elle luy manda que comme il l'auoit consultée pour sçauoir d'elle s'il enuoyeroit aux Gouuerneurs leurs pensiõs & leurs presens, il les enuoyast non pas à tous, mais au Prince d'Orange, &

Margverite de Parme. 1562.

MARGVERITE DE PARME. 1562.

au Comte d'Egmont, plus liberalement neantmoins au Comte d'Egmont qu'à l'autre; qu'il arriueroit par ce moyen que le Prince d'Orange deuiendroit jaloux de son Competiteur, & que l'vn & l'autre tomberoit dans la haine de tout le reste des Grands qui auroient esté oubliez dãs la distribution des liberalitez du Prince. Desia cette mine s'auançoit, & l'on voyoit branler quelques esprits qui n'estoient pas bien vnis ensemble; mais Marguerite voulut acheuer son ouurage. Ainsi estant necessaire d'enuoyer au nom du Roy Philippes quelqu'vn des grands Seigneurs de Flandre à la Diete que l'Empereur Ferdinand deuoit tenir à Francfort pour l'eslection du Roy des Romains, elle prefera à tous les autres Philippes de Croüy Duc d'Arschot; non pas tant parce qu'il auoit esté esleué en Allemagne en la Cour de l'Empereur Charles, & que comme elle le dit au Conseil, il en seroit plus agreable à l'Empereur Ferdinand, que pour recompenser par vne charge si honnorable vne personne ennemie du party du Prince d'Orange, & de gaigner tous les autres par de semblables esperances. Mais le Prince d'Orange se resolut d'aller de son chef à cette Diete, parce qu'il disoit qu'il auoit des affaires auec l'Electeur de Saxe, à cause du bien de sa femme, & auec l'Empereur pour des choses qui concernoient l'establissement de sa maison. Bien que la Gouuernante n'approuuast pas son depart sans le consentement du Roy, il partit toutesfois auec tant de precipitation qu'il ne voulut pas attendre l'accouchement de sa femme, qui accoucha trois iours apres d'vne fille, qu'on baptisa à l'Eglise au contentement de la Gouuernante.

Cependant comme Montigny, qui auoit eu deux fois audience du Roy estoit desia prest de partir, le Roy prit occasion le iour mesme qu'il luy donna son congé, de luy dire en luy recommendant les affaires de Flandre, que par la fidelité, & la franchise qu'il auoit tousiours remarquée en luy, il ne feignit point de luy descouurir, d'où il pensoit que procedassent dans la Flandre les causes de l'alienation, & les plaintes de tant de monde. Montigny luy respondit, qu'encore qu'il ne pût rien dire dont sa Majesté n'eust connoissance, il luy diroit toutefois ce qu'il en sçauroit; que ce mal sembloit venir de ce qu'on auoit crée dans la Flan-

dre de nouueaux Euesques sans en communiquer aux Prouinces, & à leurs Gouuerneurs, ce qui auoit fait croite à la multitude que ces nouueaux Euesques vouloient à l'exemple de l'Espagne introduire l'Inquisition dans la Flandre; Que ce desordre procedoit encore de la haine, que les grands & les petits portoient au Cardinal de Granuelle, auec tant d'opiniastreté & de furie qu'on en pouuoit craindre auecques raison que le peuple ne se sousleuast quelque iour. Le Roy luy respondit qu'il sçauoit toutes les choses qu'il auoit dites, mais qu'il s'estonnoit que les Flamans prissent l'allarme sur des bruits sans fondement; car il disoit qu'il n'y auoit point eu d'autre raison qui l'eust obligé d'augmenter le nombre des Euesques que la necessité des peuples & les auertissemens de Charles son pere; Qu'il n'auoit procuré cela ny à la haste ny en secret, comme le pouuoit tesmoigner le Marquis de Bergh, à qui en allant en Angleterre espouser Marie, il auoit parlé de ce dessein qu'il n'auoit pas desapprouué; Qu'au reste il pouuoit bien asseurer qu'il ne luy estoit iamais venu dans l'esprit d'establir dans la Flandre par cette multiplication d'Euesques l'Inquisition d'Espagne, & que ce Conseil ne luy auoit point esté donné par le Cardinal de Granuelle, à qui mesme il n'auoit point parlé de la resolution d'augmenter le nombre des Euesques, deuant que François Sonnius eust esté enuoyé à Rome pour ce sujet; Qu'enfin ceux-là se trompoient qui haïssoient le Cardinal de Granuelle pour vouloir rendre la Noblesse odieuse par des secrettes accusations; Que c'estoit vn artifice qu'il n'auoit iamais tenté; Que pour luy il n'auoit iamais remarqué en Granuelle cette enuie dont on l'accusoit, & qu'il ne l'endureroit iamais, ny en Granuelle ny en aucun autre de ses Ministres; mais que de quelque façon que les choses se passassent, il esperoit bien-tost faire vn voyage en Flandre, & satisfaire égallement à ses intentions & aux vœux de ses sujets. Montigny ayant pris congé du Roy, arriua à Bruxelles au mois de Decembre, & apres qu'on eust fait dans le Conseil la lecture des lettres qui portoient commandement de donner ordre aux necessitez de l'espargne, d'enuoyer du secours à Charles Roy de France, & principalement de maintenir la Religion, il y adjousta de bouche beau-

Margverite de Parme. 1562.

MARGVERITE DE PARME. 1562.

coup de choses touchant l'affection du Roy enuers les Prouinces, mais la plufpart inutilement. Car durant l'abfence de Montigny, les foupçons & les deffiances s'eftoient augmentées, & le Prince d'Orange & plufieurs autres ne pouuoient s'empefcher de parler contre ce que Montigny leur promettoit, aymant bien moins adioufter foy aux promeffes du Roy Philippes & de fa fœur, qu'aux lettres qu'ils receuoient de leurs confidens de la Cour d'Efpagne, ou qu'ils feignoient d'auoir receües pour iuftifier leur indignation qui deuint plus forte & plus puiffante, apres auoir entendu dire à Montigny qu'on les confideroit en France comme les protecteurs des Huguenots. Dequoy fe plaignans à la Gouuernante, ils n'oublierent pas de luy dire que cette calomnie ne pouuoit venir que des artifices de Granuelle; & ce fut en vain que Marguerite leur remonftra le contraire, & qu'elle tafcha de leur perfuader que c'eftoit vne inuention des rebelles & des Heretiques de France, qui pour donner de la force à leur faction, vouloient faire croire à la multitude ignorante, que la Nobleffe de Flandre eftoit engagée dans leur party. Enfin ils s'irriterent de plus en plus de la puiffance de leur aduerfaire, qui ne s'eftonnoit ny de leurs artifices, ny de leurs confpirations, & qui ne fe propofant que la grace de fon Roy, mefprifoit tous ces autres petits Dieux en comparaifon de ce Iupiter, comme fi on ne pouuoit choir que d'vn coup de foudre, & que l'efpée d'vn fimple foldat ne pût pas produire le mefme effet, ou que la foudre mefme ne pût pas eftre mife dans les mains de Iupiter par les elemens qui font au deffous de luy. Ne pouuant donc faire choir leur ennemy de la puiffance & du credit qu'il auoit aupres de la Gouuernante, le Prince d'Orange particulierement & le Comte d'Egmont fe refolurent d'efcrire au Roy au nom de tous les autres contre le Cardinal de Granuelle, bien que tous les autres n'en demeuraffent pas d'accord, foit que la Gouuernante euft ietté entr'eux quelques femences de diuifion, foit que la plufpart des Grands n'y vouluffent pas confentir, feulement par cette raifon qu'ils n'eftoient pas Chefs de party. Ainfi le Duc d'Arfchot ayant efté folicité dans vne chaffe par le Comte d'Egmont, de s'vnir auec les autres, il luy refpondit qu'il n'auoit rien à démefler auec le Cardinal

de Granuelle, & qu'il ne vouloit pas prescrire au Roy, de quelle façon il deuoit se seruir de ses Ministres. Enfin il s'emporta iusques-là que de dire qu'il ne receuroit iamais la loy ny du Comte d'Egmont, ny du Prince d'Orange, qu'il ne reconnoissoit ses Superieurs en aucune chose. Il luy fit cette response en la presence d'Aremberg & du Comte de Barlemont, qui en furent estonnez, & qui firent en sorte qu'on changea de discours, de peur qu'on n'en demeurast pas aux paroles. Il n'y eut pas vn moindre desordre pour le mesme sujet entre le Comte d'Aremberg, & le Prince d'Orange, comme Marguerite en escriuit au Roy. Mais bien que par l'exemple de ceux-cy, & pour des raisons particulieres, quelques-vns se retirassent de cette conjuration, on ne laissa pas de rendre au Roy des lettres signées par le Comte d'Egmont, le Prince d'Orange, & le Comte d'Horn, qui estoient escrites en François, & dont l'original fut depuis enuoyé par le Roy à Marguerite. Elles estoient conceuës en ces termes. *Sire, nous auons vn extreme desplaisir d'estre maintenant contraints d'interrompre vos grandes occupations : mais la consideration de nostre deuoir, & la ruine qui menace de si prés vos Prouinces, ne nous ont pas pû permettre de nous taire plus long-temps. Nous esperons que comme les auis que nous allons donner à vostre Majesté, sont libres de toute passion, elle les receura auec sa bonté ordinaire, & qu'elle se souuiendra qu'ils viennent de personnes tres-affectionnées à son seruice. Mais nous la supplions tres-humblement de nous pardonner si nous ne luy auons pas escrit aussitost qu'vne si grande affaire sembloit le desirer. Lors que les principaux & les plus sages de ces Prouinces considerent la façon dont la Flandre est gouuernée, ils ne font point difficulté de dire que le Cardinal de Granuelle a seul le Gouuernement, & que toute la puissance est entre ses mains. Cette opinion est si puissamment imprimée dans l'esprit de tous les Flamans qu'il ne faut pas esperer de l'en effacer, tandis que le Cardinal demeurera parmy nous. C'est pourquoy nous demandōs à vostre Majesté par cette fidelité qu'elle a tousiours reconnuë en nous, pour ne point parler de cette prompte affection que nous auons tousiours apportée à son seruice, qu'elle daigne considerer combien il importe de remedier aux plaintes*

Margverite de Parme. 1562.

MARGVERITE DE PARME. 1562.

& aux mescontentemens des peuples. Car nous vous supplions de croire que les affaires des Prouinces n'auront iamais de bons succés, tandis qu'on reconnoistra que celuy-là en est le Maistre à qui l'on porte tant de haine. Et certes nous n'eussions iamais pris la hardiesse de vous escrire sur ce sujet, si nous n'eussions veu le mal dont vous ne pouuez differer le remede sans mettre en danger tout l'Estat. Que si iamais nos paroles & nos actions ont trouué quelque croyance aupres de vostre Majesté, nous la supplions de nous croire en cette occasion. Les premiers d'entre vos sujets des Pays-bas, les Gouuerneurs des Prouinces, & plusieurs autres personnes, se sont resolus de vous instruire de ces choses, afin qu'on puisse s'opposer à temps au mal-heur & à la ruine qui sont desia si proches & si visibles. Mais, Sire, nous esperons que vous y opposerez vostre puissance, & que les seruices d'vn si grand nombre de vos Flamans aussi bien que les prieres qu'ils vous font pour le salut du public, vous seront plus considerables que de mespriser en faueur d'vn seul de si bons & de si fideles sujets; veu mesme que personne ne se plaint de la Gouuernante, & que nous sommes obligez de vous rendre des graces immortelles pour vne si sage administration. Mais afin que vous n'ayez pas sujet de croire (comme peut-estre on voudroit vous le persuader) que nous n'auons point d'autre but, que de mettre le commandement entre nos mains, Nous supplions vostre Majesté, si elle le trouue à propos, de nous esloigner du Conseil & du maniment des affaires; aussi bien vos interests & nostre propre reputation ne nous peuuent plus long-temps permettre de nous trouuer desormais dans le Conseil auec Granuelle. Quant à la Religion, qui est vne chose tres-importante au temps où nous sommes, nous vous promettons de nostre costé tout ce qu'on peut iustement attendre de ceux qui sont nez vos sujets, & qui font profession d'estre Catholiques. Et à la verité si la Noblesse n'auoit fait tous ses efforts pour la conseruer, nous ne la verrions pas en l'estat où elle est malgré vne populace infectée de l'Heresie qui s'augmente de iour en iour, & qui est vn mal dangereux, auquel la vie & l'autorité du Cardinal apportent fort peu de remede. Enfin pour ne pas interrompre plus long-temps les occupations de vostre Majesté, nous la supplions de receuoir cet auis en bonne-part. Nous auons esté

perſuadez de vous le donner; autant par le reſpect que nous deuons à voſtre Majeſté, & par la fidelité que nous luy auons iurée, que par la crainte que noſtre ſilence fuſt quelque iour iugé criminel, s'il arriuoit quelque calamité dans la Flandre. Ainſi apres auoir ſatisfait à noſtre deuoir enuers voſtre Majeſté, nous baiſons ſes Royales mains auec toute ſorte de reuerence, & nous prions Dieu qu'il vous conſerue vne longue vie, & qu'il vous rende touſiours heureux. De voſtre Ville de Bruxelles ce vnzieſme iour de Mars 1562. MARGVERITE DE PARME, 1562.

LAMORAL D'EGMONT.
GVILLAVME DE NASSAV.
PHILIPPES DE MONTMORENCY.

Le Comte d'Egmont enuoya ſecrettement ces lettres ſouſcrites par ce triomvirat à Charles Tiſnac Flamant, Reſident aupres du Roy en la Cour d'Eſpagne pour les affaires de Flandre. Mais deuant qu'elles fuſſent parties, la Gouuernante en auoit auerty le Roy; & meſme cét auertiſſement de la Gouuernante ne fut pas caché aux conſpirateurs. Le Comte d'Egmont en rejetta toute la faute ſur le Comte d'Aremberg, qui n'auoit pas eſté d'accord auec les autres, & qui eſtoit particulierement ennemy du Prince d'Orange. Mais le Comte d'Aremberg luy ſouſtint ſerieuſement qu'il n'en auoit parlé à perſonne, & qu'il n'auoit pas eſté beſoin de deſcouurir vne choſe dont ils ſe vantoient eux-meſmes par tout: Et comme le Comte d'Egmont ne laiſſoit pas de perſiſter, & qu'il euſt adjouſté à ces plaintes qu'il auoit eſté aſſeuré par vne certaine perſonne que ce ſecret n'auoit eſté deſcouuert que par luy, Alors le Comte d'Aremberg ſe mettant en colere, *Et moy*, dit-il, *ie ſouſtiens que quiconque vous l'a rapporté a menty, & mon eſpée eſt toute preſte de ſouſtenir ce que ie dis.* Marguerite eſcriuant au Roy comment la choſe s'eſtoit paſſée, n'oublia pas de ſe plaindre du Comte d'Egmont qu'elle auoit eſtimé fidelle pardeſſus tous, & qui pourtant s'eſtoit emporté iuſqu'à ſolliciter publiquement les autres, & les exhorter de s'vnir enſemble pour le bien de la patrie, & pour la deffenſe de la liberté. Cependant on receut d'Eſpagne trois mois apres des lettres du Roy, eſcrites de la main de Charles Tiſnac, par leſquelles le Roy reſpondoit en ces termes aux lettres de

ces triumvirs, *Qu'il auoit receu leurs lettres, & qu'il ne doutoit point qu'ils n'eussent donné cet auis en sujets fidelles & affectionnez à leur Prince, & à leur patrie, ayant desia rendu assez de tesmoignages de leur fidelité, & de leur obeissance: mais que puis qu'ils n'apportoient point de raison particuliere pour faire esloigner Granuelle de la Flandre, et que ce n'estoit pas sa coustume d'oster aucun Ministre de sa charge sans en rendre les raisons, il auroit pour agreable que quelqu'vn d'eux fit vn voyage en Espagne, afin d'en estre mieux instruit de bouche; parce que plus il estoit besoin de remede, comme ils l'asseuroient, & moins il falloit confier à des lettres vne affaire si importante.* Outre ces lettres le Roy en escriuit vne de sa main au Comte d'Egmont, & luy manda qu'il seroit bien ayse d'apprendre de luy les raisons dont il ne luy auoit point donné de connoissance par ses lettres. Il fit en mesme temps sçauoir à Marguerite la responce qu'il faisoit en commun à tous les trois, & en particulier au Comte d'Egmont; Qu'il auoit inuité l'vn d'eux de venir en Espagne pour trouuer moyen de les des-vnir; Qu'il souhaitoit plustost le Comte d'Egmont qu'vn autre, parce qu'estant separé d'eux on pourra facilement luy faire reprendre ses bonnes inclinations & le remettre dans son deuoir. Mais le Comte d'Egmont, ny pas vn des autres ne pûrent se resoudre d'entreprendre ce voyage, soit qu'ils s'imaginassent qu'il ne fut pas de leur gloire ny de leur honneur, de faire vn si grand chemin pour aller accuser Granuelle, soit que leur conscience les retint & les empeschast de se commettre à la discretion du Roy. Neantmoins ils luy en escriuirent, & luy remonstrerent pour excuse, qu'il estoit necessaire d'attendre pour sçauoir si les François, dont les discordes estoient en quelque façon appaisées, ne porteroient point leurs armes d'vn autre costé; & que dans cette suspension ils estimeroient faire vn crime s'ils abandonnoient leur patrie pour aller former vne accusation. Que si toutefois il plaisoit au Roy de les mander pour vn autre sujet, ils obeïroient sans differer: Que cependant ils n'iroient point au Conseil pour ne se pas treuuer en mesme lieu que Granuelle, & qu'en toutes les autres choses ils ne manqueroient iamais aux obligations qu'ils auoiẽt au Roy & à la patrie. Le Comte d'Egmont

escriuit au Roy en mesmes termes, apres l'auoir remercié de la bien-veillance dont il l'auoit tousiours honoré. Mais tandis qu'on remuoit toutes ces choses, le Cardinal de Granuelle branloit à la Cour, & n'y estoit pas bien asseuré; aussi est-il bien difficile de demeurer long-temps ferme sur le panchant, lors qu'on est poussé par beaucoup de monde, & particulierement quand on iette ce soupçon dans l'esprit d'vn Roy, que la puissance & la societé d'vn Ministre le font accuser de foiblesse & d'insuffisance. En effet les vieux courtisans n'ont pas ordinairement employé d'autres armes pour renuerser le credit de leurs aduersaires, principalement aupres des Princes qui affectent la loüange de passer pour hommes d'esprit, soit qu'ils la meritent, ou qu'ils ne la meritent pas. On dit que ce fut par cet artifice que quelques années apres le Cardinal Diego Spinose non moins aimé du Roy en Espagne que le Cardinal de Granuelle l'estoit en Flandre de la sœur du Roy, fut precipité du plus haut degré de la faueur, par ceux qui auoient remarqué que Philippes ne fauorisoit les siens que tandis qu'ils se disoient les Ministres de ses conseils, & qu'ils ne s'en disoient pas les autheurs. On remarquoit desia quelque changement dans l'affection que la Gouuernante auoit pour Granuelle, soit qu'elle s'en ennuyast comme d'vn Gouuerneur qu'on luy auoit donné, soit qu'elle eust pris garde que la haine qu'on luy portoit se respandoit iusques sur elle, soit enfin qu'elle eust reconnu que son esprit estoit plein d'ambition & de ialousie, & qu'il fomentoit secretement la dissension & la discorde entre le Prince & les peuples, comme depuis elle en donna auis au Roy. Mais ie ne voudrois pas asseurer que ces dernieres choses si differentes de celles qu'elle luy auoit tant de fois escrites en faueur de Granuelle fussent veritables, & qu'elle ne les eust connuës qu'apres vne longue habitude. Ie ne voudrois pas dire aussi que les ayant connuës d'abord elle les auoit dissimulées par la bien-veillance qu'elle portoit à Granuelle, comme elle les descouurit depuis par le desgoust de cét homme, & par la crainte des maux qui menaçoient l'Estat; ou qu'elle les eust creües sur de faux rapports, & qu'elle en eust escrit au Roy à la suscitation des competiteurs du Cardinal.

MARGVERITE DE PARME. 1563.

MARGVERITE DE PARME. 1563.

Mais enfin Marguerite suiuãt la resolution qu'elle auoit prise, enuoya en Espagne son Secretaire Thomas Armentieres, auec vne exacte instruction de toutes les choses qu'il deuoit lire au Roy, & qu'il deuoit mesler parmy ses discours si l'occasion s'en presentoit dans les conferences qu'il auroit auec luy. Voicy l'ordre qui luy estoit donné; Qu'il representast au Roy l'estat des affaires de Flandre, & de celles des peuples voisins; De quelle façon Marguerite s'estoit conduite iusques-là dans les choses qui concernent l'administration Ecclesiastique & le Gouuernement de l'Estat: & quand il fera mention au Roy de la conspiration des Nobles contre le Cardinal de Granuelle, qu'il ne manque de luy dire de point en point, que le Prince d'Orange, le Marquis de Bergh, les Comtes d'Egmont, d'Horn, de Mansfeld, & de Megues, la vindrent trouuer au mois de Iuin, & que le Prince d'Orange apres beaucoup de discours qu'il fit au nom de tous les autres, de l'Estat present des affaires, de ce qu'on deuoit il y auoit long-temps aux gens de guerre, tant de pied que de cheual, des dettes contractées par ceux qui administroient les finances, & des plaintes que les Marchands faisoient sur ce suiet, adiousta enfin que puis que toutes ces choses estoient de effets de la puissance de Granuelle, & de ceux de sa faction, ils auoient resolu de ne plus venir au Conseil; non pas veritablement à cause de la Gouuernante, dont ils loüeroient tousiours la prudence, & l'affection enuers la Flandre, mais de peur d'auoir part à des resolutions qu'on ne pouuoit executer qu'au desauantage du Roy & des Prouinces, & de peur outre cela, comme adioustoit le Comte d'Egmont, qu'en venant au Conseil sans apporter de secours aux necessitez de la patrie, ils ne perdissent leur reputation, & la bien-veillance des peuples, & en mesme temps l'occasion, & les moyens de deffendre la cause du Prince; Que le Roy ne pouuoit pas trouuer cela estrange, s'il vouloit se souuenir que quand le Comte Charles Lalin estoit chef du Conseil, le mesme Granuelle qui n'estoit qu'Euesque d'Arras, ne pouuant endurer la puissance du Comte, refusa de s'y trouuer auecques luy; Que là dessus le Prince d'Orange & le Marquis de Bergh faisant esclatter contre Granuelle leurs ressentimens, luy auoient reproché

par quels artifices il les faisoit passer aupres du Roy, comme personnes infideles, & dont la religion estoit douteuse; Que mesme ils estoient asseurez que Telidan Theologien de Louuain auoit escrit au Roy, comme il s'en estoit vanté luy-mesme, que les grands Seigneurs de Flandre se sentoient de l'Heresie, & qu'ils se couuroient du mesme pretexte que les Heretiques auoient pris en France, afin de cacher leur enuie contre le Cardinal de Lorraine. Qu'vn autre iour le Comte d'Egmont estoit venu en particulier luy confirmer ces mesmes plaintes, & luy auoit dit qu'il s'estonnoit que le Roy permit que les Prouinces fussent troublées à l'occasion d'vn seul homme qui n'estoit pas Flamant, dont les biens & les inclinations estoient hors de Flandre, qui n'estoit point obligé au Roy par serment, mais en partie à l'Empereur, comme estant né dans vne Ville Imperialle, & en partie au Pape, de qui il auoit receu le Chappeau de Cardinal. Que quand Armentieres aura exposé au Roy toutes ces choses, il y adiouste aussi-tost ce que Marguerite y auoit respondu, selon qu'il luy estoit prescrit par ses instructions; Qu'enfin il n'oublie pas de dire sur le mesme sujet que le Comte d'Egmont l'auoit depuis peu asseurée que c'estoit seulement par luy que Granuelle auoit vescu iusques alors, mais que d'oresnauant il se deschargeoit de ce soin sur la Gouuernante à qui il auoit dit en paroles expresses qu'il n'y auoit point de momens que Granuelle ne fut en danger de sa vie; & partant que le Roy connoissant les maux que ces crimes traisnent ordinairement apres eux, considere selon sa prudence, ce qu'il faudra que l'on fasse du Cardinal de Granuelle. Armentieres chargé de ces ordres arriua en Espagne apres vn mois de chemin; & comme il trouua le Roy auec vne extréme passion de sçauoir l'estat des affaires de Flandre, il l'entretint quatre heures entieres dans sa premiere audience, en lisant l'ordre qu'il auoit par escrit de la Gouuernante. Il loüa hautement deuant le Roy dans cette conference, aussi bien que dans les autres qui ne durerent pas moins de temps, le soin & la conduite de Marguerire; & bien que Philippes eust en quelque sorte resolu de laisser le Cardinal dans le gouuernemenr, toutefois Armentieres le mit premierement dans l'incertitude, & enfin il luy fit chan-

MARGVERITE DE PARME. 1563.

MARGVERITE DE PARME. 1563.

ger de resolution. Mais tandis que l'assemblée des Estats d'Arragon où il estoit alors empesché, luy faisoit differer de iour en iour l'expedition d'Armentieres, outre la coustume que ce Prince soupçonneux auoit de temporiser ; tous les grands de Flandre, comme si on eust mesprisé leurs demandes, se retirerent de la Cour au commencement de l'année, excepté le Comte d'Egmont, qui asseura la gouuernante que personne n'y reuiendroit qu'on n'eust fait retirer Granuelle, auec qui ils ne vouloient pas seulement demeurer entre les murailles d'vne mesme Ville.

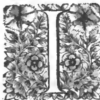




DE LA GVERRE DE FLANDRE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE QVATRIESME.



L courut dans Madrid sur la fin de cette année vn grand bruit, & toutesfois incertain, qui se respandit bien-tost par toute l'Espagne, que le Roy Philippes auoit esté tué d'vn coup de pistollet. Ce Prince ne negligea pas ce bruit: Au contraire bien qu'il fust lent en toutes les autres choses, il vsa d'vne si grande diligence qu'il l'estouffa entierement auant qu'il pûst estre sceu dans les Païs estrangers. Il enuoya pour cét effet diuers auis par Terre & par Mer à la Gouuernante, par lesquels il luy mandoit que quelque Heretique auoit inuenté ce bruit pour faire reüssir plus facilement quelque secrete entreprise, que cette sorte de gens qui ne meditent que des trahisons, vouloit bien-tost faire esclater. Il luy enjoignit par la mesme voye, que si elle s'apperceuoit que cette fausse nouuelle se respandit en quelque endroit, elle en fit perdre la croyance par les lettres qu'elle en escriroit de tous costez dans les Païs-bas, en France, en Angleterre, MARGVERITE DE PARME. 1564.

en Allemagne, non seulement pour oster de peine l'Empereur son oncle, & le Roy des Romains son cousin, mais pour empescher les troubles que ces bruits faux ou veritables peuuent esgalement exciter parmy ces meschants esprits amateurs de seditions. Mais Marguerite ayant sceu asseurément que ce bruit n'auoit point passé l'Espagne, & qu'il n'estoit point diuulgué, iugea à propos de n'en point parler de peur d'en donner l'opinion en s'efforçant de l'oster; veu principalement que l'auersion de la Noblesse luy suscitoit des soins & des affaires plus importantes. On voyoit des placarts iniurieux affichez aux coins des ruës, on iettoit des libelles diffamatoires, qui est vn mal auquel il est tousiours impossible de remedier; parce que si vous dissimulez, l'impunité inuite de poursuiure, & si vous en faites la punition, vous ne perdrez pas pour cela la memoire des choses passées; & enfin la crainte que vous donnez n'est pas capable de retenir ceux qui auroient la hardiesse d'entreprendre les mesmes choses. Le Roy Philippes qui estoit enclin à la seuerité auoit commandé à Marguerite depuis les troubles de Valenciennes où cette licence commença, de ne pas souffrir dauantage ces escrits outrageux, qui sont ordinairement les principes & les commencemens des seditions. Toutesfois à peine eut-elle commencé la recherche des coupables qu'elle cessa de les poursuiure, parce qu'elle apprehendoit d'en rencontrer les autheurs, & de se seruir (comme elle le fit sçauoir au Roy) d'vn remede plus dangereux que le mal. Mais à ces iniures qu'on escriuoit contre la Religion, contre les Euesques, & principalement contre Granuelle, auec d'autant plus de confiance qu'on les croyoit agreables à la Noblesse, on adiousta en mesme temps des deuises ambiguës qui furent prises par plusieurs pour des marques indubitables d'vne puissante conspiration. Ce que ie diray en peu de paroles, & de la mesme façon que la Gouuernante l'escriuit au Roy.

MARGVERITE DE PARME. 1564.

Au commencement de Decembre de l'année passée, le Comte d'Egmont, le Marquis de Bergh, le Baron de Montigny, & beaucoup d'autres de mesme rang, furent conuiez à vn festin par Gaspard Schets Seigneur de Grobendonch, Tresorier de l'Espargne; Où apres beaucoup de discours de table

de table on parla de moderer la despence que l'on faisoit ordinairement pour les habits des valets. Ie ne sçay si cela se fit par hazard comme Marguerite l'assura sur les choses qu'ils luy en dirent, ou si ce fut à dessein qu'on fit naistre l'occasion d'en parler. Ils commencerent donc à loüer la coustume des Alemans qui font des despences plus iudicieuses & plus vtiles en nourrissant des cheuaux de guerre, & dont on voit les valets durant toute l'année auec les mesmes chausses de cuir, & les mesmes iuppes de laine noire, au lieu de manteaux à manches, sans auoir d'autre ornement que quelques bandes de soye de diuerses couleurs sur le haut des manches qu'ils ont accoustumé d'appeller leurs aisles. Cét exemple fut approuué de tous ceux de l'assemblée qui se resolurēt aussi-tost de retrancher ces somptuositez & ces chamarures qui faisoient voir sur les habits des Valets la magnificence des Maistres. Ils demeurerent mesme d'accord d'oster ces liurées differentes, qui font connoistre les trains par la diuersité des couleurs, & de faire prendre à leurs valets des habits de mesme couleur; s'imaginans qu'on n'attribuëroit pas à l'auarice vn changement vniuersel, & que par cette ressemblance d'habits ils feroient paroistre leur vnion. Ainsi estant en doute, qui donneroit la couleur & la liurée, qui estoit entr'eux comme le mot de guerre, ils iugerent à propos de s'en rapporter au sort qui tomba sur le Comte d'Egmont. Il fit donc faire vn habit de drap noir, & fit mettre au haut des manches de la iuppe qui estoient longues & larges ces aisles de soye que ie viens de dire, où l'on voyoit comme en vn emblesme des testes d'hommes faites à l'aiguille, & des coqueluchons de diuerses couleurs, comme on a de coustume d'en attacher aux habillemens des fous & des bouffons. La Gouuernante qui vouloit que le Roy eust la connoissance de toutes choses, luy enuoya depuis vn modelle des ces aisles. On ne voyoit rien autre chose dans les boutiques des Brodeurs & des Tailleurs que de ces sortes d'habits, & de sēblables liurées, & le peuple qui s'excita à cette nouueauté, qui prēd de toutes choses des matieres de discourir, & qui neantmoins ne se trōpe pas tousiours, ne manqua pas de parler & de dire son auis sur ce sujet. Les vns appliquoient ces coqueluchons au Cardinal de Granuelle, qui selon la coustume des Cardinaux

MARGVERITE DE PARME. 1564.

Margverite de Parme. 1564.

portoit cet habillement de teste abbattu sur les espaules; & disoient que ces testes representoiẽt aussi le Cardinal & ceux de sa faction, entre lesquels ils mettoient le Duc d'Arschot, le Comte de Barlemont, & le President Viglius. Enfin ils se persuadoient que les Nobles de Flandre vouloient monstrer par ces ęnigmes qu'ils n'estoient pas des testes folles (comme le Cardinal les appelloit quelquesfois) mais que Granuelle luy-mesme aussi bien que ses Partisans, estoient les seuls que l'on deuoit monstrer au doigt. D'autres s'imaginoient plustost que par ces testes, & ces coqueluchons de fous, les grands Seigneurs se vouloient indiquer eux-mesmes, comme s'ils affectoient le titre de fol; mais que cependant le Cardinal deuoit apprendre combien il y auoit d'vnion parmy cette folie, & qu'il estoit à craindre pour luy que du nombre de ces insensez il ne sortit quelque Brutus. Bien que Marguerite interpretast ce mystere vn peu plus fauorablement, toutefois craignant que le peuple qu'elle voyoit en suspens, & en dispute sur cette nouueauté, ne prit enfin party, & n'excitast quelques troubles, elle pressa viuement le Comte d'Egmont & le reste de cette Noblesse de quitter leur entreprise, & de mettre fin à ces choses qui estoient de nouuelles amorces de factions & de desordres. Mais parce qu'on auoit desia fait vne quantité de juppes & plus de deux mille de ses aisles, la Gouuernante se contenta que l'on fit oster des manches, les testes & les coqueluchons, qui estoient la principale cause de tout le bruit. Neantmoins on ne les osta pas sans repugnance; & le Comte d'Egmont donna inuention de mettre en leur place vn faisseau de fléches liées ensemble, parce qu'il disoit que c'estoient les armes du Royaume de Castille; bien que ce ne fussent pas les armes du Royaume, mais de la Reyne Catholique Isabelle, qui furent prises depuis par les Prouinces vnies des Pays-bas. Le Comte d'Egmont vouloit faire croire qu'il auoit mis cette marque au lieu de celle qui y estoit pour donner vn tesmoignage de l'vnion qu'ils auoient iurée au seruice, & à l'obeïssance du Roy. Cela pourtant ne laissa pas de receuoir de sinistres interpretations; & on disoit que Granuelle estoit menacé de quelque funeste conspiration, qui n'estoit plus representée par des coqueluchons, mais par des fléches liées ensemble, & par

conſequent difficiles à rompre. La Gouuernante ne s'oppoſoit pas autrement à toutes ces choſes, & teſmoignoit de ne s'en pas beaucoup ſoucier, eſperant que le meſpris en ſeroit le remede, parce qu'elle auoit ſouuent eſprouué que les eſpris opiniaſtres s'irritent contre la deffence, & deuiennent plus audacieux lors qu'ils voyent qu'on les veut contraindre, mais qu'ils ſont facilement retenus quand on leur laſche la bride, & qu'on leur laiſſe quelque liberté. Cela fut cauſe que cette couſtume de prendre des liurées à la fantaiſie de celuy qui eſtoit eſleu par le ſort, demeura long-temps parmy eux; iuſqu'à ce que par les ordres du Roy Philippes, & par les nouuelles affaires qui ſuccedoient de iour en iour, elle s'éuanoüit entierement. MARGVERITE DE PARME. 1564.

Enfin au mois de Feurier le retour d'Eſpagne d'Armentieres fit changer de face à la Cour de Flandre. En effet outre les autres ordres qu'il apporta de la part du Roy, il apportoit celuy de faire ſortir Granuelle des Pays-bas; A quoy le Roy auoit conſenty pour oſter encore aux Flamans ce ſujet de plainte & de diſſenſion. Car comme Philippes ne ſe laiſſa iamais gouuerner pat aucun des ſiens, & qu'il ne voulut iamais que la faueur de perſonne l'emportaſt ſur ſon autorité; s'il en eſleua quelques-vns, & s'il euſt ſoin de leur fortune, il auoit auparauant eſprouué combien ils luy eſtoient neceſſaires & vtiles à ſes Eſtats. On mettoit auec raiſon le Cardinal en ce rang, mais d'autant que le Roy n'ignoroit pas qu'on ne peut long-temps endurer la puiſſance des Eſtrangers, principalement dans la Flandre, & qu'il auoit deuant les yeux l'exemple de la Cour de France, il crut qu'il eſtoit à propos pour conſeruer ſon autorité tout entiere, de faire de luy meſme ce que peut-eſtre la neceſſité euſt honteuſement arraché de ſes mains; & de donner à la priere des Flamans, ce qu'il donnoit au repos. & à la ſureté des Prouinces. A cela contribuoit le changement de la bonne volonté ou des conſeils de Marguerite, qui croyoit faire de cette victime publiquement deteſtée vn ſacrifice agreable à vne grande partie de la Nobleſſe. Le Cardinal de Granuelle auoit deſia preſſenty toutes ces choſes; & en meſme temps qu'Armentieres fut de retour, il obſerua que les courtiſans qui ſont les eſclaues de la faueur, ne luy monſtroient plus le

MARGVERITE DE PARME. 1564.

mesme visage, qu'il estoit moins accompagné que de coustume, qu'on ne venoit plus en sa maison en si grande foule, & qu'en cette occasion où ses amis deuoient paroistre, ils fuyoient de luy & l'abandonnoient laschement. Neantmoins apres auoir veu les lettres du Roy, il n'oposa rien au contraire, mais il monstra auec vn visage riant qu'il estoit prest d'obeïr & d'aller librement par tout où on luy ordonneroit de se retirer. Enuiron ce temps discourant auec ses amis des plaisirs du repos & de la tranquilité, on luy auoit entendu dire dans le dégoust qu'il auoit des soins des affaires publiques, *Qu'il auoit trauaillé assez long-temps pour les affaires d'autruy; qu'vn homme cassé & abbatu par le trauail deuoit souhaiter le repos, & que quiconque se voyoit assiegé par tant de monde ne deuoit pas refuser la liberté, principalement apres auoir esprouué que cette trouppe de flatteurs & de suiuans ne venoit à luy, que comme on a de coustume d'aller à la fontaine que l'on espuise & que l'on trouble; Que la puissance de la Cour est comme vn Palais dont la face est plus belle que le dedans, & que les choses humaines paroissent plus grandes quand on les souhaite que quand on en a la possession.* Vous croiriez que ce discours procederoit d'vn courage qui s'estoit dés long-temps fortifié contre les perils par vne longue apprehension d'y tomber; Mais ce n'estoit pas tant vn effet de sa constance, que de la passion qu'il auoit de couurir sa tristesse par vne ioye dissimulée, afin de priuer ses ennemis au moins de ce contentement qu'ils auoient souhaité de le voir abbattu par la disgrace, & tout ensemble par la douleur. Il est certain que quelque mois auparauant ayant preueu cette retraite inéuitable, il auoit escrit au Duc d'Albe son ancien amy, & l'auoit prié de faire en sorte que le Roy le fit venir en Espagne, s'il estoit obligé de se retirer des Pays-bas. Mais comme ce n'est pas la coustume des courtisans auisez de produire dans la Cour la vertu qu'ils apprehendent, le Duc d'Albe consulta long-temps s'il deuoit procurer aupres du Roy vne place à vn homme qui n'estoit pas ignorant des artifices de la Cour, & qui pourroit le deuancer dans la faueur & dans le credit; ou s'il deuoit rendre son party plus fort par l'arriuée de son amy, & se seruir d'vne personne animée contre les Flamans (comme Armentieres l'escriuit

d'Espagne à la Gouuernante) pour se venger de ceux qu'il haïssoit luy-mesme dans les Pays-bas. Cette derniere raison l'emporta sur le Duc d'Albe, & l'indignation fut plus forte que la crainte; Aussi est-ce le moyen le plus puissant pour faire impression sur les esprits, qui ayant desia ioüy aupres du Prince d'vne longue felicité, sont d'autant plus incapables de supporter les iniures, qu'ils estiment leur faueur plus constante & plus asseurée. Mais le Duc d'Albe pria en vain le Roy de faire venir en Espagne le Cardinal de Granuelle; car Armentieres auoit auparauant persuadé au Roy qu'il n'estoit pas à propos qu'on vit le Cardinal en la Cour d'Espagne, parce que comme on le haïssoit, on haïroit aussi tous les ordres & les commandemens du Prince qu'on enuoieroit au Pays-bas, comme procedans des Conseils de Granuelle: De sorte que le Roy aima mieux l'enuoyer dans la Franche-Comté, d'où il esperoit le retirer quelque iour pour le renuoyer dans les Pays-bas. Le Cardinal s'y resolut d'autant plus librement qu'il ne se pouuoit presenter vn plus honneste pretexte de retourner à Besançon sa Patrie, que d'y aller visiter sa mere qui estoit fort vieille & fort malade auec Cantonet son frere, qui ayant acheué son Ambassade meditoit pour le mesme sujet vn voyage dans la Franche-Comté. Cependant il ne diuulgua point son depart deuant que son frere fust arriué à Bruxelles; afin de faire croire qu'il ne se retiroit pas de la Flandre par le commandement du Roy, mais que de sa propre volonté il alloit à son pays auec son frere. Il partit donc pour aller à la Franche-Comté le dixiesme iour de Mars, & fit courir le bruit en partant, qu'on le verroit bien-tost de retour. En mesme temps les grands Seigneurs de Flandre ayant receu des lettres du Roy & le commandement de retourner au Conseil, & de considerer dauantage l'authorité du Prince, que la haine de quelques particuliers, reuindrent en Cour & au Conseil, auec la satisfaction de tout le monde & vn applaudissement general, si ce n'est que cette ioye fut en quelque sorte diminuée par l'opinion qu'on auoit du retour du Cardinal. Car encore que la plus-part s'imaginassent que cette opinion fut vaine, & que c'estoit vne inuention d'vn esprit orgueilleux, & indomptable dans son mal-heur, & qui menaçoit mesme en

MARGVERITE DE PARME. 1564. fuyant ; toutefois quelques-vns estoient d'vn autre sentiment, & principalement la Gouuernante, parce qu'elle n'ignoroit pas auec combien d'aigreur & de repugnance le Roy auoit consenty à retirer Granuelle des Pays-bas. Cela fut cause qu'elle manda au Roy que le Comte d'Egmont luy auoit descouuert, sans toutefois nommer personne, qu'on auoit conspiré contre Granuelle, & que s'il reuenoit dans les Pays-bas, il ne viuroit pas seulement vn iour. Mesme les Historiens de Flandre fondez sur les bruits du peuple rapportent qu'vn certain Villette du Pays de Granuelle auoit esté choisi pour faire le coup. Pour moy i'ay leu dans les interrogatoires des Comtes d'Egmont & d'Horn, de l'année mil cinq cens soixante-huict, que cela leur fut reproché, comme estans complices de Villete. D'ailleurs i'ay trouué dans des auis secrets, qui furent alors enuoyez en Flandre par vne Dame de condition des Prouinces frontieres, qu'on auoit deliberé de tuer Granuelle, si ce n'est peut-estre que l'on fit toutes ces choses pour espouuenter la Gouuernante.

Lors que Granuelle s'en fut allé en la Franche-Comté, on vit prendre vne nouuelle face à la Ville & à la Cour. Le Peuple qui regarde ordinairement comme vne consolation de sa bassesse & de sa fortune, la cheute & la calamité des grands, & principalement de ceux qu'il sçait estre participans de tous les secrets, & à qui en cette qualité il impute les rigueurs & les seueritez du Prince, se resiouït publiquement de se voir enfin deliuré d'vn censeur si ennuyeux & si importun. Mais particulierement les Grands des Pays-bas, dans les complimens qu'on fait d'ordinaire en se rencontrant se resioüissoient du bannissement de leur aduersaire. Ils se vantoient d'auoir mis la Gouuernante en liberté, ils disoient qu'elle auoit assez esté sous la conduite d'vn Gouuerneur, & qu'ils auoient assez enduré l'insolence d'vn homme de neant, qui auoit si long-temps triomphé dans la Pourpre de la Flandre persecutée. Ils commencerent depuis à rendre à Marguerite de plus grands respects qu'auparauant, de venir au Conseil plus assiduëment, & en plus grand nombre, & de s'appliquer aux affaires publiques auec plus de soin & de vigilance. Marguerite iugeant

à propos de se seruir de cette occasion, pressa en mesme temps la resolution de beaucoup d'affaires, & proposa sur tout que la contribution qui auoit esté accordée pour neuf ans fut continuée pour trois années, ce qu'elle auoit si souuent essayé en vain. Desia la pluspart des choses reüssissoient heureusement, lors que par vne infinité de lettres du Cardinal qui promettoient son retour en Flandre, & par la puissante faction des Cardinalistes, c'est ainsi qu'on appelloit le Duc d'Arschot, le Comte de Barlemont, & le President Viglius, les soupçons se renouuellerent, & l'on vit diminuer la resiouïssance publique. Car d'vn costé plusieurs d'entre la Noblesse disoient, peut-estre pour pretexte, qu'ils auoient apprehension qu'apres auoir surmonté les difficultez, & disposé les choses à vne fauorable issuë, le Cardinal suruenant quand on n'y penseroit pas, ne voulut prendre part au succez & s'en attribuer la gloire. D'vn autre costé les Cardinalistes ne pressoient pas l'execution des mesmes choses, ou parce qu'ils estoient animez contre la Gouuernante; ou pour faire mieux paroistre l'absence du Cardinal, & le faire en mesme temps desirer. Mais Marguerite s'opposoit à leur pratique, par les lettres qu'elle en escriuoit au Roy, & mesme par le blasme dont elle chargeoit la vie & la conduite de Granuelle; peut-estre pour tesmoigner que c'estoit auecques raison qu'elle auoit consenty à son depart. C'est pourquoy en mesme temps qu'on eut enuoyé vn Commissaire dans la Franche-Comté pour informer au nom du Roy de l'administration des Finances, on informa indirectement contre les actions de Granuelle. Et depuis comme la Gouuernante en eut donné auis au Roy, elle le supplia que puis que les Nobles soupçonnoient Granuelle de donner encore des conseils dans la Franche-Comté pour estre executez dans les Pays-bas, & qu'ils disoient qu'encore qu'il ne fust plus present parmy eux, son esprit ne laissoit pas de regner dans leurs deliberations, & voloit comme vne ombre par toute la Flandre, il luy pleust de les deliurer de ces soupçons & de cette crainte, & d'enuoyer le Cardinal à Rome où il auoit autrefois resolu de se retirer. Il s'y retira depuis de son propre mouuement, & non pas par le commandement du Roy.

MARGVERITE DE PARME. 1564.

En effet pour ne rien obmettre de la vie de Granuelle, il al-

MARGVERITE DE PARME. 1564. la à Rome au mois de Decembre de l'année suiuante apres la mort de Pie quatriesme, pour se trouuer à l'Election d'vn nouueau Pape; où il fut employé par le Roy Philippes, dont il n'auoit perdu les bonnes graces qu'en apparence. Car il le chargea du soin des plus importantes affaires qu'il eust à Rome auec plus de demonstration de bien-veillance, qu'il ne luy en auoit iamais tesmoigné; & alors on reconnut quelle difference il y a entre ceux à qui le hazard donne la faueur du Prince, & entre ceux qui la meritent. Si ceux-là tombent vne fois ils ne se releuent iamais, & demeurent tousiours par terre; mais l'absence rend les autres recommandables, elle leur donne aupres du Prince plus de credit & de puissance, & enfin la necessité les restablit dans les honneurs & dans les emplois. Il se presenta à propos vne occasion propre pour vn esprit qui aymoit les affaires, car on estoit alors sur le poinct de conclurre entre les Princes Chrestiens, cette ligue qu'on auoit proposée tant de fois, & tant de fois abandonnée. Le Cardinal qui auoit vn esprit present à tout, qui sçauoit se resoudre de toutes choses sur le champ, & se tourner adroitement de toutes parts selon les diuerses occurrences, receut du Roy des ordres tres-amples & tres-exprés de se ioindre auec le Cardinal Pacecco, & Iean Zuniga son Ambassadeur, pour faire conclurre cette ligue aux conditions qu'ils iugeroient raisonnables entre le Pape Pie cinquiesme, & la Republique de Venise. En quoy il tesmoigna au Roy d'Espagne vne diligence & vne fidelité incroyable en retranchant tous les sujets de dispute qui renaissoient de iour en iour. Depuis ayant esté fait Vice-Roy de Naples, il mit entre les mains de Iean d'Austriche l'estendart & le baston de General que le Pape Pie luy auoit enuoyé; & apres la mort du Pape, il retourna à Rome au Conclaue, où par la force de ses conseils, outre la faction d'Espagne, dont il estoit le Chef, il fut la principale cause que Gregoire treiziesme fut esleu Pape, au bien certes de la Chrestienté. Toutefois il offença viuement ce nouueau Pape, lors qu'estant retourné à Naples, il souffrit durant son administration qu'on entreprit plus auant sur les droicts de l'Eglise qu'on ne l'esperoit à Rome d'vn Cardinal; mais il ne fit rien en cela qui ne soit assez ordinaire aux Euesques, & aux autres Ecclesiasti-

ques

ques qui deffendent auec plus d'ardeur les affaires Politiques des Souuerains, que ne font mesme la pluspart des autres Ministres ; soit que la crainte qu'ils ont de se rendre suspects leur fasse prendre ce party, soit qu'ils y soient excitez par l'émulation, ou par vne parfaite connoissance des choses qui peuuent estre reprises dans le Gouuernement & qu'ils ne soient pas retenus par la reuerence de leur caractere, qui le plus souuent est moindre dans l'esprit des Prelats, que des personnes d'autre condition. Les Archers de Granuelle auoient tiré des prisons de Marius Caraffe Archeuesque de Naples vn Criminel dont Granuelle soustenoit que ses Officiers estoient les Iuges. Et comme l'Archeuesque les eust excommuniez pour ce sujet, Granuelle Vice-Roy offencé de cette action fit mettre en prison les domestiques de l'Archeuesque, & empescha ce Prelat de receuoir les reuenus de son Archeuesché, bien qu'Antoine Sauly Nonce du Pape fit ses efforts pour s'y opposer, & qu'il le menaçast de l'indignation du Sainct Siege. Le Pape Gregoire en fut aussi-tost auerty par le Nonce, & se faschant de ce procedé de Granuelle, veu principalement qu'au mesme temps qu'il faisoit dans Naples ces violences, Diego Couarruuias Euesque de Segouie & President du Conseil de Castille y faisoit les mesmes choses, il manda à Sauly qu'il allast voir le Vice-Roy, & qu'il luy declarast précisément, que si dans vn certain temps il ne reuoquoit ce qu'il auoit ordonné contre l'Archeuesque & ses domestiques, il le priueroit de la dignité de Cardinal par la puissance, & par l'autorité que le Pape luy en auoit donnée. Sauly executa courageusement ces ordres, bien que quelques-vns apprehendant peut-estre la colere du Vice-Roy, luy persuadassent d'adoucir les choses : Et Granuelle estonné de cette declaration qu'il n'attendoit pas deliura les prisonniers, & fit rendre à l'Archeuesque ce qui luy estoit dû. Il fit mesme transporter vn criminel de sa prison dans celle de l'Archeuesque en la place de celuy qui auoit esté la cause de la dispute & dont on auoit precipité le chastiment ; & embrassa depuis auec plus d'affection & de respect les droits & les interests du Pape. Ainsi il n'y a personne qui ne s'épouuante des menaces quand elles sont proportionnées à sa condition. Au re-

MARGVERITE DE PARME. 1564.

MARGVERITE DE PARME. 1564.

ste apres auoir gouuerné quatre ans le Royaume de Naples auec beaucoup de prudence, & moins de soin de l'honnesteté qu'il n'estoit bien seant à vn Vieillard, & à vn Cardinal, il retourna à Rome, le Pape estant alors en quelque façon appaisé. Trois ans apres le Roy le fit venir en Espagne, ayant desia soixanre & deux ans, & le fit President du Conseil d'Italie auec vn ample autorité; mais auec peu de satisfaction de quelques grands d'Espagne, parce que comme il auoit vne longue & solide experience, il estimoit peu leurs sentimens, & les reprenoit quelquesfois en colere. I'ay mesme appris qu'il fascha vne fois le Roy, lors qu'en loüant excessiuement en sa presence les actions de l'Empereur Charles, & luy faisant remarquer ce qu'il auoit fait en chose pareille, il sembloit demander qu'on reglast le present sur le passé, par vne liberté odieuse aux Souuerains, laquelle perdit autrefois de grands hommes, qui loüoient deuant Alexandre les actions de Philippes de Macedoine. Mais il n'ignoroit pas qu'il auoit vn Maistre qu'il auoit desia gaigné par ses seruices, & dont il auoit esprouué que la faueur se suspendoit plustost qu'elle ne s'esteignoit pour luy. On en eust vn grand tesmoignage, en ce que Philippes allant prendre possession du Royaume de Portugal, le laissa Regent en Espagne durant son absence; & qu'au retour de Portugal en entrant à Madrid au milieu de l'affluence & des applaudissemens de ses peuples, le seul Cardinal de Granuelle marcha à cheual à costé de luy, dans la pompe de cette entrée qui ressembloit à vn triomphe. Enfin trois ans apres, comme il fut reuenu de Saragosse, où il auoit marié Catherine fille du Roy Philippes auec Charles Emanuël Duc de Sauoye, il mourut à Madrid aagé de soixante & dix ans, le mesme iour que l'Empereur Charles estoit mort vingt-huict ans auparauant. Son corps fut porté à Besançon quelque temps apres, & fut mis dans le tombeau de ses peres: Digne sans doute d'estre proposé pour exemple aux fauoris des Princes, & à ceux qui sont attachez à leur seruice, principalement par cette consideration que sans le secours de la flatterie il posseda prés de quarante ans auec vne fidelité incorruptible la premiere place de la Cour; & qu'apres en auoir esté chassé vne fois, il reprit de cette cheute, comme si elle n'a-

uoit feruy qu'à le delaffer, vne courfe plus vigoureufe deuers la grace & la faueur, & paffa bien plus auant qu'il n'auoit iamais efté. Auffi auoit-il rencontré vn Prince, aupres duquel on pouuoit conferuer par vn bon-heur affez rare, la liberté & la faueur. Mais toutes ces chofes n'arriuerent que long-temps apres. MARGVERITE DE PARME. 1564.

Cependant la Gouuernante des Pays-bas s'appliqua entierement à fouftenir la Religion qui eftoit en plufieurs endroits menacée de fa ruïne; car le Roy auoit fur toutes chofes donné cet ordre à Armentieres, & en preffoit l'execution par des lettres qu'il enuoyoit de iour en iour. Certes les lettres de Philippes que ie pourrois monftrer au nombre de plus de cent, efcrites à Marguerite ou de fa propre main, ou en chiffres, font d'affez puiffans tefmoignages que ce n'eftoit pas par oftentation & en apparance feulement, qu'il embraffoit la deffence de l'Eglife. Il ne donnoit rien dans ces lettres à fa reputation comme dans celles qu'on lifoit au Confeil des Pays-bas, mais il y defcouuroit à fa fœur fans fard & fans artifice, fes neceffitez, fes craintes, & fes plus fecrets fentimens. Il luy recommandoit donc fi puiffamment la Religion par fes lettres fecrettes, qu'il vouloit qu'elle fit fa premiere & fa derniere penfée, & qu'elle la preferaft à toutes chofes. Il paffa mefme iufques-là qu'il luy enfeignoit les moyens de furprendre les Heretiques, qu'il luy monftroit leurs retraites, & la mettoit pour ainfi dire fur leurs voyes. Dauantage il en fit vne lifte (que ie garde auec fes lettres,) où il les defignoit fi bien par leur condition, par leur âge, par leur demeure, & enfin par l'image qu'il luy en faifoit, que c'eft vne chofe merueilleufe qu'vn Prince occupé par les foins de tant de Royaumes ayt pû vacquer à cela comme en fe diuertiffant, & s'employer à la recherche de ces gens pour la plufpart inconnus & de baffe condition, auec vne vigilance qui feroit admirable mefme en vne perfonne priuée. Toutes les fois que Marguerite luy efcriuoit fur le fujet des Catholiques qui fuyoient d'Angleterre, & qui fe retiroient en Flandre, il ordonnoit auec vne promptitude qui ne luy eftoit pas ordinaire dans les autres chofes, qu'outre les reuenus qu'il auoit deftinez dans les Pays-bas pour la nourritu-

MARGVERITE DE PARME. 1564.

re des Prestres de cette Isle qui se refugioient parmy les Flamans, on distribuast aux autres deux mille escus, quelque fois dauantage, quelque fois moins, & enfin tousiours quelque chose. Cette liberalité du Roy fut cause qu'on cõmença à fonder des Colleges de la mesme Nation dans la Flandre & dans l'Espagne à l'auantage des Catholiques. Ainsi la Gouuernante qui estoit portée à maintenir la Religion, autant par son inclination que par le commandement du Roy, & qui connoissoit principalement qu'elle auoit gaigné la Noblesse par la satisfaction qu'elle venoit de luy donner, gaigna aussi l'affection d'vne quantité de peuple par les lettres qu'elle escriuit sur le mesme sujet aux Euesques, & aux Gouuerneurs des Prouinces.

On traisnoit desia les Heretiques dans les prisons, & on en faisoit la punition au grand estonnement de plusieurs, & au bien mesme de quelques-vns qui se conuertissoient dans les supplices. Cependant il y eut vn Prestre dans Rupelmonde infecté de l'Heresie, qui prit vne resolution entierement desesperée, apres auoir reconnu qu'il luy estoit impossible de se sauuer de la forteresse où il estoit retenu. Il se resolut de mettre le feu dans la chambre prochaine où estoient les Archiues de la Prouince, s'imaginant eschapper parmy le desordre & l'apprehension de tout le monde, durant que ses gardes s'occuperoient à conseruer ce qui concernoit le public. Ayant donc communiqué son dessein à neuf prisonniers qui estoient auecque luy, il mit le feu dans la forteresse, mais il fut bien-tost esteint par les soldats qui accoururent; & comme ce Prestre fuyoit auec les incendiaires ses compagnons, il fut promptement arresté, & en suitte condamné à mourir, mais il mourut plus heureusement que les autres, car il detesta publiquement l'Heresie au milieu de cette foule, qui estoit accouruë au spectacle de son supplice, & apres auoir fait des imprecations contre Caluin, & les autres Heresiarques, il aduertit le peuple de se donner garde du venin de ces nouuelles opinions, que l'ennemy commun des hommes auoit respandu de tous costez pour les infecter, & pour les perdre. Ainsi il tendit le col à l'espée & protestant qu'il mouroit Catholique, il receut le coup de la

mort. La Gouuernante n'oublia rien de tout cela dans vne lettre qu'elle en escriuit au Roy, parce qu'elle sçauoit bien qu'elle ne luy pouuoit mander de plus agreables nouuelles, & qu'il souhaittast dauantage que des succez de cette nature. Mais les choses se passerent dans Anuers auec plus de bruit & de tumulte. On alloit punir Christophle Fabrice, qui estant sorty du Conuent des Carmes s'estoit marié en Angleterre, & estoit reuenu dans Anuers où il auoit corrompu quelques-vns du peuple; & desia le bourreau le lioit au poteau pour estre brusle & mettoit le feu au buscher, lors que l'on commença à ietter des pierres de part & d'autre sans sçauoir de quelle main elles partoient. Le bourreau qui se voyoit en peril s'il retardoit plus longtemps, & qui craignoit de laisser au peuple le coupable, mit aussi-tost la main à l'espée, & acheua ce mal-heureux qui estoit à demi bruslé. De là ayant fait vn saut, il se mesla auec les soldats & se deliura du danger. Ceux qui auoient commencé le bruit se voyans abbusez par cette action ne passerent pas plus auant, soit qu'ils ne fussent pas assez forts contre les soldats qui estoient en armes dans la place, soit qu'ils iugeassent que ce seroit trauailler en vain, puis que le criminel estoit mort. Toutefois le iour suiuant, quelques-vns d'eux ayant rencontré vne femme qu'on disoit auoir la premiere denoncé Fabrice, l'enuironnerent en furie, luy ietterent des pierres en luy disant des iniures, & l'eussent sans doute assommée si elle ne se fust cachée dans vne maison prochaine. On trouua dans la place le mesme iour vne affiche escritte en lettres de sang, dõt voicy la substance. *Qu'il y auoit des Citoyens dans Anuers qui auoient iuré ensemble de vanger bien-tost la mort de Fabrice.* Le Roy ayant sceu toutes ces choses, sans que l'on puisse dire si on les exagera au dessus de la verité, enioignit soigneusement à la Gouuernante de ne pas souffrir dauantage que de semblables crimes demeurassent impunis. Mais Marguerite remit le calme dans la Ville, plustost par la crainte que par les supplices, ayant fait pendre seulement vn de ces seditieux qui auoient ietté des pierres; Et comme les autres estoient des moindres de la populace, ils se sauuerent aysément par la fuitte ou par leur propre obscurité. Mais si le

MARGVERITE DE PARME. 1564.

MARGVERITE DE PARME. 1564.

Moine Espagnol, qui obseruoit secrettement tout ce qui se faisoit dans Bruges escriuit au Roy la verité, les Magistrats de cette Ville monstrerent dans le mesme temps bien plus d'opiniastreté & de des-obeïssance. Car comme l'Inquisiteur de la Foy faisoit mener vn Heretique en prison par trois Sergens, parce que le Gouuerneur de la Ville qui craignoit la haine des Magistrats auoit differé de lui enuoier du secours; aussi-tost les Magistrats firent prendre les Sergens, les firent mettre en prison au pain, & à l'eau, iusqu'à ce qu'ils eussent traité auec la Gouuernante de cette affaire, firent publier leur dessein dans la place par vn crieur public, & cependant ils deliurerent l'Heretique à la honte de la Religion & de l'Inquisiteur. Veritablement ceux de Bruges ne demanderent pas pardon de cette injure auec assez de soubmission. Ils furent promptement trouuer la Gouuernante, & se plaignirent du tumulte qu'ils disoient que l'Inquisiteur eust excité dans la Ville, qui ne pouuoit endurer qu'on luy retranchast ses Priuileges, si par vne reprehension rigoureuse & toutefois salutaire, ils n'eussent à propos appaisé la multitude. Ie n'ay pû apprendre ce que fit la Gouuernante en cette occasion, & ce qu'elle respondit au Roy apres qu'il luy eut enuoyé les lettres du Moine.

Mais ie croy que ces excez furent cause que la Gouuernante cōmença à rechercher les moyens par lesquels on pourroit faire obseruer contre les Heretiques les Decrets du Concile de Trente qui auoient esté depuis peu apportez en Flandre, & dont quelques-vns estoient ambigus, & auoient besoin d'esclaircissement. Car lors que le Roy se plaignoit par ses lettres de l'insolence des Heretiques, & de l'indulgence des Prelats, & qu'il commandoit qu'on restablit l'Edict de son pere qui auoit esté aboly, en ce que la connoissance & la decision de semblables causes auoit esté transferée aux Iuges Ecclesiastiques; Marguerite luy fit responce qu'encore que cela fut le meilleur, parce que quelques-vns des nouueaux Iuges & des Inquisiteurs exerçoient leur puissance auec autant de timidité qu'ils auoient d'ardeur de la posseder, neantmoins elle ne trouuoit pas à propos de faire obseruer l'Edict de Charles, parce qu'il ne se pouuoit executer si l'on vouloit auoir égard au Concile de Trente, qui renuoyoit

aux Iuges Ecclesiastiques la connoissance de pareilles choses. D'ailleurs comme en cette année 1564. dont le Pape Pie auoit employé vne grande partie à faire publier & obseruer tout ensemble les Decrets du Concile, il en auoit passionnément recommandé la protection aux Princes Chrestiens; le Roy d'Espagne estima qu'il estoit de son deuoir de surpasser en cela les autres, & de leur seruir d'exemple, non seulement par cette pieté qui luy estoit naturelle, mais parce qu'il crût que son pere ayant demandé le Concile tandis qu'il estoit à Rome, il deuoit le receuoir auec vne affection hereditaire. Mais tandis que le Roy s'occupoit à le faire publier en Espagne, & qu'il escriuoit à sa sœur de le faire receuoir en Flandre, il arriua à Rome vne chose que l'on croyoit capable de troubler la bonne intelligence qui estoit entre le Pape & le Roy, & par consequent d'empescher l'obseruation du Concile dans l'Espagne & dans la Flandre. MARGVERITE DE PARME. 1564.

Il y auoit eu dispute pour les préseances dans le Concile de Trente entre les Ambassadeurs de France, & d'Espagne, parce que celuy d'Espagne ne vouloit point souffrir de Superieur, & que celuy de France ne vouloit point d'égal; Neantmoins cette dispute auoit esté terminée en quelque sorte, ayant esté resolu que l'Ambassadeur d'Espagne y auroit sa place à part separée des autres Ambassadeurs. Mais quand le Concile fut finy Louys Requesens Ambassadeur du Roy Philippes pressa la decision de ce different. Le Pape recula premierement, & fit difficulté de s'expliquer sur vne matiere si fascheuse, & dont le iugement ne luy pouuoit apporter que de la haine. En suite il fit aduertir Requesens de ne plus faire d'instance sur ce sujet; & enfin il persuada à l'vn & à l'autre en particulier de s'en rapporter au College des Cardinaux, & que cependant ils n'assistassent point aux ceremonies publiques. Ainsi il esperoit reculer le iugement de cette affaire à cause des diuerses affections des Cardinaux, & se deffendre par ce moyen de la necessité de dire son auis, & par consequent de la haine. Sur quoy il disoit agreablement qu'il deuoit imiter Iupiter, qui selon vne vieille Fable des Toscains, de deux sortes de foudre qu'il auoit l'vn fauorable & l'autre funeste, lançoit luy mesme de sa

MARGVERITE DE PARME. 1564.

main celuy qui estoit heureux, & ne se seruoit de celuy qui estoit funeste que par l'auis & par le conseil des autres Dieux. Mais il estoit difficile alors comme dans vne course precipitée, de retenir deux esprits esmeus & transportez de passion. L'vn & l'autre se tenoit offencé des remises que faisoit le Pape, & particulierement l'Ambassadeur du Roy Charles, Henry Doysel qui estoit fasché de voir que par cette façon d'agir on taschoit de les esgaler. Et comme en ce mesme temps il y auoit eu dispute pour les rangs dans la Cour de l'Empereur Ferdinand entre les Ambassadeurs des deux Roys, qui auoit esté terminé de telle sorte qu'ils auroient alternatiuement la preseance chez l'Empereur; ce qui fut cause que l'Ambassadeur de France s'en retira; il craignoit que sur cet exemple on ne fit à Rome la mesme chose. C'est pourquoy le Pape Pie ayant en vain discontinué quelque temps les ceremonies où ils pouuoient se trouuer ensemble; enfin le iour de la Pentecoste il voulut que l'Ambassadeur de France eust la premiere place apres celuy de l'Empereur. Requesens offencé de cette action en tesmoigna ses ressentimẽts, & apres auoir publiquement protesté au nom du Roy Philippes de l'injure qu'on luy faisoit, il se retira de Rome par le commandement de son Maistre. Mais si cet euenement mit en doute beaucoup de monde sur ce que feroit le Roy Philippes, principalement pour le Concile de Trente dont le Pape pressoit la publication, il toucha sur tout Marguerite, parce qu'elle auoit sous sa charge vne Prouince exposée plus que tous les Royaumes de Philippes à l'incursion des Heretiques qui s'y respandoient de tous costez; & que le Pape souhaitoit par cette raison qu'on fit publier le Concile dans les Pays-bas, & qu'on l'y fit religieusement obseruer. Marguerite ne sçachant donc à quoy le Roy se resoudroit, attendoit ses volontez auec vne grande impatience, & cependant elle faisoit punir les coupables auec plus de retenuë & d'apprehension. Plusieurs s'imaginoient desia qu'on ne parleroit plus en Flandre du Concile de Trente; les Heretiques s'en resiouïssoient, & se moquoient de la sagesse du Pape, qui auoit mal à propos offencé le Roy d'Espagne. Car s'il rejettoit le Concile, quels Royaumes trouueroit-on qui se soumissent à ses

à ses loix. Neantmoins il y en auoit d'autres qui tiroient d'autres consequences de la mesme chose. Ils loüoient l'équité du Pape qui n'auoit pû estre esbranlé ny par la crainte ny par l'esperance ; & disoient qu'il ne falloit douter ny de la constance ny de la pieté du Roy Philippes ; que pour vne injure particuliere, il n'abandōneroit pas la deffence du Concile ; & que s'il l'abandonnoit le François ne manqueroit pas de l'embrasser en mesme temps, parce seulement que l'Espagnol l'auroit quittée. Cependant on apporta des lettres du Roy, par lesquelles il donnoit auis à la Gouuernante de l'issuë de cette dispute qu'il disoit estre tout à fait contraire & à la Iustice de sa cause, & à l'affection & au respect qu'il auoit tousiours eu pour le Pape. *Qu'il auoit rappellé de Rome son Ambassadeur, parce qu'il n'y pouuoit plus paroistre auec dignité, & qu'aussi bien il n'auoit plus rien à traitter auec le Pape touchant les affaires priuées ; Que pour celles qui regardoient en general la Religion ou le deuoir & l'obeïssance qu'on doit au Pape, & au Sainct Siege, dont il n'y auroit iamais rien qui fust capable de le destourner, il en auoit laissé le soin au Cardinal Pacecco Protecteur d'Espagne, & que c'estoit auec luy qu'elle deuoit desormais agir pour les choses qui regarderoient l'Eslection des nouueaux Euesques, & les autres moyens d'appuyer la Religion ; pour la deffence de laquelle, aussi bien que pour faire publier le Concile de Trente dans les Pays-bas, & l'y faire exactement obseruer, elle doit monstrer vn courage ferme, & ne rien du tout relascher pour quelque occasion que ce soit.* Et certes ayant sceu l'intention du Roy touchant le Concile, elle n'eust rien du tout relasché si elle n'eust point eu d'obstacle au commencement de l'ouurage, & qu'elle n'eust fait pour ainsi dire vn faux pas dés l'entrée. Car apres auoir recherché les auis des Prelats, & des Docteurs les plus renommez en chaque Vniuersité sur la publication du Concile de Trente, apres auoir entendu outre cela les opinions du Conseil, elle ne trouua de part & d'autre que des repugnances & des contradictions. On luy remonstra que comme le Concile de Trente auoit quelques articles contre les droits du Prince & les priuileges des Prouinces, on ne deuoit point le publier en Flandre sans en excepter ces articles. Ceux qui estoient de

MARGVERITE DE PARME. 1564.

MARGVERITE DE PARME 1564.

cette opinion parloient auec d'autant plus d'ardeur & de hardiesse qu'ils croyoient que cette confiance seroit agreable au Roy, parce que sous pretexte de la liberté, elle deffendoit les interests du Prince, & le deschargeoit tout ensemble du blasme qu'on auroit pû luy imputer. Toutefois ce procedé ne plût pas au Roy, à qui Marguerite donnoit auis de tout ce qui se passoit ; & voicy la substance de sa responce. *Qu'il ne vouloit pas qu'on exceptast rien dans la publication du Concile, de peur de faire parler de luy dans Rome, où l'on estoit si accoustumé à reprendre & à médire, & de donner aux Princes Chrestiens qui attendoient l'exemple d'Espagne, vne mauuaise occasion de l'imiter; que sur ce qu'on disoit des interests du Roy & des Prouinces, on auoit tout cõsideré lors qu'on s'estoit resolu de faire publier le mesme Concile en Espagne, où les mesmes difficultés s'estant presentées, elles n'auoient pas neãtmoins esté suffisantes d'en empescher la publication; que comme le Concile y auoit esté publié sans en rien excepter en y apportant neantmoins quelque legere moderation, il vouloit qu'on fist la mesme chose dans les Pays-bas, & qu'on y portast vne copie de la publication qui en auoit esté faite, afin que tous ses peuples fussent reduits sous de mesmes loix.* Mais il ne sera pas hors de propos de racompter en cét endroit combien de reuoltes & de mouuemens des peuples, qui esclatterent tout ensemble pour la ruine de tant de monde sur la fin de l'année suiuante, trauerserent les entreprises de Marguerite qui commençoit à executer les Ordres du Roy, & qui faisoit tous ses efforts pour faire voir dans les Prouinces l'accomplissement de ce qu'elle auoit commencé. Cette Princesse qui voyoit croistre de iour en iour aussi bien les difficultez de trouuer de l'argent, que de maintenir la Religion, n'ayant pas assez de forces chez elle, & ne pouuant rien tirer du Roy, quelques lettres qu'elle luy escriuit, estima qu'elle ne pouuoit mieux faire, que de luy deputer vne personne de grande reputation. Ainsi elle ietta les yeux sur le Comte d'Egmont, parce qu'outre la grandeur de sa naissance, & la connoissance qu'il auoit des affaires des Pays-bas, elle croyoit que les grands seruices qu'il auoit rendus au Roy contribueroient à luy faire obtenir toutes choses. Elle resolut de le faire partir pour aller en Espagne au commencement

de l'année 1565. apres en auoir auparauant communiqué au Conseil. Le Comte d'Egmont accepta librement cette charge, parce qu'il esperoit comme il le descouurit à la Gouuernante, & elle au Roy, que par le moyen de cette deputation qui regardoit le public, il feroit ses affaires particulieres. Ayant donc esté instruit de tout ce qu'il deuoit proposer, il se mit en chemin auec vn applaudissement general, & vne merueilleuse esperance de tous les ordres de l'Estat, accompagné d'vn grand nombre de Noblesse qui le conduisit par honneur hors de la Flandre. Il partit le mesme iour que François Halluin, Seigneur de Zeueghem reuint d'Allemagne, où la Gouuernante l'auoit enuoié pour tesmoigner au nom de Philippes ses ressentiment de la mort de l'Empereur Ferdinand, à Maximilian son fils, à sa femme, & à tous les autres Princes de la maison d'Austriche. Ce deuoir qui fut rendu par affection, & qui fut receu tout de mesme, fut cause que l'Empereur Maximilian promit de grands secours au Roy son cousin.

MARGVERITE DE PARME. 1565.

En ce mesme temps le Prince d'Orange eut d'Anne de Saxe vn second fils qui fut appellé Maurice, du nom de l'Electeur pere d'Anne. Ce Maurice est celuy dont nous deuons si souuent parler, non pas sans luy donner la loüange de grand & de sage Capitaine : Prince qui ayant esté mis par les Prouinces vnies en la place de son pere, mourut de regret de ne pouuoir secourir Breda, deux ans deuant que ie commençasse cette Histoire, apres auoir sous vn autre nom que celuy de Souuerain exercé chez les Hollandois vne puissance presque souueraine, qui est ordinairement le but où aspirent ceux qui ont eu long-temps l'authorité & le commandement. Marguerite escriuit au Roy que cét enfant auoit esté baptisé à l'Eglise; mais elle se plaignit qu'vne action si considerable eust esté soüillée par les Parrains de l'enfant, Auguste Electeur de Saxe, & Philippes Lantgraue de Hesse qui estoient Lutheriens ; au nom desquels il fut tenu sur les Fonds par deux Seigneurs infectez de la mesme Heresie. Ainsi le Prince d'Orange qui ne ioüoit iamais vn personnage seul, voulut tenir en cela quelque chose des Catholiques, & des Heretiques pour se concilier les vns & les autres, ayant tousiours deuant les yeux le changement qui pouuoit

Margverite de Parme. 1565.

arriuer à l'vn ou à l'autre party.

Marguerite fit sçauoir au Roy par les mesmes lettres les soupçons que plusieurs auoient conceus, & les bruits qui couroient sur ce qu'elle auoit parlé au Conseil de l'entreueuë & de la conference qui auoit esté arrestée sur les frontieres d'Aquitaine entre Catherine de Medicis mere du Roy Charles, qui faisoit auec luy la reueuë des Prouinces de son Royaume, & Isabelle sa fille Reyne d'Espagne. Car le Roy Philippes auoit commandé à Marguerite sa sœur d'auertir les Grands de Flandre, que cette entreueuë ne se faisoit que pour satisfaire au desir du Roy Charles & de la Reyne sa Mere, qui passoient sur les frontieres d'Espagne. Il donna par lettres le mesme auis à tous ses Ambassadeurs, qui estoient en diuers endroits de l'Europe, il le donna mesme aux Princes, & n'oublia ny en Espagne, ny en Italie aucun Gouuerneur, ny aucun Ministre d'Estat, à qui il ne fit sçauoir la cause de cette entreueuë. Mais il n'estouffa pas les soupçons des Flamans, au contraire il les augmenta par ses soins, & par ses inquietudes. Plusieurs, & sur tous les Heretiques estoiẽt puissammẽt persuadez que cela ne se faisoit point par l'amour que Catherine de Medicis auoit pour sa fille, mais pour resoudre quelque grãde chose contre le party des Heretiques, & remedier aux troubles qu'ils excitoient, veu principalement qu'on disoit que Philippes s'y deuoit trouuer en personne. En effet ie sçay pour certain par les lettres qu'il escriuit à Marguerite, qu'ayant esté prié par Isabelle sa femme de combler par sa presence la ioye de cette entreueuë, il ne s'en esloigna pas entierement. Et bien que Marguerite le dissuadast de ce voyage, & luy remonstrast que c'estoit trop abaisser sa Majesté, que de se commettre à la puissance des François en vn temps où les peuples vsoient d'vne si grande liberté enuers ceux qui leur commandoient, en partie à cause de la ieunesse du Roy, & en partie par la condition du gouuernement ; Toutefois il luy respondit que s'il reconnoissoit que sa presence y fut necessaire pour les interrests de la Religion, il auoit desia resolu de s'abandonner pour la querelle de Dieu à toutes sortes de trauaux & de perils. Il laissa neantmoins partir sa femme, à qui il donna Ferdinand de Tolede Duc d'Albe pour l'accompagner, & porter en son

nom le Colier de la Toison d'Or au Roy Charles; & enfin il ne se trouua point à cette entreueüe, soit qu'il en fut destourné par la nouuelle qu'il auoit receuë que Malte estoit assiegé par les Turcs, comme il l'escriuit à Marguerite, soit qu'il estimât qu'il rendroit mieux ses responces de loin. Ie pense que ce fut pour cette raison qu'il osta à sa femme la puissance de conclure aucunes affaires sans luy en auoir auparauant escrit. Au reste comme on ne peut dire assurement ce qui se passa en cette pompeuse entreueuë du Roy Charles & des Reynes à Bayonne, qui fut celebrée par tant d'Escriuains, & mesme par les Poëtes, & où les François firent leurs efforts de surpasser par leur magnificence la magnificence des Espagnols; comme dis-je toutes choses s'y traitoient secrettement entre le Roy & les Reynes sans autre tesmoin que le Duc d'Albe, beaucoup d'Historiens se sont efforcez auec plus de liberté de remplir de leurs imaginations, comme vne place vuide dans l'Histoire ce qui estoit caché à leur connoissance, & ont tiré de là de grands misteres & de merueilleux secrets d'Estat. Pour moy sans m'arrester aux conjectures, i'ay appris par les lettres de Philippes escrites de sa propre main à Marguerite sur cette entreueuë, que par de grandes raisons qui auoient sans doute esté representées à la Reyne d'Espagne par le Roy son mary, elle auoit exhorté le Roy son frere & la Reyne sa mere de prendre la protection de la Religion persecutée, & de la maintenir dans la France, où il leur importoit extrémement de la deffendre; Qu'elle les auoit trouuez disposez à faire les choses dont elle les sollicitoit; qu'outre cela la Reyne & le Duc d'Albe, pour ne point engager le Roy & luy laisser la liberté de resoudre, auoient fait des responces obscures aux propositions qui luy furent faites de quelques mariages, par Catherine de Medicis, qui vouloit auoir en cela le consentement & l'assistance de sa fille; Qu'enfin sur ce que Soliman auoit en ce temps-là enuoyé vn Ambassadeur en France pour renouueller l'alliance auec les François, ils auoient mis en deliberation de rompre entierement auecques luy, & de se ioindre plustost auec Philippes & l'Empereur contre cet ennemy commun; mais que cela n'eust point d'effet, bien que la proposition n'en déplut pas, d'autant que la Reyne d'Espa-

MARGVERITE DE PARME. 1565.

MARGVERITE DE PARME. 1565. gne ne vouloit entendre parler que de la cause de la Religion, & que l'ayant vne autre fois recommandée par le conseil du Duc d'Albe, les vns & les autres partirent de Bayonne apres des embrassemens mutuels au grand estonnement des Heretiques, qui auoient peut-estre entendu parler de quelque chose, & qui apprehendoient que de cette assemblee de Princes, comme d'vne conionction d'Estoilles peu fauorables pour eux, il ne se formast quelque tempeste à leur desauantage & à leur ruine. Et à la verité plusieurs ont esté de ce sentiment, que ce grand carnage des Huguenots qui fut fait dans Paris sept ans apres, auoit esté conclu dans cette entreueuë. De moy comme ie ne puis le nier, ie ne puis aussi l'asseurer, & i'incline plustost à croire que les secours mutuels que les François enuoyerent depuis aux Flamans, & les Flamans aux François contre les rebelles de la Religion & du Prince, aussi bien que le mariage qui fut celebré cinq ans apres entre le Roy Charles & Elizabeth fille de l'Empereur Maximilian, furent des effets de cette assemblée. Car dans cette lettre de Philippes dont ie parlois n'agueres, il est fait mention de cette assistance mutuelle, qu'ils se deuoient donner l'vn à l'autre pour estouffer l'Heresie; & Philippes y monstre clairement que ce mariage n'auoit pas esté tout à fait desaprouué par la Reyne d'Espagne; mais comme il le disoit luy-mesme, qu'on auoit laissé les portes ouuertes, pour venir en autre temps consulter sur cette affaire, parce que l'aage de Charles & d'Elizabeth leur permettoit bien encore de retarder & d'attendre; ce Prince n'ayant que quinze ans, & cette Princesse qu'onze seulement.

Le Comte d'Egmont arriua à Madrid au commencement du mois de Mars, contre l'attente & l'Ordre du Roy qui vouloit retarder son arriuée, peut-estre à cause qu'il auoit appris de la Gouuernante que le Comte auoit si librement entrepris ce voyage par la consideration de ses interests. Il luy fit neantmoins vn bon accueil, & tel que le meritoit vne personne de sa condition, & vn Capitaine fameux par tant de victoires. Il l'escouta plusieurs fois auec beaucoup d'estime & d'approbation sur les necessitez publiques de la Flandre, & mesme lors que le Comte luy parla de ses affaires particu-

lieres, il luy accorda presque toutes les choses qu'il luy demandoit. Enfin il luy donna par escrit vne ample instruction de tout ce qu'il deuoit respondre aux demandes de la Gouuernante. Mais afin de faire responce auec plus de certitude & de connoissance dans les articles qui concernoient la Religion, il crût qu'il en deuoit prendre auis des Theologiens qu'il auoit fait assembler pour ce suiet. I'ay oüy dire à vn des Docteurs qui assisterent à ce Conseil, que la pieté du Roy donna de l'admiration à toute l'assemblée; car apres auoir appellé aupres de luy les premiers Theologiens de ses Estats, apres les auoir consultez sur cette liberté de conscience que quelques Villes des Pays-bas demandoient auec tant d'instance, & que quelques-vns ayant consideré l'estat de ces Prouinces, l'eussent asseuré que pour éuiter vn plus grand mal qu'on pouuoit apprehender de leur reuolte enuers le Roy & enuers l'Eglise Catholique, il pouuoit sans offencer, permettre aux peuples la liberté de conscience; il leur dit qu'il ne les auoit pas fait assembler pour sçauoir si cela luy estoit permis, mais pour sçauoir d'eux s'ils luy prescriroient necessairement de le permettre. Et quand ils l'eurent assuré qu'ils n'y voyoient aucune necessité, alors le Roy se iettant par terre en leur presence deuant l'image du Sauueur, *Ie te prie*, dit-il, *grand Dieu Souuerain de tous les hommes que tu me fasses la grace de perseuerer tousiours dans la resolution que i'ay prise de ne consentir iamais d'estre appellé le maistre de ceux qui te refusent pour leur Seigneur.* S'estant donc affermy dans ce dessein, il declara son sentiment pour les affaires de la Religion dans les lettres qu'il donna au Comte d'Egmont. Mais deuant que le charger de ses ordres, & de le renuoyer en Flandre, il crût qu'il ne deuoit pas dissimuler le ressentiment qu'il auoit de la derniere conspiration de la Noblesse, & de cette façon d'habits qui auoit esté inuentée pour se moquer du Cardinal de Granuelle, & que si en cela il ne doutoit pas de la fidelité du Comte d'Egmont, que l'on en disoit l'autheur, il eust au moins desiré qu'il y eust monstré plus de prudence. Mais le Comte assura le Roy par toutes sortes de sermens que tout ce qui auoit esté fait, n'auoit esté qu'vn ieu sans dessein, parmy les resioüissances de

MARGVERITE DE PARME. 1565.

Margverite de Parme. 1565.

la table; & qu'il auoit inuenté ces chappeaux de bouffons, afin que cette extrauagance de personnes vn peu échauffées par le vin donnast plutost sujet de rire que de craindre. Il n'oublia pas de dire que le Cardinal estoit le principal auteur de cette faute, parce qu'il faisoit tous les iours assembler ses amis & ses partisans contre la Noblesse, & que par consequent il auoit merité le mesme traitement de la Noblesse; qu'au reste dans ces assemblées de Nobles on n'auoit rien agité cõtre le respect & l'obeïssance qu'on doit à sa Majesté, ce qu'il confirma par les sermens qu'il entremesloit dans ses discours; Qu'au contraire s'il eust descouuert en quelqu'vn vne pensée cõtraire au seruice du Roy, il eust esté le premier à le poignarder, quand mesme c'eust esté son frere. Apres que le Roy eust ainsi traité auec le Comte d'Egmont, dont il donna auis à la Gouuernante, il mit entre les mains du Comte les responces qu'il vouloit faire aux points de sa legation. Elles portoient en titre, *Instruction des choses que mon cousin le Prince de Gaure Comte d'Egmont Conseiller de mon Conseil d'Estat, exposera en mon nom à la Duchesse de Parme ma sœur.* Voicy ce que contenoit cette instruction, que le Comte d'Egmont estant retourné en Flandre, apres auoir salüé la Gouuernante au nom du Roy, & l'auoir remerciée des soins qu'elle prend dans le gouuernement de cette Prouince, & qu'elle a mõstrez de nouueau en enuoyant en Espagne vne personne si capable de trauailler pour les affaires des Pays-bas, il luy responde de la part du Roy; premierement qu'il a ressenty vne douleur incroyable par la nouuelle du progrez des Heretiques; qu'il s'estoit resolu de tesmoigner à toute la terre qu'il ne souffriroit iamais dans ses Estats le moindre changement de la Religion, quand il en deuroit souffrir mille morts; qu'il vouloit pour cela qu'elle tint vn conseil particulier, où elle appellast quelques Euesques, & principalemẽt Rithoue Euesque d'Ipre, autant de Theologiens, & de ses Conseillers ceux qui auoient plus de zele pour la Religion & pour la Patrie; sous pretexte de parler du Cõcile de Trente, mais en effet pour apprendre d'eux par quels moyens on pourra retenir les peuples dans la Religion ancienne, instruire les enfans dans les Escoles selon la pureté du Christianisme, & punir les Heretiques sans qu'il en arriue du desordre; non pas qu'il iugeast à propos de

faire

faire cesser les punitions, ne croyant pas que cela pût estre agreable à Dieu, ny profitable à la Religion; mais afin qu'en les punissant on leur oste cette vaine esperance de gloire & de reputation, qui les fait courir à la mort auec tant d'impieté; Que pour ce qui concerne le reglement des compagnies, de sorte que du Conseil d'Estat dependent les deux autres, c'est à dire, la Iustice & le Conseil des Finances, il ne veut rien arrester de certain qu'il ne sçache les raisons & les sentimens de la Gouuernante. Voila veritablement ce qu'il respondoit dans l'instructiõ qu'il auoit donnée au Comte d'Egmont, mais par les lettres secretes qu'il escriuoit à sa sœur, il luy mandoit qu'il n'approuuoit pas que l'autorité s'augmentast dans vn Conseil où les Grands de Flandre assistoient, parce qu'elle pouuoit nuire à la puissance de la Gouuernante, & donner occasion aux Grands qui se seroient enrichis dans le manimẽt des Finances de faire des parties & d'exciter des troubles, comme il luy en auoit desia donné auis. Il commandoit encore au Comte d'Egmont de tesmoigner à la Gouuernante qu'il songeoit à remedier aux necessitez, dont elle se plaignoit que la Flandre estoit trauaillée; Que pour y subuenir en quelque sorte il luy enuoyoit partie en argent content, & partie en lettres de change soixante mille escus pour les troupes ordinaires, deux cens mille pour les garnisons, & cent cinquante mille pour l'administration des Prouinces & pour les gages des Magistrats; Qu'il en eust enuoyé dauantage pour la fortificatiõ des Villes, & pour satisfaire aux dettes s'il n'eust esté obligé d'ẽ enuoyer en beaucoup d'endroits pour s'opposer à l'armée nauale du Turc: toutefois on ne pût tirer des Banquiers vne grande partie de cét argent parce qu'on ne l'auoit pas fourny en Espagne. Enfin le Roy ordonnoit au Comte d'Egmont apres luy auoir recõmandé que la Iustice se rendit auec integrité de faire esperer à la Gouuernante & aux peuples des Pays-bas qu'il y viendroit bien-tost luy mesme pour entendre de plus prés les demandes des Prouinces, & pour y pouruoir par sa presence. Le iour mesme que le Roy donna cette instruction au Comte d'Egmõt, il fit venir deuant luy Alexãdre Farnese fils d'Octauio Farnese, & de Marguerite d'Austriche, Ducs de Parme & de Plaisance; & se tournant vers le Comte, *Entre les choses,*

MARGVERITE DE PARME. 1565.

MARGVERITE DE PARME. 1565.

dit-il, *que vous presenterez à la Gouuernante, ie commets ce ieune Prince à vostre conduite; vous luy rendrez les deuoirs que merite le fils de ma sœur, & de vostre Gouuernante.* Le Comte d'Egmont ayant remercié le Roy de cét honneur partit de la Cour auec d'autant plus de satisfaction, qu'il alloit combler de ioye la Gouuernante par l'heureux succez de sa legation, & par l'arriuée de son fils, qu'elle souhaitoit il y auoit desia long-temps. En effet il la resiouyt infiniment, car ayant veu son fils si bien fait, auec vn air si vif & si riant, & toutesfois temperé d'vne grauité digne d'vn Prince qui auoit esté nourry dans la Cour du Roy Philippes son oncle, elle en tesmoigna des satisfactions extraordinaires; veu principalement qu'outre que le Comte d'Egmont luy auoit amené son fils, il luy appartoit aussi la nouuelle du mariage que le Roy Philippes auoit enfin resolu. C'est pourquoy elle enuoya en Espagne le Seigneur de Teuloia Grand Maistre de sa Maison pour remercier le Roy de la grace qu'il luy auoit faite aussi bien qu'à son mary, de choisir vn si grand party pour leur fils.

MARGVERITE DE PARME. 1565.



ALEXANDRE FARNESE PRINCE DE PARME ET DE PLAISANCE PETIT FILS DE CHARLES QVINT. ET GOVVERNEVR DES PAYS BAS.

IL y auoit desia quatre ans qu'on auoit commencé à parler à Philippes du mariage d'Alexandre ; & Octauio auoit tesmoigné quelque inclination pour la sœur d'Alphonce Duc de Ferrare fille d'Hercule second, & de Renée fille de Louys douziesme Roy de France ; d'autant qu'il estimoit que l'amitié des Princes voisins est vn grand appuy de leur puissance. D'ailleurs il disoit, apres l'auoir peut-estre entendu dire à l'Empereur Charles, que comme la Lune a plus de pouuoir sur la Mer & sur la Terre, que la pluspart des autres Astres, non qu'elle soit plus puissante, mais parce qu'elle en est plus proche, il falloit iuger la mesme chose du voisinage des Estats. Il parloit ainsi, comme ie

MARGVERITE DE PARME. 1565. croy, à cause du different qui auoit esté esmeu en ce temps-là par Pie quatriesme touchant la Principauté de Camerin que le Pape vouloit donner à Federic Borromée fils de sa sœur, en le mariant à Virginie de la Romere Varane. De sorte qu'Octauio qui consideroit combien l'amitié du Duc de Ferrare luy importoit si ce different l'obligeoit de prendre les armes, crût qu'il estoit à propos de s'vnir plus estroitement par vne alliance: Marguerite mesme ne s'esloignoit pas du dessein de ce mariage & en auoit escrit au Roy, au nom de son mary & au sien. Mais soit que le Roy n'approuuast pas vne alliance auec vn Prince du party de France, soit qu'il inclinast d'vn autre costé, & qu'il eust desia commencé quelque chose, il respondit à Marguerite en ces termes. *Il y a desia long-temps que i'ay commencé à parler de marier nostre Alexandre, que ie considere comme mon fils, auec la fille de l'Empereur Ferdinand nostre oncle, m'imaginant, ma chere sœur, que ce mariage ne déplaira pas au Duc Octauio vostre mary. Ie n'ay point changé de resolution en voyant vos lettres, ny en entendant parler Ardinghel, touchant le mariage auec la Princesse de Ferrare. Celle sur qui i'ay ietté les yeux est de nostre sang, c'est la fille de l'Empereur; & apres tout la sœur du Duc de Ferrare, & le Prince Alexandre sont d'vn âge si different qu'ils ne pourroient s'accorder ensemble. Ie louë veritablement le Duc Octauio de chercher l'amitié des Princes ses voisins par de semblables alliances; mais il doit aussi considerer que tant qu'il m'aura pour frere & pour protecteur, personne n'aura la hardiesse de l'attaquer, ny de luy susciter aucuns troubles: il l'a pû remarquer ces iours passez dans ce changement d'affaires, où le Pape Pie se déporta de ce qu'il auoit commencé. Car apres auoir fait sçauoir à sa Sainteté le dessein & l'obligation que i'ay & que i'auray tousiours de deffendre, & de proteger le Duc de Parme, il me fit responce que non seulement il ne luy feroit iamais aucun desplaisir, mais qu'il embrasseroit mesme la deffence de sa maison auec autant de passion que ie pourrois faire moy-mesme. Bien que i'aye commandé à Ardinghel de dire au Duc toutes ces choses, i'ay voulu toutesfois en communiquer en frere auec vous, pour satisfaire à nostre amitié, & vous prier tout ensemble de faire sçauoir mes sentimens à vostre mary, & de*

vne mander tous deux au plustost quelle resolution vous auriez prise. Mais tandis qu'ils estoient en doute sur ces alliances, parce que l'vne les attiroit par sa splendeur & l'autre par son vtilité, le Roy changea de dessein, & ietta les yeux sur Marie de Portugal fille du Prince Edoüard, & d'Isabelle de Brangance, & petite fille du Roy Emanüel. Ainsi apres auoir sondé par ses lettres l'esprit de Marguerite & d'Octauio, ce mariage ne fut pas si-tost proposé par le Roy qu'il fut approuué de tout le monde, parce que le nom des Portugais estoit alors en grande reputation pour auoir desia descouuert par vne valeur esgale à leur Pieté vne grande partie de la terre. D'ailleurs, le Roy Philippes en sortoit du costé de sa mere, car il estoit fils d'Isabelle, & partant petit fils d'Emanüel. Outre cela il y auoit enuiron vingt-ans qu'il auoit pris à femme dans le Portugal Marie fille de Iean III. petite fille aussi d'Emanüel. C'est pourquoy c'estoit vn grand honneur à la maison des Farneses qu'vne petite fille d'Emanüel ayant espousé Philippes Roy d'Espagne, vne autre petite fille d'Emanüel fut mariée à Alexandre Prince de Parme, veu mesme que le Roy Philippes & cette Princesse estoient sortis du frere & de la sœur, & que Marie de Portugal touchoit en mesme degré à Philippes, & à la femme de Philippes. Dauantage on consideroit du costé maternel la Noblesse de la maison de Bragance, qui estoit si souuent entrée dans l'alliance des Roys de Portugal, & qui par la splendeur & par la magnificence de sa Cour n'estoit pas inegale à celle du Roy; mais la vertu de Marie rendoit ce mariage plus souhaitable à Alexandre que la grandeur de ses ancestres. MARGVERITE DE PARME. 1565.

On parloit glorieusement par toute l'Espagne de cette ieune Princesse, & sa vertu n'estoit pas moindre que sa renommée. On disoit qu'il n'y auoit rien dont son esprit ne fut capable, qu'elle sçauoit parfaitement la langue Latine, & la langue Grecque, qu'elle n'ignoroit pas la Philosophie, qu'elle estoit sçauante dans les Mathematiques, qu'elle auoit la connoissance des Escritures Saintes; mais elle estoit plus considerable par l'innocence de ses mœurs, & par la sainteté de sa vie que par toutes ses autres qualitez. Elle ne trouuoit rien de plus doux, & mesme autant qu'il luy estoit permis, elle ne faisoit rien plus souuent que de vaquer à la contempla-

MARGVERITE DE PARME. 1565.

tion, & de mediter ſur les choſes ſaintes. Elle auoit touſiours en la bouche quelques ſentences tirées ou de l'Eſcriture Sainte ou des Peres, dont elle ſe ſeruoit ordinairement, & meſme en trauaillant auec ſes filles de ſa ſuite, pour eſleuer ſon eſprit à Dieu, & le retirer de la terre. Elle ne trauailla iamais à aucun ouurage que ce ne fut pour le Sainct Sacrement ou pour les pauures, c'eſt à dire, pour reueſtir Ieſus-Chriſt. Elle n'euſt pas ſoin ſeulement de l'honneſteté, elle en fut encore vn exemple, & diſoit que les femmes pouuoient en quelque façon cacher les autres vertus, mais qu'elles deuoient publiquement ſe glorifier de la chaſteté. Ainſi autant qu'elle le pût obtenir de ſon pere, de ſa mere & du Roy ſon oncle, elle éuita les charmes & les allechemens des ſpectacles; & bien qu'elle aymaſt les choſes d'eſprit, elle ne liſoit iamais les Poëtes qu'auec vne grande precaution, de peur de tomber par hazard ſur quelques diſcours amoureux; & vn iour ayant pris Petrarque pour en faire quelque lecture, elle le quitta auſſi-toſt qu'elle l'euſt ouuert. Ce fut pour la meſme raiſon qu'elle ne voulut iamais s'appuyer ſur les bras d'aucuns de ſes ſuiuans, comme les femmes de condition ont accouſtumé de faire ou pour le faſte, ou pour marcher plus facilement. Le mariage de Marie eſtoit donc recommandable par ces vertus, & par vne infinité d'autres bonnes qualitez. C'eſt pourquoy Marguerite Gouuernante des Pays-bas qui auoit Alexandre aupres d'elle ne tarda pas dauantage de faire equiper vne flotte auec vne magnificence Royalle pour aller querir en Portugal vne femme ſi vertueuſe. Elle fit entrer dans les vaiſſeaux quantité de gens de guerre, fit General de cette flotte Pierre Erneſt Comte de Mansfeld, Capitaine de grande reputation, & adjouſta à cet équipage vn grand nombre de Dames & de Caualiers d'elite. Le Comte de Mansfeld auec Marie de Montmorency, ſœur du Comte d'Horn ſa femme, & Charles de Mansfeld ſon fils partit au mois d'Aouſt de Fleſſingue, & arriua à Liſbone au commencement de Septembre. Quelque temps apres Marie de Portugal s'embarqua accompagnée d'vne grande partie de la Nobleſſe du pays; mais elle ne voulut point faire voile qu'elle n'euſt fait aſſembler tous les Portugais qui la deuoient ſuiure, & prié vn

Iesuite son Confesseur & son Predicateur, qu'estant prests de partir pour aller en des Prouinces infectées de l'Heresie, il les fortifiast de quelque conseil, comme d'vn preseruatif contre vne peste si dangereuse. Cela ayant esté executé par vn personnage aussi éloquent que pieux, on partit aued vn vent fauorable; Mais à peine estoit on esloigné du port, que la Mer commença à se troubler, & que le vent deuenu plus fort fit escarter les Vaisseaux les vns des autres. Dans cette confusion il y en eust vn desia rompu, & prest enfin de faire naufrage à la veuë de Marie, qui vint heurter le vaisseau qui la portoit. Aussi-tost cette Princesse touchée du danger des miserables dont elle entendoit les cris & qui luy tendoient les mains, appella le Comte de Mansfeld General de la Flotte, & le pria de faire auancer en cet endroit son vaisseau, afin de sauuer autant de monde, qu'on pourroit deuant qu'ils perissent à ses yeux. Le General luy respondit qu'on ne pouuoit les secourir sans la mettre elle mesme en peril & ceux qui estoient auec elle; les Matelots en dirent autant; & principalement le Pilotte homme sçauant dans les choses de la Mer, mais ignorant en cette sorte de nauigation qui a pour guide & pour Estoille l'esperance que l'on met en Dieu. Alors cette Princesse, *Voyez*, dit-elle, *ce que me presage mon esprit; si nous nous efforçons de secourir ces mal-heureux, i'espere que cette action sera si agreable à Dieu qu'elle obligera sa bonté de donner du secours à toute la flotte.* Elle prononça ces paroles auec tant de graces & vn tel sentiment de pieté que le General n'osant plus resister fit tourner de ce costé là le vaisseau Royal, qui apres auoir long-temps combattu contre les flots, & s'estre enfin approché de ceux qui estoient en danger, vint à propos seruir de refuge à ces miserables; & leur vaisseau qui faisoit eau de toutes parts ayant comme obey aux Vœux de cette Princesse, fut submergé peu de temps apres sans perdre qu'vn seul homme de tant de monde qu'on venoit de voir dans le peril. D'auantage à l'heure mesme que Marie auoit dit qu'elle mettoit en Dieu ses esperances, les vents diminuerent, & la flotte qui auoit esté dispersée, commença à se rassembler. Neantmoins vn autre tempeste s'eleua quelque temps apres, & ses vaisseaux ayant esté poussez vers les costes d'Angleterre,

MARGVERITE DE PARME. 1565.

en

MARGVERITE DE PARME. 1565. elle fut contrainte de chercher vn port, & de prendre terre dans cette Isle. Durant le temps qu'elle y estoit en attendant l'occasion de se remettre sur Mer, le Comte de Mansfeld luy remonstra qu'il eust esté de la bien-seance d'enuoyer vn Gentil-homme pour faire vn compliment de sa part à la Reyne d'Angleterre, puis qu'elle estoit dans ses Estats. Mais Marie ne put iamais consentir à cette proposition, & respondit courageusement qu'elle ne vouloit auoir aucun commerce auec les ennemis de l'Eglise. Et bien que les autres l'importunassent, & taschassent de luy persuader qu'en vne pareille occasion on pouuoit faire ces ciuilitez, & rendre ces communs deuoirs qui ne consistent qu'en paroles, sans offencer la conscience; elle demeura dans le mesme sentiment, & adjouta que ce qu'elle faisoit estoit le plus seur pour elle, & le plus exemplaire pour les autres. Neantmoins durant son sejour en Angleterre, elle fit bon accueil contre l'opinion des siens à vne grande Dame Angloise qui estoit venuë au port parmy la foule, à dessein de voir ses vaisseaux. Marie l'ayant considerée sur toutes les autres auec deux petits enfans qu'elle menoit auec elle, & qui estoient extraordinairement beaux, l'appella doucement & auec toute sorte d'humanité; & apres auoir appris dans son entretien qu'elle estoit mere de ses deux enfans, & de beaucoup d'autres, elle la pria instamment de luy donner ces deux petits qu'elle menoit, & luy promit de leur tenir lieu de mere, & qu'elle ne se repentiroit pas de luy auoir fait ce present. Elle ne faisoit cette demande comme depuis on l'apprit d'elle, qu'à cause qu'elle estoit faschée que des enfans en cet aage d'innocence, & qui ressembloient à des Anges par la beauté de leur visage, fussent desia comptez entre les esclaues de l'Enfer, comme estans desia coupables par l'Heresie de leurs peres. Mais si Marie ne pût alors obtenir de cette mere les enfans qu'elle demandoit, Dieu luy donna quelque temps apres deux enfans masles: Tellement que l'on peut dire que l'effort qu'elle auoit fait pour nourrir les enfans d'autruy fut recompensé par les deux enfans que la bonté Diuine luy donna. Il ne faut pas aussi passer sous silence vne chose qui arriua dans ce mesme port, & qui merite d'estre publié. Le feu s'estoit pris par hazard dans

dans le vaisseau Royal non loin de la poupe où estoit l'appartemenn de Marie ; Quelques-vns y couroient pour y apporter du secours, d'autres ne pensoient qu'à se sauuer, & à transporter auec eux ce qu'il y auoit de plus precieux dans ce vaisseau, & Marie sortoit de sa chambre pour s'en aller vers la proüe, lors que s'arrestant tout court, Quoy, dit-elle, n'emporteray-je pas mon Reliquaire? Aussi-tost sans considerer le feu dont elle estoit menacée, elle rentra courageusement dans sa chambre, tira les Reliques de sa cassete, & bien qu'elle y eust des pierreries & de grand prix & en grand nombre, elle les y laissa, ou par oubly ou par mespris. Comme elle sortoit à la haste de sa chambre, parce que le feu ne diminuoit point, il y eut quelqu'vn de ceux que le danger faisoit venir au secours, qui s'estant approché d'elle & luy ayant pris le bras auec respect, la pressa de se sauuer tandis que le feu le permettoit encore ; mais en regardant cét homme d'vn visage seuere, ie vous prie, dit-elle, de retirer vostre main, comme si elle eust autant redouté cét attouchement que le feu ; & sans estre aydée de personne, elle s'en alla vers la proüe, & le feu s'esteignit bien-tost apres. Enfin on passa d'Angleterre dans les Pays-bas, & la flotte arriua au commencement de Nouembre au port de Flessingue, où Marie fut receuë en Princesse de sa condition, par ceux que la Gouuernante y enuoya sur le bruit de son arriuée. Elle entra dans Bruxelles, au milieu des trouppes de Caualerie & d'Infanterie, accompagnée d'vne multitude de peuple qui s'estoit grossie par les Villes où elle auoit passé ; mais elle y entra auec d'autant plus de ioye & d'applaudissemens de tout le monde qu'on auoit sceu qu'elle auoit esté exposée à de grands perils. Octauio Duc de Parme estant donc arriué d'Italie quelques iours auparauant pour assister aux nopces de son fils, elles furent celebrées à Bruxelles auec vne magnificence digne d'vne Princesse petite fille d'Emanüel Roy de Portugal, & d'vn Prince petit fils de l'Empereur Charles. Ce fut au temps des solemnitez de la feste S. André, qui furent instituées par Philippes Duc de Bourgogne, & qui estoient tous les ans renouuelées auec d'autant plus de pompe par les Cheualiers de la Toison d'Or, que Philippes auoit mis cét Ordre dont il estoit le Fondateur sous la protection

MARGVERITE DE PARME. 1565.

Margverite de Parme. 1595.

de cet Apostre. Mais si ces nopces furent faites auec beaucoup d'éclat & de magnificēce, elles furent faites aussi auec autant de pieté qu'en demādoit l'opiniō qu'on auoit cōceuë de cette Princesse,& qu'ē inspiroit sa presence qui surpassoit l'opinion qu'on en auoit. Maximilian de Bergh Archeuesque de Cambray celebra la Messe de ces nopces dans la Chappelle du Palais. Diego Gusmā de Silua Ambassadeur pour le Roy aupres de la Reyne d'Angleterre y assista au nom de son Maistre, qui luy auoit donné ordre de passer promptement en Flandre. On y vit les Ambassadeurs que les autres Princes voisins y auoient enuoyez, on y vit toute la Noblesse de Flandre, & principalement les Cheualiers de l'Ordre de la Toison d'Or, qui auoit pris son origine cent trente quatre ans auparauant aux nopces du Duc Philippes, & d'Isabelle de Portugal, & dont alors on renouuelloit la memoire, aussi par vn mariage d'vne Princesse de Portugal, auec de si grands tesmoignages de ioye qu'il sembloit qu'il n'y eust qu'vn party dans la Flandre, & qu'on eust entieremēt oublié les querelles; tant la Noblesse du païs s'estoit abādonnée dans les ieux & dans les magnificēces.

Mais la tranquilité ayant cessé auec les iours de la resjoüyssance de ce mariage, & les nouueaux mariez estant partis de Flandre, on retourna bien-tost aux dissensions & aux desordres, dont ie differeray de parler pour rapporter quelques particularitez de Marie de Portugal, qui estant illustres d'elles-mesmes, paroissent dans le sang Royal auec vn plus grand éclat: Et comme elles sont communes auec Alexandre son mary, & auec son fils dont nous auons beaucoup de choses à dire en leur temps, il importe en quelque façon à cette Histoire que nous en fassions icy le discours. Lors que Marie arriua en Italie, elle y fut receuë auec vne affluence extraordinaire de monde qui se resioüit de sa venuë: Et quand elle approcha de Parme deux troupes vinrent au deuant d'elle auec vne magnificence Royale, l'vne de Caualerie, & l'autre de Dames de condition; l'vne estoit conduite par Alexandre son mary, & l'autre par Victoire Farnese Duchesse d'Vrbin tante d'Alexandre. Ces deux troupes disputoient entr'elles le prix de la magnificence auec vne pompe si superbe, l'vne par la quantité des cheuaux, & l'autre par le nombre des carrosses, qu'on ne vit iamais rien en Ita-

lie de plus noble & de plus ſplendide. Mais apres qu'on euſt renouuellé la reſiouïſſance de ces nopces, elle porta ſon eſprit à des choſes plus hautes & plus ſerieuſes ; & peu de mois apres, elle fit prendre à la Ville de Parme vn autre viſage par ſes ſoins & par ſon exemple. Elle auoit quelquefois demandé à Dieu vn fils pour la propagation de ſa race, lors qu'il luy vint dans l'eſprit qu'elle obtiendroit ce qu'elle demandoit, ſi elle prenoit pour l'amour de Dieu quelque enfant orphelin & abandonné, pour le faire nourrir aupres d'elle. Elle en prit donc vn en ſa maiſon, où elle le fit ſoigneuſement eſleuer, & le neufieſme mois d'apres elle accoucha de Ranuce. Mais la naiſſance de ce fils ayant augmenté ſes eſperances, elle reſolut d'en demander vn autre à Dieu afin d'auoir pluſieurs appuis pour l'eſtabliſſement de ſa maiſon. Ainſi eſtant allée faire ſes prieres dans l'Egliſe de Noſtre-Dame de l'Eſchelle, & le Prince Alexandre ſon mary y eſtant ſuruenu, elle ſe tourna vers luy, & luy dit, ***Monſieur ie vous prie que nous demandions à Dieu enſemble que par l'amour qu'il porte à ſa mere il daigne encore nous donner vn fils.*** Ils ioignirent donc leurs prieres auec vne ferme eſperance en Dieu, & le neufuieſme mois d'apres ne ſe paſſa point qu'elle n'accouchaſt d'Odoüard. Alexandre en fut également touché de ioye & d'admiration, & en conçeut beaucoup de reſpect pour ſa femme, qui par ſes prieres luy auoit obtenu de Dieu ces deux enfans. Depuis il réuera de plus en plus la pieté de cette Princeſſe ; de ſorte que comme dans la bataille de Lepante il ſe fut emporté parmy les ennemis auec plus de courage que de prudence, & que Iean d'Auſtriche luy en euſt tenu quelques paroles, il luy reſpondit qu'il auoit en ſa maiſon la cauſe de ſa hardieſſe, & tout enſemble ſon ſecours : Et en effet cette vertueuſe Princeſſe paſſa tout le temps de cette guerre dans des prieres & des auſteritez qu'elle faiſoit pour ſon mary. Quant à ſes enfans comme elle ſçauoit qu'elle les tenoit de la grace & de la bonté Diuine, elle s'efforça tant qu'elle veſcut, de les inſtruire principalement dans les commandemens de Dieu ; & à l'heure de ſa mort, elle ne recommanda rien à ſon mary auec plus de ſoin & de tendreſſe que l'éducation de ſes enfans. Elle fit en cette occaſion la meſme priere à Dieu, qu'elle ſçauoit

MARGVERITE DE PARME. 1565.

MARGVERITE DE PARME. 1565.

que la mere de Sainct Louys auoit faite. *O Pere de toutes choses*, dit-elle, *ie vous prie en ce moment qui est le dernier de ma vie que vous preueniez par la mort les pechez de mes enfans, s'ils doiuent mortellement vous offencer.* Certes cette priere est digne de ces meres Illustres, qui ne veulent point auoir d'enfans s'ils ne connoissent Dieu pour leur pere. Marie mourut onze ans apres son mariage, & sa mort ne fut pas moins glorieuse que sa vie: Car comme elle s'estoit signalée en viuant par des actions vertueuses, elle fit ce qui reste à faire aux personnes qui vont mourir, elle signala sa mort par sa pieté & par sa constance. Ceux qui y furent presens ont laissé par escrit cette patience exemplaire, & les puissantes attaques dont les Demons esprouuerent sa vertu. On trouua apres sa mort dans son cabinet vn petit memoire de toutes les choses que par vne lumiere qu'elle auoit receuë du Ciel elle s'estoit elle mesme prescrites pour l'exercice de chaque iour, & mesme de chaque heure; En quoy l'on peut voir (car ce memoire a esté imprimé auec sa vie) quels sentimens elle auoit de la perfection Chrestienne, & comment elle s'est tousiours conformée sur cette regle. Enfin elle a esté telle que si la Maison de Portugal & des Farneses peuuent iustement se glorifier de cette belle Image de sainteté, on peut aussi iustement la proposer pour exemples aux filles & aux femmes des Princes.

Maintenant pour continuer le discours des affaires de Flandre, la Gouuernante songeoit desia à executer les ordres que le Comte d'Egmont luy auoit apportez d'Espagne; mais le Roy luy ayant escrit de nouuelles lettres de Valliadolid, où il sembloit luy mander le contraire de ce qu'il luy auoit ordonné par le Comte d'Egmont, elle differa l'execution des choses, ne sçachant à quoy se resoudre. Cependant le Comte d'Egmont estonné de cette remise se plaignoit, *Que par ce changement de resolution, le Roy luy ostoit le credit & la reputation auprés de ses competiteurs, comme si on luy auoit commandé vne chose, & qu'il en eust rapporté vne autre; Que les Conseillers d'Estat auoient pris vne voye qu'ils ne pouuoiēt continuër sans contraindre enfin les Prouinces à aimer mieux tout autre sorte de Gouuernement que le present, & à se ranger plutost sous la puissance des Allemans ou des François, & mesme*

des Demons que de demeurer plus long-temps sous la domination où elles estoient : Que pour luy il estoit resolu, si le Roy ne vouloit pas qu'on executast ce qu'il auoit ordõné en Espagne, d'abandonner les affaires de Flandre, de se retirer en sa maison, & de tesmoigner par son absence que le Comte d'Egmont n'estoit ny autheur ny complice de ce desordre vniuersel, qu'on alloit voir dans les affaires. La Gouuernante escriuit au Roy toutes ces choses cõme elle les auoit entenduës du Comte, & trois mois apres elle receut des lettres escrites de Segouie, dõt voicy la substance. *Que ceux-là se plaignoient à tort qui disoient qu'il auoit resolu d'autres choses auec le Comte d'Egmont que ce qu'il auoit depuis peu commandé par les lettres de Valladolid; Que pour faire mieux connoistre ses sentimens, premierement il ne vouloit pas qu'on adoucist, ou qu'on differast la punition des Anabaptistes, & des autres Heretiques de quelque secte qu'ils pussent estre; & qu'on auoit connu par experience qu'vn mal qui se communique si facilement, & qui vole de tous costez, ne se guerit pas par la douceur & par l'indulgence; Qu'outre cela il ordõnoit que les Inquisiteurs de la foy, qui n'estoient pas de nouueaux Iuges, & qui estoient tres-necessaires, fussent retenus dans les Prouinces; & que la Gouuernãte & les autres Gouuerneurs des Pays-bas, leur donnassent toute sorte d'assistance; Qu'enfin le Concile de Trẽte ayant desia esté publié dans la Flandre, il restoit qu'on le mist en execution, aussi bien que les Edicts de l'Empereur & du Roy; Qu'il prioit la Gouuernante, que pour acheuer ce dessein, elle employast toutes ses forces, tout son soin & sa diligence, puis qu'elle ne pouuoit rien faire qui luy fust plus agreable, & qui fust plus vtile aux Prouinces.* Voyla ce que contenoient les lettres à qui le Prince d'Orange, & les autres auoient accoustumé d'attribuer tous les mal-heurs des Pays-bas. Mais bien que la Gouuernante reconnust que c'estoit vn ouurage dangereux que de trauailler en mesme temps à tant de choses si importantes, & qu'elle eust supplié le Roy du contraire par des lettres reïterées, elle ne laissa pas de commencer cette entreprise, & fit sçauoir aux Gouuerneurs les volontez & les commandemens du Roy par l'Edict qui fut enuoyé dans les Prouinces en cette forme, comme il paroist par la coppie qu'on en enuoya à Ernest Comte de Mansfeld Gouuerneur du Lu-

MARGVERITE DE PARME. 1565.

MARGVERITE DE PARME. 1565.

xembourg, car toutes les autres furent tirées sur le mesme original. *Le Roy n'ayāt rien de plus cher que la tranquilité des Pays-bas, & voulant preuenir ces grands maux, dont nous voyons tant de peuples miserablement affligez par le changement de la Religion, sa Majesté commande que les ordonnances de son pere & les siennes, que les Decrets du Concile de Trente, & des Synodes Prouinciaux soient exactement obseruez; Qu'on preste toute sorte de faueur & d'assistance aux Inquitesiurs de la Foy, leur laissant la connoissance des Heresies, comme elle leur appartient par les loix Diuines & humaines. Telle est la volonté du Roy qui veille pour le culte de Dieu & pour l'vtilité des peuples. Nous auons voulu vous en auertir, afin que vous la suiuiez sans reserue; que vous en donniez auis aux Magistrats de vostre Prouince; & que vous preniez garde soigneusement qu'on n'en oublie aucune chose sous quelque pretexte que ce soit, sur les peines comprises dans les lettres qui sont transcrites au bas de cét Edict. Mais afin que vous executiez plus facilement ces ordres, vous choisirez vne personne dans le Conseil, qui n'aura point d'autre employ, que de visiter les Prouinces, & de prendre garde si les Magistrats & les peuples obseruent religieusement les choses qui leur sont prescrites. Vous nous en donnerez auis tous les trois mois aussi bien que le Conseiller que vous aurez choisi; & ainsi vous nous obligerez de reconnoistre par toute sorte de bien-vueillance le seruice que vous rendrez en cette occasion.* Enfin le soin de faire obseruer ces Edicts, & la solemnité des nopces dont i'ay parlé, finirent cette grand année, qui fut au peuple de Flandre heureux certes iusqu'alors, la derniere année de son repos & de sa tranquilité.



DE LA GVERRE DE FLANDRE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE CINQVIESME.



NOvs entrons dans vne année memorable par la conſpiration des Nobles, par les ſouſleuemens des peuples, par les complots ſeditieux des Grands, par les furieuſes incurſions des Heretiques, par la prophanation des Egliſes, par la ruine de la Religion, mais vne année honteuſe aux auteurs de tous ces prodiges. Les Gouuerneurs des Prouinces firent au nom du Roy publier l'Edit que Marguerite auoit fait, & qu'elle leur auoit enuoyé; non pas toutesfois ſans que quelques-vns ſe fuſſent plaints auparauant, & euſſent proteſté à la Gouuernante qu'ils n'eſtoient pas aſſez forts pour obliger les peuples à l'obſeruation d'vn Edict ſi rigoureux. D'autres adiouſtoient qu'ils ne vouloient point trauailler durant leur adminiſtration, à faire condamner au feu cinquante ou ſoixante mille hõmes. La Gouuernante en dõna auis au Roy, & luy auoüa franchement combien elle preuoyoit de maux & de tempeſtes de l'execution de ſon deſſein. Les premiers ſignes de l'orage parurent du coſté du Brabant; car auſſi-toſt que le Chancelier de cette Prouince qui n'a point d'autre

MARGVERITE DE PARME. 1566.

Gouuerneur que celuy de toute la Flandre eust proposé cét Edit aux Brabançons : En mesme temps les Villes Capitales des Prouinces, Louuain, Bruxelles, Anuers, Bolduc, ayant assemblé leur Conseil, & presenté vne Requeste au Chancelier, ils luy demanderent auec ardeur & en colere qu'on eut esgard à leurs Priuileges, & luy remonstrerent que l'Inquisition & les ordonnances de l'Empereur y estant contraires il ne deuoit pas faire publier l'Edit du Roy, & que pour eux ils ne pouuoient le receuoir. La Gouuernante en fut aduertie, & se fit apporter leur Requeste qui fut leuë dans le Conseil ; Et encore que la demande des Brabançons parut trop hardie à la plus-part, elle voulut voir toutesfois les Annales & les Archiues du Brabant, & principalement les memoires de François Hulst Conseiller de la Prouince, qui y auoit le premier exercé la charge d'Inquisiteur. Apres qu'elle les eut considerez, elle fit responce que puis que cette sorte d'Inquisition n'auoit point esté obseruée dans le Brabant depuis l'année mil cinq cens cinquante, & que le Roy protestoit qu'il n'auoit pas dessein de rien introduire de nouueau, elle trouuoit à propos que les choses demeurassét en mesme estat, mais qu'on obseruast les Edits de l'Empereur iusqu'à ce que le Roy en eut autrement ordõné. Cette responce quelque moderée qu'elle fut ne donna point de satisfaction aux peuples du Brabant, qui s'estoient promis dauantage ; & excita cette autre Prouince qui est particulierement appellée la Flandre, à pretendre les mesmes choses de la Gouuernante. Mais il courut aussi-tost vn nouueau bruit, qui luy donna d'autres soins & de nouuelles inquietudes. Elle fut asseurée par vn hõme iusqu'alors inconnu, mais que Christophe d'Assonuille Conseiller d'Estat luy amena en secret, que beaucoup de Nobles du Brabant auoiét iuré & resolu entr'eux de prẽdre les armes & de les opposer à la force si le Roy vouloit par la force introduire dans le Brabãt ces Inquisiteurs de la Foy ; & qu'ils fondoient vne entreprise si hardie, sur l'intelligence qu'ils auoient auec quelques estrangers, & principalement auec Gaspart de Coligny Admiral de France. Quelque temps apres, le Prince d'Orange luy escriuit de Leyden des particularitez qui se rapportoient à cela, & que les Comtes d'Egmont & de Megues auoient auparauant descouuertes ; mais ils y adioustoient que les

MARGVERITE DE PARME. 1566.

les conjurez auoient desia donné en secret les charges de Maistres de Camp & de Capitaines, & qu'ils auoient vingt-mille hommes tous prests de paroistre quand l'occasion en seroit venuë. Mais quelle fut cette conspiration, & quelle en fut l'origine, ie le veux icy rapporter selon la relation de ceux qui furent employez alors à en informer. Car l'année suiuante Marguerite ayant enuoyé par l'ordre du Roy des Commissaires dās les Prouinces pour rechercher ceux qui auoient excité ce tumulte, & qui l'auoiēt fomenté, ils trouuerent beaucoup de lettres secrettes, beaucoup d'instructions & de memoires qu'ils firent ramasser ensemble, & par lesquels ils apprirent au Roy & à la Gouuernante, les commencemens & les progrez de cette conspiration. Ainsi pour en donner cōnoissance, ie me seruiray en partie de ces instructions, & en partie des autres témoignages ; & autant que mon sujet le demandera, i'exposeray succintement tout le cours de cette affaire. MARGUERITE DE PARME. 1566.

Deuant les mal-heurs qui arriuerent en cette année 1566. quelques Gentils-hommes de Flandre pour la pluspart ieunes gens que ie ne sçaurois nommer, excepté Louïs de Nassau frere du Prince d'Orange, s'estoient durant le long seiour qu'ils auoient fait à Geneue & dans les autres villes facilemēt laissez tomber dans les pieges des Heretiques, ne sçachant de la Religion de leurs peres qu'autant qu'il en falloit pour viure chez eux en Catholiques, & non pas assez pour discerner autre part la verité d'auec le mensonge si d'auanture on entreprenoit de les tromper. Certainement personne ne deuroit auoir de cōmerce auec ceux qui sont infectez de l'Heresie, s'il ne portoit auec luy son preseruatif & son remede. Or comme ces ieunes gens abusez par la doctrine des Heretiques loüoient souuent dans leur pays la Religion & la liberté des estrangers, ils prirent garde qu'on les écoutoit auec attention & auec plaisir, & qu'on ne souhaitoit rien dauantage parmy la pluspart des Marchands que l'Heresie auoit desia corrōpus, & qui approuuoiēt cette liberté de cōscience, par laquelle on ne deffendoit le cōmerce à persōne, durant que personne ne se scandalisoit de la secte & de la creāce des autres. Enfin apres auoir conferé tous ensemble, il voulurent se proposer pour exemple au reste des peuples ; & commencerent à chercher secrettement les moyens de faire peu à peu secoüer à leur patrie le ioug de la Religion Catholique, qui comme ils disoient,

MARGVERITE DE PARME. 1566.

vouloit regner toute seule dans les Villes. Pour moy ie iugerois que cette entreprise fust commencée dés l'année mille cinq cens cinquante neuf, lors que le Roy Philippes allant en Espagne, commanda ce que l'on n'auoit pû faire durant le tumulte des armes, ie veux dire qu'on fit soigneusement obseruer les ordonnances de son pere & les siennes. Et d'autant que cela arriua dans le mesme temps que le Prince d'Orange se proposa de faire sortir des Pays-bas les garnisõs Espagnoles, de crainte que par leur secours on n'introduisit dans les Prouinces les Inquisiteurs de la Foy, cõme il le tesmoigne dãs son Apologie, on peut croire auec raison que le Prince d'Orange estoit complice de toutes les choses qui se faisoient. Neantmoins ie ne croirois pas que dans ces premieres conferences des Nobles & des Marchands, on eust resolu quelque chose de certain, ou qu'on y eust formé quelque ligue, car il n'est pas vray-semblable qu'vne conspiration de tant de personnes eust pû se tenir cachée durant l'espace de six ans: mais ie sçay asseurément par les memoires dont i'ay parlé, qu'on sema alors quelques semences de coniuration qui commencerent à paroistre en l'année cinq cens soixante & quatre à l'occasion du Concile de Trente, lors que le Cardinal de Granuelle fut party des Pays-bas pour aller en la Franche Comté. Dans la mesme année ces mesmes Nobles, & ces mesmes Marchands qui n'ignoroient pas qu'on ne pouuoit conduire vne affaire si importante sans la force & sans les armes, estimerent qu'il falloit sonder les Princes Heretiques d'Allemagne, s'imaginant qu'ils en tireroient vn prompt secours, ou qu'au moins ils se seruiroient de leur nom pour donner de la crainte à la Gouuernante & à son party. C'est pourquoy quelques Flamans qui demeuroient en Allemagne, traitoient secrettement auec l'Electeur Palatin, & donnoient auis de tout à Iean Cleri Aduocat de Tournay qui estoit principal Ministre de Louys de Nassau, & n'auoit point d'autre occupation dans Ausbourg, comme ses lettres en ont rendu tesmoignage, ayant aussi descouuert que mesme Louys de Nassau fut en ce temps-là en Allemagne pour auancer les mesmes pratiques. Mais encore que toutes cet choses eussent esté conduites auec vn secret merueilleux iusqu'à la fin de l'année mille cinq cens soixante cinq; Toutesfois comme on eut au commencement de l'année suiuante publié l'Edict dont i'ay parlé, touchant

les Inquisiteurs de la Foy, les Ordonnances de Charles-Quint, les Decrets du Concile, & que cela eut excité des plaintes & des murmures. Alors les conjurez prenant pour pretexte la deffence de la liberté, apres auoir respandu par vne promptitude incroyable des libelles dans les Prouinces, au nombre de plus de cinq mille comme la Gouuernante l'escriuit au Roy, commencerent à deschirer par toutes sortes de mesdisances, d'injures & d'execrations cette Inquisition Espagnole, & d'exhorter les peuples de ne se *sousmettre pas à cette tyrannie à laquelle on s'estoit opposé de tout temps, & en tous lieux, comme par vn consentement vniuersel; Que mesme dans Rome ses commencemens n'auoient pas esté sans tumulte; Que l'on considerast donc ce qu'il falloit faire dans des pays qui estoient fortifiez contre toutes ces nouueautez par tant de Priuileges.* Les soupçons des peuples s'augmenterent par les preparatifs de guerre que le Roy se hastoit de faire en Espagne, & en Hollande Henry Duc de Brunsuic seruiteur du Roy d'Espagne, pour establir dans la Flandre selon que le bruit en couroit le tribunal de l'Inquisition; mais on reconnut depuis que le Duc ne leuoit des gens de guerre que pour deffendre ses terres parmy les maux qu'on apprehendoit du costé des Flamans, & que le Roy ne faisoit ces preparatifs que pour donner du secours à Malte, & en destourner les armes des Turcs. Toutefois la Gouuernante s'efforça en vain de le persuader aux peuples; les Heretiques leur faisoient croire le contraire, & leur persuadoient que c'estoit vne ruse ordinaire dans la guerre que de paroistre d'vn costé quand on veut aller de l'autre. De sorte qu'on disoit publiquement qu'on vendroit plustost ses maisons & ses heritages, & qu'on iroit chez les estrangers chercher la liberté qu'on auoit perduë dans la Patrie. D'autres ne feignoient point de dire dans les compagnies, & mesme dans les ruës, qu'il ne leur manquoit qu'vn Chef contre la seuerité de cét Edict, & que s'ils l'auoient trouué ils sçauroient bien contraindre le Roy de ne leur rien oster de leurs Priuileges. Ainsi la multitude estant esmeuë, la pluspart de la Noblesse flotante & incertaine, enfin à la suscitation des Heretiques qui estoient attaquez par cét Edict, on vid éclater les feux de cette grande conjuration.

MARGVERITE DE PARME. 1566.

MARGVERITE DE PARME. 1566.

Neuf Gentils-hommes qui n'auoient aucun employ dans les affaires escriuirent dans Breda Ville du Prince d'Orange le traité qu'on deuoit proposer aux autres, leur ayant esté dicté par Philippes Marnix de saincte Aldegonde qui estoir infecté de l'Heresie de Caluin, & qui en infectoit les autres. Ils commencerent ce traité par des execrations contre l'Inquisition comme vne chose ennemie des Loix diuines & humaines, & plus barbare que toute la barbarie des Tyrans. *Ils declarerent que cette indignité ayant offensé les Nobles, à qui par vn Priuilege de la Noblesse il appartient de secourir les opprimez, ils s'estoient vnis ensemble pour repousser les efforts & la violence de ceux qui n'aspiroient qu'à s'enrichir des despouilles des gens de bien par ces condemnations, par ces bannissemens, par ces carnages; Qu'ils auoient fait vn serment inuiolable de ne souffrir iamais l'Inquisition dans la Flandre; Qu'ils vouloient estre le but de la colere de Dieu & de la haine des hommes s'ils manquoient iamais à leur serment, & à donner secours à leurs compagnons qui seroient en peine pour vne si bonne cause; Qu'enfin ils prenoient le Ciel à tesmoin qu'ils ne se proposoient dans cette vnion, que la gloire de Dieu, que la grandeur du Roy, que la tranquilité de la Patrie.* Voila en substance ce que contenoit le traité de cette conjuration, qui fut vulgairement appellé Compromis, soit à cause des promesses mutuelles, soit à cause des promesses de plusieurs; Et afin qu'on en eut par tout connoissance, il fut imprimé en plusieurs langues auec cette inscription, comme on le void en vne impression Angloise, *Copie du Traité des Grands & des Nobles des Pays-bas, contre l'Inquisition d'Espagne qu'on veut introduire dans ces Prouinces.* On enuoya en suite par tout pour faire sçauoir cette resolution & tascher d'esmouuoir les peuples. Et certes l'effort que l'on en fit ne fut pas vne chose vaine; car plusieurs s'estans assemblez, il y en eust de si temeraires qu'au seul nom de l'Inquisition d'Espagne, & sans se soucier d'en sçauoir dauantage, ils souscriuirent à cette coniuration, à l'enuy les vns des autres. Les premiers de tous furent Nicolas Hames, Heraut de l'Ordre des Cheualiers de la Toison, vulgairement nommé Toison d'Or, qui en fut le principal organe, Baron, Ghilberc, Lesdal suiuans du Comte d'Egmont, Iean Marnix Seigneur de Toulouze, Ghisel, Meinser,

& Olhain, comme Anderlech Maistre d'Hostel du Comte de Megues l'escriuit à la Gouuernante. On n'a pû facilement retenir ny le nom ny la condition des autres, parce que ceux qui receuoient ces noms les changeoient à mesure qu'il falloit donner du poids à cette entreprise ou en diminuer l'importance. Hames qui vouloit attirer Anderlech dans cette confederation se vanta en sa presence d'auoir dans ses memoires plus de deux mille Gentils-hommes disposez à le suiure; Toutefois Anderlech qui auoit horreur de ce dessein, non seulement ne voulut pas y souscrire, mais il crut qu'il estoit du deuoir d'vn bon Citoyen de donner auis à Marguerite de toutes les choses qui se passoient. Encore qu'elle fut instruite de la pluspart, neantmoins comme il estoit ordinairement parmy ceux de cette faction, il luy descouurit des particularitez qu'elle ne sçauoit pas & qu'il auoit apprises en secret. Il descouurit entr'autres choses à la Gouuernante que les Coniurez comptoient entr'eux le Duc de Cleues, les Princes de Saxe, le Comte de Suartzembourg, l'Admiral Coligni & quantité d'autres, outre quelques Abbez des Pays-bas, & quelques Cheualiers de la Toison-d'Or. Certainement ie ne sçaurois dire si ce rapport ne fut point vn artifice pour donner à cette faction plus d'autorité & la rendre plus redoutable; Au moins le bruit qui couroit du Duc de Cleues s'esuanouït bien-tost apres, mais il s'augmenta touchant les Cheualiers de la Toison d'Or; & le Comte de Megue, Cheualier du mesme Ordre, asseura Marguerite qu'il y auoit deux Cheualiers dont il ne sçauoit pas les noms, qui estoient entrez dans la ligue auec le reste de la Noblesse. Il n'estoit pas mal-aisé de soupçonner l'vn des deux; car lors que le Prince d'Orange se plaignit dans le Conseil qu'on le mettoit au nombre des Conjurez, il auoit connu sans doute qu'on auoit cette opinion de luy, & que c'estoit luy qu'on soupçonnoit. Pour l'autre on presumoit que c'estoit le Comte d'Horn Admiral des Païs-bas, ou le Comte d'Hochstrat; & certes leurs mœurs, dont les hommes ont accoustumé de tirer des conjectures, les designoient assez clairement. Ie croirois mesme qu'outre ceux que i'ay nommez, il y en eust beaucoup d'autres qui eurent part à cette conjuration

MARGVERITE DE PARME. 1566.

MARGVERITE DE PARME. 1566.

(comme on en a soupçonné Elisabeth Reyne d'Angleterre) sans en auoir d'autre raison, sinon qu'il estoit de leur interest que les Pays-bas fussent troublez. Tant il est veritable que ce sentiment de Cassius conuient à tous les hommes, que dans les rencontres des affaires on soupçonne toujours ceux qui en peuuent tirer de l'vtilité. Mais il seroit inutile de rechercher entre les conjurez ceux de qui l'on doutoit, ou qui n'estoient pas connus, puis qu'on en voyoit assez qui agissoient ouuertement, & qu'il est certain qu'il y eust plus de quatre cens Gentils-hommes qui souscriuirent à la conjuration. Il y en auoit enuiron cent qui estoient Heretiques, selon la relation que le Comte de Megue en fit à la Gouuernante, outre les Marchands & les autres d'entre le peuple, dont on ne sçauroit bien dire le nombre. On estimoit qu'ils auoient pour Chefs Henry de Brederode, Louys de Nassau frere du Prince d'Orange, Florant de Pallant Gentilhomme de la Franche-Comté Comte de Culembourg, qui est vne Ville de Hollande, & Guillaume Comte de Bergh en Gueldre, tous semblables de ieunesse & de courage, & capables d'entreprendre de grandes choses, principalement Brederode qui estoit consideré comme Chef de la conspiration, soit à cause de la grandeur de sa naissance, parce qu'il sortoit des anciens Comtes de Hollande, soit à cause qu'il auoit l'esprit ardent, & qu'il estoit ennemy de ceux qui commandoient, & par cette raison agreable à la multitude, & tel que le pouuoient souhaiter des seditieux. Au reste tous les Nobles & tous les autres qui s'estoient vnis ensemble n'auoient pas le mesme but, comme il arriue ordinairement dans les assemblées. C'estoit assez aux vns qu'on empeschât l'Inquisition & qu'on adoucit les peines portées par les Edits; les autres pretendoient outre cela la liberté de conscience, plusieurs ne se soucioient ny de la Religion ny des Edits, & souhaitoient seulement de profiter dans le pillage. Cependant quelques-vns entreprenoient vn plus grand ouurage, & parmy ces desordres & ces tumultes ils songeoient à exterminer l'ancienne domination pour en establir vne nouuelle; Neantmoins ils auoient tous vn mesme pretexte, & demandoient tous ensemble qu'on ostast l'Inquisition, & qu'on apportast quelque temperament aux

Edicts de l'Empereur cōtre les Heretiques. Ils dresserent donc vne Requeste pour la representer au nom de tous à la Gouuernante, qui fit sçauoir au Roy par ce moyen les desseins des coniurez ou couuerts ou descouuerts. Et comme elle n'ignoroit rien de toutes les choses qu'ils resoluoient, parce qu'elle auoit dans les Villes, & mesme dans les cabinets de fideles espions, qui sont les yeux & les oreilles des Princes, elle iugea que sans tesmoigner aucune crainte, elle deuoit se fortifier & tenir des forces prestes contre les desordres qu'elle preuoyoit. C'est pourquoy elle fit publier vn Edict parmy le peuple, & escriuit aux Magistrats pour les aduertir de leur deuoir; elle fit faire secrettement vne reueuë des forteresses & des murailles des Villes par des personnes fideles; elle fit croistre les bruits qui couroient de la venuë du Roy en Flandre; & en mesme temps elle donna auis par des courriers aux Ambassadeurs qu'elle tenoit aupres de l'Empereur, du Roy de France, & de la Reyne d'Angleterre, de cette grande coniuration qui se formoit dans les Pays-bas, par le secours, disoit-on, des Allemans, des François & des Anglois. Enfin elle n'oublia rien de ce qui pouuoit tesmoigner qu'elle sçauoit toutes les entreprises qui se faisoient, & qu'elle estoit assez forte pour s'y opposer, & s'en rendre victorieuse. Le Comte de Megue l'asseura en ce mesme temps que sur le cōmencement d'Auril cinq cens Gentils-hommes deuoient venir à Bruxelles pour luy presenter vne Requeste contre les Inquisiteurs & les Ordonnances de l'Empereur: & comme on a de coustume de mesler le mensonge auec la verité, quelques-vns adioustoient que les Conjurez auoient resolu si on ne leur donnoit audience, de faire entrer des soldats dans la Ville, de mener la Gouuernante à Viluord, & de l'y tenir prisonniere iusqu'à ce qu'on leur eust accordé ce qu'ils demandoient. Bien que d'abord elle se mocquast de ces menaces, toutefois i'ay remarqué par ses lettres, qu'elle fut depuis en doute si elle sortiroit de la Ville pour se retirer en vn endroit plus asseuré. Cependant elle donna iour au vingt-septiesme Mars, pour faire chez elle assembler le Conseil en plus grand nombre que de coustume, non pas tant pour prendre des auis que pour sonder les affections, & n'auoir pas pour aduersaire ceux qu'elle eust bien voulu ne pas auoir pour

MARGVERITE DE PARME. 1566.

MARGVERITE DE PARME. 1566. Conseillers. Elle escriuit en suitte au Roy, luy representa en quel estat estoient les affaires de la Flandre, & se plaignit de n'auoir pas esté cruë; ayant predit tant de fois les malheurs qu'on voyoit arriuer.

Les Gouuerneurs des Prouinces, les Cheualiers de la Toison d'Or, & les Conseillers du Conseil Priué qui auoiẽt esté mandez ne manquerẽt pas de se trouuer en grand nombre au iour assigné. Et le lendemain estant entrez au Conseil, où Philebert de Bruxelles fit la lecture de quantité de lettres qui donnoient tesmoignage de la conjuration des Nobles, & des cõplots des Heretiques, faux ou veritables; Marguerite exposa en peu de paroles, qu'elle auoit assemblé vn si grand nombre de personnes pour remedier par leurs conseils & par leur ayde aux maux qui menaçoient les Pays-bas. Elle demanda si on iugeoit à propos de receuoir ces Gentils-hommes, qui selon les rapports qu'on en faisoit deuoient bien-tost venir à Bruxelles conduits par Henry de Brederode; Quelle responce on feroit à leurs demandes, dont on auoit appris vne grande partie par les bruits qui en couroient; & enfin par quels moyens on pourroit rompre cette conspiration & appaiser les mouuemens de ces esprits seditieux. Mais les grands Seigneurs de Flandre auoient apporté à ce Conseil des affections bien diuerses; le nom de l'Inquisition estoit odieux à la pluspart; quelques-vns auoient des desseins cachez; & il y en auoit peu qui preferassent la cause publique à leur interest particulier. Philippes de Croüy Duc d'Arschot, & Charles Comte de Barlemont n'estoient pas d'auis que l'on receut dans la Ville les conjurez en si grand nombre, *Qu'est-il besoin*, disoient-ils, *de cinq cens hommes pour ne presenter qu'vne Requeste. Ce procedé ne conuient pas à des personnes qui supplient; qu'ils enuoyent quelqu'vn des plus apparans d'entr'eux auec moins de pompe & d'orgueil pour exposer leurs intentions : il faut leur fermer les portes, ou pour le moins les faire diligemment obseruer quand ils seront entrez dans la Ville; & faire punir sur le champ ceux qui tesmoigneront trop de hardiesse & de licence.* Au contraire le Prince d'Orange qui auoit de l'auersion pour l'vn & pour l'autre, parce qu'ils estoient Cardinalistes, & qui hayssoit particuliement le Duc d'Arschot à cause de cette vieille querele qui

estoit

estoit entre les Croüys & les Nassaus, touchant les preeminences de leurs maisons, disoit que l'on craignoit vainement des hommes qui ne luy estoient pas inconnus, dont plusieurs estoient liez auec luy par l'amitié, & d'autres par le sang, & que ce seroit faire vn sensible affront à des Gentilshommes que de ne vouloir pas leur permettre de presenter vne Requeste, ce qu'on ne refuse pas au moindre du peuple. Le Comte d'Egmont disoit presque les mesmes choses, mais il disoit principalement que s'il estoit necessaire de prendre les armes contr'eux, il ne voyoit pas pat quelles forces on pourroit s'opposer à des hommes armez, il y auoit desia long-temps, & qu'on irriteroit par le refus; & qu'enfin il n'estoit pas seur d'offencer des gens que l'on ne pouuoit surmonter. Quant au Comte de Mansfeld, encore qu'il n'approuuast pas l'Inquisition dans la Flandre, il dit neantmoins que ceux-là n'agissoient pas raisonnablement, qui paroissoient plustost rebelles par ces conjurations & par ces tumultes, qu'ils ne sembloient venir en suppliants. Il adiousta qu'ayant oüy dire que Charles son fils estoit meslé parmy les Conjurez, il luy auoit fait des reprimendes dignes d'vn pere & d'vn bon sujet. En effet i'ay vne lettre de luy par laquelle il le menace de son indignation & de sa colere, & luy commande de ne iamais esperer de rentrer dans ses bonnes graces, s'il ne se retire bien-tost de ce party. Mais comme son fils estoit ieune & courageux, ces aduertissemens & ces menaces ne le retirerent pas si tost de la société des Conjurez, & peut-estre aussi qu'il estimoit que les menaces de son pere n'estoient que des feintes. Les Comtes d'Aremberg & de Megue auoient le mesme sentiment de cette conspiration, & tenoient pour asseuré que ceux qui faisoient monstre de tant de forces, venoient plustost pour violenter le Roy que pour luy presenter des requestes. Ils estoient d'auis qu'on rejettast cette deputation, ou que pour agir plus doucement on la remit à vn autre temps; Que si on pouuoit laisser passer quelques iours sans la receuoir, cette assemblée qui auoit esté faite à la haste se dissiperoit d'elle-mesme, parce qu'il est certain que tout ce qui est fait tumultuairement ne sçauroit estre de durée. Presque tous les autres parlerent auec ambiguité, & auec moderation des Conjurez; de l'Inqui-

MARGVERITE DE PARME. 1566.

MARGVERITE DE PARME. 1566.

ſition auec aigreur ; & tout de meſme, mais plus obſcurement & auec plus de retenuë des Ordonnances de l'Empereur. Ils prirent de là vne occaſion de ſe plaindre du Roy, & s'en plaignirent auec dautant plus de liberté qu'ils n'ignoroient pas que l'on auoit affaire d'eux. Le Prince d'Orange diſoit qu'il pouuoit adiouſter de nouuelles plaintes aux vieilles, ſi ce n'eſt peut-eſtre qu'il feignit de nouueaux ſujets de crainte, & de nouueaux meſcontentemens pour auoir plus de raiſon d'abandonner le ſeruice du Roy, & de trauailler pour ſes propres intereſts. Il diſoit qu'il auoit appris depuis peu que quelques perſonnes ennemies de la maiſon de Naſſau auoient parlé au Roy de le faire mourir, & de confiſquer ſes biens ; & que le Roy n'attendoit que l'occaſion de faire ce commandement. *Sont-ce là*, diſoit-il, *les recompenſes des trauaux que les grands Seigneurs de Flandre ont endurez dans les dernieres guerres, pour aſſeurer ces Prouinces dans l'obeïſſance du Roy, bien qu'ils euſſent deſia réconnu que le Roy n'auoit pas tant d'affection pour la Flandre que l'Empereur Charles ſon pere.* Il repreſentoit *que Philippes auoit naguere enuoyé quarante mille eſcus à la Reyne d'Eſcoſſe pour le payement des gens de guerre, & qu'il ne s'eſtoit pas ſouuenu de la Flandre dans ſon extréme neceſſité ; Que neantmoins ils ne blaſmoient pas ce ſecours qui auoit eſté enuoyé hors de ſaiſon, ny l'infortune du ſuccez, mais qu'il eſtoit à craindre que les Anglois contre qui le bruit couroit qu'on portoit cet argent en Eſcoſſe, ne deſchargeaſſent ſur les Flamans & leur fureur & leur haine, veu principalement que cette ſomme eſtoit tombée entre les mains de la Reyne d'Angleterre par le mal-heur d'vne tempeſte, qui auoit ietté ſur vn des ports de ſon Royaume le vaiſſeau où eſtoit porté cet argent.* Marguerite interrõpit le Prince d'Orange qui ſe preparoit d'en dire dauantage, & l'aduertit de ne point faire de plaintes particulieres, lors que les affaires publiques preſſoient ; & de ne faire pas ce tort à ſa prudence, que de ſe perſuader des choſes ſi indignes du plus humain de tous les Roys ; Qu'au reſte elle auoit aſſurance que tout ce qu'on diſoit de cét argent eſtoit vne inuention des ſeditieux, qui taſchoient par ces artifices de rendre le Roy odieux à ſes ſujets & aux Princes eſtrangers. Toutefois il ne parut point

que le Prince d'Orange s'adoucit par ces paroles, bien que d'ailleurs il sceut parfaitement dissimuler, & qu'il fut tousjours maistre de soy. Il creut peut-estre qu'il deuoit continuer de peur de faire iuger qu'il auoit commencé sans raison, comme si c'estoit vne marque d'vne iuste colere que de ne s'appaiser pas si facilement. Le Comte d'Horn & quelques-vns des autres ne cesserent pas aussi de parler, & de se plaindre ; neantmoins Marguerite les ayant appaisez en quelque sorte par des paroles fauorables, & par l'esperance qu'elle leur donna de l'indulgence & de la benignité du Roy, elle r'appella leur esprit à la deliberation des affaires qui auoient esté proposées ; & enfin il fut resolu par la pluralité des voix qu'on laisseroit entrer dans la Ville tous les Conjurez, pourueu qu'ils fussent desarmez, & qu'ils parussent auec vne modestie de supplians. Ainsi on donna ordre à quelques-vns des Gouuerneurs des Prouinces, par où on croyoit qu'ils deuoient passer pour venir à Bruxelles, de leur faire sçauoir la resolution qu'on auoit prise. Dauantage on ordonna qu'on mettroit des gardes aux portes, qu'on feroit des rondes dans la Ville, & qu'on mettroit des sentinelles sur la haute tour, de peur qu'on n'excitast quelques troubles dans vne Ville desia esmeuë & estonnée. On remit à cause de la nuict la deliberation des autres choses au iour suiuant. Et le lendemain la Gouuernante qui craignoit que par l'artifice de quelques-vns on ne perdit encore en plaintes & en disputes le temps de deliberer, fit assembler au mesme lieu les Gouuerneurs & les Conseillers, & les preuint par ce discours, comme elle en escriuit au Roy. *Si nous pouuions apporter quelque remede aux maux presens par des disputes & par des plaintes, il n'auroit pas esté necessaire de vous faire assembler encore auiourd'huy, puis qu'hier on ne fit rien autre chose que de se plaindre, & que la pluspart du Conseil ne parla que de ses interests & de ses mescontentemens particuliers. Mais quelques iustes que soient les plaintes, elles perdent vne partie de leur iustice, quand elles se font hors de propos : Au moins elles diuertissent l'attention des Conseillers, & comme elles touchent l'esprit, & qu'elles l'ostent pour ainsi dire de son assiete, elles l'empeschent souuent de connoistre la verité. Bre-*

Margverite de Parme. 1566.

MARGVERITE DE PARME. 1566.

derode me doit demander au nom de ses compagnons, que l'on oste l'Inquisition & qu'on modere les peines qui sont ordonnées par l'Edict touchant la Religion. Ie veux sçauoir de vous dont i'ay si souuent reconnu la prudence & la fidelité, quelle responce ie luy dois faire. Mais deuant que vous me disiez vostre opinion, ie croy que ie vous doy dire quelques choses, & que les choses que ie vous diray ne seront pas inutiles & ne peuuent vous estre desagreables. I'apprens qu'il y en a beaucoup qui osent blasmer ouuertement les Edicts de l'Empereur Charles Monseigneur & mon Pere, comme estant inhumains, cruels & insupportables aux Peuples; ie ne dy rien maintenant de l'Inquisition, i'en parleray tantost. Certes ceux qui tiennent ce discours ne font pas seulement iniure à vn Prince si sage, & qui a eu tant d'amour pour sa Patrie, mais à vous, Cheualiers de la Toison d'Or, à vous Conseillers, à vous tous les Ordres de Flandre, puis que ce fut par vostre auis & par vostre consentement que l'Empereur establit ces loix. Il y en a parmy vous qui n'en ont pas perdu la memoire, & il n'y a personne qui ne les puisse lire dans l'Edict de l'année mil cinq cens trente & vn, sur lequel toutes les autres Ordonnances sont fondées. Pourquoy donc accusent-ils maintenant la seuerité de l'Empereur? Pourquoy condamnent-ils des choses ou qu'ils auoient eux-mesmes approuuées, ou qui ont esté approuuées par les suffrages de tout le monde? Quoy, parce que le mal s'augmente aujourd'huy, doit-on differer le remede? Et quelle puissante raison vous pourra persuader qu'on doiue espargner le fer & le feu maintenant que l'Heresie s'empare tous les iours de quelque nouuelle partie de l'Estat? Cette puissance de l'Eglise d'informer contre les Heretiques n'a point d'autre but que de reprimer par la crainte l'audace des impies, ou de l'estouffer par les chastimens. Ie sçay qu'on deteste vniuersellement l'Inquisition, & ie n'ay pas dessein de m'opposer à cette heure à la haine qu'on a pour elle, bien que cette forme de Iustice ne soit pas nouuelle dans la Flandre, & que vous sçachiez bien qu'il y a desia seize ans que l'Empereur mon pere l'establit dans ces Prouinces. Mais dites-moy ie vous prie quelle seuerité trouuez-vous dans cette Inquisition que vous ne trouuiez pas aussi dans les Ordonnances de l'Empereur? Au contraire si vous y voulez prendre garde, ces Ordonnances sont bien plus seue-

res que n'est pas l'Inquisition. Ce ne fut donc pas sans sujet que le Roy s'estonnoit dans ses lettres, que ie leus il y a trois ans en la presence d'vne partie de cette assemblée, que les Flamans eussent tant de crainte & d'horreur de l'Inquisition d'Espagne, veu que les Edicts de l'Empereur ordonnoient des peines, & plus rigoureuses, & en plus grand nombre contre les fautes de la Religion. Que si ces Edicts ont esté faits iustement par le Prince, & qu'ils ayent esté receus dans les Prouinces du consentement des Estats, Pourquoy donner tant de combats, pourquoy faire tant de violences pour s'opposer à l'Inquisition, qui ne tend qu'à la mesme fin, & qui y veut arriuer par des voyes plus douces & plus moderées? Ie ne vous ay pas dit ces choses pour vous oster la liberté de vos opinions, ie vous l'ay tousiours laissée, ie vous la laisseray tousiours, prenez garde seulement que la haine ou l'affection ne vous oste pas cette liberté. Apres ce discours on alla aux opinions, & plusieurs furent d'auis qu'on ne changeast rien des Ordonnances de l'Empereur. *Ils disoient qu'il falloit examiner les loix auant que de les receuoir, mais qu'il y falloit obeïr lors qu'on les auoit receües; Qu'il n'y auoit rien qui fut plus capable d'esbranler vn Estat que le changement des loix; Qu'au reste il estoit important de ne rien accorder d'abord aux Heretiques, parce qu'ils ne cesseroient iamais de demander si on leur accordoit leurs premieres demandes.* D'autres parloient contre cette opinion auec beaucoup de chaleur & de vehemence, & remonstroient *que par ces Ordonnances de l'Empereur on ne remedioit ny à la Religion, dont on voyoit la reuerence diminuer tous les iours, ny à la seureté des Villes, qu'on voyoit desia pleines de troubles par le moyen des mesmes Edicts; Que les loix ayant esté faites pour la conseruation de la Religion, & pour le repos des Citoyens, les Ordonnances de l'Empereur estoient incapables de produire l'vn ou l'autre. Pourquoy donc faire difficulté d'oster ou de changer quelques peines & de les rendre plus moderées, & par consequent plus propres à maintenir les peuples dans l'obeissance? Que l'authorité du Prince couroit vn plus grand peril, & estoit exposée à vne fortune plus dangereuse en voulant conseruer vne loy que la multitude mesprise, qu'en accommodant cette loy à l'humeur & à l'vsage des peuples; Que pour l'Inquisition, il paroist trop clairement qu'elle n'est approuuée nulle part, iusques-là mesme*

MARGVERITE DE PARME. 1566.

MARGVERITE DE PARME. 1566.

qu'il n'y a personne dans Anuers de quelque condition qu'il soit qui ne monstre vne arquebuse, ou quelqu'autre sorte d'arme, & qui ne menace de s'en seruir contre ceux qui s'efforceront d'introduire dans leur Ville l'Inquisition d'Espagne; Que mesme les Euesques se tiendront offencez, si on leur oste la connoissance des causes de la Religion qui leur appartient de droit, pour la transferer à de nouueaux Iuges; Mais que l'on contestoit en vain lors que les Conjurez estoiẽt aux portes; Qu'il falloit considerer auãt que de refuser leurs demandes, si l'on auoit assez de forces pour resister aux efforts & de ceux du Païs & des peuples voisins, qui s'vniroient auec eux, s'ils prenoient les armes & qu'ils se preparassent à quelque violence par l'instigation des Heretiques. Cet auis l'emporta par le nombre des voix, par la chaleur & par la vehemence de ceux qui en furent; car encore que quelques-vns refutassent ce qu'on disoit des Euesques: Toutefois il n'y eust personne qui iugeast à propos dans la conjoncture du temps & des choses d'introduire l'Inquisitiõ. C'est pourquoy apres beaucoup de contestations, l'affaire fut accommodée en cette sorte, que comme l'Empereur & le Roy n'auoient point eu d'autre dessein en voulant establir l'Inquisition, & en faisant obseruer les Edits que de maintenir la Religion anciẽne, il ne falloit se seruir de ces remedes qu'autant qu'il estoit necessaire pour sa conseruation; Qu'au reste il y auoit deux sortes d'Inquisition, l'vne qui estoit attachée à la fonction des Euesques, & l'autre qui estoit exercée par des Iuges deleguez par le Pape; Que les plaintes & la haine des peuples ne s'adressoient qu'à ces derniers, que l'Empereur Charles auoit esté contraint d'establir dans la Flandre à cause de la negligence & de l'incapacité des Euesques; Que cette raison n'estãt plus, & l'horreur de cette Inquisition estrangere estant si forte dans l'esprit des peuples, on ne deuoit pas malgré les peuples se seruir d'vn remede violẽt & qui estoit hors temps; & partant qu'on pouuoit donner quelque chose à la demande des Conjurez sans offencer la Religion; mais afin qu'il ne semblast pas que l'on considerast en cela les Heretiques, il falloit respondre aux Conjurez, *Qu'ils ne deuoient pas se mettre en peine de l'Inquisition; que l'exercice en estoit suspendu, parce que les Inquisiteurs eux-mesmes refusoient de faire leur charge, iusqu'à ce que suiuant la coustume ils eussent de-*

mandé au nouueau Pape la confirmation de leur puissance; Que pour les peines comprises dans les Ordonnances de l'Empereur contre les Heretiques, on ne les osteroit pas entierement, mais que comme elles alloient presque toutes à la mort, on y apporteroit quelque temperamment; que c'estoit le sentiment des Euesques, & des hommes les plus versez dans les loix diuines & humaines; que c'estoit celuy des Inquisiteurs, & le Conseil que l'Empereur eust suiuy s'il eust esté encore viuant, puis que sur la demande que luy fit Marie Reyne de Hongrie sa sœur sur de pareilles difficultez, en l'année mil cinq cens cinquante, il creut qu'il ne seroit ny inutile ny honteux de moderer les peines qu'il auoit luy-mesme ordonnées. On estima qu'ayant fait par ce moyen vn bon accueil aux Conjurez, on viendroit à bout de ce qui estoit le plus important, c'est à dire, qu'on romproit bien-tost leur assemblée, & que cependant on auroit le temps de donner ordre aux affaires auec moins de confusion, & plus d'empire & d'authorité. Encore que la Gouuernante souhaitast vn meilleur remede, elle approuua neantmoins celuy qu'on luy presentoit, parce qu'elle connoissoit bien qu'en l'estat où estoient les affaires, il falloit accorder quelque chose aux Conjurez, ou les repousser par la force & par les armes; mais qu'elle ne pouuoit alors se seruir de la force, dautant qu'elle ne se fioit pas au Prince d'Orange, & que le Comte d'Egmont luy auoit respondu qu'il ne combattroit iamais en faueur de l'Inquisition. Quant aux autres grands Seigneurs de Flandre, ou elle ne se fioit pas dauantage en eux, ou elle ne iugeoit pas qu'elle en pûst esperer beaucoup de secours. C'est pourquoy elle declara qu'elle se seruiroit de leur conseil, & qu'elle respondroit de telle sorte à Brederode & à ses compagnons qu'elle les satisferoit, & que neantmoins elle conserueroit au Roy, sans qui l'on ne pouuoit rien conclurre, l'authorité d'en ordonner.

MARGVERITE DE PARME. 1566.

Enfin le mesme iour que la Gouuernante fit partir des courriers pour aduertir le Roy de toutes ces choses, & le prier de luy faire sçauoir au plustost ce qu'elle feroit en cette occasion, les Conjurez arriuerent sur le soir dans la Ville de Bruxelles. Ils entrerent à cheual enuiron deux cens tous en habits de campagne, & deux pistolets à la selle de leur cheual.

MARGVERITE DE PARME. 1566.

Ils estoient conduits par Brederode, & par Louys de Nassau, car les Comtes de Culembourg & de Bergh n'arriuerent que trois iours apres. Vn Gentil-homme du Comte de Mansfeld appellé François Verdugo, rapporta à la Gouuernante que Brederode auoit dit orgueilleusement en entrant dans la Ville; *Quelques-vns auoient pensé que ie n'osois approcher de Bruxelles, mais enfin i'entre dans la Ville, & bien-tost i'y reuiendray d'vne autre sorte.* Louys de Nassau & Brederode allerent loger à l'hostel du Prince d'Orange, où les Comtes de Mansfeld & d'Horn s'estoient auparauant rendus pour leur faire leurs complimens.

La nuict tout le monde s'estant retiré, excepté le Comte de Mansfeld, le Comte d'Horn tascha de persuader au Prince d'Orange qu'ils deuoient renuoyer en Espagne le colier de l'Ordre de la Toison d'Or. Surquoy on commanda à Verdugo d'apporter le liure des Constitutions de cet Ordre, pour sçauoir iusqu'où leur serment les obligeoit au Roy, comme Chef & Grand-Maistre de l'Ordre; mais on ne prit aucune resolution, parce que Mansfeld en empescha; Et Anderlech descouurit à la Gouuernante qu'ils auoient autrefois deliberé sur la mesme chose. Le lendemain en attendant Culembourg & Bergh Brederode fit assembler ses compagnons en la maison que le Comte de Culembourg auoit à Bruxelles, pour se confirmer dans leur entreprise. Premierement il leur monstra vne lettre en Espagnol, qu'il disoit luy auoir esté enuoyée depuis peu d'Espagne, mais peut-estre que comme il estoit artificieux il auoit feint cette lettre, au moins c'est le sentiment de celuy qui donnoit auis de toutes choses à Marguerite, & qui luy en escriuoit en chiffres. On apprenoit par cette lettre qu'vn certain Moron qui n'estoit pas inconnu dans la Flandre, auoit esté en Espagne bruslé tout vif à petit feu; ce qui contribua beaucoup pour enflammer ses Partisans contre la seuerité de cette Inquisition. De là Brederode estant heureusement entré dans son sujet, presenta à la compagnie les promesses des Conjurez; & les ayant tirées l'vne apres l'autre, comme s'il eust voulu faire la reueuë de ses forces, il en fit la lecture auec Louïs de Nassau: Chacun tesmoigna qu'il estoit prest de seruir, & qu'il seroit constant dans vne si genereuse resolution; & ceux qui estoient presens

sens enuiron au nombre de deux cens respondirent pour les absens qui estoient en pareil nombre. Il leur demanda encore que pour affermir leur alliance, ils y souscriuissent vne autrefois. Ils firent ce qu'il souhaitoit, & confirmerent leur entreprise par des sermens renouuellez en cette forme, *Si quelqu'vn des Confederez est arresté à cause de la Religion, ou de la ligue qu'on a iurée, en mesme temps les autres quitteront toutes choses pour donner ordre auec vn de ceux, ou mesme auec les deux hommes qui procureront l'vnion en chaque Prouince, que chacun prenne les armes si cela est necessaire pour secourir leur compagnon.* Ainsi les ayant trouuez disposez à tout, il les congedia auec la resolution d'aller trouuer le iour suiuant la Gouuernante. De sorte que le lendemain, qui estoit le cinquiesme Auril, ces Nobles s'estant encore assemblez vn peu plus de deux cens à l'hostel du Comte de Culembourg, ils s'en allerent au Palais de la Gouuernante par la grande ruë. Toute la Ville accourut à ce spectacle, & plusieurs estoient en peine comment ils appelleroient cette nouuelle delegation; car on ne pouuoit prendre pour des supplians des hommes qui marchoient si imperieusement & auec tant de confiance, & qui auoient pour leurs Chefs Brederode & Nassau, qui n'estoient pas accoustumez à faire des supplications. D'vn autre costé ils ne montroient aucune marque de faction ny de violence, & marchoient auec vne simplicité qui faisoit ressembler leur trouppe à vne procession qui marche en ordre. Ils alloient deux à deux pour la pluspart de mesme aage, & Brederode & Nassau marchoient les derniers de cette bande. On obserua que l'vn de ceux qui la conduisoit estoit boiteux, ce que l'on prit à mauuais augure & l'on ne pût s'empescher d'en rire. Ils entrerent donc en cette ordre dans le Palais, où ils trouuerent Marguerite qui venoit de leuer le Conseil, & qui s'entretenoit alors auec quelques grands Seigneurs. Brederode s'estant approché d'elle luy parla en ces termes, apres luy auoir fait la reuerence; *Ces Seigneurs Flamans qui sont icy deuant vostre Altesse, & les autres de mesme rang qui y seront bien-tost en plus grand nombre, ne se sont vnis auec moy que pour vous faire voir par cette solemnelle assemblée, combien ils ont d'interest à vous faire quelques demandes. Vostre Altesse prendra s'il luy plaist*

MARGVERITE DE PARME. 1566.

MARGVERITE DE PARME. 1566.

la peine de les voir dans cette Requeste; Et ie vous suppliray au nom de tous de croire qu'vn si grand nombre d'honnestes gens ne se proposent rien autre chose que l'obeyssance, que la gloire du Roy, que le salut de la Patrie. Apres luy auoir tenu ce discours il luy presenta sa Requeste, & adjousta qu'il auoit d'autres choses à luy communiquer de la part de ses compagnons, que neantmoins pour ne point manquer à ce qu'il auoit à dire, il en feroit la lecture si elle le trouuoit agreable. Marguerite y consentit, & Brederode commença à lire les choses, dont voicy la substance, *Que la Noblesse auoit vn extresme déplaisir que la Gouuernante eust escrit par les Prouinces, comme si leur alliance auoit esté faite par le secours & par l'intelligence des François, & des Allemans, sous pretexte du bien public, & en effet par l'esperance du pillage. Que comme cette declaration luy auoit esté faite à la honte de la Noblesse de Flandre, les Nobles la supplioient tres-humblement de nommer les Delateurs, & de les contraindre de faire voir publiquement la verité de cette accusation, afin que les Confederez fussent punis si on les trouuoit coupables, ou qu'on punit les accusateurs, si leur accusation estoit fauce.* A cette proposition la Gouuernante dissimula autant qu'elle pût son déplaisir & son indignation; & ayant bien receu en apparence cette Requeste, par laquelle on demandoit qu'on abolit l'Inquisition, qu'on reuoquât les anciens Edits, & que les Estats de Flandre en fissent de nouueaux, elle leur fit responce, *Qu'elle considereroit leurs demandes, & que sans dotte elle les satisferoit puis qu'ils n'auoient point d'autre but que la gloire du Roy & le bien de la patrie; Qu'au reste les plaintes qu'ils faisoient touchant les lettres qu'elle auoit escrites aux Prouinces n'estoient pas iustes; Qu'elle auoit fait en cela ce que son deuoir exigoit d'elle; Que sa charge demandoit qu'ayant esté assurée de diuers endroits de ie ne sçay quels traitez auec les Estrangers, elle en donnast auis aux Gouuerneurs & aux Magistrats, de peur que par cette occasion il ne se fit quelques troubles dans les Prouinces, non pas tant par les Flamans qu'elle auoit tousiours esprouuez fidelles, que par les peuples voisins de la Flandre qu'ils auoient attirez à leur party.* Ainsi elle congedia ces Nobles sans leur en dire dauantage, & mesme sans leur parler des Delateurs, encore

qu'ils en eussent fait grande instance, soit qu'elle feignit de ne s'en pas souuenir pour n'en venir pas à des esclaircissemens qui ont rarement de bons succez, soit qu'elle fut offensée de cette demande par laquelle on sembloit l'obliger de découurir les secrets de l'Estat. En effet comme quelqu'vn luy voulut persuader dans le Conseil qu'elle fist assembler sur le soir du mesme iour, de découurir aux Conjurez le nom des Delateurs, elle luy respondit vn peu en colere, qu'elle s'estonnoit qu'ayant luy-mesme refusé de nommer celuy de qui il auoit sceu les choses qu'il auoit vn peu deuant descouuertes, il persuadast alors le contraire au desauantage de plusieurs. La Requeste de Brederode ayant esté leuë dans ce Conseil, la Gouuernante demanda à la compagnie si l'on n'auoit rien de nouueau à dire sur ce sujet, & d'autant qu'on en auoit desia deliberé, on dit seulement en autres termes les mesmes choses qu'on auoit dites. Mais on fut en different si l'on deuoit exiger des Conjurez, que comme ils auoient generalement souscrit à cette Requeste par ces paroles, *Nous-tres humbles, & tres-fidelles sujets de la Majesté Royale*, ils adjoustassent chacun leur nom, afin que le Roy eust connoissance de ceux qu'il honnoreroit de ses faueurs, ou plutost de ceux qu'il deuoit faire chastier. On suiuit toutefois l'opinion contraire, de peur qu'en voulant rechercher les noms des absens, & qu'en portant cette Requeste dans les Villes de Flandre, plusieurs ne fussent par cette occasion sollicitez à se souleuer. Le lendemain les Conjurez estant reuenus en plus grand nombre, parce que les Comtes de Culembourg & de Bergh estoient arriuez en poste, la Gouuernante leur rendit la Requeste qui luy auoit esté presentée le iour de deuant, auec vne responce en marge, par laquelle elle leur faisoit esperer qu'on feroit cesser l'Inquisition, & qu'on modereroit les Edits, mais qu'il en falloit auparauant escrire au Roy. Et parce que tous ne furent pas contans de cette response, ils se retirerent de la chambre dans la Cour pour deliberer sur ce sujet; & apres auoir pris leur resolution, ils retournerent à Marguerite. Mais d'autant que Brederode n'osoit parler en public s'il n'y estoit preparé, ou s'il ne lisoit; Eustache Fienne Baron d'Esquedra, ayant humblement remercié la Gouuernante

MARGVERITE DE PARME. 1566.

MARGVERITE DE PARME. 1566.

au nom de tous les autres, la supplia de declarer que tout ce qui auoit esté fait par cette assemblée de la Noblesse, auoit esté fait pour le seruice du Roy. Mais Marguerite refusa de faire cette Declaration, & leur dit que le temps & leurs actions le tesmoigneroient assez à tout le monde, Et alors ils se retirerent.

Le iour mesme Brederode fit dans la maison du Comte de Culembourg vn festin magnifique, mais qui fut mal-heureux aux murailles mesme de cette maison, puis qu'elles en furent depuis rasées. Ils estoient à ce festin enuiron trois cens, & ce grand nombre les rendoit d'autant plus hardis que la table mesme a de coustume de faire croistre la licence. On parla entr'autre chose de dõner vn nom à leur confederation, & ils trouuerent bon de la nommer *la societé de la Noble concorde*, & d'en appeller le Capitaine, *le Restaurateur de la liberté perduë*. Toutefois ces noms ne durerent pas plus long-temps que ce festin, & l'on n'en fit depuis aucune mention, soit qu'on eust changé de dessein, lors qu'on fut reuenu dans le bon sens, & qu'on rejettast ces titres specieux qui ne sont capables que d'offencer les esprits & dattirer de l'enuie, ou plutost qu'on eut laissé ce nom pour en prendre vn autre que le hazard donna, & qui fut receu auec applaudissement. Car Brederode dit aux Comtes de Culembourg & de Bergh, ce qu'il auoit entendu le iour de deuant aussi bien que tous les autres qui s'estoient de plus prés approchez de la Gouuernante, que les Nobles qu'il conduisoit auoient esté par mespris appellez Gueux en langue Françoise par le Comte de Barlemont; qu'il auoit parlé de la sorte à la Gouuernante pour rassurer son esprit, comme luy voulant dire qu'elle ne deuoit rien apprehender de ces hommes de neant; Que pour luy il receuoit librement ce nom, quelque honte qu'il y eut, & qu'il ne se soucioit pas de deuenir gueux & mandiant en effet pour la cause du Roy & de la patrie. Ce rapport mit en colere le Comte de Culembourg & tous les autres, qui n'auoient pas esté presens, ou qui n'auoient pas entendu les paroles du Comte de Barlemont. Toutesfois ils se resolurent de donner ce nom à leur faction, & de le faire seruir de marque à la Conjuration qu'ils auoient formée. Là dessus ils s'exciterent les vns & les autres à boire, & comme

ils virent le Comte d'Hochstrat qui estoit passé d'auanture par là, ils commencerent auec allegresse à se donner l'vn à l'autre le nom de Gueux; & alors ayant pris tous ensemble de grands verres en main, ils firent des vœux & des souhaits pour le nom & pour le salut des Gueux, & crierent d'vne commune voix & auec vn applaudissement general, *viuent les Gueux*. Enfin Brederode sur la fin de ce repas s'estant comme les gueux attaché au col vne besace qu'il auoit trouuée par hazard dans la maison, leua en sa main vne escuelle de bois pleine de vin, bût à tous les assistans, & les remercia de l'auoir accópagné iusqu'à cette iournée auec vn courage si ferme. Il leur dit que ce cómencement lui faisoit esperer qu'ils continueroient à l'aduenir dans la mesme affection; que pour luy il ne changeroit iamais de sentiment, & que mesme il leur promettoit d'aller libremét à la mort, non seulement pour leur confederation, mais aussi pour chacun de ses compagnons. A ces paroles les acclamations se renouuellerent, & l'on cria plus haut qu'on n'auoit encore fait, *viuent les Gueux*. Ainsi Brederode ayant seulement gousté le vin, donna son escuelle & sa besace à celuy qui estoit le plus proche de luy; Ainsi l'escuelle & la besace passerent de l'vn à l'autre; & apres que chacun eût fait raisó à Brederode, & presque en mesmes termes deuoüé sa teste pour le salut de ses cópagnons, enfin ils se leuerent de table. Comme on vit que Brederode attachoit à la muraille son escuelle & sa besace, chacun suiuit son exemple, & chacun mettant vn clou à l'endroit de la muraille qui estoit vis à vis de luy, on fit passer de lieu à autres ces belles marques du mestier dont ils faisoient l'apprentissage par des ceremonies si ridicules. En ce mesme temps le Prince d'Orange, les Comtes d'Egmont, & d'Horn, qui auoient disné chez le Comte de Mansfeld les vindrent trouuer, on recommença à boire, & par de grandes acclamations on renouuella auec ces suruenans les vœux & les souhaits qu'on auoit desia faits pour les Gueux. Voila ce que i'ay sçeu touchant ce festin, par les lettres & les billets qui furent en secret & en diligence enuoyez à la Gouuernante, par ceux qui en entendirent parler à Sernapale Mary de la sœur de Brederode. Quelques-vns adjoustent qu'estant desia pris de vin, ils se jetterent les vns sur les au-

MARGVERITE DE PARME. 1566.

tres, changerent de chappeaux, se les mirent renuersez sur la teste, comme leur esprit estoit desia renuersé, & s'abandonnerent à toutes les autres folies qu'on pourroit à peine s'imaginer d'vne multitude enyurée. Voila l'origine du nom des Gueux que le Comte de Barlemont donna par mespris à ces supplians, comme à vne trouppe composée de mandians & de desbauchez; & qui ayant esté receus dans la desbauche d'vn festin, & imposé par eux-mesmes à leur faction, par des ceremonies qui seroient honteuses à des enfans, passa de la faction à l'Heresie, comme par droict de voisinage; & demeura parmy les Flamans si particulierement affecté aux Heretiques & aux rebelles, qu'on ne sçauroit parler des Gueux dans les Païs-bas, qu'on ne se figure des Heretiques, comme quand on parle en France des Huguenots. Mais la licence des Conjurez qui auoit esté si auant ne s'arresta pas dans ces termes. Car sur le soir du mesme iour que Loüis de Nassau, Brederode & plusieurs autres des Conjurez souperent chez le Prince d'Orange auec le Comte d'Horn qui y demeuroit; non seulement on fit dans ce festin les mesmes souhaits en faueur des Gueux auec les mesmes acclamations, comme deux ans apres le Comte d'Horn le confessa lors que le Duc d'Albe luy fit faire son procez, mais ayant pris de là vne nouuelle audace, ils creurent que c'estoit faire iniure au nom des Gueux que de le retenir entre des murailles; ils resolurent de le faire resonner en public auec pompe & magnificence, & de tenter la faueur & l'applaudissement du peuple par la nouueauté de ce nom; soit qu'ils reconnussent desia que quelques-vns des plus grands Seigneurs ne desapprouuoient pas leur dessein, soit qu'ils esperassent s'excuser, & mesme en meriter des loüanges s'ils faisoient en public & en y meslant le nom du Roy, ce qu'ils auoient fait en particulier. Ainsi durant les iours suiuans les Confederez parurent dans la Ville reuestus de gros drap gris; quelques-vns portoient à leurs chappeaux de petites bouteilles de bois; d'autres des escuelles de bois & des gobelets qui sont les meubles ordinaires des gueux; la pluspart portoit au col vne medaille, qui fut au commencement de cire ou de bois, & qui fut depuis d'or ou d'argent. L'image du Roy Philippes y estoit grauée d'vn costé auec ces paroles Françoises à

l'entour, FIDELLES AV ROY; & au reuers il y auoit vne besace suspenduë par deux mains entrelassées auec ces paroles IVSQV'A LA BESACE. Enfin ils commencerent à se faire raser le menton & les iouës, & comme les Turcs, ils se laisserent seulement deux moustaches entortillées qui s'estendoient de part & d'autre sur la lévre superieure: ils vouloient peut-estre releuer cette vile qualité de Gueux & de mandians, par l'orgueil & par la fierté de la mine, & se monstrer redoutables en mesme temps que suppliants. Cependant toute la Ville estoit en suspens, & se remplissoit de diuers bruits; la pluspart se resiouyssoient que cette conjuration prit des forces & de la vigueur, & esperoient d'estre deliurez de l'Inquisition par ces troubles, & par ces efforts de la Noblesse; Plusieurs sans se soucier du reste prenoient plaisir à ce spectacle, & applaudissoient aux choses presentes; & peu se representoient les maux qui en pouuoient arriuer.

MARGVERITE DE PARME. 1566.

Ie trouue qu'en ce mesme temps cette conjuration contribua en quelque sorte à l'accroissement de la pieté Chrestienne; & puisque l'occasion me fait souuenir d'en parler en cet endroit, ie croy qu'il n'est pas hors de propos d'en faire succinctement le discours. Il y a dans Hall petite Ville du Haynaut vne Image de la Vierge, qui est en grande reputation par toute la Flandre. Philippes de Croüy Duc d'Arschot y estant allé par cette deuotion qu'il auoit hereditairement de ses peres enuers cette Vierge, dont l'Image venoit de la Maison de Croüy, comme le rapportent les Annales de Flandre, il fit faire quelques medailles d'argent de la Vierge tenant son fils entre ses bras: Et pour s'opposer à la faction des Geux, ce Seigneur & tous les Gentils-hommes qui l'accompagnoient firent attacher à leur chappeau de ces medailles de la Vierge, comme des marques de leur pelerinage, & du zele que la Noblesse Catholique auoit pour la Religion. Il n'eust pas si tost paru dans Bruxelles en cet estat que plusieurs Gentils-hommes, ou par la deuotion qu'ils auoient enuers la Vierge, ou à l'exemple des Grands, commencerent tout de mesme à porter de ces medailles à leurs chappeaux. On dit que la Gouuernante rauie de cette pieuse affection n'oublia pas entre les choses qu'elle escriuoit au

auoir satisfait à leur deuoir, ils ne fissent plus rien de nouueau sur ce suiet, qu'ils ne sollicitassent plus personne pour entrer dans leur vnion, & qu'ils ne fissent plus d'assemblées secrettes; Qu'autrement elle feroit ce qui dependoit de sa charge & de la puissance que le Roy luy auoit donnée pour maintenir dans les Pays-bas l'ancienne Religion, & l'autorité Royale. Apres ces paroles les Confederez prirent congé de la Gouuernante, & la plus part quelque temps apres se retirerent de la Ville, ayant laissé dans Bruxelles quelques-vns d'entr'eux pour y obseruer toutes choses, & en auertir leurs compagnons qui seroient dans les Prouinces. Brederode, & les Comtes de Culembourg & de Bergh, partirent ensemble accompagnez de cent cinquante Caualiers; & ayant tiré chacun le pistollet en signe de ioye deuant les portes de la Ville, le premier alla à Anuers, & les deux autres en Gueldre. Cependant Marguerite auoit enuoyé vn courrier au Magistrat d'Anuers pour luy donner auis de l'arriuée de Brederode auec ordre de l'obseruer; & bien que ce Magistrat escriuit à Marguerite que Brederode se contenoit dans les bornes de la modestie, toutefois ayant esté instruite d'ailleurs elle escriuit depuis au Roy que plus de quatre mille hommes de la populace d'Anuers estoient accourus à l'Hostellerie, où Brederode vint loger estant entré dans la Ville auec quarante Caualiers: qu'apres qu'il eust entendu dire qu'vne si grande affluance de peuple estoit à la porte de la maison il se leua aussi-tost de table, parut à la fenestre le verre à la main, & parla en ces termes à la multitude. *Me voicy, Messieurs, me voicy pour consacrer ma vie, & mes biens à vostre deffence, & vous deliurer de la tyrannie de l'Inquisition & des Edits. Si vous voulez contribuer auec moy à vne action si illustre, releuez vostre courage, & que ceux qui voudront m'auoir pour chef dans la deffence de la liberté commune, trouuent bon que ie boiue à leur santé; qu'ils me tesmoignent qu'ils l'ont agreable, & qu'ils m'en fassent signe de la main.* La Gouuernante adjousta que Brederode ayant tenu ce discours, & beu à cette populace, leua la main le premier; qu'en mesme temps la plus part des autres en auoient fait autant, & témoigné par leurs acclamations qu'ils receuoient cette marque d'affection; & qu'enfin en partant

MARGVERITE DE PARME. 1566.

les peuples abusez commencent à faire des seditiõs, & à choquer l'establissement de l'Estat. D'où il puisse enfin arriuer que leur faute estant connuë, le pardon desesperé, & la licence s'augmentant aussi bien que le desir de continuer dans le crime, hardis & timides en mesme temps ils fassent naistre le trouble du trouble, s'imaginant que les perils sont les remedes des perils qu'ils apprehendent. En effet quelques-vns ne se seruent des mensonges que comme en bastissant on se sert d'eschaffaudages. Comme ils sont necessaires pour esleuer vn bastiment, & qu'on n'en fait plus de conte quand l'edifice est acheué; Ainsi les hommes artificieux n'inuentent ordinairement ces bruits que pour appuyer quelque temps leurs fourbes; & lors que leur trame est faite, ils ne leur importe plus qu'on adjouste foy à leurs mẽsonges, pourueu que leur ouurage subsiste. Mais Marguerite iugeant qu'il ne falloit point vser de remise, assembla les Cheualiers de la Toison d'Or, en aussi grand nombre qu'il luy fut possible, car comme l'on estoit dans la semaine Saincte, ils s'estoient presque tous retirez ou dans les Conuents ou dans leurs Villes, suiuant la coustume de la Noblesse; pour faire leurs deuotions. Elle fit voir cet escrit à ceux qu'elle pût faire assembler, & apres que les Comtes d'Egmont & de Mansfeld qui estoiẽt venus des premiers l'eurent consideré, ils l'asseurent que les Cheualiers n'auoient rien escrit, ny mesme rien dit de toutes les choses qu'elle leur monstroit. C'est pourquoy on crût qu'il falloit faire diligence pour détromper la multitude, tandis que ce mensonge ne faisoit encore sur elle qu'vne legere impression; qu'on ne deuoit pas attendre que la laine ayant esté teinte en noir ne fut plus capable de receuoir d'autres couleurs; qu'il estoit necessaire d'en auertir au plutost les Gouuerneurs des Prouinces, & les Magistrats des Villes & des Bourgades, de leur enuoyer vne coppie de la Requeste presentée par les Conjurez, auec la réponce en marge de la Gouuernante, & de leur faire sçauoir en mesme temps que tout ce qu'on pourroit publier au contraire estoit vne inuention des seditieux, & que selon la puissance qui leur auoit esté donnée par les loix & par le Prince, ils estouffassent tous ces bruits comme les commencemens des seditions, & des tumultes intestins. Mais bien

MARGVERITE DE PARME. 1566.

soit combien il estoit important d'vser de diligence, l'obligea de partir deuant le Marquis de Bergh ; pour faire sçauoir au Roy l'Estat des affaires de Flandre, principalement depuis les demandes des Nobles. Ainsi outre les lettres, & tout ce qui concernoit cette deputation, elle luy donna vne instruction qui comprenoit en dix-huict articles, les principales actions de cette année pour les faire considerer au Roy de telle sorte, qu'il luy pût enfin persuader, qu'il n'y auoit que sa presence qui pût appaiser les tumultes des Pays bas. Neantmoins selon que la Gouuernante l'auoit arresté auec les deux deputez, elle enuoya en Espagne deuant le depart de Montigny Fabio Lembo Neapolitain vieux courtisan, & fidelle seruiteur, auec des ordres secrets, & vne instruction particuliere, dans laquelle elle remonstroit la pluspart des choses qu'elle auoit confiées à Montigny. Dauantage elle enuoya au Roy vne copie des Edits de l'Empereur Charles auec le temperament qu'on y auoit apporté par l'auis des Docteurs & des Conseillers, touchant les peines portées contre les Heretiques ; & luy manda qu'elle auoit fait voir cette moderation à tous les deputez des Prouinces assemblez en particulier, & que la plus part l'auoient approuuée ; que pourtant elle n'auoit pas voulu faire sçauoir aux peuples ce temperament des Edits sans le commandement du Roy ; & qu'elle le supplioit tres-humblement de l'instruire de ses volontez, & de differer tout ensemble l'establissement de l'Inquisition. Elle fit partir auec ces ordres Fabio Lembo le dix-septieme May, & dix iours apres Montigny, qui arriua le dix-septiesme Iuin à Madrid, où ayant esté bien receu du Roy, il en eust plusieurs fois audience, mais il luy fût commandé d'attendre le Marquis de Bergh pour la resolution des affaires. Montigny reconnût dés lors que cette deputation ne feroit grand effet sur l'esprit du Roy. Et certes l'autorité & la recommendation du Pape Pie cinquiéme contribuerent beaucoup pour empescher Philippes, qui d'ailleurs estoit ferme dans ses resolutions & dans les choses de la Religion, de condescendre aux demandes des Flamans. Car le Pape l'auertissoit sans cesse par son Nonce Pierre Camajan Euesque d'Ascoli, qui auoit principalement l'œil sur cette deputation des

MARGVERITE DE PARME. 1566.

secours sans en auoir la permission du Roy; mais qu'elle promettoit à sa Saincteté que comme la cause de la Religion luy auoit tousiours esté en veneration, elle luy seroit tousiours plus chere & plus considerable que la vie. Enfin elle luy parla auec grande connoissance des merites & des qualitez des Euesques, car le Nonce luy auoit fait aussi quelques demandes sur ce sujet; elle luy fit vne Image des mœurs de la vie & de la capacité de chacun d'eux, & luy remarqua ceux qui meritoient du blasme, de la loüange ou de la compassion. Le Nonce ayant reconnu la verité de toutes ces choses, & trouué le Prince d'Orange plus facile par les Offices de la Gouuernante, admira la prudence & la pieté de cette Princesse, & promit de rendre au Pape, & à la Cour de Rome vn témoignage public, que la Religion, dont à toute heure on auoit sujet de craindre la cheute dans les Pays-bas, y estoit soustenuë par la vigilance, & par la sagesse de Marguerite. Mais cela n'estouffoit pas les factions, & ne faisoit pas cesser les troubles. Car comme i'ay dit, les Conjurez estant retournez dans les Prouinces, & ayant semé par tout le bruit de l'impunité, & de la promesse des Cheualiers de la Toison d'Or, ceux qui auoient esté chassez à cause de la Religion, commencerent de tous costez à reuenir des Villes frontieres où ils s'estoient refugiez, & ceux qui se tenoient cachez dans la Flandre ne craignirent plus de paroistre. Ils celebrerent par des loüanges le nom des Geux, ils les appellerent les deffenseurs de la liberté, & se mirent sous leur protection. Le nombre des Conjurez s'augmenta principalement dans Anuers, & mesme les Marchands commencerent à prendre les marques des Gueux, & à marcher sous leurs enseignes. Il parût en ce temps-là comme vne nouuelle conspiration parmy le peuple, qui portoit à son chappeau outre la medaille où la besace estoit grauée, deux petits bourbons de pelerins croisez ensemble, pour monstrer à mon auis que comme des pelerins ils abandonneroient leur patrie, & qu'ils s'en iroient ailleurs chercher la liberté. La Gouuernante escriuit au Roy que ces nouuelles conspirations estoient comme des rejettons de cette ligue, que deux ans auparauant la Noblesse auoit faite contre le Cardinal de Granuelle, premierement par des coqueluchons, & depuis par des dards

MARGVERITE DE PARME. 1566.

commodoient, ils ne perdissent l'occasion de faire reüssir leur entreprise, ils iugerent à propos d'anticiper le temps & de preuenir les obstacles. Ils resolurent donc de paroistre en plein iour, & de parler publiquement à la multitude qui accouroit des Villes & des Bourgades, contre la tyrannie des Espagnols, & l'idolatrie des Papistes, & de publier sans crainte que l'Euangile qu'ils preschoient estoit le veritable Euangile. L'emulation des sectes faisoit croistre leur insoleuce, car les Caluinistes auoient plus de suite & plus d'applaudissemens que les autres, au contraire les Lutheriens estoient plus considerables par la puissauce de leurs adherans. Les Anabaptistes estoient en plus grand nombre que les Lutheriens & en moindre nombre que les Caluinistes, mais les Lutheriens surpassoient les vns & les autres par la grandeur & la Noblesse de leurs sectateurs. Cela estoit cause qu'à l'enuy des vns des autres ils se hastoient d'entrer dans les Villes comme dans vne terre vacante & abandonnée, chacun s'efforçant de faire valoir sa secte, tous ennemis d'vne seule Religion, & tous vnis pour la destruire. On ne vit iamais la Flandre plus miserable, & plus à plaindre qu'en ce temps-là, où plusieurs de ses plus belles Prouinces estoient en vn moment desolées de toutes parts, entraisnées dans de diuerses erreurs, & tousiours deschirées par les factions; Où des esprits abandonnez, & rebelles à Dieu & aux hommes, où les derniers du peuple, & le rebut de la France, & de l'Allemagne se promettaut ie ne sçay quel empire couroienr par les Villes & par les Villages, comme des furies eschappées de l'Enfer; & remplissoient tout le pays d'instructions seditieuses, de libelles diffamatoires, d'esperance, de crainte & de soupçons; Où vne multitude infinie de Paysans, de Bourgeois, & d'autres alloient escouter auec tant de passion ces Prescheurs d'vne nouuelle Euangile; Où ces maistres de l'Heresie, ces corrupteurs des ames foibles trouuerent tant de facilité qu'il se rencontra vne fois pour les entendre plus de huict mille personnes dans le pays de Tournay, vn plus grand nombre aupres de l'Isle, treize mille en vn iour aupres d'Anuers, vne autrefois quatorze mille, & peu de temps apres iusqu'à seize mille; Où enfin par la licence qui s'augmentoit chaque iour, on faisoit en plusieurs endroits dans la campagne, principalement à Valenciennes, & sur

l'intelligence & à l'esprit de la multitude ignorante. On applaudissoit comme en vn theatre à toutes leurs paroles, non pas qu'on crût que les choses qu'ils disoient fussent veritables, mais par le contentement qu'on prenoit à les entendre. De sorte qu'encore que les mieux sensez reconnussent bien qu'õ leur debitoit des fables, ils prenoient pourtant plaisir à se laisser tromper pour tromper en suite les autres, tant il est certain que les calomnies & les médisances fausses ou vrayes se reçoiuent & se communiquent facilement. Adjoustez à cela les factions des Villes, qui soustenoient le party de Caluin ou de Luther, selon qu'elles estoient plus proches de la France ou de l'Allemagne, la pluspart courant à ces presches, sans se soucier beaucoup de ce qu'on y enseignoit, mais par la seule affection qu'on auoit pour l'vne ou l'autre de ces deux nations. Cependant la Gouuernante n'oublioit rien de ce qui pouuoit remedier aux maux qui se respandoient de tous costez. Elle fait partir pour aller en Espagne le Marquis de Bergh qui n'estoit pas entierement guery, afin de representer au Roy ce qu'il auoit veu luy-mesme, & de le persuader de perdre pour quelque temps la pẽsée de l'Inquisition, d'apporter quelque temperament à la seuerité des Edits, & de prendre bien-tost cette resolution de peur que la Flandre ne perisse, tandis que l'on consulte en Espagne. Mais parce que le Marquis de Bergh retomba malade en France, & qu'il fut contraint de demeurer en Poitou, la Gouuernante luy escriuit qu'il enuoyast deuant luy quelqu'vn des siens dont il connût la fidelité pour presenter ses lettres au Roy, & luy exposer les choses qu'il auoit ordre de luy dire. Ce qui fut executé par l'Intendãt de sa maison le vingt-cinquiesme Iuillet. Outre cela Marguerite ayant appris par le Magistrat d'Anuers que la Ville se remplissoit tous les iours d'estrangers, elle leur fit faire commandement d'en sortir par vne ordonnance du Conseil. On voulut mesme luy persuader de renouueller en cette occasion les peines portées cõtre les bannis qui reuiendroient en Flandre, contre ceux qui feroient des libelles diffamatoires, & qui les exposeroient, & enfin contre tous ceux qui iroient aux assemblées ou aux presches des Heretiques. Mais bien qu'elle fut long-temps en doute sur ce sujet, parce que d'vn costé elle connoissoit qu'elle ne

MARGVERITE DE PARME. 1566.

commencerent à se souleuer; on disoit de tous costez qu'il estoit venu en intention de nuire aux Gueux, que le Comte d'Aremberg deuoit le suiure de prés auec douze compagnies, & que quand la Ville seroit remplie de soldats la Gouuernante y entreroit; qu'elle y establiroit à la volonté des Papistes l'Inquisition d'Espagne, qu'elle y feroit bastir vne Citadelle, où l'on tiendroit vne forte garnison, & qu'enfin ceux du Brabant ayant esté chargez de ce ioug, ils seroient contraints d'endurer cette forme de Gouuernement dont les peuples de Milan & de Naples trompez par vn semblable artifice, ont esté mal-heureusement opprimez. Mais dautant que ce bruit & cette émotion du peuple s'augmentoit de iour en iour, la Gouuernante rappella d'Anuers le Comte de Megue sous pretexte qu'il estoit necessaire en son Gouuernement de Gueldres. Et parce que le Magistrat de la Ville dépescha courriers sur courriers, pour demander à la Gouuernante le Prince d'Orange que le peuple souhaitoit auec passion sans en vouloir receuoir d'autre; & que mesme le Prince d'Orange promettoit de son costé toute sorte de soin & de fidelité dans cét employ, Marguerite qui ne sçauoit à quoy se resoudre, voyant toutes choses mal asseurées, & craignant d'ailleurs de faire croire qu'elle se deffioit de ses promesses & de sa vertu, & d'offencer par le refus vn personnage si considerable dans cette fascheuse conjoncture où se trouuoient les affaires, enuoya ce Prince dans Anuers pour appaiser tant de mouuemens. Comme il approchoit de la Ville, Brederode vint à mille pas au deuant de luy auec vne grande suite de ceux d'Anuers, & apres s'estre saluez à la mode des gens de guerre en tirant le pistollet, ils se ioignirent ensemble enuironnez de tant de monde qui estoit venu au deuant du Prince d'Orange, ou qui le regardoit passer, qu'on eust crû facilement qu'il n'estoit demeuré personne dans Anuers, & que la Ville estoit deserte. Mais le Prince d'Orange ne s'esleua point en apparence de tous ces honneurs, soit qu'il estimât qu'il fut de la grandeur de son courage de ne se point transporter en cette occasion, soit plustost qu'il apprehendast que ces applaudissemens excessifs ne luy nuisissent aupres du Roy. Ainsi voyant que quelques-vns commençoient à l'entour de luy à chanter en François les Pseau-

MARGVERITE DE PARME. 1566.

On luy rapporte que les Gueux font de nouuelles entreprises, & qu'ils doiuent s'assembler enuiron au nombre de deux mille hommes à Santruden Ville de l'Euesque du Liege, & y mettre en deliberation s'ils prendront les armes, voyant desja de tous costez les émotions du peuple. La nouuelle qu'ils vouloient prendre les armes estoit fausse, mais il estoit vray qu'ils auoient fait dessein de s'assembler; & sur la fin de Iuin Brederode & les autres Chefs de la Conjuration, escriuirent sur ce suiet aux Prouinces, & arresterent le iour de l'assemblée au quatorziesme de Iuillet. Louys de Nassau s'estoit chargé de traiter auec l'Euesque du Liege, & luy auoit enuoyé le sieur de Villiers l'vn des Conjurez pour obtenir de luy en son nom, & au nom de ses compagnons, la permission de s'assembler à Santruden. Mais l'Euesque s'excusa sur les ordonnances de l'Empereur, qui deffendoient de faire de ces assemblées dans les Villes de l'Empire, descouurit cette entreprise à Marguerite par des lettres chiffrées, & manda au Gouuerneur de la Ville de n'y laisser entrer ny Brederode ny ses compagnons. Toutefois les habitans de Santruden qui apprehendoient que si on luy fermoit les portes il ne fit le degast dans leurs terres, & qu'il ne bruslast leurs maisons de Campagne, receurent librement dans la Ville Brederode & tous les autres. On mit deux choses en deliberation dans cette assemblée, qui commença sur le milieu de Iuillet, & qui finit à la fin du mesme mois. Premierement ils regarderent quelle sureté ils pourroient prendre si le Roy vouloit punir quelqu'vn d'eux; & apres cela on proposa si on demanderoit au Roy quelque chose outre ce qu'on auoit demandé au mois d'Avril touchant l'Inquisition & les Edits. Ils furent tous d'auis qu'on demandast à Marguerite quelque sureté, mais pas vn ne tomba d'accord de luy faire de nouuelles demandes. Les vns disoient qu'il ne falloit plus rien tenter, s'ils pouuoient obtenir les choses pour lesquelles ils s'estoient vnis; les autres soustenoient qu'il falloit passer plus auant & demander d'autres choses, puis qu'on auoit obtenu les premieres. Ils estoient d'auis de demander qu'on ne prescriuit point aux peuples de Religion certaine, & qu'on leur laissast la liberté d'embrasser celle qu'ils voudroient. Mais comme plusieurs eurent horreur de cette proposition, & commencerent alors

generale des Estats des Prouinces des Pays-bas. Ainsi ils promettoient qu'on rendroit à la patrie son ancienne tranquilité, & qu'autrement ils seroient contraints malgré eux d'aller chercher du secours chez les estrangers. Apres que la Gouuernante eust fait la lecture de cette Requeste dans le Conseil, & qu'elle eust entendu les opinions, elle respondit à Louys & à ses compagnons, qu'on appelloit par raillerie les douze Apostres, que les Cheualiers deuoient se rendre à Bruxelles le vingt-sixiesme Aoust, & que quand ils seroient arriuez elle leur demanderoit conseil touchant cette affaire. Cependant le Prince d'Orange estant de retour à Anuers, où il trouua le trouble si grand que tous les remedes estoient inutiles, aduertit la Gouuernante que les habitans l'auoient sollicité d'en prendre le Gouuernement, & d'y mettre à sa volonté vne garnison pour la seureté & pour la deffence de la Ville. Marguerite luy accorda ce Gouuernement & cette garnison; & non seulement il leua des gens de guerre, mais ayant eu la hardiesse de demander des gardes pour sa personne, il obtint ce qu'il demandoit, & representa auec plaisir le personnage de Gouuerneur d'Anuers, esperant dans peu de temps y representer celuy de Souuerain, par vne trop grande facilité de Marguerite, qui s'efforçoit par ses bien-faits de l'attirer au seruice du Roy, ou du moins de faire croire qu'il y estoit affectionné. Mais le desespoir du secours qu'elle auoit si long-temps demandé & si long-temps attendu d'Espagne, estoit cause tout ensemble de la crainte & de la facilité de la Gouuernante. Enfin par les poursuites du Baron de Montigny, qui estoit en la Cour d'Espagne, on apporta à Marguerite des lettres du Roy, par lesquelles il luy accordoit à certaines conditions les trois choses qu'elle luy auoit tant de fois demandées. Il luy permettoit de renuoyer les Inquisiteurs Ecclesiastiques pourueu qu'auparauant on donnast leurs fonctions aux Euesques, parce qu'il ne vouloit pas priuer la Religion de l'assistance de ceux qui pouuoient connoistre des causes de la Foy, & vanger les injures qui luy seroient faites. Dauantage il trouuoit bon que le Conseil de Flandre apportast quelque temperament aux ordonnances de l'Empereur, mais il vouloit que le Conseil d'Espagne en eust connoissance, & qu'il approuuast cette mode-

MARGVERITE DE PARME. 1566.

ces forces le party des Heretiques qui se disposoient à renuerser le tribunal des Inquisiteurs. Les gueux confederés auoient librement embrassé la deffence de la multitude, comme estant pour la plus part infectée du mesme venin ; & tous estoient bien ayses de se rendre les arbitres & les protecteurs du peuple. Les grands Seigneurs estoient diuisez, ceux qui estoient demeurez fideles à la Religion & au Roy, estoient les plus foibles, & ceux-là estoient les plus forts qui estoient publiquement estimez complices de ces desordres & qui les fauorisoient en secret. Et mesme la Gouuernante escriuit au Roy, que le Prince d'Orange auoit dessein parmy ces tumultes d'vsurper la domination de la Flandre, & d'en faire part à ses partisans suiuant les conditions qu'ils auoient faites ensemble. On commença donc la veille de l'Assomption de la Vierge à ruiner les Eglises, & le premier attentat se commit dans la Flandre inferieure, qui est entre la riuiere de Lise & la mer Occidentale. Là vn petit nombre de la plus vile populace, là des brigans & des voleurs qui se meslerent auec le peuple, conduits seulement par l'impieté, ne manquerent pas de se trouuer au iour qui auoit esté assigné pour faire esclatter le crime, & declarer la guerre au Ciel. Ils auoient pour armes des bastons, des coignées, des marteaux, des eschelles, des cordes, toutes choses plus propres à destruire qu'à combattre ; & peu d'entr'eux auoient des espées & des arquebuses. Ils se iettent auec cét appareil comme des furies enuoyées de l'Enfer, dans les Bourgs & dans les Villages des enuirons de sainct Omer ; ils rompent les portes des Eglises & des Monasteres, ils mettent en fuitte ceux qu'ils y rencontrent, estonnez d'vne violence si soudaine ; leur fureur va iusqu'aux Autels, ils les attaquent, ils les renuersent, ils brisent les statuës & les tableaux, & foulent aux pieds tout ce qu'ils trouuent de consacré à Dieu & aux Saincts, par l'instigation de quelques Chefs des Heretiques qui les exhortent de continuer, & d'employer leur courage à triompher des Idoles. Rauis de ce succez & pleins de ioye que leur coup d'essay eust reüssi dans la campagne ils veulent passer plus auant ; on les entend crier d'vne commune voix à Ipre, à Ipre, par ce que cette Ville estoit remplie de Caluinistes, & qu'il y

MARGVERITE DE PARME. 1566.

rage & le iugement, soit que la connoissance qu'ils auoient eue aupatauant de cet attentat, & le consentement qu'ils y auoient dóné les eust obligez de se tenir enfermez dans leurs maisons sans se soucier de ce qui se passoit au dehors: Enfin comme il arriue dans les orages, tout le monde espouuanté, & songeant seulement à se sauuer regardoit auec horreur cette grande calamité sans y apporter le remede. Lelendemain de nouuelles troupes de ces sacrileges, ou par dessein, ou par exemple de ce qui auoit esté fait dans Sainct Omer, courent auec la mesme furie les Villes qui sont sur la Lise, comme Menin, Comines, Veruich, & les autres proches de Courtray; entrent dans les Eglises, en pillent les tresors, & font passer tout le reste par le fer & par les flames. De là ils passent la riuiere, se iettent dans le pays de l'Isle; les habitans se ioignent auec eux par l'esperance du pillage, & ayant saccagé vn riche Monastere appellé Marquette, comme des furieux & des insensez, vne partie court à Doüay, & l'autre à Seclin. Mais ceux de Seclin & les paysans du voisinage prirent les armes, & se monstroient desia preparez à repousser l'injure qu'on faisoit à la Religion, si ces voleurs & ces sacrileges n'eussent pris vn autre chemin. Toutesfois comme ils continuoient dans les mesmes violences, & qu'ils taschoient de passer par force, les paysans les attaquerent de toutes parts, en tuerent vn grand nombre, mirét les autres en fuite, en ietterent plusieurs dans les marets & dans la riuiere, & en amenerent quelques vns comme en triomphe prisonniers dans leurs Villages. Mais quelle est cette vangeance en comparaison de cette guerre impie qui se fait presque par toute la Flandre, & à Dieu & aux Saints, par ces miserables sacrileges, sans que personne leur resiste; La nouuelle de ce mal-heur affligea extraordinairement la Gouuernante; elle en conçeut vn deplaisir digne d'vne pieuse Princesse, & se tournant vers le Comte d'Egmont qui l'accompagnoit en son Palais, comme elle reuenoit de la Messe & du Sermon; *Comte*, dit-elle, *vous voyez quelle agreable nouuelle nous vient de vostre Gouuernement. Ha que ie suis mal-heureuse que sous mon administration, on commette tant de crimes contre Dieu, & contre le Roy! Mais vous de qui particulieremét le Roy s'est promis toutes choses souffrirez vous*

MARGVERITE DE PARME. 1566.

ne fussent opprimez par le plus grand nombre.

Tandis qu'on prenoit ces resolutions à la Cour de la Gouuernante, la fureur des Heretiques ne perdoit rien dans la Flandre de sa violence & de sa force; mais de mesme qu'vn orage qui est porté tantost d'vn costé, & tantost d'vn autre, elle respandoit par tout de l'horreur & de l'espouuante. On vit principalement dans Anuers des presages de ce mal-heur le iour de l'Assomption l'ors que l'on portoit par la Ville dans la procession de la grande Eglise, l'Image de la saincte Vierge, que les Habitans d'Anuers ont prise pour leur protectrice. Quelques Artisans des plus temeraires, & des plus abandonnez firent premierement des risées de cette saincte ceremonie; Et en suite l'impieté leur faisant perdre tout respect, ils commencerent à faire des reuerences de bouffon à l'Image mesme de la Vierge, & à l'attaquer publiquement par des paroles insolentes & par des injures. Ils eussent eu mesme la hardiesse d'y porter leurs mains sacrileges, si ceux qui donnoient ordre aux ceremonies de la procession, craignant que le crime n'allast plus auant, n'eussent promptement fait passer l'Image dans le chœur de l'Eglise au lieu de la mettre dans la nef, selon la coustume. Mais comme les plus lasches deuiennent hardis s'ils apperçoiuent qu'on les craigne, on en vit le lendemain reuenir plusieurs dans la mesme Eglise. quelques-vns s'approcherent de l'Autel de la Vierge, luy demanderent par moquerie quelle crainte l'auoit obligée de se retirer si tost dans sa niche; & les autres coururent par toute l'Eglise, & firent des menaces aux Autels & aux Images. Il y eut entr'eux vn Artisan qui monta dans la chaire, & apres auoir contrefait d'vne façon ridicule le Predicateur, il demanda l'Escriture Sainte, & défia les Prestres à la dispute. Et tandis que quelques-vns luy donnoient des applaudissemens & que d'autres luy iettoient des pierres & des morceaux de bois rompu, qu'il reiettoit sur ceux qui estoient à l'entour de luy, enfin tandis que ce combat s'eschauffoit comme dans vne place publique, vn Marinier Catholique indigné de l'insolence de cét homme, monta par le costé de la chaire; & comme il estoit fort & robuste il prit au corps ce sacrilege bouffon, & le renuersa par terre. Mais parmy le desordre qui s'augmentoit, vou-

MARGVERITE DE PARME. 1566.

aux Orgues qui estoient merueilleusement belles, les rompent à coups de baston, arrachent les grandes statuës des Saints de leurs niches & de leurs bases, & les brisent en morceaux en les precipitant par terre. Il y auoit parmy ces statuës vis à vis du grand Autel vne image fort ancienne & fort grande de Nostre-Seigneur pendant en Croix entre deux Larrons, ils la firent tomber par terre apres l'auoir entraisnée auec des cordes; & quand elle fut à basils la taillerent en pieces, ils la rompirent entierement, & ne toucherent point aux Larrons qui estoient des deux costez, comme s'ils les eussent seuls reuerez, & qu'ils s'en voulussent faire des Dieux propices & fauorables. Ils oserent mesme porter leurs mains sacrileges iusqu'au lieu où estoit le Sainct Sacrement, ils en tirerent le Corps de Nostre-Seigneur; & ces hommes execrables foulerent aux pieds le Dieu que les Anges craignent & adorent. Ils remplirent les Ciboires & les Calices du vin qu'ils recontrerent, beurent dedans par derision, frotterent leurs souliers des Sainctes Huiles, & enfin ils comblerent vne si grande desolation par des risées & des moqueries. Ie ne veux pas icy entreprendre à la honte des hommes de racompter toutes les indignitez dõt ces funestes ennemis de Dieu & des Saints assouuirent leur rage dans vne si horrible prophanation, veu mesme que ces circõstances ne sont pas necessaires à l'Histoire. Mais ce fut vne chose merueilleuse que tous ces excez furent commis auec tant de promptitude & de violence, qu'vn petit nombre d'hommes (car la Gouuernante escriuit au Roy, qu'il n'y en auoit pas plus de cent) ayant commencé sur le soir auoit entierement ruiné à minuit cette Eglise la plus renommée & la plus grande de l'Europe, toute pleine de statuës & de tableaux, & où il y auoit plus de soixante & dix Autels. Certes si chacun de ceux qui destruisirent en si peu de temps vn si merueilleux edifice, n'auoit pas au moins cent bras, il y a raison de croire ce que plusieurs ont pensé, que les Demons meslez auec les hommes auoient puissamment contribué à l'execution de cette entreprise; ou que cette furieuse violence, par laquelle vne Eglise si riche & si grande fut destruite, & entierement renuersée en moins de quatre heures, les Autels dépoüillez, les statuës iettées par terre, les

MARGVERITE DE PARME. 1566.

poient ou emportoient à leur fantaisie les richesses des Eglises & les biens des Monasteres. Mais la nuict augmentoit l'effroy qui regnoit de toutes parts ; & la Ville enseuelie dans le sommeil estoit d'autant plus capable de s'espouuenter par des bruits confus & inopinez. C'est pourquoy comme les choses subites & que l'on ne cognoist pas encore sont ordinairement estimées plus grandes qu'elles ne sont en effet, beaucoup de Marchands qui apprehendoient vn pillage vniuersel, commencerent à se renfermer & à fortifier leurs maisons. Les Prestres & les Curez qui n'estoient pas assez forts pour resister à ces troupes de voleurs, dont ils ne pouuoient apperceuoir le petit nombre, perdirent le soing des Eglises, & songerent seulement à se sauuer. Les Religieux ne monstrerent pas plus de courage dans cette espouuente generale, & dans la fuite de tant de monde. Enfin les autres ne penserent pas à se deffendre contre cette calamité d'vne autre façon que contre le tonnerre, que personne ne veut voir tomber sur sa teste, & que personne ne se met en peine de repousser. Les Religieuses principalement furent espouuentées de ce desordre, quand elles virent ces furieux entrer de nuict dans leurs Conuents. Mais tandis qu'ils dissippoient tout ce qu'ils pouuoient rencontrer, & qu'ils cherchoient à butiner de tous les costez des Monasteres, la plusphart des Religieuses les voyans transportez de colere & occupez au pillage, mirent tout leur salut en leur fuite, & s'estant habillées à la haste se sauuerent en diligence dans les maisons de leurs parens. Cela fut cause que ces sacrileges qui n'auoient point de plus grande passion que de se haster, & de butiner promptement, ne firent pas tous ces excez qui ont accoustumé d'accompagner les pillages & les esmotions nocturnes. En effet ils se hasterent de telle sorte que les plus belles Eglises & les plus grands Conuents d'Anuers furent rauagez & destruits auec la mesme furie deuant le leuer du Soleil par plusieurs troupes de ces impies. Mesme le iour estant desia grand, comme ils virent qu'on n'entreprenoit rien contr'eux dans la Ville encore estonnée d'vne crainte si soudaine, les Catholiques & les Heretiques s'estans cachez, les vns parce qu'ils craignoient les Heretiques qu'ils croyoient victorieux, les autres parce que

MARGVERITE DE PARME. 1566.

Teuere. Ce mal-heur n'estoit pas semblable à vne peste qui se respand peu à peu parmy les voisins, mais il ressembloit à vn tremblement de terre qui engloutit en mesme temps toutes choses. Car cette mesme calamité ou plustost cette tempeste qui s'esleua contre la Religion assaillit auec horreur & ruina tout ensemble la Flandre & le Brabant, la Hollande & la Zelande, la Gueldre, & la Frise, le pays d'Oueriſſel, & presque tous les Pays-bas, si l'on en excepte ces quatre Prouinces Namur, le Luxembourg, l'Artois, & vne partie du Haynaut. Et comme autrefois sous l'Empire de Tibere, on dit que douze Villes de l'Asie furent englouties en vne mesme nuit par vn tremblement de terre; ainsi dans la Flandre le souffle d'vn Demon sorty de l'Enfer infecta & corrompit non pas douze Villes, mais douze Prouinces, auec vne desolation si grande & si soudaine, que cette calamité se respandit en moins de dix iours dans tous les Pays-bas cette region si abondante en Bourgs, en Villes, & en Villages, & que plus de quatre cens Eglises furent destruites ou bruslées dans la seule Prouince de Flandre. Alors la Gouuernante commença auec raison à croire les paroles de Mansfeld qui appelloit cette conspiration vne trahison de toute la Flandre. Il disoit qu'elle auoit esté meditée en France d'où venoiét presque tous ces prescheurs d'vn nouuel Euangile, par les Chefs du party des Heretiques; Que c'estoit par leur instigation que la reuolte estoit entrée dans les Pays-bas, afin que comme vne armée qui est desia en desordre par le premier choc des ennemis; on pût auec plus de facilité assaillir & subjuguer ces Prouinces desia affoiblies par les cruautez & par les persecutions des Heretiques. Ce qui a beaucoup de rapport auec l'opinion de ceux qui ont estimé que ce pillage des Eglises qui se fit auec tant d'ordre & tant d'impunité, ne fut pas vne auanture fortuite & le crime de peu de personnes; mais que les Heretiques en auoient pris au parauant la resolution à Santruden, pour preuenir par cette desolation, celle qu'ils apprehendoient de la conference des François & des Espagnols à Bayonne; & que cependant les Chefs de la faction des Gueux fauorisoient ce desordre, afin d'obtenir plustost de la Gouuernante estonnée de ces tumultes, ce qu'ils demandoient par leurs Requestes. En effet durant que l'on

MARGVERITE DE PARME. 1566.

Roy. *Nous voyons en quel estat sont les affaires de la Flandre par le crime de peu de personnes, les peuples esloignez nous en mespriseront, & la posterité s'en estonnera à vostre honte & à la mienne. Ie sçay que l'on m'impute la plus part de ces miseres, & c'est vn mal-heur des Princes qu'on marque les calamitez de leurs regnes par les titres qu'on leur donne. Quant à vous, vous auez fait tant de grandes choses durant la paix & durant la guerre, au dedans & au dehors, qu'il est maintenant impossible que vostre gloire en soit obscurcie. Cependant le gouuernement des Pays-bas ne m'a pas esté si particulierement confié, que vous ne soyez appellez au partage de cette administration & de ces soins. Le gouuernement des Prouinces qui vous ont esté commises, le serment que vous fistes quand vous receustes l'Ordre de la Toison d'Or, la fidelité que vous deuez au Roy comme ses sujets, entre lesquels vous tenez le premier rang, sont de diuerses raisons qui vous imposent la necessité de maintenir & d'augmenter l'authorité Royale. Toutefois on vient de voir que dans ces Prouinces & mesme en vostre presence, des sacrileges & des impies ont cruellement profané les Eglises, que la pieté des anciens Comtes de Flandre auoit fondées, & que vos peres & vous-mesmes auez tant de fois enrichies des glorieuses marques de vos victoires. On a violé les tombeaux de vos Ancestres, on a renuersé en plusieurs endroits les plus anciennes statuës de ceux de vostre Ordre, on a impunément arraché les Armes de vos Maisons, on les a rompuës par mespris, on les a foulées aux pieds, comme pour triompher de vous-mesmes. Ie ne parle point des persecutions des Religieuses ny des pillages de leurs Monasteres, ie ne parle point des autres Religieux, ie ne parle point des Prestres que l'on a veus exposez à tant d'ignominies, & qui ont esté bannis des Villes & chassez de leurs maisons. Mais quel genre d'hommes a excité dans la Flandre vne tempeste si espouuentable? Les plus bas d'entre le peuple, les plus vils & les plus abjects, des deserteurs de la Religion, superbes veritablement s'ils trouuent des hommes timides, mais timides & lasches eux-mesmes si on leur fait quelque resistance. Vn petit nombre de villageois de Seclin ayant trouué des armes par hazard, a deffait vne grande partie de ces destructeurs d'Eglises; & hier mesme vn seul homme ne contraignit-il pas ces traistres qui s'estoient assemblez auprés*

MARGVERITE DE PARME. 1566.

comme il chastiera les coupables par vne seuere punitiõ. Ce discours de la Gouuernante agit sur l'esprit de chacun selõ la disposition qu'il y trouua. Il augmenta la passion qu'il rencontra dãs chaque personne, mais il n'ẽ produisit point de nouuelles. Les Cõtes de Mansfeld, d'Aremberg & de Barlemõt fidelles seruiteurs du Roy, approuuerent l'opinion de la Gouuernante, & luy offrirent auec ardeur, & leur vie, & leur assistance: mais le Comte d'Egmont, le Prince d'Orange, le Comte d'Horn & beaucoup d'autres, ne furent pas d'auis qu'on prit les armes. Et en effet leur opinion sembloit raisonnable, parce qu'il estoit dangereux d'irriter par la violence plus de quinze milles Heretiques qui estoient alors à Bruxelles. Mais la Gouuernante termina ces contestations, & cessant de parler de prendre les armes sans toutesfois en perdre le dessein, car elle auoit resolu en elle-mesme de remedier par cette voye aux calamitez de la Flandre, elle demanda par quel autre moyen on pourroit appaiser les troubles, & voicy la substance de la deliberation de ce iour-là & du iour suiuant, Qu'il faloit que la Gouuernante promit l'oubly du passé, & sureté pour l'auenir, pourueu que les Confederez bruslassent auparauant le traité de leur vnion qu'ils appelloient compromis, & qu'ils iurassent de deffendre la Religion Catholique, & d'estre tousiours fidelles au Roy.

MARGVERITE DE PARME. 1566.

Mais d'autant que Marguerite incertaine de ce qu'elle feroit, differoit de iour en iour d'executer cette resolution, la violence des factieux prenoit à toute heure de nouuelles forces; & comme ils estoient agitez par le souffle de la sedition, de mesme que par des flots impetueux, ils entraisnoient auec eux les plus tranquilles & les moins remuans. On entendoit mesme dire par l'instigation de Louys de Nassau frere du Prince d'Orange, que si Marguerite ne donnoit à la Noblesse confederée toute ses suretez, & qu'elle ne permit à chacun d'aller librement aux presches & de suiure sa Religion, on mettroit le feu en sa presence dans toutes les Eglises de Bruxelles, on feroit vn massacre des Prestres, on la mettroit elle-mesme prisonniere. Et parce qu'on se preparoit en secret de mettre en execution ces

Comte d'Egmont à dessein de luy faire croire qu'il estoit ennemy des Conjurez. Mais quand elle vit que la mesme chose luy estoit confirmée par plusieurs personnes qui croyoient les affaires desesperées, apres auoir tenté vne seconde fois de se retirer de la Ville, & en auoir esté empeschée, enfin l'apprehension d'vn plus grand mal la fit resoudre d'accorder quelque chose aux Conjurez, & voicy ce qu'elle en escriuit au Roy dans vne lettre qui contenoit encore d'autres affaires. *Mais puis qu'il faut que i'adjoute à cette lettre ce que i'ay enfin accordé aux Conjurez, comme vne chose indigne de vostre Majesté & de ma resolution, certes ie ne vous en sçaurois escrire sans honte & sans douleur. Ie prends Dieu à tesmoin, luy qui sçait les secrets de mon ame, que i'ay long-temps resisté & passé beaucoup de nuits sans fermer les yeux, estant mesme tourmentée par la fievre, & par de violentes douleurs. Mais enfin ayant eu connoissance qu'outre la profanation des Eglises, dont on parle de toutes parts, on preparoit à cette Ville d'autres maux; & d'ailleurs ayant ouy dire que cette desolation des choses saintes ne finiroit point qu'on n'eust accordé aux Conjurez les deux choses qu'ils demandoient; assiegée dans ma maison, l'esprit en peine, & le corps malade, ie fis venir dans ma chambre le Prince d'Orange, & les Comtes d'Egmõt & d'Horn, & apres leur auoir tesmoigné qu'on m'arrachoit de force ce consentement, ie donnay aux Conjurez le pardon & la sureté qu'ils demãdoient, & ie laissay aux autres la liberté d'aller à leurs presches, seulemẽt aux lieux où iusques alors ils auoiẽt accoustumé d'aller, pourueu qu'ils n'y allassent point en armes ny à dessein de nuire aux Catholiques. I'adjoustay que ie ne leur permettois ces deux choses qu'à condition que le Roy trouueroit bon qu'elles leurs fussent confirmées par les Estats de Flandre. Toutesfois ie n'ay accordé ny l'vn ny l'autre au nom de vostre Majesté, mais au mien, afin que quand il vous plaira vous puissiez deffaire ce que i'ay fait sans manquer à vostre parole, puis que vous ne l'auez pas engagée, & que vous ne la deuriez pas maintenir si ie l'auois engagée mal à propos. Mais ie prie, & conjure vostre Majesté par cette passion qui vous est plus chere que la vie, de deffendre la Religion Catholique, que sans attendre le Printemps vous veniez vanger les injures de la Religion outragée. Elle se tourne seulement vers vous.*

MARGVERITE DE PARME. 1566.

MARGVERITE DE PARME. 1566.

dans l'extremité où elle est reduite, & ce n'est que de vostre main aussi fidelle que puissante qu'elle attend tout son remede, & la fin de tant de mal-heurs. Certes si cette esperance ne me restoit, i'aurois sans doute perdu la vie qui m'est ennuyeuse, & insupportable parmy les troubles où ie suis, s'il se peut faire neantmoins que cette esperance soit capable de reculer le iour de ma mort. Bien que la Gouuernante fut abbatuë de douleur quand elle escriuit au Roy cette lettre, elle ne le tesmoigna iamais en public, & ne se laissa point emporter à la tristesse par la foiblesse ordinaire de son sexe, mais elle mõstra de la passion seulement pour le bien public. Elle nomma le Cõte de Mansfeld pour son Lieutenant dans Bruxelles, elle fit entrer dans la Ville vn nouueau renfort de Caualerie & d'Infanterie, elle fit prouision d'armes dans son Palais, enfin elle n'oublia rien de ce qui pouuoit contribuer à la seureté de sa personne, & à la deffence de la Ville. Ainsi les choses ayant esté reglées auec les Conjurez, on commença à se remettre de la crainte qu'on auoit euë, car apres qu'ils eurent iuré sur les paroles de la Gouuernante de la façon que nous auons dit, ils empescherent que les Gueux ne pillassent les Eglises au iour qu'ils l'auoient resolu. Mesme quand le Prince d'Orange fut de retour à Anuers, il fit prendre trois de ces profanateurs d'Eglise, il en bannit vn mesme nombre, il fit ouurir la principale Eglise, commanda aux Prestres de faire le seruice, & de prescher en asseurance, & par ce moyen il donna à la Gouuernante vne extréme satisfactiõ. Toutesfois comme dans la lettre qu'il luy escriuoit, il auoit enfermé deux billets qui luy auoient esté enuoyez par les Allemans de la confection d'Ausbourg, par lesquels ils demandoient qu'on leur donnast dans la Ville vne Eglise commode pour l'exercice de leur Religion, il diminua de beaucou la ioye de la Gouuernante: mais il l'en priua entierement, lors qu'il luy escriuit vn iour apres que par le consentement du Conseil d'Anuers, il auoit donné aux Heretiques la permission de faire leurs presches dans la Ville, & d'y exercer la Religion de Luther & de Caluin, en trois endroits qu'il leur auoit assignez. La Gouuernante se plaignit de cette action; & pour luy en rendre compte le Prince d'Orange luy remonstra par trois lettres consecutiues, que c'estoit à re-

gret qu'il auoit consenti à la demande des Heresies, mais qu'il y auoit esté contraint, pour mettre les Eglises en sureté, pour y restablir le seruice Diuin, & parce qu'il craignoit que les Heretiques qui ne sortoient iamais en moindre nombre que de vingt-mille pour aller à leurs presches, n'associassent auec eux en reuenant dans la Ville ces hommes perdus & abandonnez qui ne cherchent que des occasions de voler, & que se voyans plus forts par le nombre, ils ne pillassent les maisons des riches Marchands. Enfin il luy manda que puis que les Heretiques auoient desia obtenu de faire leurs presches dans Anuers, il n'auoit rien fait contre ce qui auoit esté conuenu, quand il leur auoit assigné quelques lieux dans la Ville. Toutefois il ne pût faire approuuer cette action à la Gouuernante, soit qu'elle commençast à reconnoistre qu'elle auoit eu trop d'indulgence, & qu'elle craignit d'estre blasmée de la faute d'vn autre, soit qu'en effet le Prince d'Orange eust plus accordé aux Heretiques qu'il ne deuoit suiuant les conuentions faites auec eux. A la verité il leur auoit esté permis de faire leurs presches dans la Ville, mais il ne leur estoit pas permis d'y faire les Baptesmes, les Mariages, & les autres exercices de la Religion à la maniere des Heretiques. En mesme temps que la Gouuernante blasmoit le Prince d'Orange de son action, & qu'elle l'auertissoit de reparer le mal qu'il auoit fait, elle receut nouuelle que les Comtes d'Hochstrat & d'Horn, auoient suiuy l'exemple d'Anuers, le premier dans Malines, & le dernier dans Tournay: & lors que Marguerite les en blasma, le Comte d'Hocstrat luy respondit qu'il n'auoit pû autrement retenir la populace qu'il auoit trouuee en furie, & pillant les Eglises de cette Ville le mesme iour qu'il y entra. Pour le Comte d'Horn que Marguerite representa au Roy, comme le plus coupable, parce qu'apres auoir demandé le Gouuernement de Tournay, & l'ayant obtenu auec des ordres tres-particuliers il ne les auoit point obseruez, il rejetta toute la faute sur la Ville qui estoit si pleine d'heretiques, que des cinq parts à peine en trouuoit-on vne de Catholique. Mais elle receut de plus mauuaises nouuelles d'Vtrecht, & de plus fascheuses encore de Bolduc, dont les Heretiques auoient chassé les Catholiques des Eglises, & l'Euesque mesme de la Ville. Peu de

MARGVERITE DE PARME. 1566.

MARGVERITE DE PARME. 1566.

temps apres, le Prince d'Orange luy escriuit d'Anuers que trois cens hõmes de la populace, auoient pris les armes, qu'ils auoient attaqué le Conuent des Cordeliers, auec esperance de le piller, & qu'y estant accouru auec vne compagnie de gens de guerre, il les auoit espouuantez & mis en fuite. Mais le mesme attentat reüssit mieux dans Amsterdam, où vn petit nombre d'hommes de la lie des Heretiques, mais appuyez par les plus considerables habitans, entrerent inopinément dans l'Eglise & dans la maison des Cordeliers, rompirent & dissiperent toutes les choses saintes & sacrées, & ayant contraint les Religieux de sortir, à coups de pierre & de baston, & blessé le Bourgmestre de la Ville, & vn des principaux Conseillers qui s'estoient opposez à leur violence, ils demeurerent maistres & victorieux du Monastere. Les femmes d'Amsterdam firent en cette occasion vne chose memorable & digne de l'immortalité. Car tandis que ces sacrileges couroient en furie par les autres Eglises de la Ville, pour jouyr d'vne victoire dont les commencemens leur auoient esté si heureux, vne partie de ces meschans se ietta dans vne Eglise qui est celebre, & en grande reputation dans le pays par les miracles du sainct Sacrement. Et comme ces impies voulurent mettre les mains sur ce pain du Ciel, les femmes qui estoient à l'entour de l'Autel, la pluspart de conditiõ, se leuerent auec vn courage d'hõme, & se resolurent de mourir plustost que de voir commettre ce sacrilege. Ainsi elles repousserẽt non seulement de l'Autel, mais encore de l'Eglise, par menaces, par commandemens, par la force & par les cris, ces meschans espouuantez de cette auanture inopinée. Voila des actions de femmes, dignes certes de la recommandation de tous les hommes, si toutefois leur loüange ne semble point tourner au blasme, & au des-honneur des hommes mesmes. Mais les femmes de Delft, qui est vne Ville de la Holande, apporterent autant de honte & d'infamie à leur sexe, que celles d'Amsterdam luy auoient apporté de gloire par vn action si illustre. Car vn grand nombre d'entr'elles poussées sans doute par quelques Demons, & semblables à des Bacchantes & à des furieuses, se ietterent toutes ensemble de dessein formé dans l'Eglise des Cordeliers, rompirent & renuerserent auec autant de

promptitude que de rage les Images des Sainćts, & tous les ornemens des Autels. De là elles entrent d'vn pas furieux dans le Conuent, & comme des furies détachées de l'Enfer elles courent par tout, pillent toute la maison auec vne violence si espouuantable, que les Religieux estonnez de l'effroyable aspećt de ces femmes forcenées, & prenant ce qu'ils voyoient pour vn commencement du carnage qu'on deuoit faire, disoit-on, dans deux ou trois iours de tous les Prestres, s'enfuirent ou se cacherent pour se mettre en sureté. Ie sçay qu'il y en a qui soustiennent que ce n'estoient pas des femmes qui firent cette funeste entreprise, mais des hommes déguisez en femmes; Toutesfois il est assez vray-semblable que cette aćtion ait esté commise par les femmes de Hollande, qui surpassent mesme les hõmes en temerité & en audace. D'ailleurs la Gouuernãte qui n'auoit pas de mauuais auis & qui recherchoit diligemment toutes choses assura, que la seule fureur des femmes auoit esté cause de cette calamité. Mais enfin en mesme temps qu'elle informa le Roy de ces desordres & de ces prodiges, en déplorant le mal-heureux estat des affaires, à qui la seule presence du Roy pouuoit apporter le remede, elle le pria instamment que s'il vouloit sauuer la Flandre, il n'vsast plus de remise; qu'à l'exemple de Charles son pere, qui au milieu de l'Hyuer auoit passé par la France pour venir promptement en Flandre appaiser l'emotion d'vne seule Ville, il vienne bien-tost luy mesme auec vne armée pour sauuer toutes les Villes des Pays-bas; & que comme son pere auoit reduit la Ville de Gand, il impose par le droit des armes aux Prouinces rebelles des conditions & des loix, comme vangeur & comme vićtorieux. Le Roy s'estoit desia resolu de prendre les armes sur d'autres lettres de Marguerite; c'est pourquoy au mois d'Aoust il luy enuoya de Segouie deux dépesches, & luy manda combien il failloit leuer des gens de guerre, de quel lieu, & de quel argent. Mais en la premiere lettre deuant que de luy parler du dessein de prendre les armes, il luy fit sçauoir que la Reyne sa femme estoit accouchée d'vne fille deux iours auparauant; Qu'elle auoit esté baptisée par Iean Baptiste Castanée Nonce du Pape (qui fut depuis appellé Vrbain VII.) & qu'elle auoit esté nommée Claire Isabelle Eugenie; le premier nom

MARGVERITE DE PARME. 1566.

MARGVERITE DE PARME. 1566.

luy ayant esté donné à cause qu'elle nasquit le iour de Sainte Claire, le second par la volonté d'Isabelle sa mere, & le troisiesme en l'honneur de Saint Eugene martir Archeuesque de Tolede, dont le corps ayant esté apporté de France en Espagne, fut receu auec tant de deuotion par Philippes qu'il le porta sur ses espaules le iour qu'il apprit la grossesse de sa femme. Ce fut cette Isabelle qui estant née au milieu des troubles & des embrasemens de la Flandre, & qui ayant depuis espousé Albert frere de l'Empereur Rodolphe luy apporta en mariage & les Prouinces, & les tumultes de la Flandre. Apres ces ciuilitez que Philippes rendit à sa sœur en peu de paroles, il luy ordonna de faire leuer en Allemagne trois mille cheuaux, & dix mille hommes de pied, de leur auancer deux monstres, & de les tenir prests pour la Flandre, si on en auoit quelque besoin; Que de ces trois mille cheuaux, elle donnât ordre à Henry Duc de Brunsuic, d'en leuer mille & de les conduire, à Philippes son frere cinq cens, à Iean Barnise deux cens cinquante, & le reste à Iean Valhart. Il luy enjoignit de diuiser l'Infanterie en trente-trois compagnies, de donner le commandement de dix aux Comte Iean de Nassau frere du Prince d'Orange, autant au Comte Othon Eberstein, huict au Colonel Grembenberg, & les cinq de reste au Capitaine Valdersong. Outre cela le Roy enuoya pour chacun deux à la Gouuernante les lettres necessaires pour la fonction de leurs charges, & luy fit tenir trois cens mille escus pour estre distribuez en partie aux Capitaines de ces trouppes, & en partie à d'autres s'il en falloit mettre d'autres en la place de ceux qu'il auoit ordonnez, ou s'il estoit besoin d'vn plus grand nombre, & pour cet effet il luy enuoya des blancs signez de sa main. Enfin pour oster aux Princes Allemans tout le soupçon & l'ombrage que la leuée de ces trouppes leur pourroit donner, il les aduertit de son dessein, & en enuoya les lettres à la Gouuernante, mais principalement il en informa l'Empereur, par ses lettres particulieres, & par son Ambassadeur, & le conjura par leur proximité & par l'vnion qui estoit entr'eux de fauoriser cette leuée de gens de guerre. Mais l'Empereur qui auoit ouy dire que la Gouuernante & les Nobles confederez estoient d'accord, ayant loüé la resolution du Roy, ne laissa

laissa pas de le dissuader de faire cette leuée, soit qu'il eust luy mesme besoin de troupes contre les Turcs qui le menaçoient de la guerre, soit qu'il estimast estre de sa gloire de se rendre l'arbitre des affaires des autres. Ainsi il offrit par ses lettres son assistance à Marguerite pour mettre fin aux dissensions qui resteroient à assoupir, & en mesme temps il escriuit aux Confederez en ces termes, *Qu'il auoit receu vn grand déplaisir de la nouuelle qu'on luy auoit apportée de la dissension qui estoit entr'eux & la Gouuernante, & des soleuemens des peuples, dont cette dissension auoit esté suiuie; que puis qu'ils estoient arriués sur les frōtieres de l'Empire dans les païs du Roy son cousin, & dans des Prouinces qui luy estoient alliées, il s'estimoit obligé d'employer son autorité à conseruer au Prince l'obeissance de ses sujets; qu'il esperoit que son entremise ne seroit pas desagreable au Roy Catholique, & qu'elle seroit vtile aux Confederez; que partant il les exhortoit de ne rien entreprendre de nouueau & de tenir les peuples dans le respect selon la fidelité qu'ils deuoient au Roy.* L'Empereur enuoya à la Gouuernante cette lettre & quelques autres qu'il adressoit au Prince d'Orange, & à quelques-vns des grands, afin que les ayant leuës elle les fit donner à chacun d'eux si elle le iugeoit à propos. Mais la Gouuernante enuoya au Roy des copies de toutes ces lettres, & en attendit long-temps la responce. Enfin comme les troubles s'augmentoient de iour en iour, & que le Roy luy auoit commandé de leuer des soldats estrangers, elle fit ses remercimens à l'Empereur, & luy remonstra que les choses estoient venuës à cette fascheuse extremité qu'on ne pouuoit rien faire seurement sans le secours des armes, auec vne faction qui paroissoit desia en armes. C'est pourquoy le Roy ayant escrit aux Electeurs de l'Empire, & aux autres Princes, & principalement à ceux qui deuoient faire des leuées pour son seruice, il pria l'Empereur de faire pour luy en Allemagne enuers les Princes & les Conducteurs des gens de guerre, ce qu'il s'estoit offert de faire en Flandre enuers les Grands du pays, parce que dans la conionċture des affaires ce seroit le fauoriser dauantage & luy faire vne plus grande grace. L'Empereur n'accorda pas seulement au Roy ce qu'il demandoit, mais il deffendit par vn Edit sur peine de la vie, qu'au-

MARGVERITE DE PARME. 1566.

MARGVERITE DE PARME. 1566.

cun des Allemans ne portast les armes contre le Roy. Bien que le Prince d'Orange fut artificieux & dissimulé, il ne pût toutefois s'empescher de tesmoigner dans vn festin, où le vin descouure ordinairement ce que l'on cache dans l'ame, combien il receuoit de mescontentement de cette deffence. Car ayant esté conuié à vn festin par Gresser Resident en Flandre pour la Reyne d'Angleterre, apres que le vin l'eust vn peu eschauffé; il commença en colere à parler ainsi contre l'Edit de l'Empereur, *Que l'Empereur & le Roy se trompoient; que tous ceux qui fauorisoient le party du Roy & de l'Empereur se trompoiet aussi; qu'il s'en trouueroit d'autres que les Allemans, qui prendroient les armes; Qu'il y auoit d'autres peuples sur les frontieres d'Allemagne, que les Danois, que les Suedois, & les autres qui auoient le pouuoir & la volonté d'assister les Confederez de Flandre, ne demeureroiet pas sans rien faire.* Cependant vne chanson que l'on chanta en Musique, adoucit le Prince d'Orange, qui faisoit ces menaces en colere. Quant aux Princes d'Allemagne, ils firent des responses diuerses aux lettres du Roy & de la Gouuernante. Les Electeurs de Treues & de Mayence respondirent qu'ils approuuoient le dessein du Roy contre les rebelles, & les perturbateurs de la Religion Catholique; qu'ils y contribueroient de leur soin & de leur assistance comme bons voisins, comme protecteurs des droicts de l'Empire, & alliez de sa Majesté; & que pour ce sujet ils donneroient passage par leurs Estats aux troupes qu'on leueroit dans l'Allemagne du consentement de l'Empereur. Les Euesques Catholiques d'Allemagne firent la mesme responce; & le Duc de Bauieres adjousta qu'il falloit opposer les armes de tout le monde à ces sortes de tumultes, qui de mesme qu'vne peste deuoroient les Villes, & les Estats. Il sollicita mesme le Roy de ne rien espargner en cette occasion. Mais les Princes Heretiques luy firent des responces toutes contraires. Le Lantgraue de Hesse & le Duc de Virtemberg s'excuserent de prendre les armes contre les Flamans, parce qu'ils professoient vne mesme Religion; & prierent la Gouuernante de n'vser point de violence, & de chercher vn remede à ces tumultes dans la confession d'Ausbourg, & la liberté de conscience. Mais Federic troisiesme Comte Palatin, qui se

disoit dans l'Allemagne le deffenseur du nouuel Euangile, fit vne responce plus superbe & plus hardie que les autres, car non seulement il deffendit la cause des Flamans, & recommanda leur innocence à la Gouuernante, mais ayant fait des execrations contre le Pape, contre la veneration des Images des Saints, contre la tyrannie des Inquisiteurs, il conclut enfin qu'il estoit obligé par sa Religon de n'estre pas contraire à ses freres, qui suiuoient comme luy la confession d'Ausbourg, & la pureté de la parole de Dieu. Le Lãtgraue & le Palatin ne se contenterent pas de cela; ils firent leurs efforts pour persuader au Duc de Brunsuich de ne se point engager dans vne guerre de Religion, & de ne point accepter la charge qui luy estoit offerte de conduire de la Caualerie. Toutefois le Duc ne laissa pas de la prendre, & pas vn de ceux que le Roy auoit inuitez de receuoir employ dans cette guerre ne s'en excusa, excepté Iean de Nassau frere du Prince d'Orange. Cependant Charles Roy de France, à la priere de Marguerite ne se monstra pas moins ennemy de ces troubles & de ces desordres; & fit vn Edit par lequel il deffendit à ses sujets de porter les armes pour les rebelles de Flandre, se souuenant comme ie croy de la resolution qui auoit esté prise à Bayonne de se donner mutuellement du secours; outre qu'on apprehendoit que les Heretiques qui remplissoient desia la Flandre, ne se respandissent dans la France. Philippes luy en escriuit des lettres toutes pleines de remercimens, & en mesme temps il donna auis à la Gouuernante de son depart d'Espagne, qui n'estoit plus retardé, que par vne fieure tierce, dont il auoit esté long-temps malade. Il luy manda neantmoins qu'il n'attendroit pas sa conualescence entiere, mais qu'il s'en alloit à Madrid afin de donner ordre à toutes choses, & de passer de là en Flandre au peril mesme de sa vie. Enfin on commença à croire cette nouuelle, parce que les Deputez Bergh & Montigny, en auoient donné auis en secret.

MARGVERITE DE PARME. 1566.

Ce bruit estonna beaucoup de monde, & obligea le Prince d'Orange, Louys de Nassau son frere, les Comtes d'Egmont, d'Hochstrat & d'Horn, de s'assembler dans Tenermonde, qui est entre Gand & Anuers, pour communiquer entr'eux ce que chacun auoit appris du voyage du Roy, &

MARGVERITE DE PARME. 1566. pour prendre conseil de ce qu'ils deuoient faire en cette occurrence. Mais encore qu'ils eussent secrettement resolu de s'assembler, & qu'ils se fussent aussi assemblez secrettemēt, neantmoins la Gouuernante qui veilloit de toutes parts ne laissa pas d'en auoir connoissance : & comme le nombre des espions s'agmente tous les iours sous les Princes soupçonneux, on ne manqua pas de ces gens qui courent apres les secrets, & dont le gain est de connoistre sans estre connus, qui apprirent les desseins, les discours & les resolutions de cette assemblée. Ainsi la Gouuernante escriuit au Roy qu'en tant qu'elle en auoit pû apprendre, il estoit confirmé par vn grand nombre de lettres d'Espagne qui auoient esté rapportées en cette assemblée, que le Roy en colere du pillage & de la profanation des Eglises, auoit resolu d'entrer en armes dans les Pays-bas, & de chastier ceux qui auoient commis ce crime, ou qui l'auoient dissimulé. On adjoustoit dans d'autres lettres qu'on estimoit à la Cour que le Prince d'Orange & les Comtes d'Egmont & d'Horn, estoient complices de tous ces troubles, & les fauorisoient en secret ; & que c'estoient particulierement ces trois testes qu'on regardoit comme victimes de la colere du Roy. On leut aussi sur le mesme sujet des lettres de François d'Alaua Ambassadeur d'Espagne aupres du Roy de France Charles neufiesme, qui auoient esté escrites de Paris à la Gouuernante, & qu'on disoit auoir esté surprises. On l'assuroit par ces lettres de l'arriuée du Roy auec vne puissante armée d'Espagnols & d'Italiens, & de la nouuelle alliance que Philippes auoit faite auec Charles pour chastier plus facilement les rebelles, & quatre des Grands Seigneurs du pays, c'est à dire outre ceux que i'ay nommez, le Comte de Mansfeld, qui escriuit luy mesme à la Gouuernante qu'il l'auoit entendu dire à quelques-vns. Mais que ces choses ayent esté inuentées par les Conjurez pour esmouuoir les peuples, & les irriter de plus en plus par le desespoir du pardon, ou qu'elles ayent esté escrites d'Espagne, & à Marguerite par l'Ambassadeur de Philippes, c'est ce que ie laisse à iuger aux autres, & ce que ie ne sçaurois assurer. Au moins il est constant que la Gouuernante escriuant au Roy sur ce sujet, luy mandoit qu'elle n'auoit rien encore appris de certain touchant ce qu'on disoit des lettres interceptes d'Alaua.

Neantmoins elle asseura le Cõte de Mansfeld, qu'il estoit dans l'estime & dans l'affectiõ du Roy, & que tous les discours qui se faisoient ne tendoient qu'à le retirer de son seruice. Enfin lors qu'on eust appris par vne infinité de lettres qu'il estoit indubitable que le Roy venoit en Flandre, on mit en deliberation dans cette assemblée secrette des Grands, comment on pourroit empescher le Prince d'entrer en Flandre auec vne armée. On proposa veritablement beaucoup de moyens de resister, mais d'vn autre costé, on craignoit vne guerre où les forces seroient inegales. Il y en auoit qui estoient d'auis de s'en remettre à la clemence du Roy, mais la pluspart furent d'vne opinion contraire. Cependant parmy la diuersité de ces sentimens, on demeuroit d'accord que d'empescher le Roy d'entrer dans ses Prouinces, estoit vne action qui auoit plus de marque de reuolte que d'asseurance de victoire; toutesfois que le receuoir, c'estoit se soûmettre à vn peril tout euident, & qu'enfin les injures auoient passé si auant que c'estoit vne folie extréme d'esperer en la clemence d'vn Prince qui venoit armé & en colere; Qu'il falloit quitter le pays, & abandonner la patrie aux victorieux, ou y establir vn nouueau maistre sous qui on pût viure en asseurance; Que cette derniere proposition sembloit la meilleure, & que l'occasion s'en presentoit, si sous pretexte de s'en remettre au iugement de l'Empereur, qui s'estoit desia offert d'appaiser les troubles de ces Prouinces, on faisoit en sorte de les faire tomber sous sa puissance; Que cela ressembleroit moins à vne rebellion, parce qu'on ne chassoit pas le Prince, mais qu'on vouloit seulement le changer; Que mesme on ne le prenoit pas hors de la maison d'Austriche, & qu'enfin ils en tireroient cet auantage, ou qu'ils en gagneroient la bienueillãce d'vn Prince qu'ils auroient appellé d'eux-mesmes, ou que si leur dessein n'auoit point de succez, aumoins l'Empereur obligé à l'affection des Flamans, les protegeroit tousiours aupres de Philippes. Apres ces deliberations, ils partirent de Tenermonde pleins de soucy & d'inquietude, principalement le Comte d'Egmont, qui pour rendre sa cause plus forte par vn plus grand nombre de partisans, ou pour estre asseuré d'vn amy dõt il estoit encore en doute, escriuit au Comte de Mansfeld; & luy remettant en memoire ce qu'ils auoiẽt

MARGVERITE DE PARME. 1566.

resolu ensemble au commencement de ces troubles, il se plaignit qu'il se fut retiré sans sujet du party & de l'amitié des confederez. Il accusoit en suite la Gouuernante de n'auoir pas tenu la parole qu'elle leur auoit donnée; il mandoit mesme à Mansfeld qu'elle auoit conseillé au Roy de reuoquer toutes les choses qu'elle auoit faites, comme les ayant faites par contrainte, de venir auec vne armée dans la Flandre, & de se vanger exemplairement des seditieux & des rebelles. Enfin il assura le Comte de Mansfeld qu'il sçauoit par plusieurs lettres qu'on auoit leuës à Tenermonde que le Roy auoit dessein d'abbatre quatre testes, entre lesquelles estoit la sienne, & d'arrester ainsi tous les autres dans l'obeyssance & dans le deuoir. Il adjousta sur la fin de sa lettre qu'il luy feroit vn plaisir signalé, s'il luy apprenoit quel conseil il deuoit suiure. Le Comte de Mansfeld ayant receu cette lettre la monstra à la Gouuernante, & auec la mesme confiance il luy monstra aussi la responce qu'il faisoit en ces termes au Comte d'Egmont, *Que personne ne se pouuoit iustemẽt plaindre de luy, puis qu'au commencement des troubles il n'auoit esté de son opinion & de celle des autres, que parce qu'il sembloit estre de l'interest de la Religion & de la patrie qu'on esloignast de la Flandre le Cardinal de Granuelle, qu'on ostat l'Inquisition, qu'on apportast quelque temperament aux Edits de l'Empereur, & qu'enfin on pardonnast à ceux dont la Gouuernante auoit demandé l'abolition. Que toutes ces choses ayãt esté accordées par le Roy, il ne restoit aucuns sujets de se plaindre; Qu'il luy diroit librement son opinion puis qu'il l'en prioit, qu'on auoit desia passé trop auant au mespris de la gloire de Dieu, & à la honte des Chrestiens; qu'il estoit temps desormais d'apporter quelque remede à tant de maux, & que la meilleure voye qu'il pouuoit prendre estoit d'aller au deuant du Roy auec vn visage ouuert, & la conscience nette de crime; Que quant à ce qu'on disoit que le Roy venoit en colere pour faire punir quelques personnes, cela ne luy donnoit aucune crainte; qu'il auoit esté si fidelle au Roy & qu'il seroit tousiours si bõ sujet, qu'il estoit prest d'aller en Espagne au premier commandement; & que s'il estoit obligé de rendre compte de ses actions, il en esperoit de la bonté du Roy, de la gloire & des recompenses; Qu'au reste il ne tenoit pas ce discours, cõme si le Comte d'Egmont ne pouuoit pas*

dire de luy les mesmes choses, mais afin de l'obliger de trauailler luy mesme à sa sureté en ostant toutes les occasions de se faire soupçõner; & puis qu'on auoit si souuẽt representé au Roy les necessitez de la Flandre que l'on cessast de le contraindre de gouuerner ses Estats à le fantaisie d'autruy; qu'enfin (c'est ainsi que Mansfeld finit sa lettre) *Si le Comte d'Egmont vouloit escouter les auis qu'il luy donnoit en amy, il ne renonceroit iamais à son amitié, mais que s'il vouloit prendre vne autre voye, il estoit resolu de preferer son honneur à toutes choses*. La Gouuernante ayant leu cette respõce, & loüé la fidelité de Mansfeld enuoya au Roy les principaux chefs de ces lettres, & supplia sa Majesté que puis qu'elle auoit trouué en luy vne si grãde fidelité en vn temps où elle estoit si rare & si cachée, il luy plût d'accorder au Comte les iustes demandes dont elle auoit parlé dans sa lettre. Peut-estre que ceste priere que Marguerite fit au Roy pourroit faire soupçonner les lettres dont i'ay parlé, comme si Mansfeld pour se mettre aux bonnes graces de la Gouuernante, & obtenir plus facilement du Roy ce qu'il luy demandoit, auoit feint adroitement cette lettre du Comte d'Egmont, ou au moins la responce qu'il auoit monstrée à la Gouuernante. Mais vne infinité de tesmoignages le peuuent purger de ce soupçon, la signature du Comte d'Egmont que la Gouuernante connoissoit, la facilité qu'elle auoit de sçauoir de luy la verité des choses, & qui sans doute eust esté capable d'empescher les plus hardis de recourir à cette feinte; outre cela la reputation & les mœurs du Comte de Mansfeld, ennemy de ces fourbes & de ces laschetez, car les hommes sont ordinairement absous ou condamnez par leurs mœurs; & enfin la constance & la fidelité qu'il auoit tousjours monstrée, quand il auoit esté besoin de deffendre la cause & les interests du Roy. De sorte que comme c'estoit iustement que la Gouuernante n'auoit de luy aucun soupçon, elle le recommanda au Roy tout autant qu'il luy fut possible. Au reste elle s'estonna de trouuer dans la lettre du Comte d'Egmont toutes les choses qu'elle auoit escrites au Roy en particulier, c'est pourquoy elle luy fit des plaintes de ce qu'on auoit diuulgué en Flandre par des auis receus de la Cour d'Espagne tout ce qu'elle luy auoit mandé en secret. *Est-il possible*, disoit-elle, *que parmi vos Ministres, il y en ait*

MARGVERITE DE PARME. 1566.

de si foibles & de si inconsiderez, qu'ils se laissent tirer de la bouche, & des mains les secrets les plus cachez de l'Estat? Ou se peut-il faire qu'il y en ait de si perfides, & de si meschans, que de descouurir aux ennemis les secretes resolutions de leur Prince? Qu'elle sçauoit pour certain que les copies, & mesme les originaux des lettres qu'elle auoit escrites depuis deux ans à sa Majesté estoient tombées entre les mains des grands Seigneurs de Flandre, à la ruine des affaires, & au preiudice de la dignité Royale. Qu'elle le supplioit ou de brusler les lettres qu'elle luy escriroit à l'aduenir, ou de les faire garder par des Ministres fidelles, sans que d'autres en pussent auoir connoissance. Toutesfois ie sçay que depuis le Prince d'Orange ne laissa pas de se vēter en la presence de Christophle d'Assonuille qu'il ne sortoit pas vne parole de la bouche du Roy, ou en public, ou en particulier, qu'elle ne luy fut fidellement rapportée iusques dans la Flandre; que veritablemēt il acheptoit bien cher cette cōnoissance, mais qu'il ne pouuoit mieux employer son argent; & que la Philosophie des grands hommes consistoit à penetrer dans les pensées & dans les secrets des Princes, laissant aux personnes oysiues la recherche & la connoissance des secrets de la Nature. Que si cela est ainsi en quels lieux si inaccessibles ne penetrera pas la force de l'argent, puis que la Cour d'vn Prince si prudent & si circonspect a pû estre acheptée par des hommes priuez.

Mais les Nobles Confederez ne se contenterent pas des resolutions incertaines & douteuses qui auoient esté prises à Tenermonde dans cette assemblée des Grands. Les principaux d'entr'eux, & ceux qui se purent plus promptement assembler se rendirent à Amsterdam au desceu du Prince d'Orange, comme il en escriuit à Marguerite; ou au moins il feignit de ne le pas sçauoir, biē qu'il fut alors assez proche d'Amsterdam. On a crû qu'il fut resolu en cette conference de faire toutes sortes defforts pour empécher le Roy de venir auec vne armée, & que pour cet effet il falloit employer ou les prieres de l'Empereur enuers le Roy, ou la force & les armes. La Diete Imperiale qui se deuoit tenir à Ausbourg en ce tēps-là fauorisa leur entreprise. On resolut d'y faire solliciter l'Empereur au nom des Flamans; & en cas qu'il refusast, il fut arresté de recourir aux Electeurs de l'Empire, pour faire sçauoir à l'Empereur

pereur que s'il n'obtenoit du Roy ce qu'ils desiroient, ils ne pourroient le secourir contre le Turc; & qu'il ne seroit pas à propos qu'au mesme temps que le Roy d'Espagne entreroit en armes dans la Flandre ils demeurassent sans soldats & sans argent exposez aux injures d'vne armée si proche. Enfin il fut arresté que si cela n'auoit point de succez, il falloit auoir recours aux remedes extrémes, faire alliance auec les Cantons Heretiques des Suisses, & comme on disoit qu'ils l'auoient promis, fermer au Roy par leur secours le passage de la Sauoye. Il fut mesme proposé pour donner au Roy des affaires en Espagne, d'enuoyer promptement à Seuile trente mille copies des Liures composez par les Caluinistes, suiuant la resolution qui en auoit esté desia prise, & d'adjouster à cela douze Ministres, qui distribuëroient ces liures par toute l'Espagne, & qui par ce moyen destourneroient le Roy d'entreprendre vn long voyage. La Gouuernante luy escriuit qu'on auoit donné la charge d'executer ce dessein à vn Marchand d'Anuers Espagnol de Nation, grand ennemy des Catholiques, homme turbulent & seditieux; & qu'elle donneroit ordre en chaque port de Mer d'empescher que cette peste des bonnes mœurs ne trauersast en Espagne. Mais tous les desseins qui sont faits à la haste & auec apprehension, sont ordinairement plus de bruit que de mal. Toutefois comme la crainte du peril a la force d'vnir aisément les hommes, les Nobles confederez, les marchands & le reste du peuple, tous infectés de l'Heresie firent entr'eux vn serment solennel en cette maniere. Les Nobles iurerent qu'ils prendroient la protection des marchands & des autres, contre tous ceux qui s'efforceroient d'empescher la liberté de conscience; & les marchands & les autres promirent de fournir de l'argent, & de payer mesme de leurs personnes pour la cause commune: Et afin que la diuersité des sectes ne mit point de diuision entre les Heretiques, Louys de Nassau escriuir à ceux d'Anuers, que tant que les choses fussent establies, ils quittassent pour quelque temps leurs opinions particulieres touchant la Religion, & qu'ils s'arrestassent tous ensemble à la confession d'Ausbourg, qu'ainsi les Electeurs qui la professoient s'employeroient pour eux aupres de l'Empereur, & que les sol-

ſant dans la Turquie & fauory du Grand Seigneur, par leſquelles il excitoit les Caluiniſtes d'Anuers de ſe haſter de mettre en effet *la conſpiration qu'ils auoient faite contre les Catholiques auec tant de courage & de generoſité; Que l'Empereur des Turcs faiſoit de grandes entrepriſes contre les Chreſtiens, & que dans peu de iours les armes Ottomanes donneroient tant d'affaires au Roy Philippes qu'il n'auroit pas ſeulement le temps de ſonger à la Flandre.* Et certes Miches ne leur mandoit pas de fauſſes nouuelles. Mais il me ſemble qu'il n'eſt pas hors de propos de faire connoiſtre ce perſonnage ſi celebre & ſi renommé par ſes crimes, & dont il eſt ſi ſouuent parlé dans l'Hiſtoire lors qu'il eſt fait mention de l'embraſement de l'Arſenal de Veniſe, de la guerre de Cypre, & de tant d'autres deſolations. Il eſtoit Iuif de Nation, & eſtant encore ieune il s'eſtoit retiré d'Eſpagne de peur qu'on ne découurit ſa Religion qu'il ne pouuoit diſſimuler. Depuis, apres auoir demeuré long-temps dans Anuers, où il fut conſideré par les principaux du pays, & meſme par la Reyne Marie alors Gouuernante de la Flandre, il enleua vne fille de condition, & l'emmena auec luy à Veniſe. Là ayant oſé propoſer dans le Senat de donner vne habitation aux Iuifs dans qu'elqu'vne des Iſles proches de Veniſe, & enfin ayant eſté chaſſé, il alla premierement à Conſtantinople, où il deuint riche par le mariage d'vne Iuifue qui poſſedoit de grands biens. Il paſſa en ſuite dans la Cilicie aupres de Selim fils de Soliman, qu'il trouua libre de ſoins & d'affaires, mais eſclaue des voluptez; & comme il en ſçauoit luy meſme tous les ſecrets & tous les aſſaiſonnemens, Selim le prit bien-toſt en amitié par les charmes des nouueaux plaiſirs qu'il inuentoit chaque iour, & qu'il ſçauoit accommoder à l'humeur de ce jeune Prince. Ainſi autant que ce Iuif ſurpaſſoit tous les autres par la ſçience de flatter & d'adminiſtrer les voluptez, autant il les ſurpaſſoit par le credit & par la faueur qu'il auoit acquiſe. Tellement que par l'entremiſe de Selim, il obtint facilement de Soliman en faueur des Iuifs, & la Ville & les terres qu'il n'auoit pû obtenir des Venitiens. Quand meſme Selim fut paruenu à l'Empire, on commença à admettre ce Iuif dans le conſeil de guerre, preſque au meſme temps que les Maures voulans porter la guerre en Eſpagne demande-

MARGVERITE DE PARME. 1566.

MARGVERITE DE PARME. 1566.

rent du secours au Grand Seigneur pour des peuples qui professoient la mesme Religion, & que l'esperance d'estre assistés par les Turcs animoit dans le dessein de prendre les armes contre le Roy Philippes. Selim ne negligea pas cette occasion de porter la guerre en Espagne; & tandis qu'on deliberoit sur ce sujet Miches voyant que cette guerre plaisoit à Mahomet gendre de Selim, qui auoit mesme obligé estroitement Selim pour auoir caché à Zighet auec vn artifice merueilleux la mort de Soliman son pere, s'imagina que cette affaire auroit le succez qu'il attendoit. C'est pourquoy comme i'ay dit, il en escriuit à ses anciens amis d'Anuers, & les excita à la reuolte par l'esperance de la guerre des Maures. Mais d'autant que le sentiment de Mustapha & des autres qui persuadoient la guerre de Cypre l'emporta aupres de l'Empereur, Miches se rangea aussi de leur opinion; & comme il estoit ennemy mortel des Venitiens, dont il se plaignoit incessamment d'auoir esté mal receu, & enfin chassé, il confirma tout seul dans le dessein de leur faire la guerre l'esprit du Prince son Maistre, qui sembloit n'y estre pas resolu & en quelque sorte y contredire. Outre cela cet homme vain & presomptueux auoit conceu l'esperance de deuenir Roy de Cypre sur vne parole ambiguë & obscure que Selim auoit dite à table; & pour contribuer à cette guerre non seulement de ses conseils, mais encore de son trauail & de sa peine, ceux qui ont escrit la guerre de Cypre ont assuré qu'il fut l'auteur de ce grand embrasement de Venise, où l'on vit brusler l'Arsenal auec vne si grande furie, que non seulement les fondemens de la Ville en furent esbranlez, & que les maisons d'alentour en tomberent, mais que les Villes & les Villages esloignez, estonnez d'vn si grand coup qui fit trembler leurs maisons craignirent d'estre arriués au dernier iour de l'vniuers. Enfin on a estimé que Miches auoit procuré ce malheur, & que par son conseil on auoit enuoyé quelques Turcs à Venise pour executer ce dessein espouuantable, afin d'affoiblir par ce desastre la puissance des Venitiens, & de les rendre incapables de faire la guerre. Que si quelques iours auparauãt on n'eust point enuoyé à Corfou vne grande partie de la poudre qui estoit faite, vn seul homme eust en vn moment acheué la guerre de Cypre par la ruine en tiere de la plus

belle de toutes les Villes. Tant la haine allumée dans le cœur d'vn seul homme est capable d'exciter d'embrasement, & mesme au milieu des eaux. Maintenant pour ce qui concerne les Flamans, les lettres & les persuasions de Miches n'eurent pas sur eux peu de puissance; chacun à cette nouuelle releua son courage; & il fut resolu dans le Consistoire d'Anuers, que puis qu'on auoit vne si belle occasion de fortifier le party, on leueroit autant d'argent qu'il seroit possible pour s'en seruir selon les occurrences; & aussi-tost on commença cette leuée auec toute sorte d'affection. Le Compte d'Hochstrat qui commandoit dans Anuers pour le Prince d'Orange enuoya en ce mesme temps à Marguerite vne Requeste qui luy auoit esté presentée par les Heretiques, par laquelle ils demandoient pour eux & pour tous ceux de leur party le libre exercice de leur Religion, offrant au Roy pour cette grace trois millions de florins. Mais on crût que c'estoit vn artifice pour aller sous ce pretexte leuer de l'argent de tous costez, & pour tromper tout ensemble l'Espagnol par l'offre d'vne si grande somme, & mesme beaucoup des Confederez, parce qu'on sçauoit bien qu'ils donneroient plus librement de l'argent pour achepter la liberté de conscience que pour faire la guerre; peut estre aussi qu'on offroit en apparance cet argent pour faire voir la force & la grandeur de ce party. C'est pourquoy on fit courir dans la Flandre plusieurs copies de cette Requeste, où estoint escrits les noms des Nobles, & des Marchands qui s'obligeoient de fournir cét argent. Ce qui se faisoit sans doute pour donner plus d'authorité à leur faction, & estonner la Gouuernante par la monstre d'vne puissance si redoutable: Mais elle ne fut point touchée par le son de l'argent des Conjurez, & ne daigna pas seulement respondre au Comte d'Hochstrat. Neantmoins elle enuoya au Roy cette Requeste pour luy donner plus de sujet de se haster, & de n'vser plus de remise. MARGVERITE DE PARME. 1566.

Cependant la Gouuernante, qui sçauoit toutes les resolutions de ces Consistoires & de ces assemblées, apres auoir reconnu que le bruit du voyage du Roy en Flandre auoit déja refroidy quelques-vns des Conjurez, estima qu'il falloit acheuer par l'artifice ce que ce bruit auoit commencé. Ainsi elle leur escriuit des lettres pleines d'affection & de confian-

MARGVERITE DE PARME. 1566.

ce; elle y adjousta des promesses qu'elle leur fit en particulier par des personnes enuoyées exprés; & à ceux qu'elle sçauoit n'estre pas ennemis de la Religion, elle leur fit tenir des lettres, de celles qu'elle auoit en blanc signées de la main du Roy, & qu'elle fit remplir de paroles accommodées au temps, les exhortant de deffendre la Religion, & de maintenir les peuples dans le respect, & dans leur ancienne obeyssance. Mais elle fit distribuer ces lettres de telle sorte que ceux à qui elle n'en auoit point adressé ne laisserent pas de sçauoir que les autres en auoient esté honnorez, afin que par ce moyen elle pût faire naistre entr'eux des soupçons & des jalousies. Il arriua à propos en ce mesme temps que la Gouuernante reçeut quelques lettres escrites de la main du Roy toutes pleines de tesmoignages d'affection, qu'il adressoit au Prince d'Orange, & qui furent aussi-tost imprimées & enuoyées de toutes parts. Toutes ces choses ensemble produisirent cét effet, qu'vn grand nõbre des Conjurez en partie d'apprehension d'estre abandonnez par les principaux du party qu'ils voyoient desia chancelans, & irresolus dans leur dessein, en partie par l'esperance qui les flattoit quand ils virent que le Roy les recherchoit, & qu'ils en estoient honnorez, en partie aussi par le dégoust qu'ils auoient de quelques-vns à qui ils croyoient estre suspects & odieux, sans songer dauantage à leurs assemblées se retirerent en leurs maisons pour ne penser qu'à leurs interests particuliers, ou se donnerent à la Gouuernante, & aymerent mieux se rendre dignes de la bien-veillance du Roy que d'éprouuer son indignation. La Gouuernante reprit courage de cette diuision des Conjurez, & se resolut d'employer la force, & tout autre extréme remede pour abbatre entierement l'audace des seditieux. Et pour mieux commencer cette entreprise, elle escriuit au nom du Roy à tous les Euesques, & à tous ceux qui ont charge dans l'Eglise, qu'ils implorassent la bonté Diuine par les jeusnes, par les prieres, & par tous les autres moyens qui peuuent appaiser la colere de Dieu. Elle dépescha tout ensemble vn courier en France à François d'Alaua Ambassadeur du Roy d'Espagne pour l'auertir des desseins des Huguenots; & enuoya en Allemagne à l'Empereur pour luy donner auis des demandes que les Fla-

mans deuoient faire dans la Diete, & des menaces que faisoient les Electeurs Auguste Duc de Saxe, & le Palatin Frederic. Le Comte de Mansfeld s'estoit mesme offert à la Gouuernante d'aller trouuer l'Empereur, & luy auoit promis de diuertir le Duc de Saxe de sa resolution, ou de luy oster au moins la puissance de nuire. Il luy remonstra qu'il executeroit ce dessein par le moyen des enfans de Iean Frederic qui estoient ennemis d'Auguste il y auoit desia long-temps, à cause de l'Electorat dont leur pere auoit esté despoüillé; Que par cette raison ils feroient sans doute armer toute la Saxe auec eux si on les interessoit dans la guerre par quelque auantageuse esperance; & qu'enfin l'Electeur Auguste feroit beaucoup pour luy si au lieu de porter la guerre dans les Estats des autres Princes, il pouuoit esteindre les feux qui s'allumeroient dans son pays. Mais parce que Mansfeld estoit alors necessaire aupres de la Gouuernante, elle ne pût faire autre chose que de loüer son dessein, & de le faire sçauoir au Roy aussi bien que l'affection qu'il auoit à son seruice, ne laissant passer aucune occasion de l'exhorter d'accorder au Comte ses vieilles demandes. Peut-estre aussi que le Comte n'auoit pas vn autre but en promettant des choses qui luy deuoient acquerir plus de loüange aupres du Roy qu'elles ne pouuoient luy donner de peine parmy les Saxons. Et certes il y en a beaucoup qui offrent liberalement leur trauail à ceux qui doiuent les refuser, principalement lors qu'ils esperent que sans rendre aucun seruice, on leur donnera la recompense de la peine qu'ils n'ont pas prise. Dauantage elle augmenta par le conseil du Comte de Mansfeld & de l'auis des Comtes d'Aremberg & de Megue, le nombre des soldats qui estoient dans les Prouinces, & y renuoya les Gouuerneurs auec de plus fortes garnisons: Et aussi-tost elle les auertit par ses lettre, *Qu'ils prissent garde que les Heretiques ne s'attribuassent point dauantage qu'il ne leur auoit esté accordé: qu'elle sçauoit qu'outre les presches qu'on leur auoit permis en quelque sorte, ils faisoient ie ne sçay quelles assemblées, & tenoient des escoles ouuertes où l'on instruisoit la jeunesse dans l'Heresie; qu'on y faisoit les mariages, les baptesmes, les enterremens d'vne façon toute nouuelle; qu'on semoit des libelles remplis d'impuretez; qu'on exposoit en veuë des peintures honteuses, au mespris*

vn autre temps. De sorte qu'on se rendit aux consistoires en plus grand nombre, que les assemblées furent faites auec plus de soin & de circonspection, que beaucoup de lettres des Marchands aux Nobles, & des Nobles aux Marchands & aux consistoires passerent des vns aux autres par l'entremise de Gilles Cleri; & qu'enfin on resolut de recourir aux armes, puis que la Gouuernante vouloit employer la force; de leuer des soldats en partie dans la Saxe, en partie dans le Palatinat, & de se seruir principalement des troupes que le Palatin auoit offertes. On en donna la commission à Henry de Brederode, auec les noms des Marchands d'Anuers qui deuoient fournir l'argent necessaire pour la solde des gens de guerre. Brederode sans tarder dauantage nomma des hommes pour leuer les deniers, & commit à la charge de Tresorier Philippes Marnix de Sainѐte Aldegonde. Louys de Nassau se chargea de traiter auec le Duc de Saxe; car encore que la Saxe fut alors troublée par la guerre qui estoit entre Iean Frideric fils de Iean Frideric autrefois Electeur, & Auguste son cousin, toutesfois Louys de Nassau s'imagina qu'il en pourroit tirer de l'auantage, parce qu'il esperoit que leurs differens seroient bien-tost terminez par l'entremise des Princes d'Alemagne, & qu'il ameneroit en Flandre les soldats qui estoient desia sous les armes. Mais comme cette guerre traisnoit en longueur parce que Iean Frederic refusoit les conditions qu'on luy proposoit de la paix, & que d'vn autre costé la Gouuernante qui n'ignoroit pas le dessein des Confederez, auoit dans l'armée d'Auguste, par qui la Ville de Gotha estoit alors assiegée, des personnes fidelles qui troubloient les desseins de Louys de Nassau; Tout cela fut cause que les Conjurez desesperant de tirer auantage d'vn secours si lent s'assemblerent à Breda Ville du Prince d'Orange, où comme la Gouuernante le manda au Roy par Alphonce Lopez Gallo, ces trois choses furent arrestées, qu'ils escriroiẽt au Comte d'Egmont pour l'attirer à leur party; Que par vne nouuelle requeste ils rendroient compte de leurs actions à la Gouuernante; & que cependant ils leueroient des troupes dans la Flandre le plus promptemẽt qu'il leur seroit possible. Ainsi le Prince d'Orange, le Comte d'Hochstrat & Brederode écriuirent en commun au Comte d'Egmont, & le prie-

MARGVERITE DE PARME. 1566.

MARGVERITE DE PARME. 1566.

rent de s'vnir auec eux, l'assurant que par cette nouuelle vnion ils feroient cesser par la Flandre les presches des Heretiques. Ils disoient que par ce moyen ils osteroient au Roy l'occasion de venir dans les Pays-bas auec vne armée, ou que s'il y venoit en armes quand les troubles seroient appaisez, & qu'on le priroit du contraire, ils se ioindroient iustement ensemble pour empescher le Roy d'entrer, & pour deliurer leurs pays de cette horrible tyrannie qu'on exerçoit dans la Flandre par la cruauté des supplices, par la crainte des Citadelles, par les garnisons Espagnoles, & enfin par l'oppression des Prouinces. Le Comte d'Egmont monstra cette lettre à vn amy, ou pour luy en faire confidence, ou pour luy demander conseil; ou plustost afin qu'il en parlast à la Gouuernante, & qu'il luy dit en mesme temps ce qu'il auoit respondu au Prince d'Orange, car il monstra à cet amy la responce par laquelle il refusoit d'entrer dans l'vnion des Confederez. Toutesfois le Comte d'Egmont ne s'en iustifia pas fort bien aupres de la Gouuernante, qui le soupçonna de quelque artifice, comme elle commençoit à se deffier de toutes choses. Cependant Brederode demanda à cette Princesse vn sauf-conduit pour aller à Bruxelles accompagné de quarante cheuaux, luy presenter vne Requeste de la part des Confederez. Mais comme elle estoit offensée de ces sortes d'Ambassades, elle refusa ce sauf-conduit, & commanda qu'on fermast les portes à Brederode s'il vouloit entrer dans la Ville. Il se contenta donc d'enuoyer la Requeste à la Gouuernante, & de luy faire dire les sujets qu'il auoit de se plaindre en son particulier. Les Confederez luy remettoient en memoire ce qu'ils auoient fait suiuant les resolutions qu'on auoit prises au mois d'Aoust pour desarmer les peuples, & appaiser leurs soufleuemens. Ils se plaignoient que son Altesse eut escrit aux Magistrats pour empescher l'exercice de la nouuelle Religion aux lieux où l'on auoit permis de faire les presches; & disoient que sous le nom de presches on comprenoit toutes les choses qui concernoient la Religion, & que c'estoit l'vsage que par tout où il estoit permis de prescher, on souffrit tous les autres exercices; que c'estoit ainsi qu'ils s'estoient expliquez aux peuples, & qu'ils leur auoient promis qu'ils ne seroient point recherchez, non

seulement pour les presches, mais aussi pour toutes les autres ceremonies; Que les peuples priuez de l'esperance de cette impunité, demandoient tous les iours aux Confederez l'effet de leurs promesses par de nouuelles plaintes, & par de nouuelles lettres, dont quelques-vnes estoient attachées à la Requeste qu'ils enuoyoient. Enfin ils s'étonnoient & se plaignoient tout ensemble, que de iour en iour on épouuentast la Flandre par le bruit d'vne grande armée, qu'on les chassast des Villes, qu'on les obseruast dans la campagne, & qu'on les considerast par tout de mesme que des ennemis; Que toutes ces choses estant contre leur reputation, leur fidelité, & la tranquilité des peuples, ils supplioient son Altesse, que comme elle en auoit engagé sa parole par des lettres signées de sa main, elle voulût confirmer la seureté qu'elle auoit dõnée aux Confederez, & permettre aux peuples les presches, & tout ce qui dépend des presches; Qu'ils croirõt auoir obtenu ce qu'ils demandent, si elle licencie les soldats qui ont esté leués depuis peu de temps, & si elle reuoque les Edits contraires aux conditions accordées; Que par ce moyen ils demeureront si étroitement obligez au Roy & à son Altesse, qu'ils prefereront tousiours la gloire & la grandeur de l'vn & de l'autre à leurs vies & à leurs fortunes; Qu'autrement ils preuoyẽt vn grand carnage des peuples, & la ruine prochaine de la patrie; Qu'il leur suffira cependant de l'auoir predite, & d'auoir tasché de la destourner; & que si les maux qu'ils apprehendent causent de la douleur dans leurs cœurs, ils ne laisseront dans leurs ames le reproche d'aucun crime. La Gouuernante leut cette Requeste dans le Conseil secret; & quelques iours apres, quand elle en eut communiqué auec les mesmes Conseillers, elle fit cette response à Brederode, qu'elle fit en mesme temps imprimer, & que i'ay crû estre à propos de faire voir en ce lieu, *Qu'elle ne sçauoit pas qui estoient ces Nobles, & ce peuple de Flandre, au nom desquels on auoit enuoyé ces lettres, puis que la plus grande partie des Nobles qui auoient presenté leur Requeste au mois d'Auril, non seulement témoignoient auoir esté satisfaits, mais venoient encore tous les iours offrir au Roy leur seruice; qu'elle n'auoit rien permis que les presches, & encore auec tant de repugnance, qu'on pouuoit bien iuger combien elle auoit esté esloignée de donner la liberté d'establir*

MARGVERITE DE PARME. 1566.

des consistoires, de créer des Magistrats, d'ordonner des contributions, de leuer plus de deux millions de Florins, de confondre les mariages des Catholiques & des Heretiques, & par consequent l'estat des enfans & les succeßiõs; outre les Scenes Caluinistes & les assemblées qui se faisoient chaque iour. Que l'autorité du Roy & des Magistrats y estant tous les iours méprisées; & les choses s'y portant à vne telle extremité, qu'on s'efforçoit peu à peu d'establir vne nouuelle forme de republique, ils regardassent s'il estoit vray-semblable qu'elle eust permis au mespris de Dieu & à la honte du Roy tout ce qu'ils vouloient faire passer pour les ceremonies de leur Religion. Qu'elle auoit donné ordre à leur seureté, qu'elle auoit gardé sa parole, & qu'elle la garderoit encore, non pas toutesfois aux choses qui se feroient contre le Roy, & contre la Religion. Mais pourquoy ceux qui se plaignent qu'on n'a pas gardé sa foy, passent-ils sous silence, qu'apres les traitez & les conuentions du mois d'Aoust, on a veu tant de sacrileges, tant d'Eglises pillées, tant de Religieux chassez de leurs Monasteres, des presches establies par la force & par les armes où il n'y en auoit iamais eu; des Villes & des Prouinces portées à la reuolte, ou par des lettres, ou par des hommes enuoyez exprés, & enfin tant d'autres attentats, dont ceux-la mesmes qui presentent aujourd'huy des requestes ont esté les autheurs? Que c'estoit par leur moyen que le peuple auoit eu la hardiesse de s'emparer du canon & des munitions du Roy, de chasser les Ministres du Prince, de sortir à la campagne, de paroistre en bataille au bruit des trompettes & des tambours, de faire passer par le fer & par le feu les Monasteres & les maisons des Gentils-hommes, de se rendre maistres des Villes, de destiner au massacre les Catholiques, sans espargner mesme la Gouuernante, & de tramer secrettement la ruine de toute la Flandre. Qu'on estoit prest d'executer tant de parricides si la Diuine bonté n'y eust point mis vn obstacle, en faisant surprendre les lettres que les seditieux adressoient à ceux de Valenciennes; Qu'ils pouuoient bien iuger par toutes ces choses que c'estoit mal à propos qu'ils demandoient qu'on reuoquast les Edits, & qu'on licentiast les gens de guerre, c'est à dire, qu'on desarmast la Iustice, & qu'on l'exposast miserablement aux mespris & aux outrages des mes-

chans. Qu'elle vouloit bien leur apprendre qu'elle ne feroit ny l'vn ny l'autre, mais qu'au contraire elle fortifieroit l'Estat, s'il en estoit besoin, par de nouuelles loix & par de nouuelles troupes, & qu'elle ne quitteroit pas le glaiue que Dieu a mis dans la main des Princes, lors qu'il est si necessaire de l'employer. Que partant elle leur conseilloit de ne se plus mesler des affaires publiques, mais de songer desormais à leurs affaires particulieres, & de ne point contraindre le Roy, qui deuoit arriuer bien-tost, de mettre en oubly sa douceur & sa clemence; Que pour elle, elle sçauroit bien destourner la ruine, dont ils menaçoient la Flandre parmy les desordres & les sousleuemens de la multitude.

MARGVERITE DE PARME. 1566.





DE LA GVERRE DE FLANDRE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE SIXIESME.

MARGVERITE DE PARME. 1567.



PENDANT qu'on traittoit par lettres de toutes ces choses, Brederode auoit desia leué dans Anuers quelques compagnies de gens de guerre; & quand il eut receu cette response de Marguerite, il fit toute sorte de diligence pour grossir ses troupes. Il fit passer quatorze cens hõmes, en partie par terre, & en partie sur sept vaisseaux, suiuis d'vn autre vaisseau chargé d'armes à Vianen petite ville qu'il auoit en Hollãde, & qu'il auoit fait auparauant fortifier. L'on disoit que des Confederez Guillaume de Lumay Comte de la March, Euscaubech, Villiers & Maldeberg y deuoiẽt aussi amener cinq cens cheuaux: & mesme on y attendoit du secours d'Allemagne qui y deuoit arriuer sous la conduite de Louys de Nassau, afin que quand la reueuë de l'armée auroit esté faite à Vianen, on conduisist des troupes où la necessité les appelleroit. Les Heretiques se resioüyrent de ces reuoltes, & se vanterent publiquement qu'enfin on embrassoit la deffence de leur par-

DE LA GVERRE DE FLANDRE.



LOVIS DE REQVSENES GRAND COMMANDEVR DE CASTILLE GOVVERNEVR DES PAYS BAS.

Cette figure ſe doit mettre au folio 278.

ty, puis que les Nobles qui se reuoltoient contre le Roy se priuoient eux-mesmes de l'esperance du pardon. Ils disoient qu'il ne falloit point douter qu'outre les Comtes d'Hochstrat & d'Horn, le Prince d'Orange ne se declarast pour eux ; & estimoient que Brederode n'eust iamais fait cette entreprise s'il n'eust esté appuyé par vne puissance plus considerable, quoy que d'ailleurs on tint pour assuré que parmy ces troubles & ces desordres il aspiroit à la domination de la Hollande, où il auoit des pretentions, & qu'il se seruoit en secret de l'assistance des plus Grands pour executer son dessein. Les Conjurez mesme nourrissoient son ambition & luy faisoient esperer toutes choses, bien que chacun ne regardast que ses interests, & ne songeast qu'à s'establir.

Ainsi peu de temps apres les principales Villes des Pays-bas, Anuers, Bolleduc, Mastric, Vtrecht, Amsterdam, Groningue, Tournay, outre Valenciennes, & les autres s'estant fortifiées de quelque nombre de gens de guerre commencerent à donner des marques de leur rebellion. Antoine Bomberg d'Anuers, homme inquiet & seditieux qui auoit seruy le Prince de Condé dans les troubles de France, & qui se rangeant parmy les factieux de la Flandre, augmenta le nombre des Conjurez quand il fut reuenu dans son pays, s'estoit emparé de Bolleduc Ville du Brabant, & la tenoit au nom de Brederode, par l'assistance des Heretiques qui en estoient les Maistres. Mais Marguerite qui y auoit auparauãt enuoyé Merodes Seigneur de Patersem, & Scheiff Chancelier du Brabant pour en appaiser les troubles, ayant receu nouuelles qu'ils n'y faisoient aucun fruit, & qu'ils n'auançoient pas les affaires, commanda au Comte de Megue d'y aller auec quelques compagnies, & escriuit en mesme temps aux habitans de Bolleduc, & aux Deputez qui y estoient de sa part. Elle manda auec toute sorte de douceur aux habitans qu'ils receussent des soldats dãs leur Ville, & qu'ils y restablissent l'ancien Gouuernement ; & elle ordõna à ses Deputez de presser l'execution des mesmes choses. Mais ces lettres tomberent entre les mains de Bomberg qui en supposa d'autres. Celles qu'il adressoit aux habitans estoient pleines d'orgueil & de menaces, & celles qu'il fit pour les Deputez estoient contraires au sentiment de la Gouuernante. Lors qu'il en eut

fait la lecture au Magistrat, & qu'il eut semé le bruit parmy le peuple, que la Ville alloit estre trahie par Merodes & par le Chancelier, en mesme temps le peuple en furie s'assembla à l'entour de leurs maisons, les traitta en traistres, les tint le iour & la nuict assiegez chez eux, iusqu'à ce que Bomberg en eust autrement ordonné. Il persuada donc au peuple furieux & transporté, & en cét estat capable de toutes sortes de crimes, que le Comte de Megue estoit le Chef de cette trahison, & qu'il falloit tourner les armes contre luy, tandis qu'il attendoit le signal de s'emparer de la Ville. On crût facilement ce qu'il disoit du Comte de Megue, parce qu'on s'imaginoit qu'il se vouloit venger des iniures particulieres que ceux de Bolleduc auoient faites à la Ville de Megue, comme il arriue ordinairement entre voisins qui ne sont pas d'égale puissance. On donna à Bomberg le commandement des armes, il leua promptement huict cens hommes de pied, il fit mettre sur les murailles quelques grosses pieces d'artillerie, & fit tirer inopinément sur le Comte de Megue qui approchoit de la ville en bataille. Ainsi le Comte fut repoussé loin de la Ville, veritablement sans perte, mais auec vn déplaisir extreme d'estre venu sans effet. Comme il n'auoit pas assez de monde pour assieger vne Ville si forte, il fit tourner ses troupes du costé d'Vtrecht, car la Gouuernante luy auoit aussi dôné cet ordre auec d'autant plus d'inquietude, qu'elle craignoit pour cette Ville à cause du voisinage de Vianen, où les troupes des Confederez s'assembloient de toutes parts. Les habitans d'Vtrecht receurent librement le secours du Comte de Megue, parce que Brederode faisoit tous les iours des courses sur leurs terres; & par son assistance ils firent vn fort contre ceux de Vianen sur la riuiere de Lech. Cependant Brederode apres auoir donné ses ordres à Vianen, alla promptement & en habit déguisé à Amsterdam, où il auoit esté mandé par la faction des Gueux; & y ayant esté receu auec les applaudissemens des Heretiques, il sembla veritablement qu'il fut alors confirmé dans l'esperance de se rendre Maistre de la Hollande.

En mesme temps Iacques Marnix Baron de Toulouze qui estoit des Conjurez, fit descendre sur trois vaisseaux d'Anuers en Hollande six cents soldats, afin que tandis qu'on

mettroit

mettroit le trouble ailleurs, il pust sans qu'on y prist garde parmy cette confusion de reuoltes & de souleuemens, s'emparer de Flessingue, & de toute l'Isle de Vvalcheren qui est la principale de la Zelande, par l'ayde du Gouuerneur de Mildelbourg. Mais Marguerite l'auoit preuenu, car elle auoit mis dans Flessingue Caté homme fidele & courageux auec le commandement des armes; & donna ordre que des endroits de la Flandre les plus proches, on fit paroistre deuant Vvalcheren quelques troupes en bataille. De sorte que quand les gens de Toulouze furent à la veuë de cette Isle, ils furent facilement repoussez; & apres auoir en vain attendu Brederode que le Comte de Megue amusoit, le faisant tantost aller à Amsterdam, & tantost à Vianen auec sa Caualerie, ils s'en retournerent dans le Brabant par la mesme riuiere. Mais enfin ils s'arresterent prés d'Osteruel, qui est vn Bourg assez proche d'Anuers, & faisans des desseins plus grands que leurs forces, ils camperent sur les riuages de l'Escaut, s'y fortifierent, & s'y retrancherent. Comme ils virent que leur nombre s'augmentoit tous les iours par les bannis, & les fugitifs qui se rendoient dans leur Camp ainsi que dans vn azile ouuert à tout le monde, ils commencerent à courir par trouppes dans les Villes, & dans les Villages voisins; ils brusloient les Eglises, ils les mettoient au pillage, & quand ils estoient chargez de butin, ils reuenoient dans le Camp, & selon les factions qui diuisoient Anuers, ils donnoient à cette Ville de l'asseurance ou de la crainte. La Gouuernante qui craignoit particulierement pour Anuers, que Toulouze y faisant entrer son armée ne fortifiast le party des Gueux, manda Philippes de Lanoy Seigneur de Beauuoir, Capitaine vaillant & de grande reputation, à qui elle parla en ces termes. *Ie prends Dieu à tesmoin*, dit-elle, *que i'ay maintenant recours aux armes auec regret & par contrainte, & que ie n'ay iamais cherché dans la Flandre ma patrie, la reputation de victorieuse, bien que ce soit vne passion qui flatte bien souuent les femmes, & que l'illustre sang de mon Pere ayt pû faire naistre en moy quelque sentiment de cette gloire. Mais puis que par la dissimulation & par le pardon des crimes, nous n'auons point produit d'autre effet sur des rebelles & des meschans que de faire perdre à eux la crainte & à nous l'autorité, cer-*

MARGVERITE DE PARME. 1567.

ne regardoit pas ce combat auec les mesmes sentimens, & comme aux representations de Theatre on entendoit diuers murmures selon les diuerses affectiōs des spectateurs. Tantost ils monstroient de la ioye, & sembloient animer les combatans, tantost ils paroissoient tristes & se plaignoient de la fortune ; ils faisoient des signes des mains, ils faisoient des gestes du corps, & comme s'ils eussent esté dans la meslée on eust dit qu'ils portoient les coups, ou qu'ils taschoient de les éuiter. Enfin les gens de Toulouze commencerent à plier & à fuir, car ayans esté surpris par Beauuoir, à peine eurent-ils le loisir de prendre les armes, de se ranger sous leurs enseignes, de courir à leurs retranchemens & de se mettre en bataille. Toutesfois ils resisterent quelque temps hardis au commencement par leur nombre, & d'ailleurs asseurez de leur retraite. Mais le feu ayant esté mis dans les maisons où ils s'estoient retirez, vne partie y fut bruslée, peu furent tuez dans le combat, beaucoup se ietterent dans la riuiere, & comme ils pensoient passer à l'autre bord, ils furent tuez à coups d'arquebuse. Toulouze mesme s'estant ietté dans vn grenier y fut miserablement bruslé. Quinze cens des Gueux demeurerent dans ce combat, qui fut le premier que l'on donna contre les rebelles. On en prit enuiron trois cens qui furent presque tous mis à mort par le commandement de Beauuoir, parce qu'on croyoit que ceux d'Anuers pourroient faire quelque sortie pour donner secours aux restes de cette faction vaincuë. En effet lors que les Caluinistes eurent appris la deffaite de leurs compagnons, ils ne manquerent pas de prendre les armes sans estre assistez par les Lutheriens qui n'estoient point touchez de leur mal-heur, parce qu'ils les hayssoient dauantage qu'ils ne hayssoient mesmes les Catholiques. Ils s'armerent donc, & vindrent droit au pont pour secourir leurs amis qui estoient en peine. Mais quand ils virent qu'il estoit rompu & que les portes d'Anuers estoient fermées, ils commencerent en furie à crier aux armes. Ils s'assemblerent en moins de quatre heures plus de quatorze mille hommes, sans auoir de Chef asseuré, ne sçachans s'ils deuoient rompre les portes pour sortir, ou s'ils déchargeroient leur colere sur ceux qui les tenoient enfermez. On dit que la femme de Toulouze qu'on auoit laissée dans Anuers, contribua beaucoup à ce desordre,

MARGVERITE DE PARME. 1567.

MARGVERITE DE PARME. 1567.

car aussi-tost qu'elle eut entendu la deffaite de cette armée, & le peril où estoit son mary, dont elle ne sçauoit pas encore la mort, elle courut par la Ville comme vne femme desesperée, & par ses prieres ou par ses cris, elle excita les Heretiques à le vanger ou à le secourir. Le Prince d'Orange alla au deuant de ces furieux auec le Comte d'Hochstrat, s'imaginant que par sa presence seule & par l'authorité qu'il auoit dans Anuers, il appaiseroit facilement cette multitude esmuë. Il auoit desia commencé à leur dire qu'il auoit fait rompre le pont, de peur que l'armée victorieuse ne se iettast dans la Ville, & qu'elle n'y apportast de nouueaux troubles, mais les murmures, & les maledictions de ce peuple l'empescherent de continuer; & par les iniures qu'il receut de cette multitude qui l'appella traistre en sa presence, il esprouua que la Maiesté sans la force n'est pas beaucoup asseurée contre vne multitude en furie. Il y eut mesme vn Caluiniste de la lie des Heretiques, qui eut la hardiesse de luy presenter le pistollet; tant les plus lasches sont hardis quand ils se voyent soustenus. Le Prince d'Orange estima donc qu'il estoit à propos de se retirer, aussi bien le nombre & la furie des Heretiques s'augmentoit. Tellement que s'estans rendus maistres du pont, ils y firent conduire quelques pieces de canon, & crierent audacieusement & en insensez qu'il falloit attaquer le Palais, changer les Magistrats, & chasser de la Ville le Clergé, & tous les Ordres de Religieux. Cependant le Prince d'Orange instruit par son propre peril, distribua six Compagnies de la garnison de la Ville à l'entour de la place, & de l'Hostel de la Monnoye; & menant auec luy vn grand nombre de Lutheriens, il se ioignit aux Catholiques, dont il n'y en auoit pas moins de huict mille qui auoient desia pris les armes. Ainsi les Catholiques meslez auec les Lutheriens s'en vont au Palais enseignes déployées, & se iettent dedans pour le deffendre, si les Caluinistes tentent quelque chose & veulent faire quelque effort. En effet les Caluinistes estoient desia en presence & rangez en bataille; ils auoient desia pointé leur Canon & ne sembloient plus rien attendre que le signal du combat, lors que le Prince d'Orange les vint trouuer accompagné de tout le Conseil, &

d'vne troupe des meilleurs soldats. Il les aduertit comme en commandant de quitter les armes, & que s'ils pretendoient quelque chose, ils l'obtiendroient plus facilement sans exciter des tumultes. Que s'ils faisoient le contraire il leur iuroit d'estre eternellement leur ennemy. A ce discours les Caluinistes s'humilierent, comme s'ils eussent voulu rendre ce respect à la presence du Prince d'Orange, bien qu'en effet ils se connussent moins forts que les Catholiques & les Lutheriens; à qui se ioignoient de tous costez les Marchands Espagnols & Italiens auec vn grand nombre de gens armez; craignant d'estre le butin des Heretiques qui auoient peut-estre commencé ce tumulte pour piller, ou qui au moins l'auroient finy par le pillage de leurs maisons. Les paroles ayant donc esté données de part & d'autre, & les Caluinistes estant demeurez d'accord de quelques conditions que l'on confirma par serment, veritablement on quitta les armes, mais les Caluinistes & les Lutheriens vnis ensemble, les reprirent bien-tost apres, quand ils eurent appris l'extremité où Valenciennes estoit reduite par vn siege de plusieurs mois. Voicy comment les choses se passoient.

MARGVERITE DE PARME. 1567.

Entre les Villes qui conseruoient encore quelque esprit de desobeïssance & de rebellion aprés le pillage des Eglises, Valenciennes tenoit sans doute le premier rang, comme estant tousiours excitée par les factions des Heretiques, & ne pouuant non plus que les autres Villes de Haynaut endurer vn Maistre, suiuant l'ancien & orgueilleux prouerbe de cette Prouince, qui *se vante de n'estre sujette qu'à Dieu & au Soleil.* Le voisinage de la France faisoit vne partie de cette superbe liberté, & estoit cause que le peuple de Valenciennes estoit gouuerné auec plus de douceur, mais aussi auec plus de circonspection. De là procedoit l'inquietude de Marguerite qui apprehendoit que cette frontiere de la Flandre ne semblast fauorable aux François, s'ils vouloient faire quelque entreprise. Elle sçauoit mesme qu'vn certain la Grange de Narbonne Ministre de l'Euangile de Caluain, & Professeur en eloquence, troubloit toutes choses dans la Ville, & auoit desia procuré vne communication plus estroitte entre les François & les habitans de Valenciennes. C'est pourquoy cette Princesse qui en auoit plu-

MARGVERITE DE PARME. 1567.

sieurs fois auerty le Magistrat, se voyant assez forte pour vser de son pouuoir, luy commanda par ses lettres de receuoir dans la Ville la garnison qui deuoit y estre menée par Philippes Norcherme de sainte Aldegonde, Gouuerneur du Haynaut en la place du Marquis de Bergues qu'elle auoit enuoyé en Espagne; & luy manda qu'elle n'auoit point d'autre intention que de conseruer l'authorité du Magistrat, le repos & la tranquilité du peuple. Comme Norcherme approchoit de la Ville, le Magistrat enuoya des Deputez au deuant de luy, qui l'asseurerent qu'ils auoient esté iusques-là fideles au Roy & à la Gouuernante, & qu'ils demeureroient à l'auenir dans la mesme fidelité. Ils luy demanderent tout ensemble combien il amenoit de soldats, & qu'il se contentast d'en faire entrer vn petit nombre : mais le lendemain matin à l'heure qu'ils auoient promis de receuoir cette garnison, d'autres Deputez le vindrent trouuer, & luy dirent que les Heretiques qui auoient couru toute nuit dans la Ville, auoient changé la volonté du peuple, qui auoit resolu de ne point receuoir de garnison, & d'en escrire les raisons à la Gouuernante. Norcherme offensé de cette iniurieuse legereté se retira en menaçant, mais il emmena auec luy les Deputez; & toutesfois comme il les auoit retenus contre le droit des gens, il les renuoya quatre iours apres par le commandement de Marguerite. Ceux de Valenciennes disoient pour s'excuser de n'auoir point voulu receuoir cette garnison, qu'ils craignoient d'en estre mal traitez à cause de la diuersité des Religions; & qu'ils estimoient qu'elle auoit esté ordonnée au desceu du Prince d'Orange, & des Comtes d'Egmont, d'Horn & d'Hochstrat; qu'au reste ils estoient touts prests d'obeïr, pourueu qu'ils eussent pour asseurance la parole de ces quatre Seigneurs. Cette responce fascha le Comte d'Egmont, qui des quatre estoit seul present au Conseil, lors qu'on y fit la lecture de ces lettres. Il protesta qu'on luy faisoit vn outrage aussi bien qu'aux autres qui estoient nommez; mais cette responce sembla iniurieuse principalement à la Gouuernante qui trouua mauuais qu'on preferast l'authorité de ces personnes à ses commandemens & à ses ordres. C'est pourquoy comme elle en estoit extraordinairement offensée, elle se resolut de se vanger par les ar-

mes de la rebellion de Valenciennes sans attendre dauantage ce que le Roy en ordonneroit, & conclut auec Norcherme & Cressonnier excellent Ingenieur, d'assieger promptement cette Ville. Ainsi apres auoir ordonné toutes les choses necessaires pour vn siege, elle mit entre les mains de Norcherme vne lettre escrite en colere, & portant en peu de paroles vn commandement absolu, pour la faire tenir au Magistrat auant que d'inuestir la Ville. Il estoit commandé par ces lettres au nom du Roy aux habitans de Valenciennes de receuoir quatre compagnies de Caualerie, & autant de gens de pied, & d'obeïr à Norcherme Gouuerneur de la Prouince; qu'autrement ils seroient reputez ennemis du Roy & de la Patrie. Mais cette menace n'empescha pas les habitans de refuser cette Garnison. De sorte que la Gouuernante les declara criminels par vn Edit, confisqua leurs biens, & en fit sçauoir les raisons aux Prouinces. Elle leur escriuit *qu'elle auoit souuent auerty ceux de Valenciennes, de ne pas souffrir que les Heretiques, contre ce qui auoit esté accordé auec la Noblesse confederée, fissent leurs presches dans la Ville, & dans les Eglises des Catholiques; & de ne pas entretenir chez eux les auteurs des seditions, & principalement la Grange & ses compagnons, qui auoient esté condamnez à Tournay cinq années auparauant; Que s'ils n'estoient pas assez forts pour executer ce commandement ils receussent chez eux la garnison que Norcherme y conduisoit; Qu'ayant refusé l'vn & l'autre, elle les auoit au nom du Roy declarez rebelles & criminels, & qu'elle auoit mis le siege deuant leur Ville pour vaincre leur opiniastreté; Qu'elle auoit fait vn Edit par lequel elle deffendoit aux peuples de secourir les habitans de Valenciennes de Conseil, d'armes, d'argent, & de toute autre chose; d'aller sur leurs terres auec des armes, & d'y faire des assemblées sur peine d'estre declarez rebelles, & ennemis du Roy & de la patrie.* Cette nouuelle estonna toute la faction des Gueux, & par ce que le premier succez importoit beaucoup à l'establissement de leurs desseins, on enuoya en mesme temps des consistoires de plusieurs Villes, beaucoup de lettres à ceux de Valenciennes, par lesquelles on les aduertissoit de tenir ferme, de ne perdre point courage, qu'il viendroit bien-tost du secours aux assiegez, & que cette poignée d'assiegeans seroit bien-

MARGVERITÉ DE PARME. 1567.

MARGVERITE DE PARME. 1567.

tost diuertie pour esteindre l'embrasement qu'on se preparoit d'allumer ailleurs.

En effet on ne faisoit pas de vaines menaces; car quelques iours apres quatre mille Gueux parurent en armes aux enuirons de Tournay sous la conduite de Iean Sereau. Ils auoient dessein de surprendre l'Isle qui est la capitale de la Flandre Gallicane, & esperoient de l'emporter par l'intelligence qu'ils auoient auec quelques Marchands Heretiques des plus riches de la Ville. On auoit resolu d'y proceder de cette sorte, qu'en vn certain iour que Maximilian Rassinghen qui en estoit Gouuerneur seroit absent, les Caluinistes sortiroient en plus grand nombre que de coustume pour aller au presche qui se faisoit à la campagne; qu'au retour ces soldats de Tournay dont i'ay parlé se mesleroient auec eux, & que les Marchands donneroient ordre que les habitans de l'Isle ne leur fermassent pas les portes quand ils seroient prests de rentrer. Cependant pour arrester hors de la Ville Rassinghen, on auoit fait sortir d'Armentieres quelques compagnies qui faisoient le degast aux enuirons de l'Isle. La Gouuernante ayant esté auertie de toutes les trames qui se faisoient, manda à Norcherme qu'il preuinst le dessein des ennemis auec vne partie des troupes qu'il auoit proche de Valenciennes, & qu'il en communiquast auparauant auec Rassinghen. Mais Rassinghen auoit desia ouy parler des soldats sortis d'Armentieres, tellement que sans tarder dauantage il prit cinq cens cinquante hommes de pied, & cinquante arquebusiers à cheual tous d'élite, & donna combat aupres du Village de Vvaterloo. Ceux d'Armentieres estoient vn peu plus de trois cens la pluspart ieunes soldats, conduits tout de mesme par vn nouueau Capitaine nommé Corneille Docteur Caluiniste, qui de Serrurier estant deuenu prescheur, & de prescheur soldat, ne sçauoit pas mieux manier les armes que l'Euangile. Car ayant pris l'espouuante dés le premier choc, il abandonna le combat, & prit honteusement la fuite. Deux cens trente de ses soldats furent tuez sur la place: On les desarma aussi-tost; & cette victoire ne cousta pas à Rassinghen vne goutte du sang des siens. Enfin il rentra dans l'Isle auec ses soldats chargez de butin, & apporta plus de crainte à la Ville par cette deffaite inopinée, qu'il ne s'aquit de gloire de la

de la déroute d'vn lasche ennemy. Ainsi les desseins des Heretiques furent dissipez, & apres que l'armée des Gueux qui estoit aux enuirons de Tournay, eut receu la nouuelle de la défaite de ceux d'Armentieres, elle se retira de la veuë de l'Isle, & prit sa marche vers Lanoy. Tandis que Sereau qui estoit chef de cette armée, s'efforçoit vainement d'assieger cette ville qui luy ferma ses portes, & qui estoit bien fortifiée, il donna à Norcherme le temps de le suiure & de l'atteindre. Mais deuāt que Norcherme fust arriué, Rassinghen ayant appris de quelques prisonniers d'Armētieres que les Gueux de Tournay approchoient auec tout ce qu'ils auoient pû ramasser d'hommes dans le pays, il se resolut aussi-tost d'attaquer les ennemis, sans sçauoir que Norcherme fust party auec le mesme dessein du camp de Valenciennes. Quelques Caualiers que Rassinghen auoit enuoyez, comme on a de coustume, pour recognoistre les chemins & les forces de l'ennemy, rencontrerent presque vn mesme nombre de ceux que Norcherme auoit enuoyez pour le mesme sujet; & comme la nuit & la deffiance troublent les yeux & l'esprit, les vns & les autres s'imaginerent auoir rencontré des coureurs de l'ennemy; & apres auoir tiré le pistolet, dont quelques-vns furent blessez, ils se retirerent ayant également receu & donné de l'espouuante. Pendant que cette rencontre tient en suspens Rassinghen, Norcherme est auerty d'ailleurs que l'ennemy estoit vers Lanoy. Il y alla sans differer; & comme il estoit prest de mettre son armée en bataille, il prit garde que les Gueux qui n'auoient pas assez de force pour combatre en pleine campagne, se retiroient peu à peu en des lieux estroits, difficiles à attaquer, & assez proches d'vne forest. De sorte qu'il enuoya en cet endroit trois compagnies d'Arquebusiers meslez de quelques piquiers, pour les suiure luy-mesme auec sa Caualerie. Les Gueux soustindrent au commencement auec beaucoup de courage & de force, ils tirerent d'abord quelques petites pieces de canon qu'ils auoient mises au passage; & bien qu'on eust desia tué vne partie de leurs gens, neantmoins comme ils succedoient promptement les vns aux autres, & que le lieu estoit estroit, ils empeschoient facilement que Norcherme ne passast. Mais le passage ayant esté forcé & ouuert à coups de piques, la Caualerie y entra pesle-

MARGVERITE DE PARME. 1567.

Margverite de Parme. 1567.

mesle auec les gens de pied; les Gueux commencerent à se retirer, le desordre se met entr'eux, ils s'enfuyent confusément; plusieurs furent tuez dans la fuite, où il y a ordinairement plus de peril que dans le combat; & peu d'vn si grand nombre se sauuerent auec Sereau leur chef par les diuerses routes du bois. Norcherme ne perdit que six des siens, il prit dans ce combat neuf drapeaux des ennemis, vingt pieces de campagne, & deux tonneaux de poudre. Mais il voulut entierement se seruir de l'occasion. Il fit donc approcher de Tournay son armée glorieuse de ce succés, & animée d'elle-mesme à la victoire. Il enuoya vn trompette pour commander aux habitans de la part de la Gouuernante, de receuoir promptement vne garnison, & leur dire que s'ils la refusent, ou qu'ils different de la receuoir, il se seruira contr'eux d'vne armée victorieuse. Les habitans de Tournay qui auoiẽt appris la deffaite des leurs par les fuyars, s'estonnans de la sommation impreueuë de Norcherme, & d'ailleurs le vainqueur qui estoit alors à leurs portes, & l'effroy qui s'estoit emparé de leurs ames, leur ostant le temps & le moyen de deliberer, se rendirent promptement à sa discretion & à sa clemence. Quand il fut dans la ville, où il entra comme en triomphe, il songea aussi-tost à desarmer le peuple, & enuoya par toutes les maisons de la ville, comme il fit depuis par tout le pays de Tournay, pour en oster toutes les armes qu'il fit porter dans la Citadelle. En suitte il fit mettre en prison les auteurs de la reuolte, il restablit l'Euesque & le Clergé; & enfin apres auoir entierement dissipé les consistoires & toutes ces sortes d'assemblées, qui sont ordinairement les boutiques où se forment les seditions, il estouffa dans cette ville toute la vigueur de la faction Heretique. Quelque temps apres il receut commandement de Marguerite de prendre le gouuernement de Tournay en la place de Montigny qui estoit alors en Espagne, & de laisser dans la ville Iean de Croy Comte de Reux, & huict Compagnies de gens de guerre, outre quatre cens cinquante hommes pour la garnison de la Citadelle. Apres cette expedition il retourna au camp de Valenciennes pour commencer le siege de cette place, si la Gouuernante luy en donnoit les ordres. Mais comme elle en vouloit écrire au Roy, & sçauoir son sentimẽt, elle luy manda auec la nouuelle de cette

victoire, la resolution qu'elle auoit prise de faire assieger Valenciennes, parce que ceux de dedans ioignant l'obstination au crime auoient mesme la hardiesse de faire des sorties, & de prouoquer quelquefois au combat les troupes du Roy, comme par vne espece de mépris. Bien que le Roy ne desapprouuast pas ce siege, il tesmoigna toutefois quil eust esté bien aise qu'on ne l'eust point commencé; que puis qu'on en estoit venu iusques-là, il importoit à sa gloire & à sa reputation de continuer; que neantmoins il estoit de sa clemence, & de l'amour qu'il auoit pour ses sujets, de ne point battre cette Ville auec le canon, & de ne la point prendre de force ny par assaut, de peur que la fureur des soldats animez au carnage, n'enseuelit sous les mesmes ruines les innocens & les coupables; que la Gouuernante tentast toutes sortes de voyes pour obliger les assiegez de se rendre sans respandre de sang, parce que cela ne sembloit pas difficile apres l'exemple de Tournay; que si l'on ne pouuoit vaincre l'obstination des rebelles que par la force & par les armes, il ne vouloit pas qu'on donnast l'assaut sans sçauoir auparauant sa volonté, & qu'il n'eust fait venir deux Regimens d'Allemagne. Mais le Roy donnoit en vain ces auis, puis que l'obstination des assiegez s'augmentoit de iour en iour. C'est pourquoy la Gouuernante donna ordre à Norcherme de presser la Ville de plus prés, de luy fermer plus estroitement tous les chemins des viures, & de tout autre commerce, de faire voir son canon & son armée comme preste à forcer la ville, & cependant de gagner le temps en espouuentant & en fatiguant l'ennemy iusqu'à l'arriuée des Regimens qu'on faisoit venir d'Allemagne sous la conduite des Colonels Oberstein & Scouembourg. *Elle escriuit en mesme temps au Roy que la clemence estoit inutile, qu'elle estoit d'auis & le conseil auec elle de forcer la place, parce que n'estant pas en estat d'estre secouruë, elle se pouuoit prendre en moins de huict iours au iugement de Norcherme; qu'il estoit à craindre que le retardement ne donnast loisir aux Gueux qui faisoient du bruit par toute la Flandre, & aux François des frontieres, de leuer vne armée pour la secourir.* Toutesfois ces lettres ne firent point changer de dessein au Roy, qui fit promptement response contre sa coustume, & auertit la Gouuernante, *Que l'on differast encore,*

MARGVERITE DE PARME. 1567.

MARGVERITE DE PARME. 1567. *& que l'on continuast d'attaquer cette Ville par la crainte plustost que par la force ; que peut-estre elle se rendroit quand elle se verroit abbatuë par les trauaux & par les fatigues d'vn siege ; que s'il y auoit apparence qu'on n'en pût venir à bout autrement que par les armes, en quoy on se deuoit rapporter au iugement de ceux qui estoient sur les lieux, il falloit tenir cet ordre au siege de la Ville. Premierement qu'on se contentast de faire les tranchées, & de mettre le canon en batterie, comme pour menacer les assiegez de ruiner la ville ; que cependant on leur laissast le temps de se repentir & de se reconnoistre : que si apres cela ils ne vouloient point se rendre, qu'on ne feignit point de battre, & de faire en cette occasion tout ce qui est du deuoir des gens de guerre ; toutesfois que non seulement on se gardast de tuer les enfans, les vieillars & les femmes, mais qu'on ne tuast pas mesme vn habitant, si ce n'est qu'en resistant il se declarast ennemy.* Bien que la Gouuernante fust touchée de cette response, & qu'elle reconnust qu'elle estoit plus conuenable à la clemence du Roy qu'à la conjoncture du temps, parce qu'en cette occurrence mesme, vne troupe de sacrileges estant sortie de Valenciennes auoit bruslé quelques Monasteres & apporté leur butin dans la Ville ; Neantmoins pour satisfaire à la bonté du Roy & à la sienne, elle tenta toutes choses pour obliger les rebelles de se recõnoistre. Elle auoit oüy dire que ceux de Valenciennes portoient vne haine mortelle à Norcherme ; c'est pourquoy elle iugea à propos de leur enuoyer le Comte d'Egmõt & le Duc d'Arschot, pour essayer par leur autorité à leur faire prendre de meilleures resolutions. Ces deux Seigneurs firent venir les Deputez de Valenciennes pour parlementer auec eux ; *Ils les exhorterent humainement de changer de dessein & de quitter leur opiniastreté, qui ne pouuoit les deffendre contre le canon, si l'on commande de battre leurs murailles. Ils leur remonstrerent que leur Ville n'auoit pas subsisté iusques-là par leur courage, mais par la clemence du Roy & par la bonté de la Gouuernante ; qu'ils auoient assez long-temps esprouué qu'ils attendent en vain l'assistance des Estrangers ; que les François n'entreprendroient rien, & que quand ils entreprendroient quelque chose, le secours de ces anciens ennemis des Flamans ne leur seroit ny honorable ny salutaire ; que les Consistoires d'Anuers diuisez,*

en factions, n'auoient rien fait encore pour eux; que ceux de Tournay auoient pris les armes, mais qu'ils auoient esté deffaits en mesme temps; que ceux de Bolleduc auoient assez d'affaires chez eux; qu'ils auoient mis en Toulouse toute leur esperance, mais qu'il estoit mort, & que son armée auoit esté deffaite par Beauuoir à la veuë d'Anuers; quel liberateur ils esperoient, & d'où ils attendoient qu'il viendroit? qu'ils deuoient se rachepter de leur rebellion par leur repentir, & destourner la colere du Prince & la ruine de leur Patrie, tandis qu'ils le pouuoient encore par la sousmission & par l'obeissance. Apres qu'ils eurent dit toutes ces choses, ils leur firent la lecture des conditions qu'ils auoient de la Gouuernante. Elles portoient, Que les habitãs de Valenciennes se rendent, & qu'ils reçoiuent vne garnison; Que la Ville estant renduë & la garnison entrée, il sera permis à ceux qui voudrõt obeïr au Roy d'y demeurer impunément, & que les autres s'en retirent aussi-tost apres la reddition auec tout ce qu'ils pourroient emporter. Les Deputez rapporterent ce qui leur auoit esté dit, au Conseil & au peuple de Valenciennes, qui estoit preuenu & confirmé dans son obstination par l'instigation des seditieux, & principalement par les discours de la Grange, homme eloquent à la ruine du public. Le bruit que les Heretiques faisoient courir de la victoire de Toulouse & de la défaite de Beauuoir, ou pour empescher que le peuple ne crût le contraire, ou pour le tenir en doute tandis que les Deputez deliberoient sur la reddition de la Ville, contribua beaucoup à son audace & à son opiniastreté. Ainsi les Deputez n'ayant pû rien faire reuindrent trouuer le Duc d'Arschot & le Comte d'Egmont; mais parce qu'ils n'apportoient point de nouuelles qui tendissent à la paix, ces deux Seigneurs irritez que ceux de Valenciennes fissent si peu d'estat de leur autorité, renuoyerent leurs Deputez auec menaces. Mais le Comte d'Egmont se laissant emporter aux mouuemens de son courage, & se tenant offensé de l'opiniastreté des assiegez, alla reconnoistre la ville le mesme iour & la nuict suiuãte auec Cressonnier, & s'estant auancé iusques dans les fossez il assura la Gouuernante qu'on pouuoit prendre Valenciennes en peu de temps. Cette Princesse qui voyoit biẽ qu'on auoit satisfait au Roy, & par les auis & par la crainte qu'on

MARGVERITE DE PARME. 1567.

Margverite de Parme. 1567.

auoit donnez aux rebelles, & qui d'ailleurs auoit eu nouuelle que les troupes d'Allemagne s'approchoient, touchée principalement d'auoir oüy dire que les assiegez auoient fait de nuit vne sortie, & qu'ils s'estoient venus moquer des assiegeans iusques dans leur camp, commanda à Norcherme de presser ce siege, & de battre promptement la Ville solon les ordres & les commandemens du Roy. L'assiete de Valenciennes n'est pas moins forte qu'elle est agreable, vne partie de cette Ville est sur vn haut, & le reste s'estend dans vne pleine. Ses murailles, ses tours, ses fossez, le fleuue de Lescaut qui la trauerse, & la riuiere de Ronelle qui l'enuironne, la rendent presque inaccessible à toutes les forces de l'Europe. Mais Norcherme qui n'ignoroit pas qu'il auoit affaire auec vn ennemy peu sçauant dans le mestier de la guerre, & que cette Ville ressembloit à vn corps robuste, animé par vn esprit foible, ayant pris garde que le fossé estoit fort estroit en quelques endroits, & presque remply par la negligence des assiegez, commença à battre la Ville comme asseuré de la prendre. Ainsi apres auoir fait reuenir les troupes qu'il auoit respanduës de tous costez sur les passages sous la conduite de Gaspart Roblez de Billy, pour couper le chemin des viures, & empescher les conuois, il se rendit maistre durant la nuict des Faux-bourgs de la porte de Mons; & tandis qu'auec quelques compagnies de soldats du Haynaut qui tiroient sans cesse, il mettoit l'ennemy en desordre, & l'obligeoit de se retirer des murailles, Cressonnier par vne diligence merueilleuse fit conduire les tranchées iusqu'aux murs de la Ville, & sans perdre beaucoup des siens, il mit les assiegeans à couuert, à la veuë des ennemis. De sorte que les quartiers ayant esté distribuez entre Maximilian Comte de Bossu, Charles Mansfeld fils d'Ernest, & Gilles Seigneur d'Hierge, on commença à battre la Ville, premierement de dix pieces de canon, & puis de vingt, outre les petites pieces; mais elle fut battuë si vigoureusement, & auec tant d'effet, qu'en moins de quatre heures sa meilleure fortification fut ruinée. Les habitans estonnez de ce commencement, enuoyerent deux trompettes pour prier Norcherme de vouloir entendre les Deputez de Valenciennes sur la reddition de leur Ville. Il

leur donna la permission de venir, mais il ne voulut point que l'on cessast de tirer. Ce qui obligea les Deputez de faire diligence: on en vit donc arriuer vingt sur le soir qui offrirent de rendre la Ville aux mesmes conditions que le Duc d'Arschot & le Comte d'Egmont auoient proposées quelques iours auparauant. Mais Norcherme se mocquant d'eux, *Quoy*, dit-il, *vous croyez que vostre condition soit la mesme qu'elle estoit il y a trois iours? Vous vous auisez trop tard, Messieurs de Valenciennes, & pour moy ie ne fais point de conditions auec vn ennemy que ie tiens desia vaincu.* Ainsi il continua toute la nuict la batterie, sans donner aucun loisir de reparer les murs où le canon auoit fait de si grandes bréches, que le fossé remply des ruines presentoit desia au soldat vn passage ouuert iusques dans la ville. A peine le iour estoit-il venu, qu'on vit paroistre vne autrefois les Deputez de Valenciennes, qui se rendirent auec la ville à la clemence & à la discretion de la Gouuernante. Norcherme fit aussi-tost sonner la retraite, retint par son autorité les soldats qui sautoient desia sur les murs & qui couroient au pillage, & les fit souuenir de la moderatiõ que la Gouuernante leur auoit commandé de la part du Roy. Cette attaque dura trente-six heures sans discontinuer la batterie, & l'on dit qu'on y tira trois mille coups de canõ, auec plus de perte des murailles que des hommes. Le mesme iour qui estoit le Dimanche des Rameaux Norcherme entra dans la ville auec treize Compagnies de gens de pied; les femmes & les enfans vindrent au deuant de luy auec des rameaux en la main, & implorans d'vne voix triste & lamentable la misericorde du vainqueur, il les fit humainement retirer, & monta dans le Palais sans que personne fust tué, & qu'il y eust aucune maison pillée, quoy que la ville meritast bien le pillage, & que les soldats y fussent attirez par les richesses des habitans. Premierement il desarma le peuple selon les ordres qu'il en auoit, il osta à la ville quatre-vingts pieces de canon qui s'y trouuerent, & tout le reste de l'équipage & des munitions de guerre. Enfin il fit rechercher les auteurs de la rebellion, & les Ministres des Heretiques; trente-six des principaux rebelles furent arrestez prisonniers, mais on ne pût prendre aucun des Ministres, parce qu'ils sortirent secrettement de la ville, bien que les portes eussent esté

MARGVERITE DE PARME. 1567. aussi-tost fermées, & qu'on y eust mis des gardes à l'heure mesme. Toutefois comme ils pensoient se sauuer par la fuite, ils furent arrestez aupres du bourg de sainct Amand, & apres auoir esté retenus long-temps prisonniers, quelques-vns des habitans rebelles eurent la teste tranchée, & ces prescheurs d'heresies furent pendus auec quelque nombre de soldats. Tous les Magistrats & les Officiers de la Ville furent changez, & pour punition on osta à Valenciennes ses priuileges & ses immunitez, iusqu'à ce qu'il pleust au Roy de luy en accorder de nouueau la iouïssance. La Gouuernante luy escriuit ce succez, luy remarqua les noms des Capitaines & des Soldats qui s'estoient signalez dans ce siege, & le pria de luy permettre que des biens des coupables qui auoient esté confisquez, elle recompensast la fidelité & le courage de ceux qui l'auoient si bien seruy, afin que le soldat receust en mesme temps le fruict de sa victoire & de son obeïssance, & que les autres apprissent par mesme moyen à s'acquitter de leur deuoir auec plus d'ardeur & de promptitude. Ainsi les choses ayant esté accommodées dans Valenciennes, & les Eglises restablies auec le seruice Diuin, on fit venir du pays d'Artois l'Euesque d'Arras, & l'on mit dans la ville huict Compagnies en garnison afin de contenir le peuple par la Religion & par la crainte. On ne sçauroit dire combien ce siege acquit de gloire à Norcherme, ny le changement que la prise de cette ville apporta parmy les rebelles & les Heretiques; il fut si grand & si merueilleux, qu'on disoit qu'on auoit trouué dans Valenciennes seule les clefs de toutes les autres villes.

Cependant la Gouuernante ayãt esté auertie par de nouuelles lettres, que tãdis que le Roy se preparoit pour son voyage, on enuoyoit deuant luy Ferdinand Duc d'Albe, elle iugea à propos, puisque les affaires auoient vn si bon succez dans la Flandre, d'executer promptement ce qu'elle auoit resolu il y auoit long-tẽps, qui estoit de faire iurer les Magistrats & tous les autres Ministres, *Qu'ils seruiroient fidelemẽt le Roy contre ceux qui seroiẽt declarez criminels de leze Majesté, sans exceptiõ de personne.* Elle exigeoit ce sermẽt, non pas pour sçauoir les sentimens de quelques-vns dont elle n'estoit que trop asseurée, non pas qu'elle ignorast qu'il n'y a point de liens capables

bles de retenir la perfidie, mais pour les priuer de leurs charges auec moins de haine s'ils refusoient de iurer, ou pour les punir s'ils manquoient à leur foy, & que de toutes façons elle rendit au Roy la Flandre paisible. Elle commença cette entreprise au commencement de cette année, & apres l'auoir communiquée au Conseil, elle adjousta qu'elle seroit bien-aise que les plus grands Seigneurs fissent les premiers le serment, parce qu'ils seroient sans doute suiuis des autres. Pierre Ernest Comte de Mansfeld approuua le premier cette resolution, & promit le premier de iurer. Le Duc d'Arschot & les Comtes d'Egmōt, de Megues & de Barlemont le suiuirent, & ce qu'ils promirent alors ils le confirmerent en suite par leur serment. Mais Henry de Brederode qui estoit dans le seruice du Roy, & qui commandoit vne des quatorze compagnies de la Caualerie de Flandre, ayant esté par ces considerations exhorté par la Gouuernante de faire le serment de fidelité, apres auoir long-temps reculé & s'estre plaint que ce commandement qu'on luy faisoit estoit vn commandement injurieux, abandonna sa charge & refusa de faire le serment. Les Comtes d'Hochstrat & d'Horn refuserent aussi de iurer, mais auec plus de ciuilité ; & disoient qu'ils estoiēt assez obligez par le serment qu'ils auoient fait les années precedētes. Le Comte d'Hochstrat estoit Gouuerneur d'Anuers en la place du Prince d'Orange qui faisoit son sejour en Hollande: & bien que le Comte residast à Anuers il ne laissoit pas d'estre Gouuerneur de Malines. De sorte que Marguerite qui obseruoit ses actions, & qui s'en défioit il y auoit long-temps, donna le gouuernement de Malines au Baron de Semier, également recommendable par sa Religion & par sa fidelité ; & manda au Comte d'Hochstrat qu'elle auoit pourueu au gouuernement de Malines que les Gueux auoient eu dessein de surprendre, & qui par consequent auoit besoin de la presence d'vn Gouuerneur. Le Comte qui feignoit de ne pas sçauoir l'indignatiō de la Gouuernante, de peur qu'en mesme temps il ne semblast confesser sa faute, luy fit de grands remercimens par ses lettres de l'auoir deschargé d'vn si grand faix dans l'estat où se trouuoient les affaires, & luy escriuit qu'il attendoit les ordres de son Altesse pour sçauoir s'il deuoit aller luy-mesme à Malines se déposer de son Gouuer-

MARGVERITE DE PARME. 1567.

MARGVERITE DE PARME. 1567.

nement, ou s'il en deuoit seulement escrire aux habitans. Il manda mesme qu'il reputeroit à bien-fait si elle trouuoit bon de substituer vn autre Gouuerneur que luy dans Anuers en la place du Prince d'Orange. Mais il ne dissimula rien dans les lettres qu'il escriuit au Comte de Mansfeld; car apres que la Gouuernante luy eust fait sçauoir qu'elle trouuoit à propos qu'il escriuit à ceux de Malines, pour les aduertir qu'il auoit donné la démission de son Gouuernement, & que Mansfeld l'eust conjuré par leurs alliances, comme ayant espousé les deux sœurs, Eleonor & Marie de Montmorancy, de satisfaire à l'indignation de la Gouuernante, il luy respondit aigrement qu'il remercioit *vn si bon parent, qui auec les grandes affaires dont il deschargeoit si glorieusemẽt la Gouuernante, ne laissoit pas de songer à son parent & de luy donner des conseils; que neantmoins il n'auoit pas besoin de ses auis, & qu'il sçauoit bien ce qu'il deuoit faire; que cependant il se réjouissoit des occupations du Comte de Mansfeld, qui alloient s'augmenter plus qu'il ne voudroit par l'arriuée de tãt de petits chiẽs qui venoient d'Espagne & d'Italie.* On traita vn peu plus tard & plus difficilement auec le Prince d'Orange; Car ayant refusé de prester le serment, il escriuit entr'autres choses à la Gouuernante qu'elle donnast vn Gouuerneur aux Hollandois, aux Zelandois & aux Bourguignons, puis qu'il reconnoissoit bien que c'estoit la volonté du Roy qu'il abandonnast le gouuernement de ces Prouinces. Cela mit en peine Marguerite, parce que n'ayant pas assez de force pour le dompter, elle ne vouloit pas l'auoir pour ennemy declaré. Elle enuoya donc à Anuers Iean Baptiste Berti son Secretaire. Il trouua le Prince d'Orange qui viuoit en hõme priué; & apres luy auoir presenté des lettres de creance de la Gouuernante, il luy remonstra par beaucoup de raisons, que le dessein qu'il auoit de quitter ses Gouuernemens n'estoit approuué ny par la Gouuernante ny par aucun des grands Seigneurs, non seulement parce qu'il estoit prejudiciable aux Prouinces, & honteux au Prince d'Orange mesme; mais parce que les Gouuernemens ayans esté donnez par le Roy, ny la Gouuernante ne les pouuoit oster de son autorité, ny ceux qui les auoient ne s'en pouuoient deffaire que du consentement du Roy; que partant il deuoit reprendre le soin des affaires publi-

ques, & songer que ce n'estoit pas sans raison que le Roy demandoit dans ce trouble des Prouinces, que les Gouuerneurs monstrassent l'affection qu'ils auoient pour son seruice en renouuellant leur serment. Le Prince d'Orange respondit à cela en presence du Comte d'Hochstrat, qui estoit d'auanture suruenu, qu'il auoit refusé de prester le serment par de bonnes raisons qu'il n'auoit encores descouuertes à personne, Premierement parce qu'on ne l'auoit iamais demandé aux precedens gouuerneurs; qu'ayant presté au Roy le serment il y auoit long-temps comme les autres grands Seigneurs, on pourroit croire qu'il y auroit contreuenu s'il estoit obligé de le renouueller; qu'outre cela ayant iuré de conseruer & de deffendre les priuileges des Prouinces qu'il auoit sous sa charge, il ne pourroit obeïr si on commandoit quelque chose qui y fust contraire, dautant qu'il seroit retenu par le respect de son serment, & toutefois qu'il seroit obligé d'obeïr s'il auoit iuré d'executer tout ce qu'on luy commanderoit de la part du Roy. Il adjoustoit que dans la formule du serment on n'exceptoit pas mesme l'Empereur dont il estoit vassal, & contre qui par consequent il ne prendroit iamais les armes; qu'on n'excepteroit pas ses enfans & ses amis, comme le Duc de Cleues & quantité d'autres à qui il luy seroit impossible de faire la guerre. Il ioignit à ces raisons qu'on faisoit tous les iours contre ceux qui n'estoient pas Catholiques vne infinité d'Edicts dont il ne vouloit pas estre le ministre, ayant horreur de ces supplices ausquels on condemnoit tant de monde à cause de la Religion; que par ce serment il pourroit estre contraint de faire mourir mesme sa femme qui estoit Lutherienne; & qu'enfin il auoit à considerer que celuy qui venoit commander au nom du Roy pouuoit estre de telle condition, qu'il seroit honteux à vne personne de sa naissance de luy obeïr; alors il nomma le Duc d'Albe, & ne parla pas dauantage. En effet on croyoit qu'il estoit indigné de l'arriuée du Duc d'Albe; que les autres raisons n'estoient que des pretextes, & que parce qu'elles estoient foibles il taschoit de les rendre fortes par leur nombre. Et certes le Prince d'Orange n'estoit pas de cette humeur, que sa conscience & la consideration d'vn serment pûssent l'obliger de se retirer de l'administration des Prouinces; mais il iugea qu'il n'y

MARGVERITE DE PARME. 1567.

auoit point de seureté pour luy à se fier à vn Capitaine Espagnol qui estoit naturellement farouche, & qui à cause de leur ancienne émulation luy commanderoit auec plus d'orgueil & d'insolẽce. Et quãd mesme le Duc d'Albe se gouuerneroit ciuilemẽt & auec moderatiõ, le Prince d'Orange n'estoit pas pour souffrir vn homme qui eust voulu faire passer dãs son esprit vn pardõ pour vn office d'amitié. Mais cõme Berti auoit l'esprit excellent, & qu'il estoit instruit par la Gouuernante, il respondit à toutes les raisons du Prince d'Orange, & luy dit qu'il ne falloit point s'estonner si l'on n'auoir pas demandé ce serment aux Gouuerneurs precedens, puis que la necessité des Prouinces n'estoit pas si grãde en leur temps qu'elle auoit esté depuis; Qu'on renouuelloit le serment, non pas comme ayant esté violé, mais pour réueiller les courages, & leur faire prendre vne nouuelle ardeur dans le nouueau peril qui se presentoit; Que le Roy aussi bien que le Prince d'Orange estoit obligé par la foy de conseruer les priuileges des Prouinces, & par consequent que le Roy donneroit ordre qu'on ne commandast rien au contraire; Qu'il ne s'agissoit pas en cette occasion de faire la guerre ou à l'Empereur ou à l'Empire, ou au Duc de Cleues; Que la Gouuernante souffriroit sans difficulté qu'il les exceptast dans son serment; Qu'on ne luy donnoit pas la charge ny de faire executer des Edits, ny d'imposer des peines aux Heretiques, ny moins de faire punir sa femme. C'estoit par ses raisons que Berti taschoit de refuter celles du Prince d'Orange, sans toutesfois faire mention du Duc d'Albe, soit qu'il fut en doute de ce qu'il deuoit respondre, soit que le Prince d'Orange qui interrompit Berti quand il l'entẽdit parler de sa femme, n'attendit pas qu'il touchast ce point. Il dit à Berti qu'il sçauoit pour certain que quãd le Roy seroit en Flandre il ne souffriroit point que ny luy ny quelque personne que ce fust vescussent auec des femmes d'autre Religion que de la sienne, & que pour cela sa resolution estoit de se retirer en Allemagne auec toute sa maison deuant l'arriuée du Roy; de peur qu'alors il ne semblast auoir esté chassé de la Flandre & non pas s'en estre retiré de son mouuement; que neantmoins en quelque lieu qu'il allast il se gouuerneroit tousiours en sujet fidelle à son Roy, & qu'il ne s'épargneroit iamais pour la grandeur & pour la gloire de sa Majesté. Berti

voyant que le Prince d'Orange estoit confirmé dans cette resolution, enfin comme pour luy demander quelque tréve apres auoir refusé la paix, il le pria suiuant l'ordre qu'il en auoit, que deuant son depart il trouuast bon d'en conferer auec le Cõte d'Egmont, & quelqu'autre qu'il voudroit choisir entre les grands Seigneurs de Flandre. Le Prince d'Orange consentit à cette proposition & nomma Villebrot, qui est vn village entre Bruxelles & Anuers, pour le lieu de la conference. Ainsi le Prince d'Orange d'vn costé, & de l'autre les Comtes d'Egmont & de Mãsfeld s'y rẽdirent auec Berti, par le commandement de la Gouuernante; & apres auoir longtemps agité les mesmes choses ils se retirerent sans rien resoudre. On dit que deuant que le Prince d'Orange en partit, il parla en particulier au Comte d'Egmont du peril qui le menaçoit; qu'il le pria de n'attendre pas cette tẽpeste de sang qui venoit du costé d'Espagne tomber sur la teste des plus grãds Seigneurs de Flandre; & que quand le Comte d'Egmont qui se fioit en ses seruices & qui par cette raison n'apprehendoit aucun peril, luy eust respondu au contraire qu'il se promettoit toutes choses de la clemẽce du Roy s'il trouuoit les Prouinces calmes, *Comte d'Egmont*, luy dit le Prince d'Orange, *cette clemence du Roy vous perdra infailliblement, & ie preuoy (Dieu vueille que ce soit à faux) que vous seruirez de planche aux Espagnols pour les faire entrer dans les Pays-bas.* Apres auoir dit ces paroles cõme s'il eust esté asseuré de son presage & qu'il eust crû voir le Comte d'Egmont pour la derniere fois il l'embrassa estroitement, & enfin ils se separerent en versant des larmes de part & d'autre. Le Prince d'Orange escriuit le lendemain à la Gouuernante, *& la pria d'interpreter fauorablement ce qu'il venoit de faire, aussi bien que les trauaux qu'il auoit si souuent soufferts durant la paix & durant la guerre pour la gloire & les interests du Roy, & de croire qu'en quelque endroit que la fortune l'obligeast d'aller il seroit toûjours seruiteur de son Altesse.* Il partit aussi-tost auec sa femme & toute sa maison, excepté Philippe son fils aisné, qu'il laissa à Louuain pour estudier; & au milieu d'vne grãde suite de Noblesse qui l'accõpagnoit par honneur, il s'en alla à Breda, ville qui estoit à luy, où ayant demeuré quelque tẽps il passa dãs le païs de Cleues, & sur la fin du mois d'Auril il se rendit à Dilem-

MARGVERITE DE PARME. 1567.

MARGVERITE DE PARME. 1567.

bourg qui estoit l'ancienne demeure des Princes de la maison de Nassau. Bien que le Comte d'Egmont fust en quelque sorte touché du depart de son amy, toutefois comme s'il eust esté bien-aise de se voir asseuré de tenir le premier rang loin de cet ancien competiteur, il commença plus ardemment que de coustume à rendre ses deuoirs à la Gouuernante, & à prendre le soin des affaires publiques. Ainsi selon la promesse qu'il auoit faite, il presta le sermẽt en vne forme particuliere; & apres auoir dissipé les Cõsistoires dans la Flandre inferieure, il en desarma quelques villes auec le secours de six cõpagnies de gens de pied qu'il auoit auec luy. Enfin il mõstra tant d'auersion contre les desseins de quelques Confederez, qu'il les conjura par vn Gentil-homme du Comte d'Hochstrat, qui estoit entremetteur de part & d'autre, de ne rien faire contre la Religion, contre le Roy, & contre leur propre gloire, qu'autrement il ne les estimeroit pas moins ses ennemis que s'ils portoient l'escharpe blanche, qui est la marque de la nation Françoise. Cela fut cause que le Comte d'Hochstrat & les autres retirerent de luy toutes leurs lettres & toutes les autres choses qu'ils luy auoient escrites, & qu'ils luy renuoyerent tout ce qu'ils auoient receu de luy, tesmoignage trop éuident d'vne amitié qui se rompoit, ou qui estoit desia rompuë. Toutesfois il sembloit que la gouuernante se deffiast de toutes ces pratiques comme d'autant de fourbes & de tromperies. Mais soit que le Comte d'Egmont qui haïssoit la façon d'agir des Confederez, fit toutes ces choses franchement & sans dissimulation, ou qu'il ne les fit qu'en apparence pour oster au Roy qui deuoit bien-tost venir la mauuaise opinion qu'il auoit cõceuë de luy, elles profiterent beaucoup au party des Catholiques. En effet quand les Confederez se virent abandonnez par le Prince d'Orange, plusieurs s'estõnerent que le Comte d'Egmõt leur fut contraire; & enfin deuenãs suspects les vns aux autres par les dissensions des plus grands ils commencerent à se des-vnir; & quelques-vns par leurs amis & d'autres par eux-mesmes demanderent pardon à la gouuernante, renoncerent à leur ligue, & comme ils en auoient esté requis ils presterent de nouueau le serment de fidelité. Et mesme quelque temps apres les Comtes d'Hochstrat & d'Horn promirent par lettres à la gou-

uernante qu'ils viendroient prester le fermẽt entre ses mains, & le dernier luy enuoya auec sa lettre la forme du serment qu'il deuoit faire. Les Comtes de Culembourg & de Bergues estoient desia sortis de la Flandre, & Louys de Nassau auoit suiuy le Prince d'Orange son frere; enfin la crainte auoit fait partir ces quatre chefs de la conspiration, excepté Brederode qui demeuroit ferme dans ses esperances. De là vint vne effroyable consternation parmy les Marchands, & les Heretiques, qui se plaignoient d'auoir esté trahis & abandonnez par la Noblesse contre le traité qui auoit esté fait. De là proceda la fuite d'vne quantité de personnes, & principalement des Ministres; De là se releua l'esperance de Marguerite; De là elle prit l'occasion de haster les affaires tandis que les Chefs des factions estans des-vnis & intimidez il estoit plus facile de remettre les peuples dans leur ancienne obeïssance.

Desia par le commandement de la Gouuernante Norcherme alloit dans le Brabant pour assieger Mastric auec vingt & vne Compagnie de gens de pied & dix canons. Mais les habitans ayans appris la nouuelle de la reddition de Valenciennes, auoient chassé tous les Ministres Heretiques & les chefs de leur faction: & en suitte quand ils furent asseurez de la venuë de Norcherme, ils enuoyerent promptement des Deputez à la Gouuernante pour luy demander pardon, detester les choses passées, & promettre de demeurer à l'auenir dans l'obeïssance du Roy & de l'Euesque, car Mastric dépend en partie de l'Euesque du Liege, & en partie du Duc de Brabant. Mais la Gouuernante les ayant blasmez en peu de paroles, les enuoya à Norcherme pour prendre les ordres de luy. A peine les Deputez de Mastric s'estoient-ils retirez qu'il en arriua d'autres de la part de Girard Grosbech Euesque du Liege, qui asseurerent la Gouuernante que la ville de Mastric estoit purgée d'Heresie, que le Magistrat & les habitans estoient demeurez sains au milieu de cette peste, quãd mesme elle se respandoit auec plus d'impetuosité & de violence; Que la Noblesse & le reste du peuple n'estoient pas incapables de guerison; & qu'on l'auoit reconnu par la prompte & facile conuersion de la ville procurée par vn seul Iesuite, qui y estoit venu de Cologne à l'instance de l'Euesque, &

MARGVERITE DE PARME. 1567.

qui ayant tous les iours prouoqué à la dispute les Ministres de l'Heresie & les ayant tousiours vaincus, auoit rendu à la Religion & à l'obeïssance presque toute leur autorité; & qu'ainsi le peuple repareroit par vne plus grande sousmission tous les crimes que l'Heresie luy auoit fait commettre, & ne refuseroit pas de receuoir vne garnison pourueu qu'il obtint l'abolition de sa faute; Que neantmoins il sembloit à l'Euesque du Liege que la ville n'auoit pas grand besoin de garnison, puis qu'elle estoit deliurée de tous les auteurs des soulleuemens & des desordres; qu'au moins il suffiroit d'y enuoyer vne ou deux Compagnies s'il importoit à la reputation du Prince de ne point changer les resolutions qui auoient esté prises; Qu'à son esgard il auoit remis aux habitans de Mastric les choses passées, & que mesme il leur auoit promis de s'employer pour eux enuers la Gouuernante, d'autant plus volontiers qu'outre qu'il estoit leur Prince, il estoit aussi leur pere, & qu'il esperoit beaucoup de la clemence de Marguerite. Cette Princesse remercia l'Euesque du Liege d'vne legation si ciuile & si charitable, mais elle luy manda qu'elle ne pouuoit suiure son exemple, parce que le Roy luy auoit osté la puissãce de remettre des crimes de cette nature; Que neantmoins il falloit esperer cette grace de la bonté du Roy; Que cependant il estoit necessaire de fortifier la ville d'vne fidelle garnison, & d'aller au deuant des entreprises des rebelles, qui esperoiẽt que cette ville ne leur seroit pas moins propre pour receuoir du secours d'Allemagne, que Valenciennes pour en receuoir de France; Que cela estoit cause qu'elle auoit enuoyé Norcherme pour assieger Mastric auec ordre toutefois d'en communiquer auec l'Euesque; & que pour la mesme raison elle auoit enuoyé la Tour Secretaire du Conseil, pour luy donner auis de cette entreprise. Les Deputez remonstrerent à Marguerite que Mastric n'estoit pas comme les autres villes de Flandre, que l'Euesque y auoit ses droits & qu'on l'y reconnoissoit en partie pour Seigneur. Mais selon sa coustume de ne rien répondre quãd elle ne vouloit pas accorder ce qu'on luy demandoit; elle ne repliqua point aux Deputez du Liege, parce qu'elle disoit ordinairement qu'à ceux qui sçauoient bien entendre on respondoit assez en ne respondant rien du tout. Cependant l'armée marchoit auec l'allegresse

legresse & l'esperãce de butiner, qui a de coustume d'accompagnet les vainqueurs. Mais les habitans de Mastric se hasterent de se rendre, & ne refuserent aucune des choses que Norcherme leur commanda de la part de la Gouuernante. Lors qu'il fut entré dans Mastric, dont il auoit receu les clefs de la main du Magisttat, il osta à la ville sa plus grosse artillerie & tout son équipage de guerre, il desarma les habitans, il fit pendre dans la place l'auteur de la rebellion; & ayant laissé dans la ville Gilles de Barlemont auec vne partie d'vn Regiment, il prit le chemin de la Hollande pour se ioindre au Comte de Megue par les ordres de la Gouuernante. MARGVERITE DE PARME. 1567.

Ceux de Bolleduc qui estoient en peine où le vainqueur porteroit ses armes, croyoient que la colere de Marguerite viendroit esclater sur eux, & le croyoient d'autant plus asseurément qu'ils l'auoient iustemẽt meritée; car pout auoir maltraité & retenu Merodes & Scheiff Chancelier de Brabãt ses Deputez, pour auoir repoussé le Comte de Megue, & receu chez eux Bomberg, elle les auoit par vn Edit declarez criminels, elle auoit confisqué leurs biens, & dépoüillé la ville de ses priuileges tandis qu'on y retiendroit ses Deputez. Bien que les habitans méprisassent d'abord cet Edit, toutefois se voyans proches du peril ils prierent la Gouuernante au desceu de Bomberg de donner vn sauf-conduit à quelques personnes qui la deuoient aller trouuer au nom de la ville. Mais la Gouuernante respondit qu'elle ne les escouteroit point s'ils ne luy estoiẽt amenez par ses Deputez que l'on retenoit dans Bolleduc. Ainsi peu de temps apres le Chancelier & Merodes reuindrent à la Cour, & dirent à la Gouuernante que Bomberg se deffiant de ses forces, qu'il voyoit diminuer tous les iours, s'estoit retiré de la ville auec vne poignée de soldats, ayant en quelque façon contraint les citoyens d'apptouuer ce qu'il auoit fait, & les ayant mesme forcez de luy faire vn ptesent de mille florins. Ils parloient encore lors qu'on vit arriuer les Deputez de Bolleduc qui demanderent que les choses qu'ils auoient faites leur fussent pardõnées, que l'Edit qui les declatoit criminels fust reuoqué, & qu'ils fussent exẽpts de receuoir garnison. Mais la Gouuernante offensée des demandes trop supetbes des Deputez, leur respondit que cette deputation n'estoit pas vne deputation de coupables qui ve-

MARGVERITE DE PARME. 1567.

noient demander pardon, les remit à vn autre iour, & ne voulant pas les entendre vne seconde fois, elle leur fit commander par le Chancelier & par Merodes de s'en retourner, & de dire à leurs citoyens qu'ils se gardassent bien de faire des conditions pour la reddition de la Ville, qu'ils receussent la garnison comme on leur commanderoit, & que se ressouuenant de leurs fautes ils abandonnassent à la clemence du Roy leurs personnes & leurs fortunes. Les victoires obtenuës & le secours d'Allemagne qui estoit desia present releuoit le courage de la Gouuernante : Et les habitans de Bolleduc espouuentez par les mesmes choses luy renuoyerent leurs Deputez, & se rendirent sans aucune condition. Ils demanderent seulement que pour éuiter les desordres qui pourroient suruenir entre les habitans & les soldats, on leur donnast vne garnison de leur pays. Ils receurent donc pour garnison vne partie d'vn Regiment d'Allemans & son Colonel le Comte de Schauembourg, qui auec vn Conseiller choisi par la Gouuernante donna ordre aux affaires de la ville, l'Edit ayant esté reuoqué, mais la peine ou le pardon ayant esté reserué iusqu'à l'arriuée du Roy. En ce mesme temps les Deputez d'Anuers vindrent trouuer la Gouuernante pour luy demander aussi pardon des choses passées, & luy promettre que la ville se tiendroit desormais en son deuoir, puis qu'enfin elle estoit purgée des auteurs des seditions. Bien que ceux d'Anuers fussent retournez les derniers à l'obeïssance, neantmoins ils meriterent non seulement le pardon, mais encore de la loüange, parce qu'il y auoit desia long-temps qu'ils s'estoient efforcez de chasser de leurs murailles cette troupe insolente de prescheurs & de Ministres Heretiques. Car encore qu'ils fussent pour la pluspart peu spirituels, plus meschans qu'artificieux, & qu'ils ne sceussent presque rien au delà de la science de boire, toutesfois ils estoient en si grand nombre, ils estoient si puissamment appuyez par les factieux & par les meschans, ils auoient fait tant d'impression sur l'esprit du peuple, & auoient tant d'intelligence & de credit dans Anuers, qu'il estoit sans doute impossible de les en chasser sans faire de grands efforts, & que la ville ne fust miserablement agitée. Certes les Demons qui sont contraints de quitter vn corps par la force des exorcismes, ne le laissent pas dauantage

destitué de forces, & ne font pas plus voir d'agitations deuant que de l'abandonner, que cette legion opiniastre de Ministres fugitifs, fit esclatter de menaces & vomit d'imprecations contre Anuers, quand elle se vid contrainte de partir. Mais bien que la Gouuernante receust auec plaisir les Deputez d'vne Ville si considerable, toutefois elle dissimula sa ioye, leur reprocha comme en colere les choses passées, & leur dit qu'il ne falloit point parler de pardon deuant que la garnison fust entrée dans la Ville; & que quand on l'auroit receuë elle feroit en sorte que le Roy escouteroit leurs prieres, & appaiseroit sa colere, & que cependant elle ne feroit punir personne dans cette Ville desobeïssante & rebelle, excepté les profanateurs des Eglises & les auteurs des seditions. Aussi-tost que les Deputez eurent rapporté cette response à ceux d'Anuers, ils eurent ordre de retourner pour offrir de se rendre, & asseurer la Gouuernante qu'ils estoient en sa puissance, & tous prests de receuoir la garnison qu'elle voudroit enuoyer dans la Ville. Marguerite loüa cette resolution, & comme si elle eust voulu faire par honneur ce qu'elle pretendoit faire pour vne plus grande seureté, elle adiousta qu'elle vouloit elle-mesme aller à Anuers pour honnorer de sa presence la reddition d'vn peuple qui luy estoit si cher. Elle fit partir le lendemain seize Compagnies de gens de pied d'élite, sous la conduite du Comte de Mansfeld; mais de peur que les soldats qu'on auoit cassez ou les factieux qui restoient dans Anuers ne renouuellassent quelque desordre, le Comte enuoya deuant les chariots & le bagage, & apres les auoir fait ranger aux auenuës des grandes ruës, il entra en bataille dans la Ville. Et sur la fin du mois d'Auril, ayant fait mettre en haye les mousquetaires par les ruës & par les places, il y receut la Gouuernante accompagnée non seulement de douze cens hommes de guerre, mais encore d'vn grand nombre de Cheualiers de l'Ordre de la Toison d'Or, de Magistrats, de Gouuerneurs des Prouinces, & de Conseillers d'Estat. Ainsi cette Princesse estant entrée dans la Ville comme en triomphe auec vn grand concours de peuple, & de grands applaudissemens, elle alla droit à l'Eglise de Nostre-Dame, où elle eut le déplaisir de voir elle-mesme les vestiges effroyables d'vne impieté furieuse, & la desolation d'vne Eglise qui estoit au-

MARGVERITE DE PARME. 1567.

MARGVERITE DE PARME. 1567.

parauant la merueille de toute l'Europe. Cet aspect luy fit verser des larmes en abondance, qu'elle essuya par l'occasion qui se presenta de reparer en quelque sorte des ruines si deplorables. Apres qu'on eut chanté solemnellement le Cantique ordinaire des actions de grace, elle en rendit en particulier à la sainte Vierge pour auoir rendu à la Religion & au Roy vne si grande ville, sans combat & sans perte d'hommes. Elle songea en suite à donner ordre aux affaires de la ville, & le premier soin qu'elle prit fut celuy de la Religion. Elle fit donc venir l'Archeuesque de Cambray à Anuers, fit releuer & rebenir les Autels & les Eglises que les sacrileges auoient abbatuës ou profanées, & ce qui est le plus considerable elle y establit des Prestres sçauans & de vigilans Pasteurs. Enfin elle s'appliqua à ce qui concernoit le gouuernement politique, elle fit informer du fait de la rebellion, de la lascheté & de la perfidie des Magistrats, & en mesme temps elle fit faire vn estat des armes qu'elle vouloit oster aux habitans.

Pendant qu'elle veille à regler toutes ces choses, elle a nouuelles qu'il luy vient des Ambassadeurs des Electeurs de Saxe & de Brandebourg, du Duc de Virtemberg, du Marquis de Bade & du Lantgraue de Hesse, en qui l'Heresie fugitiue & mal-traitée dans la Flandre auoit mis son dernier recours. La Princesse qui se doutoit de leurs demandes, enuoya aussi-tost Scaremberg Secretaire des affaires d'Allemagne au deuant d'eux pour les prier de ne point passer plus auant, parce qu'il n'estoit pas à propos, ny mesme de la bien-seance de les receuoir dans vne ville encore troublée, durant mesme que la Gouuernante estoit dans l'embarras, & dans les soins de donner ordre à tant d'affaires; qu'il valoit mieux cependant qu'ils exposassent à Scaremberg le sujet de leur Ambassade pour reuenir plus commodement en vn autre temps. Mais les Ambassadeurs respondirent, que cela estoit contre l'honneur & la dignité de leurs Maistres. Ils furent donc receus dans la ville, où on leur donna des Gentils-hommes & des gardes, en apparence pour leur faire honneur, mais en effet pour espier leurs actions. Le lendemain ils eurent audience en plein Conseil, où l'vn d'eux apres les complimens ordinaires, fit la lecture d'vne Requeste en langue Allemande qui estoit longue & ennuyeuse, & dont voicy le sens en

peu de paroles; *Que la Confeßion d'Ausbourg estant plus conforme à la Religion Catholique, elle deuoit estre librement receuë dans la basse Allemagne, ou qu'au moins on ne la deuoit pas defendre par des Edicts & par les menaces des condemnations; Que les Princes de la haute Allemagne prioient la Gouuernante de ne point souffrir qu'on tourmentast pour ce sujet des peuples innocens, & qu'ils fussent persecutez par les rigueurs de l'Inquisition d'Espagne, & par la cruauté des supplices.* Cette Requeste ayant esté entenduë auec l'indignation de tous ceux qui estoient presens, celuy qui la lisoit la presenta à la Gouuernante, qui fit retirer les Ambassadeurs pour deliberer sur ce sujet: Et comme elle estoit viuement offensée, elle fut d'auis qu'on les renuoyast sans response. On iugea neantmoins qu'il seroit plus honneste de leur faire dire par Scharemberg, *Que les choses qu'ils auoient proposées touchant la Religion estoient indignes de response; que ce qu'ils auoient dit pour excuser la desobeissance des rebelles & l'insolence des impies rendoit tesmoignage que les Princes Allemands adjoustoient moins de foy aux lettres du Roy d'Espagne & de la Gouuernante des Païs-bas, qu'aux plaintes des seditieux, qui monstroient leur innocence par les Eglises pillées, par les violences faites aux Magistrats, & par les sousleuemens des peuples à qui ils auoient fait prendre les armes; Qu'ils aduertissent donc de la part de la Gouuernante ceux qui les auoient enuoyez, de laisser au Roy le soin de gouuerner ses Estats, & de ne pas fomenter les troubles dans les païs des autres Princes par la protection des meschans.* Les Ambassadeurs respondirent à cela qu'ils estoient venus seulement pour interceder en faueur de l'innocence de ceux qui professoient comme eux la Confession d'Ausbourg; mais on ne leur fit point d'autre response, & le quatriesme iour apres qu'ils furent arriuez ils s'en retournerent sans dissimuler leur mescontentement, excepté l'Ambassadeur de Saxe, qui dit en secret à la Gouuernante que l'Electeur son Maistre l'auoit enuoyé à la sollicitation des autres, & qu'au reste il estoit amy de la Maison d'Austriche, & qu'il vouloit estre estimé tel. Les Ambassadeurs n'estoient pas encore partis qu'on apporta la nouuelle que les Confederez auoient esté deffaits dans la Hollande, & que Brederode en auoit esté chassé. Il y auoit enuiron qua-

MARGVERITE DE PARME. 1567.

MARGVERITE DE PARME. 1567.

tre mille rebelles sous la conduite d'Andelot, de Vingle & de l'Esdal qui estoient dans la Hollande, & qui la tourmentoient par les courses & par les pillages qu'ils y faisoient. Vne grande partie d'entr'eux auoit tasché de surprendre Amsterdam, & non seulement ils en perdirent l'esperance par le moyen du Comte de Megue qui sortit cōtr'eux auec trois Compagnies de bons soldats, mais ils furent repoussez par luy-mesme iusques dans Vvaterland, qui est vn endroit de la Hollande que les eaux enuironnent & qu'elles rendent inaccessible. Toutesfois comme ils ne s'y croyoient pas asseurez contre les armes du Comte de Megue, à qui l'on disoit que Norcherme se venoit ioindre, ils s'embarquerent pour la Frise, mais ils furent portez en Gueldres par vn vent contraire, & les vns & les autres s'estans retirez en diuers lieux, ils s'eschapperent par ce moyen des Prouinces de la domination du Roy. Vn vaisseau seulement qui portoit tout le butin des Eglises pillées dans la Hollande, six vingts soldats, Andelot, Vingle, & les deux de Battembourg, Gisbert & Theodoric freres, fut ietté par la force de la tempeste ou par l'artifice de Duncher d'Harlingue entre les mains d'Ernest Mulart que le Comte d'Aremberg auoit enuoyé vn peu deuant pour suiure les fugitifs auec vne Galere bien equipée. Tous les soldats furent despoüillez de leurs armes & de leur butin, & quelques-vns perdirent la vie; les Capitaines & les principaux d'entr'eux furent en partie gardez dans Harlingue, & menez en partie dans les prisons de Viluord par le commandement de Marguerite, & quelques mois apres ils furent punis du dernier supplice sous le gouuernement du Duc d'Albe. Il ne restoit des Conjurez que Brederode obstiné dans la rebellion par l'esperance de recouurer la Hollande, & orgueilleux de se voir le chef & comme le Prince des Confederez. Non seulement il n'auoit point obey au commandement que la Gouuernante luy auoit fait de se retirer d'Amsterdam; mais sans se soucier des ordres du Roy, il auoit arresté la Tour Secretaire du Conseil Priué, que la Gouuernante luy auoit enuoyé pour luy commander de sortir de la Ville, & s'estoit mesme saisi de ses papiers. Mais le Magistrat touché de l'indignité de cette action, & espouuanté de la prise de Valenciennes, fit sauuer la Tour durant la nuit au desceu de

Brederode. Ainsi Brederode voyant que les Gueux estoient chassez ou deffaits de toutes parts, que les Conjurez se retiroient ou qu'ils rentroient en grace, que tout le peril & toute la haine tomboient sur luy seul; apres auoir tenté en vain de se reconcilier, & receu nouuelle de la fuite & de la deffaite de ceux qui estoient restez en Hollande, il commença à perdre courage, & s'espouuentant du bruit qui couroit de la venuë du Roy, il se resolut enfin de sortir de sa patrie & d'abandonner l'esperance de la Principauté de Hollande. Apres auoir donc donné ordre à ses affaires le plus promptement qu'il luy fut possible, & laissé vn petit nombre des siens dans la Citadelle de la ville de Vianen, il arriua auec sa femme & toute sa maison dans Emdem ville de la Frise Orientale, située sur l'embouchure de la riuiere d'Ems. Mais comme il ne receut pas à Emdem vn accueil fort honorable, il s'en alla à Breme dans la Vestphalie, & de là changeant de lieu, sans sçauoir ce qu'il feroit & sans sçauoir où il iroit, parce qu'il ne pouuoit souffrir que l'esperance qu'il auoit euë de se faire Prince de Hollande l'exposast à la risée publique, & qu'il auoit honte de s'estre vanté en vain d'estre le chef des Conjurez; enfin lors qu'il taschoit de leuer quelques troupes dans le Comté de Schauembourg, & qu'il sollicitoit Iuste qui en estoit Seigneur, de passer en armes dans la Flandre, il tomba subitement malade, & mourut dans des furies qui luy firent perdre la raison deuant que de perdre la vie. La fuite de Brederode fut suiuie de la reduction de toute la Hollande. Ceux de Vianen ayant enuoyé des Deputez, demanderent pardon & vne garnison tout ensemble, sans obtenir ny l'vn ny l'autre, parce que le pardon fut remis iusqu'à la venuë du Roy, & qu'on iugea à proprs de raser les murailles de cette Place, & de faire abbattre la Citadelle qui y auoit esté bastie contre l'ordre & le commandement de la Gouuernante. Amsterdam, Leydem, Harlem, Delft, & les autres villes receurent volontairement des garnisons, en partie du Comte de Megue, & en partie de Norcherme. La mesme chose fut faite dans Middelbourg & dans les autres Villes de la Zelande; la mesme dans Groningue, dans Dauenter, & dans toute la Frise par Aremberg Gouuerneur de cette Prouince. Enfin il n'y eut dãs la Flandre, ny Ville, ny Bourg, ny Chasteau, ny Village, qui

MARGVERITE DE PARME. 1567.

ne chassast à l'enuy les Ministres de l'Heresie & les Auteurs des seditions, & qui ne se rendit à la discretion & à la clemence du Roy. Cependant tous ces bons succez ne rendoient pas Marguerite qui connoissoit il y auoit long-temps la bonne & la mauuaise fortune, ny moins vigilante ny plus asseurée. De sorte que comme elle songeoit plustost à affermir sa felicité qu'à en iouïr, elle enuoya des garnisons dans les villes qui s'estoient renduës ; elle ordonna pour la punition des habitans qu'ils fourniroient l'argẽt necessaire pour la subsistance des soldats. Elle fit dessein de bastir des Citadelles en quelques lieux, & principalement dans Anuers, dont elle voulut voir elle-mesme l'assiette & le plan, où depuis le Duc d'Albe ne changea aucune chose. Elle fit punir tous les destructeurs des Images, & tous les seditieux qu'elle pût trouuer apres qu'on les eust conuaincus de leur crime. Elle fit rebastir les Eglises des biens des criminels, ou des deniers publics des villes rebelles. Elle fit abbatre les temples des Heretiques qui auoient esté bastis en diuers endroits : & les peuples s'y employerent auec tant d'ardeur & de zele, que par vne diligence qui est à peine imaginable, on raza en vne heure à Gand le Temple des Lutheriens qui estoit d'vne merueilleuse grandeur. Vous eussiez dit que c'estoient d'autres villes & d'autres peuples que ceux qui auoient vn peu deuant embrassé auec tant de chaleur & d'affection le party des Heretiques, tant il y auoit de difference d'eux-mesmes à eux-mesmes. Ils s'employoient à destruire ces Temples, comme si par cette actiõ ils eussent voulu s'absoudre eux-mesmes des crimes qu'ils auoient commis. Ils ruinerent donc les marques & les monumens de leur faute principalement dans le Comté de Flandre, auec tant de passion que des poutres des temples qui tomboient ils faisoient des fourches & des gibets, où ils pendoient ceux qui auoient trauaillé à ces edifices & qui les auoient frequentez. Ainsi la Gouuernante esteignit si bien cét embrasement commencé par le mescontentement des peuples, fomenté par les Heretiques, entretenu par la ialousie des Nobles, & respandu par toute la Flandre par la conspiration des Gueux, qu'ayant restably par tout la religion & l'obeïssance, puny ou chassé les Heretiques, receu en partie les Gueux à mercy, les ayant en partie priuez de

leurs

leurs biens & de leur patrie, & reduits enfin à la besace; c'est à dire, les ayant rendus gueux en effet, elle remit dans toute la Flandre son ancienne tranquillité. Il n'y auoit qu'vne chose qui inquietast la Gouuernante dans vne si grande prosperité. Elle voyoit qu'vn grand nombre de Flamans ne demandoient point pardon de leurs fautes, qu'ils sortoient tous les iours de la Flandre, espouuentez du bruit de l'arriuée du Roy, & qu'au desaduantage des Villes Flamandes ils s'establissoient chez les peuples voisins, & y transportoient auec eux les manufactures & le commerce, & par consequent le profit & les richesses. C'est pourquoy elle auoit souuent aduerty le Roy de luy donner la puissance de pardonner & d'accommoder les choses, ou de venir plustost luy-mesme dans ces Prouinces desia calmes & disposées à l'obeïssance, non pas les armes à la main, mais auec cette clemence qui luy estoit naturelle. Le Roy mesme auoit souuent mandé à sa sœur qu'il vouloit prendre cette derniere voye. Mais dautant que le bruit de son voyage en Flandre auoit couru par toute l'Espagne, & que la deliberation en auoit duré vn an entier, ie feray voir exactement toutes les particularitez qui obligerent le Roy de changer ce dessein ou l'apparence qu'il en auoit donnée, & d'enuoyer en sa place Ferdinand de Tolede Duc d'Albe. MARGVERITE DE PARME. 1567.

La Gouuernante auoit dés le commencement conjuré le Roy de venir; & luy auoit donné aduis que les maux qui tourmentoient la Flandre, & dont elle preuoyoit qu'elle seroit plus tourmentée à l'aduenir, ne pouuoient receuoir de remede que d'vne main royale, & que mesme les Flamans reputeroient à vne grace particuliere que le Roy voulust trauailler luy-mesme à leur guerison, pour n'estre pas reduits à souffrir la main d'vn seruiteur qui les traiteroit sans doute auec plus de seuerité. La pluspart des Grands d'Espagne que le Roy admettoit au Conseil, luy persuadoient la mesme chose; & mesme le Pape Pie V. exhorta le Roy par ses lettres & par Pierre Camajan Euesque d'Ascoli qu'il luy auoit enuoyé, de paroistre en armes dans la Flandre, parce qu'il ne falloit point douter qu'il n'appaisast par sa presence les souleuemens des peuples, & qu'il ne rompist aussi-tost les secretes entreprises qui s'y faisoient; que s'il vsoit encore de remise dans vn mal si pressé, ou

MARGVERITE DE PARME. 1567.

qu'il ne donnast à quelqu'vn de ses Ministres la charge d'y remedier, il apprehendoit que la Flandre ne fust priuée de la Religion, & que le Roy ne fust priué de la Flandre. Apres auoir oüy toutes ces choses qui se disoient de la mesme sorte en Flandre, en Espagne, & à Rome, il fait publier son voyage, il choisit des Capitaines, il fait équiper des vaisseaux, & mettre en ordre sa Maison; & de peur que cét appareil de guerre ne donnast de l'ombrage à quelques Princes, il leur fit sçauoir par ses Ambassadeurs ce qu'il vouloit faire dans la Flandre. Il demanda passage au Roy de France par le Languedoc & par le Lyonnois; & consulta par Iean d'Acugnia, Emanuel Philbert Duc de Sauoye, à qui il déferoit beaucoup, pour sçauoir en quel temps il partiroit, quels chemins il pourroit prendre, & quelles difficultez il y auoit dans les passages. Il voulut aussi qu'il luy escriuist le nom des Villes & des Chasteaux où son armée deuoit loger chaque iour, auec les distances des lieux, & qu'on luy fist vne carte exacte de tout le païs qu'il deuoit trauerser depuis la Sauoye iusqu'à la Franche-Comté; que pour cét effet Gabriel de la Cueua Duc d'Albuquerque Gouuerneur de Milan, luy enuoyoit le Capitaine Champigny sçauant Ingenieur, auec vn Peintre & vn homme entendu dans la Geometrie, afin de ne rien trouuer de nouueau en son chemin qu'il n'eust desia reconnu. Mais le Roy ne donnoit pas tant ces ordres pour asseurer son passage que pour donner plus de credit aux bruits qui en couroient; & dans tout cét empressement & ce grand appareil qui se faisoit pour partir, il n'y auoit que l'apparence d'vn voyage. Et certes on ne me persuaderoit pas aisément que Philippes aussi sçauant en l'art de regner, qu'amoureux de la domination, ait eu dessein de s'esloigner du chef de ses Estats, lors qu'il voyoit desia en Espagne des commencemens de la rebellion des Maures, & qu'il auoit de grands soupçons de Charles son fils Prince d'Espagne. Il ne sçauoit s'il le meneroit en Flandre auec luy parmy ceux dont on disoit qu'il fauorisoit secretement le party, ou enfin s'il le laisseroit & s'il abandonneroit son Royaume qui seroit peut-estre enueloppé de tumultes, à la discretion de ce Prince, dont à peine par sa presence & durant la paix il auoit pû retenir l'esprit altier & farouche. Toutefois le Roy cachoit ses ressenti-

mens, & par de nouueaux moyens il nourrissoit de iour en iour le bruit qui couroit de son voyage, en partie pour tenir les Grands de Flandre dans leur deuoir, en partie pour auoir vn plus honneste pretexte de refuser l'entremise de l'Empereur Maximilian, au iugement duquel on disoit que les Flamans se soubmettoient, & en partie aussi pour destourner les autres de la faction des Gueux par le bruit & par l'apprehension d'vne armée. Cette feinte du Roy fut aydée par la fiévre tierce dont il fut long-temps malade, & à laquelle il pouuoit rapporter la cause de son retardement & de l'incertitude de son voyage, veu principalement que durant sa maladie il en monstroit beaucoup d'enuie & d'impatience. Il est vray qu'il y en auoit beaucoup, & de ceux-là mesme qui auoient quelque connoissance des secrets, qui sçachant bien que le bruit de ce voyage n'estoit qu'vn jeu & vn artifice, estimerent tout de mesme que cette maladie n'estoit qu'vne feinte. Mais lors que le Roy eut recouuré sa santé, & qu'il eut appris par des lettres reïterées de Marguerite la reuolte de quelques Villes, & le danger où estoit toute la Flandre s'il n'y accouroit luy-mesme; il fit haster toutes choses pour ce voyage, auec tant de ressentiment & de colere que personne ne douta plus de son depart, ny mesme les Deputez de Marguerite le Marquis de Bergues & Mõtigny, qui s'estoient souuent mocquez comme d'vne chose feinte de tous ces preparatifs. Toutesfois le Roy ne laissoit pas de feindre, & auoir des pensées toutes contraires aux apparences. Aussi outre les raisons qui le dissuadoient de partir, la Gouuernante l'auertissoit par ses lettres, que les Conjurez auoient resolu de secoüer entierement l'obeïssance, & de s'opposer en armes à son passage auec le secours des estrangers, si comme le bruit en couroit, il vouloit venir en armes dans les Pays-bas. Bien que le Roy dissimulast son ressentiment & qu'il voulust faire croire qu'il mesprisoit ces menaces, il est certain neantmoins qu'elles toucherent sensiblement ce Prince qui aymoit sa reputation, & qui reconnoissoit bien qu'il la mettroit en danger, si allant en armes dans des Prouinces dont il croyoit estre le Maistre, il les faisoit armer contre luy, & qu'il descouurist aux Princes qui le regardoient de toutes parts, ou qui fauorisoient en secret les factieux, qu'il estoit mesprisé de

MARGVERITE DE PARME. 1567.

MARGVERITE DE PARME. 1567.

ses sujets. C'est pourquoy dans le dernier Conseil qui fut tenu à Madrid sur ce sujet, le Roy voulut qu'on mit seulement en deliberation s'il iroit dans les Pays-bas sans y mener d'armée comme quelques-vns en estoient d'auis, ou s'il y entreroit les armes à la main comme le Nonce du Pape l'en exhortoit. De ce grand nombre de Conseillers dont le Roy faisoit tant d'estime, & qui estoient dans la Cour d'Espagne comme les organes du gouuernement & de l'Estat, on appella à ce Conseil Ferdinand de Tolede Duc d'Albe, & Ruigomes de Silua Prince d'Eboli, qui auoient tous deux grand credit aupres du Roy: mais comme la faueur l'emportoit par dessus l'estime, le Duc d'Albe estoit en plus grande consideration aupres du Prince, & l'autre estoit plus auant dans ses bonnes graces. On y appella encore le Cardinal de Spinosa, qui d'vn petit commencement estant deuenu grand Inquisiteur de la Foy & President du Conseil de Castille, s'estoit acquis tant d'autorité dans la Cour de Philippes, qu'on disoit cõmunément qu'il estoit le Monarque d'Espagne. On y appella Gomes de Figheroa Duc de Feria, Iean Manriquez de Lara, & Antoine de Tolede Prieur de Leon Cheualier de Malte, qui auoient tous l'esprit excellent. Mais outre que le Duc de Feria auoit de fort bonnes qualitez, il surpassoit encore les autres par l'elegance & la politesse des mœurs. Manriquez estoit recommendable par la viuacité de l'esprit, & Antoine de Tolede estoit illustre principalement par sa pieté. On y appella Bernardin Fresneda de l'Ordre de sainct François Directeur de la conscience du Roy, Antonio Perez Secretaire d'Estat, & beaucoup d'autres Conseillers dont la probité estoit connuë, & qui ne se proposoient que la gloire du Roy, mais qui la consideroient diuersement, selon que les vns & les autres estoient plus ou moins seueres. Car il arriue ordinairement que chacun donne des conseils selon l'humeur qui domine en luy; & quand nous disons nos sentimens selon nostre naturel, nous croyons donner à nostre deuoir & à l'interest des affaires ce que nous donnons à nostre inclination. Enfin le Roy voulut assister à ce Conseil pour moderer par sa presence les contestations perpetuelles du Duc d'Albe & du Prince d'Eboli, qui n'estoient pas moins contraires en opinions dans le Conseil, que ialoux l'vn de l'autre à la Cour dans la poursuite

des bonnes graces du Prince. Peut-estre aussi que Philippes y voulut estre present, afin que si quelqu'vn, comme il en auoit entendu parler, vouloit proposer Charles son fils pour entreprendre ce voyage, il en interrompist le discours. En effet il s'en trouua qui en persuadant de prendre les armes apporterent l'exemple de Tybere qui s'estoit seruy de ses enfans pour terminer des guerres estrangeres: Mais en mesme temps Ruigomes qui sçauoit les secrets du Prince, comme voulant approuuer l'opinion qui alloit à la seureté du Roy, commença à parler, & tomba peu à peu dans ce discours; *Qu'il n'estoit pas à propos de trauailler par les armes des peuples desia paisibles & obeyssans, & d'irriter tout ensemble les Heretiques voisins, qui estoient desia disposez à secourir leurs compagnons; Qu'il falloit craindre vne guerre ciuile, principalement en vn pays proche de ceux qui sont capables de la nourrir, & esloigné de ceux qui peuuent l'esteindre; Que mesme on ne pouuoit l'estouffer sans la ruine du vainqueur, parce que dans les discordes ciuiles, parmy la desolation des peuples & la perte de leurs biens, les vaincus ne peuuent rien perdre que le Prince ne perde auec eux; Que toutes les fautes qui ont esté commises dans la Flandre ont esté suffisamment ou reparées ou punies, par la sagesse de la sœur du Roy, & que s'il restoit quelque chose à vaincre ce n'estoient pas les corps, mais seulement les esprits, qu'on deuoit attaquer, non pas par les armes, mais par les bienfaits; Que ce dernier remede estoit plus conuenable à la clemence du Roy & à l'humeur des Flamans; & que c'estoit auec beaucoup de raison que Charles son Pere disoit d'eux qu'il n'y auoit point de peuples qui eussent plus d'auersion de la seruitude, & qui la souffrissent plustost quand on les traite doucement.* De là passant à la despense qu'il faut faire pour la conduite d'vne armée, aux dangers que l'on pourroit rencontrer, & aux mescontentemens des autres Princes, il conclut enfin, *Qu'on ne voyoit rien de si broüillé dans la Flandre, ny de nœuds si bien serrez qu'on ne pût aysémẽt demesler par des moyens faciles & sans recourir à la force; qu'au moins le Roy pouuoit plus facilement de loin accommoder les affaires sans bazarder son autorité, & differer cependant le remede de sa presence qu'il falloit tousiours reseruer pour les grandes extremitez.* Ce Conseil de Ruigomes estoit le conseil d'vn

fauory, dont la paix & le repos faisoient les plus grandes passions, & qui ne tendoit qu'à empescher que les resolutions ne se portassent à la guerre, & que parmy les troubles le maniment des affaires, & par consequent la puissance ne passassent en d'autres mains. Cet auis fut celuy de Bernard Fresneda, homme doux & droit dans ses intentions, & d'Antonio Perez, qui suiuoit en toutes choses les sentimens de Ruigomes, comme estant attaché à sa fortune. Mais le Duc d'Albe persuadoit la guerre & la vengeance, comme l'vnique remede de la Religion offensée, & du mespris de l'autorité du Prince. *Il disoit qu'on n'auoit rien fait par les autres voyes & par vne si longue facilité, que d'oster au Roy l'obeyssance de ses sujets, & aux rebelles la crainte de la punition; Que les Flamans auoient au commencement demandé que les garnisons Espagnoles sortissent de Flandre, asseurant que leur absence seroit le repos & la tranquillité des peuples; Que cependant ils ne s'estoient pas appaisez par l'esloignement des garnisons estrãgeres, mais qu'apres cela ils auoient demandé auec plus d'audace & d'insolence, qu'õ ostast Granuelle d'aupres de la Gouuernante, & de l'administration des affaires qu'il conduisoit auec tant d'auantage; & qu'ils n'auoient point cessé que par des libelles, que par des mocqueries, que par des conjurations ils n'eussent arraché de la Gouuernante ce qu'ils en auoient desiré; Que si l'on dit que le naufrage d'vn seul homme a appaisé les vents qui ont causé cette tempeste, au contraire on peut soustenir que comme la licence croist plus facilement qu'elle ne commence, il est arriué de là que des hommes deuenus hardis par nostre indulgence, ont fait des libelles iniurieux contre la creation des nouueaux Euesques, le restablissement des Ordonnances de l'Empereur, les Decrets du Concile de Trente, & les Inquisiteurs Ecclesiastiques; qu'ils ont tasché par des menaces d'espouuenter la Gouuernante, & que sortans de tout respect ils ont importuné l'Espagne par des deputations audacieuses & opiniastres; Que cependant il auoit semblé à propos au Roy qui songeoit qu'il estoit pere de ses peuples, d'apporter quelque moderation aux ordres qu'il auoit donnez, & à la Gouuernante d'accorder vn peu plus qu'elle ne deuoit aux injustes demandes des factieux; Mais quel fruit auoit-on tiré de cette indulgence, si ce n'est qu'ayans obtenu ce qu'ils desiroient ils*

auoient monſtré en deſobeïſſant qu'ils ne ſe ſouuenoient plus d'eſtre ſujets, qu'ils auoient oublié leur deuoir, & qu'aprés s'eſtre deſpoüillez de la reuerence du Prince, & auoir de toutes parts ſemé la rebellion, comme pour ſe rendre plus forts quand leur faute ſeroit generale, ils auoient foulé aux pieds les choſes diuines & humaines pour eſtablir la liberté dont ils auoient commencé d'abuſer ? Que l'Empereur Charles qui connoiſſoit cette Nation, auoit monſtré comment il falloit traitter les Flamans, lors que les armes à la main, & negligeant les remedes plus doux, il auoit remis dans le deuoir ſa patrie deſobeïſſante; Que maintenant le crime ne s'eſtoit pas eſleué contre Dieu & contre le Roy par le conſentement d'vne ſeule ville, mais de toutes les Prouinces enſemble; Que les rebelles ne cachent pas moins d'audace & de rebellion dans l'ame pour paroiſtre dans le calme & dans vne apparence de ſoubmiſſion, & qu'ils reprendront leur force auſſi-toſt qu'ils auront perdu la crainte du chaſtiment; Que durant l'Hyuer on peut manier impunément meſme des viperes, parce qu'elles ſont comme mortes, & qu'on a eſprouué que l'Hereſie n'eſt iamais de bonne foy, quand meſme elle paroiſt plus douce & plus traitable. MARGVERITE DE PARME. 1567.

Ainſi parloit le Duc d'Albe qui eſtoit touſiours enclin à la ſeuerité. Il adjouſta à ſon diſcours dans cette aſſemblée de perſonnes qui eſtoient certes peu inſtruites au meſtier de la guerre, tout ce qu'vn vieux Capitaine pouuoit propoſer pour leuer facilement des ſoldats, pour les conduire ſans peine, & pour donner vn bon ſuccez à cette expedition. Le Cardinal Spinoſa fauoriſa le ſentiment du Duc d'Albe, & fit de grandes plaintes ſur ce qu'on auoit violé en Flandre le ſacré Tribunal de l'Inquiſition. Tous les autres furent du meſme auis, excepté le Duc de Feria, qui eſtoit plus lié par le ſang que par l'amitié auec le Duc d'Albe, & qui d'ailleurs eſtoit plus doux & plus facile. Toutefois il ne nioit pas que la Flandre n'euſt beſoin de remede, en quoy il n'eſtoit pas entierement de l'auis de Rui-gomes, bien qu'au reſte il s'accordaſt auec luy. Il diſoit, *Qu'il falloit en cette occaſion ſe ſeruir de l'adreſſe de l'eſprit pluſtoſt que de la force des armes; Qu'il eſtoit plus glorieux au Prince d'accommoder ſes affaires par la douceur, que de mettre ſes ſujets en quelque ſorte d'égalité auec luy en leur faiſant la guerre; Que cela meſme l'aſſeuroit dauantage contre*

MARGVERITE DE PARME. 1567. *ses voisins & ses ennemis, qui se seruiroient sans doute des souleuemens de la Flandre pour abbatre la puissance d'Espagne par ses propres victoires; Qu'on ne deuoit rien conclurre de ce que l'Empereur auoit fait à Gand; Qu'il estoit facile alors de reduire vne seule Ville quand toute la Flandre obeïssoit; Que maintenant presque toutes les Prouinces branloient, & que comme elles sont dans vne mesme cause & dans vn mesme peril, il les faut reünir pour leur commune defense; Que beaucoup de choses auoient aidé l'entreprise de ce temps-là qui la retardoient aujourd'huy; Que les Allemans estoient alors sous la domination de l'Empereur, que les Anglois estoient ses alliez, & que les François l'exhortoient mesme à l'execution de ce dessein; Que maintenant ny les vns ny les autres n'estans liez auec nous par les droicts ny de la domination, ny de l'alliance, que plusieurs mesmes nous estans contraires par l'interest de la Religion, que tous nous portant également de l'enuie, il ne faut point douter qu'ils ne nous presentent quelque obstacle, & qu'ils ne donnent de l'ayde aux seditieux. Et partant que sans faire mention ny d'armes ny de vengeance, il falloit enuoyer en Flandre quelques personnes qui considerassent de plus prés l'estat des Prouinces, & qui en fissent leur rapport; Que cependant il falloit donner quelque repos & quelque relasche aux esprits des Flamans, que l'on gaigneroit plus facilement par cette voye; & prendre garde enfin que nous ne leur apprenions pas à se seruir contre nous des armes qu'ils ont si souuent employées pour nous.* Voila les raisons du Duc de Feria, qui n'estoient pas dissemblables de celles de Rui-gomes. Ie croy qu'il parla de la sorte, afin que sous pretexte de proposer vn nouuel aduis apres auoir entendu le Duc d'Albe, il appuyast plus fortement l'opinion de Rui-gomes auquel il déferoit beaucoup. Cependant encore que le Roy semblast incliner à l'opinion du Duc d'Albe, toutesfois à cause de la diuersité des opinions, il differa de rien resoudre, ou plustost il voulut faire croire qu'il auoit differé iusqu'à ce que l'interest de chacun en particulier fist accorder ensemble toutes ces opinions contraires & differentes. Ainsi se fait tous les iours la generation des choses, lors qu'apres vn long combat des Elemés dont elles sont composées se rendent dans vn iuste temperament, en relaschant & en perdant chacun quelque degré de leurs qualitez. Rui-

gomes

gomes se mettoit en peine de retenir le Roy en Espagne ; & bien qu'il desapprouuast d'aller en Flandre auec vne armée, comme vne chose hazardeuse, ou pour le moins inutile, il y trouuoit toutefois cet auantage, qu'en donnant au Duc d'Albe la conduite de l'armée, comme il preuoyoit bien qu'il en auroit la charge, il esloignoit de la Cour son competiteur, qui ne manqueroit pas de soins & d'affaires dans vn employ de cette importance. D'ailleurs encore que le Duc d'Albe desirast sur toutes choses de faire sortir d'Espagne le Roy, aupres duquel il n'ignoroit pas qu'il auroit tout le credit dans la guerre, il ne refusoit pas neantmoins de prendre en son absence le commandement & la conduite de ses armées ; ne se souciant pas de laisser Rui gomes en Espagne, quelque part qu'il eust dans les bonnes graces du Roy, parce que comme il supportoit auec peine que la faueur de Rui-gomes l'emportast dans l'esprit du Prince pardessus ses seruices, il souhaitoit de se voir en lieu où les occasions de la guerre missent de la difference entre ceux que la paix & la Cour auoit toûjours égalez. Ainsi chacun trouuant son auantage selon le dessein qu'il auoit, enfin sans plus differer le Roy declara qu'il auoit resolu dés long-temps d'aller en Flandre, qu'il n'auoit pas changé de resolution quelques raisons que l'on apportast au contraire, que toutefois il ne partiroit pas sans auoir enuoyé quelqu'vn qui y entrast auparauant auec vne armée, non pas pour troubler par les armes la paix & l'obeïssance des peuples, mais afin de pouruoir par cet appareil de gens de guerre à la gloire & à la sureté du Prince quand il y voudroit aller luy-mesme. Quelque temps apres il donna le commandement au Duc d'Albe, à qui les autres cederent librement comme à vn vieux Capitaine signalé par tant de victoires. Apres auoir donc fait choix d'vn General, le Roy commanda aux Vice-Rois de Sicile, de Naples & de Sardaigne, de tirer de leurs garnisons trois Regimens d'Espagnols pour les enuoyer dans le Milanois sur les galeres de Garsias de Tolede. Il escriuit au Gouuerneur de Milan qu'il ioignit à ces trois Regimens vn Regiment de sa Prouince, & que le Duc d'Albe y arriueroit bien-tost auec de nouuelles leuées d'Espagnols, pour remplir la place des vieux soldats qu'on tireroit de ces Royaumes. Il enuoya en mesme temps au Duc

MARGVERITE DE PARME. 1567.

MARGVERITE DE PARME. 1567.

de Sauoye François Ibarras pour en obtenir le passage dans ses Estats, comme auparauant il auoit enuoyé Iean d'Acugnia pour donner ordre aux viures de l'armée. Outre cela il enuoya dans la Suisse le Comte Iean Anguisciola, & Antoine Mendosse au Duc de Lorraine pour leur donner auis de son dessein, & prendre garde que les troupes du Roy qui deuoient passer dans leurs Estats par leur permission n'y apportassent aucun desordre; car le Roy auoit changé la resolution de passer par le Lionnois, parce que Charles Roy de France s'estoit excusé sur les troubles de son royaume, & luy auoit representé que cette voye n'estoit pas seure. Aussi le bruit de cette armée Espagnole auoit estonné beaucoup de monde, & principalement ceux de Geneue, qui auoient eu de secrets auis que le Pape Pie auoit fait en sorte auec le Duc d'Albe qu'il feroit tourner ses troupes contr'eux : & d'ailleurs ils estoient asseurez que le Duc de Sauoye ne laisseroit pas eschaper cette occasion. Ie croy que ce soupçon prit naissance de ce que tandis que le Duc d'Albe estoit dans le Milannois il enuoya en diligence Bernard Mendosse au Pape Pie. C'est pourquoy ceux de Geneue demanderent du secours pour la cause commune, non seulement à ceux de Berne que cette affaire touchoit de pres, mais encore aux Caluinistes de France comme à vne colonie de Geneue, & principalement au Prince de Condé qui estoit leur chef. Ce Prince qui fut bien ayse d'auoir trouué cette occasion de leuer vne armée promit toutes choses à ceux de Geneue; & apres auoir fait entrer quelques soldats dans leur ville sous la conduite de Mombrun, il commença auec l'Admiral de Coligny à faire des leuées en France, ayant remonstré au Roy qu'il estoit à craindre que les Espagnols, dont ils estoient reputez les ennemis, les trouuant sans armes en passant n'en tirassent de l'auantage, & ne fissent quelque entreprise. Ils s'efforcerent mesme de persuader au Roy *de prendre les armes, & de ne pas laisser eschapper la plus belle occasion qui se presenteroit iamais de se venger d'vne nation qui auoit tousiours esté ennemie du nom & de la gloire des François; Que veritablement l'armée Espagnole estoit composée de gens d'élite, & considerable par le courage de ses soldats, & par la reputation de ses Capitaines; Que neantmoins elle pouuoit estre aisément dissipée & entie-*

rement deffaite dans la difficulté de sa marche, d'vn costé par les François, & de l'autre par ceux de Geneue & par les Suisses; Que si cela arriuoit, & que par ce moyen on priuast Philippes de tout ce qu'il auoit de forces & en Espagne & en Italie, il ne falloit point douter qu'on ne se fist vn passage pour aller recouurer Milan, quand il seroit dépoüillé de ses vieilles troupes; ou que faisant entrer dans les Pays-bas les armes de Frãce elles n'y fussent bien receuës par des peuples qui seroient deliurez par les François de la domination Espagnole: Que si l'vn ny l'autre ne succedoit, au moins il ne faudroit craindre de long-temps la guerre du costé des Espagnols, qui apres auoir perdu vne si grande armée ne seroient de long-temps en estat de reparer la perte de tant de forces. Le Prince de Condé adjousta à cela qu'il meneroit à cette guerre cinquante mille hommes si le Roy vouloit commander des leuées. Ainsi sous le pretexte specieux de deffendre la gloire de leur Roy, ils songeoient à leuer des troupes pour fomenter la rebellion par vne coustume des Huguenots, qui disent qu'ils seruent le Prince & qu'ils le mettent en asseurance quand ils le mettent en captiuité. Mais Charles qui n'ignoroit pas leur dessein, & qui ne vouloit pas s'embarasser & dans des guerres ciuiles & dans des guerres estrangeres en irritant vn puissant Monarque, respondit au Prince de Condé qu'il n'estoit pas de sa dignité, ny de la generosité Françoise de tromper vn Roy son parent & son amy; & qu'au reste pour oster à son Royaume toute la crainte qui luy pourroit venir de l'approche des Espagnols, il pouruoiroit à son repos par vne nouuelle leuée de gens de guerre: Et en mesme temps il fit sçauoir au Roy Philippes en quel estat estoient dans la France les dissensions ciuiles, & qu'elles estoient cause qu'il ne pouuoit donner à son armée vn passage asseuré. Cependãt le Duc d'Albe estoit arriué à Genes sur les Galeres d'André Doria & de Cosme Duc de Florence, auec les nouueaux soldats qu'il amenoit d'Espagne pour mettre dans les garnisons d'Italie en la place des vieux soldats, mais estant tombé malade de la fiévre, il fut contraint de s'arrester à Milan. En ce temps-là Marguerite receut nouuelles certaines que le Duc d'Albe deuoit mener vne armée en Flandre, où le Roy le deuoit suiure, au moins c'estoit le bruit qui couroit; Et sur cette nouuelle elle tascha de destourner le

MARGVERITE DE PARME. 1567.

Roy de cet appareil de guerre, qui ne pouuoit seruir qu'à troubler vne autrefois les affaires des Pays-bas. Elle luy remonstroit *qu'en l'estat où estoit la Flandre, la Religion & l'obeïssance y ayant esté restablies on y iouïssoit d'vn grand repos, & qu'on ne manquoit pas de forces ny de soldats pour conseruer les choses dans le bon ordre où elles estoient, & leur faire prendre encore vne meilleure face par la presence du Roy; Qu'vne grande & nouuelle armée ne pouuoit rien apporter au Roy que de grandes despenses & de la pauureté dans la Flandre; Que sur le bruit de cette armée estrangere vne grande partie des artisans & des marchands s'estoient desia retirez autre-part, & qu'vn plus grand nombre se retireroit lors qu'on sçauroit que les troupes approcheroient, parce qu'ils se persuadoient que le commerce & la nauigation cesseroient entierement parmy les armes, & qu'ils seroient condamnez à nourrir de grandes armées; Qu'il falloit ioindre à cela la crainte des peuples, qui s'imaginoient qu'vn si grand nombre de soldats ne venoit dans la Flandre que pour les punir; l'indignation des Nobles dont on mesprisoit le soin qu'ils auoient auparauant apporté à calmer les seditions; & le restablissement asseuré de l'Heresie, qui reuiendroit sans doute en Flandre auec les trouppes Allemandes & Lutheriennes; Et qu'enfin elle preuoyoit qu'il naistroit de là vne guerre ciuile & cruelle qui dureroit plusieurs siecles, & qui seroit fomentée par la haine irreconciliable des peuples, & par leur desobeïssance opiniastre. Qu'elle le prioit de tout son cœur que sans songer dauantage à cet appareil de guerre qui n'estoit pas de saison, il vint dans les Pays-bas plûtost en Pere qu'en Roy; Et qu'il adjoustast par sa presence & par sa sagesse aux choses qui auoient esté si heureusement commencées, ce qui restoit à souhaiter, la continuation de la paix.*

La Gouuernante chargea de cette lettre Gaspard Robles seigneur de Billy & Gouuerneur de Philippe-ville, afin que le merite de la personne fist plus d'impressiõ sur l'esprit du Roy. Mais tout cela ne fit point changer de dessein à Philippes, qui escriuit à sa sœur qu'il n'enuoyoit cette armée dans la Flandre que pour y asseurer la paix. Ruigomes de Sylua Prince d'Eboli manda aussi à la Gouuernante les mesmes choses, & luy fit sçauoir tout ensemble que le Marquis de Bergues estoit mort à Madrid en l'absence du Roy.

Iean de Glimes Marquis de Bergues, qui est vne ville sur la riuiere de Some dans les extremitez du Brabant, auoit esté enuoyé en Espagne l'année precedente auec Florent de Montmorency, Seigneur de Montigny; mais sa deputation ne luy auoit pas reüssi fort heureusement, car le Roy s'estoit mis en vne colere extréme à cause de la profanation des Eglises, & de la rebellion des Villes. De sorte qu'apres auoir long-temps demandé la permissiõ de retourner en Flandre sans la pouuoir obtenir, parce que la gouuernante auertissoit secrettement le Roy de ne point renuoyer les Deputez parmy tant de troubles & de desordres; apres auoir remarqué qu'on se mocquoit de luy par les lõgueurs ordinaires à la Cour d'Espagne, & par la vaine esperance qu'on luy donnoit de iour en iour de s'en retourner en Flandre auec le Roy, il tomba malade ennuyé de ce traittement, & comme espouuenté par le choix qu'on auoit fait du Duc d'Albe. Enfin voyant que sa maladie estoit plus forte que les remedes, & qu'on desesperoit de sa guerison, il fit prier le Prince d'Eboli son ancien amy de le venir voir. On dit qu'il fit dans cette conference de grandes plaintes du Roy, & qu'il pria le Prince d'Eboly de luy rapporter ces dernieres paroles d'vne persõne qui ne l'importuneroit iamais, *Qu'il mouroit auec vne extréme douleur d'auoir connu durant sa vie, que non seulement on ne consideroit point ses seruices, ny les trauaux qu'il auoit tãt de fois soufferts pour sa Majesté, mais qu'il estoit tenu pour suspect, & que l'on commençoit à l'obseruer comme on feroit vn ennemy; qu'il esperoit neantmoins qu'on reconnoistroit vn iour, mais peut-estre trop tard sa fidelité, la perfidie de ses ennemis, & la fausseté des accusations dont on taschoit de noircir son honneur.* Il ne vescut pas longtemps apres, & mourut le vingt-vniesme May, apres auoir donné ordre à ses affaires. Il y en a qui ont escrit qu'il auoit esté empoisonné, comme si tous ceux qui ne sont pas aymez des Princes, & qui tombent dans la disgrace des Roys ne deuoient iamais mourir que d'vne mort violente & precipitée. Pour moy ie ne voudrois pas l'asseurer sans en auoir d'autres conjectures. Le Marquis de Bergues auoit esté également chery de l'Empereur Charles & de Philippes son fils. Il auoit receu de l'Empereur le titre de Marquis, & apres la bataille de sainct Quentin où il combatit vaillamment, Philippes

MARGVERITE DE PARME. 1567.

MARGVERITE DE PARME. 1567.

voulut qu'il l'accompagnast en Angleterre auec les autres Grands de Flandre pour assister à la solemnité de son mariage auec la Reine Marie ; & à son retour il luy donna l'Ordre de la Toison d'Or, la charge de grand Veneur, & le gouuernement du Haynaut. Mais parce qu'il ne sembloit pas auoir fauorisé durant l'administration de cette Prouince la Religion Catholique, bien qu'il fust veritablement Catholique, il en acquit la disgrace de la Gouuernante ; & quelques mois apres sa mort ayant esté informé contre luy, il fut condamné par le Duc d'Albe comme criminel de leze-Majesté. La Gouuernante fut auertie de sa mort par le Prince d'Eboli en fort peu de temps, c'est à dire, en huict iours ; & deuant que cette nouuelle fust publiée, elle enuoya Mandeuille à Bergues auec vne Compagnie de Mousquetaires d'élite, & escriuit à la femme du Marquis *qu'elle auoit oüy dire que les Heretiques de la ville irritez de l'Edit qui auoit esté publié les iours passez faisoient quelque nouuelle entreprise ; Que cela estoit cause qu'elle enuoyoit des soldats pour la garde de sa personne & pour la seureté de sa ville ; Que pour luy rendre vn office plus agreable, elle auoit choisi pour leur Capitaine Mandeuille du Regiment de Beauuoir son oncle, & qu'elle leur auoit enjoint d'obeïr en toutes choses à ses commandemens & à ses volontez.* Elle ne luy parla point de la mort de son mary, de peur de perdre la grace du bien-fait qu'elle luy faisoit en apparence, & de luy donner quelque soupçon de ce qu'elle auoit enuie de faire. Comme elle estoit asseurée de la fidelité de Mandeuille, elle luy auoit dit en partant qu'elle l'enuoyoit à Bergues pour garder la ville au nom du Roy ; Que veritablement il deuoit rendre seruice à la femme du Marquis dans toutes les choses qui concerneroient sa deffence, mais qu'au reste si elle refusoit les soldats qu'il conduisoit, ou qu'elle voulust les faire sortir de la ville, il luy dist qu'il ne pouuoit pas en cela executer sa volonté sans en escrire à la Gouuernante ; Que cependant il tirast les choses en longueur, ou en escriuant, ou en feignant d'attendre responce, iusqu'à ce qu'il fust venu de nouueaux ordres d'Espagne. Car le Prince d'Eboli auoit escrit au nom du Roy à la Gouuernante, & le Roy mesme luy auoit mandé quelque temps apres qu'il falloit informer des actions du Marquis, & si l'on trouuoit

qu'il fust coupable des desordres & des rebellions des Villes, confisquer ses biens, ou les conseruer à ses heritiers, si on le trouuoit innocent. Le Roy auoit adjousté de sa main, que puis que le Marquis auoit institué la fille de sa sœur heritiere de ses biens, qu'on disoit n'auoir pas esté instruite dans la Religion Catholique, la Gouuernante s'efforçast de la retirer de chez son pere & de l'esleuer aupres d'elle iusqu'à ce qu'on la mariast auec le cousin du Marquis, dont il auoit parlé dans son testament. Mais on se rendit bien-tost maistre de la ville de Bergues; quant à l'heritiere, son pere fit long-temps difficulté de la rendre. Enfin apres que la Gouuernante eut assisté à la procession du sainct Sacrement, qui se fit alors auec plus de pompe & d'appareil que iamais, & auec tant de respect & vne si grande affluence de peuple, qu'il ne sembloit pas qu'il y eust iamais eu dans Anuers le moindre vestige d'Heresie, elle y laissa le Comte de Mansfeld auec treize compagnies de gens de guerre, & reuint à Bruxelles auec le reste des troupes, accompagnée de la Noblesse pour y receuoir le Duc d'Albe. Veritablement elle n'estoit pas bien aise de son arriuée; & mesme il y en auoit beaucoup qui ne l'aymoient pas, & qui taschoient de le rendre plus odieux en disant, que cet homme superbe & seuere troubleroit bien-tost toutes les choses que la Gouuernante auoit calmées par son trauail & par sa prudence; que pour faire croire qu'il estoit venu d'Espagne pour appaiser les tumultes, il en exciteroit luymesme de nouueaux; & qu'ainsi il mettroit entre ses belles actions la tranquillité des Pays-bas, dont la gloire n'estoit deuë qu'à Marguerite. C'est pourquoy la Gouuernante non seulement fit sçauoir au Roy par Gaspard Robles les plaintes & les discours qui se faisoient; mais en faisant ses ciuilitez au Duc d'Albe sur son arriuée à Milan, & apres luy auoir representé l'estat de la Flandre, elle adjousta dans ses lettres, *Qu'il considerast s'il ne seroit point plus à propos de congedier vne partie de cette grande armée, & de ne point irriter par des forces qui n'estoient pas de saison, & par de fascheuses despenses, des Prouinces desia paisibles & obeïssantes au Roy; qu'au moins il sembloit à tout le monde que ce remede estoit plus dangereux que le mal.* Mais le Duc s'en excusa sur l'ordre & sur le commandement qu'il auoit; Et le Prince

MARGVERITE DE PARME. 1567.

Margverite de Parme. 1567.

——— d'Eboli respondit au nom du Roy à la Gouuernante, par le mesme Robles qui reuint d'Espagne au mois de Iuin *Que le Roy auoit en recommendation la gloire que sa sœur auoit acquise par cette grande sagesse qu'elle auoit monstrée parmy tant de desordres dans le gouuernement des Pays-bas, en attaquant les Villes, en reduisant les rebelles, & en restablissant par toute la Flandre la Religion & l'obeissance; que l'on n'y enuoyoit pas le Duc d'Albe pour luy oster quelque chose de ceste loüange qui appartenoit toute entiere à son Altesse, mais afin qu'il l'assistast de son conseil & de son seruice; que desormais les choses qu'elle auoit faites fussent maintenuës au glorieux estat où elle les auoit mises, sans qu'elle fust chargée de tant de peines & de tant de soins, & que les coupables fussent punis, sans que la haine & l'enuie retombassent sur elle.* Mais rien ne fut plus capable de l'appaiser que les lettres du Roy qui luy furent apportées par Lopes Gallo, apres celles qu'elle receut par Robles. Le Roy la remercioit par ces lettres d'auoir mis vn si bon ordre à toutes choses par sa diligence & par sa sagesse. Il luy mandoit qu'il la remercieroit bien-tost luy-mesme auec plus de ressentiment, & qu'il souhaitoit auec passion d'estre le spectateur de sa vertu : & apres quelques auis qu'il luy donnoit, il luy enjoignoit de faire équipper huict vaisseaux, & de les tenir prests pour les enuoyer au deuant de luy aussi-tost qu'elle auroit appris qu'il seroit party d'Espagne. La Gouuernante executa tous ces ordres, elle fit équipper des vaisseaux, & par l'ordonnance du Conseil on fit des prieres publiques pour l'heureuse nauigation du Prince. Mais quelques-vns disoient qu'il n'en auoit pas besoin, estant desia en seureté contre la mer & les escueils, & qu'il imiteroit Tybere, qui ayant plusieurs fois souffert qu'on fit de semblables prieres pour son depart & pour son retour comme si tous les iours il eust deu partir de Rome, tint longtemps en incertitude toutes les Prouinces de l'Empire dans l'attente d'vn voyage imaginaire. Mais afin que la feinte ne perdist rien de la croyance qu'on y adjoustoit, il estoit necessaire d'entretenir le bruit de ce voyage par de telles apparences de temps en temps renouuellées. Et certes les Flamans eussent plus impatiemment souffert la venuë du Duc d'Albe qui estoit odieux & à la Noblesse & au peuple, s'ils ne se fussent

sent persuadez par les apparences qu'ils voyoient, que le Roy viendroit bien-tost dans les Pays-bas. MARGVERITE DE PARME. 1567.

En ce temps-là le Duc d'Albe qui auoit en quelque sorte recouuré sa santé, fit aupres d'Aste la reueuë de son armée, qui se trouua plus forte par le courage que par le nombre des soldats, bien que ce fust par le nombre que plusieurs en conceussent de la crainte. Elle estoit seulement de huict mille sept cens hommes de pied, & de douze cens cheuaux. Aussi le Duc d'Albe n'auoit pas voulu mener auec luy vne trop grande multitude d'hommes qui ne sert bien souuent qu'à s'empescher elle-mesme dans sa route, mais il voulut auoir des soldats d'élite, & plus de bras que de noms. Il faisoit estat qu'il l'augmenteroit plus commodement dans la Flandre, & qu'il adjousteroit à ces vieilles troupes comme à vn corps robuste par les ossemens & par les nerfs, toute la chair qu'on y pourroit desirer, ie veux dire vne quantité de nouueaux soldats. Toute l'Infanterie qui estoit presque d'Espagnols, estoit diuisée en quatre regimens, parce qu'elle auoit esté tirée de quatre Prouinces, & estoit conduite par autant de Maistres de Camp Espagnols, tous renommez par la gloire qu'ils auoient acquise dans la guerre. Alfonse Vlloa menoit le regiment de Naples qui estoit de dix-neuf compagnies, faisant trois mille deux cens trente hommes; & Sancho Londogno, le regiment de Milan composé de deux mille deux cens hommes en dix compagnies; le regiment de Sicile qui contenoit en autant de compagnies mille six cens vingt soldats, estoit sous la conduite de Iulian Romero; & celuy de Sardaigne en mesme nombre d'hommes & de compagnies, estoit mené par Consalue de Bracamont. La Caualerie qui estoit composée d'Espagnols, d'Italiens & d'Albanois, estoit commandée par Ferdinand de Tolede Prieur de Castille & Cheualier de Malte, fils naturel du Duc d'Albe. Chiapin Vitelli Marquis de Setone, Capitaine fameux par vn grand nombre de victoires, estoit Mareschal de Camp. Le Roy Philippes l'auoit demãdé pour cette expedition à Cosme Duc de Florence, comme il auoit demandé au Duc de Sauoye François Paciotti d'Vrbin Comte de Montefabro, qui estoit excellent pour les fortifications & pour les machines de guerre. Enfin Gabriel Serbellon Cheualier

MARGVERITE DE PARME. 1567.

de Malte Prieur de Hongrie, renommé par ses grandes actions & par la science militaire, estoit grand Maistre de l'Artillerie. On adjousta à ces principaux Officiers vn Commissaire general de la Caualerie, qui est vne nouuelle charge dans la milice, creée quelque temps auparauant par Ferdinand Gonzague Gouuerneur du Milannois pour l'Empereur Charles-Quint. Le Duc d'Albe fut le premier qui s'en seruit dans la Flandre, & la donna à Antoine Oliuera, qui sortoit de Marin Oliuera que Pierre Roy de Castille auoit fait venir de France auec quelques autres Capitaines, pour s'en seruir à chasser les Maures d'Espagne. Et certes la grande experience qu'Antoine Oliuera auoit acquise dans les armes tant en Italie qu'en Affrique, le rendoit bien capable de ce commandement. Il estoit Maistre de Camp dans le Milannois, lors qu'on luy donna la charge de Commissaire general de la Caualerie, dont il porta le tiltre & fit l'exercice le premier hors de l'Italie. Tous les autres Capitaines de cette armée n'estoient pas moins considerables ny moins renommez. On comptoit entr'eux Charles Daualos fils du Marquis du Guast, qui s'estoit glorieusement fait connoistre auec son frere le Marquis de Pescaire dans les guerres de Piedmont & de Milan, & qui auoit egalé la gloire de ses ancestres, principalement dans ces Prouinces; Bernardin Mendosse également illustre par les armes & par les lettres; Camille du Mont frere du Marquis Iean Baptiste, qui estoit venu deuant luy en Flandre, & qui auoit commencé dés l'aage de douze ans à porter les armes sous Chiapin son oncle; Christofle Mondragon Capitaine signalé sous l'Empereur Charles-Quint dans les guerres d'Italie, d'Affrique & d'Allemagne. L'on dit qu'il estoit de ces dix hommes, qui par vn courage memorable ayant pris l'espée entre les dents trauerserent l'Elbe à nage, allerent prendre des basteaux de l'autre costé de ce fleuue, les amenerent du costé de l'Empereur malgré les arquebusades des ennemis, & eurent la premiere loüange de la victoire qu'on obtint sur les Saxons par le moyen du Pont qui fut fait de ces basteaux, & qui seruit à faire passer les troupes de l'Empereur. Outre ces Capitaines que ie viens de nommer, il y en auoit encores d'autres; Comme Sancho d'Auila qui auoit fait son apprentissage dans la guerre aupres du Duc

d'Albe, qui le suiuit iusqu'à la mort; le Comte Curtio Martinengh, Nicolas Baste, François Verdugo, & beaucoup d'autres, tous vieux Capitaines qui auoient esté victorieux autant de fois qu'ils s'estoient trouuez à la guerre. La reueuë de l'armée ayant esté faite, elle fut diuisée en trois corps, & prit le chemin de la Sauoye par le mont Senis le plus haut des Appennins. Le Duc d'Albe menoit luy-mesme l'auant-garde où estoit le Regiment de Naples auec cinq cornettes de Caualerie Espagnole & Italienne. Ferdinand son fils conduisoit la bataille, à qui l'on auoit ioint outre quatre compagnies de Caualerie Espagnole, le regiment de Londogno; Et le Marquis Vitelli cõduisoit l'arriere-garde, qui estoit composée des regimens de Sicile & de Sardaigne, & de deux compagnies de Caualerie d'Albanois. Le front de chaque compagnie estoit couuert, par vne inuention nouuelle, de quinze soldats qui marchoient deuant les autres, armez de mousquets & de fourchettes pour appuyer le mousquet en tirant, car on ne se seruoit auparauant de ces sortes d'armes, comme estant trop pesantes, que sur les murailles des Villes, d'où encore on ne pouuoit les tirer qu'apres les auoir posées sur des caualiers. On s'en seruit depuis à la campagne, & l'on fit experience que ceux qui les portoient se meslant auec les arquebusiers faisoient vn grand effet dans les armées. On enuoya deuant Gabriël Serbellon & François Ibarra, auec quelque nombre de soldats & de pionniers, l'vn pour donner ordre aux viures de l'armée, & l'autre pour disposer les chemins. Ils firent en sorte, suiuant les ordres de Vitelli, que comme l'armée estoit diuisée en trois corps, la bataille logeoit tousiours au mesme lieu d'où l'auant-garde partoit, & que l'arriere-garde logeoit de mesme où la bataille auoit logé. Ainsi au mois de Iuillet l'armée descendit à petites iournées dans le Comté de Bourgongne par les Alpes & par la Sauoye; & s'estant grossie de quatre cens Caualiers Comtois, elle arriua en Flandre par la Lorraine au commencement du mois d'Aoust, sans apporter ou receuoir aucun dommage dans les terres où elle passoit. Neantmoins quelques troupes Françoises parurent sur les frontieres de la Bourgongne; & par l'ordre du Roy Charles, Tauane auec quatre mille hommes de pied & quelques troupes de Caualerie costoya

MARGVERITE DE PARME. 1567.

tousiours l'armée Espagnole afin de garder la frontiere. Certes on ne sçauroit dire que iamais armée ait fait vn plus grand chemin auec vne plus grande discipline ; car depuis l'Italie iusqu'en Flandre, on ne fit aucun dommage, non seulement à pas vne ville, mais à pas vne maison de Paysan, excepté qu'à l'entrée de la Lorraine trois arquebusiers à cheual prirent trois moutons d'vn troupeau, mais cela ayant esté sceu ils furent condamnez à estre pendus par le commandement du Duc d'Albe, & l'on renuoya les moutons. Il est vray qu'à la priere d'vn Capitaine Lorrain qui estoit venu sur la frontiere au nom du Duc de Lorraine son Maistre, on en donna deux au respect du Prince, & l'on donna le troisiesme à l'exemple apres auoir tiré au sort, qui tomba iustement sur celuy qui auoit esté l'autheur de cette action.



FERDINAND DE TOLEDE DVC D'ALBE GOVVERNEVR DES PAYS BAS.

LE Duc d'Albe fut receu à Tionuille dans le Luxembourg auec vn applaudiſſement militaire, par les Comtes Alberic de Lodrone, Othon Oberſthein, & de Schauembourg, ayant auec eux chacun leur regiment d'Allemans. Charles de Barlemont Gouuerneur de Namur, & Philippes Norcherme Gouuerneur du Haynaut, eſtoient auſſi venus au deuant de luy, & auoient eſté choiſis pour ſaluër les premiers au nom de la Gouuernante le Duc d'Albe, qui de ſon coſté auoit enuoyé François Ibarra à la Gouuernante pour luy rēdre les meſmes deuoirs, & pour reſoudre auec elle où on logeroit les gens de guerre. Bien que la Gouuernāte ne fuſt pas d'accord ſur ce point auec le Duc d'Albe, parce qu'elle en vouloit excepter Bruxelles, qui auoit toûjours conſerué ſa fidelité au Roy, Neantmoins ſous pretexte de la gloire & de la ſeureté du Prince qui deuoit demeurer à

MARGVERITE DE PARME. 1567.

Margverite de Parme. 1567.

Bruxelles, il resolut de faire loger les soldats en partie dans les faux-bourgs, en partie à Gand, & en partie dans les autres Villes. Lodrone auec son Regiment qui estoit de douze Compagnies, & chaque Compagnie de trois cens hommes, fut enuoyé dans Anuers; & il fut commandé à Mansfeld, que la Gouuernante auoit fait General de la Caualerie Allemande par les ordres du Roy, de mettre Anuers entre les mains de Lodrone & de congedier les soldats Flamans. Peu de temps apres le Duc d'Albe entra dans Bruxelles accompagné de la Noblesse qui estoit venuë au deuant de luy. Il alla droit chez la Gouuernante, & luy ayant fait la reuerence, il fut logé en l'hostel de Culembourg, parce qu'elle estoit logée dans le Palais. Le lendemain il luy enuoya les lettres du Roy qu'il auoit apportées d'Espagne, & la copie des ordres par lesquels le Roy donnoit au Duc d'Albe le commandement des armes dans les Pays-bas, laissant à Marguerite l'administration des affaires d'Estat. Le mesme iour auec vne suite superbe de Caualiers & de valets il luy alla faire visite, où ses plus confidens, qui auoient remarqué que Marguerite estoit mescontente ou qui vouloient qu'elle le fust, obseruerent curieusement de quel œil elle receuroit ces premiers deuoirs. Cette Princesse qui auoit esté incommodée en ce temps-là d'vne colique & d'vne petite fiévre, ne s'estant pas beaucoup auancée pour le receuoir, on crût que son mal estoit vne feinte, ou du moins que cette incommodité estoit venuë tout à propos pour rabatre l'orgueil du Duc d'Albe. Toutesfois il n'oublia rien en sa presence du respect & de la veneration qui estoit deuë à la fille de Charles-Quint, & à la sœur de son Roy. Mais apres qu'on eut fait retirer le monde, il luy monstra des ordres plus amples que ceux qu'il luy auoit auparauant enuoyez, non seulement pour faire la guerre comme il le iugeroit à propos, mais de bastir des Citadelles, de changer les Magistrats & les Gouuerneurs des Prouinces, de faire informer des troubles, & d'en faire punir les autheurs. Lors que la Gouuernante luy eut demandé s'il n'auoit rien outre cela, il luy respondit qu'il auoit quelques autres choses qui ne pouuoient pas luy estre exposées en vne seule conference, & qu'aux occasions il luy en communiqueroit. Marguerite ne se monstra point troublée de cette

responſe & loüa la reſolution du Roy, pourueu qu'on l'executaſt de telle ſorte que la paix qu'on venoit de reſtablir dans la Flandre, & qui eſtoit ſemblable à vn ieune arbre qui n'auoit pas encore pris racine, ne fuſt pas eſbranlée par vne culture trop violente. Elle adjouſta qu'il luy ſembloit à propos qu'on leuſt le lendemain dans le Conſeil les lettres patentes du Roy, ce qui fut executé. Toutefois quand elle en eſcriuit au Roy elle ſe plaignit *qu'on euſt donné au Duc d'Albe tant d'autorité & tant de troupes; Que l'vn pouuoit beaucoup nuire à la gloire du Prince, & l'autre au repos qui eſtoit eſtably dans les Prouinces; Qu'il y auoit deſia plus de cent mille hommes qui s'eſtoient retirez dans les pays eſtrangers, & qui y auoient fait tranſporter leurs biens, ou pour n'eſtre point chargez de logemens de gens de guerre, ou par le deſeſpoir du pardon, ou par la crainte des maux à venir; Qu'il n'y auoit qu'vne choſe qui la pouuoit conſoler auſſi bien que tous les peuples, qui eſtoit l'arriuée du Roy; Que l'eſperance que les Prouinces en auoient, eſtoit d'autant plus grande & plus certaine, qu'il y auoit deſia quatre iours que Vvachen Admiral en la place du Comte d'Horn, eſtoit party pour aller en Eſpagne auec neuf vaiſſeaux equippez en guerre; Que s'il auoit changé de deſſein & remis ſon voyage à vn autre temps, elle le ſupplioit de tout ſon cœur d'vſer enuers elle de ſa bonté, & de la deliurer de ce grand faix qu'elle auoit porté durant neuf années dans l'adminiſtration des Pays-bas.* Mais elle fit au Roy la meſme priere auec beaucoup plus d'empreſſement & d'ardeur, quand on eut mis inopinément en priſon le Comte d'Egmont & les autres.

MARGVERITE DE PARME. 1567.

Le Duc d'Albe eſtima qu'il falloit commencer ſon gouuernement par la punition de quelques grands de Flandre qui eſtoient tenus ſuſpects, parce qu'il croyoit que quand il ſe ſeroit deffait des plus apparens, le peuple n'auroit plus perſonne ſur qui il pûſt ietter les yeux. C'eſt pourquoy d'abord il traita honorablement la Nobleſſe, & principalement le Comte d'Egmont; & taſcha par ce moyen d'attirer le Comte d'Horn qui reculoit au commencement, & qui aymoit mieux entendre parler de ces premieres entreueuës que de s'y trouuer en perſonne. On dit que comme il auoit par quelque preſſentiment de ſon mal-heur vne grande auerſion

MARGVERITE DE PARME. 1567.

de se rencontrer auec le Duc d'Albe, le Comte d'Egmont le blasma de cette crainte, & l'asseura qu'il ne luy arriueroit rien qui ne fut commun entr'eux: Et certes l'euenement suiuit de pres ce presage. Quand le Duc d'Albe eut attiré le Comte d'Horn, il manda aussi à Bruxelles le Comte d'Hochstrat auec les autres, pour donner ordre par leurs auis aux affaires publiques; Tellemẽt que le Comte d'Hochstrat s'estoit desia mis en chemin, mais comme il marchoit lentement, parce qu'il releuoit de maladie, ou bien qu'il retardoit à dessein; apres auoir eu nouuelle de ce qui estoit arriué, il s'enfuit bien plus viste qu'il n'estoit venu. Tous les autres grands Seigneurs de Flandre se rendirent à Bruxelles le neufiesme Septembre, qui estoit le iour auquel le Duc d'Albe auoit donné ordre à André Salazar & à Iean Espuce, tous deux Capitaines, d'arrester sans bruit & sans desordre Iean Casembrot seigneur de Bachersel, qui de tous les conjurez estoit celuy qui en sçauoit dauantage, comme estant Secretaire du Comte d'Egmont. On donna charge en mesme temps au Comte Alberic de Lodrone, & à Sancho de Londogno Maistres de Camp, d'amener le iour mesme dans Bruxelles Antoine Strale Bourgmestre d'Anuers, qui estoit participant de tous les secrets du Prince d'Orange. Et afin que cela ne fist point de bruit dans la ville, où Strale pouuoit beaucoup par son credit & par ses richesses, le Duc d'Albe pria la Gouuernante d'escrire au Magistrat d'Anuers, & de l'auertir qu'on mandoit le Bourgmestre pour conferer auec luy des affaires de la ville. Elle fit ce que le Duc demanda, & Lodrone donna sa lettre au Magistrat, mais le Bourgmestre estoit desia arresté. Car comme il craignoit quelque mauuaise auanture, il s'estoit fait mettre dans vn chariot sous vne quantité de hardes, & s'estoit caché sous des enueloppes de toile; mais à peine estoit-il hors de la ville, que Lodrone auerty de sa fuite par vn espion, se saisit de luy. Tandis que ces choses se faisoient, le Duc d'Albe tenoit conseil dans l'hostel de Culembourg, où il auoit fait assembler les Grands de Flandre, le Duc d'Arschot, les Comtes d'Egmont, d'Horn, de Mansfeld, d'Aremberg, & de Barlemont, & outre cela Ferdinand de Tolede, Vitelli, Serbellon & Ibarra. Mais il tiroit en longueur cette conference de propos deliberé, en attendant

dant la nouuelle de la prise du Bourgmestre & de Casembrot. C'est pourquoy il auoit fait entrer dãs le conseil le Comte Paciotti pour y parler de l'assiette & de la forme de la Citadelle qu'on vouloit faire à Anuers. Enfin il congedia l'assemblée lors qu'il eut appris qu'on auoit executé ses ordres. Mais pendant que les autres se retiroient il appella le Comte d'Egmont, comme s'il eust voulu luy dire quelque chose en secret; & voyant quelques Capitaines dans la chambre proche, *Demeurez, dit-il, Comte d'Egmont, le Roy commande qu'on vous arreste, rendez vostre espée.* Le Comte estonné d'vne sommation si inopinée, & voyant à l'entour de luy vn grand nombre d'hommes armez, rendit son espée auec ces paroles, *Et toutesfois, dit-il, i'ay souuent auec cette espée heureusement deffendu la querele & les interests du Roy.* Il ne parla pas dauantage, & fut conduit par des Capitaines dans vne autre chambre. En mesme temps il fut commandé au Comte d'Horn par le fils du Duc, qui le reconduisoit par honneur de rendre aussi son espée, & de se mettre en la puissance du Duc d'Albe puis que le Roy le vouloit ainsi; Et aussi-tost quelques Capitaines qui estoient promptement accourus, le menerent dans vn autre appartement. Cependant Sancho Dauila, Capitaine des gardes du Duc, auoit enuironné de gens de guerre l'hostel de Culembourg, & en auoit mis par tout aux auenuës des ruës, au grand estonnement de la Ville, qui ne sçauoit pas à quel dessein on iettoit ce trouble parmy le peuple. Mais lors qu'on eut appris que les Comtes d'Egmont & d'Horn auoient esté arrestez chez le Duc d'Albe, le peuple demeura premierement comme stupide dans vn triste silence, & puis il commença à detester les artifices du Duc d'Albe, & à murmurer contre la confiance du Comte d'Egmont. Plusieurs disoient que toute la Flandre estoit captiue par la prison de ces deux hommes. D'autres loüoient la précaution du Prince d'Orange, & luy souhaittoient toutes sortes de prosperitez, & en mesme temps à la Flandre, qu'ils n'estimoient n'estre pas entierement captiue puis que le Prince d'Orange estoit libre. On rapporta mesme que quand le Cardinal de Granuelle eut oüy dire à Rome ce qui estoit arriué à Bruxelles, il demanda si le Taciturne estoit pris, c'est ainsi qu'il nommoit le Prin-

MARGVERITE DE PARME, ET LE DVC D'ALBE. 1567.

Margverite de Parme, et le Dvc d'Albe. 1567.

ce d'Orange, & que quand on luy eut respondu que non, il dit que le Duc d'Albe n'auoit rien pris, puis que ce seul homme luy restoit à prendre. Au reste, parce que le Duc d'Albe auoit fait toutes ces choses au desceu de la Gouuernante, il luy enuoya deuant qu'elle le pûst sçauoir d'ailleurs & que le conseil fust finy, les Comtes de Mansfeld & de Barlemont qu'elle auoit en vne estime particuliere, pour luy donner auis de cette action, & l'excuser enuers elle de ne luy en auoir point parlé. Il luy fit remonstrer qu'on luy auoit caché ce dessein par le commandement du Roy, de peur qu'vne partie de la haine de cette action ne retombast sur elle, à qui il estoit plus glorieux de se cõseruer l'amour des peuples dont elle auoit le gouuernement. Mais il n'appaisa pas Marguerite par ces raisons, & bien qu'elle cachast son ressentiment en la presence de ces deux Seigneurs, elle se tint neantmoins offensée de ce procedé: Elle commença à craindre qu'on ne vist souuẽt atriuer de pareilles choses, & que le gouuernement estant transporté en la personne du Duc d'Albe, elle n'eust que le nom & l'apparence de Gouuernante, & que le titre luy en fust seulement laissé, afin de faire paroistre qu'il y auoit quelqu'vn du sang d'Austriche qui commãdoit dans les Pays-bas. Outre cela elle auoit receu des lettres du Roy par lesquelles il luy mandoit qu'il auoit differé de six mois son depart, c'est à dire, iusqu'au commencement du Printemps. C'est pourquoy voyant qu'elle estoit priuée de l'esperance de le voir dans la Flandre, & que sa maladie s'augmentoit de iour en iour, elle luy depescha Machiauel l'vn de ses Gentils-hommes; & apres luy auoir parlé en peu de paroles de la prison des Comtes d'Egmont & d'Horn, sans toutesfois y mesler aucunes plaintes, peut-estre pour ne pas luy faire iuger qu'elle estoit offensée de cette action, elle pria *que comme elle estoit accablée de maladies & de soins, il luy permist de se retirer du Gouuernement dont elle estoit desia presque despoüillée; Qu'il consideraſt si c'estoit vne chose vtile à ses affaires, & honnorable à vne personne à qui il faisoit l'honneur de l'appeller sa sœur, que de la laisser dans la Flandre auec si peu d'autorité; Que pour elle, elle s'estoit proposé comme sa seruante & sa sujette, de regler tous les momens de sa vie par les volontez de sa Majesté.* Cependant la Gouuernante

n'oublia rien de ce qui concernoit les affaires d'Estat, car suiuant l'auis du conseil qu'elle auoit fait assembler chez elle en presence du Duc d'Albe, elle tascha par vn Edit d'arrester la fuite des Flamans, qui se retiroient tous les iours en plus grand nombre. Et aussi-tost elle fit prendre dix marchands des principaux de Tournay qui partoient du port de Flessingue pour se retirer en Angleterre, confisqua leurs biens, & les fit mettre en prison. Quelque temps apres l'Ambassadeur de Charles Roy de France l'estant venu visiter comme elle estoit au lict malade, & s'estant plaint à elle que quantité de Flamans s'en alloient trouuer le Prince de Condé & les autres qui se preparoient de faire encore la guerre au Roy, elle voulut qu'on renouuellast l'Edit contre les Flamans qui iroient porter les armes pour le party des rebelles de France. L'Ambassadeur ne se contenta pas de cela, mais par les ordres du Roy son Maistre qui estoit pressé par les factieux de son Royaume, il demanda à Marguerite quelque secours pour le faire promptement passer en France. Et à la verité ce n'estoit pas sans raison qu'il demandoit ce secours, car encore que les causes de cette guerre de France, que les Historiens ont appellée la seconde guerre ciuile, fussent les mesmes que de la premiere, Toutesfois les Chefs du party, comme le Prince de Condé & Coligny prirent leur pretexte du passage de l'armée du Duc d'Albe, & disoient que sous couleur d'aller en Flandre elle venoit se ietter dans la France pour exterminer la nouuelle Religion; Que c'estoit la resolution qui auoit esté prise à Bayonne dans cette secrette conference entre le Roy Charles, Catherine sa mere, & Isabelle Reine d'Espagne, où le Duc d'Albe auoit esté present; Que Marguerite n'auoit point eu d'autre dessein en voulant ruiner en Flandre la faction des Heretiques; Que c'estoit le sujet de la venuë du Duc d'Albe & de l'armée Espagnole qu'il amenoit, afin qu'en vn mesme temps Charles ruinast en France les Huguenots, & que l'Espagnol destruisist en Flandre ceux de la mesme faction. Ainsi apres auoir assemblé de grandes troupes, comme s'ils eussent voulu vanger quelque injure, ou empescher qu'on ne leur en fist à l'auenir, ils se saisirent d'abord de beaucoup de Places & de beaucoup de Villes; & depuis ils tascherent de surprendre le Roy à Meaux, d'où

MARGVERITE DE PARME, ET LE DVC D'ALBE. 1567.

MARGVERITE DE PARME, ET LE DVC D'ALBE. 1567.

s'estant à peine eschappé à la faueur de la nuict, & enfin rendu à Paris ils assaillirent cette grande ville, fermerent tous les passages d'où les viures y pouuoient venir, & firent tous leurs efforts pour la prendre. Enfin on donna bataille aupres de sainct Denis en France; & bien que les Heretiques y eussent esté deffaits, & qu'ils eussent semblé ceder la victoire aux Catholiques, qui fut certes funeste & sanglante par la mort d'Anne de Montmorancy General de l'armée du Roy; Cependant comme l'Heresie prenoit tous les iours de l'accroissement, ils recommencerent la guerre auec plus de force & de furie assistez des grands secours qu'ils receurent de l'Allemagne. Cela obligea Charles, outre les leuées qu'il fit par toute la France, d'implorer le secours de l'Italie & de l'Allemagne, & comme ie disois de la Flandre, pour la deffense de la Religion. Veritablement Marguerite fit difficulté de luy en enuoyer sans en auoir escrit au Roy, c'est pourquoy elle se remit librement de cette affaire au Duc d'Albe. Comme il se souuenoit de la conference de Bayonne, où l'on auoit parlé de se donner mutuellement du secours, & que d'ailleurs il s'imaginoit que la demande de l'Ambassadeur de France estoit glorieuse à la couronne d'Espagne, & capable d'entretenir des inimitiez entre les Flamans & les Heretiques de France, par les desordres & les dommages qu'apporte la guerre, il promit à l'Ambassadeur suiuant la resolution du conseil, qu'il auroit bien-tost le secours qu'il demandoit: Et lors qu'il en eut communiqué à la Gouuernante, il donna à Iean de Ligni Comte d'Aremberg la conduite de ce secours, qui consistoit en deux mille hommes de pied Espagnols, & en douze cens cheuaux la pluspart du Haynaut & de la Noblesse d'Artois. Quelques-vns disent que le Duc d'Albe s'offrit de conduire luy-mesme ces troupes, mais que Charles entra en soupçon d'vne offre si libre & si facile, s'imaginant que sous pretexte de le secourir on vouloit l'espier, & reconnoistre les forces de son Royaume; Que cela fut cause qu'on refusa ciuilement le Duc, comme n'estant pas expedient pour les deux Roys qu'il s'absentast de la Flandre; & qu'en mesme temps le Duc en enuoya vn autre en sa place. Quoy qu'il en soit, le Comte d'Aremberg partit de Cambray sur la fin de Nouembre, apres des prieres publiques qui durerent trois

iours. Il ioignit ses troupes aupres d'Amiens auec celles du Marquis de Villiers, & puis il alla trouuer l'armée du Roy qu'il seruit en plusieurs occasions. Enfin quand les affaires de France eurent esté accommodées, & que la paix y eut esté en quelque façon restablie, il retourna en Flandre par le commandement du Duc d'Albe qui auoit besoin alors de ce Capitaine & de ses troupes.

MARGVERITE DE PARME, ET LE DVC D'ALBE. 1567.

En ce mesme temps Machiauel apporta des lettres d'Espagne à Marguerite, par lesquelles le Roy luy donnoit auis premierement qu'il luy estoit né vne fille il y auoit trois iours, c'est cette Catherine qui fut depuis mariée à Charles Emanuel Duc de Sauoye; & en suite il luy accordoit la permission de se retirer des Pays-bas, luy protestant qu'il donnoit cela à sa demande & non pas au bien des Prouinces. Il la remercioit en des termes extraordinaires de la vigilance & du courage qu'elle auoit tousiours monstré parmy tant de troubles & de desordres dans le gouuernement des Pays-bas, & luy promettoit de recónnoistre abondamment & ses peines & sa vertu. Apres que la Gouuernante eut receu ces lettres, qu'elle eut donné au Duc d'Albe les expeditions de la charge de Gouuerneur des Pays-bas, que le mesme Machiauel auoit apportées d'Espagne, & qu'elle en eut donné auis aux Ambassadeurs de Philippes aupres de l'Empereur, du Roy de France & de la Reine d'Angleterre, afin qu'ils informassent ces Princes de son depart, elle escriuit aux Estats de Flādre pour suppléer par ses lettres à ce qu'elle eust bien desiré leur dire elle-mesme de viue voix deuant que de quitter sa patrie, en la presence de tous les Ordres, si le Roy luy eust donné la permission de les assembler. Ainsi apres leur auoir representé par vne longue lettre & sans rien cacher de la verité, toutes les choses qu'elle auoit faites en neuf ans dans l'administration des Prouinces, & par quels moyens elle auoit si heureusement appaisé les troubles de deux années deuant la fin du mois d'Auril, qu'elle auoit remis toute la Flandre dans l'obeïssance par les soins & par les conseils des gens de bien, elle les pria de s'vnir ensemble & de s'efforcer en commun pour entretenir l'estat present, la pureté de la Religion, & l'obeïssance du Roy, dont la clemence deuoit faire esperer à tout le monde qu'il traiteroit fauorablement mesme les

MARGVERITE DE PARME, ET LE DVC D'ALBE. 1567.

rebelles, qui estoit la seule chose qu'on n'auoit pas encore accordée. Elle leur faisoit sçauoir qu'elle auoit desia dit au Roy son sentiment de cette affaire, & qu'elle luy en escriroit encore deuant son depart; qu'au reste elle ne manqueroit iamais d'embrasser toutes les occasions de trauailler aupres du Roy son frere au bien & au repos des Flamans. En effet elle luy escriuit en ces termes; *L'heureux accouchement de la Reyne ma tres-honnorée Dame, m'a veritablemēt apporté vne ioye incroyable, voyant la propagation d'vn sang si digne de l'immortalité. Mais lors que vous me donnez la permission de me retirer, & que vous voulez combler cette grace en y adioustant, que vous m'estes obligé pour auoir gouuerné la Flandre selon vostre intention (car ce sont là les termes ausquels il a pleu à vostre Majesté de m'escrire) certes il ne me pouuoit arriuer rien de plus agreable, puis que ie n'ay iamais eu d'autre dessein que de vous satisfaire en toutes choses, & que ie ne me suis iamais proposé que la satisfaction de vostre Majesté, pour la regle & pour le prix de mes actions. Que si i'ay obtenu cét auantage, ie pense auoir heureusement employé tant de soins & tant de trauaux. Car ie ne sçaurois dissimuler d'auoir beaucoup souffert durant les neuf années de mon administration au milieu de tant de personnes qui estoient dans le Conseil, la pluspart en mauuaise intelligence par leurs ialousies, ou suspectes ou ennemies des Espagnols; de sorte que ie me voyois contrainte d'écouter leurs opinions, & ne voyois point de seureté à les suiure. Cependant parmy ces confusions & ces tempestes qui succedoient les vnes aux autres, le vaisseau de la republique est arriué à bon port par la conduite d'vne femme. Cela neantmoins ne s'est point fait par les forces humaines, il faut que ie reconnoisse & que ie reuere vostre pieté qui a esté la cause que la bonté Diuine m'a tousiours fauorisée d'vne prompte assistance en trauaillant sous vos auspices dans l'administration de la Flandre. Maintenant puisque par vne grace particuliere de Dieu les choses en sont venuës à ce poinct, & qu'il ne reste plus qu'à faire la punition de ceux qui ont broüillé les Prouinces, il faut que ie monstre à vostre Majesté ce qui peut en troubler le calme & en interrompre le repos. Comme la crainte des supplices qu'vne si grande armée a respanduë de toutes parts, a desia fait passer en d'autres pays vn grand nombre de Flamans par*

le desespoir du pardon & au desauantage de la Flandre, i'apprehende que les autres que l'on retiendra par force ne fassent de nouuelles factions & n'excitent de plus grands troubles. Ce n'est pas par la crainte qu'on peut gagner parmi les Flamans de la veneration & du respect; ceux qui voudront vser de rigueur, Dieu vueille que ie me trompe, procureront aux Espagnols plus de haine que de puissance. Ils feront naistre dans ces Prouinces des guerres ciuiles, ils y attireront les estrangeres, ils en feront vn desert & vn lieu de desolation. C'est pourquoy ie supplie tres-humblement vostre Majesté qu'elle se remette deuant les yeux la bonté Diuine & sa propre clemence, & que bornant sa vangeance dans vn petit nombre de coupables, elle aime mieux le repentir que le chastiment de ses sujets. Ainsi ie prie Dieu qu'il comble tousiours de ses benedictions & de ses faueurs, vous & la Reyne mes souuerains Seigneurs, & l'Enfant qu'il vous a donné. Lors que le depart de Marguerite eut esté diuulgué on vit venir de tous les costez de la Flandre les plus considerables du pays, pour luy tesmoigner au nom des Villes leur ressentiment de la perte qu'elles faisoient, & luy souhaiter vn heureux voyage. Les Princes voisins luy rendirent aussi cet office, ou par des lettres ou par des Ambassadeurs. Mais il n'y en eut point qui tesmoignast tant de desplaisir de ce depart qu'Elisabeth Reyne d'Angleterre, qui se plaignoit d'estre priuée à l'auenir du voisinage d'vne si chere & si bonne sœur, soit que veritablement elle aymast Marguerite, ou qu'elle eust de l'apprehension du Duc d'Albe. Lors que Marguerite eut donné ordre à son depart, ses pensions ayant esté augmentées par le Roy de quatorze mille escus, le Duc d'Albe la conduisit en Fevrier sur les frontieres de Brabant. Elle fut accompagnée iusqu'en Allemagne par la Noblesse de Flandre, & enfin elle arriua en Italie, où elle fut receuë par Octauio son mary auec toute sorte de pompe & de magnificence. Elle laissa aux Flamans vn déplaisir incroyable de son absence, qui s'augmenta depuis de telle sorte par les maux dont la Flandre fut affligée, que mesme en la presence du Duc d'Albe & de Requesens, ils ne feignoient point de loüer hautement, & plus qu'on n'a de coustume deuant vn Gouuerneur qui succede à vn autre, les actions de Marguerite qu'ils sembloient en quelque façon leur reprocher. Et

Margverite de Parme, et le Dvc d'Albe. 1567.

mesme lors qu'on eut restably à Doüay le Monastere des Cordeliers aux despens de cette Princesse en faueur des estudians, & qu'on eut mis ses armes sur la porte, le peuple ne passoit iamais en cet endroit qu'il ne mit la main au chapeau, & ne saluast les marques qui le faisoient souuenir de Marguerite. Mais l'amour qu'on auoit pour elle parut principalement lors que les Flamans demanderent au Roy par leurs lettres la Duchesse de Parme, comme l'vnique remede des maux de la Flandre, & qu'ils la receurent auec Alexandre son fils, quelque temps apres la mort de Iean d'Austriche.



DE LA



DE LA GVERRE DE FLANDRE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE SEPTIESME.



SI iusqu'icy l'on a veu la Flandre non pas dans vne profonde paix, ny dans des troubles perpetuels, si on la veuë dans vn estat plus heureux, & presque restablie dans sa premiere tranquilité, Ie fais maintenant dessein de la faire voir ensanglantée par la rebellion ouuerte des Prouinces, par les grandes armées de l'vn & de l'autre party, par des haines irreconciliables, & par l'effroyable carnage des chefs & des soldats. Ie n'ignore pas qu'on rejette communément sur le Duc d'Albe l'origine de tant de mal-heurs, car deuant mesme que de venir dans les Pays-bas pour en prendre le gouuernement, son nom estoit desia odieux aux Flamans. On disoit que quand Charles-Quint luy eut demandé de quel supplice il iugeoit digne la rebellion de ceux de Gand, il respondit à l'Empereur que sa patrie desobeïssante & rebelle, auoit merité qu'on la ruinast entierement; Que l'Empereur offensé de cette cruelle responce, le fit monter sur vne tour afin de considerer la ville, & qu'il luy demanda alors combien il faudroit de peaux d'Espagne pour refaire

LE DVC D'ALBE. 1568.

Le Dvc d'Albe. 1568. vn gan de cette grandeur, car le nom de cette ville signifie vn gan en François; & que le Duc d'Albe qui remarqua le mescontentement de l'Empereur sur son visage, ne respondit rien à sa derniere demande. Comme ce discours concernoit également la gloire du Prince & de la Ville, soit qu'il fust vray, soit qu'il fust faux, il fut creu facilement par le peuple de Gand qui en haine du Duc d'Albe le respandit par toute la Flandre. Mais le Duc augmenta par sa presence l'opinion qu'on auoit de sa seuerité, lors qu'il arriua dans le Pays-bas auec vne armée comme pour les mettre en seruitude; lors qu'il y ramena les Espagnols, qu'il fit bastir des Citadelles dans les Villes, qu'il fit prendre le Comte d'Egmont qui estoit aymé des Flamans, & le Comte d'Horn Admiral; & qu'ayant fait sommer le Prince d'Orange & le reste des confederez de comparoistre pour se iustifier, il donna sujet de croire qu'il auoit conseillé au Roy de ne donner aucun pardon, & de n'vser plus de la clemence qui auoit facilité les crimes. Et certes si comme quelques-vns disoient, on eust escouté le Prince d'Orange quand il demandoit que le Roy, comme grand Maistre de l'Ordre de la Toison d'or, voulut luy faire l'honneur d'estre luy-mesme son Iuge & celuy de ses adherans, sans les renuoyer deuant le Duc d'Albe, ils n'eussent pas alors commencé la guerre. Mais le iugement du Roy en colere prononcé par vn Ministre odieux, par lequel le Prince d'Orange & ses partisans estoient declarez criminels de leze-Majesté & despoüillez de leurs biens, a pû sans doute faire penser qu'il les auoit obligez de prendre les armes par vn iuste ressentiment. Ainsi ceux qui confondent, comme disoit Polybe, les causes & les commencemens de la guerre ont tiré cette consequence, que les Espagnols plustost que les Flamans, auoient esté cause d'vne guerre si longue & si cruelle. Pour moy qui ne voudrois pas nier que l'administration du Duc d'Albe seuere & odieuse aux Flamans a esté l'occasion & le commencement de la guerre, ie puis aussi asseurer qu'elle n'en a pas esté la cause; En effet cette guerre a des racines plus profondes, & il faut en aller chercher l'origine plus auant. La passion que le Prince d'Orange auoit de regner, que l'indignation & la douleur auoient excitée, & qui s'estoit accruë par l'vnion des Heretiques, par l'occurrence

les factions, & par le mescontentement presque de tous les ordres de l'Estat, cette passion, dis-je, fut la veritable cause de cette guerre; & si elle ne l'eust point allumée par le pretexte qu'elle luy donna, elle eust cherché d'autres matieres d'vn embrasement si funeste, car les meschans ne peuuent long-temps manquer d'occasions. Mais le crime du Prince d'Orange fut heureux, en ce qu'il trouua dans la haine d'autruy son excuse & sa deffense, car comme il prit l'occasion du iugement du Roy prononcé par le Duc d'Albe, contre luy, contre son frere, & contre vn grand nombre de grands Seigneurs, il prit aussi les armes auec vn pretexte d'autant plus honneste, que non seulement il sembloit qu'il estoit iuste, mais qu'il estoit mesme glorieux de se deffendre, de redemander son bien, & de mettre en liberté ses compagnons, ses enfans & sa patrie. Mais en faisant voir comment ces choses se sont passées, i'ay creu qu'il estoit à propos de ne toucher que legerement ce qui a esté fait dans la Flandre durant l'administration du Duc d'Albe & de Louys Requesens son successeur, puis que ie n'ay rien à escrire, ny de plus nouueau ny de plus asseuré que ce que les autres ont escrit. Aussi ces deux circonstances m'ont obligé de m'estendre dauantage dans l'histoire du gouuernement de Marguerite, & m'obligeront de faire la mesme chose quand ie parleray de Iean d'Austriche & d'Alexandre Farnese, parce que les lettres secrettes qui me sont tombées entre les mains me donnent la hardiesse de promettre des particularitez que les autres n'ont point connuës. Ie ne laisseray pas neantmoins dans l'abregé que ie vay faire du gouuernement du Duc d'Albe & de Requesens, de representer dans vne iuste estenduë toutes les choses que ie sçauray par dessus les autres, comme sans doute il y en a beaucoup.

LE DVC D'ALBE. 1568.

Quelques-vns prirent pour presage des calamitez futures vn enfant qui nasquit au Liege auec deux testes, quatre pieds & quatre mains; & disoient que par ce monstre estoit signifiée quelque monstrueuse vnion qui se deuoit faire des forces de plusieurs peuples, comme elle se fit bien-tost apres. La crainte que donna ce prodige s'augmenta dans les esprits par l'embrasement de Malines. Car le feu s'estant pris dans le moulin à poudre ou par hazard ou autrement, il prit aussi à soi-

LE DVC D'ALBE. 1568.

xante tonneaux de poudre, auec vn bruit si horible que plusieurs Villes du Brabant tremblerent sur leurs fondemens par cet espouuentable tonnerre qui fut entendu de fort loin. Il est vray que comme ces sortes de Moulins sont ordinairement esloignez des Villes, cet embrasement arriua sans perte de beaucoup de monde, toutesfois elle eust esté encore moindre, & l'on ne pleureroit pas si souuent de si fascheux accidens, si de mesme qu'on separe les meschans & les seditieux, de peur que leur vnion n'excite les troubles & les reuoltes, on gardoit en des lieux separez ces matieres dont se forment les foudres de la puissance des Rois. Mais le Duc d'Albe plus touché de la perte que du presage, ne laissoit pas de faire trauailler à la Citadelle d'Anuers, suiuant le dessein de Paciotti, & par la conduite de Serbellon. Il employa deux mille personnes dans ce trauail auec autant de succez que de diligence, parce qu'il ne se seruoit dans cette entreprise que de deux hommes, l'vn pour le conseil, & l'autre pour l'execution. Cette forteresse estoit de figure pentagone, & auoit cinq grands bastions; le Gouuerneur en fit appeller quatre des noms qu'il portoit, Ferdinand, Tolede, le Duc, Albe, pour le cinquiesme il permit à Paciotti de le nommer de son nom. Mais bien que cette Citadelle ait esté long-temps le modelle de toutes les Citadelles qui ont esté basties dans l'Europe, & que Paciotti en ait eu la gloire d'auoir esté appellé l'Inuenteur de la nouuelle fortification, toutesfois elle ne fut pas estimée également de tout le monde pour plusieurs raisons; & principalement parce qu'estant située sur le riuage de l'Escaut qui regarde le Brabant, elle ne peut empescher l'ennemy qui viendroit du costé de la Hollande & qui voudroit entrer dans Anuers, au lieu qu'elle eust pû le repousser si elle eust esté bastie de l'autre costé de la Ville vers l'embouchure de l'Escaut qui regarde la Hollande. Neantmoins quelques-vns defendent cela, & disent qu'en bastissant cette Citadelle le Duc d'Albe songea plustost à s'asseurer contre la Ville, qu'à asseurer la Ville contre l'ennemy. Ils adjoustent que ce fut auec grande raison qu'elle fut bastie en vn endroit, par où l'Espagnol pûst facilement faire venir du secours de toutes les Prouinces d'alentour, que ce doit estre la premiere consideration de ceux qui bastissent

des Citadelles, & que celle d'Anuers n'eust pas eu cette commodité si on l'eust tournée vers la Hollande. Pour moy ie me persuade que Serbellon conducteur de l'ouurage n'eut pas alors cette pensée, puis que quand on fit cette Citadelle la Hollande n'obeïssoit pas moins au Roy que le Brabant, & partant le passage estoit ouuert de part & d'autre pour receuoir du secours, mais ie croy qu'en la bastissant en cet endroit on trauailloit seulement à la seureté de la place. Car comme la plaine qui est alentour & qui conduit en Hollande, est si basse qu'il faut soustenir la riuiere par des digues pour empescher qu'elle ne l'inonde & ne ruine les villages, on l'eust imprudemment bastie en vn endroit où les ennemis l'eussent aisément obligée de se rendre en rompant les digues qui eussent empesché l'inondation. Mais en l'estat où elle est la terre estant plus haute que l'eau, elle n'est point sujette à l'incommodité qui en pourroit arriuer; & bien que la Flandre ait esté depuis diuisée, & que la Hollande soit tombée sous la puissance des ennemis, on ne manque pas de la commodité que l'on cherchoit en ce temps-là de faire entrer du secours dans la Citadelle de toutes les Prouinces de l'obeïssance de l'Espagne.

LE DVC D'ALBE. 1568.

En ce mesme temps le Conseil des douze qui fut institué par le Duc d'Albe, pour iuger souuerainement des matieres qui concernoient les troubles passez, & qui à cause de ses frequentes condemnations fut appellé le Conseil de Sang, fit sommer par les ordres du Duc d'Albe Guillaume de Nassau Prince d Orange, Antoine de Lalin Comte d'Hochstrat, Florent de Pallant Comte de Culembourg, Guillaume Comte de Bergues, Henry de Brederode, & les autres Seigneurs de Flandre qui s'en estoient retirez; pour respondre aux conclusions du Procureur general du Roy, & se purger des accusations que l'on auoit formées contr'eux. Mais ils escriuirent aussi-tost au Duc d'Albe que ce Conseil qu'il auoit estably n'estoit pas le siege deuant lequel les Cheualiers de la Toison d'Or deuoient respondre, & estimerent qu'il y auoit pour eux plus de seureté à se deffendre de loin que de prés. Dauantage le Prince d'Orange escriuit à l'Empereur Maximilian & luy demanda sa protection & celle des Princes d'Allemagne, pour obliger par leur autorité le Duc d'Albe d'enten-

LE DVC D'ALBE. 1568.

dre à quelque accommodement touchant ce different, si ce n'est peut-estre que ce fust vne feinte, & que sous ce pretexte il voulust oster aux Espagnols le soupçon de la guerre à laquelle il se preparoit. L'Empereur & les autres Princes de l'Empire ne refuserent pas leur protection aux Flamans, mais le Duc d'Albe respondit aux lettres de Maximilian, & à l'Ambassadeur du Duc de Bauieres, que les Princes d'Allemagne auoient choisi comme le plus considerable au Roy d'Espagne, que toutes ces choses ne se faisoient pas par ses ordres, mais par le commandement du Roy. Et aussi-tost il pressa l'execution de cette affaire, apres auoir neantmoins attendu que le temps qu'il auoit prescrit fust expiré. Lors qu'il vit que personne ne comparoissoit, il declara selon le pouuoir que le Roy luy en auoit donné, le Prince d'Orange, Louys son frere, & tous les autres qui auoient esté sommez, criminels de leze-Majesté, & il cõfisqua leurs biens. Il mit en mesme temps vne garnison Espagnole dans Breda qui appartenoit au Prince d'Orange; retira Philippe Guillaume son fils âgé seulement de treize ans de l'Vniuersité de Louuain où il estudioit, & l'enuoya en Espagne, afin que sous pretexte de le faire instruire dans la Religion Catholique, il seruist secrettement d'ostage. Le Prince d'Orange tesmoigna à cette nouuelle qu'il estoit viuement touché de cette action; & detesta manifestement la seuerité qu'on exerçoit enuers vn enfant de treize ans, que l'innocence de son âge, les priuileges de l'Vniuersité de Louuain n'auoient pû mettre à couuert des outrages des Espagnols. Toutesfois plusieurs estimoient que le Prince d'Orange homme fin, & qui mesuroit toutes choses par ses interests, n'estoit pas fasché qu'on eust pris son fils, & qu'on l'eust mené en Espagne, parce que si les Espagnols demeuroient victorieux, & qu'il fust despoüillé de ses biens, cét enfant esleué dans les mœurs & dans les coustumes d'Espagne donneroit quelque occasion au Roy de faire paroistre pour luy des effets de sa clemence. Que si le contraire arriuoit, & qu'il vint à bout de ses entreprises comme il en auoit esperance, il auoit aupres de luy Maurice son ieune fils pour estre compagnon de sa fortune & l'heritier de ses biens. On condemna dans ce mesme conseil des douze vne quantité de coupables qui auoient esté conuaincus par les Commis-

faires que le Duc d'Albe auoit enuoyez dans les Prouinces, ou d'auoit abbatu les Eglises & les Images, ou d'auoir fait des Presches, des Consistoires, & des assemblées seditieuses, ou d'auoir conspiré contre le Roy, soit par des deuises ambiguës & en prenant le nom de Gueux, soit en armant ouuertement, ou enfin d'auoir assisté les Gueux de leur secours, de leur conseil, & de leur force. Neantmoins les plus sages disoient qu'on exerçoit hors de saison cette rigueur enuers le peuple; & au contraire on estimoit que tandis qu'on poursuiuoit les chefs il falloit flatter le corps, & tascher de l'endormir, de peur que s'il venoit à se remuer il ne destournast par vn peu d'agitation le coup que l'on portoit sur la teste. Le Duc d'Albe fit abbatre auec la mesme violence l'hostel du Comte de Culembourg, où le nom des Gueux auoit pris autresfois naissance; & fit esleuer au mesme endroit vne colonne de Marbre où il fit grauer en quatre diuerses langues cette inscription, *Que la maison de Florent de Pallant qui estoit en cette place auoit esté rasée à cause de l'execrable memoire des conspirations qui y auoient esté si souuent faites contre la Religion, contre l'Eglise Catholique Romaine, contre le Roy, contre la Patrie.* Outre cela la terreur s'estoit augmentée par les nouuelles qu'on auoit receuës d'Espagne que Philippes auoit fait arrester Charles son fils, & qu'en mesme temps Florent de Montmorency Baron de Montigni, deputé par Marguerite en Espagne, auoit esté mis en prison dans Segouie par le commandement du Roy. On croyoit qu'il estoit accusé des mesmes choses que le Comte d'Horn son frere, & que le crime de Charles estoit de s'estre monstré protecteur des Flamans. On ne douta point des raisons qui firent trancher la teste à Montigni apres vn an de prison. Quant à la mort de Charles qui arriua dans le mesme temps, comme la cause en estoit plus incertaine & plus obscure, on l'a aussi recherchée auec d'autant plus de curiosité par vn desir naturel à tous les hommes de penetrer dans les secrets, & de ne se pas arrester à ce qui se presente à leurs yeux. De moy sans me mettre en peine du reste, ie me contenteray autant qu'il est necessaire à mon sujet, d'exposer sincerement ce que i'ay appris des causes de la mort de ce Prince.

LE DVC D'ALBE. 1568.

LE DVC D'ALBE. 1568.

Charles estoit d'vn naturel violent & farouche, & ce defaut fut reconnu dés son enfance. Lors que quelquefois en chassant on luy apportoit des Lievres viuans, il leur coupoit luy-mesme la gorge & prenoit plaisir à les voir palpiter & mourir. I'ay leu dans vne relation qui fut enuoyée au Senat de Venise par l'Ambassadeur de cette Republique, qu'il auoit remarqué cette action de Charles, & en auoit tiré cette conjecture qu'il seroit cruel & inhumain, comme autresfois les Areopagites le iugerent d'vn enfant qui arrachoit les yeux d'vne Caille. En effet il donnoit tous les iours tesmoignage par ses mœurs cruelles & immoderées, & par les desordres de son esprit qui ne se pouuoit retenir, qu'on n'en faisoit pas de vaines conjectures : Et l'Archeuesque de Rossan Nonce du Pape en escriuit la mesme chose au Cardinal Alexandrin. Sa licence s'estoit augmentée dans son enfance par l'absence & l'esloignement du Roy Philippes son pere, & par la facilité de Maximilian Roy de Boheme, & de Marie sa femme fille de Charles-Quint, qui gouuernoient en Espagne pour le Roy Philippes. L'Empereur Charles son ayeul auoit obserué ce desordre lors qu'il reuint de Flandre en Espagne apres s'estre despoüillé de ses Estats ; & conceut beaucoup de douleur d'auoir veu son petit-fils qui n'estoit aagé que de douze ans auec vn si mauuais naturel, & vne si mauuaise nourriture. Mais apres auoir tenté en vain beaucoup de choses dans son education, Philippes voulut adjouster vn autre moyen à tout ce qu'il auoit desia fait. Il enuoya Charles à Alcala auec Iean d'Austriche & Alexandre Farnese pour esprouuer, si comme le corps se guerit quelquesfois par vn changement d'air, l'esprit de Charles ne se pourroit point guerir dans cette celebre Vniuersité par vne nouuelle conuersation. Mais Charles se monstra par tout le mesme, & le lieu ne changea point la maladie de son esprit, qu'vn accident augmenta en quelque sorte : car estant tombé du haut d'vn escalier il s'offensa la cœruelle par cette cheute, & il fallut, pour ainsi dire, vn miracle pour le guerir. Lors qu'on vit qu'il estoit abandonné des Medecins, on fit apporter dans sa chambre le corps du Bien-heureux Diego ; & Philippes qui estoit venu de Madrid à Alcala, s'estant obligé par vn vœu de faire effort enuers le Pape de le faire canoniser, le Prince

recouura

recouura aussi-tost la vie contre l'opinion de tout le monde. Mais cet esprit immoderé qui ne ressembloit en rien à son Pere, n'en changea pas d'inclination. Cela estoit cause que Philippes le traitoit rudement, & que Charles ne trouuoit rien de plus fascheux que la presence de son pere. Cette auersion s'augmenta auec l'âge, parce que le Roy qui se dégoustoit chaque iour des deportemens de son fils & qui se defioit de sa conduite, differoit aussi de iour en iour son mariage auec la fille de l'Empereur Maximilian qu'on luy auoit destinée ; & l'esloignoit autant qu'il luy estoit possible du maniment des affaires, principalement en vn temps où Charles croyoit monstrer beaucoup de moderation, si à l'âge de vingt-deux ans il se contentoit d'attendre la puissance souueraine. De là vint cette hayne qu'il auoit contre les Ministres & les fauoris de son Pere qu'il soupçonnoit de l'obseruer, de luy rendre de mauuais offices, de differer son mariage par leurs conseils, & d'estre cause qu'on l'éloignoit de l'administration des affaires, ne pouuant quelquesfois s'empescher de leur en faire des reproches & des menaces ; De là nasquit au contraire l'affection qu'il tesmoignoit à ceux qui estoient mescontens de son pere, & principalement aux Flamans. On dit qu'apres auoir pratiqué les Deputez de Flandre le Marquis de Bergues & Montigni, il parla à eux en secret, & qu'il deffendit publiquement leurs interests auec plus d'ardeur qu'il ne deuoit, & que mesme il leur promit d'aller en Flandre pour appaiser les sousleuemens & les troubles des Prouinces. Ie croy qu'il est vray-semblable que les plaintes que faisoit Marguerite, que la pluspart des lettres qu'elle auoit escrites au Roy pour des affaires importantes reuenoient d'Espagne en Flandre entre les mains de ceux contre qui elles estoient escrites, procedoient du commerce & de la familiarité de Charles auec les Flamans qui estoient alors en la Cour d'Espagne. Et à la verité lors que le Duc d'Albe vint prendre congé de Charles pour aller en Flandre, il regarda le Duc d'vn visage plein de menaces, & luy dit ; qu'il n'y auroit personne que Charles qui iroit dans les Pays-bas : Et quand le Duc luy eust respondu que le Roy l'enuoyoit deuant pour appaiser le tumulte des Prouinces, afin que le fils du Roy l'vnique heritier de l'Estat, y pût aller en

LE DVC D'ALBE. 1568.

seureté, alors il se mit en colere, & ayant tiré vn poignard, mais moy, dit-il, ie vous tuëray plustost maintenant. Le Duc auoit à peine éuité le coup qu'il prit garde que ce ieune Prince en furie se preparoit de luy en porter vn autre, tellement qu'il l'embrassa estroitement pour le retenir, & comme pour le suplier de ne point faire cette violence à vn vieux & fidelle seruiteur, & arresta ce Prince fort & furieux comme il estoit, iusqu'à ce que quelques-vns des siens estant accourus au bruit il se retira dans son cabinet. Dés ce temps-là il resolut d'aller en Flandre mesme malgré son Pere, & de là en Allemagne, afin de voir la Princesse qui luy estoit accordée. Il communiqua ce dessein à Iean d'Austriche son oncle, & à deux autres de ses confidens, & les pria de l'accompagner dans ce voyage. Mais Iean d'Austriche s'efforça de le destourner de ce dessein, en luy representant les difficultez qui s'y opposoient de toutes parts; & quand il vit qu'il ne pouuoit rien gagner sur luy, & qu'il demeuroit opiniastre dans cette resolution, se doutant bien que le Roy pourroit sçauoir d'ailleurs le dessein de Charles, il le descouurit luy-mesme pour meriter la grace du Roy, & de peur que son silence ne le fit iuger coupable de la fuite du Prince. Le Roy loüa la fidelité de Iean d'Austriche, & apres auoir esté encore asseuré du dessein de son fils par d'autres tesmoignages, & principalement par Raymond de Tassi Maistre des postes, qui l'aduertit que Charles demandoit des cheuaux en grande haste pour faire quelque grand voyage, il commanda dans cette inquietude d'esprit où il se trouua qu'on fit des prieres par toutes les Eglises, & en mesme temps il recourut au conseil de quelques personnes doctes dont il auoit accoustumé de se seruir. Voicy sommairemēt l'opinion du Docteur Nauarre, Martin d'Aspilcueta, qui est la seule que i'ay pû trouuer, Que le Roy ne pouuoit negliger le bien de ses Estats sans pecher mortellement; qu'il le negligeroit s'il laissoit partir Charles, qui estant esloigné & se declarant ouuertement contre son pere, pouuoit diuiser le Royaume en partis & en factions, comme il estoit arriué en France à Charles septiesme par les dissensions de Louys son fils & par sa fuite chez le Duc de Bourgongne. Mais la precipitation du fils leua tous les doutes du pere, qui fut aduerti par Raymond qu'il deuoit partir le lende-

main. Ainsi sans deliberer dauantage le Roy entra de nuit dans la chambre de son fils, accompagné du Prince d'Eboli, du Duc de Feria & de deux autres; & ayant osté l'espée de Charles qui estoit sous son cheuet, il luy commanda de se leuer promptement, luy reprocha d'estre cause que son Pere employast sur luy des remedes violens, mais salutaires, apres auoir si souuent en vain tenté les remedes plus doux. Il fit ouurir sa cassette, il vit les papiers qui y estoient, il fit retirer d'aupres de luy, ceux qui le seruoient ordinairement, & le laissa en la garde de quelques personnes fidelles. Ce mal-heureux Prince qui peu auparauant se voyoit enuironné d'vn grand nombre de Seigneurs dont il receuoit des adorations, & qui estoit alors assiegé d'vn petit nombre de personnes odieuses qui obseruoient ses paroles, sa contenance, & pour ainsi dire, ses pensées, enfin apres six mois si mal-heureusement escoulez, & sans que son pere inébranlable pût estre touché par les ambassades de tous les Princes de l'Europe, ny par les prieres de toute l'Espagne, mourut d'vne maladie qui luy fut causée en partie pour auoir refusé de prendre de la nourriture, en partie pour en auoir pris auec excés, & auoir mis de la nege dans son breuuage, ou en fin par la douleur de l'esprit, s'il est vray neantmoins qu'il n'y ait point eu de violence. Quatre iours deuant sa mort ayant refusé iusques-là les remedes du corps & les remedes de l'ame, il se changea tout d'vn coup par vne grace Diuine; il demanda luy-mesme vn Confesseur, & apres s'estre confessé auec beaucoup de douleur, & auoir enuoyé à son Pere pour luy demander pardon de ses fautes, il expira constamment tenant en sa main vn cierge beny. Ie sçay que ces choses de la façon que ie les ay rapportées, ne plairont pas à ceux qui sans se soucier de la verité reçoiuent auec ioye tout ce qui se dit en mauuaise part des actions des Princes. Si ie les voulois seruir selon leur goust & escrire à leur fantaisie, ie pourrois parler du sousleuement des Mores qui arriua en ce mesme temps, comme s'il auoit esté excité par Charles, apres que Selim Empereur des Turcs eust esté sollicité par l'entremise de Miches, ce Iuif fugitif d'Espagne, dont nous auons desia parlé. I'adjousterois à cela le soupçon qu'on auoit que Charles auoit fauorisé en Flandre la faction des Confederez;

LE DVC D'ALBE. 1568. Ie dirois que les Heretiques prirent cette occasion d'enuoyer en Espagne vn si grand nombre de liures escrits en Espagnol contenant les Catechismes de Caluin, dont Marguerite donna auis au Roy Philippes, comme nous auons desia dit, & dont encore Pie cinquiesme luy escriuit qu'on auoit trouué à Lion & à Toulouse des coffres tous pleins. Ie n'oublierois pas la mort de la Reine Isabelle femme de Philippes, qui suiuit de peu de mois celle de Charles, comme si la trop grande familiarité qui auoit esté autresfois entr'eux (parce qu'Isabelle auoit esté destinée à Charles) eust auancé la mort de l'vn & de l'autre. Enfin ie ferois voir que Charles auoit mis en deliberation de faire mourir son Pere, soit qu'il y fut poussé par la passion de regner, ou par la haine qu'il portoit au Roy. Ie le tesmoignerois par ce grand bruit qui courut alors dans la Flandre, & qui donna occasion de publier sur ce sujet ce vers d'Ouide, qui fut dit-on rencontré par Opmer,

fILIVS ante DIeM patrIos InqVIrIt In annos.

Liu. 1 des Metamorph. M D.LXVIII Où l'on voyoit le crime de Charles, & l'année de sa mort, faisant seruir certaines lettres de nombre. Mais comme ces choses sont cachées, & qu'il est mal-aisé d'y penetrer, ie les laisse à ces Escriuains qui veulent aquerir la gloire de subtils & de deuins par ces interpretations d'Oracles. Pour moy, outre qu'on ne les sçauroit prouuer, ie trouue qu'elles ne sont pas vray-semblables. Car pour ne point parler de ce qu'on dit des amours de Charles, que sans doute Philippes eust tasché de destourner par le mariage de Charles mesmes auec la fille de l'Empereur sans le differer dauantage, certes si ce ieune Prince eust eu dessein d'entreprendre contre son Pere, comme il estoit ieune & temeraire, il eust pû de luy-mesme & sans l'ayde de personne se deffaire d'vn vieillard qu'il pouuoit aysément surprendre ; ou s'il eust entrepris d'executer ce dessein en excitant quelques troubles & par l'assistance d'autruy, il eust eu sans doute besoin de beaucoup de mains : & ie croy que ses complices ne se fussent pas facilement sauuez apres sa mort, cependant la mort de Charles n'eust aucune suite. Mais comme elle auoit acquis à Philippes la haine de beaucoup de monde, & principalement de l'Imperatrice Marie tante de Charles, qui eust esté bien-aise de

marier sa fille à l'heritier de tant de Royaumes, n'eust-il pas rejetté la cause d'vne punition si seuere sur les attentats de son fils pour se descharger de cette haine ? Neantmoins lors qu'il l'escriuit à l'Imperatrice sur ce sujet, il luy declara que son fils n'estoit coupable d'aucun crime, mais qu'il auoit esté necessaire de l'arrester pour son bien, ou au moins pour le bien de ses Estats. Et quelques iours apres auoir fait arrester son fils, il enuoya au Nonce du Pape le President du Conseil de Castille pour lui dire de sa part que cette nouueauté n'auoit point d'autre fondement (comme le Nonce l'escriuit depuis au Cardinal Alexandrin en luy rapportant les paroles du President) sinon qu'il auoit voulu preferer la Religion & ses peuples à son propre sang, & qu'il auoit esté contraint de sacrifier son fils vnique pour n'estre pas ingrat enuers Dieu des grands biens dont il l'auoit si liberalement comblé. Il fit mesme adjouster aux lettres qu'il escriuit depuis aux Princes, que le bruit qui couroit en quelques lieux que Charles auoit attenté à la vie de son pere estoit vn faux bruit. Mais enfin il a esté commun aux deux Charles l'ayeul & le petit fils, de mettre en peine les Historiens, l'vn en abandonnant la couronne, & l'autre en la perdant. Ainsi cette rigueur que le Roy exerçoit en sa maison & qu'il faisoit exercer au dehors, ayant estonné les Nobles & le peuple de Flandre, chacun selon qu'il se sentoit coupable commença à prendre la fuite. Peu esperoient le pardon, beaucoup songeoient à la vangeance, & à se seruir de la force; & il ne s'en fallut gueres que le Duc d'Albe, qui alloit par deuotion au Monastere de Vauuert ne fut pris dans les bois par Risoire de Vanderenoot, & qu'il ne fut tué dans ce Monastere mesme par Carloo frere du Risoire, qui auoit pris l'habit de Moyne comme par crainte du Duc d'Albe. LE DVC D'ALBE, 1568.

Cependant le Prince d'Orange qui s'estoit desia declaré ennemi, apres auoir visité les Princes d'Allemagne & les auoit persuadez en partie par l'interest de la Religion, & en partie par la cōsideration des alliances de leurs Maisons, à prendre les armes comme il y auoit desia fait resoudre les François & les Flamans, auoit disposé les choses de telle sorte qu'on attaqueroit les Prouinces par trois endroits. Les deux Vandernoots, Dhuy, Villiers, & les autres deuoient passer la Meuse à Iul-

lendemain le Comte d'Aremberg les ayant suiuies fit faire alte à son armée aupres de Vvynscoten & de l'Abbaye Dheylligerlée, parce qu'il sçauoit bien qu'il y auoit de tous costez des gouffres en cet endroit, couuerts au dehors d'vn peu de terre, & remplis d'eaux au dedans qui se dégorgeoient quand on y pensoit le moins. Ainsi d'autant qu'il estoit le plus foible & par son poste & par sa Caualerie, il se contenta de quelques legeres escarmouches, & differa de donner la bataille que Louis de Nassau luy presentoit, iusqu'à l'arriuée des troupes du Comte de Megue & de la Caualerie de Martinengh qui s'estoit arrestée à Groningue. Mais parce que ce delay estoit cause que les Espagnols blasmoient ouuertemẽt le Comte d'Aremberg, comme s'il eust eu quelque intelligence auec le Comte de Nassau, il ne pût endurer plus long-temps qu'on eust de luy vne opinion si desauantageuse. De sorte qu'apres auoir publiquement protesté que l'on hazardoit toutes choses par cette precipitation, il prefera les murmures & l'impatience des soldats au bien & au salut de l'armée. Ayant donc tiré ces troupes de ses retranchemens, ou pour mieux dire leur obeïssant luy mesme, il éuita veritablement les marests autant qu'il luy fut possible, mais aussi il s'approcha d'vn embuscade que Louis de Nassau auoit mise au pied de la coline. Apres auoir rangé son armée en bataille il commença le combat; & comme il estoit resolu de démentir la calomnie par quelque fameuse action, ayant pris garde qu'Adolphe de Nassau combatoit puissamment vis à vis de luy, il courut au deuant de toute sa force, & bien qu'il eust esté blessé d'abord, neantmoins cette blessure luy échauffa le courage: Il porta premierement le pistolet à Adolphe, & puis il le tua d'vn coup d'épée; & en mesme temps comme pour renouueller l'exẽple de Brute & d'Aruns fils de Tarquin, ayant esté blessé mortellement par son ennemy, il tomba de son cheual qui auoit esté tué sous luy, & mourut proche d'Adolphe qui expira à l'heure mesme. Le reste des gens d'Aremberg qui ne sçauoient pas le pays, & qui se ietterent dans l'embuscade de Nassau furent tuez ou blessez pour la pluspart, & receurent ainsi le chastiment de leur precipitation temeraire, ayant voulu monstrer du courage lors qu'il n'e-

LE DVC D'ALBE. 1568.

LE DVC D'ALBE. 1568.

stoit pas encore temps. Mais bien que la fleur du Regiment d'Espagne eust esté taillée en pieces dans cette bataille, qu'on eust pris sept enseignes, & tué cinq Capitaines, & qu'outre cela on eust perdu tout l'argent qui estoit destiné pour le payement des soldats, & six canons de Groningue qui portoient le nom des nottes de Musique, toutesfois cette deffaite fut plus grande & plus funeste par la mort du seul Aremberg, que par la perte de tous les autres. Il estoit de la Maison de Ligni: on l'appelloit Baron de Barbanson deuant que d'estre appellé Comte d'Aremberg, dont il porta le nom à cause de sa femme qui estoit Allemande. Il fut considerable sur tout autre par sa fidelité & par ses actions militaires; aussi il en eust pour recompense de l'Empereur Charles-Quint le collier de l'Ordre de la Toison d'or, & de Philippes le Gouuernement des Prouinces de Frise, & d'Ouer-issel; & enfin l'Empereur Maximilian le fit Prince de l'Empire. Neantmoins pour n'auoir pû souffrir en cette derniere occasion le murmure & les calomnies des soldats, il perdit cette fermeté qui est requise à vn Capitaine, & qu'il auoit tousiours conseruée dans la guerre. Ainsi bien qu'il connust le peril, toutesfois de peur qu'on doutast de sa fidelité, il fut attiré au combat & à la mort auec plus d'ardeur que de prudence par les mesmes considerations, qui furent cause quelques mois auparauant de la perte du Connestable de Montmorency, personnage égal aux plus vaillans Capitaines, qui hazarda la bataille de crainte qu'il ne semblast fauoriser le Prince de Condé & les Colignis ses parens. Ie sçay qu'il s'en trouue qui rapportent d'vne autre façon la deffaite d'Aremberg, & qui luy imputent ce mauuais succez. Ils disent que ce Capitaine, ou par le mespris qu'il auoit conçeu des ennemis le iour precedent dans vn petit combat, ou par le desir de la gloire qu'il ne vouloit pas partager auec le Comte de Megue, précipita sa perte & la perte de son armée. Ie sçay mesme qu'on a escrit qu'il fut tué de la main d'vn simple soldat, & non pas par le Comte Adolphe, mais i'ay suiuy en ce discours le tesmoignage de ceux qui estoient presens à la bataille. Ie pourrois aussi conuaincre facilement de fausseté ceux qui escriuent que quelques iours apres le Comte de Megue fut tué d'vn coup

coup d'arquebuse, lors qu'on repoussa du siege de Groningue les troupes de Nassau victorieuses. Car il est certain que par les ordres du Duc d'Albe il gouuerna la Frise en la place du Comte d'Aremberg quatre ans depuis cette guerre. On lit mesme le nom de Charles de Brimes Comte de Megue dans vne inscription qui fut mise à Leuvverden du temps qu'il gouuernoit la Frise, en memoire de cette prodigieuse inondation de l'année mil cinq cens septante-vn ; & ie trouue dans les Annales de cette Prouince que Charles de Brimes homme sçauant dans la science de la guerre, & chery vniquement de Marguerite Gouuernante des Pays-bas à cause de sa fidelité & de l'assistance qu'elle tiroit de ses conseils, mourut à Svuol le huitiesme iour de Ianuier de l'année suiuante.

Le Dvc d'Albe. 1568.



IEHAN DE LIGNI COMTE D'AREMBERG GOVVERNEVR DE LA FRISE, CHEF DE L'EXPEDITION D'HEYLLIGERLEE

ENfin cette deffaite d'Aremberg n'efleua pas moins le courage du Prince d'Orange & des Confederez, qu'elle excita le Duc d'Albe d'aller luy-mefme en Frife auec vne armée pour empefcher les progrez de Louys de Naffau, deuant qu'il fe ioignit auec les troupes de fon frere le Prince d'Orange. Mais d'autant qu'il craignoit que durant fon abfence il ne fe fit quelque fedition à caufe des Gentils-hommes qu'il tenoit prifonniers, il refolut de fe deliurer de cette inquietude irrité de la deffaite d'Aremberg, & outre cela de la nouuelle qu'il auoit receuë que Louys de Naffau auoit fait pendre vn nombre d'Efpagnols, de defpit & de douleur de la mort d'Adolphe fon frere. Bien que quelques-vns de fes amis qui n'approuuoient pas ce deffein s'efforçaffent de luy perfuader qu'il craignoit en vain des troubles du cofté des Flamans dont il

auroit des ostages pour son asseurance tandis qu'il auroit les prisonniers entre ses mains ; Bien qu'ils luy remonstrassent qu'il n'y auoit pas plus de raison d'aprehender que les Flamans fissent quelque violence pour les mettre en liberté par l'amour qu'ils auoiẽt pour eux, que d'esperer que cette méme affection les empescheroit de rien entreprendre, de peur que le crime du peuple ne fut cause de la perte des prisõniers, Toutesfois comme vne longue experience auoit rendu le Duc d'Albe deffiant & soupçonneux, & que de son naturel il auoit de l'auersion pour toutes sortes de conseils, principalement quand on luy en donnoit sans qu'il les demandast, il mesprisa toutes les raisons qu'on luy representoit, & fit couper la teste dans la grande place de Bruxelles à dix-neuf Gentils-hommes des Confederez que le Conseil des douze auoient declarez coupables de rebellion. Il y en eut huit qui moururent Catholiques, & onze qui moururent opiniastres dans leur heresie. Les premiers furent enterrez, & les corps des autres excepté de quatre de la plus ancienne Noblesse de Flandre, furent attachez à des posteaux sur lesquels on ficha leurs testes, & furent laissez dans les champs. On continua les iours suiuans la mesme execution ; car le lendemain on fit mourir quatre autres Gentils-hommes au mesme lieu & du mesme supplice. Villiers & Dhuy estoient de ce nombre, & bien qu'ils mourussent tous deux en Catholiques, ils ne moururent pas toutesfois dans le mesme sentiment. Villiers protesta publiquement que le Duc le faisoit mourir pour auoir fait de bonnes actions, mais que sa mort seroit bien-tost suiuie de la vangeance ; au contraire Dhuy ayant remercié le Roy & le Duc d'Albe de la mort qu'il alloit souffrir, pria le peuple de luy pardonner & de prier Dieu pour son ame. Antoine Strale qui auoit esté Bourguemestre d'Anuers, Casembrot Secretaire du Comte d'Egmont, & les autres qui estoient retenus prisonniers dans Viluord pour le mesme sujet, y receurent le mesme chastiment. Celuy à qui le Duc d'Albe donna la commission de leur faire le procez, fut Iean Speel Iuge criminel tres-celebre en ce temps-là, qui fut depuis conuaincu d'vne infinité de crimes, & que la Flandre vit punir auec ioye par le commandement du Duc d'Albe. Mais tous ces chastimens ne furent que les presages & les auant-coureurs de la

Le Dvc d'Albe. 1568.

mort des deux Comtes, qui acheuerent par leur cheute le dernier acte de cette sanglante Tragedie, auec plus d'horreur, d'indignation & de haine que l'auteur ne pretendoit. Il y auoit desia neuf mois qu'on gardoit les Comtes d'Egmont & d'Horn dans la Citadelle de Gand, & i'ay remarqué que durant ce temps on fit toutes sortes d'efforts en leur faueur aupres du Roy, du Duc d'Albe, de l'Empereur, des Electeurs de l'Empire, & de tous les Cheualiers de la Toison d'or, sans l'auis desquels on disoit qu'on ne pouuoit condamner personne de cet ordre. Marie de Montmorency sœur du Comte d'Horn & Sabine Palatine de Bauieres femme du Comte d'Egmont s'employerent particulierement pour eux, & firent tout ce qu'elles purent pour tascher de leur sauuer la vie. La Requeste de Sabine qui fut enuoyée en Espagne par le Duc & la Duchesse de Parme Octauio & Marguerite ne sçauroit estre leuë sans pitié, soit qu'elle fasse souuenir le Roy des formes qu'on a de coustume d'obseruer dans les causes des Cheualiers de l'Ordre de la Toison d'or, en luy representant les loix de cette Institution, & en luy faisant voir des exemples; soit qu'elle luy remette en memoire tous les trauaux que son mary a soufferts dés l'aage de dix-huict ans pour l'Empereur Charles, & mesme pour le Roy Philippes dans les guerres d'Alger, de Gueldres & de France; soit enfin qu'elle implore la clemence du Prince, & qu'elle le conjure de ne pas permettre qu'vne mal-heureuse mere auec onze enfans soit considerée par tous les peuples apres cette perte & cette infamie, comme vn deplorable exemple des calamitez humaines. Mais le Procureur du Roy ne laissoit pas pour cela de poursuiure le procez. Il prit quatre mois des neuf qu'ils demeurerent prisonniers pour l'instruire, & en donna cinq aux coupables pour se defendre. Si i'en voulois rapporter au long tous les actes comme ils sont escrits dans vn gros volume que i'ay entre les mains, ie ne doute point que ie ne donnasse de la satisfaction à ceux qui sont curieux de telles choses; mais il vaut mieux les exposer succinctement pour satisfaire tout ensemble à la dignité de l'Histoire, & à l'impatience du Lecteur. On accusoit les Comtes d'Egmont & d'Horn d'auoir voulu oster au Roy la domination des Pays-bas, & les partager auec le Prince d'Orange & quel-

ques autres Seigneurs. On leur objectoit que les efforts qu'ils auoient fait pour chasser le Cardinal de Granuelle qui auoit penetré dans leur dessein n'auoient point eu d'autre but, & qu'ils n'auoient iamais cessé que par des enigmes, tantost de coqueluchons & tantost de fleches, qui monstroient quelque conspiration, ils n'eussent contraint le Roy de retirer le Cardinal des Pays-bas; Que non seulement ils sçauoient la conspiration, mais que le Comte d'Egmont n'auoit pas chassé de chez-luy Casembrot son Secretaire, & qu'il s'en estoit toûjours seruy comme il auoit de coustume, bien que Casembrot luy-mesme luy eust descouuert qu'il estoit de la conspiration; Que le Comte d'Horn comme Gouuerneur de Tournay ayant dû secourir Beauuoir que la Gouuernante auoit enuoyé auec quelques troupes pour en chasser Villiers & les autres Confederez, auoit consulté auec le Magistrat si on le chasseroit de la Ville; Qu'ils s'estoient tous deux declarez les protecteurs des Confederez, des Consistoires, & des Marchans, & qu'ils leur auoient promis d'employer pour eux leurs biens & leur vie; Qu'ils auoient mis en deliberation à Tenermonde auec le Prince d'Orange, Louys de Nassau son frere, le Comte d'Hochstrat & quelques autres d'empescher le Roy d'entrer dans la Flandre, & qu'ils auoient souuent assisté à ces sortes de conseils; Qu'ils ne s'estoient point opposez aux Gueux, qui auoient commencé dans la Prouince de Flandre dont le Comte d'Egmont estoit Gouuerneur, à abatre les images, & à profaner les Eglises; Que le Comte d'Horn auoit permis que quelques-vns d'eux sortissent de prison, & principalement Ferdinand Martin le plus fameux de ces incendiaires, & qui comme Heretique auoit esté plusieurs fois emprisonné; Qu'ils n'auoient point donné d'assistance aux Magistrats des Villes de leur gouuernement, qui leur demandoient du secours contre les destructeurs des Eglises; Qu'ils auoient interpreté les ordres que la Gouuernante auoit donnez contre les Heretiques, d'vne autre façon qu'elle ne les auoit entendus; Qu'ils leur auoient accordé des Temples & la liberté de faire des Presches, & qu'enfin ils auoient commis vne infinité d'autres choses qui estoient contre le deuoir de Gouuerneurs des Prouinces, de Conseillers d'Estat, de Cheualiers de la Toison d'or, & de sujets du Roy d'Espagne.

De sorte que le Procureur du Roy concluoit que tous ces crimes ayant esté prouuez legitimement & selon les formes contre les Comtes d'Egmont & d'Horn, ils deuoient estre declarez criminels de leze-Majesté, & punis en leurs personnes & en leurs biens. Mais comme la cause des Comtes d'Egmont & d'Horn estoit presque la mesme, apres auoir protesté tous deux que c'estoit sans preiudice de leurs droits, si ne reconnoissant que le Roy pour Iuge de l'Ordre de la Toison d'or auec les autres Cheualiers, ils rendoient compte de leurs actions deuant d'autres Iuges, ils nierent beaucoup de choses, ils en interpreterent plusieurs, & en auoüerent quelques-vnes comme ayant esté faites legitimement. Ils nierent sur tout d'auoir mis en deliberation de donner vn autre Prince aux Pays-bas, & le Comte d'Horn offensé de cette accusation adjousta quelques plaintes à sa response. Le Comte d'Egmont ne nia pas que dans la conference de Tenermonde Louys de Nassau n'eust proposé en quelque sorte de fermer le passage de la Flandre aux Espagnols, mais il dit que personne n'auoit consenty à sa proposition; & que partant il n'auoit pas iugé necessaire d'auertir la Gouuernante d'vne conference où l'on n'auoit rien resolu. Ils monstrerent de quelle façon & à quelles conditions ils auoient traité auec les Confederez; Qu'ils auoient permis quelque chose aux destructeurs des Images & aux Heretiques, mais qu'ils l'auoient fait par la necessité & pour le bien de la Religion, que soixante mille hommes qui n'alloient qu'en armes à leurs Presches eussent sans doute ruiné si on n'eust fait cet accommodement auec eux pour les obliger de restituer les Eglises qu'ils auoient ostées aux Catholiques; Qu'il auoit fallu dissimuler à Tournay par la mesme necessité, parce que les Heretiques y estoient les plus forts; Qu'ils s'estoient iustement declarez contre le Cardinal de Granuelle, comme estant preiudiciable au gouuernement des Prouinces; Qu'il n'auoit retenu Casembrot dans sa maison que pour se seruir de luy contre la faction de ces sacrileges; Que Tournay qui estoit alors paisible n'auoit pas eu besoin de Beauuoir, & partant qu'on auoit iustement deliberé de l'accorder aux Flamans qui le demandoient. Ainsi ils respondirent par ordre & distinctement à tous les chefs de l'accusation qu'il seroit trop long

d'examiner toute entiere, puis que celle du Comte d'Horn contient seule soixante chefs. Veritablement ie ne sçaurois dire s'ils se purgerent de tous les crimes dont ils auoient esté accusez, mais ie sçay que la Gouuernante leur en objecta quelques-vns aupres du Roy. Ie trouue mesme que l'Euesque d'Osnabrug dans la Vestphalie auoit eu quelque connoissance de ce dessein de diuiser les Prouinces des Pays-bas, & qu'il en auoit donné auis à Marguerite par Cobel l'vn de ses Conseillers. Il disoit qu'ils comprenoient entr'eux dans cette diuision le Roy de Dannemarc, & qu'il l'auoit ouy dire au Comte de Suartzembourg allié du Prince d'Orange, & à Georges Holl Alleman, apres vn festin où le vin les auoit rendus plus gais & plus libres. La Gouuernante n'oublia pas d'en escrire au Roy comme nous l'auons remarqué en l'année 1566. Toutesfois le peuple, ou par la haine qu'il portoit au Duc d'Albe, ou par l'amour qu'il auoit pour le Comte d'Egmont, donnant son iugement sur ce sujet absoluoit le coupable, & rejettoit tout le mal sur le Duc d'Albe, comme estant encore enuieux du Comte d'Egmont son ancien competiteur. L'on adjoustoit à cela que le Duc estoit indigné qu'autrefois le Comte d'Egmont luy eust gagné aux dez vne grande somme d'argent, & que depuis dans vn deffi tirant tous deux de l'arquebuse le Comte d'Egmont eust encore emporté le prix auec vn grand applaudissement des Flamans, qui rapporterent à l'honneur de leur nation cette victoire obtenuë sur vn Capitaine Espagnol. Encore que ces raisons fussent vaines & de nulle consideration, elles seruirent neantmoins à nourrir la compassion du peuple; & pour moy i'estime que la consideration des coupables fit acquerir au Duc d'Albe plus de haine qu'il n'en meritoit. I'ay mesme leu quelque part que des personnes d'autorité & de creance auoient asseuré que depuis qu'on eust apporté d'Espagne le iugement de condemnation, le Duc d'Albe escriuit au Roy qu'il auoit tousiours retardé vne si grande execution à cause des euenemens qu'il en preuoyoit; & que le Roy animé contre le Comte d'Egmont, en partie pour n'auoir pas tenu la parole qu'il luy auoit donnée en Espagne, en partie à cause des plaintes reïterées que Marguerite luy en auoit faites, & en partie par la persuasion du Cardinal Spinosa, qui

LE DVC D'ALBE. 1568.

LE DVC D'ALBE. 1568. auoit alors presque toute l'autorité, blasma le retardement du Duc d'Albe, & luy ordonna selon le commandement qu'il en auoit desia receu, de faire executer le iugement de mort; Que toutesfois le Duc d'Albe differa le supplice iusqu'à ce qu'il fut contraint d'aller au deuant du Prince d'Orange qui entroit desia dans le Brabant. Encore que ces choses ne soient pas cruës également de tout le monde, ie n'ay pas dû prendre l'espouuante de la haine que plusieurs ont portée au Duc d'Albe, ny m'empescher par cette raison de les rapporter de la mesme sorte que ie les ay apprises; comme à cause de l'amour que le peuple a tousiours porté au Comte d'Egmont, ie ne veux pas oublier ce que quelques-vns luy ont imputé à crime, ie veux dire qu'ayant esté gagné par argent, il dissimula dans les Prouinces de son Gouuernement quelques choses qu'vn homme de guerre, qui ne consideroit pas iusqu'où les petites fautes pouuoient aller en matiere de Religion, n'estimoit pas preiudiciables à l'Eglise & au culte de Dieu. Toutesfois ie ne croirois pas aysément qu'il fut coupable de cette faute, puis que ie ne remarque point qu'elle ait esté comprise dans les chefs de son accusation, où sans doute on n'oublia rien ny par negligence, ny par aucun sentiment de clemence & de douceur. Quoy qu'il en soit les Comtes d'Egmont & d'Horn ayant esté amenez de Gand à Bruxelles le troisiesme Iuin, le Duc d'Albe qui presidoit au Conseil des douze par l'autorité que le Roy luy auoit donnée de iuger des Cheualiers de la Toison d'or, les condamna à auoir la teste tranchée; & en mesme temps on leur enuoya Martin Rithoue Euesque d'Ipre, pour les auertir de leur mort, & les assister en cette derniere necessité. Bien qu'à cette nouuelle le Comte d'Egmont se plaignit que cette fin ne respondoit pas à ses seruices, & qu'il en eust laissé aller quelques souspirs, toutesfois il se remit en homme genereux, & ne se monstrant inquieté que pour sa femme & ses enfans, il escriuit cette lettre au Roy Philippes en langue Françoise, dont Christofle d'Assonuille enuoya la copie à Marguerite. SIRE, *puis qu'il a pleu à vostre Majesté de faire condamner à mort vn sujet humble & fidelle, qui ne s'est iamais rien proposé que vostre seruice, comme les choses passées en peuuent rendre tesmoignage; n'ayant iamais espargné pour*

pour vous ny ma peine ny mes biens, ny mesme ma vie, que i'ay abandonnée à mille dangers pour les interests de vostre Majesté, ie n'en fais point encore tant d'estat que si elle pouuoit nuire en la moindre chose à vostre gloire & à vostre grandeur, ie ne voulusse mille fois l'eschanger auec la mort. Mais ie ne doute point que quand vostre Majesté sera mieux instruite de mes actions, vous ne reconnoissiez l'iniustice que l'on m'a faite lors qu'on vous a persuadé ce qui n'est iamais tombé dans mon esprit. I'en appelle Dieu à tesmoin, & ie le prie de rendre à mon ame qui doit paroistre aujourd huy deuant sa face, ce qu'elle a iustement merité, si i'ay oublié quelque chose de ce que i'ay cru deuoir au Roy & à la tranquillité des Prouinces. Ainsi ie demande à vostre Majesté, puis que ie ne dois plus luy rien demander que pour la recompense de mes trauaux & de mes seruices, elle se laisse toucher de pitié pour ma femme & pour onze enfans, ou plustost pour onze seruiteurs que ie vous laisse, & que i'abandonne à la recommandation d'vn petit nombre d'amis. Persuadé par cette bonté qui vous est naturelle que vous accorderez cette grace aux dernieres prieres d'vn mal-heureux, ie vay maintenant à la mort que i'embrasse librement, puis que ie sçay que par mon sang ie satisferay à beaucoup de monde. A Bruxelles ce cinquiesme Iuin à deux heures apres minuit 1568. De vostre Majesté le tres-humble, tres-fidelle, & tres-obeïssant sujet & seruiteur prest à mourir, Lamoral d'Egmont.. Il donna cette lettre à l'Euesque d'Ipre pour estre enuoyée au Roy, & s'estant confessé à ce Prelat, il passa le reste de la nuit en prieres, & à se preparer à la mort. Le Comte d'Horn fit la mesme chose par l'assistance du mesme Euesque & de quelques autres. Enfin le matin de la veille de la Pentecoste, on vit dans la place publique qui estoit desia occupée par le Regiment de Iulian Romero, vn eschaffaut couuert de drap noir auec deux quarreaux deuant vn Crucifix d'argent. Le Comte d'Egmont y fut conduit sur le midy accompagné de l'Euesque d'Ipre & de Romero: & s'estant dépoüillé luy-mesme d'vn robe de Damas, ayant osté son chapeau & parlé quelque temps à l'Euesque d'Ipre, il se mit auec respect à genoux deuant la Croix. Ainsi apres quelques prieres, & auoir abaissé sur ses yeux son bonnet de nuit, il eust la teste

LE DVC D'ALBE. 1568.

Le Dvc d'Albe. 1568.

tranchée par le bourreau qui s'estoit tenu caché sous l'eschafaut, & qui à ce qu'on dit auoit esté autrefois vn de ses valets de pied. Le Comte d'Horn le suiuit, & auec la mesme constance il receut le coup de la mort. Leurs testes furent attachées à des posteaux, & demeurerent exposées deux heures à la veuë du peuple. Leurs corps furent mis en depost dans la prochaine Eglise; & le lendemain on les transporta auec leurs testes aux Villes qui estoient à eux, où ils furent honorablement inhumez. La fin deplorable du Cômte d'Egmont qui estoit aymé de tout le monde, fut pleurée de tous les Flamans auec plus de rage que de larmes. Il y en eust qui au mespris du peril receurent dans des linges le sang du Comte d'Egmont, & qui le garderent pour vne marque de leur amour, & comme vn allechement à la vangeance. D'autres baisant le plomb où il estoit enfermé, & sans se soucier des delateurs eurent bien la hardiesse de faire des menaces, & de dire qu'on vangeroit cette mort.

Lors qu'on eust remarqué cette grande passion des Flamans & l'auersion qu'ils auoient pour le Duc d'Albe, on iugea que cette execution estoit l'establissement & le plus puissant appuy du party des Confederez; & l'on en tira ce presage que la Flandre seroit bien-tost remplie de troubles & de tumultes, contre l'opinion du Duc d'Albe. Ce sentiment fut confirmé par le bruit qui courut qu'aussi-tost apres la mort de ces Seigneurs il auoit plû du sang aux enuirons de Louuain. Le peuple le crût aysément, parce qu'il croit facilement les choses qui luy persuadent que le Ciel approuue sa hayne. Et à la verité plusieurs estimerent que le Duc d'Albe eust mieux fait s'il eust fait punir en secret le Comte d'Egmont, & qu'il n'eust point vsé de tant d'appareil & de pompe pour cette funeste tragedie qui ne plaisoit pas à la multitude. En effet on ne voit iamais qu'auec indignation le supplice de celuy dont la pitié qu'on en a fait trouuer la cause meilleure; mais le Duc d'Albe qui ne songeoit alors qu'à donner de la terreur dont il pensoit faire ses forces, ne se soucioit pas beaucoup de se faire aymer. L'on dit que l'Ambassadeur de France qui s'estoit caché en quelque lieu pour voir ce spectacle, escriuit au Roy Charles qu'il auoit veu tomber dans la place de Bruxelles cette teste qui auoit fait deux fois trembler la

France, voulant parler de ces deux batailles où la Noblesse Françoise auoit esté deffaite, l'vne aupres de sainct Quentin, dont vne grande partie de la gloire estoit deuë au Comte d'Egmont, & l'autre auptes de Graueline dont il merita toute la loüange. Il mourut aagé de quarante-six ans, il laissa onze enfans de Sabine de Bauieres sa femme qu'il auoit espousée à Spire en la presence de l'Empereur Charles-Quint. Il auoit huit filles & trois garçons, le premier herita des vertus de son pere, le second estima que son pere ne luy auoit laissé que la haine contre les Espagnols; le troisiéme demeura fidelle, & il n'y eust que luy qui eust des enfans. Le Comte d'Egmont eust vn frere qui suiuit Charles en Affrique, & qui mourut en Italie; & vne sœur qui fut mariée au Comte de Vaudemont, de qui nasquit Louyse, femme de Henry troisiesme Roy de France. Sa Noblesse estoit tres-ancienne, & la puissance de sa Maison estoit autrefois plus grande, lors que les Comtes d'Egmont estoient aussi Ducs de Gueldre. Elle a tiré son nom de la ville d'Egmont qui est sur les extremitez de la Hollande vers la coste Occidentale; d'où Lamoral a tousiouts pris la qualité de Comte, bien qu'il fut Prince de Gaure qui n'est pas loin de Gand sur le riuage de l'Escault. Il fut fait Cheualier de la Toison d'or par l'Empereur Charles-Quint, & par le Roy Philippes Gouuerneur des Prouinces de Flandre & d'Artois; Digne certes par ses vertus heroïques d'vne mort plus belle & plus glorieuse, bien que (comme toutes choses croissent par la compassion) le malheur mesme de sa mort contribua à augmenter l'estime qu'on faisoit de ses vertus, & ne nuisit point à ses enfans qui furent restablis par le Roy d'Espagne dans la succession de leur pere. Quant à Philippes Comte d'Horn qui estoit aussi Cheualier de la Toison d'or, il mourut plus aagé de quatre ans que le Comte d'Egmont, le Baron de Montigny son frere ayant eu pour le mesme sujet la teste ttanchée en Espagne où la Gouuernante l'auoit enuoyé en deputation auec le Marquis de Bergues. La Noblesse du Comte d'Horn qui sortoit de France de la maison de Montmorency n'estoit pas moindre que celle du Comte d'Egmont, à qui il fut égal en toutes choses, par les actions qu'il fit en la iournée de sainct Quentin, par l'Admirauté qu'il exerça glorieusement en

LE DVC D'ALBE 1568.

Flandre, & par la charge de Capitaine des Gardes lors qu'il fit son apprantissage dans la guerre sous l'Empereur Charles-Quint dont il estoit vassal à cause d'Horn qui en releue, estant entre la Gueldre & le Brabant. Il en prenoit la qualité de Comte, bien qu'il eust beaucoup d'autres Ville & de Chasteaux dans les Prouinces des Pays-bas. Certes on auroit raison de pleurer excessiuement la mort d'vn si grand homme, si celle du Comte d'Egmont n'auoit espuisé toutes les larmes.

Toutes ces choses s'estant ainsi passées le Duc d'Albe resolut de passer en Frise, y ayant auparauant enuoyé Chiappin Vitelli Mareschal de camp qui entra dans Groningue & la deffendit puissamment contre Louys de Nassau qui la tenoit assiegée. Ainsi apres qu'il eust fait faire les funerailles du Comte d'Aremberg à la maniere des gens de guerre, il alla sur la fin de Iuin de Bruxelles à Anuers ; & y ayant laissé Gabriel Serbellon auec huit compagnies d'Allemans pour la garde de la Citadelle & de la Ville, il s'arresta à Bolduc où il attendit Gressonnier auec dix pieces de canon. Il partit de là au commencement de Iuillet, & apres auoir passé la Meuse aupres de Graue, il arriua à Arnhem dans la Gueldre, & à Dauenter de la Prouince d'Oueriſſel, où il fit arrester ses troupes iusqu'à ce qu'il eust sceu par les espions qu'il enuoya s'il y auoit des ponts assez forts pour faire passer son artillerie. Ils ne furent pas bien loin qu'ils entendirent vn bruit de tambours, & en mesme temps ayant apperceu quatre enseignes, ils reuindrent trouuer le Duc d'Albe, & luy rapporterent que l'ennemy venoit & qu'il estoit proche. Bien qu'il ne pût croire ce qu'on luy disoit, toutefois parce que la mesme chose luy estoit confirmée par des personnes de diuerses nations, comme sont ordinairement les espions, il en donna aussi-tost auis aux Maistres de Camp & aux Capitaines, il mit son armée en bataille, & en mesme temps il enuoya reconnoistre l'ennemy. Comme ceux qu'il enuoyoit furent vn peu auancez, ils apperceurent quatre enseignes sur autant de chariots qui estoient couuerts de verdure, & sur qui vne troupe de paysans qui dansoient à l'entour conduisoit au village prochain vne nouuelle mariée qui ne songeoit pas à la guerre. Quand on eut rapporté à l'armée

la nouuelle de cette rencontre, on ne rit pas moins du bon auis de ces eſpions que de la ſimplicité de ces payſans qui marchoient en cet équipage quand on eſtoit en armes de tous coſtez. De ſorte que cet appareil de bataille ayant eſté changé en reſiouyſſance, on fit vne ſalue d'arquebuſades à cette mariée qui paſſoit deuant l'armée; & pour memoire de cette plaiſante auenture, ce prouerbe eſt depuis demeuré parmy les ſoldats Vvallons, que quand les coureurs & les eſpions reuiennent trop promptement, on leur demande s'ils n'ont point veu l'eſpouſée. Le Duc d'Albe qui ſe faſcha de ce retardement de ſes troupes contre ceux qui en auoient eſté cauſe, ne laiſſa pas d'entrer dans Groningue le quinzieſme Iuillet vn peu deuant midy: & à la meſme heure ſans deſcendre de cheual il s'en alla luy-meſme accompagné de peu de monde reconnoiſtre le camp des ennemis qui n'eſtoit qu'à trois mille de Groningue. Quand il fut reuenu, il eſtablit le Duc de Brunſvic pour la garde de la ville; & le lendemain ſans differer dauantage il marcha vers l'ennemy, parce qu'il falloit vſer de diligence. Il auoit enuiron douze mille hommes de pied & trois mille cheuaux pour la pluſpart vieux ſoldats, principalement les Capitaines & les autres Officiers de l'armée. Louys de Naſſau n'auoit pas moins d'Infanterie, mais il auoit moins de Caualerie. C'eſt pourquoy ayant eu nouuelle de l'arriuée du Duc d'Albe, il s'eſtoit eſloigné de ſix mille, & s'eſtoit retranché à la haſte par les eaux qu'il rencontra, & par les leuées qu'il fit faire. Le Duc d'Albe qui l'auoit ſuiuy donna ordre à Gaſpard Robles Seigneur de Billi, de prendre douze cens Arquebuſiers Eſpagnols & Vvallons, & d'attaquer par deux endroits les retranchemens des ennemis, non pas qu'il crut les pouuoir forcer, mais pour reconnoiſtre leurs forces & les amuſer par ce moyen tandis que Creſſonnier feroit auancer le canon. Mais l'ardeur de ces arquebuſiers fut ſi grande, ou pluſtoſt la laſcheté des ennemis, ou la mauuaiſe intelligence des Allemans, qu'ils abandonnerent leurs retranchemens, & prirent d'eux-meſmes la fuite; & les autres voyant qu'on auoit mis le feu dans le camp ſe retirerent ſans combatre; pluſieurs fuyans en deſordre & ne voulans point eſcouter la voix de leurs Capitaines, furent ſubmergez auec les cheuaux dans des foſſes & dans des ma-

Le Dvc d'Albe. 1568. rais ; où ayant honteusement abandonné leurs armes il furent foulez aux pieds par les troupes qui les suiuoient. Il demeura sur la place vn peu plus de trois cens hommes du costé des ennemis, & de ceux du Roy il n'y en eust que neuf de tuez. Le carnage eust sans doute esté plus grand si le Duc d'Albe n'eust fait sonner la retraite, parce qu'il craignoit que comme la nuit approchoit, les siens ne se iettassent dans des fosses qu'on ne voyoit pas, & qu'ils n'en pussent sortir aysément; mais le cinquiesme iour d'apres il acheua cette victoire. Ayant donc commandé à Cesar d'Aualos frere du Marquis de Pescaire, & au Comte Curtio Martineng de poursuiure les fuyars auec quelques troupes, il retourna à Groningue auec son armée vne heure deuant la nuit : Et aussitost sans attendre que le iour fut venu, comme il estoit ennemy du repos & qu'il ne cherchoit que les occasions, il mit ses troupes en campagne & atteignit l'ennemy le vingt-vniéme Iuillet.

Louys de Nassau s'estoit arresté à l'entrée de la Frise Orientale, aupres d'vn village appellé Geminghen entre le Golfe de Dullart, & la riuiere d'Ems. Il auoit à dos la Ville d'Emden qui fauorisoit son party, & d'où il pouuoit receuoir des viures par la riuiere d'Ems, aussi bien que le secours du Prince d'Orange son frere qui venoit d'Allemagne. Il auoit à l'entour de luy de grands marais, & des chemins rompus par les eaux, capables d'empescher l'ennemy de le venir attaquer. Il n'auoit en front qu'vne leuée qui estoit entre la campagne & la riuiere pour empescher les debordemens, & qui s'estendoit du camp iusqu'au village ; mais il l'auoit renduë inaccessible par le moyen de dix pieces de canon qu'il y auoit fait mettre. Ainsi il auoit choisi le lieu de son camp, ainsi il l'auoit fortifié, mais la crainte ne trouue point de bons retranchemens. Elle s'estoit augmentée par la mutinerie des Allemans qui se renouuelloit, & qui auoit commencé vn peu deuant leur premiere déroute. Car comme quelques compagnies de soldats se furent assemblées à l'entour de la tente de Louys de Nassau, parce qu'on ne leur donnoit point d'argent ; & qu'apres s'estre plaints que quelques-vns d'eux qui n'auoient point mangé de pain depuis deux iours seroient contraints de mourir de faim, ils eurent commancé

à menacer de se rendre aux ennemis, Iuste Schonuembourg leur promit de leur faire donner le lendemain à chacun quatre escus, & cette promesse appaisa en quelque sorte leur mutinerie. Mais d'autant que ce payement ne pût estre fait à cause que le Duc d'Albe donna le combat inopinement, les soldats qui s'estoient arrestez apres leur fuite aupres de Geminghen demanderent ce qu'on leur auoit promis, & recommencerent la mutinerie auec plus d'audace & de violence. Le Duc d'Albe qui auoit appris ce desordre par les prisonniers, fit adroitement courir ce bruit par toute son armée, & donna par ce moyen tant de courage aux siens, que presque tous les Capitaines à l'enuy les vns des autres demanderent l'honneur d'aller attaquer le lieu où estoit le canon de l'ennemy, c'est à dire qu'ils demanderent chacun pour soy tout le peril de cette guerre, & la gloire de rompre l'obstacle qui pouuoit empescher la victoire. Enfin la compagnie de l'Opez Figueroa, estant descenduë dans la pleine à la gauche du Duc d'Albe qui conduisoit l'armée le long de la leuée de la riuiere, eust ordre de tenter cette entreprise. Cette compagnie estoit presque toute composée de soldats qui portoient de ces arquebuses qu'on ne peut tirer sans les appuyer sur des fourchettes, & que, comme nous auons desia dit, le Duc d'Albe auoit le premier accommodées à l'vsage de la campagne. Ainsi tandis qu'il feignoit de vouloir attaquer de front les ennemis, tandis qu'il sembloit se mettre à couuert de leur artillerie auec quelques gabions, & qu'il les amusoit par de legeres escarmouches, les gens de Figueroa s'estant premierement iettez par terre afin de faire leurs prieres que leur Capitaine auoit commencées auec vne grande confiance en la Vierge, ils se coulerent par la fange & par les marais; s'approcherent d'vn endroit qui estoit vn peu en pante, & monterent sur la batterie. Ils trouuerent d'abord peu de monde en ce lieu pour en garder le passage, comme s'il eust esté assez fort de luy-mesme; & enfin malgré ceux qui vindrent en suite au secours, s'estans rendus maistres du canon apres vn combat assez rude, ils ouurirent aux autres le seul passage par où on pouuoit entrer dans le camp des ennemis. Les troupes du Duc d'Albe entrerent par cét endroit, & non seulement elles chasserent les ennemis de leurs retranchemens, mais elles les pour-

suiuirent par toute la campagne qui s'estend haut & bas le long de la riuiere d'Ems, & en continuerent la tuerie durant l'espace de six heures. Si nous en deuons croire Hubert du Val qui fut present à ce combat, & qui en escriuit les particularitez à Marguerite, on ne combattit iamais auec plus de lascheté ou de desobeïssance, si toutesfois cette occasion ne doit point plustost estre appellée vn carnage qu'vn combat. La plusport des Allemans ayant ietté leurs armes à leurs pieds comme pour se rendre, en furent plus promptement tuez; Plusieurs se perdirent dans les marais où ils se ietterent les vns les autres pensant se sauuer par la fuite; vne partie furent tuez à coups d'espée à qui ils presentoient le dos comme de mal-heureux esclaues qui auroient esté condamnez au foüet. Mais la plusport se ietterent dans la riuiere d'Ems bien qu'ils ne sceussent pas nager & qu'ils fussent chargez de leurs armes; Aussi furent-ils tous noyez excepté vn petit nombre qui pensans se sauuer à la nage, furent tuez comme des canarts par les mousquetaires qui estoient au bord de l'eau. On dit que la mer qui croist & decroist à certaines heures ayant emmené dans son reflus auec l'eau de la riuiere des despoüilles de corps morts, ceux qui passoient alors sur le Golfe de Dullart, iugerent par la quantité de chapeaux qu'ils voyoient nager dessus l'eau, qu'il s'estoit fait quelque grand combat dans les campagnes prochaines: Et par la forme de ces chapeaux qui estoient differens des autres, & dont les troupes Allemandes ont accoustumé de se seruir au lieu de casque, ils en tirerent cette consequence que la victoire estoit demeurée aux Espagnols. Cela fut cause que le courier que le Duc d'Albe enuoya à Groningue aussi-tost apres cette desfaite pour en apporter la nouuelle, trouua contre l'apparence & contre son attente, toute la ville remplie du bruit de la desfaite & de la victoire, parce qu'on en auoit desia esté aduerty par des Marchans & des Mariniers. Ainsi autrefois lors que l'armée des Romains combatoit contre les Sabins sur les riuages du Teueron, les armes des Sabins qu'on vit nager sur le Tibre où se descharge cette riuiere priuerent ceux qui apportoient la nouuelle de cette victoire, de la satisfaction qu'ils esperoient de l'auoir apportée. Ceux-là mesme qui furent presens à ce combat ont diuersement parlé du nombre des morts;

morts; mais on croit pour le plus certain qu'il n'en demeura sur la place pas moins de six mille du costé des ennemis, & du costé du Roy pas plus de soixante & dix, quoy que la terre couuerte d'hommes & de cheuaux à plus de douze mille pas alentour exposast aux yeux vn espouuantable carnage. On n'y fit pas vn moindre butin, on prit douze enseignes des ennemis, dix grosses pieces de canon, & les six qu'on auoit prises au Comte d'Aremberg qui portoient les noms des nottes de la Musique; enfin toute la vaisselle d'argent de Louys de Nassau, du Comte d'Hochstrat, & de Scouuembourg, & tout le bagage de l'armée fut le butin des Espagnols. Le iour de deuant le combat le Comte d'Hochstrat s'estoit retiré malade du camp; Scouuembourg se desroba du carnage dés le commencement du desordre: Pour ce qui concerne Louys de Nassau, il en courut d'abord des bruits diuers & incertains sur ce qu'on auoit apporté au Duc d'Albe les armes & les habits qu'il auoit portez ce mesme iour. Mais on sceut depuis qu'il auoit passé la riuiere auec vn autre habit sans estre apperceu des ennemis, & qu'il auoit quitté ses armes afin que le croyant mort on cessast de le poursuiure & de le chercher.

Veritablement il sembloit qu'on renouuellast dans cette Prouince la victoire que Germanicus remporta autrefois sur Arminius aupres du Vveser qui est vne autre riuiere de la Frise; tant ce combat qui fut donné comme ie viens de dire, aupres de la riuiere d'Ems a de rapport & de ressemblance auec cette ancienne victoire des Romains, ou par la deffaite des barbares qu'ils tuerent iusqu'à s'en lasser, ou par le carnage qui en fut fait en passant le Vveser, ou par la fuite d'Arminius qui ne fut point apperceuë, ou par le combat qui dura aussi long-temps & que l'on continua iusqu'à la nuit, ou enfin par le champ de bataille qui fut couuert de corps morts dans vn espace d'vne aussi grande estenduë. Et mesme il n'y eust rien de dissemblable dans le tesmoignage de la victoire qui fut laissé à la posterité de part & d'autre par les Generaux, si ce n'est que le Romain plus modeste ne mit point son nom dans l'inscription de son trophée, & que l'Espagnol affecta d'y mettre le sien: Mais la renommée substitua dans cette inscription le nom de Germanicus, & la haine en osta bien-tost

Le Dvc d'Albe. 1568.

celuy du Duc d'Albe. Ie sçay que cette victoire fut considerée par quelques-vns comme vn miracle, & qu'elle fut attribuée aux prieres du Pape Pie cinquiesme, qui auoit animé le Duc d'Albe par ses lettres, & pat son assistance contre la faction des Gueux. Au moins Christofle d'Assonuille qui accompagnoit par tout le Duc, & qui luy donnoit conseil dans ses plus secrettes entreprises, asseure dans la relation qu'il fit de cette victoire, que quand il considere d'vn costé que le camp de Louys de Nassau estoit si bien fortifié & par l'art & par la nature, qu'il pouuoit mespriser en asseurance vne armée plus grande que celle du Duc d'Albe, & que d'ailleurs quand il regarde qu'il fut si tost & si facilement surpris par vn petit nombre de soldats, il luy semble auec raison que cette victoire est semblable à vn miracle. Aussi le Duc d'Albe n'eust point de plus grand soin durant cette nuit qu'il sortit vainqueur du combat que de depescher des Couriers pour porter la nouuelle de cette victoire au Pape Pie, qui ayant fait des vœux pour l'heureux euenement de cette guerre, en rendit à Dieu des actions de grace par des prieres qu'il fit faire durant trois iours dans les trois principales Eglises de Rome. Il fit mesme tirer le canon en signe de resiouyssance, & fit faire des feux de ioye dans la Ville. Pour moy, bien que ie n'ose pas donner le nom de miracle à vn succez si merueilleux, estant asseuré que la crainte & la mutinerie produisent ordinairement de grands effets dans les armées, toutesfois quand ie me remets deuant les yeux l'action de cette compagnie d'Espagnols qui alloient se precipiter dans vn peril apparent, & qui apres s'estre iettez par terre, & auoir imploté par des prieres & par des vœux extraordinaires, l'assistance de la Vierge & du Sainct Protecteur d'Espagne par l'ordre de Lopez Figueroa, qui les auertit d'appeller le Ciel au secours d'vne cause où il auoit interest, commencerent à vaincre en mesme temps qu'à combatre malgré le canon de l'ennemy; Certes ie ne feindrois point d'asseurer que s'il arriua dans ce combat quelque chose de surnaturel & de diuin, la pieté des Espagnols merita d'obtenir du Ciel cette glorieuse assistance. Quoy qu'il en soit ils eurent assez de courage pour remportet la victoire par le secours des forces humaines.

Au retour de cette armée victorieuse, on fit vne action horrible qui troubla la ioye du Duc d'Albe, & de tout le monde. Le Regiment de Sardaigne marchoit dans l'arriere-garde; & comme il apperceut le lieu où il auoit si mal-heureusement perdu vn si grand nombre des siens auec le Comte d'Aremberg, vne espece de fureur se souleua dans l'ame des soldats, & aussi-tost ils se resolurent, comme pour laisser vn memorable exemple d'vne passion furieuse, de vanger la mort de leurs compagnons. Ainsi deuant que le iour fut leué, ils mirent le feu dans les villages prochains, en commençant par celuy où ils auoient ouy dire que les Espagnols qui pensoient se sauuer par la fuite, furent trahis, & liurez par les villageois aux gens de Nassau victorieux. De là se destournant en d'autres maisons, & en d'autres villages, ils porterent le mal plus auant auec vn succez si horrible, parce que les maisons estoient faites d'vne matiere facilemenr combustible, & que le vent mesme contribuoit à ce crime, qu'on s'imaginoit que tout estoit en feu depuis le Golfe du Dullart, iusqu'à la Frise Orientale. Le Duc d'Albe estonné de la lueur de cette flamme soupçonna quelque ruse des ennemis; mais apres auoir sceu la cause de cét embrasement, & que les siens en estoient coupables, il fit aussi-tost enfermer par toute l'armée le Regiment criminel; il fit venir deuant luy Consalue de Bracamonte qui en estoit Maistre de Camp, & apres l'auoir blasmé d'auoir permis que les siens eussent fait vn si grand dommage à la Frise & au Roy, le feu s'estant pris aussi à quelques villages du domaine Royal, & que d'ailleurs desobeyssans au Comte d'Aremberg, ils eussent contraint vn si grand Capitaine de donner bataille hors de temps, il fit pendre sur le champ & à l'heure mesme quelques-vns des soldats qui auoient commencé le desordre. Il degrada les autres, & principalement ceux qui estoient entrez de nouueau dans ce Regiment, & qui pouuoient auoir part à cette action, sans espargner mesme le Maistre de Camp Bracamonre: Car cette sorte de chastiment est demeurée dans la milice d'aujourd'huy de la discipline militaire des anciens, qui faisoient descendre par ignominie vn homme de cheual entre les gens de pied, & vn homme de pied entre les frondeurs. Toutesfois cette punition n'affligea pas beaucoup les soldats qui furent depuis receus

LE DVC D'ALBE. 1568.

LE DVC D'ALBE. 1568. en d'autres Regimens dans vn grade qui n'estoit gueres moindre que celuy d'où ils sortoient. Mais cette peine fut sensible aux Capitaines, aux Lieutenans, & aux Enseignes, & principalement au Maistre de Camp, qui deuoient perdre leurs charges & deuenir simples soldats. C'est pourquoy quelques-vns d'eux, & sur tous le Maistre de Camp ayma mieux se retirer que de seruir auec cette marque de des-honneur; Neantmoins le Duc d'Albe remit bien-tost apres Bracamonte dans sa charge. Ce Regiment ayant esté puny comme nous venons de dire, sans toutefois auoir reparé le dommage de cette Prouince, qui fut estimé à plus de quatre cens mille escus, le Duc d'Albe victorieux entra dans Groningue la veille de S. Iacques; dont il auoit esprouué l'assistance dans le combat: Et apres auoir commandé aux habitans de receuoir pour leur Euesque Gniff qui auoit esté nommé à cet Euesché, & le Compte de Megue en la place du Comte d'Aremberg, il y fit commencer vne Citadelle semblable à celle d'Anuers par Vitelli & Paciotti, tant pour la conseruation de l'Estat Ecclesiastique que de l'Estat Politique. Lors qu'il eust donné ordre à toutes ces choses, s'en reuenant à Bruxelles par la Hollande, il rencontra son fils aisné Federic Duc d'Huesca grand Commandeur de l'Ordre de Calatraua, qui amenoit d'Espagne deux mille cinq cens hommes auec de l'argent; secours qui venoit bien à propos contre les preparatifs du Prince d'Orange.

En effet le Prince d'Orange se hastoit de venir auec vne armée qu'il auoit leuée en Allemagne, où quelques Princes Heretiques s'estoient facilement liguez contre la maison d'Austriche d'Espagne. Cette entreprise fut aidée autant par la mort du Comte d'Egmont & d'Horn, dont la nouuelle fut receuë de tous costez auec execration, que par la haine qu'on portoit au Duc d'Albe, & que le Prince d'Orange augmenta par vn liure qu'il fit publier, intitulé contre la tyrannie du Duc d'Albe. Il se trouua dans son armée lors qu'il en fit la reueuë aupres d'Aix la Chappelle vingt-huict mille hommes, dont il y en auoit seize mille d'Infanterie, & huict mille de Caualerie Allemande, & de François & de Flamans, deux mille cheuaux, & deux mille hommes de pied. Le Comte Palatin Electeur de l'Empire, le Duc de Virtemberg, &

la ville de Strasbourg, auoient promis aux troupes Allemandes la solde de quatre mois. Vn riche Marchand d'Anuers Espagnol s'estoit obligé de donner par mois dix-huit cens escus pour la subsistance des François & des Flamans. Pour la Caualerie, en partie le Prince d'Orange & son frere, en partie les Capitaines, Comme Casimire fils du Palatin, le Comte de Suartzembourg, deux des Ducs de Saxe, le Comte d'Hochstrat, & Guillaume de Lumay de la maison de la March, promettoient de l'entretenir & de la payer. On dit que ce dernier, ennemy mortel des Catholiques, auoit fait vn serment barbare, comme fit autrefois Ciuilis Chef des Hollandois contre les Romains, & auoit iuré qu'il ne se feroit point couper la cheuelure qu'il n'eust vengé la mort des Comtes d'Egmont & d'Horn. Le Prince d'Orange auec ces troupes & vingt pieces de campagne passa plus viste le Rhin qu'on ne peut se l'imaginer, campa sur les riuages de la Meuse assez proche de Mastric, & remplit toute la Flandre de bruit & d'espouuante. Le Duc d'Albe qui sçauoit adroitement dissimuler les extremitez où il se trouuoit, & qui ne craignoit rien dauantage que de faire voir qu'il craignoit, mesprisa si bien en apparance l'opinion qu'on auoit du Prince d'Orange, qu'il respondit sans s'esmouuoir à vn Capitaine qui luy faisoit le denombrement des troupes ennemies, & qui luy representoit que cette conspiration estoit soustenuë par tant de Roys, & tant de Princes, & mesme par les forces de Dannemarc & d'Angleterre, Qu'on n'auoit pas grand sujet de craindre cette ligue de rebelles, contre laquelle le Roy auoit fait vne ligue beaucoup plus puissante & plus forte; Que les Roys de Naples, de Sicile & de Sardaigne s'estoient ioints auec le Roy d'Espagne; Qu'il auoit attiré à son party le Duc de Milan, le Prince des Bourguignons & des Flamans, sans compter les Roys du Peru, de la Mexique, & des Philippines, Que ces deux ligues estoient differentes, en ce qu'en la premiere la diuersité des Nations & des humeurs, & outre cela les propres interests de chacun en particulier ruineroient bien-tost la societé; & qu'en l'autre ce qui plaisoit à vn seul, plaisoit aussi à tous les autres, & que par consequent elle seroit eternelle. En effet le Duc d'Albe ne craignoit pas tant les ennemis du dehors que les Flamans, n'ignorant pas qu'il estoit odieux

LE DVC D'ALBE. 1568.

Le Dvc d'Albe. 1568.

à beaucoup de monde. Et mesme il ne soupçonnoit pas sans sujet que le Prince d'Orange n'eust iamais eu la hardiesse d'apporter la guerre en Flandre s'il n'y eut esté attiré par les sollicitations & par l'assistance des Flamans; veu principalement que de toutes parts les chemins estoient mal asseurez par les brigandages, & par les meurtres qu'y faisoient les Gueux, qu'on appelloit sauuages, parce qu'ils estoient tousiours dans les bois & dans les forests. La crainte des peuples s'augmenta par deux armées qu'on vit de nuit dans le Ciel en bataille, & prestes à s'entrechoquer auec des lances ardentes; & comme on adjousta foy à ces prodiges, parce qu'on les rapportoit de plusieurs endroits, cela estoit cause que de iour en iour on en publioit de nouueaux. C'est pourquoy le Duc d'Albe ayant donné ordre aux places frontieres, & aux Villes où la crainte estoit plus grande, alla promptement auec son armée du costé de Mastric, afin que de cette Ville il peut s'opposer aux desseins du Prince d'Orange, & l'empescher de passer la Meuse. Mais la prudence & la hardiesse du Prince d'Orange furent les plus fortes; & c'est icy la premiere action par laquelle il tesmoigna en entrant en armes dans la Flandre combien le Roy auroit en luy vn ennemy redoutable. Car apres que sa Caualerie eust trouué vn Gué entre Ruremonde & Mastric, où alors la riuiere estoit assez basse; il se seruit de l'auantage que luy donna la fortune, par son esprit & son adresse. Il fit mettre sa Caualerie au trauers de ce fleuue pour en rompre en quelque façon l'impetuosité, comme auoit fait autrefois Iules Cesar pour faire passer la Loire, & la Segre à son armée, & comme plusieurs ont fait depuis; & en mesme temps il fit passer sur le soir, & sans bruit son Infanterie par cette riuiere, qui sembloit estre diminuée & retenuë par cet artifice. Ainsi ayant trompé les sentinelles du Duc par vne diligence merueilleuse, ou plustost par vne hardiesse incroyable, son armée entiere passa sans perte à l'autre bord. On dit que cette nouuelle surprit de telle sorte le Duc d'Albe, qu'il demanda à Barlemont qui luy en faisoit le rapport, s'il croyoit que l'armée des ennemis fut vne compagnie d'oyseaux qui eussent volé par dessus la Meuse. Mais quand le Prince d'Orange fut entré dans le Brabant, il eust encore assez de hardiesse pour aller camper à six mille de l'armée Es-

pagnole. Et le lendemain ayant mis ses troupes en campagne, il fit voir par le bruit des trompettes & des tambours qu'il vouloit combatre, & presenta la bataille au Duc d'Albe. Chiapin Vitelli Mareschal de Camp, qui auoit auparauant esté d'auis qu'on attaquast les ennemis encore moüillez & tous fatiguez du chemin, deuant qu'ils eussent loisir de faire leurs logemens, n'estima pas encore alors qu'il fallut refuser le combat, parce qu'il importoit beaucoup à la reputation des armes du Roy de faire sentir par quelque attaque le courage & la force d'vne armée Royale, à vn ennemy qui pensoit auoir triomphé pour auoir passé vne riuiere. Mais d'autant que le Duc d'Albe preuoyoit que l'argent & par consequent la bonne intelligence manqueroit bien-tost à vne si grande armée, principalement dans l'Hyuer qui approchoit, il auoit desia resolu d'eluder les efforts des ennemis sans mettre en peril son armée, & de prendre garde sur tout qu'ils ne s'emparassent de quelque Ville, & que le butin ne leur tint lieu de payement. Cependant comme les deux armées ne marchoient pas loin l'vne de l'autre, il ne se passoit presque aucun iour qu'il ne se fit quelque escarmouche & quelquesfois des combats, principalement pour le fourage, le Prince d'Orange estant ordinairement le premier à attaquer les ennemis. Ie pourrois icy rapporter comme dans vne histoire iournaliere auec quelle force & quel succez on combatit de part & d'autre; car Raphaël Barberin grand Ingenieur & grand Mathematicien, qui se trouua en toutes ces occasions escriuoit les actions de chaque iournée, & les enuoyoit de l'armée à Rome à ses freres François Barberin Protonotaire Apostolique, & à Antoine Barberin pere du Pape Vrbain huitiesme, durant le regne duquel ie mets entre mes felicitez d'escrire cette Histoire, puis que ce Prince n'est pas moins l'arbitre des lettres que de l'Eglise. Mais i'ay iugé qu'il estoit plus à propos en cét endroit de tirer seulement quelques particularitez de ces lettres dont les originaux me sont tombez entre les mains, & de passer sous silence toutes les choses, ou qui ont eu les mesmes succez, ou dont les euenemens n'ont pas esté considerables.

LE DVC D'ALBE 1568.

Le troisiesme iour apres que le Prince d'Orange eust fait passer la Meuse à son armée, il alla camper pres de Tongeren;

Et aussi-tost le Duc d'Albe fit marcher ses troupes de ce costé là pour asseurer la Ville contre les ennemis, sans toutesfois rien faire autre chose que d'obseruer d'heure en heure leur démarche, leur contenance & leurs desseins. Vitelli estant allé sur la brune auec deux compagnies de Caualerie reconnoistre l'armée du Prince d'Orange, tomba dans vne embuscade ; quelques-vns des siens furent tuez, tous les autres prirent la fuite, & il retourna au camp sans estre blessé, mais la cauale qui le portoit fut blessée. Comme il en faisoit grand estat, parce qu'elle estoit extremement viste, il dit en soupant à Raphaël Barberin son ancien amy, que s'il pouuoit arriuer au iour suiuant, il feroit repentir les ennemis de la blessure de sa cauale. Le lendemain à la pointe du iour il prit quelques troupes de Caualiers portans la lance, & d'Arquebusiers à cheual, la pluspart Espagnols & Bourguignons; & apres auoir obserué que l'arriere-garde du Prince d'Orange marchoit assez loin du reste de l'armée, il diuisa ces troupes auec Camille Gonsague Comte de Nouellare, & attaqua les ennemis par deux endroits auec tant de promptitude & d'impetuosité qu'il en mit par terre plus de quatre cens, sans perdre que quinze des siens. Ainsi outre quantité de chariots de bagage il emmena auec luy cent cinquante cheuaux des ennemis, & les ayant fait conduire auec pompe & magnificence deuant le Duc d'Albe, *Voyez*, dit-il, *combien vne seule Cauale m'a engendré de Cheuaux*. Toutesfois le Prince d'Orange ne laissa pas le iour suiuant de presenter la bataille au Duc d'Albe. Mais le Duc d'Albe qui sçauoit bien que l'argent & les viures manqueroient plustost au Prince d'Orange que le courage & la hardiesse, estima plus à propos de temporiser, iugeant qu'auec le temps ses forces se dissiperoient d'elles-mesmes. Cependant le Prince d'Orange qui en deuenoit plus fier & plus hardy, s'efforçoit d'autant plus d'irriter les Espagnols & de les prouoquer au combat, tantost en faisant des courses sur le Duc d'Albe, tantost en se retirant luy-mesme cōme s'il eust eu peur, & tantost en mettant le feu dans les bourgs & dans les villages en la presence des ennemis. Mais l'impatience de cét Annibal auoit trouué vn Fabius qui sçauoit temporiser à propos, & qui ne pouuoit estre touché ny par la fureur desesperée des ennemis, ny par les discours, ny pour ainsi dire par les calomnies des

des siens, car ce General d'armée ne manquoit pas d'vn Colonel de Caualerie qui fut ambitieux de combatre, ny enfin il ne pût estre excité par toutes les occasions qui luy promettoient vn euenement fauorable. Comme sa prudence le faisoit penetrer dans l'auenir, & qu'il preferoit aux murmures & à la reputation le salut & les interests de l'Estat, il se gouuernoit de telle sorte qu'il aymoit mieux la victoire qu'il se promettoit de l'ennemy, vn peu plus tardiue, mais plus asseurée, que sanglante & douteuse. Il auoit desia ouy dire qu'on voyoit dans le camp du Prince d'Orange de grandes marques de discorde & de mauuaise intelligence, & en effet il n'estoit pas trompé par les bruits qui en couroient. Car le Prince d'Orange ayant essayé en vain de surprendre quelques Villes, d'où il esperoit de l'argent & des viures, auoit à peine demeuré vn mois dans le Braban qu'vne mutinerie s'esleua dans son armée. Vn Capitaine d'Infanterie appellé Malbourg y fut tué en sa presence; on tira mesme dessus luy, & si la balle du pistolet n'eust rencontré la garde de son espée il eust esté luy-mesme tué. Dauantage le desordre s'augmentoit dans son camp, & l'on n'y eust pas aysément remedié, si la nouuelle du secours de France que l'on receut à propos n'eust donné de l'esperance au Prince d'Orange, & de la crainte aux seditieux. C'est pourquoy le Prince d'Orange se mit aussi-tost en chemin auec son armée pour receuoir ce secours. Il estoit de cinq cens cheuaux & de trois mille hommes de pied, & estoit conduit par François Hangeste Baron de Genlis, Maistre de Camp des troupes du Prince de Condé.

Le Prince d'Orange prit en passant dans le pays de Liege Santruden, & ayant tiré vne quantité de viures de cette Ville, & vn grand butin de l'Abbé du lieu, & des principaux du païs qu'il taxa à de grandes sommes, il s'en alla droit vers Tillemont pour se ioindre auec le Baron de Genlis qui en estoit esloigné enuiron de trois mille. Mais parce que la riuiere de Geet estoit entre les deux armées, il fit mettre pour la passer en seureté sur vne leuée qui commandoit au riuage, quelques troupes de Caualerie legere auec vne compagnie de Mousquetaires. Le Duc d'Albe qui songeoit tousiours à l'ennemy le suiuoit à droit auec vne armée de seize mille hommes ou enuiron; Vitelli estoit à l'auant-garde, & ayant descouuert l'entreprise

LE DVC D'ALBE. 1568.

du Prince d'Orange, il enuoya promptement Barberin au Duc d'Albe pour luy faire sçauoir en quel estat estoit l'ennemy, & combien il estoit aisé de le deffaire dans le dessein qu'il faisoit de passer la riuiere. Toutesfois le Duc ne voulut pas que l'on combatit iusqu'à ce qu'on en eust des nouuelles plus certaines. Mais cependant l'ennemy estant entré dans la riuiere auec vne partie de l'armée estoit desia de l'autre bord; & auoit laissé sous la conduite du Colonel Philippes Maubert Baron de Louuerual, deux mille mousquetaires & cinq cens cheuaux la plusparr Basques & Vvallons tous gens d'élite, pour amuser les troupes du Roy tandis que les autres passeroient. Vitelli fasché de voir que les longueurs & le retardement du Duc luy ostoient la victoire des mains, fit marcher la plus grande partie de ses troupes contre vn Regiment ennemy qui estoit loin du reste de l'armée, & en mesme temps il renuoya Barberin au Duc d'Albe pour l'auertir du dessein qu'il auoit pris. Le Duc d'Albe ne s'y opposa pas, plustost parce que la chose estoit faite, que parce qu'il eust voulu qu'elle se fit : Et se tournant vers Federic son fils, *Voyez-vous*, dit-il, *cette eminence qui est occupée par quelque Caualerie; c'est là que vous deuez aller. Faites mettre de ce costé-là, comme vous le pouuez faire de cette coline qui le regarde, six pieces de campagne, & auec quelques troupes d'Infanterie Espagnole & vne compagnie de Caualerie, chassez l'ennemy de ce poste.* Federic fit plus que son pere ne luy auoit commandé, non seulement il chassa l'ennemy de son poste, mais se ioignant à Vitelli auec son canon il contribua beaucoup à la victoire. Car on combatoit desia comme en bataille rangée, non pas pourtant à forces esgales, d'autant que les gens du Prince d'Orange qui n'auoient pas encore passé l'eau estonnez de cette prompte incursion, & craignant que le Duc d'Albe auec toute son armée ne vint fondre sur eux, tantost regardoient la riuiere, pour prendre la fuite, tantost retournoient au combat sous la conduite des plus vaillans, mais cependant on en tuoit plusieurs qui demeuroient comme en suspens entre le dessein de fuïr & de combatre. De sorte que Virelli ne doutoit point qu'on ne pût en ce mesme iour deffaire entierement l'ennemy si on passoit la riuiere pour le suiure, & donna ordre d'en faire

auertir le Duc d'Albe, qui d'vn lieu eminent où il estoit n'enuoyoit du secours que peu à peu. Barberin qui vouloit combatre n'oublia rien ny de l'ordre que luy auoit donné Vitelli, ny de ce qu'il pouuoit dire de luy-mesme pour persuader au Duc de prendre cette occasion. *Il luy remonstra que les meilleures troupes des ennemis estoient desia deffaites ; Que la plus-part des autres paroissoient desia vaincuës par la crainte, & que si on les suiuoit auec toute l'armée deuant qu'ils reprissent de nouuelles forces par la ionction des François, on les defferoit infailliblement.* Mais le Duc se fascha de la precipitation de Vitelli qui sembloit exiger par force la permission de combatre ; & comme il estoit ferme dans ses resolutions, & par consequent incapable d'escouter les conseils des autres, *Quoy donc*, dit-il, *vous ne me permettrez pas de commander, & de conduire cette guerre à ma fantaisie ? Retournez promptement à Vitelli, commandez luy de ma part de retenir ses gens sur le bord de la riuiere, & de ne plus me faire parler de combattre ; ou ie iure par la vie, & par la teste du Roy que vous ne vous en retournerez pas viuant vous ou quelque autre que ce soit qui me viendrez dauantage importuner pour le combat.* A cette nouuelle Vitelli & Federic ayant retenu leurs gens autant qu'il leur fut possible, deschargerent toute leur colere sur les ennemis qui resistoient encore, & qui sous la conduite du Comte d'Hochstrat recommençoient genereusement le combat. Mais on ne combattoit pas par tout de la mesme sorte du costé des ennemis ; les vns quittoient leur rang, les autres prenoient la fuite, & les vns & les autres estoient enfin taillez en pieces. D'autres deuenoient hardis & courageux par le desespoir qui les faisoit retourner au combat & retarder la victoire. Quelques compagnies du Prince d'Orange s'estans rangées prés de l'enseigne du Colonel Loueruale, comme pour faire croire que c'estoit vn nouueau secours, retournerent au combat, & auec vn effort semblable à celuy que font quelquesfois ceux qui vont mourir, viennent attaquer Vitelli, ouurent & mettent en desordre l'escadron où il estoit. Mais Vitelli qui ne changea en cette occasion ny de place ny de visage, attendit de pied ferme Loueruale qui combatoit à la teste des siens, & apres l'auoir blessé il se ietta de toutes ses forces sur son enseigne qu'il arracha

Le Duc d'Albe. 1568.

luy-mesme à celuy qui la portoit : Et alors la leuant entre ses mains, il commença à crier Victoire, ou plustost il acheua la victoire par le nouueau courage dont il anima les siens. Cette enseigne fut apportée au Duc d'Albe, qui ayant pris garde qu'il y auoit vne colomne auec cette inscription, *La vertu ne peut estre vaincuë que par la vertu*, dit en presence de beaucoup de monde ; *Que la vertu de Vitelli auoit en cette iournée surmonté la vertu mesme*. Il n'y eust pas moins de deux mille hommes tuez en deux heures du costé du Prince d'Orange la pluspart à coups d'espées, comme finissent ordinairement les combats. Quelques Gentils-hommes furent pris, & entr'eux le Colonel Louerual qui auoit receu trois blessures, & qui fut depuis puny à Bruxelles du dernier supplice. Mais Antoine de Lallin Comte d'Hochstrat, dont la perte toucha le Prince d'Orange plus sensiblement que celle de tous les autres, ayant esté blessé à mort d'vne mousquetade, & ayant changé de cheual sans estre apperceu fut porté aux siens, & mourut quelque temps apres, faisant profession ouuerte de la Religion Catholique. Du costé du Roy plusieurs furent blessez, mais il est certain qu'il n'en mourut pas plus de quatre-vingts. Il restoit cent cinquante soldats du costé des ennemis qui se retirerent dans vne maison prochaine, resolus de ne se rendre qu'à composition, comme s'ils eussent esté dans la Citadelle d'Anuers ; mais lors qu'on vit que les gens du Roy dont on auoit besoin ailleurs ne pouuoient les faire sortir, le Duc d'Albe commanda qu'on inuestit cette maison, & que l'on y mit le feu. Aussi-tost deux soldats couuerts d'vn chariot remply de foin qui les deffendoit des mousquetades, & qu'ils auoient allumé auec leurs mesches, le pousserent deuant eux proche de cette maison, qui parut bien-tost toute en feu, & enseuelit ses deffenseurs sous ses ruines. Ce fut sans doute vn spectacle cruel & déplorable que d'en voir quelques-vns bruslez tomber auec vne partie de cette maison, tandis que les autres qui en sortoient en furie se venoient ietter dans les espées des ennemis comme des bestes qui sortiroient de leurs cauernes. Il y en eust qui tournerent contr'eux-mesmes leurs arquebuses & leurs espées, comme pour oster aux Espagnols ou la gloire ou le plaisir de les auoir pris ; & qui se tuerent les vns les autres par les coups mutuels qu'ils se donnerent. Quelques-vns de ceux

qui regardoient cette furieuse generosité de ces nouueaux gladiateurs en eurent de la compassion; d'autres en firent des risées, les remercierent en riant de les auoir deliurez de la peine de les tuer & de leur auoir espargné de la poudre, & souhaiterent à tous les ennemis du Roy vne fin aussi glorieuse & aussi honorable. On estima dans l'armée du Roy qu'on eust pû entierement ruiner en cette occasion toutes les forces des ennemis, si toute l'armée eust combattu comme Vitelli le souhaitoit. Mais outre la fermeté que le Duc d'Albe auoit dans ses resolutions, comme il ne connoissoit pas bien les lieux, & qu'il se deffioit de la fidelité des Flamans, il preferoit à toute chose ce qui luy sembloit le plus assuré. Cependant le Prince d'Orange qui auoit ioint le secours de France, sembloit sans doute auoir reparé sa perte, s'il n'eust connu bien-tost apres qu'en receuant cette assistance, ses incommoditez aussi bien que ses troupes estoient augmentées, parce que de iour en iour il se voyoit plus pressé par la necessité des viures. Ainsi non seulement il perdit l'esperance qui luy auoit fait acroire que quand il seroit entré dans le Brabant auec vne armée, plusieurs Villes se reuolteroient, & embrasseroient son party, mais il esprouua encore que ces Villes mesmes luy estoient contraires, & qu'elles s'estoient fortifiées contre luy. Enfin apres auoir campé & decampé vingt-neuf fois, ayant tousiours en flanc le Duc d'Albe, qui comme vieux Capitaine, & experimenté dans la guerre prenoit par tout vn poste plus auantageux, l'empeschoit d'assieger les Villes, & ne pouuoit estre attiré à vne bataille generale, ny par l'artifice, ny par la force, il se resolut par les persuasions de Genlis, & des autres François de s'aller ioindre au Prince de Condé qui rallumoit dans la France la troisiesme guerre ciuile. Il suiuit ce conseil d'autant plus librement que le Prince du Liege Gerard Groesbeg s'estoit declaré son ennemy; car non seulement il luy refusa le passage en Allemagne, mais ayant fait mettre des soldats sur les murailles de la Ville, & fait tirer sur luy le canon, il l'auoit empesché d'approcher mesmes des Faux-bourgs. Le Prince d'Orange vangea cette iniure par l'embrasement de quelques Monasteres, & mena son armée dans le Haynaut, où il exerça plus d'inhumanité que de coustume contre les Villages & les biens de quelques Gentils-hommes qui auoient signé le com-

Le Dvc d'Albe. 1568.

promis. Il leur faisoit ce traitement parce qu'ils n'auoient pas satisfait à la promesse qu'ils luy auoient faite de l'ayder de quelques troupes. Mais d'autant que le Duc d'Albe le suiuoit par tout, & qu'il incommodoit tousiours son arrieregarde, enfin on donna aupres du Quesnoy vn combat qui surpassa les escarmouches ordinaires. Quelques compagnies d'Espagnols & d'Allemans furent mises en fuite, plusieurs demeurerent sur la place, Sancho d'Auila, & Cesar d'Aualos furent blessez comme ils vouloient empescher la fuite des leurs; & par ce moïen le Prince d'Orange repata en quelque sorte la perte qu'il auoit receuë. Au mesme temps qu'il pensoit entrer en France, le Mareschal de Cossé qui gardoit la Frontiere, luy deffendit de la part du Roy d'entrer en armes dans le Royaume; Et comme il se preparoit d'y entrer malgré ces deffences, il fut contraint de changer d'auis par la mutinerie qui s'esleua dans son armée parce que ses soldats ne vouloient pas porter les armes contre le Roy de France, & que l'espée à la main ils demandoient leur solde à leurs Capitaines. C'est pourquoy se sentant persecuté de tant de mal-heurs ensemble, quand il vit qu'à cause de l'Hyuer qui s'augmentoit extraordinairement, & qu'apres auoir couru tantost d'vn costé & tantost d'vn autre, il ne pouuoit camper nulle-part, & qu'on ne luy donnoit point l'argent qui luy auoit esté promis, il vendit ou engagea sa vaisselle d'argent & tout le reste de son equipage de guerre, & ainsi ayant en quelque façon appaisé ses soldats, il en congedia vne partie, & s'en alla en Allemagne sur la fin de l'année auec l'autre partie de ses troupes pour recommencer la guerre en vne saison plus fauorable.

LE DVC D'ALBE. 1569.



PIERRE ERNEST CONTE DE MANSFELD GOUUERNEUR DU LUXEMBOURG MARES.AL GE.AL DE CAMP ET CHEF DE L'EXPE.ON DE FRANCE.



CEPENDANT le Duc d'Albe qui ne craignoit plus rien du costé des ennemis, enuoya en France pour secourir Charles neufiesme contre les Heretiques, trois mille hommes de pied sous la conduite du Comte Ernest de Mansfeld, comme pour remercier le Roy d'auoir declaré pour ennemy le Prince d'Orange. Et certes le Comte de Mansfeld ne contribua pas peu à la victoire de Montcontour que remporterent les Catholiques. Il estoit particulierement animé par l'emulation de Louys de Nassau qui conduisoit ce iour-là la bataille des Huguenots. De sorte que comme il menoit aussi la bataille de son party, ayant rencontré la Caualerie de Louys de Nassau, premierement il soustint son effort & puis il la mit en fuite, bien qu'il eust le bras droit percé d'vne mousquetade. Quant au Duc d'Albe, apres auoir selon son dessein &

Le Dvc d'Albe. 1569.

sans donner bataille chassé de la Flandre le Prince d'Orange & vn grand nombre des ennemis auec peu de perte des siens, il entra dans Bruxelles au commencement de Ianuier, semblable à vn victorieux qui triomphe; & ordonna par toute la Flandre des prieres publiques pour actions de grace d'vn succez si auantageux. Sa gloire receut vn nouueau lustre par cette magnifique Ambassade du Pape Pie cinquiesme, par laquelle il luy enuoya de Rome comme au defenseur de la Religion Catholique, vn Chapeau & vne Espée garnie d'or & de pierreries qu'il auoit benis de sa main. Il receut aussi dans l'Eglise durant la celebration de la Messe de grands presens, de la main de l'Archeuesque de Malines; & le reste du iour fut passé en tournois & en pareils diuertissemens. Ce ne fut pas neantmoins auec de veritables sentimens de ioye de tout le monde, car plusieurs ne regardoient ces spectacles qu'auec douleur & auec enuie: Ils estoient certes bien ayse que le Prince d'Orange fut vaincu, mais ils ne pouuoient souffrir que le Duc d'Albe fut victorieux. L'indignation s'augmenta par l'objet de la place mesme du spectacle, qui auoit esté n'agueres ensanglantée par la mort des premiers hommes de la Flandre. Mais la haine que l'on portoit au Duc d'Albe fut comblée entierement par le superbe trophée qu'il se fit faire en mesme temps dans la Citadelle d'Anuers du canon qu'il auoit pris sur Louys de Nassau dans la bataille de Geminghen; plus ambitieux de monstrer sa gloire à la posterité qu'il ne craignoit la haine de son siecle. On voyoit dans ce trophée vne Statuë armée representant le Duc d'Albe, la teste nuë, le bras droit desarmé estendu sur la Ville, & foulant aux pieds deux autres Satuës d'airain, c'est à dire, des trois ordres de la Flandre, la Noblesse & le peuple. Au moins on rapporte qu'Arias Montanus Inuenteur de cét ouurage dit que c'estoit sa pensée; & que le Prince d'Orange l'interpreta de la mesme sorte, se moquant de l'orgueil du Duc d'Albe qui s'estoit luy-mesme esleué vne Statuë, où il fouloit aux pieds tous les ordres de la Flandre. Chacune de ses Statuës auoit vne quantité de mains remplies de requestes, de bourses, de haches, & de flambeaux. Elles auoient des masques sur le visage, & de leur col & de leurs oreilles on voyoit pendre des escuelles de bois & des besaces, qui sont le meuble ordinaire des gueux: Et sur la base

la base qui estoit de marbre on lisoit cette inscription, *A Ferdinand Aluarez de Tolede Duc d'Albe, Gouuerneur dans les Pays-bas pour Philippes second Roy des Espagnes. Pour auoir estouffé la sedition, chassé les rebelles, restitué la Religion, restably la Iustice, & asseuré la paix aux Prouinces. En memoire d'vn tres-fidelle Ministre, d'vn tres-bon Prince.* Les faces de ce Pied-d'estail estoient embellies de diuerses enigmes; & il y auoit au bas, *Ouurage de Iungeling fait du canon des ennemis.* On ne sçauroit dire auec combien de haine & d'enuie les Flamans regarderent cette Statuë, parce qu'il leur sembloit que dans ce trophée leur Nation estoit tous les iours vaincuë, & tous les iours menée en triomphe. Les Espagnols mesme ne pouuoient souffrir cette vanité du Duc d'Albe qui auoit mieux aymé chanter luy-mesme ses loüanges & se donner des applaudissemens que de les attendre de la bouche des autres. Enfin il n'y auoit point de discours plus ordinaire dans la Cour d'Espagne, où Ruy-gomes de Silua son ancien competiteur, se moquoit sur tout de ce titre qu'il se donnoit de *tres-fidelle Ministre*, comme voulant desrober au Roy la gloire qui luy estoit deüe, & se l'attribuer luy-mesme. Quelques-vns en releuoient d'autant plus haut la moderation de Philippes, que quelques iours auparauant vn excellent Sculpteur d'Italie luy ayant offert de mettre sur les portes de toutes les Villes de l'Estat de Milan ses armes & son effigie sans qu'il en coustast rien à son Espargne, il luy respondit apres auoir loüé sa bonne volonté, *qu'il aymoit mieux vn ouurier qui à quelque prix que ce fut pût mettre son Image dans le Ciel.* On loüoit hautement cette moderation du Roy par vne malice de Cour, afin que par l'opposition de sa modestie on fit paroistre dauantage l'orgueil & le faste du Duc d'Albe, & que cette loüange artificieuse excita contre luy auec plus d'esclat l'indignation du Prince. On dit mesme que cette Statuë ne plut pas à Philippes; En effet elle fut ostée de sa place quatre ans apres par son commandement, soit qu'il voulut satisfaire les Flamans ou se contenter luy-mesme, comme s'il n'eust pas esté bien-aise qu'on esleuast à la gloire d'vn autre le monument d'vne victoire qu'on auoit gagnée par ses forces & sous ses auspices. D'ailleurs on conjectura que le Duc d'Albe s'estoit douté

LE DVC D'ALBE. 1569.

de l'indignation du Roy, parce qu'il n'auoit pas enuoyé en Espagne vne des Statuës qu'il fit faire pour luy, car on dit que l'ouurier en fondit deux en mesme temps.

Mais il n'y eust rien qui fit hayr dauantage le Duc d'Albe & le nom Espagnol, que la nouuelle imposition qu'il voulut establir. Car il ordonna qu'on payeroit le dixiesme de toutes les choses mobiliaires qui se vendroient, & toutes les fois qu'elles se vendroient, des immobiliaires le vingtiesme, & vne fois le centiesme de toutes. On disoit que par ce moyen on pourroit remplir l'Espargne que les guerres auoient espuisée, & pouruoir en mesme temps à la sureté des Prouinces; Que l'Espagne estant embarassée dans vne longue guerre contre les Maures, & faisant encore dessein d'equipper vne grande flotte contre le Turc, il n'en falloit pas attendre beaucoup de secours, & qu'il n'estoit pas iuste que les soins & les despenses du Roy, qui ne tendoient qu'au bien & à la deffence de la Chrestienté fussent maintenant diuerties & employées autre-part. Mais les Estats assemblez à Bruxelles pour ce sujet, resisterent à l'imposition du dixiesme. *Ils disoient que par ce tribut on interromproit le commerce, l'vnique aliment de la Flandre; Que les Marchands & les ouuriers ne pourroient iamais souffrir qu'on payast si souuent le dixiesme pour vne mesme chose; parce que deuant qu'on eust fait & qu'on debitast les draps, les tapisseries & les autres ouurages, il faudroit payer le dixiesme pour la manufacture, pour la laine, pour le fil, pour la teinture, & enfin pour toutes les autres façons des marchandises; Que quand le prix en seroit augmenté le debit ne s'en feroit pas facilement; Que les artisans se retireroient plustost ailleurs, & qu'ils laisseroient la pauureté dans la Flandre; Que le Duc d'Albe considerast les grands profits qu'on auoit faits en Angleterre depuis deux cens ans que les Flamans auoient esté contraints de quitter leur pays à cause des inondations, ayant transporté dans cette Isle la manufacture des draps qui y estoit auparauant ignorée; Qu'il y auoit encore dans la Flandre quelques mestiers que les peuples voisins ne sçauoient pas, & qui les enrichiroient sans doute si les ouuriers de la Flandre estoient forcez de s'y retirer.* Mais on ne gagnoit rien de faire ces remonstrances au Duc d'Albe, qui auoit les armes à la main qui

estoit victorieux, qui ne craignoit plus d'ennemis, & qui par consequent pouuoit plus facilement ranger les Flamans sous l'obeyssance. LE DVC D'ALBE. 1569.

Cependant la Reyne d'Angleterre ne donna pas peu d'inquietude au Duc d'Albe, & luy fit naistre l'occasion d'vne nouuelle guerre. La tempeste ou la crainte des Pyrates auoit fait retirer dans vn port d'Angleterre vn vaisseau de Biscaye, & quatre autres plus petits, qui portoient d'Espagne en Flandre vne grande somme d'argent pour le payement des troupes du Duc d'Albe. La pluspart ont escrit qu'elle estoit de deux cens mille escus; quelques-vns de quatre cens mille, & vn autre de huit cens mille. La Reyne resoluë de ne point renuoyer en Flandre cét argent commanda premierement qu'il en fut fait inuentaire, & en suite l'ayant fait tirer des vaisseaux, elle le fit entrer dans son Espargne, & s'excusa sur la necessité de son Royaume, sans auoir égard aux plaintes de l'Ambassadeur du Roy Philippes en Angleterre, ny d'Estienne Serra Capitaine de ces vaisseaux Espagnols. Le Duc d'Albe offensé de cette action fit arrester dans la Flandre les Marchans Anglois, leurs vaisseaux, & leurs biens; on fit la mesme chose en Espagne, & la Reyne d'Angleterre exerça en son pays la mesme rigueur contre les Flamans & les Espagnols. De sorte qu'il ne s'en falloit gueres qu'on ne prit les armes de part & d'autre, & qu'on ne declarast la guerre. Et mesme Christofle d'Assonuille qui auoit esté enuoyé en Angleterre par le Duc d'Albe pour demander cet argent & accommoder les choses, trouua la Reyne si indignée, & si en colere, qu'il luy fut deffendu de poursuiure, & de parler dauantage de cette affaire, parce que la Reyne refusoit d'en traiter auec le Duc d'Albe & auec quelqu'autre que ce fut, si ce n'estoit auec le Roy. Elle estoit confirmée dans cette resolution, comme i'ay leu dans les lettres d'Assonuille, par le soulleuement des Maures qui se renouuelloit en Espagne, par le bruit des nouueaux preparatifs de guerre qu'on faisoit en Allemagne contre la Flandre, & principalement par le grand butin que ses vaisseaux faisoient tous les iours sur les vaisseaux Flamans & Espagnols. En ce mesme temps quatorze Nauires Portugaises chargées des marchandises des Indes qui ne sçauoient pas le different des deux nations, & qui passoient

que cette relation fut veritable, comme il parut apres que le different fut terminé, s'estant trouué que le dommage des Flamans & des Espagnols surpassoit tellement la perte que les Anglois auoiét faite, qu'ils furent obligez de rendre plus de deux cens mille florins; Neantmoins le Duc d'Albe ne iugea pas à propos de cesser de poursuiure la vangeance de l'injure qu'on auoit receuë des Anglois, ny de leuer sur les Flamans l'imposition qu'il auoit commencée. Il s'imaginoit que l'vn importoit à la gloire & à la reputation du Roy; & bien que l'autre fut desauantageux aux marchands, il esperoit toutesfois reparer dans peu de temps leurs pertes. Au moins se voyant priué de l'argent que les Anglois auoient arresté, il crut qu'il estoit raisonnable de tirer des Prouinces vn secours, qui ne deuoit estre employé que pour le bien des Prouinces. C'est pourquoy le Duc d'Albe adjousta les menaces aux demandes & aux remonstrances, bien que les Estats luy representassent la necessité des peuples, & qu'il se fut mesme trouué quelques lettres sans nom qui luy estoient adressées par lesquelles on luy donnoit auis *que s'il vouloit faire le Themistocles en se seruant du secours de deux Deesses, la persuasion & la force, pour leuer de l'argent, il y auoit encore des Andriens, qui pour ne point payer cet argent luy opposeroient deux autres Deesses, la necessité & l'impuissance.* Enfin apres auoir combatu pour ce sujet, d'vn costé par des requestes & par des plaintes, & de l'autre par le commandement, & par le changement des Edits, sans qu'on pût voir aucun succez durant vne année que continua cette contestation, le Duc indigné de cette longueur fit sçauoir aux Prouinces, *Que l'Estat luy auoit esté commis, & qu'il en auroit du soin; que cependant on luy obeyst puis qu'il ne commandoit que des choses iustes; que l'on considerast que quelques Villes coupables de rebellion pouuoient estre punies par ses ordres d'vn chastiment plus rigoureux, & qu'on se rachetast de la peine des fautes passées par vne prompte obeyssance; veu principalement qu'il ne demandoit pas pour luy cet argent, ou pour l'enuoyer en Espagne au Roy, mais afin de l'employer pour l'vtilité des Prouinces contre les mal-heurs & les calamitez du temps.* Il osta aussi-tost les priuileges aux Villes qui faisoient plus de resistance, il mit dans les autres des garnisons, & donna à toutes

LE DVC D'ALBE. 1570.

de la crainte. Cela fut cause que la pluspart des Prouinces consentirent à payer le centiesme, & que quelques-vnes se rachepterent de cette seruitude par l'argent comptant qu'elles donnerent. Toutesfois il y en eust d'autres qui sous pretexte de prendre du temps pour deliberer sur cette affaire, enuoyerent des deputez en Espagne pour demander d'estre deliurez du dixiesme, & offrir le centiesme comme ne pouuant donner dauantage. Bien que le Duc d'Albe se tint extraordinairement offencé de ce procedé, parce qu'il craignoit aupres du Roy le credit de ses enuieux, toutefois il estima qu'il falloit dissimuler; & pour appaiser les peuples il se resolut alors de faire publier l'abolition generale des choses passées qu'il auoit si longuement differée.

Marguerite Duchesse de Parme auoit demandé ce pardon au Roy trois ans auparauant, parce qu'elle voyoit qu'vne quantité de Flamans que l'apprehension du supplice mettoit en peine, se retiroient tous les iours de la Flandre, ou se ioignoient aux seditieux, comme pour estre plus asseurez par le nombre, d'autant qu'on pardonne plus facilement à vne multitude, & qu'on ne punit personne lors que tout le monde est coupable. Mais comme le Roy n'enuoya au Duc d'Albe les lettres d'abolition que deux ans apres, & que le Duc differa encore vn an à les faire publier, l'vn & l'autre diminua beaucoup de la valeur & du prix de ce bien-fait par ce long retardement. Neantmoins le Duc d'Albe mit toutes choses en vsage pour faire voir aux Flamans la grandeur & l'importance de cette grace. Ainsi estant allé à Anuers, il ordonna vne celebre Procession dans la grande Eglise de Nostre-Dame; Il y parut luy-mesme manifiquement vestu, & apres auoir entendu la Predication qui fut faite en Flamand par l'Euesque du lieu, il assista auec tout le Conseil d'Estat à la Messe qui fut celebrée par l'Archeuesque de Cambray. Sur la fin de la Messe le mesme Archeuesque fit la lecture des lettres du Pape Pie cinquiesme, par lesquelles il donnoit l'absolution à tous ceux qui estoient coupables du crime d'Heresie. L'Euesque d'Arras fit là dessus vn grand discours en François pour exhorter les peuples de rendre graces à Dieu de cette bonté du Pape & de l'entremise du Duc d'Albe qui leur auoit procuré ce bien. Mais à instant mesme qu'il exaltoit cette grace

par ces paroles, il fut saisi d'vne douleur subite & violente qui fut cause qu'on l'emporra de sa chaire ; Tellement que plusieurs qui interpretoient superstirieusement toutes choses tirerenr vn mauuais presage de cét accident, & le prirent pour vn tesmoignage que les choses dont il parloit n'auroient pas vn succez heureux. Enfin apres qu'on eust mis à l'enrrée des ruës des soldats qu'on voyoit de part & d'autre meslez auec la populace ; Le Duc d'Albe enuironné d'vn grand nombre de Seigneurs vint sur le soir dans la place qui estoit desia remplie par le peuple. Il monta sur vn thearre que l'on auoit fait expres, & s'assit sur vn siege tout esclatrant d'or, portant cette espée precieuse, & ce riche chapeau que le Pape luy auoit enuoyez benis de sa main. Alors il commanda au Heraut de faire lecture des lettres du Roy, par lesquelles il prometroit aux peuples de Flandre l'oubly des crimes passez, & leur donnoit l'abolition de leurs reuoltes. Il les lut en Francois & en Flamand, mais auec vne voix si enroüée & si basse qu'il ne fut entendu que de peu de monde, soit que cela se fut fait par hazard ou par l'artifice du Duc d'Albe qui vouloit faire valloir cette grace par cette pompe, & par le bruit qu'il faisoit courir d'vne abolition generale, plustost que par les lettres mesme qui contenoient rant d'exceptions. Mais ce faste & ce dessein eurent vn succez contraire à celuy qu'on attendoit. Car comme les Flamans auoient esperé toutes choses d'vn appareil si magnifique, ils se plaignirent qu'on leur auoir osté tout ce qu'on ne leur auoit pas donné, parce qu'ils receuoient moins qu'ils ne s'estoient promis. D'ailleurs la multitude qui estoit esloignée du theatre, & qui n'auoit pas entendu iusqu'où s'estendoit ce pardon, fut facilement trompée par ceux qui taschoienr de diminuer le bien-fait du Prince ; & la pluspart des autres qui auoient enrẽdu la lecture qu'on auoit faite, ne se croyoient pas encore asseurez à cause des exceptions portées par ces lettres. Au moins on obserua qu'il y en eust beaucoup qui s'en retournerẽt chez eux l'esprit en doute & en suspẽs, & qu'il n'y eût personne qui en fit des feux de ioye contre l'opinion & l'esperance du Duc d'Albe. Cependant on vit arriuer en Flandre Anne fille de l'Empereur Maximilian, qui apres la mort de Charles Prince d'Espagne, à qui elle auoit esté promise, fut mariée à Philippes, par vne estrange destinée

LE DVC D'ALBE. 1570.

de ce ieune Prince, à qui son pere ostoit pendant sa vie les femmes qui luy estoient promises, ou les espousoit apres sa mort. Le Duc d'Albe auoit instamment demandé au Roy qu'il eust l'honneur d'accompagner en Espagne cette Princesse, s'imaginant qu'il luy seroit glorieux d'auoir cette occasion de sortir des Pays-bas, qu'il croyoit alors assez asseurez apres en auoir chassé les ennemis, & assez fortifiez pour l'auenir par les Citadelles qu'il auoit basties. Bien que le Roy n'y pust consentir d'abord, toutesfois (si le Comte de Mansfeld qui auoit pour le Duc d'Albe vne vieille haine en escriuit la verité à Marguerite Duchesse de Parme) comme le Roy n'estoit pas satisfait de quelques choses que le Duc auoit faites durant son administration, & principalement de ce qu'il n'auoit pas fait publier le pardon suiuant les ordres qui luy en auoient esté donnez, il resolut depuis de le rappeller des Pays-bas, & luy nomma pour successeur Iean de la Cerda Duc de Medina Celi Vice-Roy de Nauarre, qui sortoit du sang Royal: Mais il n'alla en Flandre que deux ans apres & reuint aussi-tost en Espagne, ayant laissé à d'autres le fardeau & la conduite de tant de guerres. Il courut alors vn bruit dans la Flandre que Marie de Portugal femme d'Alexandre Farnese, y deuoit bien-tost venir pour en prendre l'administration auec le Cardinal de Granuelle; Toutesfois les peuples souhaitoient d'y reuoir vne autrefois Marguerite Duchesse de Parme sa belle-mere. Mais le Duc d'Albe voyant qu'on ne luy enuoyoit point de successeur, laissa à Maximilian de Bossu Admiral de la Mer de Flandre, le soin de conduire la Reyne en Espagne. Il enuoya en sa place Ferdinand de Tolede son fils, Cesar d'Aualos & Mondragon auec son Regiment, qui reuindrent bien-tost apres en Flandre, excepté d'Aualos qui seruit sous Iean d'Austrice en la bataille de Lepante, & dans l'entreprise de Tunis. Cependant le Duc d'Albe recommença à parler de la leuée du dixiesme & du vingtiesme, ayant souuent changé de conditions, & le peuple les ayant aussi souuent rejettées auec vne pareille opiniastreté. Le bruit qu'il venoit vn successeur au Duc d'Albe augmentoit l'obstination des Flamans; & comme ce bruit plaisoit aux peuples ils le crurent facilement. En effet ils craignoient moins le Duc d'Albe, parce qu'ils preuoyoient la cheute de sa faueur; & l'indignation

& l'indignation du Duc en estoit plus grande, parce qu'il luy sembloit qu'on insultoit à sa disgrace.

LE DVC D'ALBE. 1570.

La resistance que l'on fit au Duc eust encore vne cause qui prit naissance d'vne calamité nouuelle & subite dont les Prouinces furent desolées. Car la nuit de deuant le iour de la Toussaints l'Ocean s'estant enflé outre mesure, & ayant surpassé les digues en quelques endroits, & en quelques autres les ayant renuersées, il couurit si prodigieusement quelques Isles de la Zelande, vne grande partie de la Hollande du costé de la Mer, & presque toute la Frise, que cette inondation surpassa de la hauteur d'vn pied cet autre deluge qui auoit enseueli soixante & douze Villages quarante ans auparauant. Elle ne fut pas seulement horrible par la perte des richesses, mais encore par celle des hommes, qui perirent dans la Frise au nombre de plus de vingt mille, que la mer engloutit dans son flux, & dans son reflus, aussi furieuse & aussi épouuentable en se retirant dans ses bornes qu'en se respandant sur la terre. On dit que les corps des hommes & des bestes, les meubles, & les ruines des maisons, le débris & les tables des vaisseaux rompus, qui flottoient pesle mesle dans la campagne sans qu'on pût discerner la terre d'auec la mer, ne representoient rien autre chose qu'vne déplorable image du deluge vniuersel. I'ay leu dans les Annales de Frise que les Magistrats ayant enuoyé quelques basteaux pour recueillir les restes de ce naufrage, on en sauua plusieurs qui s'estoient retirez sur les montagnes & sur les arbres & qui estoient prests d'expirer; & qu'on trouua entr'eux sur la montagne de Sneek vn petit enfant dans vn berceau auec vn chat à ses pieds que l'eau auoit porté en cet endroit, & qui au milieu de ce deluge & de ce naufrage estant seul sans apprehension dormoit d'vn somme paisible & tranquille. Le Duc d'Albe touché de la perte & du dommage que la Flandre auoit receu par cette estrange inondation, laissa passer quelques mois sans parler de faire les leuées qu'il auoit entreprises, incertain de ce qu'il feroit à l'auenir. Car comme les opinions estoient diuerses dans la Cour on y parloit aussi diuersement, & les plus auisez disoient tout haut, *Que le Duc d'Albe se trompoit quand il se promettoit de remplir l'Espargne par vn tribut qui reduiroit les Prouinces à la pauureté,*

 & qui par consequent ne pourroit durer long-temps ; Qu'il se glorifioit sans sujet par les lettres qu'il auoit escrites au Roy d'auoir trouué dans la Flandre des veines d'or par le moyen de cette imposition ; Qu'il luy arriueroit la mesme chose qu'à cet Agent du Roy Antigonus, qui voulut mettre vn tribut sur vne source salutaire aux malades nouuellement descouuerte, & qui vit en mesme temps son auarice abusée, parce que la source tarit aussi-tost qu'on y eust mis l'imposition ; Qu'ainsi le commerce qu'on asseruiroit à vn tribut se retireroit hors de la Flandre, & que le profit de cette imposition s'esuanoüiroit tout de mesme ; Que Charles auoit suiui vn meilleur conseil lors qu'ayant mis en deliberation de prendre le centiesme des marchandises, il supprima cette noueauté apres auoir reconnu la perte qu'il feroit luy-mesme, si le commerce & les Marchans se retiroient autrepart. En effet, disoient-ils, que restera-il à la Flandre despoüillée de la marchandise qu'vne pauureté vniuerselle ; Que produira la pauureté sinon la solitude ? & enfin les Prouinces voisines s'estans enrichies de ses despoüilles, que luy en peut-il arriuer qu'vne seruitude pleine de misere ? Neantmoins quelques-vns disoient que comme l'Espargne auoit esté épuisée par la guerre qui auoit esté faite par les Espagnols non pas volontairement, mais par la necessité où l'on auoit esté reduit par les factieux, il estoit iuste de la remplir des deniers des Prouinces, principalement en vn temps où l'on estoit menacé des armes d'Angleterre. D'autres qui auoient conseillé au Duc d'Albe l'imposition du dixiesme, taschoient de le maintenir dans la resolution qu'il auoit prise sous pretexte de conseruer sa reputation, mais en effet pour le rendre plus odieux aux Prouinces & le faire enfin succomber sous la haine de tous les peuples. Le Duc d'Albe qui estoit naturellement enclin à la seuerité, escoutoit aussi leurs conseils d'autant plus volontiers qu'ils estoient conformes à son esprit. C'est pourquoy apres s'estre plaint en menaçant, que par ce refus & ce retardement des Flamans la Majesté Royale estoit mesprisée, il resolut de faire publier le mesme Edit, mais plus moderé qu'auparauant, & auec dessein de n'y plus rien changer. Il le fit donc publier dans Bruxelles, où il auoit esperé que sa presence rendroit les peuples plus obeyssans ; mais ils luy resisterent

d'vn consentement si vniuersel, que tous les Marchans, les Bouchers, les Boulangers, & les autres artisans fermerent leurs boutiques. Cependant le Duc d'Albe en colere qu'en sa presence mesme dans la Ville capitale, & pour ainsi dire dans le siege de la terreur, le peuple monstrast tant de hardiesse, commanda que le iour mesme on pendit quelques-vns de ces Marchans à la porte de leurs boutiques. Desia les soldats estoient en armes, & le bourreau paroissoit auec des cordes, lors que comme vn Dieu de machine, la nouuelle qu'on apporta que les Gueux auoient surpris la Ville de Bril, desnoüa le nœud d'vne tragedie si funeste & si embroüillée. Car le Duc estonné de cette perte inopinée ne songea plus à cette odieuse exaction qu'il auoit poursuiuie durant deux ans sans en tirer d'autre fruit, que de precipiter les sousleuemẽs des peuples, par la haine qui s'augmenta contre la nation Espagnole. On recõnut alors combien les tributs ont de forces pour exciter des rebellions quand on veut trop exiger des peuples qui sont desia esmeus d'ailleurs. En effet les plaintes que firent les Flamans de l'orgueil & de la seuerité du Duc d'Albe, ne produisirent que de l'execration & de la haine contre sa personne; & les Villes qui ne l'aymoient pas ne donnerent aucun secours au Prince d'Orange quand il parut auec vne armée. Et certes les supplices ne regardent que peu de personnes; & si alors la multitude est excitée par la haine, elle est aussi retenuë par la crainte. Mais il n'en est pas de mesme des tributs, on croit que c'est vne perte que chacun ressent en particulier; ceux qui en sont les plus chargez perdent la crainte auec le bien, & sans se soucier du peril qui peut arriuer, ils cherchent seulement vn chef pour s'exempter du mal present. Si cela a fait impression sur quelques peuples, ça esté principalement sur les Flamans, dont la pluspart, & sur tous les Hollandois estoient autrefois exempts de toutes sortes de charges, & reseruez par les Romains comme des espées & des armes pour l'vsage de la guerre. Aussi sous l'Empire de Tibere les Flamans ne prirent pas vn autre pretexte de leur reuolte, sinon qu'Olennius qui estoit leur Gouuerneur augmenta vn tribut auparauant mediocre, & l'exigea seuerement apres l'auoir augmenté: De sorte que quand on eust inutilement employé & les

LE DVC D'ALBE. 1570.

Le Dvc d'Albe. 1570.

prieres & les plaintes, on chercha le remede du mal dans la guerre que l'on soustint long-temps auec opiniastreté contre les Romains. Pour moy lors que ie considere les desseins du Prince d'Orange, ie ne veux point douter que l'occasion de ces tributs ne releua les esperances de cet esptit qui tendoit à la domination, & qui en auoit bien souuent tenté les moyens; comme durant le gouuernement de la Duchesse de Parme il en donna quelques tesmoignages parmi les troubles, & les desordres qui furent excitez par la multiplication des Euesques, par l'introduction des Inquisiteurs & du Concile de Trente. Mais d'autant qu'ils furent bien-tost appaisez par l'indulgence du Roy, & que la pluspart des Grands s'attacherent au seruice de la Gouuernante, il n'osa passer plus auant, craignant sur tout que le Comte d'Egmont ne pût souffrir que de son amy il deuint son maistre. Mais enfin quand le Duc d'Albe commença par ses rigueurs à se rendre la Noblesse ennemie, & que le Prince d'Orange eust esté mis au nombre des coupables, & en mesme temps condamné; alors ioignant la cause commune à ses interests particuliers, il prit ouuertement les armes sans crainte d'en estre blasmé ny d'offencer sa reputation, parce qu'il auoit vn homme odieux à tout le monde à qui il pouuoit imputer la cause de la guerre. Toutesfois comme les Villes estoient intimidées par la seuerité des supplices, le Prince d'Orange esprouua que le commencement de la crainte, dont le premier accez est grand, mais diminuë & se perd enfin par le temps, n'est pas vne saison propre pour faire sousleuer les peuples qui ne sont pas disposez à la rebellion. Quand on eust donc commencé à trauailler par ces impositions & les Villes qui estoient fidelles à l'Espagnol & celles qui luy estoient suspectes, quand la haine surmonta la crainte, & que l'audace se fut augmentée principalemẽt par le depart du Duc d'Albe; alors le Prince d'Orange reconnut que le temps estoit venu de haster la reuolte, & de ietter les fondemens de la domination qu'il s'estoit tousiours proposée. Ainsi tandis que le Duc d'Albe appliquoit toutes ses pensées à faire des impositions, le Prince d'Orange qui espioit l'occasion de faire sousleuer les peuples, & qui auoit des intelligences dans beaucoup de Villes qui ne respiroient que la reuolte, leua des soldats à

loisir ; & alluma dans la Flandre cette longue & cruelle guerre qui n'a pû encore estre esteinte durant l'espace de tant d'années, ny par les cendres de tant de Villes, ny par tant de fleuues de sang. LE DVC D'ALBE. 1570.

On commença la guerre par la Mer de Hollande, comme si les ennemis eussent dés ce temps-là pressenti leurs forces, & qu'ils eussent deslors reconnu en quel endroit ils deuoient auoir vn iour le siege de leur domination. En effet apres que les Gueux, aussi bien ceux qu'on appelloit Gueux de Ville parce qu'ils demeuroient dans les Villes, que ceux qu'on appelloit Gueux sauuages parce qu'ils demeuroient dans les bois, eurent songé à cette rebellion, & qu'ils leurent tentée plusieurs fois, il n'y eust que les Gueux aquatiques (car on leur donnoit aussi ce nom, aussi bien que celuy d'Oyes de Mer) qui acheuerent ce dessein auec vn fauorable succez. Ces Gueux aquatiques auoient pour Chef Guillaume Comte de la March Seigneur de Lumay. Il estoit ennemy mortel du Duc d'Albe, & auoit fait peindre sur son estendart dix pieces de monnoye pour réueiller le souuenir & renouueller la hayne de l'imposition du dixiesme parmi les gens de guerre. Il auoit pour compagnons Guillaume Blious, Treslong, Lancelot fils naturel de Brederode, Barthelemy Entens, de Sonnoy, & quantité d'autres à qui le Prince d'Orange auoit donné ordre de courir & de piller toute la coste de la Hollande & de la Frise. Tellement qu'en hayne des Espagnols, & par le desir du butin, dont ils rendoient au Prince d'Orange la cinquiesme partie, ils courroient auec leurs vaisseaux tout cet espace de Mer qui s'estend de l'embouchure d'Ems iusqu'à la Mer d'Angleterre : & s'il arriuoit qu'ils ne fussent pas les plus forts, ou que la tempeste les contraignit de prendre terre en quelque lieu, ils auoient vn refuge asseuré dans tous les ports d'Angleterre. Mais enfin à la priere du Duc d'Albe la Reyne leur ayant fait deffence ainsi qu'à des ennemis communs de se retirer dans ses Haures, comme ils attaquoient vn vaisseau de Biscaye & qu'ils le pilloient, le vent & la tempeste les ietterent contre vne Isle de Hollande appellée Voorn. Ils y aborderent & furent pris pour des Marchans que l'orage y auoit poussez ; De sorte que conuertissant leur crainte en audace, ils attaquerent le port de

LE DVC D'ALBE. 1570.

Bril, & deuant que les habitans du lieu se fussent apperceus qu'on leur apportoit la guerre & non pas des marchandises, ils prirent cette place le Dimanche des Rameaux, par vn succés inesperé, & sans que personne leur resistast. Ils rompirent les Images des Saincts, & conduits par Lumay ils noublierent aucunes sortes d'irreuerences, ny enuers les choses Saintes ny enuers le Clergé. Au reste ils fortifierent si bien ce port, que non seulement ils repousserent le Comte de Bossu Gouuerneur de la Hollande, qui estoit venu au secours auec quelques Compagnies par le commandement du Duc d'Albe, mais encore par vne audace extraordinaire Guillaume Trelong alla brusler à la veuë des ennemis quelques vaisseaux qui estoient esloignez des autres. On ne sçauroit s'imaginer quel changement se fit dans la Flandre au bruit de la prise de cette Ville, on eust dit que c'estoit le signal qu'on auoit donné pour faire sousleuer les Prouinces. Plusieurs Villes enuoyerent d'elles-mesmes du secours aux Confederez; quelques-vnes les exhorterent de poursuiure; d'autres tenant vn milieu entre les vnes & les autres, ne pouuoient souffrir le Duc d'Albe, & ne vouloient pas sortir de l'obeyssance du Roy; & peu se souuenans de leur deuoir prirent librement les armes pour les Espagnols. En effet ceux de Dordrecht capitale de la Hollande firent sous main courir le bruit que les Espagnols venoient pour exiger le dixiesme: & fermerent leurs portes comme on feroit à des ennemis, au Comte de Bossu qui pensoit s'y retirer, & qui y demandoit l'entrée pour ses soldats. Le iour de Pasques mesme le Curé de Flessingue qui est vn port de la Hollande & vne porte de l'Ocean, comme peut-estre il n'aymoit pas les Espagnols, exhorta durant la Messe le peuple qui y assistoit de se remettre en liberté: Et aussi-tost les habitans de cette Ville chasserent la garnison Espagnole auec tant de passion & de furie, qu'ils pendirent Aluarez Paceco parent du Duc d'Albe par les ordres de Trelong qui le condamna à cette mort ignominieuse, pour vanger, disoit-il, la mort de son frere, à qui le Duc d'Albe auoit fait trancher la teste quatre ans auparauant. D'ailleurs les Heretiques exciterent le peuple de Flessingue de consentir à cette mort, afin qu'il ne peut iamais esperer de pardon de la iuste colere du Gouuerneur. Peu de

temps apres on vit la reuolte d'Enchuse, qui est vn port opposé à la Frise, & qui estoit le seul considerable que le Duc d'Albe eust de reste dans la Hollande. Cette rebellion d'Enchuse fut suiuie de celle d'Horn, d'Alemar d'Edam, & de plusieurs autres Villes du costé du Septentrion; & du costé du midy, de Goude, d'Oudeuatter, de Leyden, de Goricom; & enfin si l'on excepte Amsterdam, & Schoonhouen qui demeurerent fidelles au Roy, presque toute la Hollande, & vne grande partie de la Zelande abandonnerent le Duc d'Albe. On s'estoit si bien despoüillé de la crainte, qu'elle s'estoit changée en mespris, & qu'on se moquoit du Duc d'Albe par des Satyres publiques. La ville de Bril ayant esté prise, on y fit peindre par tout des portraits ridicules du Duc d'Albe auec de grandes lunettes que Lumay luy mettoit au nez par derriere le dos, afin que comme le mot de Bril signifie en Flamand vne lunette, & que c'est parmi les Flamans vn mot de raillerie que de dire mettre les lunettes au nez & le frein à la bouche, ils tesmoignassent par cette moquerie qu'ils auoient reprimé l'orgueil & la fierté du Duc d'Albe, ne sçachant pas combien le Duc d'Albe qui mesprisoit ces railleries leur preparoit de calamitez. Bien que quelques-vnes des Villes dont i'ay parlé branlassent au commencement, incertaines du parti qu'elles prendroient, toutesfois en partie desesperans de leur pardon à cause de l'enormité des crimes qu'elles auoient commis contre les Eglises & les Prestres, & en partie aussi s'estant resoluës de ne point payer la nouuelle imposition, elles se rangerent au parti du Prince d'Orange; & par les pratiques du Lumay elles luy iurerent obeïssance, comme au Lieutenant general du Roy. Elles receurent en son nom des garnisons, des vaisseaux, & des armes; elles receurent de luy des Gouuerneurs & des loix; elles en receurent en commun les reuenus qu'on auoit ostez au Clergé. Enfin l'esperance du butin y amena tant de monde & de France & d'Angleterre, qu'on vit en moins de quatre mois au port de Flessingue vne armée de plus de cent cinquante voiles, qui osa souuent attaquer & les Villes & les Vaisseaux des Espagnols. Et mesme les Historiens d'Espagne ont escrit que durant dix ans que l'on combatit sur la mer, les Hollandois ne furent qu'vne fois vaincus,

LE DVC D'ALBE. 1572.

LE DVC D'ALBE. 1571.

& toutes les autres fois victorieux: Tellement qu'on pourroit dire que ces victoires furent les essais & les presages de celles qu'ils ont depuis remportées, & qui les rendent aujourd'huy si puissans & si redoutables sur l'Ocean. Ainsi cette nouuelle Republique sortit premierement des eaux, elle eust pour mere l'ambition, elle fut receuë en naissant par l'Heresie, & enfantée en vn instant par la crainte, & par la terreur, comme par vn coup de tonnerre. Lors que l'Euesque de Namur se plaignant de ces derniers troubles en escriuit à Marguerite, il luy manda que les Prouinces maritimes auoient esté achetées au Prince d'Orange auec vne nouuelle domination, par le prix de ce dixiesme & de ce vingtiesme. Au reste le Duc d'Albe fut viuement touché de cette soudaine rebellion des Villes, & des pertes sur pertes qu'il receuoit à toute heure: Car Guillaume Comte de Bergues parent du Prince d'Orange, ne faisoit pas cependant de moindres progrez dans Zutfen, dans le pays d'Oueriſſel, dans la Gueldre & dans la Frise, où l'on prenoit des Villes de force, quelques-vnes par la crainte, & d'autres qui se rendoient volontairement: Mais comme l'Espagnol ne tournoit les yeux que deuers la France, & qu'il craignoit l'orage du costé de la terre & non pas du costé de la mer, rien ne le toucha dauantage que la prise de Mons capitale du Haynaut, par Louys de Nassau assisté des troupes Françoises. Car il apprehendoit que ce ne fut vn commencement de cette guerre, qu'on disoit que Charles Roy de France deuoit apporter dans les Pays-bas, par les persuasions de Louys de Nassau & de Gaspard de Coligni. En effet le bruit couroit que Charles ayant fait en quelque sorte la paix auec les Huguenots, & receu dans sa Cour & dans sa grace les principaux d'entr'eux, s'estoit laissé persuader par Coligni leur chef, d'enuoyer du secours en Flandre pour fortifier le parti de la Maison de Nassau. On leuoit mesme des troupes en France; & Coligni que le Roy auoit destiné pour estre chef de cette expedition auoit fait venir à Paris toute la fleur de la Noblesse Heretique, sous pretexte de rendre les nopces du Roy de Nauarre plus celebres & plus esclatantes, mais en effet pour se rendre plus fort par la ionction de cette Noblesse. Toutesfois quelques-vns & mesme les plus auisez ne se commettoient au Roy qu'auec repugnance

pugnance, & s'estonnoient que Coligni, qui ayant esté sollicité quelques années auparauant de venir en Cour auoit respondu, ***qu'il n'y auoit point en France de Comte d'Egmont***, se vint alors si librement enfermer auec les principaux des siens entre les murailles d'vne Ville à la discretion de Charles. Cependant parce qu'il voyoit que les François estoient desia maistres de Mons, que la paix estoit en quelque sorte rompuë auec l'Espagnol & qu'on faisoit alliance auec la Reyne d'Angleterre, ne doutant plus de la declaration de la guerre, il tiroit des Princes d'Allemagne tout le secours qu'il pouuoit; Il faisoit tous ses efforts pour gagner la Noblesse des Pays-bas; il fit mesme sonder Vitelli Mareschal de camp de l'armée de Flandre par vn homme enuoyé exprés, & luy promit les premieres charges dans les troupes de France, s'il vouloit passer dans le parti du Roy qui s'alloit rendre maistre de la Flandre. Bien qu'on ne voulut pas l'escouter, il ne cessa pas de poursuiure pour auoir esté refusé vne fois, non moins hardi quand il falloit acheter la fidelité d'autruy que quand il falloit vendre la sienne. Mais Vitelli indigné des lettres qu'il auoit receuës par le mesme homme les ietta au feu en sa presence sans les ouurir, & luy commanda de se retirer, & de porter pour responsé à Coligni l'action qu'il venoit de faire.

LE DVC D'ALBE. 1572.

Le Duc d'Albe en fut auerti par Vitelli en mesme temps que l'Ambassadeur d'Espagne qui estoit en France luy fit sçauoir les trames secrettes que les Heretiques faisoient à toute heure dans Paris. Et bien que d'abord il ne crut pas Charles ennemi de la Couronne d'Espagne, parce qu'il sçauoit comme quelques-vns l'ont escrit, ce que ce Prince auoit resolu contre les Heretiques, toutesfois il estima qu'il auoit sujet de s'en deffier apres la prise de Mons: Et sãs se mettre beaucoup en peine de la guerre de la mer, il enuoya deuant luy Federic son fils & Chiappin Vitelli auec vne partie de ses troupes pour assieger la ville de Mons, faisant estat de les suiure auec le reste de son armée. Comme Federic approchoit de Mons, quelques troupes d'élite de François firent sur luy vne sortie & l'attaquerent à l'impourueu, afin que les Espagnols ne campassent pas sans qu'on leur fit quelque resistance. Au moins ils crurent qu'il estoit de leur gloire de

Le Dvc d'Albe. 1572. donner aux ennemis quelque preuue de leur courage en les tenant loin de leurs murailles. Bien que Vitelli euſt eſté bleſſé dans ce combat d'vne mouſquetade à la jambe gauche, on campa neantmoins à l'endroit meſme qu'il auoit choiſi. Le lendemain on trouua dans le camp quelques femmes de Mons, qui ſous pretexte de vendre des choux eſpioient l'armée & les deſſeins des Eſpagnols. Mais par le cõmandement de Federic leurs juppes ayant eſté coupées vn peu au deſſus du genoüil (chaſtiment dont les Eſpagnols puniſſent les femmes à la guerre, par vne couſtume ſemblable à l'ancienne couſtume des Ammonites) elles furent premierement conduites par tout le camp, & expoſées à la riſée de tous les ſoldats, & puis elles furent renuoyées à Mons auec cette note d'infamie. Peu de temps apres le Monaſtere d'Eſpinay proche de Mons dont les François s'eſtoient emparez, fut pris par les Eſpagnols ayant eſté attaqué deux fois; & apres vn combat qui fut long-temps opiniaſtré, ceux qui eſtoient dedans en furent chaſſez. Cependant Coligni qui ne perdoit point de temps, leuoit ſur la frontiere de la Caualerie & de l'Infanterie pour le ſecours de cette ville aſſiegée, & donna par le commandement du Roy (car c'eſt ainſi qu'il parloit) la conduite de cette expedition à Iean Angeſte Baron de Genlis frere de François de Genlis, qui eſtoit mort depuis peu de temps. Bien que Louys de Naſſau l'euſt auerti par vn courier enuoyé exprés de ne point combatre deuant que de ſe ioindre au Prince d'Orange qui approchoit, toutesfois comme il eſtoit impatient, & qu'il ne vouloit partager auec perſonne la gloire de ſecourir cette Ville, ſe confiant au courage & à l'affection de ſes ſoldats qui eſtoient ſix ou ſept mille, il donna la bataille aupres de ſainct Giſlin auec plus d'audace que de prudence, à Federic fils du Duc d'Albe, qui fit en cette occaſion tout ce que peut faire vn grand Capitaine, & deffit le Baron de Genlis auec vne grande partie des ſiens. Le courage de Vitelli paſſa pour vne merueille, car comme il venoit d'eſtre bleſſé, & qu'il ne pouuoit marcher ny ſe tenir debout, & d'ailleurs ne pouuant ſouffrir que la bataille ſe donnaſt ſans luy, il ſe fit mettre ſur vn brancart, qu'il rencontra fortuitement, & à demi couché comme il eſtoit

sur ce brancart, il mit l'armée en bataille auec Federic, il mit des gens en embuscade, & fit tout ce qui concerne la charge d'vn Mareschal de camp. Ainsi se faisant paroistre dans l'auant-garde de l'armée au milieu des espées des combatans, il contribua sans doute par sa voix, par ses gestes, & par sa presence à la victoire qui luy pensa couster la vie, à cause de sa playe qui s'empira, & qui fit desesperer de sa guerison. Il demeura sur la place douze cens hommes de l'armée de Genlis, & seulement trente Espagnols. Genlis mesme & six cens soldats, entre lesquels il y auoit soixante Gentils-hommes, tõberent entre les mains des Espagnols; vne partie de ces prisonniers fut enuoyée dans les plus proches Citadelles, & l'on fit pendre l'autre partie. Les restes d'vn combat si funeste & si mal-heureux qui auoient fuy dans les bois, ne sçachant pas les lieux, & les chemins, furent tuez aussi cruellement par les paysans qu'ils les auoient auparauant maltraitez.

LE DVC D'ALBE. 1572.

Mais cependant Federic dont le courage se signala en cette iournée, apres auoir ramené son armée victorieuse dans le village prochain où le corps de saincte Leocadie estoit gardé, pour rendre publiquement des actions de grace à cette Saincte Protectrice de la ville de Tolede, passa tout le iour en resiouyssances militaires à la maniere des victorieux. Et afin d'augmenter en Espagne le bruit & la grandeur de cette bataille, comme il estoit ambitieux de faire esclater ses actions, il y enuoya le Capitaine Bobadille, pour porter au Roy la nouuelle de la victoire qu'on auoit remportée sous ses auspices.

Cependant le Prince d'Orange animé par l'esperance & par le bruit qui couroit de la rebellion des Prouinces s'estoit preparé auec plus de confiance à faire vne seconde guerre au Duc d'Albe. Il marcha auec six mille cheuaux & onze mille hommes de pied, à qui il fit passer le Rhin & la Meuse au cõmencement de Iuillet. Il prit Ruremonde & entra en armes dans le Brabant, pour passer de là dãs le Haynaut afin de secourir Louys son frere: Et comme on y songeoit le moins il se détourna de son chemin, inuestit inopinément Louuain ville fidelle au Roy, & en receut seize mille escus pour ne point l'attaquer de force. Malines qui auoit vn peu deuant refusé

Le Dvc d'Albe 1571.

vne garnison Espagnole, & qui n'estoit pas en estat de resister, se rendir volontairement. Niuelle, Dieft, Sichein, Tillemonr, & quantité d'autres Villes suiuirent son exemple par crainte ou par affection. Bruxelles demeura ferme dans son deuoir & repoussa le Prince d'Orange; Tenermonde & Audenarde furent prises de force & pillées. Beaucoup de Bourgs, & de petites Villes qui ne pouuoient pas tenir contre vne armée se racheterent du pillage par l'argent qu'elles donnerent. Certes si iamais la Flandre fut mal-heureuse, ce fut principalement en ce temps-là, où elle se voyoit attaquée par la mer & par la terre, de quatre armées ennemies. Lumay la trauailloit du costé de la mer, Louys de Nassau du costé des frontieres de France, le Comte de Bergues du costé de l'Allemagne, & le Prince d'Orange estant dans le cœur des Prouinces y exerçoit toutes sortes de violences. Non seulement ils prenoient les Villes, tuoient ceux qui resistoient, & abandonnoient les maisons au pillage & à la licence des soldats, mais par vne impieté de barbare, ils n'espargnoient ny aage ny pudeur, ils exerçoient leurs cruautez contre les sepultures, & contre le repos des morts; tout le monde leur estoit également ennemi; ils faisoient esclater leur rage principalement contre les Eglises & les Prestres, & inuenterent des supplices pour les faire mourir auec plus d'ignominie, car il n'y auoit point de quartier pour eux. Cet espouuentable carnage qui fut fait des Prestres en beaucoup de Villes, par les Gueux & par Lumay le plus inhumain des Gueux, n'a pas manqué d'Escriuains qui en ont parlé à la honte des meurtriers, & à la loüange de ceux qui furent exposez à leur rage. Et bien que les soldats Espagnols ayent vsé de leurs victoires auec autant d'inhumanité, si l'on en excepte la profanation des Eglises, toutesfois parce que les Gueux auoient commencé à Bril, & saccagé Amorsfort contre la parole qu'ils auoient donnée, la cruauté des Espagnols a pû en quelque sorte estre excusée par l'exemple de leurs ennemis. Car selon le tesmoignage mesme des Annales des Heretiques, les gens du Prince d'Orange furent en execration dans la Flandre. Comme on s'estoit imaginé qu'il auoit pris les armes contre le Duc d'Albe pour le bien public, on commença à le regarder comme vn ennemy commun, qui ne consideroit

ny amis ny ennemis ; Et l'on se plaignoit de tous costez d'estre tombé en la puissance d'vn plus grand nombre de Maistres plus cruels & plus inhumains. Mais le Prince d'Orange qui ne se soucioit ny de la hayne ny des mescontentemens des Villes, arriua dans le Haynaut à la veuë de Mons enuiron le quinziesme d'Aoust. Il trouua cette ville plus estroittement assiegée qu'il ne pensoit, par les troupes du Duc d'Albe qui y estoit promptement accouru, & s'estonna de voir ses retranchemens non moins capables de la tenir assiegée qu'inaccessible au secours qu'il amenoit. La plus grande partie du canon du Duc estoit sur vne coline qui regardoit la porte de Bartimont ; Et de cette coline à main gauche on auoit fait vn retranchement large & profond qui enuironnoit presque toute la Ville. Il y auoit plusieurs forts d'espace en espace qui se deffendoient l'vn l'autre, outre les corps de garde que l'on auoit mis entre deux. Le Prince d'Orange essaya en vain de forcer ces retranchemens ; & tandis qu'il s'amusoit en des combats de peu d'importance, car le Duc estoit resolu de ne point donner bataille, il reconnut vn soir qu'il y auoit dans le camp des ennemis quelque grande resiouïssance par vne salue d'arquebusades que l'on recommença par trois fois, par le bruit des tambours & des trompettes, & par les feux qu'on y alluma de toutes parts. Comme il estoit en peine de la cause de cette ioye, il fut auerti par ses espions qu'on auoit fait dans Paris deux iours auparauant par le commandement du Roy Charles ce memorable carnage des Huguenots, qui fut appellé la S. Barthelemy, parce qu'il fut fait la nuit de la feste de ce Sainct, ou les nopces de Paris, parce qu'il fut fait durant les nopces de Henry Roy de Nauarre, & de Marguerite sœur de Charles. A la verité ce carnage fut grand & espouuentable, mais ce fut vn digne supplice de cette faction insolente qui se faisoit contre le Roy. Le Pape qui en fut auerti par le Cardinal de Lorraine, en rendit des actions de graces à Dieu dans l'Eglise de sainct Louys, où il alla luy-mesme en Procession ayant octroyé des Indulgences pour obtenir l'assistance du Ciel en faueur du Roy & de son Royaume. Le Prince d'Orange estonné de cette nouuelle inopinée, & incertain de l'euenement de la guerre, voyant que Coligni & les autres Chefs

LE DVC D'ALBE 1571.

LE DVC D'ALBE. 1571.

des Heretiques estoient morts, & qu'il ne pouuoit esperer de secours d'vn Roy ennemy de sa faction, estima qu'il falloit essayer à quelque prix que ce fut de donner bataille au Duc d'Albe deuant que le bruit de cet accident se respandit parmi les soldats. Mais quand il vit qu'il ne pouuoit forcer ny attirer au combat le Duc d'Albe, qui comme experimenté dans le mestier de la guerre, se tenoit dans ses retranchemens d'où il battoit la Ville en seureté; & d'ailleurs craignant que les Capitaines François qui faisoient la plus grande force de son armée, ne l'abandonnassent s'ils estoient aduertis de ce carnage de Paris, il auertit Louys son frere de donner ordre à ses affaires, & de ceder à la necessité presente. En mesme temps il ramena son armée à Malines, non pas sans receuoir quelque perte, comme il arriue ordinairement dans les retraites. Car enuiron deux cens hommes de pied d'élite Espagnols, & huict cens cheuaux tous reuestus de chemises blanches par dessus leurs armes pour se reconnoistre, se ietterent de nuit dans le camp des ennemis, tuerent les premieres sentinelles, entrerent furieusement dans les quartiers les plus proches portant par tout auec eux & la terreur & la mort: Et deuant que les ennemis pussent prendre les armes ils se retirerent victorieux, plus de cinq cens hommes ayant esté tuez ou bruslez, car ils mirent aussi le feu dans le camp qui estoit rempli de huttes faites de branchages d'arbres. Il ne faut point douter que le carnage n'eust esté plus grand, si mesme cet embrasement qui auoit au commencement donné de la crainte n'eust descouuert le stratageme. Cela fut cause qu'on tua plus facilement quelques Espagnols, qui estoient mesme remarquables par leurs chemises blanches. Quelques-vns separez des autres eurent bien la hardiesse d'entrer iusques dans la tente du Prince d'Orange, qu'ils eussent tué, si vne petite chienne qui couchoit dans le mesme lit ne l'eust réueillé par ces cris, & en luy grattant le visage auec ses pattes, mais ils furent accablez par les soldats qui accoururent au secours de leur General. Ainsi ayant passé tout le reste de la nuit dans l'inquietude, & dans la crainte, le Prince d'Orange décampa sur la pointe du iour; & apres de grandes iournées & auoir trauersé le Rhin, il se retira à Delft en Hollande. Quelque temps apres Louys de Nassau, que la mort de Coligni toucha

particulierement, parce qu'il luy auoit conseillé de se confier à la parole du Roy, rendit la Ville au Duc d'Albe à des conditiōs assez honorables, & s'en alla à Dilembourg capitale du Cõté de Nassau. Le Duc d'Albe entra dans Mõs deuant la fin du troisiesme mois de ce siege, encore qu'en mesme temps qu'il l'assiegeoit il fut assiegé luy-mesme par l'armée du Prince d'Orange; & ayant acquis par ce moyen vne plus grande reputation parmi les ennemis qu'il auoit vaincus de tous costez, il recouura auec plus de diligence que de douceur, tout ce que le Prince d'Orange auoit pris dans la Flandre, & dans le Brabant. Car il punit quelques Villes par l'argent qu'il leur fit contribuer; il permit aux soldats de piller les autres; & Malines mesmes, cette Ville si belle & si riche, qui s'estoit renduë peu auparauant au Prince d'Orange, fut abandonnée durant trois iours à la discretion & au pillage des gens de guerre. Mais au moins cette calamité produisit quelques beaux exemples. Les soldats auoient apporté dans Anuers tout le butin qu'ils auoient fait, & le vendoient à vil prix, comme il arriue d'ordinaire, lors qu'vn Religieux de la Compagnie de Iesus, que le peuple d'Anuers aymoit particulierement, fit assembler quelques riches Marchands de ses amis pour leur parler d'vne occasion digne de la pieté des Marchands Chrestiens. Il leur proposa dõc d'acheter les dépoüilles de ceux de Malines, que les soldats donnoient plustost qu'ils ne les vendoient, pour les rendre en suite au mesme prix à ceux à qui ces biens appartenoient. Il leur remonstra que par ce moyen ces miserables que l'on venoit de piller ne feroient pas vne si grande perte de leurs biens que s'ils les rachetoient des reuendeurs, qui les ayant eus à vil prix les reuendroient bien cherement; que cependant les marchands mesme n'y pourroient rien perdre; qu'au contraire ils en gagneroient plus de credit parmi les hommes; & que cette sorte de commerce seroit agreable à Dieu. Cette façon de trafiquer plût à ces charitables Marchands. L'on acheta donc à vil prix la plus grande partie des marchandises que les soldats auoient pillées, car on n'employa pas à ce rachapt plus de vingt mille florins qui vallent enuiron cẽt mille francs, & ces marchandises furent renduës au mesme prix à leurs Maistres. Quelques-vnes furent distribuées entre les pauures

Le Dvc d'Albe. 1572. parce que ceux à qui elles appartenoient ne paroissoient point; & mesme comme il y a quelque charme & quelque plaisir à soulager les miserables, ces mesmes Marchands ayant fait entr'eux vne somme d'argent acheterent quantité de viures par le ministere de ce mesme Religieux, & les enuoyerent sur vn vaisseau à Malines pour le soulagement des pauures. I'ay remarqué comme vne chose merueilleuse, que les soldats mesme touchez des paroles de ce bon Religieux, remirent dans ce vaisseau plus de cent habits de prix outre quantité de meubles, pour les rendre principalement aux Monasteres gratuitement & sans recompense. Toutesfois le nom du Duc d'Albe n'en fut pas moins odieux aux peuples, à cause de la desolation de cette Ville, bien que par les lettres qu'il escriuit de toutes parts il en reiettast la cause sur la perfidie de ceux de Malines, qui auoient vn peu deuant refusé vne garnison pour se faire en suite de la necessité vn pretexte de se rendre au Prince d'Orange. Mais en ce mesme temps Federic n'agissoit pas dans la Gueldre auec moins de courage que de diligence, quoy que ce fut en quelques occasions plus inhumainement que son Pere. Apres auoir pris & saccagé Zutfen, il donna vn si grand effroy aux Prouinces d'alentour, qu'ayant mis en fuite le Comte de Bergues vn peu auparauant victorieux, il se rendit maistre en moins d'vn mois de toutes les petites Villes, qui furent abandonnées par les gens de guerre qui les gardoient. Cependant le Colonel Mondragon qui estoit dans la Zelande auec deux mille soldats d'élite de l'armée ayant eu la hardiesse de passer à gué enuiron cinq mille dans l'Ocean, alla faire leuer le siege de Goes sur l'embouchure de l'Escaut, prit toute l'Isle de Zuitbeuerland, deffit vne partie de l'armée ennemie, & mit en fuite l'autre partie. Mais parce que cette grande & merueilleuse action est pareille à celle que fit le mesme Mondragon en passant dans Scouuen Isle de la Zelande, par vn dessein encore plus hardi, ie differeray de parler de l'vne iusqu'au lieu où ie parleray de l'autre. Le sac de Nardem, qui est vne ville située à l'extremité de la Hollande, eust bien vn autre succez que Federic ne s'estoit promis; car encore que la rebellion de cette ville, & la deffense qu'elle auoit prise des Heretiques, au mespris & à la risée de la Religion, luy eust fait meriter de

seruir

seruir d'exemple d'vne rigoureuse punition, toutesfois on s'imagina que la vangeance qu'on en prit, auoit surpassé sa faute. On y tua indifferemment tous les habitans, innocens & coupables, on en brusla les maisons, on en rasa les murailles, & tout cela parut vn crime & non pas vn chastiment. C'est pourquoy la nouuelle de cette calamité, que l'artifice des Gueux fit paroistre encore plus grande, remplit toute la Hollande, non pas d'apprehension & de crainte, mais d'vne haine si irreconciliable contre les Espagnols, que le desespoir les fit resoudre à souffrir plustost toutes choses qu'à se soubmettre au Duc d'Albe. LE DVC D'ALBE. 1572.

Quant à Harlem, cette belle ville de la Hollande, où Federic estoit allé auec vne armée, y ayant esté attiré par la commodité d'Amsterdam, qui estoit demeurée dans l'obeyssance du Roy, non seulement elle refusa auec orgueil le pardon qu'on luy presentoit, mais apres auoir receu vne nouuelle garnison du parti contraire, comme pour se priuer ellemesme de toute esperance d'accommodement, elle renonça publiquement à la Religion Catholique, rompit les Images, pilla & profana les Eglises, & soustint vn siege de huict mois, auec vn égal mépris des ennemis & de la vie. De sorte que Federic desesperant du succez de ce siege, se preparoit desia de s'en retourner en Brabant, si le Duc son Pere n'eust blasmé son impatience, & ne luy eust escrit, *Que s'il auoit resolu de leuer ce siege il iroit dans son armée tout malade qu'il estoit, ou que s'il en estoit empesché par sa maladie qui s'augmentoit tous les iours, il feroit venir d'Espagne sa Mere pour prendre le soin de ce siege, & tenir la place de son fils qui se vouloit retirer.* Ce ieune courage sensiblement touché de ces reproches fit toutes sortes d'efforts pour se rendre Maistre de cette Ville. Neantmoins les assiegez qui deuenoient de iour en iour plus insolens, n'oublioient rien de leur costé, ny pour repousser l'ennemy, ny pour tesmoigner par de nouueaux outrages le mespris qu'ils en faisoient, car ils firent pendre plusieurs fois sur leurs murailles à la veuë des assiegeans les Espagnols qu'ils auoient pris : Et lors que de l'armée du Roy on eust ietté dans la Ville la teste d'vn homme auec cette inscription, *La teste de Philippes Coninx venu pour deliurer Harlem auec vn secours de deux mille hommes*, & que

LE DVC D'ALBE. 1572.

depuis on en eust ietté vne autre auec cette autre inscription, *La teste d'Antoine le Peintre qui liura aux François la ville de Mons*; Ceux de Harlem firent tuer onze prisonniers Espagnols, & enfermerent leurs testes dans vn tonneau qu'ils firent descendre de nuit dans le camp des assiegeans auec ces paroles à l'entour, *Les habitans de Harlem payent au Duc d'Albe dix testes afin qu'il ne leur fasse plus la guerre pour le payement du dixiesme qu'ils n'ont pas encore payé; & pour l'interest d'auoir differé de payer, ils luy en donnent vne onziesme.* Outre cela pour se mocquer d'vne autre sorte de leurs ennemis & faire aller leurs risées iusqu'à l'impieté, ils dresserent des Autels sur les plus hauts endroits de leurs murailles; ils y mirent des Images des Saincts, & s'estans reuestus des ornemens Sacerdotaux, ils tournoient en chantant à l'entour de ces Autels, comme des personnes qui iroient en procession. Et aussi-tost changeant leur risée en fureur ils foüettoient des figures faites de paille qui representoient des Prestres, des Religieuses & des Espagnols, les perçoient de leurs espées, & les iettoient dans le camp apres leur auoir coupé la teste. Il y en auoit qui exposoient aux arquebusades des Espagnols des Images des Saincts, & l'Image mesme du Prince des Saincts Iesus-Christ, & disoient par raillerie aux Espagnols qui tiroient, qu'ils espargnassent au moins leur Religion. Mais ces sacrileges ne commirent pas impunément tant de crimes. L'on obserua que depuis ce temps-là leurs affaires commencerent à aller de mal en pis, iusqu'à ce que mourant de faim & la ville s'estant renduë à la discretion du vainqueur, ils sentirent tomber sur eux les coups de la vangeance Diuine. Car il est certain que de quatre mille soldats qui étoiét dans la ville au commencement de ce siege, & de seize cens qui restoient quand elle fut prise, à peine en demeura-t'il sept cens. Les neuf cens autres, auec enuiron quatre cens habitans tous autheurs de la rebellion, & principalement les Ministres Heretiques furent condamnez à mort par Federic de Tolede, & punis de leur impieté ou par le fer ou par la corde, ou par les eaux qui les engloutirent, & l'execution de ces criminels fut le spectacle de plusieurs iournées. Certes ce siege a esté memorable par vne infinité d'éuenemens. On y renouuella cette ancienne façon de faire porter des lettres

par des pigeons; car vn peu deuant que les passages fussent entierement fermez, les habitans de Harlem auoient porté des colombiers de la Ville quelques pigeons priuez dans l'armée nauale du Prince d'Orange, & dans les Villages voisins qui estoient de leur party. De sorte que quand il en estoit besoin, on laissoit aller de ces pigeons auec des lettres attacheés sous leurs aisles; & comme ils se souuenoient de leur colombier & de leurs petits, ils retournoient en mesme temps dans Harlem. Le Prince d'Orange anima durant les trois derniers mois par le moyen de ces Messagers aëriens les habitans de cette Ville à se deffendre & à soustenir le siege: Mais enfin vn de ces pigeons lassé de voler s'estant abbatu dans le camp des Espagnols, fut tiré par vn soldat qui ne sçauoit pas cét artifice, & ainsi l'on descouurit les lettres & les secrets qu'il portoit. Cela fut cause depuis que les soldats tiroient indifferemment sur tous les pigeons qu'ils voyoient voler. Il y eust aussi vne compagnie de femmes de Harlem qui se rendit illustre dans cette guerre. Elles disputoient auec les hommes de l'assiduité au trauail pour la fortification de la Ville, elles estoient animées par Kennaua femme d'vn courage masle, aagée enuiron de cinquante ans, & sous la conduite de cette guerriere ayant eu la hardiesse de faire sur leurs murailles le deuoir & l'exercice de soldats, & de paroistre parmy les arquebusiers dans les sorties qu'on faisoit sur les Espagnols, elles ne donnerent pas moins de courage à la Ville, que d'admiration aux ennemis. Il n'y eust toutefois rien de plus merueilleux dans ce siege que la fermeté des assiegez; car encore qu'ils eussent perdu trois grandes armées, & que leurs murailles percées de dix mille trois cens soixante coups de canon les laissassent à découuert: Neantmoins ils ne voulurent point entendre les conditions qu'on leur proposa de rendre leur ville. Et bien qu'ils fussent reduits à vn petit nombre, ils y suppléerent de telle sorte & de iour & de nuict par leur vigilance & par leur assiduité, qu'on ne pouuoit leuer la teste hors des tranchées qu'ils ne tirassent aussi-tost de plusieurs endroits de la ville. I'ay ouy dire que cela fut cause que les soldats Espagnols, ou pour se moquer des ennemis ou pour leur faire vser leur poudre, faisoient quelquesfois voir à demy des casques qu'ils esleuoient des tranchées sur des

LE DVC D'ALBE. 1572.

genieur, dont la France auoit souuent admiré l'esprit, & principalement dans le siege de Roüen. Ie ne compte point ceux qui furent remportez des combats, ou blessez ou demi-morts, comme Norcherme Gouuerneur du Haynaut, Valentin de la Motte successeur de Cressonnier, Iulian Romero, Gaspard de Billi, Roderic de Tolede, tous principaux Officiers, & mesme le General de l'armée Federic fils du Duc d'Albe, outre douze Capitaines, & vn grand nombre de soldats, dont les Espagnols confessent qu'il n'en mourut pas moins de quatre mille. Du costé des ennemis moururent Guillaume Broncorst Baron de Battembourg Lieutenant du Prince d'Orange, Vvybalt Riperda Gouuerneur de Harlem, Lancelot, Brederode, Derdeinde Vvallon, & Ianson tous deux tres-sçauans dans les fortifications, Adrian Iansen, Martin de Pruse, Lancelot de Vvirtemberg, & plusieurs autres Capitaines. On peut adiouster à la mort de tous ces personnages le bannissement de Guillaume de la March Comte de Lumay; car comme personne ne s'attribuë les mauuais éuenemens, lors que Lumay eust esté battu pres de Harlem, il en rejetta la faute sur les Estats qui ne luy fournissoient pas à temps dequoy payer ses soldats, & sembla mesme faire des menaces, comme s'il eust voulu quitter les Hollãdois & prendre les armes contre leur parti. C'est pourquoy par le commandement du Prince d'Orange qui ne le voyoit pas de bon œil, parce qu'il se vantoit d'estre seul le liberateur de la Hollande, il fut dépoüillé de la charge de Lieutenant qu'on donna à Guillaume de Battembourg, & fut mis prisonnier auec Entez & ses autres adherans. Mais lors qu'on l'eut retiré de prison, & qu'on eut descouuert qu'il faisoit quelques entreprises contre les Estats, dont il se plaignit ouuertement & mesme par vn Manifeste, d'auoir esté fait auec ingratitude, parce qu'il disoit qu'on ne luy donnoit pas des recompenses proportionnées à ses seruices, ayant le premier conseillé aux Prouinces maritimes de se mettre en liberté, & fait connoistre aux Hollandois qu'on pouuoit vaincre les Espagnols, il fut condamné à sortir de la Flandre par le iugement du Prince d'Orange & par la haine de tout le monde. Quatre ans apres ayant pris vne autrefois les armes contre Iean d'Austriche & esté deffait en la iournée de Gemblours, il se retira au Liege où

faschez parce qu'ils croyoient que sa fortune estoit preste de tomber, & qu'ils n'estimoient pas qu'il y eust rien de plus puissant pour faire sousleuer les peuples que la haine qu'ils luy portoient. Toutesfois le Prince d'Orange qui haïssoit ouuertement le Duc d'Albe, & qui l'admiroit en soy-mesme se resiouyssoit de s'en voir deliuré, d'autant plus qu'il auoit desesperé de reüssir dans ces desseins tandis qu'il auroit en teste vn ennemy si considerable. Tous les Catholiques mesmes n'eurent pas les mesmes pensées de ce depart. Quelques-vns le mettoient au nombre de leurs prosperitez, & ne pouuoient aymer le Duc d'Albe, parce qu'ils disoient qu'ayant receu de Marguerite Duchesse de Parme la Flandre tranquille, il la laissoit toute troublée par les supplices de la Noblesse, & par l'exaction des tributs. D'ailleurs ils craignoient que cõme la Hollande & la Zelande en auoient tiré l'occasion de se reuolter, les autres Prouinces voisines infectées de la mesme contagion ne se dépoüillassent tout ensemble de la Religion & de l'obeyssance. D'autres tenant comme vn milieu disoient, que comme on auoit dit d'Auguste qu'il ne deuoit iamais venir au monde, ou qu'il n'en deuoit iamais sortir, ainsi il seroit à souhaiter ou que le Duc d'Albe ne fut iamais venu en Flandre, ou qu'il ne l'abandonnast pas en vn temps que les desseins du Prince d'Orange trop heureusement auancez, ne pouuoient plus estre arrestez par la douceur, ny destruits plus facilement que par les armes de celuy dont la prudence & le courage l'auoient chassé par deux fois des Pays-bas où il estoit entré auec de si grandes forces. Cependant il fut fauorablement receu en Espagne par le Roy Philippes contre l'attente des Flamans, & les souhaits d'vne grande partie de la Cour. Mais plusieurs ne firent pas grand estat de cette apparence, sçachant bien que c'estoit la coustume de Philippes de soustenir deuant le monde la cause de ses Ministres; qu'au reste on verroit bien-tost esclatter la colere du Roy qu'il tenoit alors cachée; & l'on crut mesme quand on le vit releguer à Vzeda que c'estoit vn effet de l'indignation du Prince. Pour moy i'estimerois ou que le Duc d'Albe ne fit rien dans les Pays-bas que par le commandement du Roy, & que par consequent il n'en merita pas sa disgrace, ou que le Roy dont la grace estoit aussi ferme & aussi durable que l'acquisition

LE DVC D'ALBE. 1573.

Le Dvc d'Albe. 1573. en estoit rare & difficile, considera moins ses fautes que ses seruices. En effet il est certain que la cause de cet espece de bannissement fut que Federic son fils ayant promis d'espouser vne des filles de la Reyne en espousa vne autre par son conseil, & que le Roy offensé de son procedé le fit retirer à Vzeda. Mais dans cette infortune, qui est sans doute la plus grande qui puisse arriuer à vn homme qu'on a veu le premier à la Cour, il monstra vne admirable constance & vne merueilleuse generosité contre l'opinion de tout le monde. Bien qu'il eust paru grand durant qu'il estoit debout, neantmoins comme vn edifice renuersé par terre, il parut encore plus grand dans sa cheute. Aussi ne seruit-elle qu'à le releuer plus haut, & à le rendre enfin plus glorieux. Car apres la mort de Henry Roy de Portugal, le Roy Philippes ayant fait dessein de porter ses armes dans ce Royaume, & estant en doute à qui il donneroit la conduite d'vne si grande entreprise se resolut de la donner au Duc d'Albe, & le prefera à beaucoup d'autres qui s'estoient flattez de cette esperance. Ce ne fut pas toutesfois sans faire parler beaucoup de monde qui s'estonnoit que le Roy confiast à vn Capitaine irrité par vn long bannissement cette expedition, qui estoit de toutes les entreprises qu'il auoit iamais faites, celle qu'il embrassoit auec plus d'ardeur & de passion. On disoit mesme que le Duc d'Albe respondit auec orgueil à celuy qui le retiroit de ce bannissement, *Qu'il s'estonnoit que pour subiuguer vn Royaume le Roy eust besoin d'vn Capitaine enchaisné*. Encore que cette response parut à quelques-vns plus superbe que la bien-seance ne le permettoit à vn banni, Toutesfois elle fut bien receuë par le Roy Philippes qui s'arrestoit aux actions, & pardonnoit facilement la liberté des paroles. Et à la verité le Roy ne fut point trompé dans l'opinion qu'il auoit du Duc, car il conduisit heureusement cette guerre parmy les troubles & les discordes des Portugais, & obligea les Magistrats & les premiers du Royaume de iurer obeyssance au Roy Philippes. Mais tandis qu'il trauailloit à Lisbonne pour la gloire de son Maistre, il tomba malade d'vne maladie qui fit bien-tost desesperer de sa guerison, & dont enfin il mourut apres auoir esté honoré plusieurs fois des visites de son Roy, & receu les Sacremens de la main de Loüys de Grenade Dominicain, Religieux

gieux tres-pieux & tres-eloquent. On ouyt dire au Roy en se plaignant de la mort du Duc d'Albe, & de beaucoup d'autres pertes qui trauerserent en ce temps-là ses prosperitez, *Qu'il n'auoit iamais mieux esprouué l'inconstance des choses humaines; parce qu'en mesme temps que ses Royaumes s'augmentoient, il auoit esté priué de son Fils vnique heritier de ses Royaumes, de la Reyne sa femme, & d'vn grand & fidelle Capitaine.* Le Duc d'Albe estant sorti d'vne maison toute guerriere, auoit eu, pour ainsi dire, la prudence militaire de la succession de ses Ancestres. Il eut pour Pere Garsias, que le Roy Catholique Ferdinand fit General dans la guerre d'Affrique, & qui auec Pierre Nauarre General de l'Infanterie, voulant arrester la fuite des siens dans l'Isle de Gerbe, où enuiron trois mille Espagnols estoient morts ou de soif ou par l'espée, fut tué en combatant contre les Maures auec vne pique à la main qu'il auoit prise à vn simple soldat. Mais comme Federic ayeul du Duc & Cousin germain du Roy Catholique Ferdinand, vescut plus long-temps que Garsias son fils, il fut aussi renommé par vn plus grand nombre de belles actions. Car lors qu'il estoit General de l'armée d'Andalousie, il acheua glorieusement la guerre de Grenade; il deffendit bien souuent auec le mesme courage la Ville de Perpignan, & tout le reste de cette Prouince contre les François; & enfin il adjousta le Royaume de Nauarre à la Couronne d'Espagne. Mais le Duc d'Albe surpassa tous ses Ancestres dans la gloire des armes & dans la science du commandement. Il n'y a point eu de Capitaine de son siecle qui ait fait la guerre en tant de lieux & si long-temps: Et ces deux grands hommes de France & d'Espagne, le Connestable de Montmorency, & le Duc d'Albe, démentirent cette parole si ordinaire en la bouche des Soldats, qu'vn bon General d'armée ne sçauroit viure longues années. Ils vescurent tous deux iusqu'à vne extréme vieillesse. Anne de Montmorency mourut vn peu au dessous de quatre-vingts ans, & le Duc d'Albe aagé de soixante & quatorze ans; & tous deux passerent leur vie, & prolongerent leur gloire dans des guerres continuelles. L'vn sous quatre Roys de France donna huict batailles rangées, ayant eu quatrefois le commandement des armees; & l'autre sous l'Empereur Charles & sous le Roy

LE DVC D'ALBE. 1572. Philippes son fils, a commandé dans les grandes expeditions d'Allemagne, de Hongrie, d'Afrique, d'Italie, des Pays-bas & de Portugal. Veritablement Anne de Montmorency fut plus courageux par le genie de sa Nation, mais aussi il fut plus mal-heureux par le sien propre, parce qu'il fut rarement victorieux, qu'il fut fait trois fois prisonnier, & qu'enfin il fut tué. Mais le Duc d'Albe en temporisant plustost qu'en combatant fut plus glorieux par le succez de ses entreprises; & enfin on peut dire que si leur conduite n'a pas esté semblable dans le mestier de la guerre, ils ont esté également vertueux. Au reste le Duc d'Albe ne fut pas moins soldat à la Cour que dans vn champ de bataille. Mais encore qu'il fust rude & seuere de son naturel, & par l'exercice continuel des armes; encore qu'il negligeast en soldat les ciuilitez, & que mesme en les mesprisant auec orgueil il offençast beaucoup de personnes, toutesfois le Roy ne desapprouuoit pas en son Ministre cette dureté, comme estant impenetrable aux artifices des flatteurs. Cette liberté de Soldat que monstroit par tout le Duc d'Albe, comme s'il eust voulu deffendre l'authorité Royale, aussi bien durant la paix que durant la guerre, augmenta pour luy la faueur du Roy, qu'il auoit meritée par de longs seruices, & par vne fidelité exemplaire. Il est vray que cette faueur parust dauantage dans l'estime particuliere que le Roy faisoit de luy, que par des marques exterieures de sa bien-veillance. Au moins apres qu'il eut esté rappellé de son bannissement pour prendre la conduite de la guerre de Portugal, bien qu'il demandast instamment qu'il luy fust permis de voir le Roy, il ne put obtenir cette grace, & ce refus luy fit recõnoistre qu'il deuoit encore douter de son pardon. Lors qu'en ce mesme temps on eut conuoqué tous les grands du Royaume pour prester solennellement le serment à Diego Prince d'Espagne, quoy que le Duc d'Albe souhaitast auec passion la mesme chose, toutesfois le Roy continuant enuers luy la mesme seuerité, ne voulut point qu'il parust dans cette ceremonie. Il auoit vne si grande opinion du Duc d'Albe qu'il croyoit pouuoir estre asseuré de sa fidelité, en le tenant encore incertain de sa grace, aussi semble-t'il qu'il ait merité pour le prix de son obeyssance, de mourir dans la bien-veillance, dans le Palais, & pour ainsi dire, dans les

embrassemens de son Roy, & apres auoir heureusement acheué la guerre, d'estre enseuely dans ses triomphes parmy les applaudissemens de la victoire; Digne sans doute d'estre comparé en ce qui regarde la science militaire aux plus grands Capitaines de l'antiquité, si la haine qu'il s'estoit acquise par vne seuerité trop grande, par son faste, & par le mespris des autres, n'eust point diminué sa gloire dans l'opinion de la posterité, comme elle a diminué l'éclat de sa vertu dans l'estime de son siecle.

LE DVC D'ALBE. 1573.





DE LA GVERRE DE FLANDRE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE HVITIESME.

REQVESENS. 1574.



V commencement de l'année mil cinq cens septante quatre, Louys Requesens grand Commandeur de l'Ordre de sainct Iacques en Castille, prit le gouuernement des Pays-bas au contentement de beaucoup de monde qui en conceuoit iustement des esperances auantageuses, parce qu'ayant eu de grands emplois & dans la paix & dãs la guerre, il auoit tousiours monstré vne sagesse & vne prudence égale dans la guerre & dãs la paix. D'ailleurs on croyoit qu'il gagneroit la bien-veillãce des Flamãs par sa facilité & par sa moderation, qui estoient en luy des Vertus que la cõparaison du Duc d'Albe faisoit trouuer encore plus grandes. Il respondoit mesme à cette opinion qu'on auoit de luy, en partie par son adresse, & en partie aussi par les ordres du Roy, qui luy auoit commandé de tesmoigner aux Flamans de l'indulgence & de la douceur. En effet il acquit bien-tost beaucoup de loüange en reprimant la licence de quelques garnisons, en ostant cet objet odieux de la statuë armée du Duc d'Albe, & en enuoyant

l'autre en Espagne par le commandement du Roy. De sorte que quelques-vns se resioüissoient qu'on eust autresfois esleué ce trophée au Duc d'Albe pour auoir alors le plaisir de regarder son chastiment dans la cheute, & pour ainsi dire, dans le bannissement de ses statuës. Cela neantmoins n'obligea pas les rebelles de leuer le siege de Middelbourg. Car le Colonel Mondragon tenoit encore dans cette Ville qui est la capitale non seulement de Vualcheren, mais de toutes les Isles de la Zelande: Et desia durant deux ans il l'auoit deffenduë contre les Zelandois par plusieurs combats & par les frequentes sorties qu'il auoit faites, plustost pour monstrer son courage, que par la confiance qu'il eust en ses forces. Comme on croyoit que la haine des Zelandois se terminoit en la personne du Duc d'Albe, & qu'ils n'auoient point d'auersion contre le nouueau Gouuerneur, il leur escriuit pour les appaiser, des lettres toutes pleines d'affection, & leur enuoya des personnes exprés, pour les asseurer de la clemence du Roy. Mais il ne pût rien gagner sur ces rebelles que les succez rendoient orgueilleux. Car s'estans desia rendus Maistres de quelques bourgades d'alentour, ils esperoient dauantage de leur rebellion que de la clemence du Roy; & par vne coustume trop ordinaire à la plus grande partie du monde, ils aymerent mieux faillir en profitant, que de bien faire sans en tirer de l'vtilité. Ainsi Requesens à qui Mondragon auoit fait sçauoir que la famine le contraignoit de se rendre, fit partir promptement pour le secours de Middelbourg vne armée nauale de soixante vaisseaux qu'il auoit equippez à Anuers. Et parce qu'on pouuoit aller à cette Ville par deux chemins que fait l'Escaut se separant en deux bras, il diuisa cette armée, en donna vne partie à Dauila, & l'autre à Glimes Vice-Admiral en la place de deffunt Beauuoir, & à Iulian Romero qu'on luy auoit donné pour compagnon. Il commanda à Dauila de prendre la gauche par Hont, qui est vn des bras de l'Escaut, que les Flamans appellent de ce nom, parce que le bruit qu'y fait la riuiere est semblable à l'abboy d'vn chien; & ordonna à Glimes de prendre la droite & d'aller à Middelbourg tout le long de la riuiere. Le Prince d'Orange ayant eu auis de cette resolution prit aussi le mesme dessein. Car ayant diuisé son armée il en tint vne partie à

REQVESENS 1574.

Hont signifié vn Chien en Flamant.

Hhh iij

l'anchre à la veuë de Middelbourg pour s'opposer à Dauila; & Louys Boissot Admiral de Hollande, conduisit l'autre partie vers l'Isle de Tolen, contre Romero & Glimes. Le Prince d'Orange & Dauila ne combattirent point & furent seulement spectateurs du combat d'entre Boissot, Glimes, & Romero. Boissot ayant donc auisé les Espagnols à l'entrée du port de Bergues-opsom leur donna la bataille qui luy fut mal-heureuse d'abord, car il y perdit vn œil d'vne mousquetade, le Pilote de l'Admirale fut tué, & ses meilleurs soldits furent blessez. Mais comme les Zelandois estoient les plus forts par la grandeur & par le nombre des vaisseaux, aussi bien que par l'adresse des Pilottes & des Matelots, l'armée du Roy ayant esté enfermée par les ennemis, Glimes ayant esté tué, Romero s'estant à peine sauué sur vn esquif, vne partie des vaisseaux demeurée à sec sur la vase, l'autre partie bruslée par les feux d'artifice; Enfin les Zelandois remporterent la victoire à la veuë de Requesens, qui vit d'vne leuée de Bergues-opsom le mal-heureux succez de cette bataille, & compatit à la deffaite & à l'infortune des siens. Cette victoire des ennemis fut en mesme temps suiuie de la reddition de Middelbourg qui estoit presque la seule ville qui restoit au Roy dans la Zelande; mais Mondragon ne laissa pas en la rendant, de meriter vne loüange que l'on trouue rarement ailleurs. Car ayant traité auec les ennemis que s'ils faisoient conduire en seureté dans la Flandre sur les vaisseaux de la Zelande, les Soldats, les Matelots, les Ingenieurs auec leurs machines de guerre, les Religieux & le Clergé auec toutes les choses qui seruent à l'Eglise, & enfin les vns & les autres auec leurs meubles & leurs bagages, il feroit en sorte auec Requesens, qu'on renuoyeroit dans six mois en Zelande le Comte de saincte Aldegonde que le Prince d'Orange souhaitoit auec passion, & trois autres prisonniers au choix du Comte; & que si le Gouuerneur ne vouloit point y entendre, il viendroit luy-mesme apres les six mois se remettre à la discretion des ennemis. Ils eurent tant de confiance en sa parole qu'ils accorderent les conditions qu'il proposoit sans prendre ostage de luy, ne doutans point que si Requesens n'approuuoit cette composition, on ne vit venir dans leurs prisons le Colonel Mondragon, de qui l'on n'ignoroit pas

que la seule captiuité pouuoit recompenser celle de plusieurs Aldegondes. Mais la chose reüssit selon les souhaits des vns & des autres par le consentement de Requesens. En effet on donna la liberté au Comte de saincte Aldegonde & à trois autres qu'il nomma, qui furent les Colonels Sinionsen, & Pettin, & le Capitaine Citadelle Ingenieur. Il estoit petit fils de ce François Citadelle, que les Italiens appellerent de ce nom, qui signifie parmy eux vne forteresse, parce qu'il restitua à sa patrie la Ciradelle de Luques, apres que le Prince Paul Guionisi sous lequel il en auoit esté Gouuerneur, eust esté despoüillé de la domination; Et ayant quitté le surnom de Iacobi, il fit entrer l'autre dans sa maison, afin que sa posterité en fut nommée & qu'elle eut part à sa gloire. Les habitans de Middelbourg pour se rachepter du pillage payerent trois cens mille florins au Prince d'Orange selon leur capitulation. Toutesfois outre cette somme le Prince d'Orange leua encore vn million de florins sur les marchandises estrangeres. Mais l'Espagnol plus fort & plus heureux sur la terre, repara bientost cette perte qu'il auoit receuë sur la mer.

REQVESENS. 1574.

REQVESENS. 1574.



SANCHO D'AVILA GOVVERNEVR DE LA CITADELLE D'ANVERS CHEF DE L'EXPEDITION DE MOK.



LOVIS de Nassau frere du Prince d'Orange, Henry le plus ieune de ses freres, & Christofle de Bauieres fils de l'Electeur Palatin, auoient amené d'Allemagne sept mille hommes de pied, & quatre mille cheuaux; Et apres auoir tenté en vain le passage de la Meuse, ils s'estoient arrestez dans la Gueldre sous couleur de s'en retourner en Allemagne, mais en effet à dessein de surprendre Nimegue, & de se ioindre dans cette Ville au Prince d'Orange qui venoit de l'Isle de Bommel. Sancho d'Auila vieux soldat sorty de l'Escole du Duc d'Albe le suiuoit de l'autre costé de la Meuse auec l'armée Espagnole qu'il conduisoit; Et iugeant qu'il luy estoit auantageux d'attaquer Louys de Nassau deuant que les forces qu'il attendoit l'eussent ioint, il fit promptement passer ses

ses troupes de l'autre costé de la riuiere, & les ayant mises en bataille, il attaqua & defit en mesme temps pres de Moch les ennemis qui s'estoient retranchez à la haste entre le Vahal & la Meuse. Le carnage que les Espagnols en firent durant deux heures animez par leur derniere déroute, fut si grand & si furieux que presque toute l'armée fut deffaite ou par la prise ou par la mort des ennemis. Les trois Chefs de l'armée Louys de Nassau, Henry son frere, & Christophe Palatin y moururent; au moins ils ne furent point trouuez depuis, soit qu'ils eussent esté tuez en combattant, soit qu'ils eussent esté foulez aux pieds des cheuaux, ou qu'ils se fussent perdus dans les Marais. Quelques-vns ont escrit que Louys de Nassau apres auoir demeuré quelque temps parmy les morts, & s'estre traisné iusqu'à la Meuse y fut trouué lauant ses playes, & que sans estre connu il y fut inhumainement assommé par les Païsans qui estoient venus de ce costé-là pour y chercher quelque butin. Il estoit certes grand Guerrier & Capitaine tres-eloquent, mais il estoit violent & inconsideré: & s'il estoit ioint par affection au Prince d'Orange son frere, il luy estoit bien inferieur en prudence. Enfin comme il estoit hardi & temeraire, & qu'il faisoit la guerre auec plus d'impetuosité que de iugement, il merita d'auoir bien souuent la fortune contraire. Les Espagnols gaignerent les drappeaux, demeurerent maistres du canon, du champ de bataille, & enfin de tout le butin, sans auoir perdu qu'vn petit nombre de leurs gens: Mais comme il arriue d'ordinaire apres les succez heureux, on ne sçauroit dire combien il y en eust qui s'attribuerent l'honneur & la gloire d'vne victoire si considerable. Dans la contestation generale des diuerses Nations dont l'armée estoit composée, chaque soldat de chaque Nation l'attribuoit à ses Capitaines. Les Espagnols en donnoient la premiere gloire à Sancho d'Auila, qui auoit attaqué l'ennemy auec autant de prudence que de promptitude; Les Flamans à Gilles Seigneur d'Hierges fils du Comte de Barlemont qui auec vne troupe de Caualerie, & par vn effort qu'il fit à propos rassura l'armée qui plioit en quelques endroits; Les Italiens à Iean Baptiste Marquis de Mõte, qui auoit prudẽment diuisé en plusieurs petites troupes les lances qu'il cõmandoit, & qui par ce moyen ayant

REQVESENS. 1574.

REQVESENS. 1574.

comme enfermé la Câualerie des ennemis, & l'attaquant tousjours en flanc l'auoit surmontée par cette ruse, bien qu'elle fut en plus grand nombre. Pour moy, comme ie ne doute point que plusieurs ont lieu dans vne bataille de faire paroistre leur courage ; ainsi ie me persuade facilement que le Marquis de Monte merita vne grande partie de la gloire de cette action, puis que pour le recompenser le Roy luy en donna vne pension de cinq cens escus d'or. Il est vray que l'on fait vne iniustice aux soldats quand on donne aux Capitaines toute la loüange, comme s'il falloit attribuer aux yeux seulement toute la gloire d'vn combat, parce qu'ils ont les premiers remarqué l'endroit où il faut frapper l'ennemy, & qu'on ne dût rien aux mains qui ont porté les coups, & qui ont gaigné la victoire. Ie sçay pour certain que Pierre Antoine Perotti de Sanxoferrat qui n'estoit pas moins Noble par sa vertu que par sa naissance, contribua beaucoup à cette victoire ; & ie trouue que François Valdez Maistre de Camp de l'Infanterie Espagnole en rendit tesmoignage au Roy par des lettres, où il donne de hautes loüanges à Perotti pour auoir le premier auec autant de courage que de bonheur commencé la batrille de Moch. Il commandoit ce iour-là la compagnie de Caualerie de Camille de Monte qui seruoit en vn autre endroit ; & combatit à la teste de l'armée de Nassau contre vn escadron de cinq cens cheuaux, dont il y en auoit presque trois cens de cette sorte de Raitres, qui portent plusieurs petits pistolets & autres armes. Iean Baptiste de Monte qui deuoit conduire cõtr'eux ces troupes qu'il auoit diuisées, commanda à Perotti de s'auancer le premier cõtre la Caualerie ennemie auec vne bande de la sienne. Ainsi auec vingt-cinq Caualiers de sa compagnie qui portoient la lance, il choqua en flanc si rudement & si à propos l'ennemy, qu'ayant fait quitter le rang aux Arquebusiers qui estoiẽt en front, (ce qui est cause bien souuent de la perte des batailles) il en fit sortir enuiron soixante du reste de l'escadron qu'il attaqua par ce moyen plus facilement auec le renfort d'vne autre troupe qui accourut à son secours. Et bien que les ennemis s'efforçassent & par leur nombre, & par leurs arquebusades de rejoindre leurs compagnons, neantmoins le passage leur ayant esté fermé par les lances de Perotti, ils furent

tous taillez en pieces. Ce succez qui mit en desordre l'escadron des ennemis fut sans doute le premier degré qui conduisit à la victoire. Car leur Cauallerie ayant esté dissipée par les nouuelles troupes qui arriuerent, & Louys de Nassau qui estoit accouru au secours auec vn escadron d'élite ayant esté surpris par Bernardin Mendosse & par Antoine d'Oliuera qui auoient joint leurs troupes, non seulement il ne put faire perdre aux siens l'espouuante, mais se trouuant enueloppé dans leur fuitte, il fut contraint de ceder à l'effort des ennemis qui l'enuironnoient de tous costez. Il y en a qui ont escrit que ce fut là, la premiere fois que des lances deffirent des Arquebusiers à cheual; Toutesfois il me souuient d'auoir remarqué que dans la bataille qui fut donnée dans l'Artois prés de Renty vingt-ans deuant celle de Moch, les Raitres de l'Empereur qui combattoient auec les mesmes armes furent vaincus par la Caualerie Françoise qui estoit armée de lances. Mais Perotti en merita encore la premiere loüange par vne action signalée; Car ayant rompu sa lance contre l'ennemy, & voulant mettre la main à l'espée, apres auoir apperceu que la poignée en auoit esté emportée par les Arquebusades des ennemis, il arracha celle d'vn Raitre qu'il empoigna courageusement, & l'ayant tué de ses propres armes, se ietta où les ennemis faisoient de plus grands efforts. Bien qu'il fut blessé d'vne Arquebusade dans les reins, il ne sortit point du combat tant que le succez en fut incertain: mais quand la victoire fut asseurée, on le remporta dans le cãp où il fut pleuré comme mort. Toutefois il guerit de sa blessure quelque temps apres, dont les soldats se resiouyrent d'autãt plus que parmi les derniers deuoirs qu'ils croyoiẽt luy rendre, ils l'auoient honoré de mille loüanges. Et depuis il augmenta si glorieusement sa reputation sous Alexandre Farnese, que comme il estoit plein de force & de courage, il fut appellé par vn surnom militaire le Palladium d'Italie.

REQVESENS. 1574.

Le fruit d'vne si heureuse victoire fut entierement perdu par l'insolente mutinerie des Espagnols. On deuoit plusieurs monstres aux gens de guerre, & à la pluspart les monstres de trois ans. Sancho d'Auila qui les auoit promises deuant le combat, en differa le payement apres la victoire, parce qu'il ne pouuoit pas fournir vn si grand argent, & que d'ail-

REQVESENS. 1574. leurs il estoit naturellement seuere. De sorte que les soldats deuenus superbes & par leur victoire & par la Iustice de leur cause demandoient la satisfaction qu'on leur auoit promise, auec autant d'ardeur & de violence qu'ils auoient monstré de courage dans le combat. Ils s'adresserent d'abord à leurs Capitaines, les compagnies se meslerent, & bien que d'Auila y accourut luy-mesme & qu'il leur fit des menaces, ils ne laisserent pas de murmurer contre luy, & de luy demander; *Qu'estoit deuenuë sa parole? Où estoit le soin d'vn Chef, qui non seulement ne procuroit pas les interests de ses soldats, mais qui mesprisoit leurs iustes demandes? Que veritablement les Maistres de Camp & les Capitaines sçauoient bien recommander l'obeyssance des soldats, mais qu'ils l'exigeoient aussi auec beaucoup de rigueur; Qu'il falloit à leur gré s'aller exposer à la bouche des canons, receuoir des blessures & mesme la mort, sans en tirer bien souuent d'autre fruit que de lasser l'ennemy à force de meurtres & de carnages; Que quand les fascines manquoient, il falloit qu'ils remplissent les fossez de leurs corps, tant il est vray qu'on fait peu d'estat de leur vie. Est-il permis à vn Chef, disoient-ils, de demander à toute heure la vie des soldats, & n'est-il pas permis aux soldats de demander tous les mois à leur Chef l'entretien & la nourriture de la vie? Quels artisans, & quels ouuriers pouuoient demander le salaire de leur peine plus iustement que des soldats, qui ne se loüent pas à l'ambition des autres pour leur donner seulement leur trauail & leur sueur, mais pour leur donner leur sang & leur vie.* Mais d'autant qu'ils faisoient ces reproches à leur Chef, ayant les armes tournées contre luy, d'Auila qui n'estoit pas assez fort pour reprimer cette multitude, & qui voyoit que les Espagnols comme ayāt esté trompez vne fois, ne s'appaisoient par aucunes promesses, s'estoit retiré de crainte d'estre luy-mesme mal traité. Alors s'estant assemblez enuiron trois mille des vieilles bandes, ils se firent vn Chef à la maniere des seditieux, qu'ils appellerent l'Esleu; Ils formerent vne nouuelle milice, & apres auoir partagé les charges de la guerre, ils s'en allerent droit à Anuers en bataille rangée sans pouuoir estre retenus par les plus gens de bien, & sans se soucier de ceux que Requesens auoit enuoyez au deuant d'eux pour les asseurer de leur payement.

Comme vn Pere de la Compagnie de Iesus, appellé Pierre Trigose Espagnol homme eloquent & aymé des soldats, faisoit tous ses efforts pour leur persuader qu'ils seroient payez, & qu'ils ne passassent point plus auant, on dit qu'ils luy firent en peu de paroles cette responce. *Qu'il leur comptast de l'argent, & qu'apres cela il les trouueroit disposez à l'entendre; Qu'on les auoit assez souuent payez de paroles, qu'enfin ils demandoient de l'argent, & que si l'on mettoit d'vn costé de la balance le sang qu'ils auoient respandu pour le seruice du Roy, & de l'autre l'argent qui leur estoit deu par le Roy, leur sang emporteroit la balance.* Ainsi ayant interrompu par le bruit des tambours ce Religieux qui vouloit encore parler, ils entrerent dans Anuers enseignes desployées, où les Espagnols qui estoient en garnison dans la Citadelle les receurent assez volontiers. Ils partagerent entr'eux les maisons des plus riches Bourgeois, & manderent orgueilleusement à Requesens, qui pour les contenter auoit desia fait sortir de la Ville vn Regiment Vvallon, que s'il ne les payoit promptement, ils se payeroient eux-mesmes. Quand ils virent qu'on auoit encore remis à vn autre iour le payement qui leur auoit esté promis, ils se laisserent emporter à la fureur comme si l'on se fut mocqué d'eux; ils s'assemblerent en armes deuant le Palais où leur Esleu demeuroit; Ils y firent esleuer vn Autel à la haste; & apres auoir ouy la Messe, ils s'obligerent par serment d'obeyr à leur Esleu, & de demeurer vnis ensemble iusqu'à ce qu'on les eust entierement payez. Toutesfois dans ce tumulte ils ne firent rien tumultuairement; & dans ce desordre mesme ils firent toute chose auec ordre, afin qu'il ne semblast pas qu'ils se gouuernassent en seditieux. Tant il est veritable que la fureur mesme doit estre reglée pour ne pas agir vainement. Ils firent donc dresser vne potence au mesme endroit, & publierent au nom de leur Esleu qu'on puniroit de ce supplice quiconque à l'auenir seroit trouué coupable de quelque larcin. Mais ils obseruerent si Religieusement cette ordonnance, qu'apres en auoir fait pendre deux, on n'entendit plus parler de pillage dans la Ville. Cette apparence de modestie, & ce changement qui parut en eux produisirent cet effet, que quarante-sept iours apres on les satisfit en partie de l'argent que ceux

REQVESENS. 1574.

REQVESENS. 1574. d'Anuers leuerent sur eux-mesme, en partie de celuy que Requesens tira de l'Espargne, & de ses meubles qu'il mit en gage, & en partie par les estoffes de soye & de laine que les Marchands y adjousterent, parce qu'on n'auoit pû trouuer vne assez grande somme pour vn si grand payement. En quoy certes ie ne doy pas oublier vne chose memorable qui m'a esté rapportée par ceux-là mesme qui y eurent part. Lors que les soldats eurent receu de Requesens leur payement, & que par ce moyen ils furent deuenus riches, vne quantité de pauures, comme c'est la coustume, & principalement de Religieux mandians, ne manquerent pas de les venir trouuer; & la pluspart de ces soldats qui estoient alors dans l'abondance par les monstres de trois & de quatre ans qu'ils venoient de receuoir, se monstrerent si liberaux enuers les pauures, ou par la charité que cette Nation à naturellement pour les Religieux, ou parce qu'on n'estime pas l'abondance qui vient à coup & soudainement, que les seuls Religieux de l'Orde de sainct François en receurent plus de quatre mille Florins. Mais lors que les soldats eurent remarqué que parmy tant de Religieux à qui ils auoient donné de l'assistance, il n'y en auoit pas vn de la Compagnie de Iesus, bien qu'ils confessassent eux-mesmes qu'il n'y en eust point à qui ils fussent plus obligez à cause de la peine qu'ils se donnent dans les armées, & des seruices qu'ils rendent aux soldats malades, ils les firent auertir sous-main de venir prendre part à cette distribution publique. Mais les Peres ayant remercié l'homme qu'on leur auoit enuoyé; enfin apres de longs refus luy declarerent qu'ils ne receuroient rien des soldats qu'auparauant ils n'eussent rendu ce qu'ils auoient pris iniustement. Les soldats sans s'offencer de cette responce & sans differer dauantage, firent vne assez grosse somme d'argent, & l'enuoyerent par deux des leurs à la maison des Iesuites, sçachans bien qu'on ne refuse pas si-tost l'argent comptant, que celuy que l'on promet. Les Peres admirerent la perseuerance de ces soldats qu'ils croyoient deuoir estre indignez de leur responce; & parce que l'on combatoit auec eux de ciuilitez, ils crurent qu'il estoit de leur deuoir de remonstrer aux soldats qu'ils n'estoient pas veritablement charitables, & d'oster doucement l'erreur & la presomption de leurs es-

ptits. C'est pourquoy vn des Peres les alla trouuer, & comme il estoit aymé d'eux, il leur tint aussi ce discours auec plus de liberté; *Que s'ils refusoient leurs presens, ce n'estoit pas que leur Maison n'en eust besoin, mais que les liberalitez qui se faisoient du bien d'autruy n'estoient pas agreables à Dieu; Qu'ils se souuinssent combien de temps, & de quelle sorte ils s'estoient fait traitter par ceux d'Anuers durant qu'ils occupoient leurs maisons; auec quelles menaces & quelle licence quelques-vns d'eux s'estoient emparez des biens des habitans au cōmencement de la sedition. Pourquoy donc chercher à qui faire des liberalitez, & oublier iniustement ceux à qui l'on est iustement redeuable? Qu'ils apportassent plustost quelque ordre dans cette distribution; Qu'en soulageant la misere de quelques pauures Citoyens, ils pouuoient se reconcilier auec toute la Ville offensée, & trauailler par ce moyen pour leur salut & pour leur gloire.* On ne fit pas en vain ces remonstrances à des soldats qui estoient bien-aises d'excuser les choses passées par cette sorte de liberalité. Ainsi les principaux d'entr'eux, ou touchez du remords de conscience, ou pour effacer la honte de leur mutinerie, commencerent par vn exemple inouy à faire de grandes aumosnes, & à rendre ce qu'ils auoient osté par force; auec tant d'admiration & d'applaudissement des Magistrats, qu'ils ordonnerent qu'on feroit publiquement l'Eloge des Soldats; qu'on representeroit au peuple que ces choses s'estoient faites par l'entremise des Peres de la Compagnie de Iesus; & qu'on les loüeroit aussi d'vne insigne moderation, pour auoir refusé l'argent des soldats. Requesens qui n'estoit pas resolu pour cela de se fier à eux, apres leur auoir pardonné & auoir mis en oubli tout le passé les enuoya au siege de Leyden que le Duc d'Albe auoit commencé l'année precedente, & par cette voye il se deliura de la crainte & de l'inquietude où il auoit mis les peuples, & où il s'estoit ietté luy-mesme par vne espece d'imprudence pour auoir trop esperé en l'obeyssance de ses gens; si ce n'est peut-estre que ce desordre ait esté permis de propos deliberé pour soulager la necessité où estoit alors l'Espargne, au moins l'Euesque de Namur escriuit à Marguerite Duchesse de Parme que quelques-vns auoiēt eu cette opiniō. Toutesfois les Espagnols furent retenus quelque temps à Bruxelles par Requesens

REQVESENS. 1574. iusqu'à ce qu'ayant fait assembler les Estats, il fit publier l'abolition generale que le Roy auoit enuoyée. Ce fut certes auec moins de pompe que le Duc d'Albe, mais ce fut en recompense auec plus d'indulgence, non pas neantmoins auec beaucoup plus de fruit, parce que ce pardon ne fut pas enuoyé à temps. Et en suite les Espagnols retournerent au siege de Leyden sous la conduite de François Valdes, auec plus de courage que de bon-heur.

Veritablement Valdes ayant pris d'abord les dehors des ennemis, & bien-tost apres quelques forts d'alentour, & enfin ayant fermé de tous costez le chemin des viures à vne Ville si peuplée, peu s'en fallut qu'il ne la reduisit à la derniere necessité. Il escriuit neantmoins aux assiegez vne lettre toute remplie de douceur, par laquelle il leur presentoit des conditions assez fauorables s'ils vouloient se rendre, bien qu'il leur tesmoignast par la mesme lettre qu'il sçauoit leur necessité. Mais ils luy respondirent auec mespris & auec orgueil, *Qu'ils ne manqueroient pas de viures tandis que le bras gauche leur resteroit; & qu'ils le mangeroient s'il en estoit besoin, se reseruant le bras droit pour deffendre leur liberté.* Valdes en colere de cette response fit haster les approches, assiegea la Ville plus estroitement, & par ce moyen il excita vn si grand desordre dans Leyden, où de tous costez les habitans mouroient de faim, que la populace à qui l'extremité auoit fait perdre toute patience, menaça publiquement d'ouurir les portes à l'ennemy, si les Magistrats ne receuoient les conditions qu'on leur proposoit de se rendre. Valdes ayant eu auis de cela, resolut d'assaillir la Ville qui estoit desia esbranlée par ce tumulte, & commanda que toute l'armée se tint preste dans trois iours pour l'assaut general. Cependant il ne laissoit pas d'aller à la Haye ville prochaine, pour y voir vne Dame dont il estoit amoureux, & comme il auoit dessein de l'espouser, & qu'il l'espousa depuis, il luy rendoit assiduëment ses deuoirs selon la liberté des Flamans. Il y auoit desia quelque temps qu'il auoit pris iour pour faire vn grand festin dans la Haye en faueur de cette Dame, & il arriua d'auenture que le iour qu'on auoit pris estoit la veille de celuy qu'on deuoit donner l'assaut. Cela neantmoins ne l'empescha pas de se trouuer à ce festin, où ayant pris garde

que

que sa Maistresse estoit plus triste que de coustume, il la pressa de luy en dire la cause. Elle luy respondit, qu'elle ne pouuoit s'empescher d'estre triste quand elle se representoit l'image de la desolation de Leyden qui deuoit estre saccagée le lendemain; Que la perte de tant d'amis & de personnes de connoissance qui seroient infailliblement enseuelis dans la ruine publique estant assez capable de luy faire perdre sa ioye par la seule crainte & par la seule imagination qu'elle en auoit, luy porteroit dans l'ame vn coup mortel quand elle en receuroit la nouuelle. Valdes qui apprehendoit que ses esperances ne finissent auec le sac de cette Ville la pria de se réjouyr & de perdre son inquietude; & luy promit en particulier qu'on ne donneroit point cet assaut, & que pour l'amour d'elle il espargneroit la Ville. Il faisoit cette promesse d'autant plus liberalement qu'il se tenoit asseuré de la prise de Leyden sans faire effort, & sans hazarder le sang des siens, s'imaginant que la faim contraindroit les habitans de se rendre, & qu'on imputeroit à faueur ce qu'il donnoit à ses interests. En effet le iour d'apres celuy qu'on deuoit donner l'assaut, le tumulte s'augmenta entre le peuple & les soldats de la Ville, & l'on commença à parler d'enuoyer des Deputez à Valdes. Mais les peuples voisins qui faisoient tous leurs efforts pour donner secours à cette Ville, ayant appris l'extremité & la mauuaise intelligence des habitans se resolurent de prendre conseil du desespoir, puis que tous les autres moyens de la secourir auoient esté tentez vainement. Tout le pays de Leyden & les campagnes d'alentour sont entre-coupées de plusieurs ruisseaux qui y font quantité de tours & de destours; le Rhin mesme passe au trauers de la Ville & s'y respand en beaucoup d'endroits, & bien que l'Isel & la Meuse en soient esloignez, celle-cy prenant son cours vers Roterdam, & celle-là vers Goude, toutesfois elles s'en approchent par les ruisseaux & par les canaux qui sont tirez de part & d'autre. Mais de peur que ces riuieres & ces canaux ne se respandent dans les campagnes quand ils sont enflés des eaux de la mer, & qu'ils ne portent sur la terre la fureur de l'Ocean qu'ils ressentent en eux-mesmes, l'industrie des hommes leur a opposé des digues, & pour ainsi dire prescrit des bornes. De sorte qu'apres que les Hollandois eurent fait sçauoir

REQVESENS. 1574.

REQVESENS. 1572.

leur dessein à ceux de Leyden par le moyen de quelques pigeons, ils rompirent les digues qu'ils auoient esleuées par le trauail & par les despenses de plusieurs années, contre les desbordemens de la Mer & des Riuieres; & firent passer sur les campagnes l'Isel & la Meuse, & mesme l'Ocean, comme vn secours inopiné. Ainsi ils enseuelirent par l'inondation de ces eaux & leurs propres heritages, & tous les villages circonuoisins, afin que par ce rauage qui causa vne perte de deux cens quatre-vingts mille escus, ayant fait à leurs vaisseaux vn chemin sur la terre ils noyassent le camp des assiegeans, & qu'ils portassent aux assiegez, dont ils estoient esloignez de quarante mille, ce qui est à peine imaginable, & des viures & des soldats. Cette nouuelle sorte de mer qu'on vit naistre soudainement parmi les arbres & les villages, & cette multitude de vaisseaux qu'on voyoit sortir des forests eust pû mesme donner du plaisir aux Espagnols, comme s'ils eussent regardé sur les theatres des Romains ces miracles des eaux, qui succedoient aux forests & aux batailles nauales faites pour le diuertissement, s'ils n'eussent connu en mesme temps qu'on les venoit attaquer par vn spectacle si nouueau, que tant d'eaux s'estoient assemblées pour amener contr'eux ce secours, & que par consequent on leur ostoit l'esperance de prendre Leyden par les munitions que l'on portoit sur ces vaisseaux. On ne sçauroit dire combien il parut sur cet Ocean nouueau de vaisseaux equippez de soldats & de canon, de tous les ports & de toutes les Isles prochaines pour le secours de cette Ville, soit par la conspiration de tous les peuples, soit par vne haine commune contre la Religion Catholique, que quelques-vns se glorifioient de tesmoigner ouuertement en portant à leurs chapeaux de petites Lunes auec ce vers qui seruoit d'inscription,

Nous aymons mieux le Turc que nous n'aymons le Pape.

Cette armée n'estoit pas moindre que de cent cinquante vaisseaux tous armez en guerre, & remplis de toutes sortes d'armes, & il n'y auoit pas moins de douze cens soldats outre les matelots. Toutesfois les Espagnols ne perdoient pas encore courage; & lors qu'ils estoient contraints par les eaux qui croissoient de quitter quelques forts dont l'assiette estoit trop basse, ils deffendoient les autres auec

vne opiniastreté si courageuse que pour faire quelque sorte de digue contre la violence des eaux & des ennemis, n'ayant point de hoyaux ny de semblables outils, ils se seruoient pour remuer la terre de leurs poignars & de leurs espées; & la portoient auec leurs casques & leurs cuirasses. Nous lisons que les peuples du pays de Tournay firent autresfois en pareille necessité la mesme chose dans les Pays-bas, lors qu'ils assiegeoient le camp de Q. Ciceron, ayant esté contraints de remuer la terre auec leurs espées & de la transporter auec leurs sayes. Mais d'autant que d'heure en heure le danger deuenoit plus grand par les eaux qui croissoient outre mesure, & qui se haussoient par la mer qui auoit alors vn plus grand flus, à cause de la pleine Lune, & du vent d'aual qui souffloit, les Espagnols assiegez plustost qu'assiegeans ietterent leur plus grosse artillerie dans quelques fosses prochaines; & enfin par vne terreur soudaine de Valdes qui se repentit trop tard d'auoir laissé eschapper l'occasiō de prendre cette ville, ils leuerent de nuit le siege de Leyden, quatre mois apres l'auoir commēcé. Mais cette fuite ne se fit pas sans beaucoup de perte, car l'ennemy qui suiuoit les Espagnols auec des crocs & des griffes de fer fichées au bout de quelques perches, ou attachez à des cordes qu'il lançoit de loin, les blessoit cruellemēt ou en attiroit plusieurs prisonniers dans ses vaisseaux. L'on rapporte sur ce sujet vne chose merueilleuse de Pierre Chacon Lieutenant de Borgia. Comme il s'estoit vn peu esloigné des autres afin de deffendre vn pont, les ennemis pousserent contre luy vne barque, & en mesme temps quatre de ces crocs dont il fut attrapé, & l'attirerent sur leur bord, s'imaginant qu'il estoit mort trauersé de ces griffes de fer. Mais lors qu'on l'eust estendu dans le vaisseau & qu'il eust pris garde que les ennemis qui n'y estoient que six ou sept s'amusoient à pescher les autres, il se leua derriere eux (car ils ne l'auoient attrapé que par ses habits, & il n'estoit que legerement blessé) & prenant en main vne coignée qu'il trouua d'auenture à ses pieds, il en frappa de toutes ses forces ses ennemis, il en assomma vn, deux, & trois; les autres estonnez de la fureur inopinée de cet homme ressuscité se ietterent dans l'eau; Chacon demeura maistre de la barque; & comme elle estoit chargée de bled qu'on destinoit pour cette ville affamée,

REQVESENS. 1574.

REQVESENS. 1574. il la mena par vne espece de reconfort à ses compagnons vaincus & fugitifs.

L'infortune de ce siege fut augmentée par la nouuelle mutinerie des soldats Espagnols qui se voyoient priuez de l'esperance du pillage de Leyden qu'on leur auoit promis au lieu de leur solde ; & cette sedition s'augmenta par le bruit qui couroit que Valdes auoit pris de l'argent de ceux de Leyden pour differer l'assaut que l'on estoit tout prest de donner. Encore que ce bruit fut entierement esloigné de l'humeur de Valdes homme incorruptible ; & qu'il n'eust rien de conforme auec la simplicité des Hollandois, toutesfois on y adjousta de la croyance ; ou plustost il fut inuenté par ceux qui ne sçachant pas les autres choses ne vouloient pas qu'on leur imputast le mauuais succez de cette entreprise, & qui cherchoient l'occasion de se faire payer par leur Capitaine, comme s'il eust eu de grandes sommes d'argent. Ainsi la sedition passa bien-tost plus auant ; presque quatre mille soldats se mutinerent, & ayant pris & lié Valdes, & mis en sa place leur Esleu, bien que le bruit qui couroit qu'il auoit pris de l'argent fut estouffé, neantmoins ils tirerent vers Vtrecht, assiegerent la Ville, & ne s'appaiserent point que Requesens à l'instance de Valdes ne leur eust enuoyé leur solde. Mais les Espagnols qui auoient perdu leur reputation par cette seconde mutinerie & par la fuite de Leyden, la recouurerent quelque temps apres proche de l'Isel dans les confins de la Gueldre sous la conduite d'Hiorges Gouuerneur de cette Prouince. Car ils prirent Bure, Montfort, Oudeuuater & Sconhouen, comme quelque temps auparauant on auoit pris en Hollande sous la conduite de Vitelli entre les Riuieres du Vahal & Leek, Lerodam, & les Villes voisines, Asperen, Huechelen, Vvorcom, qui est vis à vis de Gorichom, & quantité d'autres tant Bourgs que Chasteaux à l'auantage du parti d'Espagne. Le Comte Annibal Altemps l'auoit à propos fortifié par vn regiment de quatre mille hommes de pied qu'il amenoit d'Allemagne par le commandement de Requesens, qui defferoit beaucoup à son courage & à sa fidelité. Il estoit fils de la sœur du Pape Pie quatriesme, & ayant esté instruit dans la discipline militaire dés l'aage de neuf ans par son oncle le Marquis de Marignan, il auoit donné ses premieres années

au seruice de la Maison d'Austriche ; & depuis il auoit fait dans la guerre beaucoup de grandes actions sous les Empereurs Charles & Ferdinand, & mesme sous le Roy Philippes en Allemagne, en Italie, dans les Pays-bas, & dans l'Affrique. Son arriuée fut d'autant plus agreable à Requesens, qu'il couroit vn bruit qu'il auoit esté tué en chemin, & que les troupes qu'il amenoit auoient esté taillées en pieces. En effet ce bruit n'estoit pas sans fondement, car comme il marchoit assez loin deuant son Regiment accompagné de peu de monde, il fut enueloppé sur la frontiere de Flandre par six cens hommes ou enuiron, de ceux qui s'estoient sauuez de la deffaite de Moch, & toutesfois apres auoir receu deux blessures il s'ouurit par son courage vn chemin au trauers des ennemis. Requesens laissa donc ces troupes pour la deffense du Brabant, & d'autant qu'il ne se parloit plus du traité de paix qui auoit esté proposé à Breda entre les deputez du Roy & du Prince d'Orange à l'instance que Gunter Comte de Suartzembourg mary de la sœur du Prince d'Orange en faisoit au nom de l'Empereur, il donna toutes ses pensées à cette expedition nauale qu'il meditoit il y auoit long-temps.

REQVESENS. 1574.

Apres auoir donc remarqué que les ennemis qui auoient esté chassez pour la pluspart de la terre ferme, estoient contraints de chercher vn refuge dans les Isles de la Zelande, il resolut de leur porter la guerre iusques dans Scouuen, non pas par la pleine Mer, parce qu'il n'auoit pas tant de vaisseaux qu'il pût faire teste à l'armée ennemie, mais par les bras de mer qui entre-coupent ces Isles, & qu'il auoit ouy dire qu'on pouuoit passer à gué en quelques endroits. Car les eaux qui enuironnent la Zelande diuisée en Isles par les Riuieres de l'Escaut & de la Meuse, ne sont pas profondes, & l'Ocean qui coule entre ces Isles, & qui s'y confond auec ces riuieres, s'y abaisse de telle sorte en quelques lieux lors qu'il se retire, qu'il descouure quelquesfois le sommet des Villages qu'il osta autresfois à la terre & qu'il enseuelit sous ses eaux, & empesche par ce moyen que les vaisseaux ne puissent passer. L'armée de terre ayant donc esté donnée à Sancho d'Auila, & celle de mer à Christofle Mondragon, & la conduite de toute cette entreprise à Vitelli, Requesens persuadé prin-

REQVESENS. 1575.

cipalement par leur conseil & par l'exemple du passage de Goes, ordonna des soldats pour marcher deuant les autres, & marqua à ceux qui marcheroient les premiers le chemin qu'ils deuoient prendre. Il y auoit quatre mille hommes à qui l'on ordonna de passer premierement à Bergues, de là à Tolen, de Tolen aux Isles Philippoland, de là à Duueland, & enfin à Scouuen, qui estoit le but de l'entreprise & la capitale de la Zelande. Et parce qu'il falloit connoistre les lieux par où l'on pouuoit passer à gué, & par où aussi les vaisseaux pouuoient aller seurement, on donna à l'Enseigne Iean Aranda personnage de grande estime, la charge de faire sonder les guez par des hommes fidelles & connoissans ; & à Raphael Barberin, aussi habile que vaillant, de prendre la hauteur de la mer & des eaux dormãtes, de preparer des vaisseaux propres pour les lieux, & enfin de les conduire. Aranda ayant appris des Mariniers & des Pescheurs qu'il y auoit sous l'eau des eminẽces, & des colines, sur lesquelles on pouuoit passer à gué cette mer qui sembloit si haute & si inaccessible, rapporta à Requesens qu'on auoit reconnu le chemin, & l'assura qu'on pouuoit executer son entreprise. Quant à Barberin non seulement il mit en ordre des vaisseaux plats, des barques, des pontons & des trains de bois proportionnez à la hauteur de l'eau pour faire passer des soldats, mais il fit faire par le commandement de Vitelly, qui estoit demeuré malade, quelques forts à l'entrée de la Zelande, & à la teste des canaux; il donna ordre qu'on pût seurement apporter des viures dans l'armée, & enfin il executa si à propos plusieurs choses qui estoient de la charge de Vitelli, que Vitelli le remercioit en mesme temps qu'il luy faisoit de nouueaux commandemens. Aussi escriuant à vn de ses amis apres le succez de l'entreprise, il ne luy dissimula pas qu'on luy donnoit la gloire de beaucoup d'actiõs qui estoient deuës à l'esprit & au courage de Barberin. Toutes choses ayant esté ainsi ordonnées les soldats partirent d'Anuers, & allerent le long de l'Escaut iusqu'à Bergues-opsom, de là à Tolen, qui est l'Isle la plus proche du Brabant; De cette Isle s'estant mis sur d'autres vaisseaux, ils passerent dans l'Isle deserte de Philippoland, & delà pour aller à Duueland qui estoit gardée par vne garnison ennemie, il fallut trouuer vne autre sorte de voiture. Cette Isle, qui fut submergée par la

mer il y a plus de quarante ans, & que l'on commença à repeupler quelque temps apres par l'industrie de ceux du pays qui en sçeurent chasser la mer, est esloignée de Philippoland de quatre mille. Or d'autant que cet endroit, quand la mer est retirée, ne porte pas par tout des vaisseaux, & que par consequent il estoit inaccessible à l'armée ennemie, il le fallut passer à pied par où ceux qui le connoissoient monstrerent le gué. Car encore qu'on vit dessus l'eau quelques endroits esleuez où l'on pouuoit mettre le pied, toutesfois ces sentiers n'estoient pas continus, & l'on disoit qu'il y auoit entre-deux des marais que l'on ne connoissoit point, & des eaux cachées de ruisseaux qui se rencontroient, & qui couloient par dessous. Il y eust donc des soldats qui s'offrirent à passer, à l'enuy les vns des autres pour faire paroistre leur courage & chercher de la gloire dans le peril. Neantmoins on ne choisit que les principaux Officiers, tous vieux soldats, & particulierement ceux qui auoient plus hautement approuué cette entreprise. On choisit Isidore Paceco, Hierosme Serosquech, celuy-cy Gouuerneur de Bergues, & celuy-là de Goes, Osone Vlloa vieux Capitaine de gens de pied, Barberin, Aranda, Guiralte, & d'autres au nombre de dix-sept cens cinquante, la pluspart Espagnols, quantité de Flamans & Italiens, & le reste Allemans (outre enuiron deux cens Pionniers) tous auec vn grand courage, & preferant la gloire à la vie. Cependant le Prince d'Orange qui auoit eu auis du dessein de Requesens ayant fait venir en diligence Boisot Gouuerneur de Zelande, l'enuoya promptement auec quelques Compagnies en partie pour Duueland, & en partie pour Ziriczée, qui estoient les lieux que l'on venoit attaquer. Il commanda mesme de faire auancer plusieurs vaisseaux aux enuirons de Duueland où la mer estoit plus haute pour s'opposer à l'armée du Roy, & d'où on pût l'attaquer auec le canon. Enfin il trouua le moyen de faire comme vn fort au milieu de cette mer afin d'empescher le passage; car comme la mer s'esleuoit il poussa quelques grands vaisseaux équippez d'armes & de soldats iusqu'à ces guez par où il iugeoit que les troupes du Roy deuoient passer, à dessein que quand la mer se seroit retirée, ces vaisseaux arrestez sur ces eminences de terre, comme des rochers & des escueils s'opposassent au

REQVESENS. 1575.

passage, & que les soldats qui y estoient missent les ennemis en desroute. Mais soit que les gens du Roy qu'on auoit choisis pour cette action, ignorassent ce que le Prince d'Orange preparoit contr'eux, soit qu'ils le mesprisassent par leur courage; comme on leur eust rapporté que la mer se retiroit, ils se despoüillerent de leurs armes & du reste de leurs habits. Et ne se reseruant que leurs souliers & leurs hauts de chausses, ils prirent chacun deux sacs, l'vn rempli de poudre & l'autre de biscuit & de fromage qu'ils pendirent ou à leur col, ou au bout de leurs hallebardes de peur qu'ils ne fussent moüillez. Plusieurs d'entr'eux outre leurs espées portoient des piques, quelques-vns des hallebardes, la pluspart l'arquebuse, & les autres des paelles & des hoyaux. Ils arriuerent en cet equipage conduits par le reste de l'armée à l'endroit designé pour passer; ils estoient animez par les voix que l'on entendoit de tous costez de ceux qui les encourageoient publiquement, & qui plaignoient en leur ame cette troupe déplorable que l'on deuoüoit à la mort. Et en effet ils se precipitoient à la mort; car enfin le peril de la mer estoit present; & si la mer les eust espargnez, ils demeuroient exposez à la fureur & aux armes de l'ennemy puis qu'ils deuoient passer au milieu de son armée, & qu'ils n'auoient point d'autre rampart que leur corps dont ils peussent faire leur deffense. Mais quand ils eussent éuité l'vn & l'autre, il falloit combatre à forces inegales contre ceux qui gardoient cette Isle, qui attendoient de pied ferme sur le riuage, & qui estoient deffendus par de hautes & de fortes leuées: & encore s'ils n'executoient promptement leur entreprise, il falloit necessairement qu'ils fussent submergez dans la mer qui cependant se hausseroit, & qu'ils perissent aux yeux de l'ennemy qui s'en moqueroit sans se mettre en peine de les vaincre. De sorte que ce passage, non seulement peut estre comparé auec ce celebre passage des soldats de Cesar, qui n'ayant que la teste hors de l'eau trauerserent la Thamise auec tant d'impetuosité & de succez, que les ennemis ne pouuant soustenir leur effort abandonnerent le riuage & prirent la fuite, mais il semble encore qu'on doiue d'autant plus releuer le courage des Espagnols par dessus celuy des Romains, que les Espagnols estant moindres en nombre, & sans estre appuyez de

Caualerie

Caualerie entreprenoient de trauerser non pas vne riuiere, mais la mer occupée par les ennemis ; que si le combat ne reüssissoit pas à leur auantage ils alloient auec moins d'esperance de retourner par vn chemin qu'on ne pouuoit passer qu'auec des rames ; & qu'ayant l'ennemy en front, & à dos la mer plus cruelle que l'ennemy, il falloit necessairement qu'ils fussent vaincus s'ils ne se hastoient de vaincre. Enfin la mer s'estant abaissée cette troupe courageuse se mit en chemin sur le minuit ; Iean Osore Vlloa auec vn courage egal à la generosité des siens auoit la conduite de l'auant-garde cõposée de douze cens hõmes; Gabriel Peralta frere du Marquis de Falces, egalement adroit & du corps & de l'esprit, conduisoit l'arriere-garde où il n'y auoit pas moins de cinq cens soldats, & les pionniers auec vne compagnie de Mousquetaires estoient enfermez entre l'auant-garde & l'arriere-garde. Mais parce que plusieurs ne pouuoient pas marcher de front sur quelques eminences que ceux qui connoissoient les guez auoient fait remarquer sous l'eau entre des fosses & des gouffres, ils ne marchoient que deux à deux & trois à trois; & auec vn courage & vne force incroyable ils resistoient contre l'eau où on les voyoit iusqu'aux aisselles. Requesens estoit cependant sur le riuage, & aupres de luy vn Prestre qui imploroit pour ceux qui passoient l'assistance de Dieu, & le secours du chef de la milice Celeste sainct Michel, dont on celebroit la feste le lendemain. Et certes il ne pria pas en vain, car en mesme temps contre l'attente de tout le monde, on vit paroistre au Ciel des poutres ardentes, des flambeaux allumez de suite, & quantité d'autres prodiges de l'air enflammé, qui esclairerent l'obscurité de cette nuit. Et mesme vne flamme en forme de couronne qui fut veuë à l'heure mesme comme panchante sur la teste de Requesens, ayant attiré à soy les yeux des soldats qui ignorent toutes ces choses, leur donna vne esperance certaine d'vn fauorable succez. Osore ne manqua pas de se seruir de cette occasion, & se tournant vers les siens, *Voyez*, dit-il, *mes compagnons que la milice du Ciel semble marcher auec nous pour auoir part à cette entreprise ; qu'elle ioint ses armes auecques les nostres ; qu'elle monstre le chemin pour aller à l'ennemy ; qu'elle marque en menaçant la vangeance que nous allons prendre. Certainement*

REQVESENS. 1575.

REQVESENS. 1575. *quand i'ay fait reflexion sur la grandeur du peril auant que de m'y engager, ie confesse que ie n'ay prié Dieu qu'en doute, & que ie ne luy ay pas tant demandé la victoire qu'vne glorieuse mort qui ne demeurast pas impunie. Mais maintenant plein de confiance, ie condamne mes premiers sentimens, mon courage s'augmente aussi bien que mes esperances, & ie ne pense pas qu'il y ait rien aujourd'huy pour nous d'inaccessible ny d'indomptable. Que nostre entreprise soit grande, mes compagnons, & qu'elle soit telle qu'on ait de la peine à croire que des hommes ayent eu la hardiesse d'entrer à pied dans vne mer contre qui mesme les meilleurs vaisseaux ont de la peine à se deffendre, & que sans autres rames que leurs corps & leurs bras, ils ayent porté la guerre dans les Isles des ennemis; Nous ne iugerons pas neantmoins nostre resolution temeraire, si sans nous arrester à considerer nos propres forces, ny à mesurer le peril par la hauteur ou par l'abbaissement de la mer, nous considerons dans le Ciel les forces qui se declarent pour nous, ces enseignes volantes du secours de nos alliez, & ces feux respandus en l'air qui sont prests d'estre lancez sur l'ennemy, & que les eaux ne peuuent esteindre. Nous auons vaincu, mes Compagnons, puis qu'il est autant de l'interest du Ciel que du nostre que nous remportions la victoire; nos trauaux plaisent à Dieu qui nous conduit, & sous les auspices de ce Chef nous portons auec nous la victoire & la cause de la victoire.*

Les soldats s'animerent d'autant plus par ces paroles, que les choses extraordinaires qu'ils voyoient les auoient persuadez que le Ciel estoit pour eux. Ainsi comme s'ils eussent esté poussez par des inspirations Diuines, & tãdis qu'ils pouuoient suiure seurement leurs guides par le moyen de ces flambeaux que le Ciel sembloit porter deuant eux, ils s'en allerent vers Duueland auec toute la diligence qu'on se peut imaginer de peur d'estre preuenus par le reflus de la mer. Mais quelle diligence pouuoient faire prés de deux mille hommes par des chemins si estroits qu'à peine on y pouuoit passer quatre à quatre? D'ailleurs les vaisseaux des ennemis qui paroissoient desia deuant eux ne leur apportoient pas vn petit obstacle. Et bien qu'ils fussent esloignez, & qu'ils ne tirassent qu'à coups perdus, toutesfois quelques-vns des Matelots les plus hardis sortans de ces vaisseaux, & suiuans les guez qui

leur estoient connus, venoient attaquer ceux du Roy, & faisoient tous ensemble meslez les vns auec les autres vne sorte de combat qu'on n'auoit point encore veuë, & où il n'y auoit pas moins de rage que de nouueauté. Les vns & les autres ne paroissans qu'à demy hors de l'eau, se battoient tantost de loin auec des armes à feu qui brilloient au trauers des ondes; & tantost combatant de prés auec des crocs & des piques, ils se chassoient tour à tour de ces eminences de terre où l'on faisoit ferme, & se renuersoient les vns les autres dans les gouffres & dans les precipices prochains. Mais le dommage qu'on receuoit des vaisseaux qui trauersoient le chemin, & qui estoient arrestez sur ces guez, estoit beaucoup plus grand & beaucoup plus inéuitable. Car tandis que quelques-vns des gens du Roy combatoient à la haste contre l'ennemy armé d'arquebuses & de crochets, & qu'ils fauorisoient par ce moyen le passage des autres, il n'estoit pas possible de trauerser ces escueils, & de sortir d'vn si grand orage sans vn long retardement des troupes & sans vne grande perte des combatans. C'est pourquoy comme la mer se haussoit desia, l'arriere-garde que conduisoit Peralta n'estant pas beaucoup auancée, & ayant desia de l'eau iusqu'au col fut contraint de reuenir sur ses pas. Pour les pionniers & la compagnie de soldats Flamans qui marchoient auec eux entre l'auant-garde & l'arriere-garde, bien qu'ils desesperassent de leur retour ils ne laissoient pas d'auancer; & comme ils taschoient de ioindre les premiers, ils furent en partie submergez dans la mer, & en partie tuez par la flote des ennemis qui s'estoit auancée parce que la mer estoit desia haute: Mais ils furent tuez auec si peu de danger du costé des ennemis, que ceux-là mesme qui tuoient comme touchez de compassion auoient pitié de ceux qui mouroient dans vn abandonnement si estrange & si déplorable. On entendoit de tous costez des voix qui s'adressoient à eux en ces termes, *Où alloient ces miserables? Pourquoy ils exposoient si follement aux blessures leurs corps desarmez? Quelle manie ou quel espoir de recompense leur faisoit vendre leur vie aux Espagnols, pour leur seruir de diuertissement comme des barbets que l'on enuoyeroit à l'eau.* Ainsi les ennemis tuoient & auoient en mesme temps de la compassion. Il ne resta

REQVESENS. 1574.

REQVESENS. 1575. queneuf hommes de cette troupe de deux cens cinquante qui marchoient au milieu des autres. On n'en perdit que douze ou treize de l'auant-garde, entre lesquels Isidore Paceco finit glorieusement sa vie. Il auoit eu le corps trauersé d'vne mousquetade, & comme les soldats qui estoient à l'entour de luy accoururent pour le soustenir, & qu'ils le vouloient esleuer sur leurs espaules, ayant en quelque façon recueilly ses esprits, & ramassé les restes de sa vie, *Allez*, dit-il, *mes Compagnons, allez, ne vous mettez point en peine pour moy qui suis desia mort, & n'empeschez point le passage de vos compagnons par des deuoirs rendus hors de temps. Ie ne meurs pas sans honneur puis que ie meurs dans vne entreprise si glorieuse; & comme ie l'espere; & que i'en fais à Dieu des prieres, vous ne mourrez pas mal-heureux dans la victoire qui vous attend.* Ainsi ce genereux Capitaine qui n'auoit presque plus de vie, auoit encore tant de courage qu'il animoit les autres en mourant. Certes ie n'estime pas les anciens tellement au dessus des nostres que ie voulusse preferer à Paceco Petreius, ce Capitaine du parti de Cesar, qui estant tombé par terre des blessures qu'il receut au siege de Clermont en Auuergne, refusa le secours des siens, & leur dit, *qu'ils s'efforçoient en vain de secourir vn homme qui n'auoit plus de sang ny de forces; Qu'ils allassent plustost à leurs compagnons, & qu'ils taschassent de rejoindre le reste de la legion tandis qu'ils le pouuoient en seureté.* Car encore que l'vn & l'autre ait également mesprisé la vie, & qu'ils ayent prononcé en mourant les mesmes paroles, certes l'Espagnol entreprenoit quelque chose de plus grand que le Romain: Celuy-cy monstroit seulement vn refuge à des soldats qui auoient esté repoussez d'vn siege, & celuy-là persuadoit à des gens qui combatoient contre la mer, d'aller assaillir vne Prouince. Cependant Osore sans s'espouuanter de la perte, arriua sur le point du iour à Duueland auec le reste de ses troupes, où sans tarder dauantage il disposa ces gens à l'assaut auec d'autant plus de courage qu'il auoit desia surmonté les perils de la mer. Et apres auoir animé les siens en peu de paroles de poursuiure leur victoire, car qu'y auoit-il de difficile qu'on ne persuadast à des gens qui estoient persuadez de mourir? Il donna aussi-tost le signal de monter sur

la leuée. On commença le combat contre l'ennemy déja estonné de cette hardiesse ; & bien qu'il fut frais & deffendu d'vn rempart, & que les gens du Roy fussent fatiguez, & qu'ils ne peussent combatre de pied ferme à cause des vagues & du sable, toutesfois par vn courage qu'on peut à peine s'imaginer, & qui s'augmentoit encore par le desespoir du salut, parce que le chemin de leur retour estoit fermé par la mer, & par les vaisseaux des ennemis ; Non seulement ils les chasserent de leur poste, & leur firent prendre la fuite, mais ils se rendirent bien-tost maistres de l'Isle, Boisot Gouuerneur de la Zelande ayant esté blessé des premiers, & le reste perdant courage par la perte du Capitaine. Tant il est veritable qu'il ne se trouue point d'armes plus capables de faire vaincre que la necessité de vaincre. L'armée nauale des ennemis qui n'en estoit pas loin ayant veu cette action, & craignant pour l'Isle de Scouuen, parce qu'ils sçauoient bien que c'estoit là que tendoient tous les trauaux de l'Espagnol, & que de Duueland le trajet y estoit facile, y tourna incontinent, & laissa le chemin libre pour passer à Duueland aux Chefs des Espagnols Dauila, Mondragon, & Peralta, qui estoient demeurez dans Philippoland auec le reste de l'armée. Apres qu'ils y furent arriuez & qu'ils eurent embrassé leurs compagnons comme estant reuenus à la vie, on songea premierement aux blessez, dont la pluspart estoient Gentils-hommes ; Ils furent mis sur des vaisseaux par le commandement de Vitelli pour les passer à terre, & de là enuoyez sur des chariots à Amsterdam. Alors comme les premiers desseins auoient succedé, plusieurs à l'enuy les vns des autres, & auec vne plus grande allegresse que iamais s'offrirent en la place des blessez & des morts pour passer le reste de la mer. Mondragon qui auoit dessia conduit l'entreprise du passage de Goes s'estant mis le premier dans l'eau pour seruir de guide aux autres, surmonta les gouffres & les precipices auec le mesme courage & la mesme fermeté, & aborda auec les siens dans l'Isle de Scouuen principale de la Zelande à l'aspect des ennemis qui en eurent de l'admiration, & qui les appelloient des monstres marins. La victoire fut quelque temps douteuse à l'entrée de l'Isle, mais enfin ils repousserent ceux qui la gardoient, & prirent auec la mesme impetuosité quelques

REQVESENS. 1575.

REQVESENS. 1575.

forts sur le riuage, bien qu'ils eussent perdu Gabriel Peralta qui s'estoit emporté contre l'ennemy auec plus de courage que de prudence. Ils demeurerent quelque temps deuant Bommene qui estoit forte par son assiette & par le nombre des soldats, & lors qu'ils s'en furent rendus maistres ils marcherent, leurs troupes iointes, vers Zierizéecapitale de l'Isle, qui estoit le but de cette guerre. Mais comme cette Ville estoit forte de soy-mesme & par le nouueau secours qui estoit venu des vaisseaux, ils furent souuent repoussez & souuent on les empescha d'en approcher. Neantmoins par le conseil de Vitelli & par le commandement de Requesens qui estoient desia arriuez, cette ville fut estroitement assiegée, & pour empescher le secours qui luy pouuoit venir par la mer, on fit faire vne longue chaisne de fer qui trauersoit l'entrée du port & le fermoit entierement. Enfin apres les longues incommoditez de l'Hyuer; apres auoir esté plusieurs fois presque submergez dans le camp par les riuieres dont les digues auoient este rompuës par l'ennemy; apres auoir repoussé le Prince d'Orange qui y estoit accouru de la Hollande victorieux de la Citadelle de Crimpen, apres auoir refait la chaisne qui auoit esté brisée par les vaisseaux de l'ennemy; apres que Louys Boisot Admiral de la Mer & chef de cette expedition eust esté luy-mesme submergé, enfin apres vn siege de neuf mois, & auec plus de gloire que de butin, les Espagnols prirent Zierizée, qui auoit esté vaincuë par la faim deuant que de se rendre à Mondragon.

REQVESENS. 1575.



CHIAPPIN VITELLI MARQVIS DE CETONA MARECHAL GENERAL DE CAMP

MAIS Requesens & Vitelli estoient morts vn peu deuant cette victoire qu'ils auoient si ardemment souhaitée. Vitelli qui releuoit de maladie, & qui estoit occupé dans Scouuen à la conduite de ce siege, se faisoit porter de costé & d'autre dans vne chaire, & cette chaire s'estant renuersée ou par hazard, ou à dessein, il tomba du haut d'vne leuée en bas. De sorte que comme il estoit desia aagé, & qu'il auoit le corps pesant, ayant esté crû mort de cette cheute, il fut premierement porté dans le camp, & depuis sa maladie s'augmentant, il fut transporté dans le Chasteau le plus proche, où apres auoir donné ordre en Chrestien au salut de son ame, il mourut aagé de cinquante-six ans. L'armée n'en tesmoigna pas beaucoup de tristesse, parce que le soldat auoit quelque auersion contre luy pour auoir conseillé

REQVESENS. 1576.

vn siege si long & si fascheux. Toutesfois son corps fut porté au tour du camp, & on luy fit des funerailles militaires. Comme Requesens sentoit dauantage cette perte, ayant receu son corps à Anuers il luy rendit aussi les derniers honneurs auec plus de demonstration de tristesse: Mais le Conseil & le peuple d'Anuers en tesmoignerent du ressentiment par dessus tous. Ils firent ses obseques aux dépens du public, & honnorerent sa memoire d'vn eloge funebre, aussi esloigné de la flaterie que de la necessité de flater. Enfin apres des funerailles magnifiques, ses parens firent porter son corps en son pays dans l'Eglise de sainct François où estoit la sepulture de ses ancestres. Chiappin Vitelli nasquit au Duché de Spolete dans Cittaddi Castello; il eust pour pere Nicolas Vitelli, & pour mere Gentienne de Staffa de Perouse, d'vne maison veritablement guerriere, puis que la discipline militaire d'Italie luy doit l'inuention de faire porter des Arquebuses à la Caualerie, & de faire faire adroitement les caracoles à l'Infanterie. Il donna la premiere preuue de la valeur & du courage qu'il auoit hereditairement de ses ancestres, contre Haradin Barberousse General de l'armée des Turcs, qui pilloit & qui brusloit les places maritimes de Siene. Car Vitelli ayant esté promptement enuoyé contre luy par Cosme Duc de Florence comme General de la Caualerie, non seulement il deffendit Orbitello, que les autres desesperoient de deffendre, & que Barberousse glorieux d'auoir bruslé Portohercolé menaçoit desia, mais il chassa ces barbares de toutes ces costes, & les contraignit de se retirer en mer, & d'abandonner la Toscane. Cette action luy fit meriter d'estre appellé par ceux du pays, le Liberateur de la Toscane; on tira le canon à son entrée dans Florence, & le Duc voulut qu'il fut porté dans la Ville comme en triomphe sur vn Char tiré de quatre cheuaux, qui est, dit-on, la premiere fois que l'on vit cela dans Florence. Il ne démentit point depuis ces premiers honneurs & de si heureux commencemens; il monstra la mesme vertu dans les guerres de Toscane, tantost en conduisant des gens de pied, tantost de la Cauallerie, & tantost en menant tout ensemble des Regimens Espagnols & Allemans, mais principalement dans la prise de Portohercolé, & dans la fortification de cette place. Comme cette derniere victoire fut l'appuy

l'appuy de l'accroissement de l'Estat de Sienne, & que Cosme l'attribuoit principalement au courage de Vitelli, aussi ce Prince genereux & liberal luy donna en recompense auec le titre de Marquis la ville de Cetona qui est dans le pays de Sienne. Et quelques années apres ayant institué vn Ordre de Cheualerie qu'il mit sous la protection de sainct Estienne Pape, parce que ce fut le iour qu'il remporta vne si belle victoire, il le choisit entre les premiers, & le fit grand Commandeur de cet Ordre dont il estoit le grand Maistre. Alors la reputation de sa vertu commença à se respandre & à le faire rechercher de tous costez; tellement que le Duc d'Albe estant prest de faire la guerre au Pape Paul quatriesme, luy offrit le commandement de sa Caualerie, qu'il ne voulut pas receuoir, parce qu'il disoit qu'en commençant la premiere fois d'aller à la guerre, *Il auoit fait vœu de ne porter iamais les armes contre le Siege Apostolique.* Mais quand il fut de retour de la guerre de Malte où Philippes second Roy d'Espagne l'auoit enuoyé pour commander deux mille cinq cens Volontaires, il fut inuité par ce Prince de se ioindre au Duc d'Albe, & d'aller auec luy aux Païs-bas pour y faire la charge de Mareschal general de camp. Il reüssit dans cet employ auec tant de gloire & de succez qu'il n'y auoit personne dans ce beau champ de Mars qui surpassast Vitelli, soit au Conseil, soit dans les combats. C'est vne chose merueilleuse qu'estant gros comme il estoit il ait eu vne si grande disposition & de l'esprit & du corps, qu'il faisoit voir dans l'action, auec la prudēce de Capitaine, l'adresse & la dexterité de soldat. Aussi estant encore en la fleur de son aage lors qu'il vit que de iour en iour il deuenoit plus pesant & plus incapable des fonctions de la guerre, parce qu'il estoit deuenu si gros qu'il estoit obligé de porter son ventre auec vne bande qui luy pendoit du col, il se priua volontairement de l'vsage du vin; se resolut de ne boire que du vinaigre tout le reste de sa vie, & fit en sorte par ce moyen que sa graisse diminua & qu'il en fut moins incommodé. En effet son ventre s'en estoit si fort abaissé, qu'il se pouuoit enuelopper comme d'vn pourpoint de sa peau qu'il replioit, & qui s'estoit aualée. L'on trouua mesme qu'il en estoit deuenu moins pesant de quatre-vingts sept liures. Mais autant qu'il augmenta parmi

REQVE-SENS. 1576. les Flamans la gloire & la reputation de la Milice d'Italie, autant il diminua parmy eux l'estime des Italiens pour ce qui concerne la continence & la pieté.

Les funerailles de Vitelli furent suiuies de peu de iours de la mort de Louys de Requesens, en qui se ioignirent les auantages & la Noblesse, du costé de son pere de la maison de Zunica, & du costé de sa mere de la maison de Requesens. Iean Zunica son pere luy laissa sa dignité de grand Commandeur de l'Ordre de sainct Iacques de la Prouince de Castille, & il receut d'Estiennette de Requesens sa mere, & son nom & ses richesses. Elle estoit vnique heritiere de la maison de Requesens qui est demeurée en Catalogne, l'autre branche de cette race ayant esté transportée en Sicile par Bernard de Requesens lors qu'il en fut fait Vice-Roy, où elle se conserue en son ancien lustre dans la maison d'Antoine de Requesens Prince de Pantelaire. Louys de Requesens ne receut pas seulement son nom de la maison de sa mere, mais encore la science de faire la guerre sur la mer, qui estoit comme le partage de la maison de Requesens. Son bisayeul Galceran de Requesens Gouuerneur de Catalogne, & General de l'armée nauale du Roy Ferdinand, ayant vaincu sur la mer les Torelles Seigneurs de l'Isle d'Ischie, finit glorieusement cette guerre. Galceran second fils de ce premier, Comte de Triuento & d'Auellino Admiral de Naples, & Berlinguer son frere Admiral de Sicile, succederent aux charges & à la reputation de leur Pere. Louys fils de Berlinguer heritier de la valeur & de la charge de son Pere deffit prés de Pantelaire l'armée nauale d'Aray Soliman, & enuoya à Leon dixiesme les enseignes que le mesme Aray victorieux d'vne galere de Iules deuxiesme en auoit arrachées. Enfin lors que Iean d'Austriche eust esté fait General de la mer, Louys de Requesens dont nous parlons, instruit par ces exemples domestiques, fut choisi par le Roy pour estre Lieutenant de ce ieune Prince. Depuis dans la guerre de Grenade le Roy ayant fait venir quelques troupes d'Italie, luy donna la charge de deffendre les costes d'Espagne contre les courses des Maures & les forces de Selim. Mais dans la bataille de Lepante il luy donna la Lieutenance de Iean d'Austriche auec tant d'autorité qu'il

commanda à ce Prince d'escouter & de suiure particulierement les conseils de Requesens. Mais bien qu'il ait fait dans la guerre de si grandes actions auec autant de courage que de bon-heur, neantmoins ie n'ignore pas qu'il a esté estimé plus propre pour la paix & pour les affaires ciuiles que pour les choses de la guerre. Il s'estoit acquis ceste estime autant par ses mœurs douces & moderées, que par sa conduite au gouuernement de l'Estat de Milan, & par les grandes ambassades où il a esté employé par son Maistre. Il est vray que les dissensions qui s'esleuerent entre luy & sainct Charles Archeuesque de Milan, obscurcirent en quelque sorte sa reputation; & mesme quelques-vns ont crû que cela auoit esté cause que le gouuernement de la Flandre ne luy auoit pas heureusement succedé, & qu'il estoit mort auant le temps. On adjouste que Requesens auoit durant sa maladie soigneusement enuoyé à Charles qu'il appelloit Sainct homme pour auoir sa benediction; mais parce que ie ne sçay pas certainement cette particularité, ie me contenteray d'en parler sans en donner des asseurances. Ie diray seulement auec vn peu plus de certitude, que Requesens partant de Milan pour aller en Flandre sans beaucoup se soucier en apparence de se reconcilier auec ce Prelat offensé, car alors il auoit esté reconcilié auec l'Eglise par vn bref de Gregoire treiziesme, fut touché en chemin par sa conscience, & enuoya vn des principaux de sa suite à ce sainct Archeuesque pour luy demander pardon des choses passées. Ce bon Pasteur luy accorda librement ce qu'il demandoit, & dauantage il luy promit de prier encore Dieu pour luy. Au reste ie ne voudrois pas compter entre les mal-heurs de Requesens le gouuernement de la Flandre, où apres auoir esté si souuent victorieux, & ce qui est plus admirable que toutes sortes de victoires, apres ce passage memorable de la mer par où il se rendit Maistre de Ziericzée, apres auoir desvny les forces de la Hollande & de la Zelande, & par ce moyen facilité aux troupes du Roy le recouurement de ces Prouinces, il laissa les ennemis plus foibles qu'il ne les auoit trouuez. Veritablement ie ne voudrois pas nier qu'il eust commis vne faute lors que pour reprimer les mutineries des soldats il permit aux Flamans de prendre les armes sans considerer que les ayant

REQVESENS. 1576.

REQVESENS. 1576. prises ils auroient de la peine à les quitter à l'auenir. Mais il n'y eut rien qui nuisit dauantage aux progrez de Requesens que ses propres soldats, qui demandant leur solde auec plus d'ardeur que d'iniustice perdirent le fruit de leur victoire par des seditions renouuellées trois ou quatre fois en deux ans, & furent cause de sa mort. Car comme Requesens qui assiegeoit Ziericzée, eut appris que la Caualerie du Roy commençoit à se mutiner dans le Brabant, parce qu'on differoit tousiours le payement, craignant que quelques compagnies d'Infanterie n'entreprissent la mesme chose & ne fissent naistre de plus grands troubles, il partit en diligence; & le iour de deuant qu'il arriuast à Bruxelles, il tomba malade de telle sorte que l'on desespera de sa vie. Mais afin que sa mort n'apportast point de desordre dans la Flandre, il nomma en mesme temps Philippes Comte de Barlemont Gouuerneur des Pays-bas, & Pierre Erneste Comte de Mansfeld General des armées; & commanda que l'on en dressast les lettres patentes en la forme ordinaire, & qu'elles luy fussent apportées. Toutefois parce que Requesens mourut deuant qu'on en eust fait la lecture & qu'elles eussent esté signées, on n'y eut aucun esgard, & selon la coustume du pays l'administration de la Flandre fut remise au Conseil d'Estat, iusqu'à ce que le Roy en eust autrement ordonné. Philippes fut long-temps en doute s'il confirmeroit dans les Pays-bas cette sorte de gouuernement. Car Gregoire treiziesme qui auoit resolu auec luy de secourir la Reyne d'Escosse que l'on tenoit prisonniere, voulant designer vn Chef de cette expedition fameuse qui se deuoit faire en son nom, de peur que si elle se fust faite au nom du Roy, elle n'eust irrité les ennemis de la grandeur d'Espagne, auoit donné la conduite de cette entreprise à Iean d'Austriche renommé par les victoires qu'il auoit desia remportées sur la mer. C'est pourquoy il exhortoit Philippes par Ormanette son Nonce, d'enuoyer pour Gouuerneur dans la Flandre Iean d'Austriche son frere que les Flamans receuroient auecques ioye à cause de la memoire de Charles son pere, & qui pourroit passer de là en Angleterre auec vne armée, & acheuer l'entreprise plus heureusement qu'aucun autre. Le Pape luy conseilloit aussi de donner en mariage à Iean d'Austriche auec la Couronne d'An-

gleterre, cette Reyne prisonniere s'il plaisoit à Dieu qu'on la remist en liberté; & luy representoit que par ce moyen les armes d'Espagne attaqueroient ce Royaume à plus iuste tiltre. Le Roy ne reietta pas ce Conseil, & au contraire bien qu'il approuuast dauantage l'entreprise que le Chef, il destina dés ce temps-là Iean d'Austriche pour Gouuerneur des Pays-bas, & promit au Nonce de l'y enuoyer. Toutesfois il iugea à propos de differer pour quelque temps, & de laisser cependant aux Flamans l'administration de la Flandre, y ayant esté persuadé par les conseils de Ioachim Opper Flamand qui estoit resident en Espagne pour les affaires des Pays-bas. Il auoit remonstré au Roy que les Grands du pays gouuerneroient cet Estat auec plus de soin & de vigilance si on le remettoit sous leur conduite; qu'ils apporteroient au mal le remede qu'ils auoient si souuent demandé au Roy; & que par ce tesmoignage de confiance que le Roy leur donneroit, il gagneroit à l'auenir le cœur & l'affection des Prouinces. Philippes escouta cét auis d'autant plus librement qu'il n'ignoroit pas que les principaux du Conseil de Flandre le Duc Darschot, les Comtes de Mansfeld, & de Barlemont, & mesme le President du Conseil Viglius Zuichen estoient entierement affectionnez à la Religion & à son seruice. Mais bien que ie ne veuille pas accuser la prudence de ce Prince par les mauuais euenemens, ie diray toutesfois que cette administration de plusieurs n'estoit pas alors de saison, & que le meilleur remede qu'on puisse apporter dans les grands sousleuemens & dans les grands troubles consiste en l'authorité & en la puissance d'vn seul. En effet la ruine des Prouinces qui suiuit cette sorte de gouuernement descouurit bien-tost apres que cette indulgence du Roy auoit esté plus nuisible à la Flandre que sa seuerité. Car le peuple se voyant deliuré de la puissance d'vn Gouuerneur Espagnol ne pouuoit aisément reconnoistre son authorité en la personne des Conseillers d'Estat, ou plustost il ne craignoit pas vne puissance qui estoit diuisée entre plusieurs, & qui par consequent luy paroissoient moindre. Les Nobles mesprisoient les commandemens des Nobles comme leur estant esgaux; & parce que les ordres qu'ils donnoient ne s'accordoient presque iamais, ils auoient vn plus beau pretexte de re-

REQVESENS. 1576.

Le Conseil d'Estat. 1576.

fuser d'obeïr. Quelques Conseillers ennemis des Espagnols & ne respirans que la vangeance, entretenoient la discorde, & principalement les Deputez du Brabant & du Haynaut, que Requesens auoit nagueres mandez à Bruxelles. Car comme ces Deputez auoient esté choisis par les menées du Prince d'Orange, & qu'ils estoient plus hardis par l'autorité que les Prouinces leur auoient donnée, ils diuisoient aussi plus audacieusement le Conseil en factions, & bien que de part & d'autre on prit pour pretexte le nom & les interests du Roy, neantmoins les sentimens estoient si diuers, qu'on en appelloit quelques-vns Partisans d'Espagne, & d'autres amis de la Patrie. Mais d'autant que parmy le peuple qu'on trompoit, & qui se trompoit luy-mesme par vne fausse image de la liberté, on vantoit hautement la deffence de la patrie, il ne falloit point douter que la pluspart des Flamans ne se rangeassent de ce costé-là, s'il en falloit venir aux armes. Et certes on ne manqua pas d'occasion qui precipita le mal. Lors que Ziericzée eust esté prise apres la mort de Requesens, & que les troupes Allemandes & Espagnoles commencerent à l'enuy les vnes des autres à demander de l'argent qu'on ne trouuoit pas en abondance dans cette Isle, le Conseil d'Estat trouua à propos pour descharger les Prouinces d'vne milice estrangere, de payer, & de renuoyer tout ensemble le Regiment Allemand du Comte Annibal Altemps, parce qu'il estoit à craindre que les differens qui s'estoient esmeus entre luy, & Federic Perrenotte Seigneur de Champigni Gouuerneur d'Anuers, ne passassent plus auant, & qu'ils ne fussent suiuis d'vne calamité publique. Mais les soldats Espagnols qui estoient demeurez dans Ziericzée sous le Colonel Mondragon, voyant qu'on les oublioit, & qu'on distribuoit aux autres l'argent de plusieurs mois qui leur auoit esté promis, prirent ce procedé en mauuaise part; & crurent auec raison, comme quelques-vns l'asseurent, que cela se faisoit en haine de leur Nation, & pour leur donner sujet de se mutiner. Ainsi ils menacerent de mal traiter Mondragon s'il ne prenoit la deffence de la cause & des interests des siens. Ils s'esmeurent mesme sur le sujet des plaintes d'Altemps, qui auoit protesté à Bruxelles en plein Conseil, qu'on ne le congedioit point à cause du peril que l'on pouuoit

craindre pour Anuers, ny à cause de l'importunité des demandes de ses soldats, puis qu'il promettoit de les entretenir encore à ses despens six mois entiers, mais qu'il estoit renuoyé par les seuls artifices & par la haine de Champigni, qui esperoit de mettre la ville entre les mains du Prince d'Orange apres en auoir fait sortir des troupes fidelles au Roy, & affoibli par ce moyen le parti des Espagnols. Ces plaintes dont le bruit vint iusques à eux leur donnerent courage d'entreprendre. Ils s'animerent par le peril qui menaçoit le public ; ils s'irriterent par leur interest particulier d'autant plus qu'ils demandoient des choses iustes apres les trauaux inoüis qu'ils auoient si genereusement endurez dans le passage de la mer. De sorte qu'ils se ietterent sur leurs Capitaines, & esleurent vn Chef en la place de Mondragon, persuadez principalement par l'exemple de la Caualerie, & par la ionction d'vne partie du Regiment de Valdez. Ils enuoyerent en suite des lettres au Conseil de Bruxelles & demanderent de l'argent auec menaces. Le Conseil pour la pluspart attaché aux interests du Roy estoit d'auis qu'on leur en donnast, mais les Deputez du Haynaut & du Brabant, qui auoient esté, comme i'ay dit, gagnez par le Prince d'Orange, s'y opposoient au nom des Prouinces, & apportoient pour pretexte la necessité de l'Espargne. Tandis que les Conseillers en partie intimidez par les protestations de ces Deputez, & en partie occupez par de longues deliberations differoient le payement qu'on leur demandoit, les Espagnols s'imaginant qu'on mesprisoit leurs menaces prirent furieusement les armes, crierent qu'il falloit aller dans le Brabant ; & ayant laissé vn petit nombre de Vvallons dans Ziericzée, & abandonné entierement Scouuen & Duueland qu'ils auoient n'agueres gagnez auec tant de reputation & de gloire, ils coururent de toutes parts dans le Brabant sans dessein & sans conduite, portant la terreur & l'espouuante dans toutes les Villes d'alentour qui ne sçauoient en quel endroit deuoit tomber cette tempeste. Enfin apres auoir rejetté les conditions que leur offrit au nom du Conseil le Comte de Mansfeld, qui alla au deuant d'eux iusques à Asche, & n'auoir pas seulement voulu entendre Iulian Romero que les Espagnols leur auoient enuoyé, apres auoir fait retirer loin d'eux François Montesdocha en le menaçant de tirer sur luy, ils surpri-

Le Conseil d'Estat. 1576.

Le Conseil d'Estat. 1576.

rent Alost qui est vne Ville de Flandre assez proche de Bruxelles. Ils firent pendre deuant la porte vn Officier du Roy qui auoit fait tous ses efforts pour les empescher d'entrer, & protesterent publiquement qu'ils retiendroient Alost comme vn gage de ce qui leur estoit dû iusqu'à ce qu'on les eust payez. Aussi-tost qu'on eust rapporté cette nouuelle dans Bruxelles, & que l'on eust semé le bruit qu'ils auoient pillé la Ville, & fait vn horrible massacre des habitans, vne si grande fureur s'empara de l'esprit du peuple qu'il chercha par toute la Ville les Espagnols pour les massacrer: Et ayant trouué dauanture vn seruiteur de Hierosme de Roda Conseiller Espagnol, que les Flamans haïssoient sur tous les autres, parce qu'il auoit eu vne grande part au maniment des affaires sous Requesens, & qu'il soustenoit le parti d'Espagne auec beaucoup de fermeté dans le Conseil, il le deschira miserablement en pieces, resolu de faire le mesme traitement à Roda son Maistre, à Alphonse Vargas, & à Iulien Romero, si pour se garantir du peril ils ne se fussent iettez dans le Palais. Quand mesme on eust ouy dire que les Espagnols qui occupoient Alost menaçoient de venir dans Bruxelles si on ne leur donnoit de largent; le Conseil d'Estat qui estoit informé que l'on ne pouuoit autrement appaiser la multitude, les declara rebelles & ennemis du Roy & de la patrie, & l'on permit à ceux de Bruxelles de prendre les armes pour la garde & pour la deffence de leurs murailles. A l'exemple de Bruxelles plusieurs autres Villes du Brabant & de la Flandre sous pretexte d'apprehender les mesmes desordres de leurs garnisons Vvallones & Allemandes prirent aussi les armes par la mesme indulgence du Conseil, & par l'instigation des Deputez. Cependant comme les Chefs Espagnols qui estoient respandus dans les Paysbas craignoient vne conspiration generale des Prouinces contre leur nation, ils donnoient ordre de leur costé de tenir leurs gens en estat. Ainsi parmi les deffiances & les soupçons que les Nations auoient l'vne de l'autre, ils se donnoient reciproquement de nouuelles matieres de haine, & la crainte qu'ils auoient de deuenir ennemis les faisoit en effet deuenir ennemis. Car lors que Sancho d'Auila qui estoit le plus considerable de tous, & par l'experience qu'il auoit acquise dans la guerre, & par l'importance du gouuernement

nement qu'il auoit de la Citadelle d'Anuers, se fut plaint par lettres au Conseil auec vn peu trop d'aigreur, que les Villes s'armoient, & que sous pretexte de remede on fomentoit les troubles. Le Conseil respondit tout de mesme à d'Auila, qu'il auoit augmenté les garnisons sans luy en rien communiquer, & que partant il deuoit donner ordre que les Espagnols les congediassent : De sorte que cela ayant irrité les esprits de part & d'autre, on vit bien-tost apres vne rupture toute manifeste. D'ailleurs le Conseil d'Estat fit vne nouuelle ordonnance, par laquelle il estoit deffendu de donner aucun secours aux soldats rebelles d'Alost : Et neantmoins encore que d'Auila fust en colere contre ces seditieux, il ne laissa pas de leur enuoyer de la poudre & quelques pieces d'artillerie de peur qu'ils ne fussent surpris & maltraitez par les Flamans. Mais Charles de Crouy Marquis d'Hauré frere du Duc d'Arschot heureusement reuenu d'Espagne en ce temps-là auec des lettres du Roy au Conseil d'Estat, par lesquelles il promettoit d'enuoyer bien-tost en Flandre Iean d'Austriche pour Gouuerneur, retarda la naissance & le commencement d'vne guerre ciuile, outre que chaque faction trauailloit soigneusement de son costé, afin qu'on ne luy imputast point l'origine de ces mouuemens. C'est pourquoy on despescha de part & d'autre des courriers pour preuenir le nouueau Gouuerneur & se mettre en ses bonnes graces. Mais d'autant que les Conseillers qui tenoient le parti d'Espagne auoient reconnu qu'on ne pouuoit plus long-temps continuer cette sorte de tréue, parce que les Deputez des Prouinces estoient contraires; apres auoir enuoyé en diligence Iean Baptiste du Bosc en Espagne, ils y deputerent Maximilian Rassinghem & François Vasseur, afin de remonstrer au Roy, *Que l'authorité du Conseil ne pouuoit plus resister à la haine que les peuples auoient conceuë contre les Espagnols, & qui estoit cruë de telle sorte qu'il n'y auoit point d'artisan dans les boutiques, ny de paysan dans la campagne qui n'employast le gain de son trauail pour achepter vn casque & vne arquebuse. Que la multitude ne pouuoit estre arrestée dans le deuoir par les soldats des garnisons, qui ne receuant point leurs soldes, & se laissant attirer par l'esperance du pillage, augmentoient eux-mesmes les troubles par le degast qu'ils*

LE CONSEIL D'ESTAT. 1576.

Le Conseil d'Estat. 1576. *faisoient de tous costez dans les Villes, & par l'espouuente que leurs menaces respandoient dans toute la Flādre; Qu'il n'y auoit rien de reste dans l'Espargne pour payer les soldats; Que veritablement on auoit receu de sa Majesté par les mains du Marquis d'Hauré soixante & dix mille escus, comme vn peu deuant on en auoit encore autant receu, mais que cette somme qui auoit esté en six mois enuoyée d'Espagne en Flandre, à peine suffisoit pour le payement d'vn mois; Que neantmoins iusqu'à ce temps-là ils auoient en quelque façon maintenu l'Estat par les promesses du Roy, & par l'esperance de l'arriuée d'vn Gouuerneur du sang d'Austriche; Que s'il tardoit dauantage à venir, le mal passeroit sans doute plus auant, & causeroit vne ruine publique & irreparable; Qu'on auoit iusques alors autant qu'il auoit esté possible remedié aux maux de la Flandre, mais que si elle continuoit à se desunir, il estoit à craindre que l'industrie du Pilote ne se réueillast trop tard quand le vaisseau seroit ouuert de toutes parts, & qu'il couleroit à fonds.* Bien que la liberté de cette remonstrance du Conseil eust alors fait resoudre Philippes d'enuoyer en poste Iean d'Austriche dans les Pays-bas, toutesfois comme c'estoit la coustume d'Espagne de faire tousiours les choses trop tard, ces diligences se faisant hors de saison n'empeschoient pas la ruine des affaires. Et certes on n'est iamais plus en danger dans les grandes maladies, que quand on espargne les remedes & qu'on ne les donne pas à temps; principalement si les choses externes contribuent au mal, & qu'elles allument vn plus grand feu au dedans en remuant les humeurs corrompuës par trop de chaleur. C'est pourquoy le Prince d'Orange qui reconnoissoit qu'il ne luy pouuoit rien arriuer de plus fauorable que les dissensions & les discordes du Conseil d'Estat, mettoit toutes choses en vsage pour les entretenir; & bien qu'il voulut auoir la domination souueraine, il proposoit la liberté qui estoit son pretexte ordinaire, & sollicitoit ainsi les Gouuerneurs & les Conseillers par des lettres reïterées, & par des hõmes qu'il enuoyoit exprés de Hollande. On disoit qu'il auoit desia fait sonder le Duc d'Arschot, & luy auoit fait remonstrer que puis qu'il pouuoit toutes choses dans le Conseil, qu'il y auoit plus de pouuoir que personne, & qu'ayant esté nommé le premier lors que le Roy se resolut de confier au

Conſeil le gouuernement des Pays-bas, il eſtoit eſtimé comme le Prince de ce Senat, il ſe ſeruit de ſa puiſſance en faueur de la patrie, & qu'il prit cette belle occaſion de meriter le titre de Liberateur de la Flandre. Certainement cela n'euſt pas eſté difficile s'ils ſe fuſſent ioints enſemble. Leur vnion ſe pouuoit affermir par deux mariages, en donnant au Comte de Bure fils aiſné du Prince d'Orange, la fille du Duc d'Arſchot, & au Prince de Cimay fils aiſné du Duc la fille du Prince d'Orange. On adjouſte que depuis ce temps là le Duc d'Arſchot s'eſtoit retiré du parti d'Eſpagne. Quoy qu'il en ſoit il eſt certain qu'vn grand nombre de Nobles & quelques Conſeillers peu affectionnez aux Eſpagnols, & animez contr'eux par le nouueau progrez de ceux d'Aloſt qui auoient pris proche de Bruxelles le fort de Liedekerk auoient des intelligences ſecrettes auec le Prince d'Orange. On apperceut des ſignes manifeſtes de cette vnion dans le Conſeil qui fut aſſemblé à la haſte auec les Deputez du Brabant & du Haynaut, auſſi-toſt qu'on euſt appris ce nouueau ſuccez, & les menaces que les Eſpagnols faiſoient d'vn lieu ſi proche de la Ville. Car quelques-vns ayant eſté d'auis de reprimer par les armes ces frequentes mutineries des Eſpagnols, qui s'eſtoient depuis peu emportez iuſqu'à menacer le Conſeil; d'autres au contraire ayant remonſtré qu'il falloit pluſtoſt les appaiſer auec de l'argent, qu'on prendroit les armes contre des gens qui vendroient cherement leur vie, que les Capitaines Eſpagnols qui eſtoient les Maiſtres de la pluſpart des places ne ſouffriroient pas cette conſpiration contre ceux de leur pays, ny qu'on les deſpoüillaſt de leurs meilleures forces, & que meſme le Roy trouueroit mauuais qu'on euſt fait la guerre à ſon deſceu à ſes propres troupes, on ne ſçauroit dire auec quelle colere & quelles iniures les Deputez & quelques-vns des Conſeillers rejetterent cette derniere opinion. Elle fut auſſi-toſt malicieuſement diuulguée parmi le peuple de Bruxelles, comme ſi quelques Conſeillers ſe fuſſent entendus auec les Eſpagnols, & euſſent mis en deliberation de remettre la Ville entre leurs mains. De ſorte que tous les habitans de Bruxelles commencerent à crier aux armes auec tant d'animoſité & de fureur, qu'ils demanderent en meſme temps que Guillaume Horn Baron de Heez ieune Seigneur grand

Le Conseil d'Estat. 1576.

Le Conseil d'Estat. 1576. ennemi des Espagnols, fut fait Gouuerneur de la Ville, & qu'on luy donnast le commandement des armes. Ainsi ce nouueau Gouuerneur sous pretexte d'appaiser la multitude, mais en effet pour fortifier son parti, commanda à Glimes Gouuerneur de cette partie de Brabant qui est sur la frontiere des Vvallons, d'entrer promptement dans le Palais auec vne Compagnie de gens de guerre, de rompre les portes du lieu où se tenoit le Conseil, d'en faire sortir de force les Comtes de Mansfeld, & de Barlemont, le President Viglius, Iean Baptiste Boischot, Christofle d'Assonuille, Louys Delrio, & quelques autres Conseillers qu'on appelloit ordinairement partisans d'Espagne, & de les faire garder dans vne maison asseurée, de peur qu'ils n'executassent les mauuais desseins qu'on disoit qu'ils auoient formez contre la tranquillité publique. Cette action ayant esté commise auec tant d'insolence, & de fureur, non pas tant contre les premiers du pays, que contre tout le Conseil, & par consequent contre le Prince, dont cet ordre represente la Majesté, le Conseil d'Estat perdit entierement son autorité, & ce fut là le dernier iour de sa puissance. On ietta alors pour la premiere fois le fondement de cette sorte de gouuernement, qui est demeuré depuis dans les Prouinces de Flandre entre les mains des Deputez des Estats. Car encore qu'on en eust substitué d'autres en la place des prisonniers, & qu'il semblast que le Conseil eust encore quelque mouuement & quelque vie, neantmoins toute la puissance estoit entre les mains des Deputez des Prouinces; Et comme vne statuë ne se remuë que par artifice & par vn mouuement estranger, ces nouueaux Conseillers ne se conduisoient qu'à la fantaisie de ces Deputez. Cela fut cause que les resolutions du Conseil ressemblerent à des resolutions faites par des ennemis; on conclut auec fureur de chasser les Espagnols de toute la Flandre, on assembla les Estats generaux, on commanda aux peuples de prendre les armes, sur peine d'vn escu d'amende contre ceux qui refuseroient d'obeïr.

Mais quoy qu'on fit toutes ces choses non seulement sans en donner auis au Roy, mais encore contre sa volonté, comme on ne l'ignoroit pas, parce qu'il auoit souuent deffendu qu'on assemblast les Estats: Enfin quoy qu'on tesmoi-

gnast clairement qu'on alloit à la rebellion, neantmoins tout cela fut receu par les Prouinces auec vn consentement si general, que le Brabant, le Haynaut, l'Artois & la Flandre ayant enuoyé pour ce sujet leurs Deputez à Bruxelles s'vnirent ensemble, iurerent de se secourir mutuellement contre les Espagnols; & d'vn mesme mouuement elles deputerent aux Princes voisins quelques Gentil-hommes pour leur demander du secours contre la tyrannie d'Espagne, car c'est ainsi que l'on parloit dans les Prouinces. Elles enuoyerent premierement, en France & en Angleterre, en suite à Cleues, & enfin en Hollande au Prince d'Orange, auec promesse de s'vnir auecques luy s'il vouloit ioindre ses forces auec celle des Prouinces en enuoyant quelques compagnies & quelques pieces de canon à Gand, dont les Espagnols occupoient la Citadelle. Apres auoir receu de luy toute l'assistance qu'on demandoit, repris la Citadelle, & donné pour asseurance au Prince d'Orange Nieuport Ville Maritime de Flandre, les Prouinces Catholiques que i'ay nommées se ioignirent à la Hollande, & à la Zelande de faction Heretique; & toutes ensemble sans aucun respect du souuerain, commencerent à Gand à faire les conditions de leur traité. Non seulement les Deputez de ces quatre Prouinces, & ceux des Princes voisins se rendirent à Gand à la sollicitation du Conseil d'Estat, mais encore les Deputez des Euesques des Pays-bas. Bien qu'ils fussent tous de diuerses factions, & de Religions differentes, bien qu'ils eussent eu vn peu deuant vne hayne mortelle les vns pour les autres, & qu'ils ne fussent pas encore essuyez du sang qu'ils venoient de respandre dans les guerres de Holande & de Zelande, toutefois comme cet article estoit le plus important de vingt-cinq, *Que les soldats Espagnols, & estrangers seroient au plustost chassez de la Flandre, & que les Prouinces de Hollande & de Zelande demeureroient par ce moyen vnies, & alliées auec les autres.* Ils y consentirent si vniuersellement, & le desir de la liberté fit vne si forte impression dans leurs ames, que tous ensemble, & mesme quelques-vns du parti du Roy, & vn grand nombre d'Ecclesiastiques iurerẽt & signerent cette ligue auec plus d'ardeur que de prudence. De sorte qu'on diroit que les Flamans d'aujourd'huy soient les mesmes qui se sousleuerent

LE CONSEIL D'ESTAT. 1576.

Le Conseil d'Estat. 1576.

contre Cesar, lors qu'ayant fait dessein de chasser les Romains de leur pays, ils s'vnirent si puissamment par la passion qu'ils auoient de recouurer la liberté, que sans considerer les liens du bien-fait ou de l'amitié, il n'y eust personne entr'eux qui ne contribuast à cette guerre de ses biens & de sa vie. Le mauuais succez du combat qui suiuit ce traité seruit mesme à l'affermir. Glimes Capitaine des Estats ayant attaqué les Espagnols entre Louuain & Tillemont, fut deffait & mis en fuite par la Caualerie d'Alfonce Vargas, non pas auec vne grande perte des siens, puis qu'il n'en demeura pas plus de trois cens sur la place, mais auec d'autant plus de honte, que ceux de son party s'estoient promis vne victoire asseurée de leurs ennemis, & qu'ils auoient inuité leurs voisins de venir voir la déroute, & le massacre de l'Espagnol. Ils furent bien plus touchez de la nouuelle qui fut apportée quelque temps apres à Gand que les Espagnols auoient repris Mastric, pillé la Ville & fait vn grand carnage des habitans. Car à peine ceux de Mastric auoient attiré à leur party la garnison Allemande, & chassé de la Ville les soldats Espagnols, apres auoir iniustement emprisonné Montedoscha leur Maistre de Camp, que Martin d'Ayala son Lieutenant qui estoit dans Vuich, qui est vne partie de la Ville au delà de la Meuse, attachée par vn pont à l'autre costé, fut aduerty du peril qui menaçoit les Espagnols. Ferdinand de Tolede qui reuenoit de Dalem, & qui passoit dauanture par là auec quelques compagnies de gens de pied estant arriué à propos dans Vuich se ioignit à Dayala, & ayant ioint leurs forces ils s'en allerent vers le pont. Mais parce qu'ils trouuerent que l'entrée du pont estoit deffenduë par quelques pieces de canon, voicy la resolution qu'ils prirent sur le chãp. Ils mirent deuant eux toutes les femmes de Vuich qu'ils peurent prendre, & les exposerent au canon des ennemis. Ainsi auec ce rampart qu'ils faisoient aller deuant eux ils entrerent sur le pont, & les femmes leur seruant de bouclier ils tiroient contre l'ennemy par dessous leurs bras & leurs aissełles. Les habitans de Mastric qui craignoient de tirer sur leurs parentes, ou du moins sur des femmes de leur party, au lieu de tirer sur les Espagnols, eurent cependant auis que de l'autre costé Alfonce Vargas auoit bruslé la porte de Bruxelles, & qu'il estoit entré dans la Ville

auec sa Caualerie. Cela fut cause que la plusspart se retirerent pour aller deffendre leurs maisons. On attaqua le pont, les Allemans se rendirent, & la Ville fut prise. Lors qu'on eust rapporté à Gand cette nouuelle, les Deputez des Estats qui craignoient que la mesme chose n'arriuast à Anuers, ayant laissé pour quelque temps le traité dont ie parlois de leur confederation vindrent promptement à Bruxelles; & ordonnerent auec le Conseil qu'on fit de nouuelles leuées de gens de guerre. Philippes Comte d'Egmont fils de Lamoral estoit venu en ce temps-là d'Allemagne à Bruxelles, où il fut receu auec l'applaudissement des Estats du Brabant. On luy donna la conduite de la plus grande partie de l'armée comme au vangeur de la mort de son pere, on en donna vne partie au Marquis d'Hauré, vne partie à Goigni, à Capre & à Berzele: Et on les enuoya aussi-tost à Anuers pour se ioindre auec le Regiment d'Allemans d'Oberstein. Federic Perenotte Seigneur de Champigni estoit Gouuerneur de la Ville, & Othon Comte d'Oberstein estoit Capitaine de la milice de la Ville: Et comme de nouueaux sujets de haine les auoient rendus tous deux ennemis du parti Espagnol, ils en receurent plus librement les troupes que leur enuoyerent les Deputez des Estats, qui consistoient en vingt-trois Compagnies de gens de pied, & quatorze Cornettes de Caualerie, outre le Regiment de Vvalons du Comte d'Egmont. Ceux d'Anuers fortifiez par ce secours, resolurent en mesme temps de barricader l'entrée des ruës pour où de la Citadelle on pouuoit venir dans la Ville, & parce que l'Espagnol occupoit la Citadelle, & que de là il commandoit à toute la Ville, ils commencerent à faire vn retranchement au deuant de cette place, & y trauaillerent auec tant de diligence au nombre de plus de douze mille tant hommes que femmes, qu'en moins de vingt-quatre heures ils l'esleuerent en quelques endroits de vingt-quatre pieds de haut. Cependant les troupes d'Espagnols & de Comtois, & d'autres Nations de gens de pied & de Caualerie que d'Auila Gouuerneur de la Citadelle auoit mandées de Lire, de Breda, & des Villes prochaines, se rendirent à Anuers auec la mesme diligence sous la conduite de Iulian Romero, d'Antoine Oliuera, & de François Valdez. En mesme temps Alfonce Vargas arriua de Mastric auec sa

Le Conseil d'Estat. 1576.

Caualerie sans auoir rien sceu de ce qui se passoit à Anuers; & comme si les Espagnols qui estoient dans Alost eussent conuenu du temps auecques luy, ils le ioignirent à la mesme heure auec leur Chef, contre l'opinion de tout le monde & sans en auoir esté nouuellement sollicitez, ayant esté emportez, comme ie croy, par la consideration de l'assistance qu'ils auoient peu auparauant receuë de d'Auila. Ils furent tous receus dans la Citadelle auec vne ferme croyance qu'ils auoient esté conduits si à propos en ce lieu par la Prouidence Diuine, afin de vanger la cause du Roy trahie par le Conseil d'Estat. Ils y repeurent des viandes que d'Auila leur auoit fait preparer pour aller en suite au combat : Mais bien que les Espagnols d'Alost eussent faict huict lieuës à ieun, toutesfois ils furent seuls entre les autres qui ne voulurent point manger, & ayant pris à peine chacun vn verre de vin, ils iurerent auec la mesme hardiesse qu'ils auoient tousiours tesmoignée, *qu'ils ne souperoient point ailleurs que dans la Ville dont ils alloient se rendre les maistres.* Et certes leur courage respondit à leur parole. Car estant sorty de la Citadelle au signal que d'Auila en donna, enuiron cinq mille hommes de pied, & six cens cheuaux au plus, suiuis de Goujats qui portoient de la paille & des flambeaux pour se seruir du feu s'il en estoit besoin; ils attaquerent ce retranchement auec tant d'impetuosité, tandis qu'on tiroit de la Citadelle sur six mille hommes qui le deffendoient, qu'apres qu'il eust esté forcé principalement par ceux d'Alost, ils passerent iusques dans le cœur de la Ville, ayant diuisé leurs troupes en trois corps. Les habitans espouuantez par vn si puissant effort, & les soldats de la garnison qui n'estoient pas en bonne intelligence, ne sçachant à quoy se resoudre, ne tesmoignerent point de plus grande passion que de songer chacun à soy; & pendant qu'ils ne pensoient qu'à eux-mesmes, & qu'ils abandonnoient le soin du public, ils se perdirent eux-mesmes auec le public. Bien que le Comte d'Egmont s'opposast en homme de courage auec son Regiment à ceux qui s'estoient iettez dans la ruë de sainct Michel, neantmoins auec de ieunes soldats ramassez à l'auanture, n'estant pas luy-mesme fort vieux Capitaine, il ne pût resister long-temps contre de vieilles troupes Espagnoles. Il en fut repoussé dans

iusques dans le Monastere de sainct Michel auec vn grand carnage des siens : Et ayant esté pris par Iulien Romero, & de là conduit aussi-tost dás la Citadelle, on peut dire veritablement qu'il fit son aprentissage dans la guerre auec plus de courage que de bon-heur. Cependant la meslée recommença prés du Palais, où les Espagnols combattirent long-temps incertains de la victoire. Car les Habitans qui sont plus puissamment excitez par leur propre interrest à deffendre leurs biens, que des soldats estrangers qu'on achepte par vne solde, n'y peuuent estre sollicitez par vne vile recompense, s'estoient emparez du Palais & s'y estoient fortifiez; de sorte qu'ils tiroient en seureté sur les Espagnols, & faisant de temps en temps des sorties, ils se battoient auec d'autant plus de courage qu'ils estoient asseurez de leur retraite. Ils tuerent quelques Espagnols, & entr'eux Damian Morales Capitaine courageux & experimenté. Mais enfin Alfonce Vargas, qui arriua en cét endroit par la ruë de sainct Georges auec quelques Compagnies de Caualerie, apres auoir renuersé tous ceux qu'il auoit trouuez en deffence, enuoya quelques Cheuaux sur les ennemis qui couroient de tous costez dans la place, en deffit vne partie qui fut foulée aux pieds des cheuaux, & repoussa l'autre dans le Palais, & dans les maisons prochaines. Durant que des lieux où ils s'estoient retirez ils retardoient encore la victoire, deux Goujats seulement auec vn peu de paille ietterent le feu dans le Palais, qui s'y prit en vn instant, bien qu'il fust tout basty de marbre. Tellement que ce grand edifice le plus celebre qui fust dans l'Europe, & enuiron quatre-vingts maisons toutes riches & remplies de marchandises furent deplorablement bruslées auec vn grand nombre d'hommes; & le butin de cette victoire fut partagé entre le feu & les soldats victorieux. Alors les principaux Officiers ayans desia esté pris, & les meilleurs soldats tuez dans le combat, les autres se sauuerent par vne honteuse fuite, ou par vne plus grande lascheté, ils se ioignirent aux vainqueurs & à ceux qui pilloient. Ainsi les Espagnols se rendirent maistres de la Ville d'Anuers, destituée de toute sorte de secours; Ils y exercerent par les meurtres & par les pillages, tout ce que la fureur & l'auarice sont capables de persuader parmy la licence des armes dans

LE CONSEIL D'ESTAT. 1576.

LE CONSEIL D'ESTAT. 1576.

vne Ville ennemie, pleine de richesses & abandonnée à la discretion du soldat. Cependant les Deputez des Estats & les Conseillers qui croyoient auoir mis toutes choses en asseurance, & auoir pourueu à la conseruation d'Anuers, estant retournez à Gand ne songeoient qu'à regler les conditions de leur traité, lors qu'ils apprirent le sac de cette Ville celebre. Cette nouuelle augmenta la haine que l'on portoit à la Nation Espagnole, de sorte que se laissans emporter à la fureur, & ne respirans que la vengeance, ils conclurent aussi-tost leur traité auec cette satisfaction qu'ils sembloient y auoir esté contraints. En mesme temps ils enuoyerent en Espagne Rassinghem qui en estoit nouuellement reuenu, pour excuser aupres du Roy l'vnion qu'ils auoient faite, & luy representer qu'elle auoit esté causée par les mutineries & les cruautez des gens de guerre. Ils luy faisoient remonstrer que puis que tous les ordres des Prouinces l'Ecclesiastique & le Seculier y auoient consenty, & qu'on croyoit que c'estoit le meilleur moyen de mettre la paix dans leur patrie, ils ne doutoient point que dans la conioncture du temps elle ne fut aussi approuuée par la bonté du Roy, qui ne souhaittoit que le bien & la tranquilité de ses sujets. Les Espagnols qui n'estoient pas moins en peine de preuenir l'esprit de Philippes, deputerent aussi en Espagne pour luy donner auis des complots artificieux des Flamans, de la violence qu'on auoit faite aux Gouuerneurs dans le Conseil mesme, de l'administration que les Deputez des Prouinces auoient vsurpée, de la conuocation des Estats, & enfin de la rebellion qui se preparoit dans la Flandre; *Que veritablement quelques compagnies d'Espagnols auoiẽt fait vne faute en prenant Alost comme vn gage du payement qui leur estoit dû, & que pour cette action, & principalement pour leur longue & opiniastre desobeissance ils auoient esté declarez rebelles comme du consentement des Chefs Espagnols; Que neantmoins ils n'ignoroient pas que quelques grands Seigneurs de Flandre auoient esté bien aises de trouuer cette occasion de prendre les armes contre les Espagnols, & qu'ils l'auoient mesme malicieusement recherchée en payant les troupes Allemandes sans songer aux Espagnoles; Que cependant de quelque façon que cela eust esté fait, ils l'auoient dissimulé, mais qu'apres auoir appris que les Flamans*

auoient conſpiré contre les Eſpagnols; qu'ils vouloient faire paſ-ſer en Flandre les armes de France & d'Angleterre; & qu'ils auoient fait alliance auec le Prince d'Orange, ennemy du Roy, de la Religion, & de la Patrie, ils auoient creu qu'il eſtoit de leur deuoir de ioindre enſemble toutes leurs forces pour empeſ-cher que les rebelles Confederez ayant chaſſé des Pays-bas la milice du Roy, n'en banniſſent entierement l'obeiſſance, comme ils le premeditoient il y auoit deſia long-temps; Qu'à la verité le ſac d'Anuers auoit ſemblé déplorable à tout le monde, mais que la Ville l'auoit merité, apres y auoir receu contre ſon ſerment des gens de guerre des Confederez, & auoir meſme oſé aſſieger la Citadelle; Qu'il auoit eſté impoſſible de la conſeruer & de ſe deffendre contr'eux, ſans y faire venir d'ailleurs des troupes du Roy, bien que la pluſpart n'euſſent pas eſté mandez, & qu'ils y fuſſent accourus enſemble comme par vne inſpiration Diuine; Que s'ils s'eſtoient trop emportez dans le meurtre & dans le pillage en deffendant la Citadelle & en chaſſant les ennemis de la Ville, c'eſtoit vn effet de cette faſcheuſe neceſ-ſité où ſe trouuent ceux qui ſont forcez ou de donner ou de re-ceuoir la mort; Et qu'enfin il eſt bien difficile de retenir les mains des ſoldats quand la victoire leur repreſente la ven-geance & le butin. Mais qu'ils ayent excuſé à leur fantaiſie cette licence militaire, ils ne feront iamais excuſez par la re-nommée, qui les ayant repreſentez comme forts & inuin-cibles pour s'eſtre rendus maiſtres d'Anuers contre vingt mil-le hommes qui s'y oppoſoient, les repreſentera eternelle-ment comme de cruels & d'inſatiables auares, pour auoir pillé durant trois iours la Ville d'Anuers, la plus riche place de toute l'Europe, ayant contraint les plus conſiderables Bourgeois & les plus riches Marchands de rachepter argent comptant leurs meubles, leurs papiers & leurs marchandiſes. On a laiſſé par eſcrit que les ſoldats en tirerent deux millions, qu'il en firent faire d'or maſſif la garde de leurs poignards & de leurs eſpées, & meſmes leurs caſques & leurs cuiraſſes, mais qu'ils en firent changer la couleur pour cacher en quelque ſorte leur profuſion; & qu'eſtans venus pauures dans vne Ville riche, ils en eſtoient ſortis riches, & l'auoient laiſſée pauure & miſerable. On publioit cela comme vn elo-ge odieux de la valeur des Eſpagnols, ſi toutefois on y ad-

LE CONSEIL D'ESTAT. 1576.

LE CONSEIL D'ESTAT 1576.

iousta point beaucoup de choses en haine de cette Nation, comme il est arriué en d'autres rencontres. Neantmoins ie n'ignore pas que la pluspart de ces choses furent faites par les simples soldats, & par les moindres Officiers, & que si les principaux Chefs de l'armée eurent part à la faute, ils n'eurent point de part au butin. Au moins ie sçay auec certitude que Sancho d'Auila Gouuerneur de la Citadelle reprima la fureur des soldats par des deffences & par des supplices; Et que Camille de Monte qui auoit sur tous conseillé que l'on se jettast dans la Ville, ayant fait mettre en seureté principalement les Marchands Florentins, & pouuant tirer de grandes sommes d'argent de cette courtoisie, ne prit rien qu'vne petite chienne d'vn butin si considerable, pensant expier la faute d'vn si grãd pillage par vne si grande moderation. Ie sçay bien aussi que le pillage d'Anuers ne fut pas seulement le crime des Espagnols, mais que les Flamans, les Bourguignons, les Italiens, & les Allemans contribuerent de leur costé à cette tragique auanture, & que mesme quelques-vns d'eux firent beaucoup plus de mal que les Espagnols. En effect on a sçeu que quelques riches Bourgeois ayant esté pris par les Espagnols furent cruellement tuez par les soldats de Corneille Vanindem, de desespoir & de rage de ne pouuoir joüir de cette proye. Le malheur de Gilles Smissart en est sans doute vn grãd tesmoignage. Comme il estoit le plus riche Ioyallier de cette Ville, il fut aussi recherché plus diligemmẽt par le soldat auide du butin. Ayant donc esté trouué, il s'accorda auec les Espagnols de leur donner dix mille florins pour rachepter sa vie & son bien, mais il ne pût éuiter la mort par cette voye. Car quelques Allemans estant aussi venus où il estoit, & voulant faire le mesme gain, commencerent à se battre: Gilles Smissatt fut percé par vn Allemand d'vn coup de pique dans ce combat; Et par vn mal-heureux destin qui est ordinairement attaché aux richesses, il éprouua que celuy-là éuite plus facilement les violences & les outrages des meschans qui n'a point éblouy les yeux par la monstre & par l'éclat de ses biens. En effet on n'attaque point vn homme nud afin d'auoir ses dépoüilles, & les plus petites choses sont deffenduës par leur petitesse. Enfin ceux qui furent spectateurs de toutes ces choses parlent diuersement de ce massacre & du nombre des Espagnols

qui y furent tuez. Quelques-vns disent qu'il n'y en mourut pas moins de deux cens, & les Espagnols asseurent qu'il n'y en mourut que quatorze. Mais les Flamans & les Espagnols sont d'accord qu'il demeura sur la place plus de six mille hommes tant de ceux des Estats que des habitans d'Anuers; si ce n'est peut-estre que les Flamans par haine, & les Espagnols par vanité en ayent voulu augmenter le nombre. On dit que de cette quantité enuiron trois mille furent tuez par l'espée, qu'il y en eust quinze cens qui furent bruslez ou enseuelis sous les ruines; & autant qui furent noyez dans l'Escaut, & dans les eaux qui sont à l'entour de la Ville. On raconte sur ce sujet qu'vn Caualier Flamand qui se voyoit poursuiui par Pierre Taxis, ayant piqué son cheual la lance à la main, se ietta des murs de la Ville dans vn fossé tres-profond, & qu'il le trauersa auec son cheual, sans rompre mesme sa lance dans toute cette auanture; Que cependant le Comte Othon Oberstin Colonnel des Allemans, & General de la milice de Ville, qui taschoit en mesme temps de se sauuer par la fuite voulant sauter dans vn batteau, d'vn lieu plat & qui paroissoit sans danger, fit vn faux pas & tomba dans l'eau où il fut noyé. Tant il est veritable qu'il ne faut rien esperer ny desesperer de rien, puis qu'on se perd sur la terre fermé, & qu'on se sauue dans le precipice.

LE CONSEIL D'ESTAT. 1576.



DE LA GVERRE DE FLANDRE

PREMIERE DECADE.

LIVRE NEVFVIESME.

IEAN D'AVSTRICHE. 1577. LE MESME iour que la Ville d'Anuers fut prise par les soldats Espagnols & estrangers, Iean d'Austriche fils de l'Empereur Charles-Quint entra dans les Pays-bas ; mais il arriua vn peu trop tard, bien qu'il fust venu en poste par la France auec deux hommes seulement. Il auoit feint qu'il estoit esclaue d'vn de ceux qui l'accompagnoient, c'estoit d'Octauio Gonzague frere du Prince d'Amalfi ; & pour n'estre point connu, il s'estoit fait noircir le visage, & auoit la barbe & les cheueux frisez à la maniere des Maures. Mais quand il fut arriué à Luxembourg, Ville de l'obeïssance du Roy, il se despoüilla de ce personnage, il descouurit qu'il estoit enuoyé par le Roy pour Gouuerneur des Pays-bas : Et comme il eust eu nouuelle du desordre d'Anuers, il escriuit à Bruxelles au Conseil, & à Anuers aux Capitaines Espagnols. Il aduertissoit le Conseil de son arriuée, & que le Roy luy auoit donné l'administration des Pays-bas, & commandoit aux Capitaines Espagnols de quitter les armes. Les Espagnols ne manquerent pas d'obeïr,

mais soit que les Conseillers & les Deputez des Estats fussent aigris par l'iniure qu'on venoit de receuoir, soit, qu'ils ne pûssent se resoudre de quitter le Gouuernement, ils douterent s'ils receuroient vn nouueau Gouuerneur, sans en auoir consulté le Prince d'Orange l'Oracle de Delfe des Confederez. Il fut d'auis, *Qu'ils ne receussent point Iean d'Austriche pour Gouuerneur, & qu'ayant rachepté leur liberté au prix de leur sang, ils ne la vendissent pas vne autrefois à vn nouueau Maistre; Ou qu'au moins ils ne le receussent point qu'il n'eust fait sortir des Pays-bas les gens de guerre Espagnols & autres troupes estrangeres, & qu'il n'eust luy-mesme iuré de maintenir les conuentions du traité de Gand.* Les Conseillers suiuirent cette derniere partie de l'auis du Prince d'Orange, & deputerent sur ce suiet à Iean d'Austriche Ischius auec des ordres si superbes, & par consequent si inciuils, qu'apprehendant d'offenser ce ieune Prince, il fit difficulté d'accepter cette commission. On dit qu'Ischius ayant communiqué à vn Gentil-homme de ses amis qui logeoit en sa maison, l'inquietude où il se trouuoit, ce Gentil-homme plaignit veritablement l'infortune de son amy qui ne pouuoit éuiter dans cet employ, ou l'indignation de Iean d'Austriche s'il luy exposoit les choses dont il estoit chargé, ou l'indignation du Conseil s'il n'executoit pas tous ses ordres; Qu'il adjousta toutefois, qu'il y auoit vn moyen par lequel il pouuoit heureusement dénoüer ce nœud. Ischius luy ayant demandé quel moyen il s'estoit imaginé, *Ie vous conseille*, luy respondit son amy, *de prendre l'espée d'Alexandre pour trancher ce nœud Gordien. Quand vous serez auec Iean d'Austriche tuez cét homme artificieux, qui apporte auec luy la ruine des Pays-bas. Ainsi vous n'aurez rien à craindre de la colere d'vn mort, & vous serez asseuré de la grace & de la bien-veillance du Conseil.* Mais Ischius luy tesmoigna par son visage & par ses paroles, combien il auoit d'auersion pour vn homme qui luy persuadoit des choses si indignes, & qui par vne vanité impie vouloit renouueller les conseils que Theodote de Chio donna autrefois au Roy Ptolemée. Il alla donc trouuer Iean d'Austriche, & luy ayant exposé les ordres qu'il auoit des Estats auec toute la moderation qu'il y pût apporter, il n'offença point Iean d'Autriche, & ne manqua

IEAN D'AVSTRICHE. 1577.

IEAN D'AVTRICHE. 1577. pas à son deuoir. Il est vray que comme il s'estoit laissé gagner par la presence & par l'amour de Iean d'Austriche, il encourut la haine de plusieurs, pour l'auoir trop hautement loüé dans le Conseil. Neantmoins cette loüange fit impression dans l'esprit de la plus-part; & fut cause que par vne nouuelle deputation on corrigea la premiere; qu'on enuoya Iean Funck auec des ordres plus modestes à Iean d'Austriche; & que le Conseil resolut de le receuoir s'il vouloit souscrire aux conditions de la paix de Gand.

Iean d'Austriche incertain de ce qu'il feroit prit quelque temps pour en deliberer. Car il estoit en peine s'il congedieroit les Espagnols; & ayant fait venir Octauio Gonzague & Iean Escouedo ses plus fideles Conseillers, & les arbitres de ses plus secrettes pensées, il leur demanda quelle resolution il deuoit prendre. Gonzague luy remonstra que les choses qu'on demandoit n'estoient ny vtiles ny honorables. *Si*, disoit-il, *le Prince d'Orange estoit aujourd'huy dans vostre Conseil auecque nous, que pourroit-il nous conseiller, sinon qu'en renuoyant les Espagnols en leur pays vous vous establissiez dans le Gouuernement des Pays-bas, non pas par la force d'vne milice estrangere & mal vouluë, mais par l'affection, & par la faueur des Flamans? C'est à dire, qu'en vous despoüillant du secours & de la deffence des vostres vous vous exposassiez aux artifices & aux embusches des factieux, pour ne receuoir qu'vne puissance empruntée, que vous perdrez entierement à la premiere émotion de la multitude. Nous nous trompons si nous pensons retenir dans le deuoir cette nation, de mœurs & de langue differente de la nostre, où plusieurs mesme ne sont pas vnis auecque nous par le lien de la Religion, & où chacun est animé contre nous par la nouuelle victoire des nostres. Nous nous trompons si nous esperons la retenir plustost par son affection que par nos forces. Si maintenant que vous auez les armes à la main ils vous prescriuent des conditions pour vous receuoir dans le Gouuernement, que feront-ils lors que vous serez desarmé? Qu'ils sentent que le fils de l'Empereur Charles est arriué, qu'il a tout le courage de son pere s'il n'a pas toute sa puissance, & que c'est à luy à donner la loy & non pas à la receuoir. Que s'ils ont resolu de ne point admettre de Gouuerneur dans les Pays-bas qu'à condition d'en*

estre les Maistres qu'on les contraigne, que l'on vse de la force. S'il en faut venir aux armes nos soldats & leurs gens de guerre auront-ils vn autre courage que des vainqueurs & des vaincus? C'est sans doute en cette rencontre que la loüange de douceur & de clemence est vne loüange hors de saison: aussi bien ne dureroit elle gueres parmi des peuples superbes, & que nostre moderation rendroit plus opiniastres. Vous gagnerez plus glorieusement par la victoire ces titres de doux & de clement, lors qu'ils ne seront pas des marques de necessité, mais d'vne veritable vertu. Mais, me dira-on, les bons Citoyens & ceux-là mesme qui sont atsachez au party du Roy ne trouuent pas mauuais que l'on congedie cette milice estrangere. Certes ie voudrois bien sçauoir qui sont ces Flamans attachez au party du Roy. Car enfin i'ay oüy dire qu'il y en a beaucoup dans la Cour & parmy nous, qui sont par affection dans la Hollande auprés du Prince d'Orange. Plus ils apportent de consentement, & plus ils font d'efforts pour faire sortir les Espagnols des Pays-bas, plus ils nous doiuent deuenir suspects. Lors que le Roy Philippes vostre pere estoit encore dans la Flandre, bien qu'il eust promis d'en faire sortir les Espagnols, neantmoins ayant obserué que tout le monde d'vn commun consentement faisoit effort pour les congedier, il deuint vn peu plus lent par cette vnion de volontez; & differa l'execution de ses promesses iusqu'à ce qu'il eust esté vaincu par les prieres de la Gouuernante Marguerite Duchesse de Parme: Et neantmoins les Flamans n'estoient pas alors rebelles & n'entreprenoient rien contre le Roy. S'il voulut donc differer de mettre en effet sa parole, quand mesme n'y auoit point de marque de rebellion dans la Flandre, vous reconnoissez sans doute par l'exemple d'vn Roy si sage ce que vous deuez executer, n'estant lié auec ces peuples par aucunes promesses, & les ayant trouuez les armes à la main & ennemis declarez. Ie vous ay dit toutes ces choses, comme s'il estoit facile & en nostre puissance de faire sortir les soldats de leurs garnisons, & de les esloigner de la Flandre. Mais si apres auoir appris que leur bannissement est la condition de vostre accord auec les Flamans, ils excitent, selon leur coustume, quelques mutineries, & ne veulent pas sortir des Citadelles & des Villes, il ne faut point douter que vous ne perdiez l'amour des vostres comme leur

IEAN D'AVSTRICHE. 1577. *ayant preferé les Flamans, & que vous n'augmentiez la haine des Flamans comme si vous vous estiez moqué d'eux. Enfin ie ne conseilleray iamais au frere du Roy d'entrer dans les Prouinces du Roy à des conditions plus iniustes, & moins honorables, que le Duc d'Albe & Requesens n'y ont esté receus pour Gouuerneurs.* Mais Escouedo estoit d'vn autre sentiment, & comme il auoit peut-estre penetré dans l'esprit de Iean d'Austriche, il parla en ces termes auec plus de confiance & de liberté. *I'ay*, dit-il, *accoustumé de parler à vostre Altesse plustost pour luy dire mes sentimens que pour luy persuader de les suiure; parce que vous auez de coustume d'approuuer la liberté de mes conseils, & que quant à moy i'admire tousiours la sagesse de vos resolutions. Ie feray donc maintenant la mesme chose auec d'autant plus de liberté que ie croy que les motifs qui contraignent mesme vn Espagnol d'auoir des sentimens contre sa nation doiuent sembler plus iustes & plus raisonnables. Mais la necessité est preferable à la patrie; on s'arreste souuent dans les bornes qu'elle prescrit; & dans les deliberations le choix n'est pas tousiours permis à la raison: Alors comme il arriue à ceux qui sortent de la tempeste, tout ce que l'on peut attraper est consideré comme vn port. Presque toutes les Prouinces, les Ecclesiastiques & les autres ont consenty de congedier les Espagnols suiuant les articles du traité de Gand: ils se sont obligez par serment de ne point souffrir de Gouuerneur dans les Pays-bas qu'on n'ait auparauant renuoyé tous les gens de guerre estrangers; & en ont fait vne resolution si ferme qu'il ne faut pas esperer d'entrer dans la Flandre par vn autre chemin. Quant à vous Gonzague, vous estes d'auis qu'il se faut ouurir ce chemin par la force & par les armes. Certes vous faites en cela ce que doit faire vn Capitaine experimenté dans la guerre, & principalement en la presence d'vn General inuincible: Et ie ne doute point que si l'occasion s'en presente vous n'executiez vostre conseil auec autant de courage que vous l'auez fortement persuadé. Mais pour moy qui regarde peut-estre auec plus de crainte, & non pas auec moins de precaution l'estat present des affaires, i'estime qu'il est plus à propos de tenter toutes choses, deuant que d'en venir à la violence & aux armes; Et vous sçauez apres tout que c'est-là l'intention & l'ordre du*

Roy. Car, dites-moy ie vous prie, qu'a-on profité iusqu'icy dans la Flandre par les armes des Espagnols? Le Duc d'Albe estant entré dans les Pays-bas auec de si grandes troupes, & s'estant rendu formidable par tant de victoires & par tant de sang des Flamans abondamment respandu; apres auoir enfin perdu les Prouinces maritimes & les plus fortes, a laissé la Flandre deschirée, au lieu qu'il l'auoit trouuée toute entiere: Et neantmoins la pluspart des Prouinces, & de la Noblesse de Flandre faisoit la guerre pour le Roy auec le Duc d'Albe, & son successeur, qui ne s'est pas fait considerer par des succez plus auantageux. Vous voyez maintenant combien il y a peu de Flamans parmy nous. De toutes les Prouinces, il n'y en a que deux qui soient demeurées pour nous; Les autres ont iuré toutes ensemble de prendre les armes contre nous, si on leur fait quelque violence. C'est la seule chose que le Prince d'Orange souhaite, il cherche secrettement cette occasion de faire la guerre; & s'il estoit de ce conseil, il ne feroit pas d'autres propositions, & n'auroit garde de conseiller que l'on congediast les Espagnols. Car ie supplie vostre Altesse de se persuader qu'il a donné ce conseil aux Prouinces, & que comme il apprehende sur tout que les Flamans ne vous reçoiuent, il a fait adroitement entrer cette condition dans l'accord de Gand, esperant que vous n'y consentirez iamais, & que par consequent si on vous empesche de prendre le Gouuernement des Pays-bas, on se reduira à la necessité de faire la guerre que cet esprit ambitieux croit conduire à sa fantaisie. Mais il faut tromper les intentions & les ruses de cet artificieux; Et en approuuant contre son esperance l'accord de Gand, il faut entrer dans le Gouuernement des Pay-bas. Quand vous y serez vne fois entré vous viendrez à bout par vostre clemence & par vostre douceur, de ce que les autres n'ont pû faire par la seuerité & par la force. Personne n'ignore le Conseil que Liuie donna à Auguste. Elle luy persuada d'imiter les Medecins, & comme ils recourent aux remedes contraires quand les autres ne seruent de rien, ainsi, disoit-elle, il faut voir quel succez aura la clemence, quand on n'a rien gaigné par la rigueur. Auguste suiuit le conseil de sa femme, & depuis il ne se fit plus de conspirations

IEAN D'AVSTRICHE. 1577. *contre luy ; le Senat & le peuple Romain luy demeurerent fidelles, & luy conseruerent tousiours l'obeïssance. Certes s'il y a quelqu'vn qui doiue tenter ce moyen auec plus d'apparence d'vn succez fauorable, il n'y a sans doute personne qui puisse en esperer plus que vous. Ie ne diray point que comme vous estes né en Allemagne, & que vous estes fils d'vn Prince Flamand, les Flamands auront plus d'amour pour vous que pour les Gouuerneurs Espagnols. La splendeur & la renommée de vos actions, la douceur de vos mœurs qui vous ont desia fait reconnoistre combien vous auez de force sur l'esprit des hommes, ce visage qui se fait aymer mesme par vos ennemis, vous gagneront infailliblement l'obeïssance des peuples, leur respect & leur amour. Le Flamand est composé de telle sorte qu'il veut estre traité doucement ; il se roidit auec opiniastreté contre la force, & suit plus facilement qu'il ne se laisse mener. Adioustez à cela que les grands Seigneurs reuiendront plus promptement dans l'obeïssance, si on impute les fautes passées plustost à vn orgueil estranger qu'à leur inclination à la reuolte. Il n'y a qu'vne chose qui vous puisse entierement priuer de leur affection, c'est de retenir auprés de vous les gens de guerre estrangers. Les Flamans ont encore deuant les yeux l'embrasement d'Anuers, le carnage des habitans & le pillage de tant de biens ; & cette haine mortelle qu'ils ont pour les Espagnols se respandra iusques sur vous si vous les retenez auprés de vous. En effet il ne faut pas s'imaginer qu'ayant de la haine pour les vostres on puisse auoir pour vous de l'amour ; & vous ne serez iamais asseuré parmy des peuples qui ne se croyent pas asseurez auec ceux de vostre Nation. Car ce n'est que par la sureté qu'on achepte la sureté, & l'on n'en trouuera iamais tandis qu'on craindra de part & d'autre. C'est pourquoy si les Flamans vous supplient d'oster de deuant leurs yeux la cause des inimitiez recentes, accordez ce qu'ils vous demandent, & faites passer pour vne grace & pour vn bien-fait ce que peut-estre ils obtiendront par les armes. Ainsi vous gagnerez le cœur des Flamans ; & en remettant le calme dans la Flandre sans vous seruir du secours des armes, vous meriterez la grace du Roy qui est ennuyé des soins, & des despenses de la guerre. Au reste il ne faut pas apprehender que les soldats Espagnols fassent quelque resistance quand le Roy*

approuuera leur depart. Ils ne refuseront pas maintenant ny à vostre Altesse, ny au Roy cette prompte obeïssance qu'ils rendirent autrefois à la Duchesse de Parme Gouuernante des Pays-bas, lors qu'ils eurent ordre d'en sortir. Que si lon apprehende que quand les Espagnols auront esté congediez les Flamans ne mettent vostre facilité en oubly par les sollicitations du Prince d'Orange, nous croirons nous pour cela trompez par leurs artifices & en estat d'estre surmontez par leurs forces? Ne pourrons-nous pas soustenir les premiers efforts de ces rebelles par l'assistance des Prouinces qui nous sont demeurées fidelles, iusqu'à ce qu'on fasse venir du secours de la Franche-Comté qui est proche, & de l'Allemagne qui n'est pas esloignée? Alors nous aurons d'autant plus de raison d'esperer de cette guerre vn euenement fauorable, que nous nous vangerons plus iustement de la perfidie des rebelles auec de plus grandes forces qui nous seroit enuoyées par le Roy pour deffendre son authorité. Enfin pour acheuer en vn mot, ie ne nieray pas qu'il n'y ait du peril à retenir ou à renuoyer les soldats estrangers. Mais comme ie voy, si on les retient, vne guerre ineuitable, vn attentat contre l'authorité Royale, sans aucune voye pour sortir de tant de maux; & que i'apperçoy qu'en les renuoyant, vous ostez aux Estats le Gouuernement de la Flandre, & que vous pouuez esperer le restablissement de la Paix, les bonnes graces & l'assistance du Roy, qui est si importante à la victoire, s'il faut en venir aux armes, certes ie croy qu'il est plus à propos de renuoyer les soldats estrangers, que de les retenir. Bien que Iean d'Austriche ne consentist pas aisément à renuoyer les Espagnols, il y auoit neantmoins quelques raisons secrettes outre les choses que nous auons dites qui l'obligeoient à les congedier. Car si en les retenant, il troubloit la paix des Prouinces que le Roy Philippes luy auoit recommandées sur toutes choses, il auoit suject de craindre qu'on ne fist entendre au Roy, trop facile à conceuoir des soupçons, qu'il estoit ambitieux d'vne plus haute fortune, & qu'il cherchoit à s'agrandir parmy ces tumultes, & dans ces occasions de guerre. Outre cela il auoit imprimé bien auant dans son esprit l'expedition d'Angleterre, dont il preuoyoit que l'occasion luy eschapperoit des mains s'il s'embarrassoit dans la guerre de Flandre. D'ailleurs il s'e-

IEAN D'AVSTRICHE. 1577.

IEAN D'AVSTRICHE, 1577. stoit fortement persuadé que les Flamans ayant esté aigris par les violences & par les impositions des autres Gouuerneurs, il pouuoit les attirer à soy, & gagner leur affection par des moyens tous contraires. Ainsi selon la coustume des hommes, presumant plus de son esprit que de l'artifice des ennemis, & voulant sur tout remporter le titre de restaurateur de la tranquillité des Pays-bas que les autres n'auoient pû obtenir, il resolut d'approuuer le traitté de Gand, s'imaginant qu'il seroit assez pourueu à la seureté de la Religion & à la dignité du Roy si cet accord estoit conclu en ces termes, *Nous sous-signez Deputez des Estats representans les Estats, auons promis & promettons de maintenir perpetuellement ce traité pour la conseruation de nostre Foy sainte & sacrée, & de la Religion Apostolique & Romaine; pour l'accomplissement de l'accord fait à Gand, pour la sortie des Espagnols & de leurs adherans, sauf cependant en toutes choses le respect & l'obeïssance qui sont deus à la Majesté Royale.* Toutesfois Iean d'Austriche voulut auparauant auoir l'auis de personnes sçauantes pour s'éclaircir si la dignité de la Religion & du Roy ne pouuoit estre blessée par ces articles qu'il leur auoit donnez à examiner. Lors qu'ils eurent assuré qu'il n'y auoit point de peril, principalement si on y adioustoit que par aucun de ses articles en particulier ou en general on n'entendoit déroger en rien à la Religion Catholique & à l'authorité du Roy, Iean d'Austriche confirmé par leur auis enuoya au Roy leurs resolutions, & les lettres que les Euesques luy auoient escrites sur ce sujet. Le Roy y ayant consenty, & les Ambassadeurs de l'Empereur Radolphe, de l'Euesque du Liege, & du Duc de Cleues y ayant en mesme temps engagé leur Foy, on fit dans Marche en Famine Ville du Luxembourg vn nouuel accord qui fut appellé l'Edict perpetuel; dans lequel les Deputez de Iean d'Austriche co[illegible]merent la sortie des Espagnols, & tout le traité de G[illegible]. Et outre les autres choses, les Deputez des Estats donnerent vne seconde assurance en termes exprés en faueur de la Religion & de l'obeïssance du Roy qu'ils iurerent de maintenir inuiolablement. Ainsi Iean d'Austriche ayant fait publier ce traité premierement à Bruxelles, & en suite à Anuers & aux autres Villes, il partit de Luxembourg, où les plus

grands Seigneurs de Flandre accompagnez d'vn grand nombre de Noblesse estoient venus au deuant de luy ; Et au commencement du mois de Mars il fut salüé à Louuain comme Gouuerneur des Pays-bas auec des applaudissemens de tout le monde. Il iugea à propos d'y demeurer quelque temps, afin que de cette Ville il hastast la sortie des Espagnols qui ne se pressoient pas de partir. Car il leur estoit insupportable, & mesme ils s'imaginoient qu'il y alloit de leur reputation d'abandonner tout d'vn coup à la discretion des Flamans tant de Citadelles & tant de Villes qu'ils n'auoient pû conquerir que par de longs trauaux. D'ailleurs il s'en trouuoit beaucoup entr'eux, qui ayant demeuré plusieurs années dans la Flandre, s'y estoient mariez, auoient des enfans, y auoient acquis des heritages, & pris peu à peu l'amour & les sentimens naturels que l'on a pour la patrie. Enfin il s'en trouuoit entr'eux qui taschoient de mettre le feu dans des esprits desia eschauffez. *Est-ce là*, disoient-ils, *l'honneste congé que l'on donne à des soldats apres tant de trauaux, & tant de sang respandu? Est-ce là la recompense de leurs blessures, de leurs membres rompus, & de leurs corps estropiez? Au lieu du repos & de la consolation qui leur est deuë, seront-ils enfin payez d'ingratitude, de l'oubly & du mespris de ceux qui les deuroient proteger? Seront-ils exposez à la hayne & à l'execration des Flamans? Que diront les François, que diront les Italiens, que diront enfin toutes les Nations, sinon que les soldats Espagnols sont par tout insupportables? Il y a plus de seize ans qu'on les renuoya hors des Pays-bas lors que Marguerite d'Austriche en estoit Gouuernante, & maintenant sous Iean d'Austriche on les en chasse vne autrefois; Mais auec d'autant plus de honte qu'on les en retira alors sous pretexte de les enuoyer en Afrique pour remplir les troupes qui y estoient, & qu'à cette heure on les chasse des Pays-bas, comme rebelles & ennemis du Roy & de la Flandre, bien que mesme au prix de leur sang ils ayent asseuré au Roy la domination de la Flandre, d'où enfin on les bannit par vn commun accord des Prouinces, comme si la paix & l'Espagnol ne pouuoient demeurer ensemble dans ces Prouinces.* Encore que ces discours fussent en la bouche des soldats plustost en forme de plaintes que de menaces, neantmoins comme il arriue ordinairement, la colere s'y estant meslée par le respect

IEAN D'AVSTRICHE. 1577.

route d'Arembergh; Que mesme on n'ignoroit pas qu'en ce grand carnage des ennemis qui ne fut pas moindre de la confession des Flamans que de trente mille hommes, il en mourut si peu du costé des Espagnols, qu'on peut dire qu'il ne falloit que dix Espagnols pour triompher de mille ennemis; Que veritablement cette perte estoit deplorable, & qu'il faudroit l'enseuelir dans le silence si elle n'estoit arriuée pour la querelle de la Religion & du Roy contre les ennemis de l'vn & de l'autre; Que si par vne furieuse deliberation des Estats, ce nom de rebelles auoit esté donné n'agueres aux Espagnols qui s'estoient mutinez, Iean d'Austriche y auoit suffisamment remedié par son edit, par lequel il a reuoqué l'ordonnance des Estats; Qu'ainsi on auoit eu esgard à leurs seruices, & qu'ainsi on leur donnoit occasion de monstrer leur obeissance, afin qu'en executant genereusement les ordres qu'ils auoient receus on pût dire à leur auantage qu'ils auoient monstré autant de fidelité enuers leur Prince, que de courage contre leurs ennemis; & qu'enfin ils auoient égallement merité de leur Roy, soit qu'il ait fallu prendre les armes pour luy gagner les Villes, & les Citadelles qu'à son commandement il ait fallu sortir de ses Prouinces. Ce fut cette derniere partie du discours d'Escoedo qui acheua de persuader les soldats. Certainement leur mutinerie estoit plustost appaisée que leur colere; mais ayant veu l'Edict qu'on auoit affiché en plusieurs endroits en leur faueur & à leur gloire, ils remirent aux Estats les Citadelles d'Anuers & des autres Villes, & se retirerent tous à Mastric. Là on rendit pour la premiere fois de part & d'autre les prisonniers; du costé des Espagnols on rendit le Comte d'Egmont, Goigni, Capres, & six autres qui auoient esté faits prisonniers dans la prise d'Anuers; Et du costé des Estats on en rendit cinq, principalement Billi Gouuerneur de la Frise qui auoit esté despoüillé de son Gouuernement par les soldats durant les troubles de cette Prouince, enuoyé prisonnier à Levverden par georges Lallin Seigneur de Ville. On rendit aussi la femme de Mondragon, que les Capitaines des Estats auoient amenée comme en triomphe, & qu'on auoit prise dans le siege de la Citadelle de gand, comme elle faisoit courageusement la charge de son mary absent. Apres qu'on eust rendu la liberté aux pri-

IEAN D'AVSTRICHE. 1577.

Iean d'Avtriche. 1577. sõniers, on cõmença à payer pour la solde des gẽs de guerre les six cens mille florins que les Deputez des Estats auoient promis, desquels trois cens mille deuoiẽt estre payez comptant, & autant à Gennes par lettres de change. Mais quand les Estats en eurent payé cent mille, Iean d'Austriche voyant que leurs Deputez ne fournissoient pas le reste de la somme, leur presta deux cens mille florins, de peur qu'en pressant le depart des Espagnols il ne semblast luy-mesme les retenir. Ainsi sur la fin du mois d'Auril, les Espagnols, & tout ce qu'il y auoit d'Italiens & de Bourguignons dans les Pays-bas s'en retirerent, sous la conduite de Pierre Ernest Comte de Mansfeld. On iugea à propos de le choisir plustost qu'vn autre pour oster la ialousie, qui auroit pû s'esleuer entre Alfonce Vargas, Sancho d'Auila, Iulian Romero, & François Valdet; & d'ailleurs on s'imagina qu'ils n'obeïroient plus fautement à vn Capitaine estranger, qu'ils obeïroient les vns aux autres. Cette multitude pour ainsi dire d'exilez s'en alloit aussi triste, & aussi odieuse à ceux qui la regardoient passer, que les Flamans monstroient de ioye en accourant à ce spectacle. Car outre que les soldats & leur bagage, les cheuaux & les chariots qui portoient les femmes & les enfans remplissoiẽt tous les chemins, le nombre des hommes & des animaux n'estoit pas moindre de trente mille; de sorte que plus le nombre estoit grand, plus ils estoient indignez de se voir monstrer au doit, & de seruir à toutes les Villes de diuertissement & de spectacle. Toutefois il y en auoit beaucoup entr'eux, qui considerant de plus pres les desseins & les complots des Flamans, predisoient que les flammes de la guerre qui sembloiẽt estre assoupies se r'allumeroiẽt biẽ-tost, & que dans peu de temps on r'appelleroit les soldats Espagnols pour les esteindre. Ainsi apres auoir quitté la Flandre, sans auoir pû obtenir la permission de saluër Iean d'Austriche en partant (ce qui les toucha viuement, parce qu'il sembloit que par cette rigueur on condemnast leurs actions) ils descendirent en Italie par la Lorraine, la Bourgogne & la Sauoye. Et lors qu'ils furent entrez dans le Milanois le Marquis d'Ayamont Gouuerneur de cette Prouince les distribua par le commandement du Roy, au moins comme on

le disoit, par les montagnes du Duché de Genes qu'on appelle les Langues; où estants deuenus malades par la chaleur de l'Esté & par le déplaisir qu'ils conceurent de la croyance qu'ils auoient que le Roy leur faisoit endurer toutes ces choses cōme pour leur punition sans considerer leurs seruices, il en mourut vne grande partie, & principalement des vieux soldats. IEAN D'AVSTRICHE. 1577.

Cependant au mesme temps que les Espagnols sortirent de la Flandre, Iean d'Austriche fit son entrée dans Bruxelles auec toute la pompe que l'on se peut imaginer. Il marchoit entre le Nonce du Pape, & l'Euesque du Liege, & estoit accompagné de tous les Ordres du Pays. Il augmentoit luy-mesme la splendeur de cetre pompe par sa bonne mine, par l'esclat de sa ieunesse, n'ayant pas encore atteint trente-deux ans, par la reputarion des victoires qu'il auoit remportées sur la terre & sur la mer, & par la viue image qu'on voyoit en luy de l'Empereur Charles Quint son pere, qui estoit vn nom agreable au peuple de Flandre. Mais aussi-tost que Iean d'Austriche eust pris l'administration, & qu'il eust presté le serment, il adjousta la perfection à toutes ces choses par vne clemence incroyable, par vne charmanre familiarité, par toutes sortes de ciuilirez, & par vne liberalité sans exemple & inoüye, qu'il exerçoit mesme enuers ceux qui auoient esté ses ennemis. De sorte que les habitans gagnez par la douceur & par la facilité de ses mœurs, qu'ils trouuerent si contraires à l'opinion qu'ils en auoient conceuë & aux discours qu'on leur en auoit faits, n'espargnerent pour luy aucunes loüanges; & comme ils se voyoient par sa faueur deliurez d'vne milice estrangere, ils publioient dans leurs resioüissances, que Iean d'Austriche auoit ramené auec luy dans les Pays-bas leur ancienne felicité. Il y en auoit neantmoins qui disoient qu'il auoit manqué de prudence de s'estre abandonné auec tant de confiance sans force & sans armes, à la puissance des Estats, qui auoient en main la force & les armes. Car disoit-on, ce Prince estant priué de sa force par le depart des Espagnols, & n'ayant plus les Citadelles entre les mains, si le Prince d'Orange l'attaquoit inopinément, quelle force luy pourroit-il opposer, & où se retireroit-il pour attendre du secours? En effet on reconnut bien tost combien on auoit failly par cette indulgence, & combien le Roy Philippes auoit autrefois agy plus sagement lors qu'il

IEAN D'AV-STRICHE. 1577. s'estoit deffié d'vne semblable vnion des peuples qui demandoient tout de mesme la sortie des Espagnols. Quand le Prince d'Orange qui s'estoit persuadé que Iean d'Austriche ne se resoudroit iamais de renuoyer les Espagnols, & par consequent qu'il ne seroit iamais receu dans le Gouuernement des Pays-bas, eust ouy dire que les Espagnols estoient sortis, que Iean d'Austriche auoit esté receu dans Bruxelles auec les applaudissemens de tout le monde, que tous les iours il luy arriuoit des Ambassadeurs des Princes voisins, & que mesme la Reyne d'Angleterre auoit resolu de luy enuoyer Edoüard Horsey Gouuerneur de l'Isle de Vette; enfin lors qu'il vit que Iean d'Austriche, & le Conseil luy enuoyerent des Deputez pour l'obliger de souscrire à l'Edit perpetuel auec les Hollandois & les Zelandois, qui seuls de tous les peuples des Pays-bas n'auoiẽt pas encore signé, cet esprit qui ne vouloit quitter à aucunes conditions la puissance qu'il auoit entre ses mains, respondit que les Prouinces confederées ne pouuoient non plus que luy par l'interest de la conscience se sousmettre à souscrire l'Edit, ny consentir auec les autres Prouinces à retenir la Religion Romaine. Et comme le Duc d'Arschot qui luy auoit esté enuoyé le pressoit d'approuuer cet accord de toutes les Prouinces, il le refusa hautement; & faisant allusion sur le nom de Caluin, il se descouurit la teste & luy dit en sousriant, *Voyez-vous cette teste chauue, sçachez que le cœur n'est pas moins chauue que la teste.* Depuis ce temps-là il n'eust point d'autre soin ny d'autre pensée que d'escrire secrettement aux Conseillers, aux Deputez des Estats, & à tous ses amis, que de leur donner des auis, que de les plaindre, que de leur tesmoigner ses ressentimens par ses lettres & par des hommes enuoyez exprés. Il leur demandoit *ce qu'ils pretendoient*; *qu'estoit deuenu leur courage & leur iugement d'auoir receu Iean d'Austriche, non seulement sans auoir augmenté les priuileges des Prouinces, mais sans les auoir confirmez par son serment? S'ils auoient esté si bien gagnez par cette apparence d'humanité qu'ils n'eussent pas reconnu qu'on trompoit les petits oiseaux par l'appast & par la douceur du chant? Qu'on auoit desia assez esprouué qu'il venoit d'autres hommes d'Espagne, mais non pas d'autres coustumes ny d'autres mœurs, parce que c'estoit vne boutique où l'on trauailloit*

ſur vn meſme modelle, & où chacun ſe formoit ſur vn meſme exemple; Qu'on deuoit d'autant plus craindre Iean d'Auſtriche, qu'il eſtoit venu dans la Flandre orgueilleux d'eſtre ſorti du ſang Imperial, & d'auoir en main le commandement des armes; Que s'il s'abaiſſe à cette heure, & ſe rend homme priué auec les hommes priuez, plus toutes ces choſes auront eſté extraordinaires à vn eſprit ſuperbe & imperieux, & pluſtoſt il s'en deſpoüillera & les conuertira luy-meſme en vne plus grande tyrannie; Que les ſuperbes ne s'aſſujettiſſoient iamais que par l'eſperance de commander; En effet pourquoy auroit-il choiſi des ſoldats pour la garde de ſa perſonne, s'il vouloit eſtre eſtimé populaire & qu'il mit toute ſon aſſeurance en l'affection des Citoyens? Quelqu'vn pourroit-il encore douter à quoy tendoient ces liberalitez, & ces promeſſes dont ce hardi corrupteur charge indifferemment ceux qui les meritent & ceux qui ne les meritent pas? Qu'il s'en trouue pourtant qui voyant achepter la liberté de la Flandre par cette liberalité qui preuient ſi agreablement les penſées de tout le monde, n'eſtiment pas qu'il ſoit indigne d'vn homme libre de receuoir le ſalaire d'vne miſerable ſeruitude: Qu'il leur conſeilloit donc d'obſeruer les actions de cet homme; & de ſe perſuader que celuy-là ne pouuoit aymer la Flandre, par qui Charles Prince d'Eſpagne protecteur de la Nobleſſe de Flandre auoit eſte trahi aupres de Philippes, & miſerablement liuré à la fureur d'vn Pere inexorable. Le Prince d'Orange ne ſe contenta pas de cela, il fit encore ſourdement courir le bruit par ſes Eſpions & par ſes courriers, & principalement par le moyen de Teron de Biſcaye, que les ſoldats Eſpagnols & eſtrangers, dont le depart auoit donné tant de ioye aux Flamans, eſtoient en partie cachez dans le Luxembourg, en partie arreſtez dans la Franche-Comté, en partie en France, où ils faiſoient la guerre contre les Huguenots, & qu'ils y attendoient le ſignal de Iean d'Auſtriche pour retourner auſſi-toſt en Flandre. La croyance que l'on donnoit à ces bruits fut confirmée par les lettres de Iean d'Auſtriche & d'Eſcouedo au Roy Philippes, qui furent ſurpriſes en France, & diuulguées en ce temps-là dans Bruxelles. On diſoit que ces lettres contenoient des plaintes contre les Eſtats, qu'elles remonſtroient la neceſſité de faire la guerre, qu'elles

demandoient de l'argent pour ce sujet: Et comme les partisans du Prince d'Orange y adjousterent, & qu'ils les firent publier auec toutes les choses qui les pouuoient rendre plus odieuses, elles diminuerent de telle sorte l'authorité de Iean d'Austriche, & l'affection qu'on luy portoit, qu'il ne faisoit aucune action qu'on n'interpretast en mauuaise part, soit qu'il augmentast les marques de sa bien-veillance, soit qu'il en retranchast quelque chose. Ceux-là mesme qu'il auoit auparauant si fauorablement traitez, qu'il auoit esleuez dans les honneurs, & à qui mesme il donnoit des pensions, ayant tout d'vn coup changé d'inclination, non seulement fuyoient sa presence, comme s'il n'estoit rien demeuré de ses bien-faits dans leur souuenir, mais ils commencerent à parler ouuertement contre luy, & en se declarant ses ennemis, ils taschoient de faire croire qu'ils ne luy estoient point obligez. Tant il est veritable, qu'il en est des ames comme des corps, & que plus vous nourrissez vne ame malade, & plus vous luy faites de mal. Les Heretiques n'auoient garde de s'oublier en cette occasion. Ils accusoient toutes les paroles & les actions de Iean d'Austriche, comme autant d'artifices & de pieges; & mesme trouuant beaucoup d'esprits incertains de ce qu'ils deuoient iuger de la trop grande facilité de Iean d'Austriche, ils leur insinuoient en secret, *Qu'on n'auoit pas grand sujet de se fier au serment qu'il auoit presté en receuant si librement l'Edit perpetuel; Qu'il auoit auparauant iuré en Espagne de ne consentir à aucune chose dans la Flandre contre les interests du Roy; Qu'estant desia lié par ce serment, cet esprit religieux n'estimoit pas qu'il dût s'arrester au second, comme estant contraire au premier; Que cette doctrine estoit en credit il y auoit long-temps en la Cour de quelques Princes, & mesme qu'elle estoit deuenuë la maxime de toutes les Cours; Qu'ainsi Charles huictiesme Roy de France s'estoit moqué des Florentins, à qui ayant iuré de rendre Pise, il respondit quand on le pressa d'executer sa parole, qu'il auoit auparauant promis le contraire à ceux de Pise.* Le Prince d'Orange qui voyoit que toutes choses succedoient selon ses intentions, s'imagina qu'on pouuoit facilement se saisir de Iean d'Austriche despoüillé, comme il estoit du secours des gens de guerre & de la bien-veillance des peuples. L'on disoit qu'il en auoit donné la charge à Phi-

lippe Marnix Baron de ſainᶜte Aldegonde, qu'il auoit pour ce ſujet enuoyé à Bruxelles, & à Guillaume Horn Baron de Heez, qui luy auoient promis tous deux de prendre Ieań d'Auſtriche, ou par artifice, ou par force, & de l'amener en Zelande. Certes cette action reſpondoit fort bien au reſte de la vie, ou du Baron de ſainᶜte Aldegonde eſprit malicieux, qui auoit en ſa ieuneſſe eſté inſtruit par Caluin, & qui inſtruiſoit les autres en ſa vieilleſſe; ou du Baron de Heez, à qui il importoit qu'on retiraſt Iean d'Auſtriche de Bruxelles, parce que par ce moyen le gouuernement de la Ville luy demeureroit. Et meſme ce dernier ayant eſté depuis condemné à mort, fit iuger qu'il auoit tenté la meſme choſe contre Alexandre Farneſe. Toutesfois ie ne voudrois pas aſſeurer s'ils firent en effet cette entrepriſe, comme Iean d'Auſtriche en euſt la croyance par beaucoup de témoignages; ou pluſtoſt s'ils ſe contenterent par le Conſeil du Prince d'Orange d'en reſpandre le bruit & d'en donner l'apprehenſion; d'autant que pour mettre de la haine entre Iean d'Auſtriche & les grands Seigneurs de Flãdre, (ce que le Prince d'Orãge ſouhaitoit paſſionnémẽt) c'eſtoit vne meſme choſe ou que Iean d'Auſtriche fut pris, ou qu'il euſt opinion qu'on le vouluſt prendre. En effet il ſembloit qu'il y auoit trop d'horreur dans ſa priſe, & que c'eſtoit trop manifeſtement prouoquer le Roy à la vangeance; mais comme le bruit qui en couroit eſtoit douteux, & qu'on ne pouuoit pas aiſément en ſçauoir la verité, on pouuoit croire qu'il auoit eſté inuenté par Iean d'Auſtriche qui cherchoit des ſujets de faire la guerre. Quoy qu'il en ſoit, il eſt certain que l'artifice du Prince d'Orange euſt le ſuccés qu'il s'eſtoit propoſé.

IEAN D'AVSTRICHE. 1577.

Car lors que Iean d'Auſtriche euſt reconnu que ſon autorité diminuoit tous les iours, que la haine s'augmentoit, & qu'on l'attaquoit ſans ceſſe par de nouuelles conſpirations dont on luy donnoit auis, il reſolut de ne pas demeurer dauantage dans Bruxelles, & commença à chercher vn lieu où il pût eſtre en ſeureté contre ſes ennemis, & d'où il pût les attaquer quand il le iugeroit neceſſaire. Ainſi il ietta les yeux ſur la Citadelle de Namur, qui eſtoit forte par ſon aſſiette & par ſa fortification, & où il pouuoit facilement faire entrer des gens de guerre eſtrangers. Ayant donc eſté obligé de haſter ſa

IEAN D'AV-TRICHE. 1577. suite sur les indices de quelques nouuelles trahisons, il partit secrettement de Bruxelles & s'en alla à Malines sous pretexte d'appaiser quelques differens qui estoient suruenus entre les troupes Alemandes & le Tresorier des Estats, sur le sujet de leur payement. Mais ne se croyant pas encore asseuré en cet endroit, il prit l'occasion d'aller au deuant de la sœur du Roy de France qui venoit aux eaux de Spa, si toutesfois ce voyage des eaux de Spa ne cachoit point quelque dessein plus important, & se rendit à Namur auec vne grande suite de Noblesse. Apres y auoir receu cette Princesse auec toute sorte de magnificence, & l'auoir reconduite en s'en allant, le lendemain comme s'il eust voulu chasser il passa à dessein, proche de la Citadelle de Namur, & loüa hautement cette place qui n'auoit point auparauant esté estimée. Les enfans de Barlemont Gouuerneur de cette Prouince le prierent de la voir par le dedans. Il y entra donc auec sa suite du consentement du Gouuerneur de la place, & aussi-tost s'en estant rendu maistre, il changea la garnison, commanda au Gouuerneur de ne rien craindre, & luy dit qu'il ne s'emparoit point du bien d'autruy, mais qu'il reptenoit seulement ce qui appartenoit au Roy. Alors se tournant vers les siens satisfait de ce succez, il leur dit, qu'il ne commençoit que de ce iour à estre Gouuerneur des Pays-bas, & qu'auparauant il n'en auoit eu que le titre. Il se plaignit des iniures qu'on auoit si souuent faites & à luy & aux siens; & outre cela ayant monstré deux lettres par lesquelles on luy donnoit auis des embusches qu'on luy dressoit, il asseura qu'il n'estoit point venu dans cette Citadelle pour changer l'estat present des affaires, mais seulement pour se mettre en seureté. Il escriuit en mesme temps aux Deputez des Estats; il leur enuoya auec les lettres qui découuroient les conspirations qu'on faisoit contre luy, Maximilian Rassinghen qui estoit comme entremetteur ordinaire de part & d'autre; & les instruisit par cette voye des raisons de sa retraite, & de la forme du gouuernement dont il pretendoit vser à l'auenir, pour rendre son administration & plus seure & plus honorable. Mais cette nouuelle fut diuersement receuë par les Deputez & par les Conseillers; plusieurs disoient que c'estoit oster toute esperance d'accommodement; la pluspart se réjoüissoient d'estre

contraints

contraints par cette action, comme par vn signal que Iean d'Austriche auoit luy-mesme donné, de prendre les armes contre vn Chef dépoüillé de forces & de soldats; & loüoient l'artifice du Prince d'Orange, par le moyen duquel on disoit que Iean d'Austriche auoit pris la resolution de se retirer de Bruxelles. Neantmoins les vns & les autres craignans peut-estre que le Roy ne leur imputast d'auoir renouuellé la guerre, enuoyerent aussi-tost à Iean d'Austriche lettres sur lettres, courriers sur courriers, se plaignirent de ce changement inopiné, le prierent de quitter ces vaines terreurs & ces vains soupçons, & luy promirent qu'aussi-tost qu'il seroit retourné à Bruxelles ils feroient exactement informer contre les traistres, s'il s'en trouuoit quelques-vns qui fussent coupables de trahison. Mais Iean d'Austriche leur fit response qu'il ne s'en retourneroit point que le Baron de Heez qui auoit entrepris contre luy beaucoup de choses par vne extresme ingratitude, car il auoit augmenté sa pension de six mille florins, n'eust mis bas les armes auec le peuple de Bruxelles; Que le Baron de saincte Aldegonde & Terone qu'on sçauoit bien auoir esté enuoyez par le Prince d'Orange pour le surprendre ne fussent sortis de la Ville; Que les Agens des Estats renonçans à l'amitié du Prince d'Orange auec lequel ils auoient de secretes intelligences, & qui refusoit de satisfaire à des demandes iustes; ne l'eussent contraint de souscrire sans feinte & sans déguisement au traité de Gand, & à l'Edit perpetuel, comme il auoit esté conuenu. Iean d'Austriche en escriuit aux Prouinces, & nomma dans ses lettres quelques-vns de ceux qui conspiroient contre luy, & quelques personnes de condition comme le Duc d'Arschot, de qui il auoit appris la pluspart des choses dont il se plaignoit. Ainsi il monstra que ses apprehensions n'estoient ny vaines ny feintes; & par mesme moyen il fit voir manifestement les artifices du Prince d'Orange qui n'auoit point d'autre but que de ruiner par ces discordes la Religion Catholique, & l'autorité Royale. Mais cependant on descouurit que Iean d'Austriche auoit dessein de s'emparer de la Citadelle d'Anuers pour empescher qu'elle ne fut liurée, comme il l'auoit ouy dire, ou aux Partisans du Prince d'Orange, ou aux Estats. De sorte que Louys

IEAN D'AUSTRICHE. 1577.

IEAN D'AV-STRICHE. 1577. de Treslong Lieutenant du Gouuerneur de cette place, ayant esté pris, & les soldats qui fauorisoient Iean d'Austriche en ayant esté chassez non pas sans quelque massacre, les Estats se rendirent maistres de la Citadelle d'Anuers & de quelques autres places fortes. Cette action irrita les esprits de part & d'autre, on fit courir de chaque costé des Manifestes pleins de menaces: les Estats prenoient à tesmoin Dieu & les hommes qu'ils ne souhaitoient que la paix, & que Iean d'Austriche ne cherchoit que des occasions de guerre par la vaine apprehension de ces embusches imaginaires. Iean d'Austriche disoit au contraire qu'il auoit assez tesmoigné la passion qu'il auoit pour la paix, puis qu'en renuoyant les soldats Espagnols, & en se dépoüillant des autres troupes, il s'estoit osté luy-mesme les moyens de faire la guerre. Enfin les vns & les autres faisoient toutes sortes d'efforts afin qu'on ne leur imputast point la cause de la guerre qui pouuoit naistre de ces desordres. Ainsi l'on n'oublioit rien de part & d'autre en apparance ou autrement pour pacifier les choses & donner lieu à quelque reconciliation. Verner Gimnich, & Leuin Torrentin Ambassadeurs du Duc de Iuliers, & de l'Euesque du Liege y trauailloient sur tous les autres; Mais c'estoit particulierement l'intention & le desir de Iean d'Austriche, parce qu'il estoit sans deffence, & qu'il n'estoit pas asseuré de la volonté du Roy. C'est pourquoy il differoit cet accommodement, iusqu'à ce qu'on luy eust apporté des lettres d'Espagne où il auoit enuoyé Escouëdo. Quelque temps auparauant Philippes Sega Nonce du sainct Siege estoit arriué en Flandre, où Gregoire treiziesme l'auoit promptement enuoyé de la Marche d'Ancone, apres auoir appris que Iean d'Austriche estoit en dispute auec les Prouinces des conditions sur lesquelles il iureroit deuant que de prendre le gouuernement. Ce Nonce à la prudence duquel le Pape defferoit beaucoup, auoit ordre d'assister Iean d'Austriche aux occasions, afin qu'il ne laissast rien passer dans ces traitez, au desauantage de la Religion Catholique, & que quand la paix auroit esté arrestée auec les Prouinces, il animast ce ieune Prince à l'expedition d'Angleterre comme il auoit esté resolu entre le Pape & le Roy. Mais le Nonce ayant trouué à son arriuée que Iean d'Austriche auoit consenty à l'Edict per-

petuel par les conditions qu'il auoit souscriptes, & que parmi les troubles qui s'estoient renouuellez dans la Flandre, il n'y auoit point d'apparance de songer au voyage d'Angleterre, il fit ce qui luy restoit à faire dans cette necessité, il fortifia ce ieune Prince au milieu de ces tumultes, non seulement par ses conseils, mais ce qui estoit plus necessaire en ce temps-là, par l'offre de cinquante mille escus, que le Pape luy fit promptement donner, bien qu'il les eust destinez pour l'entreprise d'Angleterre. Ce secours inopiné fut d'autant plus agreable qu'il venoit à propos à vn Chef qui se voyoit dépoüillé & d'argent & de soldats. Le Nonce ne manqua pas aussi de voir les Deputez des Estats & les Conseillers. Il alla donc de Namur à Bruxelles, où il presenta selon l'ordre qu'il en auoit les brefs du Pape, qui estoient autant d'exhortations paternelles pour se remettre dans l'vnion & se maintenir dans l'ancienne obeïssance enuers la Religion & le Roy. Mais ils furent receus auec plus de pompe que de reuerence & de respect; parce que beaucoup estoient infectez de l'Heresie, qui est vn mal opiniastre & rebelle, qu'on empesche plus facilement d'entrer qu'on ne le chasse quand il est vne fois entré. Cependant Iean d'Austriche à qui le Roy auoit commandé par ses lettres de deffendre courageusement la Religion Catholique & l'autorité Royale, si on ne pouuoit s'accommoder, & qu'au reste il ne manqueroit pas de soldats, eut nouuelle que les Estats auoient fait venir à Bruxelles le Prince d'Orange, & qu'ils l'auoient esleu pour conseruateur du Brabant en renouuellant le vieux titre qu'ils luy donnerent de Ruuart de la Prouince. Ce Magistrat estoit semblable au Dictateur des Romains, ou au Manbur des Liegeois; & les Brabançons pretendoient auoir droit de l'eslire par les priuileges de l'heureuse entrée, quand l'Estat est en peril. Toutefois i'ay remarqué dans leurs Annales, que si l'on excepte Antoine fils de Philippes Duc de Bourgongne, qui fut esleu Ruuart par les trois Ordres de la Prouince lors que Ieanne, veufue du Duc Vinceslas gouuernoit le Brabant, & Philippes Comte de sainct Paul, qui durant que le Duc Iean estoit en diuorce auec Iaquette sa femme, fut aussi nommé Ruuart par les Brabançons qui auoient pris les armes contre le Duc, on ne trouue point que les peuples du Brabant se soient en

IEAN D'AVSTRICHE. 1577.

IEAN D'AV-STRICHE. 1577.

d'autres occasions attribué cette puissance. Or comme l'vn & l'autre passa de la qualité de Ruuart à celle de Duc, & de maistre absolu de la Prouince, le Prince d'Orange pouuoit esperer par ces exemples qu'en rejettant enfin ce titre modeste qu'il auoit pris suiuant la necessité du temps, il porteroit le premier dans la maison de Nassau le Duché de Brabant. Cela fut cause que Iean d'Austriche tesmoigna plus de chaleur & de ressentiment dans les reproches qu'il fit faire à la Ville & aux Estats par Gaspart Schets Seigneur de Grobendonch. Dauantage il receut peu de temps apres d'autres lettres du Roy qui vindrent en diligence à la sollicitation de Philippes Sega, que le Pape auoit enuoyé de Flandre en Espagne en la place d'Ormanette; Elles portoient commandement aux Estats de quitter les armes, de ne point receuoir le Prince d'Oranges, & d'obeïr à l'Edit perpetuel. Iean d'Austriche leur en enuoya vne copie, & les aduertit de songer à eux de bonne heure, & de ne pas se mettre au hazard de ressentir la colere du Roy à leur ruine, & à la ruine de la Patrie. Mais parce qu'au lieu de réponces on n'enuoyoit que des plaintes, & des menaces par la suscitation du Prince d'Orange, qui gouuernoit toutes choses, enfin Iean d'Austriche ne songea plus qu'à la force & aux armes, & si l'on en croit quelques-vns ce ne fut pas mal-gré luy qu'il se resolut de faire la guerre. Car apres auoir perdu l'esperance de pacifier la Flandre par la douceur, & par les bien-faits; qui estoit vne loüange que les precedens Gouuerneurs des Pays-bas auoient perduë, & qu'il s'estoit promis de recouurer, lors qu'il eust reconnu, que les traitemens fauorables estoient inutiles, que l'autorité des Magistrats s'augmentoit, que la sienne diminuoit, qu'il ne gouuernoit pour ainsi dire que par souffrance, & que mesme sa vie estoit tous les iours exposée aux outrages, & aux embusches des factieux, alors ce Prince qui n'estoit pas accoustumé aux injures, & qui auoit de coustume de commander à de grandes armées, voyant que sa puissance estoit limitée, s'ennuya de cette vie, embrassa librement l'occasion qui se presentoit, & ayma mieux vne guerre ouuerte qu'vne paix miserable & mal assurée.

Et à la verité ce fut vne marque d'vn dépit extraordinaire

qu'vn Prince qui n'estoit pas nouueau dans la guerre, voulust combattre en ce temps-là auec des forces entierement inégales à celles de ses ennemis. Car de dix-sept Prouinces, dont les Pays-bas sont composez, il n'y auoit que le Luxembourg & Namur qui deffendissent Iean d'Austriche. Tous les Nobles, tous les Ecclesiastiques, & tous les Magistrats, si on en excepte vn petit nombre, suiuoient le party des Estats d'vn commun consentement. Ce n'est pas qu'ils eussent quitté la Religion, & secoüé l'obeyssance du Prince, bien qu'il y en eust beaucoup entr'eux qui fussent coupables de l'vn & de l'autre crime. Mais les vns pour gagner la faueur du peuple auide de la liberté, & ennemy du souuerain ; les autres achetez par les promesses du Prince d'Orange, ou attachez par les alliances à ses interests ; & plusieurs considerans Iean d'Austriche comme vn Prince desarmé & fugitif, tenoient le party des Estats comme le plus asseuré ; Quelques-vns mesme comme le meilleur & le plus honorable, s'imaginans que Iean d'Austriche auoit feint toutes ces conjurations & ces craintes, afin d'auoir vn plus iuste sujet de faire la guerre. C'est pourquoy ils l'auoient accusé aupres du Roy de tenir la Flandre embarassée dans des soupçons sans fondement : Tant il est veritable qu'on ne croit iamais les Princes quand ils parlent de conjuration, que quand leur meurtre & leur sang en ont rendu témoignage. Enfin les forces n'estoient pas alors esgales, car Iean d'Austriche n'auoit pas plus de quatre mille soldats qui estoient composez de quelques compagnies d'Allemans qu'il auoit à dessein retenus en Flandre ; d'vn petit nõbre d'Espagnols qu'il auoit fait reuenir de France où ils portoient les armes, & de quelques cõpagnies d'eslite de Vvallons & de Bourguignons. Mais du costé des Estats on comptoit plus de quinze mille hommes : Et s'ils eussent promptement attaqué Namur, comme ils l'auoient resolu estant pour cela partis de Gemblours, ils eussent sans doute chassé de la Ville & de la Citadelle Iean d'Austriche qui n'auoit pas des forces capables de leur resister. Mais comme il arriue ordinairement où il y a plusieurs Chefs, tandis qu'ils perdoient le temps à contester dans le camp, ils donnerent loisir à Iean d'Austriche de trouuer de nouuelles forces. En effet le Prince d'Orange, Ruuart du Brabant preferoit à toutes cho-

IEAN D'AVSTRICHE. 1577.

IEAN D'AVSTRICHE. 1577.

ses l'establissement des affaires de cette Prouince afin de fortifier par ce moyen la Hollande qui n'en est pas esloignée. Il establissoit dans Bruxelles & dans les Villes d'alentour, de nouueaux Magistrats à l'exemple des Hollandois ; on abbatit par son conseil, le costé de la Citadelle d'Anuers qui regardoit la Ville, auec vn si grand applaudissement du peuple, & vne si grande foule d'ouuriers qui accoururent à ce trauail, que mesmes les plus grandes Dames ne pouuans se tenir en leurs maisons, vindrent elles-mesmes trauailler la nuit à cette demolition, iusqu'à ce qu'on eust deffendu par vn Edict ces trauaux nocturnes à cause des dissolutions qui s'y commettoient. Mais on ne vit iamais vne ioye si desordonnée qu'à l'entour de cette statuë d'airain, qui representoit le Duc d'Albe comme triomphant. Elle auoit esté mise en vn endroit reculé dans la Citadelle, & aussi-tost qu'on l'eut rencontrée on l'attaqua en furie, on la descendit dans la Cour, on en approche le fer à la main, on la frappe auec des haches, & comme si chaque coup luy eust fait quelque douleur, & qu'il en eust tiré du sang, on receuoit de la satisfaction de ce carnage imaginaire. Il y en eut qui apporterẽt en leurs maisons des pierres de la base de cette statuë, & qui les y pendirent comme des despoüilles d'vn ennemy deffait, & comme pour laisser à la posterité des témoignages de cette espece de vangeance. Cõme auparauant on auoit fondu des canons pour faire cette statuë du Duc d'Albe, on fondit depuis cette statuë pour en refaire du canon; & le metal dont elle auoit esté formée reprit enfin son premier vsage. Cela neantmoins ne plut pas à tout le monde, & il sembloit que le Duc d'Albe qui estoit tout composé de menaces, & qui auoit esté iusques-là assez redouté, eust esté conuerty en des machines, par qui mesme en son absence il espouuenteroit tousiours la Flandre. Les habitans de Gand & d'Vtrecht, suiuirent l'exemple d'Anuers auec vne pareille allegresse ; & ceux de l'Isle, de Valenciennes, & des autres lieux ayant abbatu les Citadelles, celebrerent cette iournée comme la premiere de leur liberté. Mais d'autant que toutes ces choses tendoient à la rebellion, & ce qui touchoit dauantage quelques-vns, à l'accroissement de la puissance du Prince d'Orange, beaucoup de grands Seigneurs qui auoient conserué au Roy vne entiere fidelité, &

principalement le Duc d'Arſchot à cauſe des vieilles diſputes qu'il auoit euës auec le Prince d'Orange parlerent d'eſlire vn nouueau Gouuerneur des Pays-bas. Ils firent cette propoſition ſous pretexte de fortifier le parti des Eſtats par de nouuelles & de plus grandes forces, mais en effet afin que s'eſtans retirez de l'obeïſſance du Ruuart à qui la Nobleſſe n'obeïſſoit pas volontiers, ils deuinſſent égaux ſous nouueau Prince. Les vns propoſerent la Reyne d'Angleterre, d'autres François Hercules Duc d'Alençon frere du Roy de France, & quelques-vns Mathias Archiduc d'Auſtriche frere de l'Empereur Rodolphe; Mais les Catholiques refuſerent la Reyne d'Angleterre, parce qu'elle eſtoit heretique, & qu'elle n'euſt gouuerné la Flandre que par ſes Lieutenans; & pluſieurs à cauſe des diſſenſions perpetuelles des François & des Flamans, prefererent au Duc d'Alençon l'Archiduc d'Auſtriche, s'imaginant qu'on offenceroit moins le Roy en eſtabliſſant vn Prince de ſa Maiſon dans le gouuernement des Pays-bas; ſi ce n'eſt peut-eſtre qu'on ietta les yeux ſur l'Archiduc pour armer la Maiſon d'Auſtriche contre elle meſme, & mettre la diuiſion entre ſes Princes. On enuoya donc des Deputez à Vienne, qui perſuaderent facilement à ce ieune Prince ce qu'il ſouhaitoit auec paſſion. Ils le firent ſortir de nuit de la ville auec peu de ſuite, & le conduiſirent dans le Brabant, pluſtoſt qu'on ne ſe le pût imaginer au deſceu de l'Empereur Rodolphe, qui s'efforça en vain par ceux qu'il enuoya apres ſon frere, & par les lettres qu'il luy écriuit, de le deſtourner de cette entrepriſe quand il en euſt connoiſſance. I'ay meſme ſceu par des témoins qui ne ſçauroient eſtre ſuſpects, que Rodolphe fit de grandes reprimendes à Maximilian ſon frere, de ne luy auoir pas aſſez toſt découuert le deſſein de Mathias qui luy auoit eſté communiqué; & que Maximilian s'excuſa ſur le ſerment qu'il auoit fait de ne décourir à perſonne deuant le ſoir du iour ſuiuant, ce que ſon frere luy auoit confié la meſme nuit qu'il partit. Mais l'Empereur n'éuita pas pour cela les ſoupçons de quelques-vns, qui interpreterent autrement la fuite de l'Archiduc Mathias. Au moins on ne pût empeſcher que pluſieurs ne ſoupçonnaſſent, que ce ieune Prince n'auoit point eu d'autre intention en acceptant le gouuernemẽt des Pays-bas, que de prendre le pretexte de la protection de la Flandre, pour l'vnir en effet au domaine de

noient, & estoient tout ensemble gouuernez. Enfin les Catholiques, & les Heretiques ayant iuré entr'eux vne nouuelle alliance, Mathias fut salué auec des applaudissemens publics comme souuerain Gouuerneur des Pays-bas, premierement dans Anuers, & en suite dans Bruxelles. Les partisans du Prince d'Orange obtindrent qu'on le ioindroit à l'Archiduc, & qu'il gouuerneroit sous luy en qualité de Lieutenant, parce que ce Prince n'auoit pas encore vingt ans, & qu'il n'auoit aucune connoissance des affaires des Pays-bas. IEAN D'AUSTRICHE. 1578.

Cette nouuelle administration commença par le changement du Conseil d'Estat. On en fit sortir quelques Conseillers suspects aux Estats, on y declara ennemis de la Patrie tous ceux qui suiuroient Iean d'Austriche; & quelque temps apres Iean d'Austriche fut menacé du mesme traitement s'il ne sortoit des Pays-bas. Enfin ce mesme Conseil & les Deputez des Estats dresserent vne formule du serment, par lequel les Ecclesiastiques & les seculiers promettoient *d'obeyr à l'Archiduc Mathias, souuerain Gouuerneur de la Flandre, de le deffendre de leurs biens & de leurs vies, iusqu'à ce que le Roy & les Estats en eussent estably vn autre, & de traiter cependant Iean d'Austriche comme ennemy.* Ce serment qui fut ainsi proposé, & dont l'execution fut exigée en quelques endroits auec toute sorte de violence, tourna au desauantage de beaucoup de nobles, & à la ruine de quelques-vns. On commença dans Anuers par les Iesuites, afin que comme ils estoient dans la Ville en grande consideration, leur exemple attirast les autres s'ils se rangeoient du party des Estats, ou que s'ils refusoient d'y entrer, leur punition donnast aux autres de l'épouuente. Les Heretiques sur tous faisoient pour cela leurs efforts, & ne doutoient point que les Iesuites, dont ils auoient tousiours hay la fermeté, qu'ils eussent neantmoins aymée en cette occurrence, ne se fissent chasser de la Flandre pour vn suiet qu'ils ont tousiours estimé leur estre tres-honnorable. C'est pourquoy Guillaume de Heez accepta cette commission, & estant venu trouuer le P. Baudouin de l'Ange Prouincial de la Flandre, il l'exorta de iurer au nom de tous ses Religieux suiuant la formule du serment. Mais parce que ce bon Pere sçauoit bien que cette forme de serment auoit

IEAN D'AVSTRICHE. 1577.

esté conceuë par les Heretiques contre les Catholiques, s'estant excusé sur sa Regle qui deffendoit à ceux de son Ordre de se mesler de ces sortes d'affaires, il refusa courageusement deiurer, & n'y pût estre contraint ny par les prieres ny par les menaces. Ainsi apres qu'on eust persecuté les Iesuites durant quelques iours par toutes sortes d'outrages & de mauuais traitemens, enfin le iour de la Pentecoste vne troupe d'Heretiques armez vint assieger leur Eglise & leur maison, en rompit les portes, pilla indifferemment toutes choses, & sainctes & profanes, les chassa de force, & les ayant fait mettre sur des barques de Hollandois, les enuoya habiter ailleurs auec des mocqueries & des risées. Il se fit parmi ce desordre vne action certainement digne de memoire. Comme on chassoit les Iesuites de leur maison, & qu'on les foüilloit l'arquebuse tournée sur eux pour les empescher de rien emporter, vn d'entr'eux appellé Iean BOCCACCI, personnage plein de courage & de zele, dont il importe que le nom demeure à la posterité, donna de l'admiration aux Catholiques & aux Heretiques tout ensemble. Car s'estant souuenu qu'on auoit laissé sur le grand Autel la saincte Eucharistie dans vn vase d'argent, il disparut aussi-tost des yeux des soldats, & estant rentré dans l'Eglise où les Heretiques renuersoient toutes choses, il s'en alla vers l'Autel d'vn pas ferme & d'vn visage asseuré; & apres s'estre mis à genoux & auoir adoré, il tira auec reuerence la saincte Eucharistie du Tabernacle. Mais y ayant aussi trouué le Ciboire tout rempli d'Hosties, & ne pouuant en aualer vn si grand nombre, parce qu'il n'auoit pas le temps & qu'il auoit la bouche trop seche, il prit cette boëste d'argent où elles estoient, & la tenant leuée entre ses mains, il passa parmi les armes de ces sacrileges, sans que pas vn d'eux osast rien entreprendre sur luy, & l'apporta à ses compagnons; soit que les Heretiques fussent estonnez d'vne hardiesse si saincte & si merueilleuse, ou plustost que Dieu fauorisast la pieté de cet homme & l'esperance qu'il auoit en son secours. Et certes si vn Historien Romain rapportant l'action de Cajus Fabius, qui estant sorti du Capitole assiegé par les Gaulois, alla au trauers des troupes des ennemis sur le mont Quirinal, d'où il rapporta entre ses mains les choses sainctes & sacrées, ajouste qu'vn homme qui prefereroit le culte des Dieux à la

crainte de la mort, pouuoit iustement esperer d'auoir les Dieux fauorables; Pourquoy ne diray-je pas plus raisonnablement que ce Religieux eut en faisant cette entreprise vne esperance certaine de cette assistance Celeste, par qui ce mesme Dieu s'estant autrefois rendu inuisible aux yeux des Iuifs, pouuoit encore s'éuanouyr des yeux, ou pour le moins des mains de semblables ennemis? Pourquoy ne diray-je pas tout ensemble que par vne faueur particuliere de Dieu qui voulut recompenser la saincte confiance de ce personnage, il deffendit luy seul la saincte Eucharistie des outrages des Heretiques, & le vase où elle estoit de l'auarice des soldats, au milieu de trois cens hommes armez qui occupoient toute l'Eglise, & qui enuironnoient l'Autel l'espée à la main? On adioute à cela vne chose qu'il ne faut pas oublier pour l'interest & pour la gloire de la Religion. Lors qu'on eut chassé les Iesuites de la Ville, comme il y eut beaucoup de personnes qui allerent visiter leur maison pillée & deserte, en partie par curiosité de voir la maison d'autruy, & particulierement des Iesuites, en partie aussi comme la pluspart estoient Heretiques, pour prendre quelque plaisir à la veuë de l'infortune de leurs ennemis. Il y eut entr'eux vn miserable bouffon de la lie des Caluinistes qui pensant faire rire le peuple entra dans cette maison, & pendit au dehors à vne fenestre vne botte de paille attachée à vn baston blanc, comme si selon la coustume du pays, il eust voulu auertir le peuple que la mort & la peste estoient dans la maison. Cela estonna quelques-vns, & donna aux autres sujet de risée. Cependant cét Heretique receuoit le plaisir de son ouurage de mesme qu'vn autre Apelle derriere le tableau; & lors qu'vn autre Heretique eut heurté assez fort à la porte, il luy cria du dedans, *Malheureux que vous estes pourquoy heurtez-vous icy, n'y voyez-vous pas les enseignes de la mort, le baston blanc & la paille? Tous ceux qui demeuroient en ce logis, ont esté emportez par la peste.* C'est vne chose merueilleuse, que le mesme iour la peste se prit dans la maison de ce moqueur impie, bien qu'il n'y en eust point dans la Ville; & le contraignit de pleurer en sa maison, ce qui luy auoit donné du plaisir dans celle d'autruy. Cependant les Iesuites de Tournay, de Bruges & de Mastric, receurent le mesme traitement que ceux

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

d'Anuers, & furent contraints pour les mesmes raisons de se retirer de ces Villes. Ils eurent pour compagnons de leur exil les Cordeliers, quantité de bons Prestres, & beaucoup de Pasteurs des ames, dont le départ affoiblit autant la Religion Catholique qu'il y fortifia l'Heresie. Elle commença donc par le bannissement de ses ennemis à se répandre de tous costez d'vn cours precipité, & l'on reconnut par leur absence, qui ouurit la porte à tant de maux, combien leur presence estoit salutaire au public. En effet quelque temps apres les Caluinistes eurent bien la hardiesse de presenter vne requeste à l'Archiduc & aux Estats, pour establir dans la Flandre la liberté de conscience. Et bien qu'ils eussent esté refusez d'abord, neantmoins par la faueur du Prince d'Orange, ils firent des requestes plus hardies, & commencerent tout ensemble à demander & à exercer cette liberté, apres s'estre rendus maistres de quelques Eglises des Catholiques. De sorte que les Estats apprehendant les tumultes qui naissoient pour ce sujet, & voyant qu'on estoit pressé de faire la guerre où chacun portoit ses pensées, furent enfin contraints de permettre la liberté de conscience dans plusieurs Villes du Brabant, de la Gueldre & de la Hollande, malgré les contradictions de l'Archiduc & des Catholiques.

Cependant l'arriuée d'Alexandre Farnese Prince de Parme qui vint d'Italie sur la fin de l'année auec de vieilles troupes, fortifia beaucoup Iean d'Austriche. Les soldats Espagols qu'il auoit enuoyez sept mois auparauant dans les confins du Duché de Genes, auoient eu commandement du Roy Philippes de s'en retourner promptement en Flandre ; Les Maistres de Camp & les Capitaines en receurent de grandes satisfactions, s'imaginant que c'estoit vn tesmoignage qu'ils estoient rentrez dans la grace du Roy, & qu'on vouloit restablir leur reputation. Il est vray que la mort soudaine de Iulian Romero premier Maistre de Camp, qui mourut à Cremone en tombant de son cheual, lors qu'il mettoit ses soldats en ordre pour partir, troubla en quelque sorte l'allegresse & la ioye des Espagnols, parmy lesquels il estoit en grande recommendation. Or vne partie de ces troupes qui auoient esté aucunement diminuées par la mort de plusieurs soldats Espagnols, auec vne partie des recruës faites en Italie y preceda

Alexandre Farnese, comme se Roy l'auoit commandé, & l'autre partie le suiuit. Car pour faire plus de diligence, & pour la seureté des Prouinces par où l'on deuoit passer, on iugea plus à propos de faire marcher en plusieurs corps separez, vne armée composée de six mille hommes, que de la faire marcher en vn corps. Pour Alexandre Farnese ayant ordonné à Fabio Farnese de le suiure auec vne partie de sa maison, il arriua à Luxembourg au mois de Decembre à grandes iournées, accompagné de peu de personnes. Mais deuant que de parler du suiet de son voyage, ie ne iuge pas inutile de raconter dés le commencement tout ce que ie sçay de ce Prince. Ie me croy mesme d'autant plus obligé de m'estendre sur ce discours que i'ay fait la mesme chose des autres Chefs, & que comme il doit remplir vne grande partie de cette Histoire, il se presentera souuent aux Lecteurs. Et certes ie pense qu'il ne leur déplaira pas de ioindre comme de belles parties d'vn beau corps, Alexandre desia renommé deuant le voyage des Pays-bas, auec ce mesme Alexandre Gouuerneur des Pays-bas.

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

Alexandre estoit fils d'Octauio Farnese Duc de Parme & de Plaisance, digne sans doute d'estre mis entre les exemples de ces grands hommes, qui ont sceu parfaitement la science de regner. En effet la nature auoit pourueu Octauio d'vn esprit capable des affaires de la paix & de la guerre. Il s'estoit instruit dans l'escole de Paul troisiesme son ayeul, & de Charles-Quint son beau-pere; & s'estoit enfin acheué par les instructions qu'on reçoit des changemens de la fortune. On voyoit éclater en ce Prince la magnificense & la douceur, qui n'estoient pas moins en luy des ouurages de son industrie, que des dons de la nature, tels qu'on pouuoit les souhaiter pour vne domination nouuelle, & qui n'estoit pas bien asseurée. Ie sçay mesme qu'à l'exemple d'Auguste, pour penetrer dans les secrets des maisons, il se seruoit adroitement des diuertissemens de l'amour, où il sembloit auoir beaucoup d'inclination. Il mõtroit en toute chose vne courtoisie & vne ciuilité incomparable, en écoutant les raisons des hommes priuez, en saluant indifferemment tout le monde, & enfin dans toutes les actions de sa vie. Il regardoit en se moquant & comme de magnifiques mensonges ces vaines adorations de la Cour, & ces douces flatteries de personnes qui se trompent mutuellement. Mais s'arrestant

IEAN D'AV-STRICHE. 1578. seulement aux choses, il méprisoit les apparences, & fit si bien par sa douceur & par sa justice, par les diuertissements qu'il donnoit au peuple, où il assistoit luy-mesme comme vn homme priué, & principalement par ses bien-faits qui alloient tousiours au deuant des desirs de ceux qui en auoient besoin, qu'il fut mis raisonnablement entre les Princes qui estoient recommendables en ce temps-là, par l'amour & par la bien-veillance des peuples. Mais il n'acquit pas moins de reputation dans la guerre. Il fit son apprentissage encore ieune, & pour ainsi dire, encore enfant, sous l'Empereur Charles. Le premier seruice qu'il luy rendit, fut qu'il luy amena d'Italie onze mille hommes de guerre, que Paul troisiesme luy enuoyoit au delà des Alpes, pour la deffense de la Religion, & en faueur de leur alliance, qui contribuerent beaucoup à cette victoire signalée, où les armes Imperiales subjuguerent cette partie de l'Allemagne qui est entre le Danube, l'Elbe, & le Rhin. Aussi l'Empereur voyant cette armée ne feignit point de dire, qu'il n'estoit iamais venu d'Italie de plus belles troupes de caualerie & d'infanterie: Et apres auoir éprouué leur courage, il confessa qu'on leur deuoit vne grande partie de la victoire, & en honnora Octauio son gendre du colier de l'Ordre de la Toison d'Or, auec des marques d'vne bien-veillãce toute particuliere. Mais depuis dans les guerres d'Italie, Octauio soustint vn an tout entier, auec le mesme courage le siege de Parme contre les armes du Pape & de l'Empereur; & quand le Roy Philippes l'eut obligé de prendre son party par la restitution de Plaisance, il auança beaucoup les affaires d'Espagne par le succez des combats qu'il donna contre les François. Enfin ayant quitté les armes qu'il ne prit iamais contre personne qu'en se deffendant, & apres auoir esté attaqué, ce Prince qui auoit l'esprit doux & poly, employa le reste de sa vie, ou à l'affermissement, ou dans la iouïssance de ses Estats. Or pour ne rien dire de Marguerite d'Austriche sa femme, fille de l'Empereur Charles-Quint, dont nous auons desia parlé, & dont nous dirons encore quelque chose, ce fut d'vn pere si illustre que nasquit à Rome Alexandre Farnese, la mesme année que Paul troisiesme son ayeul paternel fortifioit contre l'Heresie de Luther la Republique Chrestienne, des sainctes & salutaires ordonnances du Concile de Trente, &

que l'Empereur Charles-Quint son ayeul maternel ayant leué vne armée en Allemagne deffendoit la Religion contre le mesme ennemy par ses armes victorieuses. Tout cela fut pris pour vn bon presage à la naissance de ce Prince, & luy seruit depuis d'aiguillon pour surmonter par vn courage hereditaire le mesme monstre, comme l'ancien ennemy de sa maison. On adiouste la prediction du Pape Paul, qui en se réjoüissant auec Marguerite de son heureux accouchement, dit en mettant la main sur la teste d'Alexandre qu'on luy auoit apporté auec son frere gemeau, que si le sentiment qu'il en auoit estoit veritable, ce ieune Prince seroit vn iour vn grand chef de guerre. Pour moy ie pense qu'on augura seulement par le nom qu'il seroit vn autre Alexandre, & ie croy que ce seroit vne chose vaine & superstitieuse d'en tirer d'ailleurs le presage. Vne chose augmenta la ioye de cette maison, c'est qu'Octauio pere d'Alexandre fut fait en ce temps-là Duc de Parme & de Plaisance, comme si on eust voulu preparer à ces Princes naissans, vne domination nouuelle. Mais il n'y eust rien qui marquast dauantage le bon-heur de cette maison, que la naissance de ces deux gemeaux, qui fut celebrée dans Rome auec vn applaudissement general, & pour qui la Noblesse Romaine fit vne feste de plusieurs iours par toutes sortes de ieux & de spectacles. On en laissa mesme à la posterité vn témoignage sur le marbre, comme d'vne chose extraordinaire, & qui arriue rarement aux maisons regnantes & couronnées. Cependant Octauio ne fit pas comme Tibere, qui se laissa transporter par la ioye dans vne semblable fortune, & qui se vanta orgueilleusement dans le Senat, que iamais aucun Romain de sa condition n'auoit eu de sa femme deux enfans masles par vn seul accouchement. Mais il imita Charles son beau-pere, qui ayant receu nouuelle que l'Imperatrice sa femme estoit accouchée d'vn fils, s'en alla aussitost à pied au Monastere de sainct Paul, bien qu'il fit alors vne grande pluye, & en rendit des graces à Dieu comme les premices de sa ioye. Ainsi Octauio apres auoir appris l'accouchement de Marguerite, ne voulut point receuoir les complimens des grands Seigneurs, ny donner en public des tesmoignages de son contentement, qu'il n'eust esté premierement au sainct Crucifix, qui est conserué par vne Confrerie

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

du mesme nom dans l'Eglise sainct Marcel, auec vne grande veneration des Romains. Comme il auoit pour le Crucifix vn respect tout particulier, il se ietta à ses pieds, rendit graces à Dieu de cette diuine liberalité, & ayant embrassé cet arbre de vie déposa sous son ombre la fortune & le salut de ses enfans; Digne certes d'auoir veu son fils déployer l'estendart triõphant de la Croix dans les Pays-bas, & vaincre glorieusement sous de si sainctes enseignes. On differa le baptesme de quelque temps pour en faire les preparatifs. Ils ne furent donc baptisez que trois mois apres par le Cardinal de Cupis Doyen du sacré College; l'aisné fut appellé Alexandre, du nom que le Pape portoit deuãt que d'arriuer au Pontificat, & le second fut nommé Charles du nom de l'Empereur. Mais Charles ne vescut pas long-temps, & le soin qu'on eust eu des deux fut employé à l'education d'Alexandre. Il passa son enfance dans le sein & dans les embrassemens de sa mere, & sous la conduite des plus excellens precepteurs de son siecle; mais ce fut auec peu de fruit, ou au moins auec vn succez qui ne respondoit pas à la capacité des Maistres, ny à l'esprit de l'Escolier, parce que comme il estoit actif & ardent de son naturel, il auoit en haine la contrainte & les chaisnes de l'estude, & prenoit bien plus de plaisir à s'exercer à la danse, à monter à cheual, & à faire des armes. Cette inclination fut fomentée en luy, ou plustost elle luy fut donnée dés son enfance par l'image des armes qu'il rencõtra en naissant, & qui faisoient alors l'occupation de son Pere, de qui comme d'vn premier souffle les hommes tirent leurs inclinations & leurs mœurs, bien plus veritablement que de la force des Astres qui president à la naissance. En effet l'appareil de guerre que faisoit son Pere pour aller trouuer l'Empereur au delà des Alpes, & les armes qui resonnoient de tous costez dans sa maison faisoient tant de bruit à la naissance de ce Prince, qu'il entendit le son des trompettes plustost que les chansons de ses nourrices. Il n'eust pour ses amusemens d'enfant que le bruit des tambours, & la premiere clarté qui frappa ses yeux fut l'esclat & la splendeur qui sortent des armes. Mais son Pere estant reuenu d'Allemagne l'année d'apres, les dépoüilles qu'il en auoit remportées firent vne seconde impression sur l'esprit de cet enfant; & en suite les combats des grandes armées qui estoient

estoient à l'entour de Parme, où ce ieune Prince de six ans estoit esleué parmi les bruits du canon. Enfin les autres guerres de son Pere qui succederent les vnes aux autres imprimerent d'autant plus facilement dans vne ame tendre l'image & la passion des armes, & acheuerent de former cet esprit qui estoit naturellement martial. A peine estoit-il sorti de l'enfance que sa Mere l'enuoya en Flandre à Octauio pour estre donné au Roy Philippes comme vn gage de l'affection qu'on renouuelloit enuers la maison d'Austriche, & pour gagner le bien-veillance du Roy en se priuant de la presence d'vn fils vnique, & enfin obtenir de luy que comme il leur auoit desja rendu la ville de Plaisance il leur rendit la Citadelle qui estoit le principal but où ils aspiroient. Mais auec quelque intention que ce ieune Prince fut enuoyé à Philippes, il luy fit vn fort bon accueil, & fut bien aise de voir en sa personne l'image de sa sœur qu'il aymoit vniquement, & de l'auoir pour ostage de l'affection des Farneses. Il demeura dans les Pays-bas enuiron vn an & demy auec le Roy, où il prenoit grand plaisir à la veuë de la guerre qui y estoit alors allumée. On dit qu'ayant esté mené par le Roy à l'armée prés de sainct Quentin, il luy demanda instamment qu'il le laissast aller à l'assaut de cette place, le iour qu'il fut donné & qu'elle fut prise; & qu'ayant esté refusé par le Roy qui l'escouta en riant, & qui ne laissa pas d'admirer cette hardiesse d'vn enfant d'onze ans, il eust de la peine à demeurer dans le camp, & témoigna son dépit par l'abondance de ses larmes. De là il passa auec le Roy en Espagne où il demeura enuiron huict ans. Il y fut esleué auec Charles Prince d'Espagne & auec Iean d'Austriche, en partie à Alcala, où Philippes auoit enuoyé Charles pour estudier, en partie à Madrid & dans la Cour aux yeux du Roy son oncle, qui l'aymoit auec tant de tendresse qu'il sembloit qu'Alexandre fut fils de Philippes. L'affection qu'il auoit pour luy s'augmentoit particulierement par la comparaison de Charles, de qui les mœurs trop libres & trop farouches estoient entierement esloignées de la grauité de son Pere. Mais ce qui est rare dans la Cour, cette faueur du Roy ne luy fit iamais d'enuieux, la Noblesse luy cedoit volontiers comme au petit fils de Charles-Quint; & quant à luy il s'efforçoit de gagner l'amitié de la Noblesse par sa douceur &

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

par sa moderation, par ses bons offices, & par ses liberalitez qui alloient iusqu'à vn tel excez que sa maison en receuoit mesme de l'incommodité. Mais quand il s'agissoit de manier les armes & de monstrer son adresse dans les ioustes & dans les tournois, dont le Prince Charles & Iean d'Austriche donnoient souuent le diuertissement, il y paroissoit auec tant de grace & de majesté, il y couroit quelquesfois desarmé, & mesprisant le danger auec vne si noble confiance, qu'à mesme temps qu'il tiroit de tous costez des applaudissemens au milieu de ces images de guerre, il donnoit tout ensemble aux spectateurs & du plaisir & de la crainte. Il n'auoit encore que vingt & vn an, lors que le Roy luy destina pour femme Marie de Portugal fille du Prince Edoüard, & petite fille du Roy Emanuel Princesse de grande reputation par son esprit, & par sa pieté. Mais le Roy voulant donner quelque chose à l'affection qu'il portoit à Marguerite sa sœur qui estoit alors Gouuernante des Pays-bas, luy renuoya Alexandre son fils, & fit passer de Portugal en Flandre Marie auec vne flotte Royale: & Octauio pere d'Alexandre s'y estant rendu d'Italie auec toute sorte de magnificence, le Roy voulut que ses nopces fussent faites dans Bruxelles où elles furent celebrées auec cette réjoüissance des Prouinces dont nous auons desia parlé. Il s'en alla en suite à Parme, où il eust plusieurs enfans dont il ne luy en demeura que trois, Marguerite autrefois Princesse de Mantoüe, qui se fit depuis Religieuse, le Duc Ranuccio, & le Cardinal Edoüard. Ainsi voyant sa maison affermie par le moyen de ses enfans, & qu'il n'auoit point d'affaires sur les bras, parce qu'Octauio son Pere estoit encore assez vigoureux & par son âge & par son esprit pour gouuerner seul toutes choses, il commença à souhaiter la guerre, & à regarder au dehors s'il n'en verroit point naistre quelque occasion. Cependant il satisfaisoit sa passion, & l'abusoit pour ainsi dire, par la guerre qu'il faisoit aux bestes dans les bois, par les combats à la lance qu'il faisoit faire dans la ville, & enfin par toutes ces sortes de spectacles qui sont comme des peintures de la guerre. Mais comme il estoit d'vn naturel courageux, il adjoustoit quelquesfois à ces diuertissemens des choses qui estoient plus dignes d'vn gladiateur que d'vn Prince. Il couroit de nuit déguisé par la ville auec des armes,

non pas comme cet Empereur qui couroit aussi déguisé de nuit, enuironné d'vne troupe de gladiateurs, qui le laissoient faire quand les querelles n'estoient pas grandes, & qui venoient au secours si le combat s'eschauffoit; mais Alexandre marchoit ordinairement seul ou auec vn homme seulement. Il arrestoit l'espée à la main ceux qu'il rencontroit, il les contraignoit de se battre, il les esprouuoit contre luy, & s'esprouuoit luy mesme contr'eux. Et comme la temerité s'augmente quelquesfois par le bon-heur, il passa iusqu'à cet excez que s'il entendoit parler de quelqu'vn qu'on estimast pour bien faire des armes, il n'auoit point de repos qu'il ne l'eust attaqué de nuit, & qu'il n'eust mesuré auec luy & ses forces & son adresse. On dit qu'ayant vne nuit rencontré le Cõte Adrian Torelli braue & courageux Caualier il l'attaqua aussi tost comme il le souhaitoit il y auoit long-temps; & que Torelli l'ayant reconnu dans le combat à la faueur d'vn flambeau qui passa d'auanture en ce lieu, ietta son espee par terre, & luy demanda pardon de l'auoir tirée contre son Prince, bien que ce fut sans le sçauoir & pour se deffendre. Cela fut cause que la pluspart éuiterent depuis sa rencontre, de peur de perdre l'estime du Prince s'ils estoient vaincus, ou sa grace s'ils estoient vainqueurs.

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

Mais enfin il se prensenta vne plus glorieuse occasion de prendre les armes dans cette illustre & puissante ligue, qui fut faite entre les Prince Chrestiens contre l'ennemy commun de la Chrestienté. Beaucoup de choses l'inuitoient à cette expedition, la cause de la guerre, la multitude des grands Seigneurs qui y accoururent, & sur tout Iean d'Austriche general de cette armée à qui il estoit également attaché par l'amour & par le sang. Le Pere qui esperoit quelque chose de grand du courage de son fils ne s'opposoit pas à son dessein, au moins il esperoit que son naturel impetueux se modereroit parmi les dangers de la guerre; mais voyant que sa Mere à qui il defferoit beaucoup y auoit de la repugnance, il ne voulut rien resoudre sans en auoir auparauant consulté le Roy son oncle. Cependant Marguerite, selon qu'elle l'auoit pratiqué, receut des lettres du Roy, par lesquelles il faisoit responce qu'il luy sembloit à propos de differer le depart d'Alexandre. Mais ce Prince animé par les persuasions de Iean d'Austriche,

IEAN D'AV-STRICHE. 1578. ayant enfin gagné sa Mere, & obtenu du Roy la permission qu'il souhaitoit, se prepara à la guerre comme pour sa premiere sortie auec toute sorte de magnificence. Il mena auec luy plus de quatre-vingts Gentils-hommes de la Noblesse de Plaisance & de Parme, & y adjousta comme pour sa garde enuiron trois cens hommes d'élite, que Paul Vitelli fameux Capitaine auoit recherchez auec vn soin extraordinaire; car ils auoient tous esté ou Capitaines, ou Lieutenans, ou Enseignes, enfin ils auoient tous eu charge dans la guerre. Alexandre Farnese s'alla donc offrir auec cét équipage en qualité de Volontaire au General son oncle, qui le receut auec vn fauorable accueil comme il faisoit la reueuë de son armée. Alors Alexandre ayant choisi par la permission de Iean d'Austriche quatre cens hommes de l'armée du Roy, les distribua dans deux Galeres de la Republique de Genes, sous la conduite du Cõte Charles Scot & de Pierre François Nicelli; & auec Vitelli son Lieutenant, & vne partie de sa Noblesse & de ses soldats, il se mit dans l'Admirale de la mesme Republique. Neantmoins durant tout le chemin, & tout le temps que l'on passa deuant le combat, il fut tousiours auec Iean d'Austriche dans la Galere du General, pour le bien certes de toute l'armée. Car il s'esleua entre Iean d'Austriche & Venier General de l'armée de Venise, vne dispute qui eust sans doute fait venir aux mains les Chrestiens les vns contre les autres. Et comme Iean d'Austriche estoit prest de vanger l'iniure qu'on faisoit à sa dignité, y estant mesme excité par plusieurs personnes qui enflammoient son esprit desia esmeu, Alexandre se gouuerna si adroitement qu'il retint seul les premiers mouuemens de sa colere, par la consideration où il estoit aupres de luy; iusqu'à ce que Marc Antoine Colone General de l'armée du Pape, & Augustin Barbaric Lieutenant des Venitiens destournerent par leur prudence & par l'entremise de Farnese, plus promptement qu'on ne pensoit cette funeste tempeste qui alloit tomber sur toute la flotte. Depuis Alexandre estant venu à Rome, le Pape le loüa de cette action en la presence de quelques Cardinaux, & tesmoigna que la Chrestienté luy auoit beaucoup d'obligation, & que luy-mesme en son particulier il luy en estoit redeuable. Mais lors qu'on fut arriué au lieu du combat, fameux par la bataille Actiaque que Ce-

ſar Auguſte y gagna autrefois, & que les armées eurent eſté miſes en bataille de part & d'autre, Alexandre Farneſe entra dans ſa galere aſſez proche de celle d'Antoine Colone, qui eſtoit au milieu de l'armée, ayant derriere luy les deux autres Galeres de la Republique de Genes. Apres la premiere furie des fleches & des arquebuſades qui furent tirées de loin, comme les vaiſſeaux commencerent à s'approcher, Alexandre qui regardoit Muſtapha Treſorier de l'armée ennemie attaqua ſa Galere auec impetuoſité, mais lors qu'on en fut venu aux mains, il trouua qu'elle eſtoit plus forte qu'il ne penſoit. Car comme elle portoit tout l'argent de l'armée, elle eſtoit deffenduë par plus de trois cens Ianiſſaires, la pluſpart vieux ſoldats, & tous eſgalement courageux. Enfin apres auoir long-temps combattu en doute de la victoire de part & d'autre, apres auoir eſté tantoſt repouſſez, & tantoſt apres auoir repouſſé, Alexandre rouge de honte & tout enſemble de colere prit en main vn eſpadon dont il ſçauoit bien ſe ſeruir, ſauta dans la Galere ennemie, & ouurit par ce moyen au milieu du carnage des ennemis, vn paſſage à ſes ſoldats qui s'exciterent par l'exemple & par le peril de leur Capitaine. De ſorte que les meilleurs d'entre les Turcs ayant eſté tuez, les autres ſe diſpoſoient deſia à ſe rendre, ſi Scander Baſſa qui augmenta les forces des ennemis par vne Galere qu'il amena à leurs ſecours, n'euſt fait recommencer le combat. Mais d'autant qu'vne des Galeres d'Alexandre fourniſſoit touſiours de l'autre coſté des ſoldats frais, & que les ennemis ne peurent plus long-temps ſouſtenir leur effort, enfin Muſtapha ayant eſté tué de pluſieurs coups, & Scander Baſſa ayant eſté bleſſé & auſſi-toſt fait priſonnier, Alexandre ſe rendit Maiſtre non ſeulement de la galere qui portoit l'argent, mais encor du vaiſſeau qui eſtoit venu à ſon ſecours. Les ſoldats y firent vn ſi grand butin que pluſieurs en emporterent chacun deux mille ſultanins & quelques-vns chacun trois mille, qui eſt vne monnoye de meſme prix que le ſequin de Veniſe. Ie ne parle point des deſpoüilles que les deux autres galeres d'Alexandre gagnerent ſur deux galeres des ennemis & ſur autant d'autres vaiſſeaux qu'elles attaquerent & qu'elles prirent. On dit que Iean d'Auſtriche à qui apres le combat on rapporta

IEAN D'AVSTRICHE. 1578. beaucoup de choses du Prince Farnese l'embrassa auec de grands tesmoignages d'affection & d'estime, mais qu'il mit cette exception à la loüange qu'il luy donna qu'il s'estoit ietté auec plus de succés que de prudence parmi les ennemis encore forts & redoutables, sans estre asseuré de son retour. Mais Alexandre prit ce blasme pour vne loüange, attribua la cause de sa confiance, & de sa hardiesse à la pieté de Marie de Portugal sa femme, dont il disoit que les prieres luy seruoient de bouclier & de rempart, & essuya par cette response agreable le reproche de son oncle. L'année d'apres il ne monstra pas vn moindre courage, bien que ce fut auec moins de bon-heur, ou plustost auec moins d'intelligence des nations Chrestiennes. Car comme on eust renouuellé cette ligue afin de poursuiure dans la Morée la victoire de Lepante, les Chefs de l'armée Chrestienne n'estans pas reuenus assez-tost, Vlucciali nouueau General de la Mer auoit desia en quelque sorte refait son armée ; & apres l'auoir conduite tantost d'vn costé & tantost d'vn autre, enfin pour éuiter la rencontre des Chrestiens, il la tenoit arrestée prés du port de Medone qui estoit bien fortifié. Cependant Iean d'Austriche qui faisoit tous ses efforts pour en faire sortir l'ennemy, & l'attirer au combat qu'il luy auoit si souuent presenté, donna ordre à Alexandre d'attaquer par terre Nauarin qui n'est pas esloigné de Medone. Ce Prince ne mena pas plus de six mille hommes auec luy ; & ayant diuisé ses troupes, il commença à battre cette forteresse auec plus d'impetuosité que de succez, parce que le soldat ne pouuoit faire de tranchée sur vn terrain de cailloux & de roche, & que les gabions pleins de terre & de pierres, n'estoient pas assez forts pour deffendre les assiegeans contre le canon des ennemis. Neantmoins on ne laissoit pas de continuer ce siege, ceux de Nauarin faisoient quelquefois des sorties, & on les repoussoit tousiours auec quelque perte des leurs. Enfin comme on croyoit qu'ils estoient prests de se rendre, il entra de nuit dans cette forteresse du secours des Turcs, ou par la negligence des gens de Farnese, ou parce qu'ils ne sçauoient pas les chemins. De sorte qu'ayant pris garde en mesme temps qu'il venoit de tous costez au secours des troupes de Caualerie & de gens de pied, Alexan-

dre qui craignoit qu'on ne luy fermast le chemin, & qu'on l'assiegeast luy-mesme, ne voyant plus d'apparence de pouuoir prendre cette place, estima qu'il feroit assez s'il pouuoit remener dans les vaisseaux son armée & son canon à la veuë des ennemis. Lors que Iean d'Austriche eust connu que ny la generosité ny les outrages ne pouuoient attirer du port l'armée des Turcs qui auoit resolu de ne point donner bataille, il se contenta d'auoir ietté l'espouuante parmi les ennemis, & d'en auoir tiré comme vn aueu, qu'on luy auoit cedé l'empire de la Mer; Enfin la flotte & les volontez des Princes vnis pour cette expedition ayant esté diuisées, il se retira en Sicile, & les autres se retirerent autre-part. Ce fut en vne si belle occasion qu'Alexandre fit son apprentissage dans la guerre: Et comme il en aquit vne grande estime, & qu'il fit iuger par ses actions à tant de vaillans hommes qui en furent témoins, & à tous les Princes esloignez, principalement au Pape Pie, à Gregoire son successeur, & à Philippes Roy d'Espagne, qu'il seroit quelque iour vn grand Capitaine, ainsi ses grandes qualitez obligerent depuis le Roy de l'enuoyer en Flandre, où se faisoit en ce temps-là le plus grand effort de la guerre. IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

Le Roy se voyant tous les iours importuné par les plaintes que les Flamans faisoient contre Iean d'Austriche, & voulant calmer la Flandre sans se seruir de la force des armes, qui apportent mesme du dommage aux vainqueurs, se resolut de satisfaire au desir des Prouinces, & d'y enuoyer Marguerite d'Austriche sa sœur auec Alexandre son fils. Il esperoit apporter quelque accommodement aux affaires par la prudence de cette Princesse, & par l'affection que les Flamans auoient pour elle; ou s'il estoit besoin de prendre les armes, il croyoit que la guerre seroit heureusement conduite par le courage de son fils. Il donna donc charge au Cardinal de Granuelle qui estoit alors à Rome, de persuader à Marguerite de retourner en Flandre. Le Cardinal l'alla trouuer à Aquila dans l'Abruzzo, & ayant heureusement rencontré auec elle Alexandre, il leur monstra les lettres du Roy, & leur fit entendre ses volontez, bien que le Marquis d'Ayamont Gouuerneur du Milanois eust ordre du Roy d'en communiquer en secret auec Alexandre. Marguerite qui Terre de labour.

IEAN D'AV-STRICHE. 1578. vouloit penser plus à loisir à cette affaire, ne fit qu'vne responsе douteuse, & ambiguë au Cardinal, soit qu'elle craignit comme elle sembloit le faire croire, d'offenser Iean d'Austriche, soit que par ce retardement, & cette apparence de refus elle voulut faire valloir son voyage. Mais Alexandre témoigna qu'il estoit prest d'obeyr au Roy sans differer dauantage, pourueu que sa Mere y consentit. Il respondit auec vn peu plus de certitude à deux lettres que le Marquis d'Ayamont qui estoit retenu au lit malade, luy auoit enuoyées par Raphaël Manriquez auec vne lettre du Roy, qui apres luy auoir tesmoigné ses ressentimens sur la mort de Marie de Portugal sa femme, luy faisoit sçauoir en ces termes son intention de l'enuoyer en Flandre. *Ie suis asseuré*, dit-il, *qu'aussi-tost que vous en aurez connoissance, vous ne manquerez pas de satisfaire par vne genereuse promptitude à l'esperance que i'en ay conceuë, à l'affection que ie vous porte, & à l'estime que ie fais de vostre vertu.* Mais parce que le Roy changea aussi-tost le dessein de substituer Marguerite en la place de Iean d'Austriche à cause de l'arriuée de l'Archiduc Mathias en Flandre, on douta à Parme s'il estoit honnorable au Prince Alexandre d'aller dans les Pays-bas pour faire tousiours la guerre sous la conduite & sous le commandement d'vn autre. Neantmoins Alexandre méprisa toutes ces difficultez, & prefera à ces obstacles le seruice du Roy, & l'amour qu'il auoit pour la gloire. Il estoit principalement animé par quelques paroles secrettes de Granuelle qui ne luy promettoient que de grandes choses. Adjoustez à cela l'autorité & les exhortations de Gregoire treiziesme qui ayant appris du Cardinal Farnese cette resolution la loüa hautement, & luy donna charge d'escrire au Prince de Parme en son nom, *Que l'expedition de Flandre seroit agreable à Dieu, & qu'il l'exhortoit de l'entreprendre genereusement sous de si bons auspices.* Pour moy ie pense que le Pape luy recommanda ce dessein auec tant d'ardeur, non seulement pour le bien de la Religion, & pour les interests du Roy d'Espagne en general, mais encore pour l'interest particulier de l'autorité Ecclesiastique. Car d'autant que le Prince de Parme estoit feudataire du siege Apostolique, il sẽbloit qu'il fut de l'auãtage du Pape que son vassal aquit de l'experience dans les pays estrangers, pour employer quelque iour

cette

cette science militaire en faueur de l'Eglise Romaine. Ainsi Alexandre ayant receu en peu de iours trois lettres de Iean d'Austriche, par lesquelles il l'exhortoit & par de grandes prieres, & par de grandes promesses de venir prendre part, & à la guerre & à la gloire, il donna ordre à ses affaires auec tant de promptitude, qu'il arriua à Luxembourg douze iours apres qu'il fut party de Parme. Il y fut receu par Iean d'Austriche auec vne ioye incroyable; mais on dit qu'Alexandre ne le salüa au contraire qu'auec estonnement, quand il vit qu'il estoit si changé, & qu'il auoit perdu son embompoint, & cette majesté de Capitaine qui auoit accoustumé de reluire sur son visage. Tant il est veritable qu'apres de grandes felicitez, on ressent plus viuement les infortunes. Cela sans doute peut faire croire que Iean d'Austriche ne fit pas venir malgré luy, & seulement par l'ordre du Roy le Prince de Parme, & que ce ne fut pas vne ioye feinte qu'il tesmoigna à son arriuée. En effet comme il auoit desia esprouué sa fidelité & son courage, il en pouuoit tirer beaucoup de secours pour le bien des affaires publiques, & principalement pour sa seureté, se voyant sans cesse exposé aux embusches de tant d'ennemis. Iean d'Austriche monstra à Alexandre dans leurs premieres entreueuës les ordres qu'il auoit du Roy de luy communiquer les affaires tant de la paix que de la guerre, & de luy faire donner par mois mille escus d'or. Le Prince de Parme se resiouyt de l'vn & de l'autre, & principalement du dernier, parce que le Roy n'auoit accoustumé de donner cette pension qu'aux Vice-Rois, aux Gouuerneurs des Prouinces & aux Generaux d'armée. Il la receut durant quelque temps; & iusqu'à ce que les peuples eussent appris en quelle estime il estoit aupres du Roy; & enfin comme il estoit plus ambitieux de gloire que d'argent, il remercia le Roy de cette grace, & adjousta dans ses lettres qu'on ne luy deuoit point de recompenses, qu'il n'auoit pas encore seruy, & qu'il n'auoit pas besoin qu'on l'excitast pour l'obliger à rendre seruice.

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

Cependant Alexandre employa tout ce qu'il auoit d'esprit & d'industrie pour s'instruire dans les affaires tant militaires que ciuiles, afin de conduire toutes choses sous l'autorité de Iean d'Austriche. Mais il trouua l'estat des affaires resserré dans des limites bien estroites, car il n'estoit demeuré que deux Pro-

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

uinces ſous l'obeïſſance du Roy ; & les Citadelles qui reſtoient dans les autres en petit nombre ſe rendoient tous les iours aux Eſtats. Amſterdam meſme branloit dans la Hollande ; & Berguesopſom dans le Brabant, s'eſtoit donné aux Eſtats par le crime des gens de guerre qui trahirent lâchement Charles Fugger leur Colonel. Mais la garniſon de Breda ayant eſté trompée par l'artifice des ennemis, auoit traité ſon Capitaine quelque temps auparauant auec bien plus d'inhumanité. Georges Fronſberg Colonel d'vn Regiment d'Allemans, eſtant entré dans Breda pour Iean d'Auſtriche auoit reſiſté long-temps auec beaucoup de force & de courage aux efforts de Philippe Comte d'Hollac, & de Federic Perenotte ſeigneur de Champigni Capitaine des Eſtats qui aſſiegeoient cette ville. Et comme la diuiſion ſe mettoit de iour en iour parmi les ſoldats parce qu'on ne leur donnoit point d'argent, il enuoya à Iean d'Auſtriche vn homme fidele & hardi, & luy mandoit, *Qu'il ſe haſtaſt de ſecourir la Ville, parce que ces gens qui ſe mutinoient n'eſtoient pas en eſtat de ſouſtenir vn ſiege plus long*. On ne ſçait ſi cet homme fut deſcouuert par Hollac, où s'il ſe deſcouurit luy-meſme ; mais on prit les lettres dont il eſtoit chargé, & on le retint dans le camp autant de temps qu'il en falloit pour faire croire probablement qu'il auoit eſté trouuer Iean d'Auſtriche & qu'il en eſtoit reuenu. Alors on fit paſſer dans la ville vn autre homme, qui dit que celuy qu'on auoit enuoyé eſtoit demeuré malade, & apporta cette reſponſe eſcrite, ce ſembloit, de la main de Iean d'Auſtriche, *Qu'on ne fit point difficulté de rendre la Ville pourueu que ce fut à des conditions honneſtes ; & qu'on la reprendroit bien-toſt par les troupes qu'on y enuoyeroit dãs peu de temps, & qu'on ne pouuoit pas encore y enuoyer*. On adjouſta foy aux lettres & à celuy qui les portoit, la Ville fut renduë, & l'erreur du Chef fut ſuiuie du crime & de la laſcheté des ſoldats. Car tandis qu'on deliberoit ſur les conditions, ſoit qu'ils euſſent de l'auerſion pour luy, ſoit qu'ils euſſent eſté corrompus, ils s'en ſaiſirent auec fureur, & le liurerent chargé de liens à Hollac & à Champigni, qui le demandoient ſur toutes choſes. Cependant cette perfide garniſon, dont l'ennemi ſe moqua comme elle ſortoit de la Ville, ne trouua pas loin de là le ſecours que Iean

d'Austriche enuoyoit, & se repentit à loisir de sa precipitation & de sa perfidie. Mais la fortune de la guerre ne fut pas si fauorable à Hollac aupres de Ruremonde. Car allant assieger cette ville auec vne ferme esperance de s'en rendre maistre, il rencontra Gilles de Barlemont seigneur d'Hierges auec quatre mille hommes de pied, qui fut soustenu en cette occasion par vne sortie que fit en mesme temps Poluillet Colonel de la garnison Allemande. De sorte qu'Hollac fut repoussé, perdit toutes ces munitions, & fut mis en fuite auec quelque perte des siens. Neantmoins on ne laissoit pas de parler d'accommodement, il y auoit des courriers qui alloient de part & d'autre, enfin on faisoit toutes choses comme si on eust esperé ou desiré la paix; au lieu que le dessein secret estoit de se donner des paroles pour des paroles, & faire paroistre que les vns auoient eu plus de raison de prendre les armes que les autres. La Reine d'Angleterre n'auoit point d'autre intention en demandant à Iean d'Austriche vne suspension d'armes, que de se donner vn pretexte de secourir les Estats, si on n'accordoit pas sa demande. Elle protesta mesme à Iean d'Austriche & au Roy, à qui elle auoit enuoyé vn Ambassadeur sur le sujet de la paix, que si on en refusoit les conditions, elle feroit en cette occasion & sans respect de personne, tout ce qu'elle iugeroit necessaire. Mais quand on eust reconnu où tendoient ces menaces, le Roy & Iean d'Austriche luy firent response, qu'elle s'adressast à l'autre parti, & qu'elle pouuoit plus honnestement luy persuader de quitter les armes, & de rentrer dans l'obeïssance. Ainsi les propositions de la paix ayant esté rejettées auec tout le commerce qui se faisoit pour en venir aux accommodemens, il n'y auoit plus d'esperance de pacifier la Flandre que par la force des armes. La Comete qui parust en mesme temps, & qui estoit si effroyable que les Mathematiciens asseuroient qu'on n'en auoit iamais veu qui presageast de plus grands mal-heurs, fut prise par les peuples desia disposez à la guerre pour le signal que le Ciel en vouloit donner.

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

Le premier combat memorable fut donné pres de Gemblours à neuf mille de Namut & à l'entrée du Brabant, apres auoir fait la reueüe des deux armées, les Catholiques aupres de la Marche petite ville de Luxembourg, & les

Iean d'Avstriche. 1578.

ennemis auprés d'vn village appellé Templ assez proche de Namur. Celle du Roy fut trouuée moins forte qu'on ne pensoit, & celle des Estats plus grande qu'on ne l'auoit estimée. En effet on auoit creu que l'armée de Iean d'Austriche estoit de vingt-deux mille hommes de pied, bien que le Prince de Parme qui en auoit fait la reueuë auec Iean d'Austriche n'en eust pas trouué plus de dix-huict mille. Mais on compta enuiron vingt mille hommes dans l'armée des Estats, bien qu'vn peu auparauant il n'y en eust que dix sept mille, car elle grossissoit par les nouuelles troupes que l'esperance de butiner y attiroit tous les iours. Au contraire comme les gens de guerre ne pouuoient esperer la liberté du pillage en seruant sous Iean d'Austriche, il ne luy en venoit point d'autres que ceux qui vouloient bien se contenter de la solde & viure dans la discipline. Mais encore qu'il eust moins de monde, & qu'il fust moins fort par sa caualerie qui ne consistoit qu'en deux mille cheuaux, toutesfois ses gens qui surpassoient les ennemis par la valeur, & par l'experience, demandoient aussi la bataille auec plus de confiance & plus d'ardeur. Ils receurent vn nouueau courage & comme de nouuelles forces par les lettres qui arriuerent en ce temps là de Gregoire treiziesme, qui leur donnoit sa benediction auec vn pardon general de leurs offenses. Les Capitaines se seruirent de cette occasion, tout le monde se reconcilia auec Dieu, & quand on se fut deschargé de ses fautes on alla plus gayement au combat. D'ailleurs il y auoit vne chose qui obligeoit Iean d'Austriche de ne pas differer dauantage, car il auoit esté asseuré par ses espions que le Comte Philippes de Lallin qui conduisoit l'Infanrerie des ennemis, Robert de Melun Vicomte de Gand qui conduisoit la Caualerie, & Valentin de Pardieu grand Maistre de l'artillerie estoient absens de l'armée, & qu'ils estoient allez à Bruxelles sous pretexte d'assister à des nopces qui s'y deuoient faire auec vne grande solemnité, mais en effet comme le bruit en couroit alors, parce qu'ils commençoient à se dégouster des desseins du Prince d'Orange. Il sçauoit enfin qu'il y en auoit beaucoup d'autres qui n'estoient pas à l'armée, & que l'hyuer auoit fait retirer du camp dans la ville, comme si la rigueur de la saison leur eust osté

le courage, & qu'ils ne fussent vaillans qu'en Esté. L'armée des Estats estoit conduite par Antoine Goigni seigneur de Vendege au bois, vieux Capitaine, qui auoit fait son apprentissage à la guerre sous l'Empereur Charles-Quint. Il auoit esté Capitaine de Caualerie dans l'expedition de saint Quentin. Depuis il fut Lieutenant des troupes que le Roy Philippes enuoya en France au secours de Charles neuf sous la conduite d'Aremberg. Enfin il y auoit deux ans que les discordes ciuiles des Espagnols & des Flamans l'auoient retiré des troupes du Roy plustost qu'elles ne luy auoient fait perdre l'affection qu'il auoit pour son seruice. Les Capitaines des Estats auoient resolu d'attaquer Iean d'Austriche qui sejournoit à Namur; Et desia leurs troupes marchoient de ce costé-là, mais apres auoir appris qu'il estoit sorty de la Ville auec vne plus grande armée qu'ils ne pensoient pour leur presenter la bataille, ils changerent de dessein, & se resolurent de retourner à Gemblours, pour deliberer plus à loisir de ce qu'ils feroient quand ils auroient reconnu les forces des ennemis. L'armée des Estats logea cette nuit pres d'vn village appellé sainct Martin, à cinq mille ou enuiron des troupes de Iean d'Austriche, qui estoient à l'entour de Namur. Et de là ayant mis le feu dans ses logemens, elle marcha sur la pointe du iour en bataille vers Gemblours, & voicy l'ordre qu'elle tenoit. Emanuel de Montigni & Guillaume de Heez estoient à l'auant-garde auec leurs Regimens, qui estoient soustenus en flác par Villiers & Fresnoy Capitaines des Mousquetaires à cheual. Maximilian Hennin Comte de Bossu qui auoit quitté depuis peu le seruice du Roy, & Federic Perenotte Seigneur de Champigny, conduisoient la bataille, composée de deux Regimens, l'vn Vvallon & l'autre Allemand, de trois Compagnies de François, & de treize d'Escossois & d'Anglois. L'arriere-garde où estoit toute la force de la Caualerie, estoit conduite par Philippe Comte d'Egmont fils de Lamoral, & par Lumay Comte de la March, qui auoient à leurs aisles auec quelques compagnies de Caualerie, le Marquis d'Hauré frere du Duc d'Arschot & Coigni Mareschal de Camp, & Lieutenant general de l'armée. On faisoit marcher les pionniers deuant toute l'armée, accompagnez de quelque nombre de

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

soldats. On auoit enfermé dans le milieu tout le bagage, & quelques pieces de campagne; & comme on craignoit dauantage pour la queuë parce que l'ennemi pouuoit suiure, on y mit quantité de cuirassiers, & les meilleurs soldats de l'armée. Cependant Iean d'Austriche partit de Namur deuant le iour & ne fit pas marcher ses troupes auec moins d'ardeur & de courage. Il auoit enuoyé deuant Antoine Oliuera, & Ferdinand Costa auec quelques compagnies de Caualerie & de gens de pied pour apprendre les chemins, sonder les forests qui en estoient proches & s'y mettre en embuscade. Il laissa derriere luy vne partie de son armée sur le riuage de la Meuse auec ordre d'obeïr à Charles Mansfeld & en menoit luy-mesme la meilleure partie, qui marchoit en cet ordre. Il y auoit à la teste des arquebusiers legerement armez qui estoiēt soustenus par quelque Caualerie; il y auoit des lanciers qui marchoient apres eux à vne iuste distance; & vn gros de cuirassiers les suiuoit pour soustenir les vns & les autres. Chaque Capitaine marchoit à costé de sa compagnie, quelques-vns separez du camp marchoient deuant auec quelques troupes volantes; le corps du milieu estoit composé de deux bataillons quarrez de mousquetaires, & de piquiers, la pluspart Espagnols & Allemans, auec leurs Maistres de Camp à la teste; & on voyoit marcher à la queüe vn Regiment de Vualons dont on auoit fait vn bataillon quarré, à qui le bagage & les chariots entremeslez de mousquetaires à cheual seruoient de deffence. Octauio Gonzague General de la Caualerie conduisoit l'auant-garde, & Ernest Mansfeld Mareschal general de camp conduisoit l'arriere-garde. Iean d'Austriche dōnoit ordre à la bataille auec le Prince de Parme, suiuy de la Compagnie de ses gardes, d'où l'on voyoit paroistre l'estendart Royal, où Iean d'Austriche qui auoit en Dieu vne confiance extraordinaire, auoit fait mettre ces mots à l'entour d'vne Croix triomphante, *I'ay vaincu les Turcs sous cette enseigne, & sous ce mesme estendart ie vaincray les Heretiques.* Il auoit desia fait quelque chemin lors qu'il descouurit l'ennemy; & ayant appris le dessein des Confederez, de deux prisonniers qu'Oliuera auoit pris dans quelque escarmouche, il choisit aussi-tost parmi sa Caualerie enuiron six cens Caualiers qui portoient des lances & des arquebuses auec lesquels

il mesla enuiron mille fantassins piquiers & mousquetaires, & les diuisa en deux corps. Il en donna la conduite à Octauio Gonzague, & à Christophle Mondragon. Il commanda à Gonzague de suiure à dos les ennemis, & de prendre garde toutesfois de ne pas attirer sur luy toute l'armée deuant qu'il pût aller à son secours auec le Prince de Parme, & le reste de ses troupes. Veritablement Gonzague obeït au commencement, & se contenta de harrasser l'arrieregarde de l'ennemi par de petits combats qui se renouuelloient de temps en temps. Mais enfin voyant que Perrot Saxoferrat qui auoit la pointe ce iour-là, & qui conduisoit la premiere Compagnie de Camille de Monte estoit desia si auant dans le combat, qu'il estoit à craindre qu'il n'attirast sur luy toute la force des ennemis sans attendre Iean d'Austriche; il luy enuoya aussi tost commander de faire retraite, & de ne pas hazarder sa Caualerie. Mais parce qu'on luy auoit fait ce commandement auec quelque sorte de faste, il s'en mit en colere comme si on l'eût accusé d'auoir peur, fit retirer celuy qui luy apportoit vn ordre si fascheux, & luy commanda de dire à Gonzague, qu'il n'auoit iamais tourné le dos dans le cõbat, & qu'il ne le pouuoit pas encore quand il en auroit la volonté. A costé des troupes qui combattoient il y auoit vn chemin en pante, inaccessible à cause des eaux & de la fange dont il estoit rempli, & ressemblant plustost à vn fossé qu'à vn chemin. C'estoit par vn endroit si serré que les ennemis deffiloient, & qu'ils se retiroient en fuyant. Le Prince Alexandre y estoit accouru pour considerer de plus prés l'estat des choses; car Iean d'Austriche l'empeschoit d'aller au combat sous pretexte d'en auoir besoing pour mettre les troupes en bataille, & les enuoyer à propos au secours des combattans. Mais apres auoir remarqué par la confusion des lances des ennemis qui se mesloient les vnes dans les autres, que leur Caualerie marchoit en desordre, ou à cause de la difficulté du lieu, ou à cause de la haste qu'ils auoiēt de retourner à Gemblours, il ne differa point dauantage, il prit la lance que tenoit son Escuyer, il monta sur vn des cheuaux de Camille de Monte qui estoit meilleur au combat que le sien, & ne respirant que la guerre & des yeux & du visage, il se tourna vers son Escuyer, & luy dit; *Va trouuer de ma part Iean*

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

d'Austriche nostre General, & dy luy qu'Alexandre se ressouuenant de cet ancien Romain, s'est ietté dans une fosse, pour en remporter aujourd'huy par l'ayde de Dieu, & sous les auspices de la maison d'Austriche, une grande & memorable victoire. Et en mesme temps pour faire voir à ceux qui estoient à l'entour de luy, combien il importoit à la victoire de passer promptement ce fossé & de courir sur l'ennemy qui estoit desia en desordre; il entraisna auecques luy par son exemple les plus braues Capitaines de Caualerie Bernard Mendosse, Iean Baptiste de Monte, Ferdinand de Tolede, Martineng, Henry de Viene Seigneur de Ceuray, Mondragon, & plusieurs autres. Alors se meslant auec la Caualerie de Mutio Pagan qui conduisoit la premiere compagnie de la troupe de Mondragon; il se ietta dans le fossé, où il fut suiuy des plus courageux; & la plus grande partie ayant heureusement surmonté la difficulté de ce passage & rencontré vne campagne où ils pouuoient courir à l'aise, ils s'encouragerent les vns les autres, & firent alte iusqu'à ce qu'ils fussent tous assemblez, & qu'ils se fussent mis de front. Ainsi Alexandre allant deuant eux ils coururent les lances baissées auec tant d'impetuosité contre les troupes ennemies, tandis que Gonzague à qui Iean d'Austriche enuoyoit tousiours des gens frais, faisoit effort auec l'autre partie de la Caualerie, que celle des ennemis se voyant attaquée du costé qu'elle n'attendoit pas le choc, se preparoit desia à la fuite, si elle n'eust esté quelque temps retenuë par les prieres & par les menaces des Capitaines & par l'exemple des plus courageux. Mais enfin comme ils estoient espouuantez, & desia vaincus par la crainte, ils se mirent vne autrefois en fuite, renuerserent leur infanterie qui estoit derriere eux, la mirent en desordre, en foulerent vne partie aux pieds de leurs cheuaux, & l'abandonnerent entierement à l'ennemi qui les suiuoit. Ainsi les gens de pied abandonnez de la caualerie, & principalement ceux qui estoient dans le milieu, se ressentirent les premiers de la fuite des leurs & de l'impetuosité des ennemis: Et bien que Goigni fit toutes sortes d'efforts pour les rallier, ils furent tous taillez en pieces par la caualerie de l'armée du Roy qui les attaqua en queüe & en flanc, & qui estoit desia plus forte par le commencement de la victoire. Rarement en d'autres occasions vn si

petit

petit nombre de combattans auec si peu de perte n'a respandu plus de sang, ny plus promptement vaincu ; & rarement on n'a mieux connu combien la Caualerie peut contribuer aux victoires ou aux déroutes des armées. En effet dix mille hommes de pied furent tuez en partie, & en partie faits prisonniers par six cens cheuaux qui commencerent le combat, & qui s'estant augmentez iusqu'à douze cens remporterent enfin la victoire. Tout le reste de l'armée fut deffait en moins d'vne heure & demie, sans auoir perdu du costé du Roy que neuf hommes seulement. On remporta trente-quatre enseignes des ennemis, on prit tout leur canon, & presque tous leurs chariots & leur bagage, & mesme Goigni General de l'armée, & quelques Gentils-hommes furent faits prisonniers. Tous les autres qui s'estoient retirez dés le commencement du combat, s'enfuirent honteusement, quelques-vns à Gemblours & la plus-part à Bruxelles. Mais ils ne s'estimerent pas en seureté dans Gemblours, quoy que ce fust vne place bien fortifiée ; & lors qu'on vit que l'armée victorieuse en approchoit, plusieurs se retirerent plus auant dans le Brabant sans vouloir attendre vn siege ; les autres promirent de se rendre à certaines conditions, mais n'ayant peu les obtenir, ils se rendirent à la discretion de Iean d'Austriche & mirent la ville entre ses mains. Veritablement ce surcroist de la victoire ne fut pas d'vne petite consequence, parce que les ennemis auoient fait de Gemblours leur place d'armes, & l'auoient munie de viures pour plusieurs mois & de tous équipages de guerre. Toutes ces munitions furent prises par les vainqueurs, & cette ville qui depuis l'an neuf cens estoit fameuse par ses embrasemens & par ses ruines, & dont le pillage comme par sa propre destinée auoit esté encore promis aux soldats, fut conseruée par l'entremise de Lambert Comte & Abbé de Gemblours, enuers Alexandre, & par l'entremise d'Alexandre enuers Iean d'Austriche. Les soldats furent despoüillez de leurs armes & renuoyez, les Flamans ayant iuré de ne combattre iamais contre le Roy, & les estrangers de ne porter les armes d'vn an contre son seruice. On retint comme en ostage douze des principaux d'entr'eux, & on les mena dans la Citadelle de Namur auec le general Goigni, qui fut presenté deuant que de

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

IEAN D'AV-STRICHE. 1578.

partir à Iean d'Austriche. L'on dit qu'il le supplia de luy permettre de baiser sa main victorieuse, & que Iean d'Austriche en la presentant luy dit ces paroles, *Que c'estoit ainsi que Dieu abaissoit l'orgueil de ceux qui se reuoltoient contre la Religion & contre le Roy, & qu'ils pouuoient bien apprendre par le succez de ce combat où vne si grande armée auoit esté deffaite par vn si petit nombre, que Dieu embrasse tousiours la cause des Roys.* Goigni ne respondit rien autre chose sinon qu'il n'auoit iamais pris les armes contre la Religion, & en mesme temps il fut emmené auec les autres prisonniers. De là Iean d'Austriche se ietta sur la loüange des siens, & en nommant chaque Capitaine & les meilleurs soldats par leur nom, il releua par des paroles magnifiques leur courage & leurs actions. Mais bien qu'il n'ignorast pas qu'on deuoit les premieres loüanges à Alexandre Farnese, toutesfois plus il voyoit que l'armée le consideroit & vantoit l'ardeur martiale de ce Prince, plus il croyoit qu'il estoit de son affection & de sa dignité de loüer auec retenuë sa generosité, pour laquelle il auoit de l'estime, & tout ensemble de la crainte. C'est pourquoy en luy remettant deuant les yeux le peril où il s'estoit precipité dans la bataille nauale, il l'aduertit qu'il se souuint de son deuoir, & que le Roy son oncle ne l'auoit pas enuoyé en Flandre pour paroistre dans la guerre en simple soldat, mais en Capitaine par son conseil & par sa conduite. Il respondit à cela, qu'il n'auoit iamais estimé qu'on pût faire parfaitement le deuoir de Capitaine, si auparauant on n'auoit fait le deuoir d'vn bon soldat, principalement sous vn si grand General d'armée. Cette responsе luy attira de tous costez les applaudissemens des soldats, & Iean d'Austriche l'embrassa auec beaucoup de tendresse. Mais Alexandre Farnese s'estendit sans reserue & sans exception sur les loüanges de Iean d'Austriche quand il en escriuit au Roy, & toutesfois il ne dit rien qui fut au delà de ses merites. Il ioignit ses lettres à celles que Iean d'Austriche enuoyoit d'Argenton en Espagne pour faire sçauoir au Roy la victoire de Gemblours. Il luy mandoit en se conioüissant auec luy d'vn si heureux succez, *Que Dieu luy auoit donné la victoire par les mains & par la prudence de Iean d'Austriche, & qu'elle luy estoit deuë apres Dieu, que comme les ennemis l'auoient esprouué dans le combat grand &*

courageux Capitaine, ils l'auoient esprouué doux & fauorable vainqueur & enfin imitateur de sa Majesté, apres auoir quitté les armes, & auoir esté vaincus; & qu'il falloit esperer que cette victoire qu'on estimoit la plus grande qu'on eust iamais obtenuë dans les Pays-bas, entraisneroit apres elle la prise de beaucoup de Villes. Il donna aussi auis de cette victoire à quelques grands d'Espagne auec lesquels il auoit autrefois contracté amitié; il en manda toutes les particularitez à la Duchesse de Parme sa mere, & en escriuit vn peu plus succinctement à Octauio son Pere, & à son oncle le Cardinal Alexandre; mais il mandoit par toutes ces lettres les mesmes choses de Iean d'Austriche, & ne parla aucunement de soy-mesme, soit par vne grandeur de courage, & que ne voulant point parler de ses actions comme les estimant trop petites, il en eust voulu promettre de plus grandes, soit qu'il fut asseuré qu'on escriuoit les mesmes choses aux mesmes personnes plus glorieusement pour luy. Cependant on consultoit à Bruxelles en la presence de l'Archiduc Mathias, qui n'auoit pas encore receu la nouuelle de cette deffaite, si on attaqueroit Iean d'Austriche, ou si on se contenteroit de l'attendre? si on combattroit auec toute l'armée, ou auec l'armée diuisée? Mais en mesme temps le bruit se respandit dans la ville qu'on auoit mal-heureusement combattu, & que le carnage auoit esté aussi grand qu'il auoit pleu aux Espagnols. Cette nouuelle fut confirmée par les fugitifs que la crainte faisoit retirer de temps en temps dans la ville. On y adjousta que les ennemis s'estoient rendus maistres de Gemblours, que le Lieutenant general de l'armée auoit esté pris, & que toute l'Infanterie auoit esté taillée en pieces: Et comme la crainte se figure tousjours les maux beaucoup plus proches qu'ils ne sont, on asseuroit que Iean d'Austriche seroit bien-tost aux portes de la ville auec son armée victorieuse. Enfin cette nouuelle remplit Bruxelles d'vne si grande espouuante, que le lendemain l'Archiduc & le Prince d'Orange apres auoir laissé dans la ville tout le secours qu'il leur fut possible, s'en allerent à Anuers où ils transporterent auec eux & la Cour & le Conseil. En effet Iean d'Austriche ne s'esloignoit pas du dessein d'aller assieger Bruxelles, & mesme il l'auoit mis en deliberation dans le conseil de guerre. Mais parce qu'il n'auoit pas assez de mon-

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

IEAN D'AV-STRICHE. 1578. de, & qu'on ne pouuoit leuer de nouuelles troupes si le Roy n'enuoyoit de l'argent, on iugea à propos deuant que les ennemis se fussent remis de leur crainte de porter de tous costez & les armes & la victoire, qui consistoit en diligence plustost que de consommer le courage de l'armée par la longueur & par l'oisiueté d'vn siege. Ainsi Octauio Gonzague eust ordre d'aller auec cinq cens cheuaux d'elite, & quelques compagnies de gens de pied contre Louuain & Malines, Villes affectionnées à Iean d'Austriche ; & Gilles de Barlemont fut commandé en mesme temps daller à Bouuines auec le Regiment de François de Charles de Mansfeld, & quatre compagnies de Vvallons. Louuain sans attendre qu'on le sommast de se rendre, ayant chassé sa garnison d'Escossois se rendit volontairement à Gonzague; la mesme chose se fit dans Tillemont, & à Ioudoigne, qui est plus estimée par le bon air qu'on y respire que par la force de son assiete; aussi estoit-ce en cet endroit que les Ducs de Brabant auoient autrefois accoustumé d'éuoyer leurs enfans pour y estre nourris. Quelque temps apres Arschot se rendit aussi, non pas neantmoins sans y auoir employé la force. Malines & Viluord qui auoient esté fortifiées par vn nouueau secours des Estats furent asiegées trop tard par Gonzague; mais Bouuines qui est vne ville accoustumée aux reuolutions de la guerre; qui n'a iamais esté attaqué en vain; qui a esté plusieurs fois ruïnée, & qui neantmoins a tousiours esté restablie par la constance de ses habitans, ne se rendit à Hierges qu'à certaines conditions, apres s'estre veuë dépoüillée de la plus grande partie de ses murailles.

Cependant Iean d'Austriche qui voyoit que toutes choses luy succedoient, & qui vouloit continuer ses progrez dans le Brabant, donna charge à Alexandre d'aller assieger la ville Diest qui appartenoit au Prince d'Orange. Alexandre y alla auec vne partie de ses troupes, & pour ne pas laisser derriere luy Sichem qui est assez proche de Diest, & qui alors estoit en quelque consideration par la commodité de la riuiere de Demer, & par vne Citadelle qui fut depuis ruinée auec vne bonne partie de la Ville, il y enuoya Lancelot de Barlemont Comte de Megue auec vn Regiment d'Allemans. Mais ceux de Sichem qui estoient bien deffen-

dus & par la situation du lieu qu'ils auoient encore fortifié, & par le nombre des gens de guerre ne voulurent point entendre parler de se rendre : Et desia ils se preparoient de soustenir genereusement vn siege, lors que Alexandre y accourut apres auoir auparauant fait ses prieres à nostre Dame du Chesne desia celebre par les miracles qui s'y faisoient. Il alla luy mesme reconnoistre Sichem, & fit mettre huict petites pieces de Canon sur de vieilles murailles vis à vis de la porte qui conduisoit de cette Ville à Louuain. Il fit commancer dés la pointe du iour la batterie, qui continua iusqu'à Midy auec la mesme impetuosité, & ayant ouuert en plusieurs endroits la tour de cette Ville, il disposa son armée à donner l'assaut, où les soldats allerent auec d'autant plus de courage qu'ils y estoient excités par l'émulation des diuerses nations. Il mit dans le milieu au deuant de la porte, les Allemans du Comte de Megue. Il mit les Espagnols à la droite, & les Lorrains à la gauche sous les Colonnels Mondragon, & Semblemont. Il donna ordre outre cela que quelques compagnies de Vvallons ayant entendu la trompette, portassent des eschelles de l'autre costé des murailles, pour y attirer les ennemis. Ainsi apres auoir donné le signal, & les soldats s'estans animez, non pas tant de la gloire, & de la proye qu'ils ne pouuoient esperer bien grande d'vne si petite Ville, que du despit qu'ils auoient de la temerité des ennemis, & de la honte que receuroit vne armée victorieuse, si on disoit que Sichem l'auoit arrestée, on combattit de part & d'autre auec beaucoup d'opiniastreté & de courage. Pendant que les assiegeans montoient sur les murailles sans s'estonner de voir tomber leur compagnons aupres d'eux, les assiegez faisoient ferme sur leurs ruines ; & sans opposer à leurs ennemis d'autre rampart que leurs corps ils les arresterent quelque temps & retarderent la victoire. Mais enfin les Espagnols ayant perdu deux de leurs Capitaines s'irriterent de telle sorte par la crainte du des-honneur, que la colere leur ayant donné de nouuelles forces, ils mirent en fuite ceux qui deffendoient les murailles, & entrerent les premiers dans la Ville. En mesme temps les habitans qui ne pûrent dauantage soustenir contre ceux qui entroient d'vn autre costé, & qui d'ailleurs s'espouuanterent de la nouuelle

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

que les Vvallons estoient montez par vn autre endroit, abandonnerent tous ensemble leur propre deffence. Les habitans ayans mis bas les armes, se rendirent pour la plusparts les soldats de la garnison enuiron au nombre de deux cens se retirerent aussi-tost dans la Citadelle à la faueur de la nuit qui commençoit; & les autres au nombre de cent cinquante ou enuiron s'estant sauuez par les tenebres & par les ruines, s'allerent ietter de l'autre costé de la riuiere dans la Caualerie que Iean d'Austriche y auoit mise en embuscade; enfin ils furent tous taillez en pieces sans qu'il s'en pût sauuer vn seul. La Ville fut donnée au pillage aux soldats comme Alexandre en auoit menacé les ennemis. Mais on espargna l'honneur des femmes, & le Conuent des Religieuses fut conserué de la fureur des gens de guerre par le seul respect qu'on portoit à leurs personnes. Quant aux habitans il voulut qu'on vsast enuers eux, ou de la rigueur ou de la clemence, selon qu'ils en donneroient sujet ou par leur soubmission, ou par leur resistance. Il restoit à prendre la Citadelle qui n'auoit d'autre force que l'opiniastreté de ceux qui la deffendoient. Cette opiniastreté estoit fomentée par l'esperance qu'ils auoiét qu'on ne pouuoit si tost y faire mener le canon, parce que la porte de la Ville estoit bouchée par la terre d'vn bastion qui estoit au deuant. Ainsi ils ne croyoient pas qu'on pût battre la Citadelle, & estre contraints de se rendre deuant qu'il leur vint du secours de Diest. Ils estoient encore fauorisez par le petit nombre de pionniers qui estoient necessaires pour creuser ou pour applanir la terre. Mais la diligence d'Alexandre surmonta toutes ces difficultez. Car ayant fait apporter en cet endroit toutes les pesles, les hoyaux & les autres outils de l'armée, qui pouuoient seruir à ce dessein, il prit luy-mesme vn hoyau, & en regardant les principaux Officiers de l'armée qui estoient presens, il commença le premier à remuer la terre. Aussi-tost les plus considerables des Chefs firent la mesme chose à son exemple, & ensuitte les Capitaines & tous les soldats qui auoient au commencement de l'auersion pour ce trauail, les imiterent à l'ennuy auec tant d'ardeur & d'allegresse, qu'encore qu'ils fussent fatiguez du combat, non seulement ils applanirent pendant quatre heures de la nuit

toute cette terre qui estoit deuant la porte, mais ils la porterent dans la ville, & en esleuerent vn Caualier où l'on mit du canon pour battre la Citadelle. Les assiegez qui virent le matin cette nouuelle batterie, saisis d'admiration & de crainte se rendirent au Prince Alexandre, & implorerent en vain la clemence du vainqueur. Car d'autant qu'ils n'auoient perdu leur opiniastreté qu'apres auoir perdu les moyens de resister, & que la pluspart d'entr'eux auoient repris les armes contre le Roy, apres auoir iuré le contraire dans la bataille de Gemblours, Alexandre iugeant bien qu'en cette occurrence la douceur seroit hors de saison, resolut de faire punir ces rebelles, fit pendre en plein iour sur les murailles de la Citadelle le Gouuerneur, les principaux Officiers, & les plus coupables, & ayant fait mourir les autres de nuit, qui estoient enuiron soixante & dix, il les fit ietter dans la riuiere qui passoit au dessous de la Citadelle. Ainsi il se vangea de la perfidie des ennemis, & apprit aux despens d'autruy aux habitans de Diest ce qu'ils deuoient attendre de leur rebellion. En effet cet exemple les toucha, car apres auoir esté sommez de se rendre, bien qu'ils eussent refusé d'abord par l'esperance qu'ils auoient qu'il leur viendroit du secours d'Anuers & de Lire, toutefois quand ils virent que la Caualerie du Roy estoit respanduë au delà de la riuiere, qu'on auoit fortifié quelques maisons de paysans, que le passage par où le secours leur deuoit venir estoit occupé par les ennemis, & qu'on faisoit des tranchées & des batteries au deçà de la riuiere auec vne diligence merueilleuse, l'infortune de leurs voisins les rendit sages, ils traiterent auec le Prince de Parme, & rendirent la Ville au Roy. Mais pour mettre de la difference entre la soubmission des vns & l'opiniastreté des autres, Alexandre receut humainement les habitans de Diest, & ne voulut pas qu'on leur fit aucune iniure, ny qu'on touchast seulement à leurs maisons. Quant aux soldats qui estoient enuiron trois cens la pluspart Vvallons, comme ils s'en alloient auec leurs armes, & le reste de leur bagage sans toutesfois emporter leurs drapeaux, Alexandre iugea en voyant des hommes si biens-faits & si robustes, que le courage estoit de mesme, & leur fit dire que s'ils en auoient la volonté ils pouroient estre receus dans les troupes du Roy. Ils accepterent l'of-

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

fre qu'on leur faisoit, & apres qu'ils eurent fait le serment, & qu'on leur eust rendu leurs drappeaux, ils furent distribuez dans le regiment de Vvalons. Le succez de Leue fut semblable à celuy de Diest. Alexandre eust ordre de Iean d'Austriche d'aller attaquer cette ville qui est entre Tillemont & Diest, & la prit le mesme iour qu'il y arriua aux mesmes conditions qu'il venoit de prendre Diest. Il renuoya vne Compagnie des soldats de la garnison, & luy osta son enseigne, mais il retint l'autre parmi les gens du Roy apres en auoir receu le serment, & pour la traiter honorablement, il luy rendit son drapeau. Ainsi Alexandre ayant pris en sept iours ces trois places ramena à Iean d'Austriche son armée victorieuse, & alla auec luy à Niuelle qui est située à l'entrée du Hainaut sur les frontieres du Brabant. Iuste de Villiers tenoit dedans pour les Estats auec six Compagnies de gens de pied & deux de Caualerie. Iean d'Austriche y auoit desia enuoyé le Comte Charles de Mansfeld auec son Regiment de François, qui l'auoit attaquée & auec le canon & par assaut, & qui en auoit esté deux fois repoussé, la fortune luy ayant plustost manqué que le courage. Mais enfin comme Iean d'Austriche arriuoit auec Alexandre Farnese & tout le reste de l'armée, les habitans de Niuelle qui n'estoient pas assez forts pour resister à tant de troupes, escriuirent à ce Prince qu'ils auoient differé de se rendre non par auersion contre le Roy, ou contre le frere du Roy, mais seulement par la haine qu'ils auoient pour les François à qui ils ne pouuoient se rendre sans des-honneur, & sans honte, à cause des vieilles querelles qui estoient entr'eux & leur Nation. Cependant qu'on deliberoit sur les conditions, on commença à se mutiner dans le camp de Iean d'Austriche par la faute des Allemans. On deuoit à quelques compagnies de leur Regiment les payes de deux ou de trois mois; les soldats prirent de là occasion de se monstrer plus insolens, & enuoyerent auec orgueil menacer Iean d'Austriche d'vne sedition s'il ne leur donnoit pour leur solde le pillage de la Ville. Iean d'Austriche qui auoit intention de traiter fauorablement cette Ville, dissimula sa colere, & renuoya auec quelque sorte d'esperance, celuy que les soldats luy auoient deputé; & en mesme temps pour separer de ces compagnies seditieuses le reste du Regiment, il commanda à

leur

leur Colonel le Comte de Megue, personnage fidele & courageux, d'aller auec cette partie des troupes qui n'auoit point de part à la faute, & quelques autres Compagnies, se saisir promptement des chemins de Bruxelles & d'Anuers, comme si on apprehendoit l'ennemy de ce costé-là. Aussi-tost toute l'armée en bataille enuironna ces Compagnies mutines qui estoient priuées de tout secours par le départ de leurs compagnons. On leur commanda d'abord de mettre bas les armes, & en suitte de nommer les autheurs de la sedition. On en nomma douze, desquels on en choisit huict au sort, & de ces huict on en choisit quatre qui furent condamnez à mort, car Iean d'Austriche auoit commandé que l'on en punist autant. Toutesfois à l'instance des diuerses nations qui demandoient leur grace on en sauua deux, & le supplice fut restraint à deux qui furent tirez au sort. Mais comme l'vn des deux estoit vieux soldat, & auoit tousiours bien serui iusqu'à cette iournée, lors qu'il se vit conduit à la mort auec vn lasche qui n'auoit aucune reputation, il commença à monstrer ses playes & à representer ses seruices; de sorte qu'ayant excité la compassion de tout le monde, il fut donné aux prieres de quelques Seigneurs Espagnols; & enfin vne victime seule expia le crime de tous, & estouffa la sedition. Aprés cela on recommença à traiter des conditions de la reddition de Niuelle. On pardonna à tous les habitans, on leur sauua la vie & les biens, on permit aux soldats de la garnison de se retirer auec l'espée seulement; & leurs autres armes, & tout leur équipage fut donné par Iean d'Austriche aux Compagnies Françoises pour les consoler de la perte qu'elles auoient faite dans l'assaut de cette Ville, & les recompenser en quelque sorte d'auoir esté priuées du pillage qu'elles auoient tousiours esperé. Mais cette liberalité fut desauantageuse à la pluspart; car comme les François entrerent à l'enuy les vns des autres dans le Palais où l'on conseruoit ces armes, ils se querellerent en les prenant, sans se soucier du commandement de leurs Capitaines, plusieurs mesme furent blessez, & vne estincelle estant tombée par hazard de la mesche d'vn soldat dans vn fourniment de poudre, le feu prit aussitost à toutes les arquebuses que les ennemis auoient laissées en vn monceau, la pluspart chargées à bale. Ainsi plus de six-vingts

IEAN D'AV-TRICHE. 1578. François ayant esté tuez sur la place, ou miserablement estropiez, ils receurent le chastiment de leur auarice trop precipitée. Ainsi ils renouuellerent l'infortune qui estoit desia arriuée dans la mesme Prouince aussi à des soldats François, qui pendant que leurs Chefs traitoient de la reddition de Cimay se ietterent dans cette Ville par les murailles ruinées à dessein de la piller; & comme ils couroient de part & d'autre dans la Citadelle, le feu se prit à la poudre & en brusla prés de deux cens qui estoient occupez au pillage. Mais enfin le reste de ce Regiment François demanda son congé à Iean d'Austriche sans qu'on en puisse dire la cause, soit que s'irritans contr'eux mesmes du mauuais succez de l'assaut qu'ils auoient donné à la Ville, ils ne peussent endurer l'aspect de leurs compagnons, qui sembloient tacitement leur reprocher vne action si mal-heureuse; soit qu'ils fussent irritez d'auoir esté priuez de l'esperance de piller la Ville, ayant pour cette occasion precipité l'assaut deuantque l'armée fut arriuée; soit qu'ils fussent indignez contre Iean d'Austriche, qui pour se faire estimer clement auoit espargné cette Ville qui meritoit d'estre pillée, soit enfin, comme ie le croirois plustost que toute autre chose, qu'ils eussent esté gagnez par les espions des Estats, qui leur ayant fait sçauoir que le Duc d'Alençon frere de leur Roy deuoit bien-tost venir dans les Pays-bas contre Iean d'Austriche, leur persuaderent par ce moyen de se retirer de son seruice; au moins il est certain que deux mois apres la pluspart reuint en Flandre faire la guerre contre l'Espagnol. Quoy qu'il en soit, Iean d'Austriche leur donna librement leur congé, parce qu'encore qu'ils fussent bons soldats, neantmoins comme ils ne pouuoient endurer la discipline militaire principalement sous vn chef Espagnol, on ne les gouuernoit qu'auec peine: Et d'autant qu'ils demandoient tousiours des choses nouuelles & qu'ils ne se contentoient iamais, Iean d'Austriche faisoit enuers eux ce qu'on fait ordinairement quand on veut oster les soupçons, il leur donnoit quelquesfois plus qu'ils ne demandoient, de peur de faire paroistre qu'il ne leur donnoit pas assez. Mais enuiron six cens d'entr'eux qui reuindrent de France quelque temps apres pour seruir les Estats, eurent vn succez aussi funeste que leur dessein estoit mauuais. Car s'estans rendus maistres

de quelques Villages à l'entrée du Hainaut, où pensant estre asseurez contre les Espagnols ils ne songeoient qu'à faire bonne chere. Camille de Monte auec trois cens hommes de cheual qui auoient chacun vn arquebusier en trousse, en tua enuiron deux cens deuant qu'ils fussent en deffense, & les autres se retirerent dans la Citadelle d'Auenes en combatant genereusement sous la cōduite de Pandolphe Cenamy Luquois. Camille enuoya aussi-tost Laurent Tucci pour le persuader par leur ancienne amitié de rendre la Citadelle, car ils auoient ensemble porté les armes en France sous Sarra Martineng, & Sacromore Birague. Mais apres quelque conference qui ne finit pas sans dispute, Cenamy rejetta Tucci comme on repousse des ennemis ; & bien que Cenamy fut blessé & tout couuert de son sang, il luy cria neantmoins en le repoussant, qu'il rendroit plustost la vie que la Citadelle. Camille irrité de cette action conduisoit desia quelques troupes pour assieger cette Ville, mais ayant esté fortifiée par vn nouueau secours de François il n'osa pas l'attaquer sans canon, & ramena ces gens dans l'armée, qui s'estoit en mesme temps & auec vne diligence incroyable renduë victorieuse dans le Haynaut.

IEAN D'AV-STRICHE. 1578.

Car apres la prise de Niuelle plusieurs Citadelles de la mesme Prouince se rendirent au Roy en moins de quinze iours, comme Bins qui fut autrefois les delices de Marie Reyne de Hongrie, & qui esprouua depuis la colere de Henry second Roy de France. L'on dit qu'on y trouua vne Pierre où Henry auoit fait grauer cette inscription en memoire de la vangeance qu'il prit de la ruine de Folembray, ***Souuiens-toy de Folembray Reyne insensée.*** Malbod sur la Sambre, Reux, Belmont, Soigni, Barlemont, se rendirent auec beaucoup d'autres Villes veritablement petites, mais commodes pour respandre des troupes par tout le Hainaut. Cimay Principauté du Duc d'Arschot fut prise de force; & la Citadelle se rendit aux conditions que le Gouuerneur sortiroit à cheual auec vne espée & vn poignard, & que les soldats qui y estoient au nōbre de six cens sortiroient aussi auec l'espée & le poignard, mais à pied, sans emporter leurs autres armes ny le reste de leur equipage. Mais on fit de plus grands efforts à Philippeville qu'on n'en auoit fait nulle part, car on y employa les for-

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

ces de toute l'armée. C'est vne nouuelle ville du Hainaut, bastie depuis vingt & trois ans seulement, mais puissamment fortifiée & par sa situation & par le trauail des hommes cõtre les incursions des François. Elle est située dans vne grande plaine sur vne petite eminence; son enceinte est petite, mais elle est deffenduë par cinq bastions Royaux; elle est enuironnée de fossez larges & profonds, & de hautes murailles remplies de terre pour se deffendre du canon. Iean d'Austriche considerant toutes ces choses, iugea qu'il n'estoit point à propos de l'attaquer de viue force, mais qu'il falloit en sapper les murailles par le pied. C'est vne façon ancienne & asseurée de prendre les forteresses, qui encore aujourd'huy que les hommes se sont rendus si ingenieux à leur ruine mutuelle, & qu'ils ont multiplié les armes & les instrumens de la mort au delà des inuentions de l'antiquité, est la meilleure machine qui puisse auancer la prise des Villes, & dont se puissent seruir les Capitaines, qui sont bien souuent plus formidables par les armes lentes & sourdes des mineurs que par les foudres du canon. Aussi est-ce vn Prouerbe parmi les soldats, que c'est par la pioche & par la pesle qu'on bastit & qu'on renuerse les Citadelles. Iean d'Austriche ayant donc logé son armée alentour de cette place & fait conduire vne tranchée iusqu'au fossé, donna ordre aux mineurs d'y entrer & d'aller sapper le fondement des murailles. Ils estoient deffendus par de larges & de grosses planches en forme de tortuës couuertes de peaux pour se deffendre du feu, c'est ce que nous appellons galeries, & que les anciens appelloient vignes. Ainsi ils executerent courageusement leur ordre accompagnez de quelques soldats, mais les assiegez accoururent aussi-tost en cet endroit; & les vns iettant d'enhaut des pierres, & les autres du feu, on combatit de part & d'autre auec beaucoup d'opiniastreté & de courage, & non pas sans perte de chaque costé. Cependant Iean d'Austriche faisoit par tout le deuoir de Capitaine ou de Soldat; de sorte que dans cette entreprise il ne cedoit à personne, ou en assistant au trauail, ou en trauaillant luy mesme. Enfin les assiegez dont le courage n'estoit pas moins esbranlé que les murailles, en partie par vne mutinerie, parce que Florigni Gouuerneur de la Ville qui soustenoit le parti du Roy auoit esté mis en prison & en suite deliuré, & en partie sur la nouuelle de la des-

route de ceux que le Prince d'Orange faisoit venir de France à leur secours, se resolurent de parlementer. Ils demanderent donc qu'on espargnast la ville, que Iean d'Austriche payast aux soldats qui se voudroient retirer dans l'armée du Roy les trois mois qui leur estoient deus par les Estats, & qu'il fut permis aux autres de sortir auec leurs armes, tambour battant, enseignes desployées, & enfin auec cette pompe dans laquelle les gens de guerre semblent faire les funerailles des Villes qu'ils ont perduës. Ces conditions leur ayant esté accordées; enuiron cinq cens soldats de la garnison changerent de parti, il en sortit autant auec vne Compagnie de Cauallerie, la ville se rendit au Roy, & le gouuernement en fut continué à Florigni.





DE LA GVERRE DE FLANDRE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE DIXIESME.

IEAN D'AV-
STRICHE.
1578.



Ependant Iean d'Austriche de qui la maladie s'estoit augmentée par les fatigues continuelles du iour & de la nuit, & qui estoit tombé dans vne extresme langueur, estant prest d'aller à Namur pour se faire traiter, donna le cõmandement des armes à Alexandre Farnese; Et apres auoir resolu dans le conseil de guerre d'assieger Limbourg d'où l'on craignoit pour la Prouince de Luxembourg, il se deschargea sur luy de tout le soin de cette entreprise. Alexandre ambrassa librement cette charge, principalement parce qu'il esperoit donner bataille à Iean Casimire frere de l'Electeur Palatin, qu'on disoit estre sur le point d'entrer en armes dans la Flandre par cet endroit. Il estoit bien ayse de trouuer cette occasion d'en venir aux mains, afin que comme il en communiqua à ses principaux officiers, il pût oster l'opinion qui s'estoit imprimée dans les esprits par les lettres de quelques-vns, que l'armée du Roy éuitant à dessein la rencontre des ennemis ne vouloit point s'éprouuer auec les forces des Estats, mais qu'elle se destournoit des occasions de combattre, &

se contentoit de se promener de tous costez, & d'espouuenter les Villages. Alexandre ayant donc enuoyé deuant luy Gabriel Nignio Maistre de Camp Espagnol auec sept compagnies de Mousquetaires, & donné ordre à Camille de Monte suiure auec la Cauallerie pour soustenir Nignio, lors qu'il attaqueroit les Faux-bourgs de cette ville; Il commença à marcher sur le minuict auec l'Infanterie Espagnole & Vvallonne, & laissa le Regiment de Froncsbec pour accompagner dix pieces de canon, qui ne pouuoient pas aller si viste. Nignio mit en fuite les premieres troupes qu'il rencontra, se rendit maistre des faux-bourgs, non pas sans quelque perte des siens, & prit quantité de bestail & beaucoup d'autres sortes de viures. Mais comme la saison estoit dé-ja bien auancée pour commencer le siege de cette ville, on iugeoit bien aussi que la prise en seroit difficile, parce que Limbourg est située sur vne haute Roche enuironnée de tous costez de precipices, & par consequent inaccessible, excepté vers le Midy où la terre est vn peu plus esleuée. Outre cela elle a toute la commodité de la riuiere de Vvest qui passe au pied de ses murailles, & qui luy peut facilement amener du secours de dehors. Toutes ces difficultez ne rebuterent point Alexandre, mais apres auoir plusieurs fois esté reconnoistre la place, il fit mettre son canon sur vne coline qui estoit separée de la Ville par vn petit vallon seulement. Il fit ouurir par les pionniers du haut de cette coline vn chemin en biaisant, & le fit conduire iusqu'à la veuë de la Ville; & de là il le fit tout de mesme auancer en biaisant iusqu'au bastion qui deffendoit la porte de la Ville, & en mesme temps il enuoya d'autres pionniers en vn autre endroit pour miner vne tour auancée hors de la Citadelle. Mais enfin quelque chose que l'on fit en cette entreprise, on faisoit plus de peur que de mal; car à peine eust on foüillé deux pieds dans terre qu'on rencontra la roche, qui empescha le trauail & la diligence des assiegeans. On auoit toutesfois deffendu le chemin contre les coups qu'on tiroit de la Ville, par le moyen des fascines, des troncs, & des branches d'arbres dont on auoit fait comme vn rampart. Cependant Alexandre estoit tousiours present au trauail, & se mesloit tantost auec ceux qui faisoient les tranchées, & tantost auec ceux qui trauailloient à la mine. Mais

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

IEAN D'AV-STRICHE. 1578. tandis qu'il auançoit ces trauaux il ne laissoit pas d'inuiter les assiegez auec beaucoup d'humanité d'ouurir leurs portes aux armes du Roy. Il leur enuoya des lettres par vn trompette sans leur faire aucunes menaces, mais en leur donnant seulement de salutaires auis, comme s'il eust esté asseuré de la victoire, & qu'il eust esté fasché d'estre reduit de ruiner vne Ville de la domination du Roy, & des sujets qui luy auoient autrefois esté si fidelles & affectionnez. Les assiegez ayant receu par le trompette les lettres de Iean d'Austriche en firent la lecture tout haut, & dirent au trompette qu'il reuint à la mesme heure le lendemain. Quand il fut reuenu ils luy respondirent qu'ils n'auoient pû prendre aucune resolution certaine à cause des dissentions des Citoyens & des Soldats, qu'il reuint encore le lendemain, & que sans plus differer on luy donneroit vne response asseurée. Alexandre qui voyoit bien que par ces remises les assiegez taschoient tousiours de gagner le temps, ne voulut pas que le trompette retournast, iugeant que ce procedé estoit contre la dignité d'vne armée Royale, & qu'on le prendroit pour vn tesmoignage de foiblesse. Ainsi il fit continuer auec vne plus grande diligence & les tranchées & la mine, par la conduite du Comte Nicolas Cesis homme courageux & experimenté. Cependant apres auoir fortifié le haut de la colline par vne forte pallissade, il employa deux nuits entieres l'vne à faire placer des gabions, & à les faire remplir de terre qu'il falloit apporter de loin, & l'autre à faire mettre son canon en batterie contre les ennemis qui tiroient perpetuellement. Mais ces deux nuits luy furent également fascheuses, l'vne par vne grosse pluye, & l'autre par vne tempeste de canonades que les ennemis tiroient de leurs murailles. On commença sur la pointe du iour à battre la ville auec neuf pieces de canon du haut de cette coline ; & lors que les habitans de Limbourg se virent attaquez auec tant de violence qu'en moins de quatre heures on auoit fait tomber plus de sept toises de leurs murailles, & fait vne tranchée dans la descente de la montagne par où les soldats marchoient à couuert, & venoient attaquer la porte, ce qu'ils n'auoient pas creu qu'on peut faire, ils enuoyerent promptement à Alexandre pour le prier de leur donner tréue d'vne heure, afin de prendre

vne

vne derniere resolution. Bien qu'Alexandre fut bien ayse de cette nouuelle, parce qu'il sçauoit bien que si la ville ne se rendoit, on ne la prendroit de long-temps, toutesfois pour ne pas faire voir par vne trop grande facilité qu'il se deffioit de ses forces, il respondit en colere qu'on auoit desia perdu trop de temps à aller & à reuenir, & qu'il ne vouloit pas que ses soldats acheptassent de la resolution de leurs ennemis, ce qu'ils estoient prests d'obtenir de leur courage & de leurs armes. Neantmoins pour adoucir ses menaces par quelque rayon de clemence, il commanda de dire aux habitans de Limbourg qu'il ne vouloit pas leur refuser la tréve d'vne heure, mais que s'ils alloient au delà, il la romproit luy-mesme à leur confusion. A peine eust-on cessé de tirer qu'on vit sur les ruines des murailles vne multitude de femmes qui tenoient leurs enfans entre leurs bras, & qui tendans les mains aux soldats qui les menaçoient leur demandoient à genoux le pardon & la paix. Elles furent suiuies des Deputez de Limbourg qui capitulerent de rendre la place au Prince de Parme malgré la resistance du Gouuerneur de la Citadelle, à condition que les soldats sortiroient vie & bagues sauues, que le Roy pardonneroit aux habitans, & que leurs biens leur seroient conseruez. Tous les soldats au nombre de mille ou enuiron firent vn nouueau serment au Roy, & prirent parti dans ses troupes. Il n'y eust que le Gouuerneur, qui accusant les siens de lascheté fut conduit auec sa femme iusques à Aix la Chapelle escorté d'vne Compagnie d'Espagnols. Quand Alexandre fut entré dans la ville, & qu'il y eust consideré les nouuelles fortifications du dedans, les deffences, les retraites, les Caualiers qu'on auoit faits en forme de petits forts auec des pieux & du gazon, enfin quand il eust veu toutes les autres choses qu'vn Ingenieur du lieu y auoit faites, quinze grosses pieces de canon, quantité de petites, vn grand equipage de guerre, & l'abondance des viures qui y estoient, il connut plus clairement le prix & la grandeur de sa victoire. Il voulut qu'auec luy toute son armée en rendit publiquement des graces à Dieu, dont le secours auoit si visiblement paru dans la prise de cette place qui n'auoit pas connu ses forces, & qu'il eust esté impossible de prendre sans beaucoup de trauail & de despense, & sans perdre beaucoup de monde.

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

Alexandre enuoya dés le mesme iour diuers Capitaines pour remettre sous l'obeïssance du Roy les autres places de la Prouince qui se rendirent toutes en peu de iours excepté Dalem qui fut pris de force. Camille de Mante y auoit esté enuoyé par Alexandre auec vne lettre, par laquelle il exhortoit les habitans de retourner dans leur deuoir, & dans l'obeïssance du Prince. Mais les soldats de Hollande & de Gueldre qui n'estoient pas plus de deux cens cinquante dans la Citadelle, tirerent dessus, l'empescherent d'approcher, & ne voulurent point parlementer ny souffrir que la lettre fut portée dans la Ville. Alexandre ayant sceu ce procedé, s'estonna qu'vne si petite Ville eust tant de cõfiance & d'audace, & mãda Henry de Vienne Baron de Ceuray, à qui il dit ces paroles, *Allez à Dalem & y poussez mes lettres à coups de canon.* Henry de Vienne y alla aussi-tost auec six pieces de batterie, auec son Regiment de Bourguignons & quatre Compagnies d'Allemans. Ainsi ayant espouuanté les habitans & fait pointer son canon du costé de la Citadelle où les soldats s'estoient retirez, resolus de perdre la vie plustost que de rendre cette place, il commença à battre la Citadelle auec furie, mais en vain, parce que la force des murailles n'estoit pas moindre que l'opiniastreté des assiegez. Enfin les Bourguignons s'estant hazardez d'y monter, & ayant plãté leurs eschelles en deux endroits s'allerent battre iusques sur les murailles de la Citadelle; & apres auoir esté tantost repoussez & tantost apres auoir repoussé leurs ennemis, sans auoir perdu que dix de leurs, mais la pluspart ayant esté blessez, ils se rendirent maistres de cette place, & enfin de la Ville. Le carnage des habitans dont il n'en resta pas vn seul, fut si grand & si furieux, qu'à l'exemple d'vn torrent, le soldat qui auoit esté long-temps retenu respandit sa furie indifferemment par tout sans aucun respect ny d'aage ny de sexe. Mais il arriua vne chose dans ce desordre aussi sacrilege qu'inhumaine. Toutes les femmes de la Ville s'estoient retirées dans l'Eglise, & la fille du Gouuerneur qui auoit esté tué dans le combat, aagée enuiron de seize ans y alla chercher vn azile auec les autres, comme pour augmenter les exemples des beautez infortunées. Car d'autant qu'elle esclatoit sur toutes les autres par sa beauté, & par ses habits, deux soldats, l'vn Alleman & l'autre

Bourguignon ne l'eurent pas si tost veuë, qu'ils coururent où elle estoit. L'vn & l'autre voulut auoir cette proye, & dans la dispute que sa beauté auoit fait naistre entr'eux, elle estoit miserablement entraisnée tantost d'vn costé tantost d'vn autre; & c'estoit en vain qu'elle leur representoit la reuerence du lieu, & qu'elle appelloit à son secours Dieu & les Saincts. Mesme comme elle estoit entre ces deux soldats qui se battoient pour s'en rendre maistres, elle fut blessée au col, ou par hazard, ou par celuy qui estoit contraint de ceder au plus fort, & tomba par terre toute couuerte de son sang. L'autre estoit prest de vanger cet outrage lors que transporté de furie par l'arriuée de ceux qui suruindrent en grand nombre, & craignant que quelque autre ne luy rauit ce butin, il courut apres cette fille & luy deschargea vn coup d'espée sur la teste quand il vit qu'elle s'enfuioit, & qu'elle tendoit les mains à des ennemis qui sembloient plus humains & plus pitoyables. Il luy eust donné vn autre coup, si l'vn de ceux qui estoienr accourus à son secours, ce fut le Cheualier Paul Renaut, domestique du Prince Alexandre, n'eust en mesme tẽps espouuanté ce barbare en le menaçant de le tuer, & qu'il n'eust fait prendre la fuite à l'vn, & à l'autre par son autorité & par ses menaces. Il fit porter cette fille auec toute sorte de douceur dans la maison de son pere, & enuoya querir aussi-tost vn Chirurgien, mais comme le mal estoit desia plus grand que le remede, à peine fut elle mise au lit qu'elle rendit le dernier souspir; laissant par sa mort à vne armée Catholique vne honteuse tache, que l'on eust en quelque façon effacée par le sang de ces barbares, si ayant esté condamnez par tout le monde, & cherchez pour estre punis, ils n'eussent éuité par leur fuite le chastiment qu'ils meritoient. Cependant Alexandre en vingt iours de temps, & sans auoir perdu plus de vingt hommes remit toute la Prouince de Limbourg dans l'obeïssance du Roy. Cela sans doute fut alors auantageux au parti d'Espagne, non pas par la consideration de cette Prouince qui est plus petite que les autres, mais par la commodité du passage qu'elle fermoit aux ennemis venans d'Allemagne; outre que les Princes voisins, principalement l'Euesque du Liege & le Duc de Iulliers en receuoient vn grand bien en particulier. Aussi l'vn & l'autre enuoya separement des Ambassadeurs à Ale-

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

xandre pour le feliciter de l'heureux ſuccez de ſes armes, & luy rendre graces d'auoir deffait ou eſloigné principalement les troupes de Limbourg & de Dieſt, dont les courſes & les brigandages ne laiſſoient aucune liberté dans les Villes & dans la campagne. Les ſentimens furent differens dans Anuers touchant cette victoire. La nouuelle de la priſe de Limbourg y apporta d'abord de la triſteſſe, & en ſuite on ſe réjoüit du bruit qui fut reſpandu dans la Ville, que la Citadelle auoit eſté entierement ruinée par le feu qui s'eſtoit pris dans la poudre. On diſoit qu'vn grand nombre de Capitaines Eſpagnols y auoient rencontré vne fin mal-heureuſe, mais qu'ils auoient bien meritée; que le Prince de Parme, Mondragon, Hierges, & tous les principaux Officiers auoient eſté enſeuelis dans cet embraſement & ſous cette ruine, & que Iean d'Auſtriche tranſporté de fureur par vne perte ſi ſignalée, auoit enfin reſolu de ſe retirer des Pays-bas. Tous ces bruits eſtoient des inuentions du Prince d'Orange, qui vouloit releuer par cette perte imaginaire des ennemis le courage de la multitude eſpouuantée par les victoires de Iean d'Auſtriche; & qui par ce moyen ſous pretexte de leuer des troupes contre vn Prince deſtitué de Capitaines, taſchoit de tirer le reſte de l'argent qu'il auoit fait impoſer par l'Archiduc il y auoit deſia long-temps. C'eſt vn artifice qui a toujours eſté pratiqué, & qui ſe pratique encore aujourd'huy, d'inuenter des choſes contraires à celles qui ſont arriuées, afin d'oſter à la faction ennemie le premier mouuement de la ioye & pour ainſi dire, de luy en deſrober la fleur; parce que la ioye d'vn bon ſuccez eſtant combatuë par vn bruit contraire demeure ſuſpenduë & languiſſante, & que comme il n'y a point de conſtance dans les choſes qui dépendent de la fortune, elle viendra peut-eſtre en ſuite meſlée de quelques accidens ſiniſtres. D'ailleurs ceux qui ſe ſeruent de cette ruſe employent ce peu de temps que durent les bruits de leurs auantages ſuppoſez, à l'accommodement de leurs affaires, preferant l'vtilité preſente au blaſme, & au deshonneur qu'ils receuront de leur menſonge. Et certes cette inuention du Prince d'Orange & des autres ne fut pas entierement vaine & ſans fondement; car comme la fauſſe monnoye eſt touſiours meſlée d'vn peu de bon or & de bon argent,

ainsi il arriue souuent que le mensonge n'est pas faux en toutes ses parties, & qu'il est soustenu par quelque verité. La nuit d'apres que la Citadelle de Limbourg fut prise, le feu se mit par hazard ou autrement dans la poudre qui estoit gardée dans l'vn des bastions. Les flancs de ce bastion furent entr'ouuers, & la partie superieure fut iettée en l'air, de telle sorte qu'en retombant, les pierres & les demolitions renuerserent par terre presque toute la Citadelle, mais il n'y eust que quatre soldats qui furent perdus sous ces ruines, & six ou sept qui furent blessez. Il arriua vne chose dans ce malheur qui fut considerée comme vn miracle, & qu'Alexandre escriuit à la Duchesse de Parme sa mere. Il auoit laissé pour la garde de la Citadelle Christophle Mondragon auec cent Espagnols, & comme par vne inspiration diuine il estoit reuenu coucher cette nuict dans le camp. Cependant le feu se prit dans la poudre, vne partie de la Citadelle en fut emportée, les maisons tomberent sous les ruines, & la chambre de Mondragon tomba de mesme accablée par la cheute des toits & des plus hautes murailles. Les soldats s'estant vn peu remis de la frayeur qu'ils auoient euë, accoururent dés le matin, pour voir le desastre de leurs compagnons, & plaignans le mal heur de Mondragon grand & fameux Capitaine, dont ils auoient sceu que la chambre estoit proche de ce bastion (c'est vne chose merueilleuse à dire comme elle fut merueilleuse à voir) ils virent le plancher d'en haut entr'ouuert, & tombé en diuers endroits, les murailles de la chambre tout à l'entour abattuës, n'estant demeuré du plancher d'en bas qu'autant qu'il en falloit pour soustenir le lict de Mondragon & vn coffre qui en estoit proche. Les soldats bien aises d'auoir trouué Mondragon en cet estat, eurent toutesfois de l'apprehension de le voir comme suspendu en l'air, & enfin ils le retirerent sans estre blessé. Mais quand ils eurent ouuert ce coffre que Mondragon, comme ie croy auoit fait mettre en cet endroit l'ayant sauué du pillage & de l'embrasement, & qu'ils l'eurent trouué remply de plusieurs Reliques de Saincts, & de quelque argenterie qui sert à l'Eglise, ils s'imaginerent qu'il estoit cause que la ruïne auoit respecté cet endroit, & que ces choses Sainctes & Sacrées auoient heureusement conserué ceux qui par vn acte de pitié

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

les auoient religieusement conseruées. Iean d'Austriche fit en ce mesme temps à Namur les funerailles de Charles Comte de Barlemont, & de Lancelot fils du Comte de Megue, ausquels tous les gens de bien donnerent des larmes. Le premier estoit mort de vieillesse, & l'autre d'vne maladie qu'il auoit contractée au siege de Philippe-ville. Certes si quelque Capitaine a courageusemẽt deffendu la Religion & maintenu l'autorité du Roy dãs les Pays-bas durant la paix, & durant la guerre, il en faut donner la loüange au Comte de Barlemont. Il inspira à ses enfans les mesmes inclinations, il les instruisit dans les mesmes deuoirs, & receut sans doute le fruit de leur educatiõ par le contentemẽt qu'il en receut. Il vit Hierges grand Maistre de l'Artillerie, & Maistre de Camp des VVallons, Megue Colonel d'vn Regiment d'Allemans, Flojon Lieutenant d'Hierges, Altapenne Capitaine d'vne compagnie de Caualerie, & eust laissé de ses enfans pour successeur dans le Gouuernement de Namur, & dans l'administration des finances.

Iusqu'icy presque toutes choses ont heureusement succedé à Iean d'Austriche. L'Archiduc en auoit esté épouuanté, & les Estats estonnez se plaignoient ouuertement du Prince d'Orange, comme s'il eust eu des desseins contraires à leurs intentions. En effet il vouloit establir sa domination sur les riuages de la mer de Hollande pour s'estendre de là dans le Brabant; & voyant qu'Amsterdam Ville de Hollande esgalement riche & affectionnée à la Religion & au Roy estoit l'obstacle qui retardoit ses desseins, il ne songeoit qu'à s'en rendre Maistre ou par la force ou par la ruse. Mais il s'estoit desja en vain seruy de la force. Car sur la fin de l'année la Ville ayant esté prise iusqu'à la place, les Citoyens en auoient repoussé les Gueux auec vn grand carnage. Les femmes mesmes eurent vne grande part à cette action; car de leur seul mouuement ayant fait mener vne couleurine sur vn lieu eminent de la Ville, elles tirerent sur les Gueux, & en deffirent vn grand nombre. Depuis ceux d'Amsterdam, ayant esté assiegez par mer; & par terre, enfin apres vn long siege ils se rendirent au Prince d'Orange qui leur promit toute sorte de liberté pour ce qui concernoit la Religion. Mais afin de s'asseurer entierement de la Ville, il y mit d'abord

vne forte garnison, il y fit entrer contre l'accord qui auoit esté fait des Ministres Heretiques par qui les Eglises furent abbatuës, les Prestres chassez, & l'Heresie par consequent establie, s'imaginant que ce moyen estoit plus fort que toute sorte de garnison pour conseruer les Villes à sa deuotiō contre la puissance d'Espagne. Ainsi il repara la perte de Gemblours; & par la prise d'Amsterdam il fit souffrir aux Espagnols vne perte bien plus importante. Mais comme il auoit dessein de faire venir des soldats d'Allemagne, il persuada à l'Archiduc & aux Estats de faire cependant auec Iean d'Austriche vne treve de quelques mois. Iean de Selles reuint d'Espagne en ce temps-là auec ordre de faire la paix par quelques moyens que ce fut: Et apres auoir donné à Iean d'Austriche des lettres sur ce sujet, il alla à Anuers où il descouurit aux Deputez des Estats quelques ordres secrets du Roy. Il leur dit que le Roy promettoit de satisfaire entierement à leurs desirs, de retirer Iean d'Austriche des Pays-bas si on vouloit se remettre dans l'ancienne Religion & dans l'obeïssance, & d'establir en sa place Alexandre Farnese Prince de Parme, ou l'Archiduc Ferdinand oncle de l'Empereur, ou mesme d'en confirmer le gouuernement à Mathias, mais à d'autres conditions qu'il pretendoit prescrire luy-mesme comme Prince & comme Maistre de la Flandre. Mais le plaisir que les grands auoient desia trouué à commander, & l'opinion que plusieurs auoient qu'il ne falloit rien esperer de l'Espagnol outragé, leur fit fermer les oreilles aux paroles qu'on leur portoit de la paix. D'ailleurs le Prince d'Orange qui estoit l'arbitre de toutes choses les sollicitoit de se maintenir, il se moquoit des promesses du Roy, il exageroit la tyrannie des Espagnols, la patience des Flamans, & la liberté naissante; & concluoit qu'il falloit respondre à Selles qu'ils accepteroient l'offre du Roy, & que cependant ils demandoient vne cessation d'armes pour sçauoir l'auis des Prouinces touchant le choix d'vn Gouuerneur. Deuant que Selles fit sçauoir à Iean d'Austriche la responſe des Deputez des Estats, il descouurit à Alexandre le dessein du Roy de luy donner le gouuernement des Pays-bas; & le pria instamment d'obliger Iean d'Austriche son oncle par la faueur qu'il auoit aupres de luy, de trauailler à quelque treve, & de seconder l'intention du Roy qui ne souhai-

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

IEAN D'AV-STRICHE. 1578. toit que la paix. Mais Alexandre refusa son entremise pour cette affaire, & protesta que cette treve n'estoit alors auantageuse ny à la Religion ny au Roy. Quand mesme il en escriuit à Octauio son pere, il luy manda qu'il n'accepteroit pas volontiers le gouuernement des Pays-bas si l'on faisoit cette treve comme on l'auoit commencée auec Iean d'Austriche; *Parce*, dit-il, *que ce seroit me mettre en la puissance, & comme dans les liens des autres; ce seroit me prescrire vne vie sujette & sans gloire, & tout à fait contraire à mon humeur, car ie me sens porté par la force de mon genie à chercher l'immortalité de mon nom par la voye des armes, & i'espere par l'aide de Dieu passer plus auant que les autres dans vn si glorieux exercice. Ce que ie dis d'autant plus librement que i'estime qu'il est de l'interest du Roy de donner les emplois à ses seruiteurs conformement à leur humeur & à leur inclination.* Iean d'Austriche ne fut pas d'vn autre sentiment touchant cette treve; & voyant que les Ambassadeurs de l'Empereur mesme & des autres Princes la demandoient au nom des Estats auec tant d'instance, il la refusa tout de mesme auec beaucoup de fermeté, & coniectura la necessité de ceux qui la demandoient par les efforts extraordinaires qu'ils faisoient pour l'obtenir.

Au reste le courage & les esperances de l'armée du Roy s'augmenterent par l'arriuée de plusieurs personnes de commandement. Car en mesme temps contre l'opinion de tout le monde, on vit venir d'Espagne Pierre de Tolede fils de Garsias Vice-Roy de Sicile, Lopez de Figueroa Maistre de Camp d'vn Regiment Espagnol qu'il amenoit auec luy des vieilles troupes d'Italie; Alfonce de Leue fils de Sancho Vice-Roy de Nauarre, auec vne Compagnie d'eslite de Gentils-hommes Espagnols, dont Sancho de Leue frere d'Alfonce estoit Lieutenant, & Diego Hurtado Enseigne. D'ailleurs Gabriel Serbellon estoit reuenu vn peu deuant, ayant esté racheté de sa captiuité de Tunis par Gregoire troisiesme, qui eschangea pour luy tous les prisonniers qui depuis la victoire nauale auoient esté retenus à Rome dans le Chasteau sainct Ange. Serbellon estoit considerable à Iean d'Austriche & à son parti, non seulement parce qu'on voyoit en luy le modelle d'vn Capitaine acheué par l'aage & par la discipline, mais principalement

palement parce qu'il amenoit deux mille Italiens qu'il auoit leuez dans le Milanois par le commandement de Iean d'Austriche. Mais il n'y eust rien qui releua dauantage le courage de l'armée que le retour d'Espagne de Billi, où sous pretexte de porter la nouuelle de la victoire de Gemblours, Iean d'Austriche l'auoit enuoyé pour demander au Roy vn nouueau secours qu'il amena auecques luy. Car le Roy assigna à Iean d'Austriche trois cens mille escus par mois pour entretenir trente mille hommes de pied & six mille cheuaux, mais il luy declara qu'il ne pouuoit, & ne vouloit pas employer dauantage pour la guerre de Flandre, & qu'on ne deuoit pas esperer vn plus grand secours. Il offrit vne autre fois au Prince de Parme vne pension de douze mille escus, & luy commanda de la receuoir, & deux mille pour ses domestiques & pour les soldats de sa garde, à compter du iour qu'il estoit arriué dans les Pays-bas. Il confirma Octauio Gonzague dans la charge de Colonel de la Caualerie, auec vn appointement de cinq cens escus par mois, il assigna par an à Christofle Mondragon huict cens escus, & cinq cens à François Verdugo tous deux Maistres de Camp Espagnols: & trois cens escus à Antoine Oliuera Commissaire general de la Caualerie. Outre cela il donna à Charles Comte de Mansfeld seize mille escus, & fit à d'autres personnes d'autres liberalitez. On rapporta mesme en ce temps-là à Iean d'Austriche que par les ordres du Roy, on leuoit en Italie de nouueaux soldats pour la Flandre; & que le Gouuerneur du Milanois auoit nommé pour Maistres de Camp Alfonce Comte de Sommaja Milanois, Vincent Carraffe Prieur de Hongrie Neapolitain, Pyrro Maluezzi Bolonois, & Estienne Mutino Romain, tous Gentils-hommes experimentez dans la guerre. Cela neantmoins fascha Iean d'Austriche qui ne pouuoit endurer que les Ministres du Roy se donnassent l'autorité de nommer les Chefs & les Officiers de son armée. C'est pourquoy il escriuit au Roy en diligence; & apres l'auoir remercié de l'argent & des soldats qu'il auoit enuoyez en Flandre, il luy remonstra qu'il n'auoit pas besoin des autres troupes d'Italie, parce qu'il auoit donné au Comte Altemps & à Poluiller vieux & fidelles Capitaines, la commission de faire venir quelques Compagnies des endroits

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

d'Allemagne les plus proches ; qu'vne partie estoit desia arriuee; & que l'argent qu'il luy auoit assigné estant à peine suffisant pour les troupes qu'on auoit desia leuées, ne pouuoit pas satisfaire pour les nouuelles qu'on leueroit. Ainsi il empescha qu'on ne fit pour luy des leuées en Italie. Toutesfois pour donner de la crainte à ses ennemis & releuer le courage de ses gens, il fut bien-aise d'entretenir le bruit qui couroit desia dans l'armée de Flandre qu'il venoit d'Italie de nouuelles forces. En effet on n'auoit pas besoin d'vn moindre appuy contre les choses qui se preparoient. Car on auoit rapporté de tous costez à Iean d'Austriche que l'armée qui auoit esté leuée en Allemagne au nom des Estats auoit desia passé la Meuse, & qu'elle campoit prés de Nimegue ; Que le Duc d'Alençon frere du Roy de France, dont nous parlerons dans la suitte de cette Histoire, approchoit de Mons capitale du Hainaut auec vne armée Françoise; & que Iean Casimire menant aueques luy de grandes troupes prenoit son chemin vers Nimegue par la Gueldre. Iean d'Austriche ayant receu ces nouuelles fit assembler le Conseil de guerre, où il fut resolu de surprendre vne partie des ennemis, & de presenter bataille à l'autre. Mais soit qu'il eust trop long-temps retardé ce dessein, ou que les ennemis eussent fait plus de diligence qu'on ne pensoit, les troupes des Confederez se ioignirent prés de Lyre & de Malines, deuant que Iean d'Austriche eust tiré les soldats de leurs garnisons & qu'il en eust fait la reueuë. Il ne perdit pas toutesfois la volonté de donner bataille bien qu'il en perdit l'occasion, veu principalement qu'ayant vne autrefois assemblé le Conseil de guerre il auoit trouué tous les Chefs de son auis excepté le Prince Alexandre au grand estonnement de tous les autres. Mais Alexandre ayant apperceu qu'on s'estonnoit de son sentiment, en dit les raisons qu'il enuoya en Espagne à Samaniego presque en mesmes termes. *Ie voy bien*, dit-il; *que mon opinion qui est contraire à la vostre vous donne de l'estonnement, comme venant d'vn homme que plusieurs ont blasmé d'auoir trop de confiance, & que personne n'a iusqu'icy accusé de timidité. Mais cela vous doit faire croire, que si contre ma coustume ie n'approuue pas que l'on dõne la bataille, i'y suis porté par de grandes raisons. Et bien que ie sois plus propre pour l'action que pour le discours, ie vous feray*

maintenant auoüer que les raisons que ie vous exposeray en peu de paroles sont certaines & infaillibles. Nous attaquons vn ennemy fort & considerable par le nombre. Il est dans vn poste auantageux, & d'où il peut facilement receuoir du secours; il est fortifié contre nous par de bons retranchemens, & enfin il est de tous costez enuironné de forests. Si estant deffendu comme il est il se moque de nos efforts, & ne veut point sortir de ses retranchemens, lors que nous serons en presence, par quelle force ou par quel artifice l'attirerons nous au combat? Que si nous nous retirons sans auoir rien fait autre chose que d'auoir fait monstre de nos forces, & fait passer nostre armée deuant les yeux des ennemis, quelle vtilité receurons nous de les auoir esté trouuer auec tant de peine & d'incõmodité? Que nous seruira d'auoir laissé les Villes sans garnisons & sans secours exposées aux incursions des François? On me dira peut-estre que s'ils refusent la bataille ils feront voir leur foiblesse. Mais pourquoy nostre retraite & nos efforts inutiles ne feroient-ils pas iuger que nous les auons trouuez indomptables? I'adiouste qu'on ne fait iamais faire retraite à vne armée sans quelque peril, bien qu'on y apporte autant de soin qu'il est necessaire, & qu'on fasse toutes choses selon la discipline de la guerre. Mais ie veux que comme nous le souhaitous nous attirions au combat l'ennemy, ou que par le courage & par la force de nostre armée nous forcions ses retranchemens, nous promettrons nous pour cela vne victoire asseurée? Il est sans doute du deuoir d'vn sage Capitaine d'examiner non seulement ses desseins & ses forces, mais encore les desseins & les forces des ennemis; & de considerer en soy-mesme quel fruit pourra tirer son party ou celuy des ennemis, de la fortune de la guerre ou fauorable ou mal-heureuse. Pour moy ie pense que leur condition & la nostre n'est pas aujourd'huy la mesme. Toute nostre force consiste en cette armée Royale. Si par vn funeste euenement, que Dieu destourne sur la teste des ennemis, elle estoit deffaite, par quelles forces deffendrions nous contre les armes des vainqueurs ce qui nous reste de la Flandre? Certes ils ne sçauroient tant perdre que nous par la perte d'vne bataille. Car s'ils perdent cette armée contre qui nous marchons maintenant, il ne leur sera pas difficile de recommencer aussi tost la guerre; ils ont d'vn costé les troupes du Duc d'Alençon, & de l'autre celles de Casimire, & les se-

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

cours d'Allemagne qui s'augmentent de iour en iour. Mais suppoſons ce que nous deuons eſperer de la bonté de Dieu, & du courage de nos gens, que nous ſurmontions les ennemis par la force de nos armes comme par la iuſtice de noſtre cauſe, auec combien de ſang & auec quelle perte de nos meilleurs ſoldats achepterons-nous la victoire en combattant deuant des retranchemens, contre des troupes fraiſches & qui ne ſont point fatiguées! Que ſi eſtans victorieux, mais affoiblis par le ſang que nous couſtera cette victoire, nous ſommes attaquez par les François qui n'en cherchent que l'occaſion, i'apprehende que noſtre victoire ne ſoit ſuiuie d'vne plus grande infortune, que nous n'ayons que la gloire de la bataille, & que les autres n'en ayent le fruit. Enfin pour acheuer en vn mot, i'apprehende qu'eſtans ſortis victorieux d'vne bataille, tout le mal-heur de la guerre ne vienne en ſuite tomber deſſus nous. C'eſt pourquoy, Meſsieurs, puis que le peril eſt egal; ſoit que nous ſoyons vainqueurs, ſoit que nous ſoyons vaincus, ie croy qu'il eſt à propos de ne point attaquer les ennemis, de nous reſeruer pour vne autre occaſion, & de moderer ce courage qui eſt plus grand qu'il n'eſt vtile. Ce diſcours d'Alexandre paruſt à Iean d'Auſtriche plus veritable que genereux. Auſſi ne fut-il approuué de perſonne que de Gabriel Serbellon, que Iean d'Auſtriche auoit accouſtumé d'appeller ſon Pere, & dont il ſuiuoit le ſentiment pluſtoſt que celuy des autres. Mais enfin on embraſſa la reſolution que le General auoit priſe d'aller attaquer l'ennemy deuant qu'il luy fut venu de nouuelles troupes. Le Comte de Mansfeld Mareſchal de camp eſtimoit qu'il eſtoit de la reputation de l'armée du Roy d'aller chercher l'ennemy iuſques dans ſes retranchemens, où il eſtoit plus fort par ſon poſte & par ſes troupes, que par ſon courage & par ſa valeur. Octauio Gonzague Colonel de la Caualerie adjouſtoit qu'il falloit ſe preualoir de l'ardeur des ſoldats deuant qu'elle ſe rallentit, & ſuiure le preſage qu'ils donnoient de la victoire par l'affection qu'ils teſmoignoient de combattre. D'ailleurs il y auoit apparence, principalement en ce temps-là, d'eſperer toutes choſes heureuſes de la diſſention des ennemis. Car Federic Perrenorte auoit eſté enuoyé priſonnier à Gand par le commandement du Prince d'Orange, & ſa maiſon auoit eſté pillée à Bruxelles, parce qu'on diſoit qu'il ſe

reconcilioit auec le Roy à la suscitation du Cardinal de Granuelle son frere, & qu'il estoit indigné contre le Prince d'Orange, dont il se plaignoit d'estre mépriſé en comparaison de saincte Aldegonde. Le Prince d'Orange auoit essayé en vain de faire le mesme traitement à Guillaume de Héez, & à Glimes, parce qu'on disoit qu'ayant entendu le bruit de sa mort que par vn mauuais presage il auoit luy-mesme fait courir pour reconnoistre l'affection de quelques-vns, ils en auoient monstré de la ioye. C'est pourquoy Iean d'Austriche concluoit par l'exemple de la bataille de Gemblours qui auoit aussi esté donnée dans la mauuaise intelligence des ennemis, qu'il failloit promptement les attaquer tandis qu'ils estoient destituez de chefs, & que l'armée estoit diuisée, & qu'on deuoit attendre de la bonté de Dieu, le mesme éuenement. Ayant donc esté resolu de donner bataille, on enuoya Mutio Pagan, & Amador de l'Abadie Capitaines de Caualerie, pour reconnoistre le cãp de l'ennemy, & le lieu le plus propre pour le combat. Ils rapporterent que l'armée des Estats estoit cãpée proche de Malines, qu'elle auoit à dos le Bourg de Rimenante, à chaque costé des forests, & en front vn large retranchement, que deuant ce retranchement il y auoit vne vaste campagne où l'on pouuoit attirer l'ennemy au cõbat; qu'au reste il estoit impossible d'aller à ce bourg que par vn chemin estroit à costé gauche du bois, où l'on ne pouuoit faire passer que six ou sept hommes de front. Iean d'Austriche ayant eu auis de toutes ces choses, enuoya sur la frontiere quelque secours contre les courses des François, & partit de Tillemont auec ses troupes. Il fit passer son armée sur le pont d'Arschot, alla camper le second iour à la veuë des ennemis, & ayant reconnu la plaine dont ses coureurs luy estoient venus faire le rapport, il mit en bataille son armée qui consistoit en douze mille hommes de pied, & en cinq mille cheuaux. Alors Alexandre pria instamment Iean d'Austriche que si lon donnoit bataille il luy permit de marcher à la teste de l'Infanterie Espagnole qui auoit la pointe ce iour-là; afin de montrer, cõme ie pense, qu'il auoit autant de courage pour acheuer cette expedition, qu'il auoit eu de raisons pour l'empescher. Iean d'Austriche admirant vn courage si grand & tousiours incapable de crainte luy refusa d'abord, & enfin luy accorda

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

IEAN D'AV-STRICHE. 1578. ce qu'il demandoit, sçachant combien il importoit au gain de la bataille quel Capitaine conduiroit les troupes qui deuoient commencer la charge, & donner le premier presage de la victoire. Il voulut neantmoins qu'Alexandre montast à cheual, & qu'il se tint aupres de sa personne iusqu'au commencement du combat. Cependant Iean d'Austriche ayant mis son armée en bataille à l'entrée de cette campagne prouoqua les ennemis par le bruit des tambours & des trompettes; & apres auoir attendu l'espace de trois heures sans qu'on pût les faire sortir de leurs retranchemens, il appella Alphonse de Leue qui conduisoit vne troupe de mousquetaires à pied, & luy parla en ces termes. *Alphonse*, luy dit-il, *donne dans ce chemin estroit que tu vois entre la forest & le retranchement; & dispose tes gens comme si au mespris de l'ennemy tu voulois entrer dans le bourg. Il ne faut point douter qu'il ne vienne au deuant de toy, & quand tu le verras venir attire-le dans la campagne en reculant peu à peu.* Il commanda en mesme temps au Marquis de Monte d'aller du mesme costé auec trois Compagnies de Cuirassiers & de Lanciers, & de soustenir à dos les troupes d'Alphonse de Leue. Maximilian Hennin Comte de Bossu vieux & sage Capitaine commandoit toute l'armée ennemie au nom de l'Archiduc & des Estats. Et comme il auoit resolu, ou d'eluder les efforts de Iean d'Austriche & de le lasser en le regardant, ou de l'enfermer par quelque stratageme, il commanda à Iean Noric Colonel des Anglois qui deffendoit ce passage d'aller au deuant de l'ennemy; de sorte neantmoins qu'il ne se laissast pas attirer trop auant en s'engageant dans la meslée. Le combat commença donc entre les Espagnols & les Anglois d'abord assez leger, parce que Leue n'auoit pas dessein de passer plus loing, & que Noric n'auoit pas enuie de le poursuiure plus auant. Mais lors que le Comte d'Egmont fut venu auec quelques compagnies de Caualerie d'eslite au secours des Anglois qui estoient mal traitez par les Espagnols, en mesme temps le Marquis de Monte luy opposa sa Caualerie. Mesme Iean d'Austriche enuoya Ferdinand de Tolede auec le reste des troupes qu'il conduisoit, contre Robert Stuart qui auançoit auec quelques compagnies d'Escossois, & commanda à Camille de Monte de le suiure pour le soustenir auec deux compagnies de Ca-

ualerie. Alors Iean d'Austriche fit auancer son armée en bataille auec esperance d'attirer l'ennemi au combat; Et en mesme temps Alexandre Farnese sautant de son cheual à terre alla prendre la place qu'il auoit demandée entre les soldats Espagnols, & se meslant auec les Officiers dans le premier rang, il y parut comme vn soldat la pique à la main. Desia les troupes qu'on auoit enuoyées deuant en estoient aux mains, non pas comme si l'on eust voulu seulement escarmoucher, mais comme si l'on eust donné la bataille, lors que Leue se rendit maistre du costé gauche du bois, par le moyen de ses arquebusiers qui ne tiroient pas à faux parmi les arbres. Cependant Tolede se ietta dans ce passage où il estoit resté peu de monde pour le deffendre. Ainsi l'vn & l'autre força les retranchemens par le secours de la Caualerie, & enfin ils pousserent iusques dans le bourg l'ennemi qui se retiroit quelquesfois, & qui reuenoit quelquesfois à la charge. On se douta bien qu'il ne s'arresteroit pas en cet endroit; & parce qu'il mettoit le feu dans les maisons d'où il sortoit, on crût infailliblement qu'il ne manqueroit pas de quitter son camp & le bourg. Aussi-tost Tolede & le Marquis de Monte enuoyerent le Comte de Cesi à Iean d'Austriche pour luy donner auis de ce qui se passoit, & luy dire qu'il se hastast d'enuoyer des troupes, & qu'on auoit desia la victoire entre les mains. Mais parce qu'Alexandre auoit obserué que l'ennemi auoit trop facilement abandonné son camp, il commença à soupçonner que cette fuitte estoit vne ruse. C'est pourquoy il alla en diligence trouuer Iean d'Austriche qui estoit en doute s'il enuoyeroit du secours, & augmenta le soupçon que ce Prince en auoit desia conceu. Alexandre luy dit qu'il croyoit asseurément que ce camp que l'ennemi auoit si promptement abandonné, & qu'il n'auoit fortifié d'aucuns canons comme on fait ordinairement, n'estoit qu'vn stratageme pour attirer l'armée du Roy par vne vaine esperance de la victoire, & en feignant de fuir la faire tomber dans quelque embuscade; Que partant il croyoit qu'il estoit necessaire de retenir les troupes qui poursuiuoient les ennemis iusqu'à ce qu'on eust entierement connu le pays. Le Comte de Cesi alla donc commander aux soldats de la part de Iean d'Austriche, qui estoit confirmé dans ce soup-

IEAN D'AVSTRICHE. 1578. çon, de ne point passer plus auant. Mais ils auoient desia trauersé le bourg, & en poursuiuant les ennemis qui fuyoient à bride abbatuë, ils estoient entrez vers Malines dans vne campagne qui estoit fermée d'vn costé par la riuiere de Demer, & de l'autre d'vne espaisse forest. Ils s'estoient laissez emporter par vne si grande ardeur de combattre que la poudre leur ayant desrobé la veuë de ce qui estoit deuant eux, ils apperceurent plustost qu'ils estoient arriuez proche du veritable camp des ennemis qu'ils ne descouurirent leur stratagéme. Les ennemis auoient planté leur camp sur vne eminence entre la riuiere & la forest, auec vn retranchement tout à l'entour, & des canons qui le deffendoient. Ils auoient fait en cet endroit leur place d'armes n'ayant pas moins de douze mille hommes de pied & de sept mille cheuaux, qui estoient distribuez par escadrons iusqu'à Malines. Toutesfois cela ne fit pas perdre courage aux gens du Roy, ils arresterent seulement leur course; & parce que Norie qui auoit esté fortifié par de nouuelles troupes auoit fait tourner visage aux siens, ils se r'allierẽt tous ensemble au champ de bataille & recommencerent le combat auec vne ardeur toute nouuelle. Ils estoient enuiron cinq mille fantassins tous mousquetaires & la pluspart Espagnols, & presque six cens cheuaux Italiens, Espagnols, & Flamans, armez de pistolets & de lances. Les ennemis paroissoient egaux en Infanterie & estoient plus forts en Caualerie; mais l'vn & l'autre armée combattoit plus puissamment que le nombre ne le permettoit, & leur courage estoit plus grand que leurs forces. Les rebelles estoient plus hardis par le succez de leur ruse, & par le voisinage de leur camp; & les gens du Roy estoient plus ardens & plus animez au combat par vne espece de desespoir, & par la honte qu'ils auoient d'auoir esté trompez. Ce fut vne chose merueilleuse de voir les Escoissois combattre nuds, ou pour faire monstre de leur hardiesse ou à cause de la chaleur. Quoy qu'il en soit, ils se despoüillerent de leurs habits se contentant de leurs chemises, & quelques-vns mesme l'ayant quittée & l'ayant mise à l'entour de leurs hanches, ils paroissoient tous nuds parmi des soldats armez; & la plus part n'en estoient pas moins forts, ny moins asseurez que ceux qui estoient couuerts de leurs armes. En effet

comme

comme les autres estoient plus pesans, moins prompts à se parer des coups, plus lents à se releuer quād ils estoient tombez, & les derniers à se retirer, ils estoient aussi frappez plus facilement, plustost foulez aux pieds des cheuaux, & pris auec moins de peine par les ennemis. Cependant les gens du Roy estoient mal traitez par le canon qui tiroit perpetuellement du retranchement de l'ennemy. Et voyant qu'ils ne s'en pouuoient deffendre parce qu'il n'y auoit point d'endroits dans cette campagne qui fut hors de portée, ils creurent que tout leur salut consistoit à faire vn dernier effort pour forcer le retranchement. Mais il estoit fortifié contre toutes sortes d'attaques, & bien loin que les Espagnols peussent assaillir les ennemis, ils n'estoient pas assez forts pour leur resister. Cesi auoit enuoyé aduertir Iean d'Austriche de l'estat où estoient ses gens, & l'auoit prié que puis qu'ils ne se pouuoient retirer sans estre deffaits, ny soustenir plus long-temps contre le canon, il leur enuoyast promptement du secours, & que par ce moyen ils esperoient se rendre maistres des retranchemens des ennemis. Iean d'Austriche saisi de douleur & de colere respondit d'abord qu'il n'enuoyeroit pas seulement vn soldat à des gens qui estant allez plus loin qu'on ne leur auoit commandé, s'estoient eux-mesmes precipitez: & neantmoins il ne refusa pas d'entendre les sentimens du Prince Alexandre, d'Octauio Gonzague, & du Comte de Mansfeld. Ils estoient tous d'opinion qu'il n'estoit pas seur d'en enuoyer d'autres, parce qu'il y auoit apparence que ceux qu'on y enuoyroit iroient plustost prendre part au peril de leurs compagnons qu'ils ne leur donneroient de secours. Que neantmoins il leur sembloit qu'il ne falloit pas abandonner de si braues Capitaines auec vne si grande perte de leurs soldats & de leur reputation; Qu'il falloit de plus prés considerer le lieu & prendre conseil sur le champ. Cette charge fut donnée à Alexandre qui y alla en mesme temps. Ayant donc consideré le desauātage des gens du Roy, & tous les endroits de cette plaine, il descouurit dans vn destour vn chemin entre des hayes & des iardins plantez d'arbres par où il creut qu'on pourroit retirer les gens de pied. Il en communiqua le dessein à Iean d'Austriche & à Gonzague, & leur auoüa qu'il estoit douteux & presque temeraire; mais

IEAN D'AVSTRICHE. 1578. aussi il leur remonstra que les Medecins se seruent quelquefois auec art des remedes perilleux dans les maladies desesperées. Ce dessein ayant esté approuué il se chargea du soin que les autres luy cederent volontairement de retirer les soldats du danger où ils estoient. Il fit donc mettre quelques mousquetaires sur le haut des hayes, & leur donna ordre d'arrester les ennemis par vne prompte descharge s'ils venoient par cét endroit. Il auertit en mesme temps Gonzague de fauoriser auec quelques compagnies de Caualerie la retraite de leurs gens, & d'amuser l'ennemy en combattant tandis que l'Infanterie se retireroit ; & que quand elle auroit gagné les buissons, il reuinst aux siens auec sa Caualerie par le mesme chemin qu'ils auroient pris entre le bourg & la forest qui estoit veritablement estroit, mais assez desgagé pour faire passer de la Caualerie. Cependant Iean d'Austriche ayant fait vne reueuë par toute l'armée, exhorta les Maistres de Camp & les Capitaines de tenir les soldats en ordre, & de leur faire garder leurs rangs en receuant leurs compagnons qui reuiendroient du combat; de peur que ce qui auoit perdu les ennemis dans la bataille de Gemblours, lors que leur Caualerie qui fuyoit renuersa leur Infanterie, n'arriuast à l'armée du Roy, si les ennemis superbes & deuenus plus hardis par la crainte d'autruy la venoient attaquer quand elle seroit en quelque desordre par l'arriuée des troupes qui se retireroient. Les choses ayant esté ainsi disposées, Alexandre cõmanda aux gens de pied deuant que de rappeller les combattans que tantost en cedant & tantost en feignant de retourner au combat, ils gagnassent peu à peu le chemin que leur monstreroit Alphonse de Leue. Alors il donna secrettement le signal de la retraitte; Gonzague fit ferme contre les ennemis auec sa Caualerie que Iean d'Austriche rafraischit de temps en temps; Tolede enuoya des mousquetaires dans les hayes; Et enfin les soldats de Leue se retirerent auec tant de succez & de promptitude, que les ennemis ne s'en apperceurent pas d'abord. Mais quand ils eurent pris garde que l'Infanterie auoit fait retraite, alors le combat fut plus grand qu'il n'auoit point encore esté, & l'on vit en cette occasion ce que peut la necessité & le courage. Les gens du Roy qui estoient en petit nombre ayant mis en seureté la plus part de

l'Infanterie, estoient en mesme temps battus de prés & de loing par le canon qui tiroit sur eux du retranchement de l'ennemy. Toutefois sept cens Cavaliers plus aydez de leur courage que de l'auantage du lieu, & conduits par les deux freres Iean Baptiste & Camille de Monte ne soustindrent pas seulement les efforts de tant de mille hommes qui fondoient sur eux, mais quelquesfois ils les repousserent. Enfin ils continuerent le combat auec tant d'ardeur & d'opiniastreté, que trois cheuaux ayant esté tuez sous Noric qui fit mieux en cette iournée que pas vn des ennemis, ils le contraignirent de combattre à pied, reduisirent les autres compagnies à se deffendre, & les arresterent aussi long-temps qu'il en fallut pour dégager leurs compagnons, & se retirer eux-mesmes à la veuë des retranchemens de l'ennemy. Mais entre cette Caualerie il n'y en eut point qui se signala dauantage que la Compagnie de Camille qui estoit conduite par Perroti & composée d'hommes d'élite, comme d'Annibal Gonzague, de Flaminio Delphino, de Iean Manriquez, de Lepido, de Romanis, de Laurent Tucci, de Nicolas Cesi, & de beaucoup d'autres qui obeïssoient en cette occasiõ, & qui auoient commandé ailleurs. Comme ils estoient demeurez les derniers dans cette campagne, ils meriterent sans doute la premiere loüange. Et certes il seroit important pour l'exemple de cette action de les nommer tous en particulier, s'il m'estoit aussi facile de sçauoir leurs noms que d'admirer leur courage. Au reste afin que l'ennemy ne trouuast aucun passage, ils firent en se serrant comme vn rempart, & couurirent leurs compagnons auec tant de fermeté & vn si noble mépris de la mort, que quand quelqu'vn d'entr'eux estoit tombé, celuy qui estoit derriere, luy succedoit aussi-tost comme pour reparer la bresche du rempart que faisoient leurs corps. Ainsi Lepido ayant esté tué d'vne mousquetade, & Delphino ayant esté fait prisonnier par les ennemis lors qu'il couroit au secours de Lepido, ny la mort de l'vn, ny la prise de l'autre, ne donna point d'épouuente à Cesi, & ne l'empescha pas de prendre la place de Delphino. Enfin ayant saué leur Caualerie ils se retirerent les derniers du champ de bataille; & ce fut auec raison que comme les meilleurs acteurs, ils receurent toute la loüange à la fin de cette Mar-

tiale tragedie. Ainsi finit le combat apres que le Comte de Bossu eut fait retirer les siens par vne vaine apprehension de quelque embuscade. Il fut entrepris de part & d'autre auec plus d'appareil que l'on n'y respandit de sang; en effet il ne demeura pas sur la place plus de quatre cens hommes de part & d'autre, & la perte fut presque esgale pour les deux armées, si ce n'est que du costé du Roy il y eut plus de blessez & de prisonniers, & qu'il en mourut vn peu d'auantage du costé des ennemis. Les Generaux de l'vne & de l'autre armée firent parler d'eux en cette occasion bien diuersement. Iean d'Austriche repara la temerité d'auoir entrepris cette bataille par la prudence & par l'adresse dont il en sortit. Pour le Comte de Bossu il donna sans doute vn fort bon ordre au commencement du combat; mais comme il ne se seruit pas de l'occasion de poursuiure l'ennemy auec de si grandes troupes, il se priua luy-mesme de la victoire & en perdit tout le fruit. Ce succez fit d'autant plus esclatter dans toute l'armée du Roy, la prudence & le courage d'Alexandre Farnese qui auoit remonstré par vne merueilleuse preuoyance des euenemens, tous les accidens de cette expedition, & sauué par son conseil, & par son courage, non seulement vne partie de l'armée desia engagée dans le peril, mais tout le reste des troupes qu'on eust facilement attirées dans le precipice. Bien qu'il n'eust pas accoustumé de se louër luy-mesme, il ne pût s'empescher en cette occasion d'escrire à sa mere, *Qu'il luy sembloit qu'en cette iournée il n'auoit pas rendu vn petit seruice au Roy, puis que plus l'armée du Roy auoit esté proche de sa perte, plus il auoit monstré de courage pour se rendre son liberateur; Que les vieux Capitaines ayant veu le peril où estoient ceux que les ennemis tenoient enfermez, auoient ouuertement douté de leur salut, & que pas vn d'eux n'ayant voulu prendre la charge de les en retirer, parce qu'ils les croyoient perdus, il deuoit reputer à plus grande gloire de s'estre porté de luy-mesme à cette entreprise, & de l'auoir heureusement executée; Qu'au reste il se vantoit en soldat de cette action deuant sa mere, parce qu'il se croyoit obligé de luy rendre compte du courage qu'il auoit receu d'elle en naissant.* Cependant Iean d'Austriche fit marcher son armée en bataille du costé d'Arschot pour n'estre point

surprise par l'ennemy, si d'auãture il la suiuoit en queuë. Mais d'autant que les ennemis ne parroissoient point, soit qu'ils eussent esté épouuantez par la confiance extraordinaire des gens du Roy, soit qu'ils redoutassent les mesmes embusches où ils les auoient attirez, il retourna à Tillemont auec vn esprit plus tranquille. Cette action luy acquit moins de gloire aupres des siens qui auoient eu part au peril, qu'aupres de tous les autres qui luy en donnerent de la gloire, comme s'il eust eu l'auantage du combat, & qu'il eust gagné le bourg & forcé le camp ennemy. Tandis que ces choses se faisoient dans les Pays-bas, les Portugais combattoient en mesme temps auec vn succez desauantageux sur les riuages de l'Afrique. Alexandre fut le premier qui receut d'Espagne la nouuelle de cette deffaite, & de la mort du Roy qui auoit esté tué dans le combat. C'est pourquoy il enuoya en Portugal Fabio Farnese au Cardinal Henry oncle du Roy Sebastien, pour luy tesmoigner comme parent ses ressentimens particuliers dans cette perte publique; & pour luy faire voir en mesme temps par vn changement soudain de passions, comme d'habits sur vn theatre, la ioye qu'il auoit ressentie de son auenement à la Couronne.

Cependant les forces des Estats qui s'estoient augmentées par les nouuelles troupes d'Allemagne & de France firent prendre d'autres desseins à Iean d'Austriche. Apres qu'il eut sceu que la ville d'Arschot auoit esté prise par trahison, que Mutio Pagan Gouuerneur de cette place, Capitaine courageux & fidele, estant sorty du lict malade pour donner ordre au tumulte auoit esté tué, & que Camille Schiaffinate son Lieutenant homme de grand cœur auoit resisté en vain, il commença à craindre la mesme chose pour les autres Villes, ausquelles on ne pouuoit enuoyer du secours sans affoiblir les forces Royales en les diuisant en tant de lieux. Il iugea donc à propos d'abbattre quelques Citadelles, d'abandonner quelques bourgades, d'en retirer les garnisons, & d'assembler en vn lieu toute l'armée, iusqu'à ce que le Roy luy eust enuoyé de l'argent & qu'il luy fust venu de nouuelles troupes d'Allemagne & d'Italie. Mais au lieu d'argent & de soldats, ayant receu des lettres d'Espagne, par lesquelles il luy estoit com-

IEAN D'AVSTRICHE. 1578. mãdé de tenter toutes choses pour en venir à quelque accord, on enuoya de part & d'autre des Deputez, & l'on recommença à parler de la paix. Les Estats demandoient trois choses à Iean d'Austriche, que l'Archiduc Mathias demeurast dans le gouuernement de la Flandre aux mesmes conditions qu'ils auoient iurées; Que le Duc d'Alençõ & Casimire fussent compris dans le traité de paix; & qu'on rendit aux Estats deuant la fin du mois d'Aoust la Prouince de Limbourg, & tout ce que Iean d'Austriche auoit pris par force ou autrement dans le Brabant, & dans le Haynaur. Iean d'Austriche offencé de ces propositions insolentes communiqua selon sa coustume au Prince de Parme le ressentiment qu'il en auoit; Mais bien qu'Alexandre luy auoüast qu'elles fussent tres-iniustes, il adjousta toutesfois, *Que ce seroit vne chose bien plus fascheuse, si les Estats desesperans de faire la paix auec l'Espagnol, mettoient entre les mains du Roy de France les Prouinces frontieres que les François desiroient auec tant de passion; Qu'il falloit considerer que Charles-Quint ce grand Empereur n'ayãt sur les bras que les armes seules des François, ne les auoit qu'à peine repoussées de ces Prouinces; Que feroient donc maintenant des troupes, conduites veritablement par vn fils de Charles, mais beaucoup moindres par le nombre des soldats, contre les mesmes François, & outre cela contre deux puissantes armées? Que partant il luy sembloit qu'il falloit entretenir les Deputez, par quelque esperance de paix en attendant la resolution du Roy touchant ces propositions; Qu'il ne falloit point douter que s'il les acceptoit, il ne pourueust d'vne autre façon à la reputation de son frere; Que si au contraire il les reiettoit comme indignes & honteuses, il luy donneroit infailliblement de nouueaux moyens de faire la guerre; & qu'au moins il n'auroit point de sujet d'accuser son frere & son armée de vouloir entretenir les troubles.* Veritablement Iean d'Austriche ne craignoit pas beaucoup l'ennemy que le nõbre mesme incommodoit: car il auoit desia oüy dire que les troupes de Casimire auoient vn camp separé, parce qu'il refusoit d'obeyr au Comte de Bossu General de l'armée des Estats. Toutesfois comme il manquoit d'argent & de monde, outre la maladie du corps & l'affliction de l'esprit dont il estoit trauaillé, accidens qui abbatent mesme les plus grands hõmes, & les abaissent mal-

gré eux iusqu'aux choses qu'ils eussent en d'autres occasions courageusement mesprisées, il resolut de se seruir alors du conseil d'Alexandre. Ainsi il escriuit au Roy auec douleur & ressentiment, luy exposa l'insolence des conditions qu'on luy proposoit, & se plaignit par ses lettres, *Qu'on fomentoit en Espagne l'audace des rebelles; qu'en differant de iour en iour de luy enuoyer du secours que sa Majesté luy auoit promis; que quand il demandoit de l'argent on luy enuoyoit des paroles, qui ne suffisent pas pour faire la guerre, si ce n'est qu'on s'imagine qu'il sçache l'art de faire de l'or auec des paroles. C'est pourquoy il prie sa Majesté, ou de luy permettre d'attaquer les ennemis, ou du moins de ne pas souffrir qu'vn General de l'armée Royale soit contraint de faire vn traité si iniuste & si honteux.* Cependant il commanda à Serbellon de faire trauailler en diligence au fort qu'il auoit auparauant designé proche de Namur. Il auoit fait dessein de le bastir sur la colline de Buge pres de la Meuse. La commodité du lieu l'y conuioit aussi bien que l'exemple de son pere, qui se voyant attaqué par Henry Roy de France auec trois grosses armées, fit retirer en cét endroit les petites troupes qu'il auoit alors; & s'y estant retranché, il les y mit en asseurance contre les forces des ennemis. Serbellon également sçauant à bastir & à deffendre des places, commença à trauailler à ce fort, assisté de Scipion Campi de Pesaro, aussi habile dans la fortification que Barthelemy son pere qui estoit mort au siege de Harlem. Mais apres auoir fait le fossé & le rampart, il tomba malade d'vne maladie violente qu'il auoit contractée ou par le trop grand trauail, ou par l'infection de l'air. En mesme temps Iean d'Austriche ayant fait camper son armée, excepté la Caualerie qu'Octauio Gonzague auoit distribuée dãs les villages voisins, se fit apporter dans le camp lors qu'il vit que son mal augmentoit. L'vn & l'autre, Iean d'Austriche, & Serbellon estoient retenus au lict par la mesme maladie, ils auoient les mesmes accez & les mesmes redoublemens; mais le pronostic des Medecins fut bien different pour l'vn & pour l'autre. Car tous les Medecins qui assistoient en grand nombre ces deux malades, soit qu'ils fussent trompez, soit qu'ils trompassent les autres, asseuroient que Iean d'Austriche surmonteroit la force de son mal, & que

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

Serbellon y ſuccomberoit. Et à la verité ils diſoient des choſes vray-ſemblables, parce que Serbellon auoit plus de ſoixante & dix ans, & que Iean d'Auſtriche n'en auoit pas encore trente-trois accomplis. Cependant le meſme iour que ce ieune Prince mourut, Serbellon commença à ſe mieux porter. Cela fut cauſe que l'on fit vne plus grande eſtime d'Hyppolite Pennoni, que la Ducheſſe de Parme auoit donné pour Medecin à Octauio ſon fils, & qui auoit oſé dire contre l'auis de tous les autres, que Serbellon eſchapperoit, & que Iean d'Auſtriche n'en releueroit pas. Ce Medecin fut aſſez long-temps moqué de ce pronoſtique, il en fut meſme plus connu parmy la multitude, mais enfin il en remporta plus de loüange & plus d'eſtime.

Le iour de ſainct Matthieu l'Euangeliſte, qui eſt le iour que l'Empereur Charles eſtoit mort vingt ans auparauant, Iean d'Auſtriche qui ſe ſentoit comme auerty par la memoire de cette mort que ce iour luy eſtoit fatal, s'eſtant dépoüillé des ſoings des affaires humaines tranſporta à Alexandre Farneſe toute la puiſſance de la paix & de la guerre; & en cas qu'il mourut il le nomma ſous le bon plaiſir du Roy Gouuerneur des Pays-bas & General des armées. Alexandre douta quelque temps s'il deuoit accepter cette charge, n'ignorant pas l'eſtat deplorable où eſtoient alors les affaires. Il conſideroit d'ailleurs combien il luy ſeroit honteux que le Roy n'approuuaſt pas le commandement qui luy auoit eſté deferé, parce qu'il y a plus de honte de deſcendre des honneurs que de n'y eſtre point eſleué. Toutesfois il eſcriuoit à ſa mere qu'il auoit preferé à ſa reputation le ſeruice de Dieu & du Roy, & qu'il auoit eſtimé qu'on auroit pû iuſtement l'appeller traiſtre, ſi en cette extremité, où tout ce qui reſtoit dans les Pays-bas de la Religiõ Catholique eſtoit preſt de faire naufrage auec l'obeïſſance du Roy, il euſt abandonné l'armée Royale eſpouuentée par le nombre des ennemis qui s'augmentoient de iour en iour, & en eſtat de ſe diſſiper faute d'vn Chef qui la commandaſt. Mais cette reſolution ne fut pas autrement approuuée par le Duc Octauio ſon pere, qui ayant ſceu les raiſons pour leſquelles il auoit pris le gouuernement durant la maladie de Iean d'Auſtriche, n'y auoit pû conſentir, & le blaſmoit inceſſamment d'auoir hazardé

hazardé sa reputation; De sorte qu'Alexandre luy respondit en ces termes. *Ie confesse que i'ay eu les mesmes pensées que vostre Excellence, ie vous le tesmoignay, en vous escriuant de la maladie de Iean d'Austriche, & ie ne doute point, comme vous me faites l'honneur de m'en aduertir, que ie n'aye esté trop viste en acceptant cette charge, ny que ie ne dusse plustost m'efforcer de la faire administrer par le Conseil d'Estat. Mais lors que ie consideray que le mal des Pays-bas procedoit de ce qu'apres la mort du grand Commandeur, le Roy auoit donné le gouuernement au Conseil d'Estat; Que tout le monde demeure icy d'accord que les calamitez qui suiuirent ne fussent point arriuées si le Roy eust promptement enuoyé vn successeur; Que d'ailleurs si l'armée du Roy n'eust eu vn Chef, elle se fut infailliblement dissipée par les mescontentemens de quelques Nobles, par les mauuaises intelligences qui refroidissoient les esprits, & mesme par les pratiques de quelques grands Seigneurs qui branloient visiblement dans le seruice du Roy, & qui peut-estre eussent passé dans le parti des Estats, s'il y eust eu quelque desordre parmi nous; Enfin apres auoir auparauant demandé à Dieu des forces capables de soustenir vn si grand faix, ie me resolus de hazarder plustost ma reputation & mon honneur, dont ie voyois la perte asseurée si le Roy m'eust oublié, ou si de mauuais euenemens eussent fait condamner mon entreprise, que d'abandonner en refusant cette charge, le reste de la Flandre sans secours & sans deffense au pouuoir des ennemis. Comme Dieu connoist que ie ne me suis exposé à ce hazard que pour auoir des occasions de monstrer au Roy ma fidelité, & qu'il n'y a point de peril que ie ne mesprise pour sa cause, i'espere aussi que Dieu aura tant de soin de ma conduite, qu'il ne permettra pas que ie fasse rien qui ne responde aux souhaits de vostre Excellence, & à l'extreme passion que i'ay pour le seruice du Roy.* Mais outre ces raisons il confessa luy-mesme qu'il fut excité d'accepter le gouuernement, afin qu'on ne crût pas que la puissance des ennemis qui estoient maistres de la campagne, & qui faisoient par tout redouter leurs armes, luy eust fait refuser cet employ. Il fut encore emporté par l'affection des soldats, qui disoient d'vne voix commune qu'ils eussent donné à Alexandre le commande-

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

IEAN D'AV-STRICHE. 1578. ment des armes, quand mesme Iean d'Austriche ne l'eust pas nommé pour General. Cependant Alexandre qui auoit soin de toutes choses estoit tantost aupres du lict de son oncle, & tantost il le consoloit non seulement par des paroles, mais encores par des effets, car il est certain qu'il luy fournit beaucoup d'argent en cette occasion. Il trauailloit tantost à cõtenir les soldats dans leur deuoir, & tantost à recõnoistre les desseins des ennemis; enfin il s'acquitoit glorieusemẽt de toutes les fonctions d'vn Chef. Et en mesme temps pour satisfaire à la volõté du Roy, qui auoit ordonné qu'on obseruast de iour en iour tous les accidens de la maladie de Iean d'Austriche, il ne manquoit pas de luy en donner les auis. Mais il luy en escriuoit auec tant de soin & tant de ressentimẽt qu'il sembloit que ce ne fut pas vn homme seul qui fut en peril, mais en vn homme seul toute la force de la guerre & toutes les vertus d'vn grand Capitaine. Quant à Iean d'Austriche, comme on commençoit à mieux esperer de sa maladie, parce que les forces luy reuenoient peu à peu, il retomba en vn moment; & apres auoir fait vne Confession generale le vingt-huictiesme Septembre, & auoir receu le Viatique par la main du Prestre qui auoit dit la Messe deuant sa chambre, il perdit tout d'vn coup le iugement, & entra dans des resveries d'vn homme de guerre. Il mettoit des armées en bataille, il appelloit les Capitaines par leurs noms, il faisoit partir des coureurs, tantost il les blasmoit comme s'ils se fussent laissez surprendre, & tantost il crioit victoire, tesmoignant par les yeux, par les gestes, & par la voix qu'il estoit victorieux. On obserua durant toute ces resveries, où il ne se representoit que des images de guerre, que ne pouuant estre retenu ny par les soins de ses amis, ny par le trauail des Medecins, il reuenoit à soy seulemeut au nom de IESVS & de MARIE. Alors il s'adoucissoit de telle sorte qu'on le voyoit tout aussi tost dans vn estat tranquille, & encore qu'il fut en toute autre chose opiniastre & inexorable, au nom de IESVS & de MARIE il faisoit librement & auec ioye tout ce qu'on desiroit de luy. Ainsi il importe tellement de s'accoustumer à la pieté tandis qu'on est dans le bon sens, que mesme quand on a perdu le sens il ne se peut faire qu'on ne soit pieux. Enfin le

premier Octobre, qui est vn mois où il auoit accoustumé de renouueller par des festes & par des resiouyssances la memoire des victoires de Lepante & de Thunis, il recouura le iugement quand on l'esperoit le moins, & s'estant vne autrefois confessé, il rendit l'ame sur le midy auec de grands tesmoignages de pieté.

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.



IEHAN D'AUSTRICHE FILS DE L'EMPEREUR CHARLES V. GOUUERNEUR DES PAYS BAS.



Ean d'Avstriche n'aſquit à Ratisbone, en Allemagne le meſme iour que naſquit l'Empereur Charles ſon pere. Il euſt pour mere Barbe Blomberge qui eſtoit de la meſme Ville, & eſgallement conſiderable par ſa naiſſance & par ſa beauté. Elle fut amenée à Charles pour chanter deuant luy, & le diuertir par ſa voix d'vne melancolie où il eſtoit, & ce fut d'elle qu'il euſt ce fils ſept ans apres la mort d'Iſabelle ſa femme; car on dit que tant qu'elle veſcut, il luy garda inuiolablement la foy conjugale. Meſme afin qu'on ne ſçeut rien de ſes amours dãs la Ville, il oſta cet enfant à ſa mere qu'il n'auoit pas encor vn an. Il le dõna à Louys Quiſciada grand Maiſtre de ſa maiſon qu'il auoit touſiours reconnu

secret & fidelle, & luy commanda de le mener en Espagne, & de le faire nourrir par Magdelaine Vlloa sa femme illustre par ses moeurs & par sa pieté. Mais il luy enioignit sur tout de se conduire de telle sorte, que mesme on ne put soupçonner qui estoit le pere de l'enfant. Quisciada executa cet ordre de point en point & mena en Espagne cet enfant dans sa maison de Villagarsia, le recommanda à sa femme, & luy dit seulement que c'estoit l'enfant d'vn de ses amis à qui il auoit de grãdes obligations. Sa femme s'imagina quelque temps qu'il estoit à luy, & cela fut cause qu'elle l'esleua plus cherement. Neantmoins elle commença à s'en imaginer quelque chose de plus grand, quand elle apperceut que son mary apportoit dans son education, vn soing & vne vigilance qui surpassoient celle d'vn pere. Le feu se prit d'auanture dans vn appartement de sa maison, où sa femme & Iean d'Austriche couchoient; & desia la flame auoit gagné son lit, lors que Quisciada qui ne couchoit pas loing delà, s'estant resueillé en sursaut, courut tout nud au lit de l'enfant, & le transporta ailleurs: & alors comme s'il n'eust plus rien apprehendé, il retourna à sa femme pour la tirer de peril. Cette Dame s'estonnant de cette action; elle qui sçauoit que son mary l'aymoit tendrement, perseuera de plus en plus dans l'opinion que cet enfant venoit d'vn pere plus considerable qu'elle n'auoit pensé d'abord. En effet son naturel genereux & releué, ses moeurs douces & officieuses, sa démarche & son aspect faisoient remarquer en luy quelque chose de grand, & qui estoit au dessus d'vne condition priuée. Il se gouuernoit de telle sorte auec les autres enfans qu'on le distinguoit tousjours d'entr'eux & qu'on le consideroit cõme leur Chef. Vous eussiez dit que c'estoit vn Cyrus parmy des Bergers. Il n'entreprenoit iamais ou de courir ou de luitter, ou de lancer le dard, ou enfin de s'exercer à quelqu'autre diuertissement qu'il ne fut cõme asseuré de la victoire. C'est pourquoy il aymoit sur tout à monter à cheual, parce que dans cet exercice il surpassoit aisement les autres. La premiere chose qu'il faisoit le matin quand il estoit leué c'estoit de monter à cheual, de conduire vne troupe d'enfans, de rompre la lance, ou de courre la bague. Comme il remportoit tousiours dans ces courses le prix & l'applaudissemẽt des spectateurs, l'emulatiõ des autres

enfans eust tant de force que d'vn commun consentement, & à frais communs, ils firent venir dans la Ville vn Escuyer, afin que quand ils auroient esté instruits, ils pussent vaincre vne fois celuy qui les surmontoit tousiours. Quisciada qui estoit homme de guerre estoit bien aise de voir en Iean d'Austriche cette inclination guerriere, qu'il nommoit l'apprentissage des grandes actions. Cependant l'Empereur Charles l'auertit d'esleuer son fils dans vne estude plus douce, & plus tranquille, & de le disposer à entrer dans l'ordre Ecclesiastique. Mais comme le premier aage prend difficilement d'autres impressions que celles qu'il a receuës auec plaisir, ce n'estoit qu'auec peine que ce ieune Prince abandonnoit ses diuertissemens, & ses exercices ordinaires. Au reste Charles mourut bientost apres; & ce ne fut qu'aux derniers momens de sa vie qu'il descouurit à Philippes que son pere estoit aussi le pere de Iean qui estoit nourry chez Louys Quisciada dans Villaguarsia, car c'estoit vn secret qu'il luy auoit tousiours caché. Ainsi il luy enioignit de faire venir Iean d'Austriche aupres de luy, & luy recommanda d'aymer comme son fils celuy que la naissance auoit fait son frere.

Mais le Roy ne le fit venir à la Cour que deux ans apres la mort de l'Empereur, afin que durant ce temps Charles son fils Prince d'Espagne pust deuenir vn peu plus grand. Enfin pour reconnoistre & pour receuoir son frere, il alla à Valladolid au Monastere de l'Espine, sous pretexte de chasser, accompagné d'vn grand nombre de Seigneurs; & donna ordre à Quisciada de se trouuer en cet endroit auec les autres Chasseurs. Quand Quisciada fut arriué au mont Toros où il voyoit que les gens du Roy chassoient, il descendit aussi-tost de son cheual, & dit à Iean d'Austriche qu'il fit la mesme chose. Il obeït, & en mesme temps Quisciada se iettant à genoux deuant luy, *Ie supplie*, dit-il, *vostre Altesse, de permettre que ie luy baise la main. Vous sçaurez bien-tost de la bouche du Roy qui vous fait venir icy, d'où vient ce nouueau respect que ie vous rends. Montez sur ce cheual qui n'a esté preparé que pour vous.* Ce ieune Prince estonné d'vne nouueauté si extraordinaire resista quelque temps, toutesfois il laissa baiser sa main & monta sur ce cheual au grand estonnement de l'assemblée, qui attendoit comme en vn theatre la fin de cette

catastrophe. Quelque temps apres ils virent paroistre le Roy auec les courreurs, & aussi-tost Iean d'Austriche qui estoit conduit par Guisciada se ietta aux pieds de Philippes, & ayant mis vn genoüil en terre le salüa de fort bonne grace. Le Roy fit releuer cet enfant, & luy demanda en luy sousriant s'il sçauoit qui estoit son pere ; mais comme il ne sçauoit que respondre, parce qu'il s'imaginoit auoir perdu celuy qu'il auoit tenu pour son pere, le Roy qui auoit mis pied à terre luy dit, *Prenez courage, mon enfant, vous estes fils d'vn homme illustre ; l'Empereur Charles qui vit dans le Ciel est vostre pere, & le mien.* A ces paroles, l'ayant embrassé en frere il le fit remonter à cheual, & commanda qu'on le seruit selon la dignité d'vn Prince de la maison d'Austriche, & d'vn fils de l'Empereur. Cependant toute la campagne d'alentour retentit des cris de ioye des chasseurs, & principalement des grands qui faisoient des vœus à l'enuy pour la prosperité du Roy & de son frere. *Le Roy mesme disoit souuent qu'il n'auoit iamais fait vne chasse plus agreable & plus heureuse.* Ainsi Iean d'Austriche ayant esté reconnu fut nourry à la Cour auec Charles Prince d'Espagne, & Alexandre Farnese qui auoit esté donné au Roy quelque temps auparauant par son pere & par sa mere, comme nous l'auons desia dit. Ils estoient presque de mesme aage, & n'auoient pas encore quatorze ans, mais ils estoient dissemblables d'esprit, de visage & de mœurs. Charles Prince d'Espagne auoit tout le corps deffectueux, excepté la couleur & la cheuelure, il auoit vne espaule haute ; & vne iambe plus longue que l'autre, & n'estoit pas moins desagreable par son naturel superbe & opiniastre. Alexandre estoit ardant & auoit l'esprit porté à la guerre, mais au moins il estoit prompt à l'obeyssance ; & cette ardeur qui auoit esté temperée par toute sorte de ciuilité, & par aspect doux & agreable. Toutefois Iean d'Austriche le surpassoit & par la beauté du corps, & par la douceur des mœurs. Non seulement il estoit bel homme, mais il estoit encore majestueux, il auoit le poil vn peu blond, les yeux vifs, & tout le corps fort bien proportionné. Mais ses mœurs releuoient sa bonne grace ; & sa bonne grace releuoit ses mœurs. On voyoit esclater en ce ieune Prince la courtoisie, l'esprit, la bonté, & comme en vn homme

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

IEAN D'AV-STRICHE. 1578. en qui la grandeur est toute nouuelle, & qui n'y est pas encore accoustumé, vne honte honneste & vne belle modestie. Cette bonne grace & ses bonnes qualitez en comparaison de Charles luy aquirent d'abord de l'amour, & bientost apres de l'enuie, comme s'il fut venu chez le Prince pour luy faire ombre en sa propre maison. Mesme l'auersion qu'il auoit de prendre l'habit Ecclesiastique déplut en quelque sorte au Roy Philippes; aussi auoit on attendu trop tard à le faire entrer dans cette profession où son pere l'auoit destiné. Il augmenta l'indignation du Roy par son départ soudain de la Cour, lors que la passion qu'il auoit de se signaler dans la guerre de Malte, le fit partir en haste pour se rendre à Barcelone, où il alla accompagné de quelque Noblesse, & n'ayant encore que dix-huict ans, sans en auoir la permission du Roy qu'il n'eust pas manqué de demander s'il eust esperé de l'obtenir. Il adjousta à cette legereté la desobeyssance, n'ayant pas voulu escouter Quisciada qui l'auoit suiuy par le commandement du Roy. Mais comme il estoit sur le point de s'embarquer à Barcelone il receut des lettres du Roy qui luy commandoient auec menaces de retourner. Il reuint donc à Valliadolid plus promptement qu'on ne pensoit; & par cette prompte obeyssance il appaisa en quelque sorte la colere du Roy, qu'il effaça entierement peu de temps apres, en luy descouurant le premier les desseins de Charles Prince d'Espagne. Cela fut cause qu'il eust le commandement dans la guerre de Grenade contre les Maures, qui fut longue & fascheuse, mais qu'il acheua heureusement. De sorte que cette charge qui sembloit luy auoir esté donnée comme vne recompense, ne fut qu'vn degré pour le faire monter à de nouueaux & à de plus grands honneurs. Car apres que les Princes Chrestiens eurent conclu la Ligue contre le Turc, il fut esleu General de cette grande armée naualle, qui portoit les forces & les esperances de toute la Chrestienté; & ayant donné la bataille aupres de Lepante, il remporta sur le Turc la plus illustre & la plus grande victoire qu'on ait iamais remportée sur ces communs ennemis, depuis qu'on parle des Otthomans. En suitte il tourna ses armes de l'Orient en Affrique; se rendit Maistre de Tunis la capitale de la mer d'Affrique, apres en auoir chassé les Turcs; prit Biserte de force; &

amena

amena en triomphe en Italie le Roy Amida & ses deux enfans prisonniers. Philippes fut viuement offensé, non seulement de ce que Iean d'Austriche n'auoit pas fait razer les murailles de Tunis selon l'ordre qu'il en auoit receu d'Espagne, mais encore de ce qu'il y auoit fait bastir vne Citadelle où il auoit mis vne garnison, & establi Serbellon pour Gouuerneur; comme s'il eust voulu en faire le siege de son Empire. En effet Philippes s'imagina que c'estoit son dessein, & fut confirmé dans cette opinion presque en mesme temps, lors que le Nonce luy proposa de la part de Gregoire treiziesme d'honnorer Iean d'Austriche du titre de Roy de Tunis, pour le recompenser des grandes actions qu'il auoit faites en Affrique. Cela persuada d'autant plus à Philippes que ce ieune Prince enflé du succés de ses victoires ne se contenteroit pas longtemps d'vne fortune priuée, & que s'il supplioit alors qu'on luy donnast des Royaumes, il les vsurperoit quelque iour, & les prendroit luy-mesme de force. C'est pourquoy il osta d'aupres de Iean d'Austriche ceux que l'on croyoit auteurs de ces conseils, il changea toute la maison de ce Prince; & luy donna pour Secretaire Iean Escouedo, c'est à dire qu'il luy donna d'autres hommes & non pas d'autres esprits. Le Roy mesme remarqua qu'il se laissoit aller à la presomption, lors qu'ayant esté rappellé d'Italie en Espagne pour prendre le gouuernement des Pays-bas, au lieu de venir droit à la Cour, il alla loger à vne maison d'Antoine Perez, pour s'informer cependant si le Roy le feroit asseoir sous le dais comme les enfans du sang Royal. Mais le Roy qui n'estoit pas alors dans la ville, & qui en estoit sorti pour ne rien faire contre l'esperance de ce ieune Prince n'y voulut point rentrer par la mesme raison. De sorte que l'ayāt receu auec plus de bien-veillance que de pompe dans sa maison de Pardo, il l'enuoya aussitost en Flandre apres luy auoir exaggeré, & sans doute iustement, la necessité des Pays-bas. Il semble mesme que ce fut pour ce sujet qu'entre les instructions que le Roy luy donna en partant pour aller en Flandre, celle-cy comme la principale fut la premiere & la derniere, que sans se seruir de la voye des armes il pacifiast la Flandre à quelques conditions que ce fut, pourueu qu'il y conseruast la Religion & l'obeïssance. Car encore que Philippes ennuyé d'vne guerre si perni-

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

IEAN D'AV-STRICHE. 1578. cieuse & si longue, souhaitast d'appaiser les troubles de Flandre, ie iugerois neantmoins que ce Prince qui croyoit que le moyen d'asseurer les choses estoit de viure dans la deffiance, ne prit cette resolution que de peur qu'en continuant à Iean d'Austriche le commandement des armes, il ne s'establit vne puissance qu'on ne luy osteroit pas facilement. C'est ce qui estoit cause que le Roy luy enuoyoit d'Espagne si peu d'argent pour les despenses de la guerre; C'est ce qui estoit cause qu'il entendoit si librement les plaintes que les Flamans faisoient contre Iean d'Austriche quand ils l'accusoient de desirer la continuation des troubles. Ie pense mesme que le dessein du Prince d'Orange estoit de confirmer le Roy dans ces soupçons, lors qu'escriuant en France à vn de ses amis, il luy parloit du mariage de Iean d'Austriche auec la Reine d'Angleterre, & adjoustoit que pour la recompense des offices qu'il rendoit à ce Prince dans cette negociation, il luy auoit fait esperer la liberté de conscience dans les Pays-bas. On dit aussi que le Roy Philippes en fut exactement auerti par Vargas son Ambassadeur en France, qui auoit l'œil sur toutes choses. Et cependant Iean Escouedo qui estoit l'auteur de tous ces desseins fut assassiné en Espagne. Mais ie suis persuadé par vne infinité de témoignages de ne pas auoir cette opinion de Iean d'Austriche; & bien que ie n'ignore pas que dans les troubles où il se voyoit, il se laissast quelquesfois transporter par le desespoir, ie croirois neantmoins que ces bruits furent des inuentions du Prince d'Orange, qui vouloit par ce moyen donner au Roy de l'auersion de son frere. Quant aux raisons de la mort d'Escouedo, & aux tragedies qu'elle causa en Espagne, ie les laisse aux Poëtes comme plus propres aux theatres qu'au sujet que nous traitons. Ce fut sur le mesme fondement que le bruit courut en Espagne qu'on auoit offert à Iean d'Austriche la domination & la souueraineté des Pays-bas. En effet il y eust vn Seigneur de Flandre qui exhorta Iean d'Austriche de prendre la domination des Flamans, cõme estant la meilleure voye de remettre le calme dans les Prouinces. Il s'offrit mesme à ce Prince de s'employer pour cela enuers la Noblesse, & luy en promit vn heureux succez. Mais encore que Iean d'Austriche se fut mis en colere de cette proposition, iusqu'à tirer le poignard non pas contre luy-mesme, ainsi que fit

autrefois Germanicus comme s'il eust esté coupable du crime, mais contre ce meschant & ce perfide qui vouloit tenter sa fidelité par vn conseil si temeraire. Toutesfois comme cette action s'estoit faite en secret, elle dépendit de l'opinion des hommes qui inclinent tousiours au mal; & apres tout il y a certains soupçons que l'innocence mesme ne seroit pas capable d'effacer. Pour moy ie pense qu'on donnoit à Iean d'Austriche vn Conseil si hardy & si artificieux, non pas pour mettre les Pays-bas en sa puissance, mais afin que les bruits en vinssent au Roy qui croyoit facilement à de tels discours, & luy enseigner en mesme temps qu'on peut quelquesfois sortir de son deuoir, & qu'il est de la prudence du Prince de faire en sorte qu'on ne puisse iamais executer vne entreprise dont on s'est vne fois abstenu par vne moderation genereuse. Mais il ne falloit pas beaucoup se mettre en peine de donner de ces auis au Roy Philippes, qui n'estoit pas moins sçauant à conseruer la puissance qu'il estoit heureux à l'augmenter. Ainsi Iean d'Austriche reconnoissoit tous les iours par de nouueaux tesmoignages les deffiances du Roy, qu'il n'auoit pû vaincre par ses seruices & par tous les deuoirs de fidelle sujet qu'il luy auoit rendu si long-temps. Mais quand il eust appris la mort d'Escouedo qu'il auoit enuoyé en Espagne pour obtenir le secours necessaire à la guerre, & dont il auoir tant de fois demandé le retour, alors se voyant pressé de iour en iour par de plus grandes extremitez, & abandonné mesme par le Roy (comme il se plaignoit publiquement au mespris & à la risée des ennemis, ce ieune Prince qui auoit le courage grand, qui donnoir de si hautes esperances, & qui ne se souuenoit que trop qu'il estoit fils d'vn Empereur, mourut enfin de déplaisir & de tristesse. Mais si à cette melancholie qui estoit suffisante toute seule à le faire mourir, quelqu'vn adjousta du poison, comme on dit qu'apres sa mort on en vit sur son corps des marques apparentes, certes ie ne le puis asseurer, parce que c'est vne chose douteuse, & dont on a que des conjectures. Veritablement i'ay sçeu par les lettres d'Alexandre Farnese à Octauio son pere, qu'on attenta plusieurs fois à la vie de Iean d'Austriche. Et il est constant qu'au mesme mois que ce Prince mourut, on prit deux Anglois qui auoient conspiré

IEAN D'AV-STRICHE. 1578. sa mort, & que le Prince de Parme les fit punir apres les auoir appliquez à la question & conuaincus de leur attentat. Mais enfin quelque cause qui ayt precipité sa mort, on en eust vne compassion & vne douleur extraordinaire; & il est rarement arriué que les soldats ayent donné plus de larmes à la mort d'vn General, & plus de loüanges à sa vertu. Il y en auoit qui comparoient Iean d'Austriche à Germanicus. Ils les trouuoient semblables en beaucoup de choses, en la bonne mine, en l'aage de trente & trois ans, en ces belles expeditions dont ils auoient eu le commandement en mesme pays, en ces deffiances & ces soupçons que leurs souuerains auoiét eus de leur conduite, & en ces bruits que leur mort auoit esté auancée. D'autres n'alloient pas chercher si loing des comparaisons, & les comparoient à l'Empereur Charles son Pere. Ils disoient que l'vn & l'autre estoit né & estoit mort presque en mesme iour; Qu'ils auoient fait de semblables guerres sur la terre & sur la mer contre les Maures & contre les Turcs; Que le Royaume de Tunis auoit esté subiugué par l'vn & par l'autre. Que Charles auoit remis Muley-Halscen dans la possession de son Estat, apres en auoir chassé Haradin; Que Iean d'Austriche auoit despoüillé du mesme Estat le fils de Muley-Halscen, Amida qui en auoit chassé son pere; & qu'il l'auoit amené entre le butin & les prisonniers apres auoir dóné sa couronne à Mahomet; Que son pere auoit acheué plus de guerres, mais aussi qu'il auoit vescu plus d'années, & que le fils auoit esgalé le nombre des victoires de son pere par vne seule bataille nauale; que si la puissance souueraine eust esté entre les mains de Iean d'Austriche, & qu'il eust seul commandé dans les Royaumes & dans les armées, il fut sans doute arriué à la gloire & à la reputation de Charles. Ils adjoustoient à cela d'autres choses, qui estoient vaines pour la plus-part, & recherchées auec trop d'affectation; que l'vn & l'autre auoit entretenu les esperances des siens par vne mesme industrie; que Charles auoit honoré la Noblesse de titres grãds & magnifiques; que Iean d'Austriche auoit accoustumé de recompenser le courage des gens de guerre par des loüanges immoderées ne pouuant leur donner autre chose; que quelquesfois il ostoit son chapeau de sa teste & son poignard de son costé pour leur en faire present, ou qu'au moins en ap-

pellant chaque soldat par son nom, il sembloit les recompenser de ses seruices par le souuenir; Que l'vn & l'autre auoit inuenté vne nouuelle façon de se vestir, & de porter les cheueux; Que si Charles en arriuant en Italie afin d'aller prendre la Couronne de l'Empire, auoit quitté le premier les longs cheueux pour se soulager d'vn mal de teste, & obligé par ce moyen les plus grands de la Cour de suiure son exemple, d'où chacun en ce temps-là & long-temps depuis, à l'imitation d'vn seul auoit perdu la coustume de laisser croistre sa cheuelure, Iean d'Austriche fut aussi le premier qui commença à releuer sur son front ses cheueux auec la main, parce que du costé gauche des temples il auoit naturellement le poil releué: Et d'autant que cette mode ne dépleust pas, de là vint l'vsage de porter le poil redressé sur le front, & mesme il y a des lieux où l'on dit que ceux qui s'accommodent de cette sorte portent le poil à la maniere de Iean d'Austriche. Enfin on disoit que Iean d'Austriche auoit voulu ressembler à son pere par le dernier acte de sa vie; Que comme Charles s'estant despoüillé des grandeurs, & retiré dans la solitude de sainct Iuste, Iean d'Austriche auoit resolu quelques mois deuant sa mort de finir sa vie parmy les Hermites du Montserrat, au seruice d'vn Maistre, qui comme il le disoit luy-mesme, auoit plus de puissance & plus d'amour que son frere. De moy ie ne suis pas bien asseuré si le seul motif de la pieté luy fit prendre ce dessein, ou s'il y fut excité par le mauuais succez de ses affaires: Mais ie ne sçaurois oublier vne chose qui le releue sans comparaison au dessus de son pere, ie veux dire la pureté de l'ame, dans laquelle il auoit esté si bien esleué dés son enfance par les soins de Magdeleine Vlloa, & dont il fut si curieux durant toute sa vie qu'il ne pouuoit souffrir vn peché sur sa conscience sans l'effacer aussitost. Ainsi il se confessoit deux fois par mois, & continua tousiours vn si pieux exercice; ainsi il auoit vn vray courage de Prince, puis qu'il ne pouuoit s'accoustumer à la plus honteuse des seruitudes. D'ailleurs il n'entreprit iamais aucune expedition de guerre, & ne donna iamais bataille que le iour de deuant il n'eust tasché de satisfaire à la iustice de Dieu par vne exacte confession. Certainement ce soin qu'il auoit de son salut doit estre ce me semble d'autant plus estimé en vn

IEAN D'AV-STRICHE. 1578. Prince que l'aage, la bonne mine, & le commandement des armes pouuoient ietter dans la licence, qu'vne si grande pieté est vne chose rare dans les armées, & qu'vne précaution si Chrestienne ne marche iamais toute seule, & est ordinairement accompagnée de plusieurs autres belles qualitez. Que si l'on veut adjouster toutes ces choses à ses vertus militaires, & à la diuersité des guerres où il a esté Capitaine, deuant mesme que d'estre soldat, à la grandeur de son courage qui n'a iamais esté esbranlé par aucuns ennemis, bien qu'ils fussent plus forts en nombre, ou indomptables dans l'opinion des hommes, & enfin à l'heureux succés de ses combats, d'où il n'est iamais sorty vaincu, mais tousiours vainqueur, on mettra sans doute Iean d'Austriche au nombre des plus grands & des plus heureux Capitaines.

Le iour d'apres sa mort il y eut vn different touchant sa pompe-funebre entre les Colonels des diuerses nations, pour sçauoir qui porteroit son corps. Les Espagnols pretendoient cét honneur à cause qu'il estoit frere du Roy, les Allemans à cause qu'il estoit de leur pays, & les Flamans, parce qu'il estoit leur Gouuerneur. Mais le Prince de Parme termina ce different de cette sorte. Il ordonna que les Gentils-hommes de la Maison de Iean d'Austriche, porteroient le corps de leur Maistre hors de sa maison, qu'il seroit receu par les Colonels de la Nation dont le quartier estoit plus proche du Pauillon du General, & qu'ils le donneroient de main en main à ceux qui en estoient plus esloignez. Ainsi Iean d'Austriche fut porté du Camp de Burges iusqu'à Namur entre la Caualerie & l'Infanterie, qui marchoit comme en bataille. Il estoit reuestu de ses armes, & auoit sur la teste vne Couronne, selon la coustume qu'on obseruoit dans les funerailles des Princes de la maison de Bourgongne. Quelques-vns ont creu que parce qu'il auoit differé iusqu'à ce qu'il eust sceu la volonté du Roy, d'accepter le Royaume de Zelande, que la pluspart de la Noblesse luy auoit offert du consentement du Pape, on auoit voulu recompenser sa modestie par cette marque de Souueraineté. Les Colonels & les Capitaines portoient le lict où il estoit à la teste de leurs troupes, & succederent les vns aux autres sous cét honnorable fardeau iusqu'à ce qu'il eust esté receu par le Magistrat de Namur. Il y auoit à l'entour du corps

quatre grands Seigneurs vestus de dueil, Pierre Ernest Comte de Mansfeld Mareschal general de camp, Octauio Gonzague Colonel de la Caualerie ; Pierre de Tolede Marquis de Ville-franche, & Iean de Croüy Comte de Reux, tous deux premiers Capitaines, l'vn des troupes Espagnoles, & l'autre des troupes Flamandes. Ils soustenoient les coins du poile qui pendoit du lict sur lequel estoit le corps ; & l'on voyoit marcher deuant vn Regiment de soldats les enseignes traisnantes, & auec tout cet equipage qui sert à émouuoir la tristesse. Alexandre Farnese Prince de Parme suiuoit monstrant plus de douleur au dedans que de dueil au dehors, & portant toutes les marques d'vne extréme affliction, dont il n'estoit diuerti que par les soins de l'armée qu'on luy auoit mise entre les mains. Apres qu'on eut acheué dans la principale Eglise de Namur les ceremonies des funerailles de Iean d'Austriche & qu'on y eust enterré ses entrailles, Alexandre Farnese y laissa en depost le corps de son oncle, en attendant qu'il eust receu d'Espagne les ordres du Roy sur ce sujet. Car Iean d'Austriche estant prest de mourir auoit desiré que le Roy pour les dernieres graces qu'il luy feroit, luy accordast ces trois choses, que son corps fut mis aupres de celuy de l'Empereur Charles son pere ; qu'il prit en sa protection sa mere & son frere vterin ; & qu'il donnast aux siens qui n'auoient eu de luy que des esperances, la recõpense & le secours que sa fortune ne luy auoit pas permis de leur donner. Mais c'est vne chose merueilleuse que ce Prince ne fit aucune mention de ses filles, car Iean d'Austriche en eust deux Anne & Ieanne ; Ieanne à Naples de Diane Phalanga Dame de condition de Sorrento, & Anne à Madrid de Marie Mendosse, fille de grande maison & d'vne beauté extraordinaire. Magdeleine Vlloa qui auoit esleué Iean d'Austriche esleua Anne secrettement ; & à l'aage de sept ans elle la mit à Madrid dans vn Monastere de Filles. Ieanne demeura presque autant de temps aupres de Marguerite Duchesse de Parme sa tante, laquelle apres la mort de Iean d'Austriche la mena au Conuent de saincte Claire de Naples pour y estre esleuée. Mais Anne fut transferée par le commandement du Roy, de Madrid à Burgos dans vn autre Monastere de l'Ordre de S. Benoist, dont elle fut Abbesse perpetuelle. Et Ieanne apres auoir de-

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

meuré vingt ans dans le Monastere de Naples, fut enfin mariée en Sicile au Prince de Botero. L'vne & l'autre mourut la mesme année & le mesme mois, mais en diuers iours. Pour moy i'estimerois que Iean d'Austriche ne parla point de ses filles entre les choses qu'il recommanda au Roy en mourant, parce qu'il ne croyoit pas que leur naissance luy fust connuë. En effet il les auoit fait nourrir auec tant de secret qu'Alexandre mesme qui estoit son confidēt pensoit qu'il n'en eust qu'vne, & ne l'auoit apris que depuis peu de la Duchesse sa mere & non pas de luy. Cela sans doute fut cause qu'à l'heure de sa mort, Alexandre ne voulut pas le faire souuenir de recommander au Roy cette fille de peur de luy faire quelque sorte de honte, ou afin que l'on ne crust pas que sous pretexte de cette recommandation il voulust descharger sa mere du soin de l'educatiō de cet enfant. Enfin Alexandre escriuāt au Roy la mort de Iean d'Austriche, il luy exposa particulierement les trois choses dont i'ay parlé, & y adiousta des prieres pour les obtenir. Il parla fort peu de luy & du Gouuernement qui luy auoit esté deferé, semblant plustost refuser que desirer cet honneur. Il exaggera seulement le peril où se trouuoit l'armée Catholique par les armes des François qui estoient entrez dans le Hainaut, & par les troupes des Estats qui estoient prestes d'attaquer le camp. Il vouloit luy faire connoistre que dans l'extremité où estoient les choses il auoit esté contraint par la fidelité qu'il luy deuoit, de se charger du poids des affaires, & qu'il s'en estoit chargé auec plus de constance & de resolution, que d'ambition & d'ardeur de dominer. Ie croy neantmoins que le danger qu'il voyoit, & qui sans doute estoit grand, ne le mettoit pas tant en peine que l'incertitude où il estoit de l'intention du Roy. Car il apprehendoit que Philippes ne voulant plus faire la guerre ne fit reuenir dans les Pays-bas Marguerite de Parme que les Flamans adoroient, & qui par consequent estoit capable d'accommoder les affaires & de faire conclure la paix. Il craignoit aussi que le Roy ne confirmast dans le gouuernement l'Archiduc Mathias à certaines conditions comme on auoit desia commencé d'en parler, & que les ennemis de sa gloire ne disposassent aysément Philippes à prendre cette resolution. Et certes s'il faut s'en rapporter aux lettres chiffrées, que Dauid Secretaire du

Duc

Duc de Parme escriuit d'Espagne à Alexandre, il y en eust beaucoup à la Cour qui tascherent de persuader au Roy de ne pas laisser le Prince de Parme dans le Gouuernement des Pays-bas. Ils representoient peut-estre qu'il ne sembloit pas à propos de luy confier des armées en vn temps où son fils ieune Prince d'vn grand cœur, & qui se monstroit capable d'vne grande fortune aspiroit au Royaume de Portugal; outre que c'estoit faire iniure aux Espagnols que de prendre en Italie vn Capitaine pour commander à vne Nation qui a de coustume de commander aux autres. Mais le Roy considerant la vertu d'Alexandre, & qu'il estoit fils de sa sœur, osta toute matiere de discourir en approuuant la deliberation de Iean d'Austriche. Ainsi il enuoya promptement ses lettres à Alexandre, par lesquelles il le declara Gouuerneur des Pays-bas & de la Bourgongne, luy donna le souuerain commandement des armes dans ces Prouinces, & recommanda toutes choses à son courage & à sa fidelité. Il luy respondit en suite en peu de paroles sur les demandes de Iean d'Austriche, & luy manda qu'il ne manqueroit pas de se souuenir de ses domestiques quand Alexandre l'auroit informé du merite de chacun, comme il fit depuis; Qu'au reste il y auoit long-temps qu'il auoit sa mere en recommendation, & qu'il en auroit à l'auenir plus de soin qu'auparauant. Et certes il le tesmoigna par les effets; car l'ayant fait venir en Espagne la mesme année, il la receut auec de grandes demonstrations de bien-veillance. Quelques mois apres on l'enuoya auec vn train honorable à Mayota dans le Conuent Royal de sainct Cyprian; Elle y vescut quatre ans parmi les Religieuses auec les filles qu'on luy donna pour la seruir, & mourut saintement à Laredo où elle estoit allée prendre l'air. Il ne faut pas neantmoins que ie cache au Lecteur ce qui m'a esté descouuert par vn personnage de grande condition, que Iean d'Austriche n'estoit pas né comme on l'a cru de Barbe Blomberge, mais d'vne Dame plus illustre, & qui tenoit rang de Princesse; que pour espargner sa reputation l'Empereur Charles en supposa vne autre; que Blomberge se resolut aysément de ioüer ce personnage s'imaginant que le nom d'vn Empereur estoit vne excuse honnorable d'vne telle faute; que Philippes qui la receut comme mere de Iean d'Austriche voulut bien seruir d'acteur dans

IEAN D'AVSTRICHE. 1578.

Le Cardinal de la Cueua

IEAN D'AV-STRICHE. 1578.

cette piece, qu'il auoit reuelé ce mystere à Isabelle sa fille à qui il communiquoit tous ses secrets, & Isabelle à la personne de qui i'ay dit que ie l'ay appris. Que si cela est ainsi, certes l'esprit humain n'a pas tant dequoy se glorifier de son adresse à descouurir les choses cachées, puis qu'vn Prince tel que Iean d'Austriche qui sçauoit penetrer mesme dans les desseins de ses ennemis, a vescu & est mort auec si peu de connoissance de sa maison, & de ses parens, qu'il a esté trompé deux fois en sa mere, qu'il a en diuers temps honoré sous ce titre celles qui ne l'estoient pas, & n'a iamais connu celle qui l'estoit veritablement. Quant à celuy qu'on estimoit frere de Iean d'Austriche, & qu'on appelloit Pyrame Conrad, le Roy manda à Alexandre qu'il regardast à quoy se porteroit son inclination. Alexandre s'en informa, & escriuit au Roy que ce ieune homme auoit esté enuoyé par Iean d'Austriche dans la Franche-Comté pour y estudier; mais que quelque temps apres ayant abandonné les lettres, & s'estant ietté dans vne vie plus libre, il auoit esté enfermé dans vne Citadelle par le commandement de ce Prince; que Pyrame luy auoit escrit depuis la mort de Iean d'Austriche; & luy representant qu'il n'auoit aucunement l'esprit à l'estude, l'auoit prié de le faire sortir de prison & ne l'enuoyer à la guerre, où il esperoit reüssir auec plus de fruit & de succés. Alexandre manda au Roy que pour luy il estoit aussi d'auis qu'on le mit dans la profession des armes, & le supplia que s'il le trouuoit à propos il ordonnast du lieu où on luy donneroit de l'employ. Le Roy voulut qu'il fit son apprentissage sous Alexandre, & luy assigna cinquante escus par mois; & enfin il consentit à faire transporter en Espagne le corps de Iean d'Austriche par le chemin & de quelque façon qu'Alexandre prescriroit. Alexandre en donna la charge à Gabriel Nignio de Zuniga Maistre de Camp des Espagnols, qui auoit esté grand Escuyer de Iean d'Austriche. Ainsi ayant esté resolu de le faire passer par la France, il obtint du Roy Henry par l'entremise de l'Ambassadeur d'Espagne qui estoit à Paris, la permission de passer pour quelques personnes du train de Iean d'Austriche, qui s'en retournoient en Espagne. Mais on ne fit aucune mention du corps, parce qu'on vouloit le faire transporter sans qu'on le sceut, pour épargner les grandes dé-

penses, & éuiter les contestations qui ont accoustumé de naistre entre les Magistrats & les Prestres à l'entrée des Villes dans le passage des Princes morts ou viuans. C'est pourquoy on fit courir le bruit que le corps de ce Prince estoit desia passé par l'Italie auec le reste de sa maison : Et afin d'oster tout soupçon on separa tous les membres du corps, & l'on remplit trois bougettes des ossemens des bras, des cuisses, des iambes, de la teste dont on auoit osté la ceruelle, & de toutes les autres parties. On attacha ces trois bougettes à la selle d'vn cheual parmi le reste du bagage, & Nignio & les principaux de ce train qui consistoit enuiron en quatre-vingts personnes, les porterent en Espagne. Aussi-tost qu'ils furent arriuez on rejoignit ensemble les ossemens auec du fil de fer, selon l'ordre qu'ils deuoient naturellement auoir. On remplit le corps de bourre, & ainsi la structure en ayant esté comme restablie, on le reuestit de ses armes, & des ornemens militaires : Et en cet estat on le fit voir au Roy tout de bout, appuyé sur son baston de General, de sorte qu'il sembloit qu'il fut viuant & qu'il respirast. L'aspect d'vn mort si illustre ayant excité quelques larmes on le porta dans l'Escurial à l'Eglise de sainct Laurens, comme il l'auoit souhaitté, où il fut enterré aupres de l'Empereur Charles son pere. Cependant Alexandre apres auoir laissé dãs l'Eglise de Namur vn témoignage à la posterité que le corps de son oncle y auoit esté mis en depost, employa tous ses soins & ses pensées à conseruer dans l'obeïssance les Prouinces qui restoient fidelles dans les Pays-bas. En mesme temps il crut qu'il estoit de son deuoir descrire aux Princes Catholiques de l'Europe, & de les auertir que le Roy luy auoit donné le Gouuernement de la Flandre. Mais il ne leur representa pas si exactement les necessitez des Pays-bas, de peur de releuer les esperances de ceux qui n'aimoient pas les Espagnols; & ne dissimula pas aussi toutes choses, pour ne pas diminuer la gloire qu'il esperoit acquerir vn iour de la deffaite de ses ennemis, en parlant de cette entreprise comme d'vne facile conqueste.

LAVS DEO.



TABLE DES MATIERES, APOPHTHEGMES, PROVERBES & Similitudes principales, contenuës en ces liures de la Guerre de Flandre.

A



Tome I. A

SENTENCES.

B

SENTENCES.

C

garnisons

SENTENCE.

les Grands ne pechent iamais tous seuls, & les vices qui se communiquent prennent de toutes mains par où ils passent, de la force & de la vigueur. 424

H

SENTENCES.

SENTENCES.

K

L

SENTENCES.

M

SENTENCES.

SENTENCES.

SENTENCES.

SENTENCES.

Ie ſuis ſorty nud du ventre de ma mere (diſoit Charles-Quint, baiſant la terre) *ie retourneray nud dans le ſein de la Terre, mere commune de tous les hommes, volontairement, & ſans contrainte.* 10

il y en a beaucoup qui offrent liberalement leur trauail à ceux qui doiuent les refuſer, principalement lors qu'ils eſperent, que ſans rendre aucun ſeruice, on leur donnera la recompẽſe de la peine qu'ils n'ont pas priſe. 265

V

Y

Z

FIN.







